LE ROMAN ET LES IDÉES EN ANGLETERRE

*

L'INFLUENCE DE LA SCIENCE
(1860—1890)

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

par

MADELEINE L. CAZAMIAN

EN DÉPÔT:

LIBRAIRIE ISTRA, Maison d'Édition
Strasbourg, 15, rue des Juifs — Paris, 57, rue de Richelieu

GREAT BRITAIN, BRITISH EMPIRE, UNITED STATES
Humphrey Milford, Oxford University Press

1923

LE ROMAN ET LES IDÉES EN ANGLETERRE

*

L'INFLUENCE DE LA SCIENCE (1860–1890)

97821.

LE ROMAN ET LES IDÉES EN ANGLETERRE

*

L'INFLUENCE DE LA SCIENCE
(1860—1890)

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

par

MADELEINE L. CAZAMIAN

EN DEPÔT:
LIBRAIRIE ISTRA, Maison d'Édition
Strasbourg, 15, rue des Juifs — Paris, 57, rue de Richelieu
GREAT BRITAIN, BRITISH EMPIRE, UNITED STATES
Humphrey Milford, Oxford University Press
1923

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548028_0001

INTRODUCTION

Ce livre voudrait être d'abord l'étude d'une influence — celle des idées sur le roman anglais dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle; il voudrait être aussi, modestement, un chapitre de l'histoire des idées elles-mêmes. Le plus souvent, les romanciers qui y figurent n'ont fait que refléter les doctrines que des philosophes, des savants avaient formulées avant eux; mais dans ce cas même, ils les ont modifiées de façons caractéristiques et diverses; et ils expriment parfois des opinions originales. Leur art se rattache donc de toutes manières à la courbe de la pensée, soit qu'ils s'inspirent des forces qui, en dehors d'eux, la dessinent, soit qu'ils contribuent à la décrire par leur impulsion propre.

Les idées que l'on rencontre dans leurs œuvres ne sont point de sèches abstractions ou de pâles entités; elles parlent à l'imagination et au cœur; elles ont une physionomie, s'animent et revêtent des formes concrètes. Avec la diffusion de la culture, l'habitude de la réflexion, leur influence est devenue extrêmement sensible. Ce ne sont plus de rares, d'énigmatiques visiteuses, mais des familières, qui ont place au foyer, pénètrent le sanctuaire de l'âme, et, tout autant ou plus que les circonstances matérielles, façonnent les sensibilités, déterminent les jugements et les actes, colorent les rêves.

Le règne des impondérables s'affirme avec elles. Telle découverte, née dans le silence et l'isolement des laboratoires, peut confirmer ou ruiner les espoirs humains, bouleverser les vies. Quand elle aura conquis les esprits, comment sera-t-elle accueillie dans les

cœurs? Telle théorie, déduite de règles logiques, ou appuyée sur une expérience qui paraît irréfutable, semble promettre la paix et la joie, la délivrance d'anciennes servitudes, mais, à la mieux connaître, il se trouve qu'elle apporte le déchirement, la lutte, peut-être le désespoir; ou inversement. Dans les conflits ainsi suscités, il arrive que le sentiment joue le rôle d'éclaireur; certaines révoltes sont fécondes; l'instinct a des divinations dont l'intelligence fait son profit, en assouplissant, en élargissant son interprétation du monde.

Il est difficile de saisir cette influence dans les faits. La réalité a des complexités infinies; l'action obéit à des motifs d'ordre très divers; l'analyse a ses limites. Le rôle des idées apparaît plus clairement dans la littérature, puisqu'elle reflète avant tout les notions préconçues de chaque auteur, ses aspirations ou ses craintes, ses perplexités ou ses convictions secrètes; leur importance n'a jamais été plus marquée en Angleterre qu'après 1860.

Le transformisme, l'évolutionnisme et tout le mouvement intellectuel auquel ils sont associés ont eu dans le monde moral un contrecoup sans précédent. Si l'on voulait donner une impression imagée et simplifiée de ce qui s'est passé alors, il faudrait penser à la crise de conscience que les livres du temps ont dépeinte chez tant de héros imaginaires. Il semble qu'après l'ivresse des découvertes nouvelles, l'émoi du doute se soit emparé des esprits et des cœurs. Plus que le théâtre, qui ne vivait alors que d'une existence artificielle et réduite, plus largement que la poésie — dont les formes philosophiques ne sont accessibles qu'au petit nombre — le roman refléta cette fièvre et cette inquiétude des âmes. On sait la popularité extraordinaire qu'il a acquise dans la seconde moitié du XIX[e] siècle; M. E. Gosse, M. Lyon Phelps y voient un des traits caractéristiques de notre époque; après avoir été à ses débuts la Cendrillon de la littérature, dit M. G. Saintsbury, il en est devenu la princesse[1]). Sous

[1]) E. Gosse : *Questions at Issue,* 1893. The Tyranny of the Novel. — Lyon Phelps : *The Advance of the English Novel,* 1919. — G. Saintsbury : *Periods of European Literature : The Later XIXth Century,* 1904. The Domination of the Novel. *Miscellaneous Essays, 1912.* The English Novel.

les formes très diverses qu'il a revêtues, on peut saisir l'ébranlement causé dans les intelligences et les sensibilités par le bouleversement des idées courantes et des notions religieuses sur l'histoire du monde et l'homme.

Il est toujours délicat de délimiter une période, puisqu'il n'y a pas de commencement ni d'achèvement absolu dans la réalité. La date initiale a été choisie parce qu'elle marque le moment où les théories de Darwin et de Spencer ont été formulées et répandues. Parmi les romanciers, une génération s'éteignait — celle de Dickens, Thackeray, Kingsley, les sœurs Brontë, Mrs. Gaskell. Ceux qui leur succédèrent se montrèrent animés d'un esprit nouveau, que j'ai tenté de définir. J'ai cru devoir leur joindre G. Eliot, bien qu'elle soit contemporaine des premiers, parce que, entrée tard dans la vie littéraire, elle a adopté le point de vue et les idées de la philosophie la plus récente.

Toute la pitié, toute la sympathie, la sagesse stoïque et résignée que peut inspirer l'humanité vue des hauteurs nouvelles, on les trouvera chez elle; comme, chez S. Butler, l'atmosphère subtile, vivifiante, étrangement excitante qu'on y respire — la critique sans frein d'une civilisation anachronique et contradictoire, évoquée selon le caprice de la fantaisie et de l'humour. La tristesse sans borne des solitudes qui se sont ouvertes autour de l'homme, l'angoisse de l'anéantissement, le regret d'aspirations frustrées, emplissent les romans de T. Hardy; avec le sombre tableau que donne G. Gissing de la misère et des corruptions sociales, ils rendent sensible l'œuvre de ruine et de destruction accomplie par la science; ils donnent à la tristesse moderne sa forme la plus tragique et la plus éloquente.

Il m'a paru nécessaire de résumer les idées qui ont inspiré le roman, sans toutefois entrer dans le détail des systèmes scientifiques ou philosophiques du temps; car c'est dans leurs lignes très générales seulement, et par leurs applications à la vie, que les écrivains ont connu ces théories, ou ont tenté de les rendre accessibles à leurs lecteurs.

Le bref exposé que j'en ai donné ne vise nullement à être com-

plet. Il a été conçu du point de vue de l'influence de la science, et pour permettre de comprendre son rayonnement dans la littérature. J'ai passé sous silence parmi les philosophes et les historiens ceux qui, refusant d'admettre les nouvelles méthodes, sont restés, dans le domaine de la spéculation ou de la recherche, champions de l'intuition, ou de l'imagination et de l'instinct. Leur action sur le grand public n'est guère perceptible dans la période qui nous occupe. Ils sont au contraire à l'origine du néo-romantisme qui s'est répandu après 1880; et c'est à propos de ce mouvement, à titre de précurseurs, qu'ils doivent figurer dans une étude du roman et des idées en Angleterre.

J'ai été amenée à esquisser l'histoire du réalisme après 1860, parce qu'il est en grande partie fondé sur un idéal scientifique. Mais les questions de forme n'ont pas été, ici, envisagées en elles-mêmes. Le choix des œuvres mentionnées ou analysées a été déterminé par leur valeur représentative, leurs rapports avec la pensée contemporaine, leur contenu intellectuel, plutôt que par leur mérite artistique. Je ne me suis pas non plus proposé d'étudier leur influence sur les esprits et dans les faits; c'est là un ordre de recherches extrêmement complexes et délicates qui eût entraîné à trop de développements. Les grands romanciers, ceux dont l'action et la réputation ont été le plus fécondes ou le plus durables, ont été mis au premier plan, parce qu'ils expriment avec plus de cohérence, de force, de personnalité que la plupart des autres, les idées de leur époque. On pourrait concevoir, il est vrai, un art entièrement dégagé de toute vue de l'esprit, et en trouver quelques exemples. Mais, de 1860 à 1890, les rapports entre la pensée scientifique ou philosophique et la création littéraire ont été constants; et aucun grand écrivain n'a voulu ignorer, ou paraître négliger, les théories récentes.

Meredith, cependant, ne sera mentionné qu'incidemment. Bien que sa pensée soit éminemment critique et analytique, il semble avoir été en réaction contre l'esprit scientifique du temps sur des points essentiels. D'autre part, son œuvre, tout en gardant de très fortes attaches avec le passé, résume admirablement l'élargissement moral

qui apparaît dans les vingt dernières années du XIX^e^ siècle. Il appartient donc par son inspiration, sinon selon une chronologie stricte, à la phase de l'histoire du roman immédiatement postérieure.

Là encore, il est impossible de marquer une division avec netteté. L'influence de la science, même comprise au sens que lui donnaient Darwin et Spencer, n'a point cessé d'agir aujourd'hui. En septembre 1920, par exemple, le *Daily News* entreprenait une enquête sur la conciliation du Christianisme et de la science, au cours de laquelle l'évolutionnisme se trouvait vivement discuté. On peut cependant dire que la conception purement scientifique du monde a eu son prestige le plus grand dans les lettres entre 1860 et 1890. C'est le moment où toutes les forces vives de l'intellectualisme se dégagent et s'affirment. Ce prestige est ensuite resté très sensible; mais il a été combattu par le culte de l'intuition, et par un effort d'élargissement, de création dans l'ordre moral, artistique et social, auquel l'imagination et le cœur avaient pleinement leur part. Une réaction se dessine alors contre l'esprit scientifique dogmatique et négateur. Les ambitions de l'intelligence, qui avaient suscité l'enthousiasme, ou la révolte et l'amertume, d'une génération, sont reniées par la suivante.

Ainsi s'achève la période qui nous occupe. Mais les idées qui l'ont animée n'ont rien perdu de leur intérêt. Elles ont infusé à la littérature d'imagination une inspiration critique, satirique ou philosophique, qui a donné dans le roman des fruits d'une richesse et d'une saveur incomparables, et à laquelle il doit, aujourd'hui encore, une grande partie de sa sève.

CHAPITRE Ier

L'INTELLECTUALISME DU ROMAN ET LA SCIENCE

1. La tradition de Dickens. — 2. La réaction intellectualiste. — 3. Les sciences physiques et naturelles. — 4. Les sciences morales. — 5. Diffusion des connaissances et des idées nouvelles. — 6. Allusions aux sciences dans le roman. — 7. Le réalisme dans le roman psychologique et dans le roman « sensationnel ». — 8. L'influence du « Naturalisme ».

1

La tradition de Dickens

Entre 1860 et 1870 s'achève une période glorieuse de l'histoire du roman britannique. Des grands écrivains qui l'illustrèrent pendant les décades précédentes, ceux qui survivent sont entrés dans l'ère des consécrations officielles. Dickens, jusqu'à sa mort, en 1870, voit croître chaque jour une popularité sans précédent; ses lectures publiques se multiplient; l'Amérique sollicite de lui une nouvelle visite; dans la vie publique, sociale et littéraire, il occupe une place de premier rang; il préside des comités de bienfaisance, se répand en discours et en allocutions. Thackeray recueille les fruits d'une réputation moins bruyante; directeur du *Cornhill Magazine*, en 1860, il joue un rôle influent dans le monde des lettres avant de se retirer, pour s'y éteindre en 1863, dans la maison que ses gains d'auteur lui ont permis de construire. Kingsley est appelé par Cam-

bridge à occuper une chaire d'histoire, hommage significatif après les débuts orageux de sa carrière.

Mais leur production littéraire est diminuée ou affaiblie. Les premiers répètent les thèmes, les idées qui résonnaient avec plus de puissance dans les écrits de leur jeunesse et de leur maturité[1]); Kingsley se détourne du présent pour composer un dernier récit historique[2]). En dehors d'eux, Disraëli de plus en plus absorbé par les hautes fonctions et les fastes politiques ne donne plus à la littérature d'imagination que deux œuvres brillantes et superficielles[3]); Mrs. Gaskell, malgré le grand mérite du roman qu'elle laisse inachevé en 1865[4]), a publié antérieurement ses livres les plus marquants.

Dickens, il est vrai, gardait d'ardents et fidèles disciples. Il avait eu un pouvoir de rayonnement incomparable; l'Angleterre s'était reconnue joyeusement dans son œuvre haute en couleur, pittoresque, fourmillante, animée d'un esprit réformateur, sans doute, mais traditionnaliste et sentimentale avant tout; le roman social, tel qu'il l'avait créé, eut des représentants dans la génération suivante comme dans la sienne; et le public avait été si bien façonné par lui qu'à eux allèrent les succès faciles, réguliers, l'estime des revues bien pensantes, l'approbation des milieux autorisés, les gros tirages, la popularité. C. Reade, W. Collins, Miss Yonge, Mrs. Craik, W. Besant sont dans la lignée directe du maître; Trollope et Mrs. Oliphant ne lui rendent point un hommage sans réserves; mais ils s'attachent aussi à la psychologie simple, bien tranchée des classes, à la description des coutumes nationales consacrées par le temps, aux tableaux de mœurs familières relevés d'humour ou teintés d'émotion qu'aimaient les lecteurs de *David Copperfield* ou des *Contes de Noël*. G. Eliot elle-même, enfin, n'est point sans rapports avec la grande école; deux de ses romans sont construits sur une thèse nettement sociale; et son réalisme s'apparente à celui de Mrs. Gaskell en même temps qu'à celui de Thackeray.

Mais l'ardeur qui avait animé l'auteur d'*Olivier Twist*, sa pitié passionnée, sa fougue impatiente ne se retrouvent plus chez ses succes-

---

[1]) Dickens dans : *Great Expectations*, 1860-1861 ; *Our Mutual Friend*, 1864 ; *The Mystery of Edwin Drood*, 1870. Thackeray dans *Lovel the Widower*, 1861 ; *The Adventures of Philip*, 1862 ; *Denis Duval*, 1863.

[2]) *Hereward the Wake*, 1866.

[3]) *Lothair*, 1870 ; *Endymion*, 1880.

[4]) *Wives and Daughters*, 1865.

seurs, ou y apparaissent transformées. Pour C. Reade encore, le roman relève de l'action plutôt que de l'art; de même qu'avant de publier les *Contes de Noël* Dickens disait : « Je vais frapper un grand coup en faveur des pauvres », Reade expose dans la préface de *Mettez-vous à la place des autres* (*Put Yourself in His Place,* 1870) qu'il a voulu s'attaquer aux violences ouvrières : « Outre les souffrances qu'elles causent » — écrit-il — « elles mettent en danger l'industrie du pays; ce que voyant, j'ai combattu par la plume le meurtre lâche et la tyrannie sociale, et me suis efforcé de faire cocmprendre à mes lecteurs ces faits stupéfiants que pas un sur mille ne saisit, que pas un sur dix mille ne se représente, tant que la littérature d'imagination n'est pas venue à leur aide. »

Après avoir atteint à la célébrité par ses récits de crimes et d'épouvante, W. Collins a voulu, lui aussi, suivre l'exemple de son grand patron et ami Dickens, en faisant œuvre de réformateur social. « Le roman que j'offre aujourd'hui aux lecteurs » — écrit-il dans la préface de *Mari et Femme* (*Man and Wife,* 1870) — « diffère sur un point de ceux qui l'ont précédé; cette fois, l'intrigue est basée sur des faits, et vise à hâter dans toute la mesure possible la correction de certains abus trop longtemps tolérés parmi nous ».

C. Reade s'est attaqué au excès ouvriers (*Put Yourself in his Place,* 1870), à la cruauté d'un système pénitentiaire particulier (*It is Never too Late to Mend,* 1856) à la tyrannie des lois relatives aux aliénés (*Hard Cash,* 1863), aux calculs criminels des armateurs, envoyant leurs vaisseaux au naufrage pour toucher une prime d'assurance (*Foul Play),* 1869); W. Collins, à certaines rigueurs dans la législation du mariage (*Man and Wife,* 1870, — *The Law and the Lady,* 1875), à la brutalité que développe le culte des sports *(Man and Wife),* à la condamnation par implication que permet le code Ecossais *(The Law and the Lady),* ou encore aux horreurs de la vivisection (*Heart and Science,* 1883).

Mais ni l'un ni l'autre n'avait plus à lutter contre un endurcissement général créé par l'habitude et par l'apathie des esprits, encouragé par un fatalisme économique dogmatique et tout puissant. L'immense misère industrielle, les injustices fondamentales de la civilisation n'étaient du moins plus ignorées; certaines mesures y avaient remédié; d'autres devaient leur succéder; le mal était connu, et la conscience publique avertie. Les abus que signalent les successeurs de Dickens sont des anomalies, des cas isolés ou tout particuliers, en contradiction flagrante avec l'esprit du temps. De là

quelque chose d'artificiel et de forcé dans le relief qui leur est donné, dans les exemples extrêmes et révoltants qui en sont complaisamment décrits. La formule qu'appliquent C. Reade et W. Collins n'a plus entièrement raison d'être; et leur véhémence sonne souvent creux.

Chez la plupart de leurs contemporains, cette véhémence s'atténue et disparaît pour faire place à l'indifférence ou à la satisfaction. L'optimisme social avait prévalu, vers 1860, après les années de misère et de trouble qui avaient suivi l'avènement de la grande industrie. Une ère de prospérité relative s'était établie; les chemins de fer, la navigation à vapeur donnaient à la production et aux échanges un essor imprévu; l'or de Californie et d'Australie stimulait l'esprit d'entreprise; outre les vieilles industries — tissage de la laine, extraction du fer et du charbon —, l'importation et le travail du coton devenait une source de richesse considérable, grâce à de nouvelles inventions mécaniques [5]) et grâce aux teintures à l'aniline; le tissage du jute prenait entre 1860 et 1880 un développement énorme; les machines agricoles étaient entrées en usage de 1850 à 1860. Le libre échange, en abaissant les prix, avait relevé le niveau moyen de la vie. L'émigration soulageait l'Angleterre d'une partie de sa population la plus misérable. Le commerce général de la Grande-Bretagne, par rapport au nombre de ses habitants, doubla entre 1850 et 1860, et continua à croître rapidement pendant les vingt années suivantes. La dette publique fut en grande partie amortie de 1860 à 1875, tandis que s'abaissait le taux de l'impôt sur le revenu [6]).

L'apaisement se fit dans les esprits; des individualistes notoires apportèrent leur adhésion à l'œuvre de philanthropie sociale. Les lois interventionnistes avaient supprimé les scandales les plus criants, soulagé les maux les pires, calmé les consciences. Après le grand effort des vingt années précédentes, l'Angleterre goûtait la satisfaction de l'œuvre accomplie; et les réformateurs eux-mêmes, parfois, s'y abandonnaient. Dickens, défenseur des prisonniers trop cruellement traités, reconnaît avoir été écouté, et craint de l'avoir été trop.

---

[5]) La machine à carder, qui permet le tissage des étoffes très fines, en 1857, et le nouveau procédé de filature ou « ring-spinning » introduit d'Amérique en 1866.

[6]) Sur tout ce mouvement, voir *Social England,* vol. VI, chap. 23, art. sur l'agriculture par W.-E. Bear, et sur le commerce par J.-E. Symes; chap. 24, art. sur les tissages par H. Riddell et sur les conditions économiques par J.-E. Symes.

« A cette époque » — lit-on dans *Grandes Espérances* (*Great Expectations*, 1860-61), dont l'action se place entre 1820 et 1840 —, « les prisons étaient négligées; la période de réaction exagérée qui suit les torts publics — et qui est toujours leur châtiment le plus prolongé et le plus lourd — n'était pas encore ouverte. Les malfaiteurs n'étaient pas logés et nourris mieux que des soldats, pour ne rien dire des pauvres. »

Kingsley, dans son roman sur la guerre de Crimée, *Il y a deux ans* (*Two Years Ago*, 1857) donne les problèmes sociaux pour résolus; et dans la préface écrite pour la quatrième édition de *Yeast* en 1859, il expose les progrès accomplis: « La condition des ouvriers pendant les dix dernières années », dit-il, « s'est considérablement améliorée; le libre échange leur a permis d'avoir une meilleure nourriture, sans nuire à leur travail »; et il montre les heureux effets de cette réforme sur les enfants qui fréquentent les écoles de village; il décrit les visages plus frais et plus ronds, les corps plus vigoureux et mieux membrés de cette nouvelle génération, qui promet de surpasser celle de l'âge précédent, chétive et mal nourrie, et d'égaler peut-être les hommes qui arrachèrent l'Europe à la tyrannie de Napoléon. Surtout, il loue l'esprit nouveau : le sérieux moral de la bourgeoisie, le sens du devoir, la culture et le mérite de la jeune aristocratie; le dévouement, la pénétration et la sagacité des jeunes prêtres. On ne saurait rêver de déclaration plus enthousiaste sur l'Angleterre du présent et celle de l'avenir.

Cette quiétude, cette satisfaction apparaissent chez Mrs. Craik à la juste fortune d'un John Halifax (*John Halifax, Gentleman*, 1857); elles s'exaltent dans l'histoire surannée et naïve du dernier comte de Cairnforth (*A Noble Life*, par Mrs. Craik, 1866); tout comme dans le spiritualisme passionné qui anime la biographie de l'« *Héritier de Redclyffe* » (*The Heir of Redclyffe*, par Miss Yonge, 1853), et dans les innombrables récits de la même plume. Elles se manifestent à la carrière séduisante et heureuse, au succès des héros et des héroïnes qui, dans les romans de W. Besant, guérissent le mal social, en donnant au peuple la prospérité matérielle et les jouissances de l'art. Elles emplissent toute l'œuvre de Trollope.

Ce dernier est le peintre complaisant de l'aristocratie et des traditions nationales. Tant que des patrons aussi charitables et bienveillants que ses gentilshommes et ses grandes dames présideront aux destinées du peuple britannique, on n'y saurait trouver de vraie misère; ils soulagent les pauvres, et veillent à la fortune, au bonheur

domestique de leurs chapelains, voisins et dépendants[7]). Dans la préface de « *Lui pardonnerez-vous?* » (*Can you Forgive Her,* 1864), l'auteur écrit : « Je me suis efforcé de dépeindre les défauts, les travers et les vices — en même temps que les vertus, les charmes, et la force de nos classes supérieures; et si je n'ai pas montré que la force et les vertus l'emportent sur les défauts et les vices, j'ai trahi mes intentions. » Il s'accuse d'avoir poussé trop loin la satire dans un autre de ses romans : *Le monde d'aujourd'hui* (*The Way we Live now,* 1875). « Nous connaissons l'opinion de notre philosophe national Mr. Carlyle », dit-il. « Selon lui, nous courons droit à la perdition. Mais nous n'accordons pas grande confiance à Mr. Carlyle, ni à Mr. Ruskin et à ses autres disciples ... leurs lamentations bruyantes et exagérées, leurs gémissements et leurs grincements de dents sont démentis par la conviction intime de gens qui ne peuvent s'empêcher de voir comment le confort s'est généralisé, la santé s'est améliorée, l'éducation s'est répandue ... On laisse aujourd'hui pour compte à Carlyle l'affirmation que le résultat de la diffusion de l'intelligence est une tendance à la décadence. » (*Autobiography,* chap. XX.)

Dans l'*Administrateur* (*The Warden,* 1855), Trollope s'en était pris à la fois au pessimisme du philosophe de Chelsea, et au zèle imprudent de Dickens. Cette jolie et fraîche bluette, qui fonda sa réputation de romancier, a pour sujet une réforme juste; et cette réforme, pourtant, s'accomplit aux prix d'une flagrante injustice. Ceux qui la réclament, ceux qui mènent contre le vieux chantre Mr. Harding, pour l'obliger à abandonner sa sinécure, une campagne d'insultes et de calomnies; ceux qui, avec une cruauté vaine et aveugle, éveillent, selon l'expression de H. James, « cette naïve et douce conscience de vieillard » sont les dieux des années précédentes — Carlyle et Dickens, clairement et vertement satirisés sous les traits du « Dr Pessimist Anticant » et de « Mr. Popular Sentiment » (chap. 15).

Ainsi la flamme de générosité passionnée qui animait le roman social de 1835 à 1855 s'est éteinte faute d'aliments — que l'optimisme du moment lui refusait; mais elle s'est éteinte aussi parce qu'un nouveau souffle s'était levé. Dans les écrits de Trollope revient souvent une note juste et significative, dont la mélancolie étonne,

---

[7]) Wilfred Thorne et sa sœur dans *Barchester Towers,* 1857; Lady Lufton dans *Framley Parsonage,* 1861.

dans l'harmonie heureuse de l'ensemble; et c'est une protestation émue contre la dureté, l'inconscience des générations qui montent, portant en elles le prestige et la force d'idées nouvelles; une sympathie donc pour les tristesses de ceux qui s'enfoncent dans le passé, eux, leurs opinions, leurs œuvres et leurs espoirs [8]). C'est qu'il appartenait, lui, encore en grande partie, au monde de la veille; c'est que de son temps même une profonde révolution s'accomplissait dans l'esprit public.

2

La réaction intellectualiste

L'âge de Dickens avait été éminemment celui de l'émotion et de ses épanchements. Non seulement le romantisme sentimental est encore puissant chez lui et ses contemporains, mais c'est au cœur que ses personnages, presque toujours, doivent leurs impulsions morales; la faculté d'aimer et de plaindre conduit à toutes les vertus; elle supplée même au jugement; tel est l'acte de foi implicitement contenu dans le roman de son temps; et Taine résume ainsi son évangile : « Soyez bons et aimez; il n'y a de vraies joies que dans les émotions du cœur; la sensibilité est tout l'homme » [9]).

Après 1860, l'art, rassasié de ces voluptés, se rappela les plaisirs de l'intelligence, l'intérêt de ses recherches et de ses spéculations, la puissance et la fécondité de la pensée. L'esprit critique révéla l'insuffisance du cœur comme guide de la conscience et de la vie; il mit au jour ses petitesses, ses tricheries et ses entraînements. Dans l'œuvre de Dickens, ses erreurs ne sont jamais irréparables; et si David Copperfield épouse une Dora, celle-ci meurt en souriant, pour faire place à Agnès. Le sentiment est aveugle chez lui — parfois plus aveugle que nature — mais grâce à une providence spéciale, il évite les abîmes; il ne mène ni au désespoir, ni au dilettantisme. La sensibilité qui anime les *Contes de Noël,* toute frémissante qu'elle

---

[8]) Voir l'attitude et le rôle de Mr. Harding, et ceux du vieil évêque Grantly, dans *The Warden* et *Barchester Towers.* Voir aussi une protestation contre la dureté des nouvelles générations dans *Barchester Towers,* chap. 13.

[9]) *Histoire de la Littérature anglaise,* éd. 1864, tome IV, p. 68.

soit, n'a pas l'acuité de perception, les exigences affinées ou morbides des générations suivantes. C'est à celles-ci qu'il était réservé de découvrir l'insondable tristesse et le danger moral de trop sentir.

La littérature d'imagination, sans cesser de s'ouvrir largement aux émotions, demanda aux idées, à la philosophie, son inspiration générale. Trollope lui-même montre timidement, en plusieurs occasions, des velléités d'intellectualisme. Il note et approuve une exigence de sincérité nouvelle dans *Le Presbytère de Framley* (*Framley Parsonage,* chap. 16, 1861) ; il prétend avoir des héroïnes intellectuelles ; Lucy Robarts est grande liseuse ; et Mrs. Bold, on nous le répète à plusieurs reprises, « intelligente ». Lorsqu'il parodie Dickens, c'est à son idéalisation sentimentale du peuple, à son pathétique facile qu'il s'attaque.

On a vu qu'il prend à partie Carlyle pour son mépris de la pensée. C. Reade, lui aussi, censure violemment l'auteur des *Feuilles des derniers jours* pour sa foi aveugle en l'intuition, et ses blasphèmes contre les lumières de l'esprit ; il défend le progrès ; si l'énergie paraît quelquefois manquer à notre époque, écrit-il dans *Christie Johnstone* (publié en 1858), « la pensée moderne n'en est pas moins résolue que celle du passé ; et faut-il se plaindre de ce que la raison, l'expérience, la conscience contiennent les impulsions instinctives, la brutalité et l'obstination qui sont en l'homme ? » Car, « celui qui a assez d'esprit pour voir que les questions ont trois côtés n'est plus intellectuellement et moralement assez vil pour vouloir couper la gorge à tous ceux qui expriment une opinion contraire à la sienne. » Christie Johnstone et son mari s'entourent d'amis qui sont, on prend soin de nous le dire, « amants de la vérité dans leurs spécialités respectives et en toutes choses » [10]). Vous étonnerez-vous de ce que cette fille aux noirs sourcils devienne une des meilleures épouses et mères de l'Angleterre ? — écrit l'auteur d'une autre de ses héroïnes — « souvenez-vous en : elle a toujours montré qu'elle était intelligente »... (*Hard Cash,* 1863, chap. 54).

Ces indices sont significatifs parce que Trollope et Reade se rattachent encore en grande partie à l'époque précédente. On en

---

[10]) Chap. 17. Reade se contredit parfois d'ailleurs. Dans le même chapitre il écrit : « Mrs. Gatty ne raisonna pas, heureusement — son cœur entraîna son jugement, et son jugement cessant d'agir, elle devint une femme sage... », mais c'est là une boutade qui ne répond pas à son attitude générale à l'égard de l'intellectualisme.

trouve d'infiniment plus nombreux et de beaucoup plus nets chez la plupart des romanciers de leur temps, et surtout chez les plus grands. Il n'est pas une page de G. Eliot qui ne sollicite en faveur de ses personnages, de leurs joies, de leurs peines, de leurs difficultés, un effort d'analyse et de compréhension de la part du lecteur; elle met toute sa pénétration à montrer que la sottise est responsable, dans la plupart des cas, de leurs fautes et de leurs souffrances. S. Butler cingle l'esprit pour l'arracher à l'apathie, l'éveiller à une perception fraîche des choses, le mettre en état d'initiative. Meredith inlassablement fouaille ses compatriotes pour leur stupidité; il les invite à développer leur activité cérébrale, à ruminer la pitance d'idées qui leur est dévolue, comme, dit-il, le bon cheval rumine son picotin d'avoine (*Lord Ormont and His Aminta,* chap. 24). Les réalistes, avec G. Moore, épris des lettres françaises, n'ont point assez de sarcasmes pour la placidité mentale, la lourdeur anglo-saxonne. Ceux-là mêmes qui ont dressé contre la pensée, la culture, un acte d'accusation, Hardy et Gissing, mettent au premier plan dans leur œuvre les discussions d'idées et de principes.

Cette vague d'intellectualisme s'accorde d'ailleurs avec l'évolution générale du roman depuis ses origines; en élargissant sa portée, en lui donnant une substance plus riche et plus complexe, elle favorise son approfondissement. Alors que du temps de Fielding et de Smollett, il fallait pour soutenir l'intérêt le récit d'aventures picaresques et abracadabrantes dans lesquelles le héros jouait sa vie, et l'héroïne son honneur, l'attention, au cours du XIX[e] siècle, se fixe sur leur vie quotidienne et familiale, leur histoire intérieure, ce qu'il y a d'essentiel, de profond et de durable dans une existence et un caractère. Cette tendance s'est beaucoup accentuée après 1860. Les lecteurs de Thackeray et de Dickens s'attachaient encore aux péripéties extérieures en lesquelles se résume la destinée sentimentale ou matérielle d'un personnage. A la question : « Comment se mariera-t-il? » s'ajoutait fréquemment cette autre : « Comment assurera-t-il sa fortune? » L'idéal encore exprimé si naïvement par Trollope : une femme, des enfants, un équipage pour les promener, et la déférence empressée de tous les commerçants à la ronde — est bien celui de tout l'âge précédent[11]). Dans *David Copperfield,* comme dans le *Mystère d'Edwin Drood,* dans *Pendennis* comme dans les *Aventures de Philippe,* il est sous-entendu.

---

[11]) V. les idées du Dr Arabin dans *Barchester Towers,* chap. 20 (1857).

Chez G. Eliot, Meredith, Hardy et la plupart de leurs contemporains, l'intérêt se déplace. Du roman bourgeois, qui assure au héros — souvent d'ailleurs au moyen d'une lutte et d'une victoire intérieure — les traditionnelles et saines joies domestiques, la biographie imaginative passe à l'étude d'une crise morale, philosophique ou religieuse; et l'intrigue sentimentale qui l'accompagne n'en est plus qu'un aspect secondaire. Disraëli dans *Tancrède* (1847), et surtout Kingsley dans les méditations ardentes et la conversion d'*Alton Locke* (1850), avaient anticipé sur cette conception. Pendant la seconde moitié du siècle, le problème de la vie spirituelle s'impose, non comme prétexte à moraliser, mais comme le sujet inévitable, le plus fréquent, le plus brûlant, le plus actuel.

Dans la destinée douloureuse de Maggie Tulliver (*The Mill on the Floss*), G. Eliot montre les désirs du cœur et de l'esprit, l'aspiration à une existence riche et libre, à une complète expansion de soi, aux prises avec les devoirs traditionnels, les préjugés et les sentiments familiaux, et vaincus finalement par une tragique abdication. Dans *Middlemarch,* elle retrace le calvaire d'une âme pure et passionnée, leurrée d'un impossible idéal, et son éveil graduel à un bonheur humain qu'illumine sa noblesse intérieure. En dehors de ces deux cas typiques, l'une des nouvelles de son premier livre, *Le repentir de Jeannette* (*Scenes of Clerical Life*) est l'histoire d'une conversion; le rayonnement moral d'une jeune sainte dans *Adam Bede* allume ou ranime la vie spirituelle de tous ceux qui l'entourent; le héros de *Silas Marner,* victime d'un drame intérieur dans lequel a sombré sa foi, renaît à la lumière et à la joie pour avoir su aimer; une fiancée (*Felix Holt*) se détache de ses frivolités pour se consacrer à l'apostolat social. Le héros de *Daniel Deronda,* enfin, trouve dans le culte de ses origines, dans le dévouement à la race persécutée dont il est issu, la guérison de son dilettantisme inquiet.

Chez Meredith, encore, combien de nobles cœurs en quête du Graal! L'héroïne de *Vittoria,* à travers les épreuves de la passion, les pièges que lui tendent l'intérêt et la jalousie des hommes, atteint aux joies mystiques de l'âme par le don entier de sa personne et de son art au salut de son pays, à l'unité et à l'indépendance italiennes; le héros de la *Carrière de Beauchamp* domine ses impétuosités de jeunesse, et d'un impérialisme belliqueux, d'une fougue amoureuse sans frein, passe, dans un calme bonheur domestique, à l'austère service de fins sociales lointaines. Clara, dans l'*Egoïste,* Natalie et Nesta, dans *Un de nós Conquérants,* Aminta dans *Lord Ormont et*

son Aminta, se dégagent de la morale d'esclaves imposée à leur sexe, à travers bien des douleurs, pour laisser s'épanouir plus haut en elles un amour, un devoir, un honneur plus fiers et sincères. Une jeune femme (*Diane de la croisée des chemins*), meurtrie dans sa lutte pour l'indépendance, la puissance, la gloire, l'amour, trouve dans la nature la force qui apaise, qui exalte et qui soutient; Victor Radnor (*One of Our Conquerors*), parmi les vicissitudes d'une existence mal conduite, se débat dans les hésitations d'une pensée incertaine, à la recherche d'un idéal entrevu et qui toujours se dérobe, jusqu'à ce que, dans la folie, il en ait enfin la révélation, l'éblouissement suprême et vain.

T. Hardy n'est pas moins hanté par les problèmes de la vie intérieure. Parmi ses héros, Clym Yeobright (*The Return of the Native*) passe des orages du cœur et de l'orgueil de l'esprit, au renoncement, à la prédication évangélique et fraternelle; Clare Angel (*Tess of the D'Ubervilles*) abandonne le calvinisme de ses parents pour la religion naturelle, jusqu'à ce que les malheurs accumulés sur lui éteignent toute flamme en son âme; Sue Bridehead, Jude Fawley (*Jude the Obscure*) sondent obstinément l'existence, tant qu'ils n'en ont pas arraché le dernier mot; et c'est pour elle: hystérie religieuse — pour lui: désespoir.

On pourrait multiplier ces exemples de biographies spirituelles [12]). Les sujets de cet ordre n'ont d'ailleurs point cessé d'attirer les esprits; plusieurs des romans de H. G. Wells en font foi; et J. Galsworthy a peut-être donné au genre son chef-d'œuvre, son expression la plus dépouillée, objective, incisive et subtilement nuancée, en écrivant *Les Pharisiens de l'Ile* (*The Island Pharisees,* 1904).

Le caractère intellectualiste et philosophique du roman n'est

---

[12]) Voir *David Elginbrood,* 1863, *Robert Falconer,* 1868, de G. Macdonald; *The True History of Joshua Davidson,* 1872, et *Christopher Kirkland,* 1885, de E. Lynn Linton; *The Way of All Flesh,* écrit de 1872 à 1884, et publié en 1903, de S. Butler; *The Outcast,* de W.-W. Reade, 1875; *Workers in the Dawn,* 1880, et *Born in Exile,* 1892, de G. Gissing; *The Autobiography of Mark Rutherford* et *Mark Rutherford's Deliverance,* 1881 et 1885, de Hale White; *John Inglesant* de Shorthouse, 1881; *Mrs. Lorrimer,* 1882, de Lucas Malet; *Marius the Epicurean,* 1885, de W. Pater; *Robert Elsmere,* 1888, et *Helbeck of Bannisdale,* 1898, de Mrs. H. Ward; *Mike Fletcher,* 1889, *Esther Waters,* 1894, *Evelyn Innes,* 1898, de G. Moore; *The Picture of Dorian Gray,* 1891, d'O. Wilde; *A Human Document,* 1894, de Mallock.

nullement le privilège d'une élite. Il est largement répandu parmi les romanciers de second et même de troisième ordre. G. Allen, W. Besant, E. Lynn Linton, Lucas Malet, S. Baring Gould, Mallock, Ouida, M. Corelli prétendent à l'envi pénétrer les mystères de la pensée, résoudre les énigmes de la vie ou illustrer les théories récentes; ils discutent de métaphysique, et expriment bien haut leurs idées sur l'homme et l'univers. Jamais la littérature d'imagination n'avait été aussi ouvertement, aussi généralement ambitieuse.

Ce changement dans l'axe de la pensée et du goût n'est point entièrement indépendant. Tout se tient dans le développement de la civilisation; et l'intellectualisme du roman n'est pas un courant isolé; il s'est formé, élargi graduellement, et une foule de circonstances extérieures ont agi sur lui. A travers le tempérament des écrivains qui l'ont exprimé, il est entré en composition avec les innombrables forces qui constituent la réalité. Il est relié à l'ensemble de la vie sociale par des relations diverses et extrêmement complexes, qu'on ne saurait préciser sans entrer dans le détail des faits.

On a vu que la prospérité économique de l'Angleterre aux environs de 1860, et l'heureux résultat des réformes effectuées dans les vingt années antérieures, avaient, dans une certaine mesure, privé le roman social de son objet, et accentué son déclin; ces mêmes circonstances préparaient ainsi la naissance d'une nouvelle forme littéraire — mais d'une façon toute négative. L'influence de la science et de la philosophie fut au contraire positive, et se manifeste à des signes aisément saisissables.

Les théories et les découvertes de l'époque n'ont point causé la transformation du roman; il serait imprudent de l'affirmer; car on en rencontre de non moins frappantes en d'autres temps qui n'ont point eu d'effet analogue. Et il est plus juste de dire que l'apparition et la diffusion de ces théories et de ces découvertes ont été favorisées par la fermentation des esprits qui se manifestait à la fois dans tous les domaines.

L'intellectualisme de la littérature d'imagination et le nouvel essor de la pensée sont, si l'on veut, deux séries de phénomènes parallèles et connexes, deux aspects différents d'une même évolution, unis par des liens étroits. Les révélations saisissantes de la science et de la philosophie leur ont cependant donné une sorte de prééminence parmi les autres formes de l'activité mentale. Le roman doit aux notions en cours, sinon son caractère philosophique, du moins beaucoup de ses tendances et de son contenu. Le réalisme littéraire est

en partie fondé, on le verra, sur une conception scientifique de l'art; les théories nouvelles ont dans une très large mesure orienté les vues et éclairé les horizons des romanciers; et lorsque ceux-ci expriment leurs idées personnelles, ils restent en rapports intimes avec le mouvement intellectuel de leur temps. Il est indispensable de résumer ici ce mouvement, et d'en rappeler brièvement les divers aspects.

3

Les sciences physiques et naturelles

« La vie de l'homme et son milieu ont été entièrement éclairés et expliqués; à peine s'il reste un fragment, une fibre de son âme, de son corps, de ce qui touche à lui qui n'ait été sondé, disséqué, distillé, soumis à la dessication et scientifiquement décomposé; nos facultés intellectuelles qui, assure-t-on, sont légion, ont leurs Stewart, leurs Cousin, leurs Royer-Collard; pas un atôme de substance cellulaire, vasculaire, musculaire, qui ne se glorifie d'un Lawrence, d'un Magendie ou d'un Bichat » [13]).

Ainsi s'exprimait, peu après 1830, l'un des penseurs qui ont le plus fortement saisi et caractérisé, sinon toujours le mieux jugé, les tendances de leur âge. L'œuvre de Carlyle, depuis *Sartor Resartus* jusqu'à ses derniers écrits, est toute pleine de boutades et de vitupérations contre l'emprise de la science sur les âmes. C'est que jamais cette emprise n'avait été aussi autoritaire et aussi large; jamais elle n'avait ainsi pénétré jusqu'au sanctuaire de la conscience morale et religieuse. Les travaux et les découvertes du siècle ont exercé non seulement sur la pensée abstraite, mais aussi sur l'imagination et le cœur, une action mutiple et profonde.

Il n'est presque pas une branche du savoir qui n'ait imprimé sa trace dans la littérature de l'époque. Mais c'est la plus traditionnelle, la plus ancienne d'entre elles qui a renouvelé les perspectives de l'esprit de la façon la plus inattendue. Sans doute, l'astronomie, avec l'établissement des cartes célestes et l'analyse des rayons astraux, avec les recherches sur les nébuleuses et l'histoire du soleil,

---

[13]) Carlyle, *Sartor Resartus,* livre I, chap. I.

comme la physique et la chimie avec l'immense développement de l'électricité, la théorie de la conservation de l'énergie et celle de sa dégradation, avaient de quoi stimuler la pensée, on en aura la preuve. Mais ces sciences avaient apporté leur révélation — la gravitation dans l'infini de l'espace et l'explication mécaniste de l'univers — avec Newton et Descartes, deux siècles auparavant, ou davantage. L'éblouissement du monde matériel, comme son intelligibilité, n'étaient plus une surprise. La géologie d'abord, la zoologie ensuite, et des sciences humaines plus jeunes, firent rayonner la lumière de l'esprit dans une région encore obscure, et peut-être impénétrable : elles s'attaquèrent au mystère de la vie.

Dès 1833, Lyell avait donné un démenti à toutes les orthodoxies en établissant, contre les théories catastrophiques et la conception du déluge encouragées par l'Eglise, la succession des périodes géologiques par lentes gradations, et l'antiquité insoupçonnée de la terre [14]). L'étude des terrains et des fossiles prit de ce moment un intérêt et une importance dont le roman conserve la trace jusqu'à la fin du siècle. L'antiquité de l'homme, conjecturée déjà, ne devait pas tarder à être reconnue, en dépit d'une opposition acharnée. Elle fut reculée jusqu'à la période glaciaire après les travaux de Boucher de Perthes, de Falconer, de Prestwich, et la découverte, en 1860, d'un crâne intermédiaire entre le gorille et l'homme. De cette trouvaille, H. Spencer écrivait à l'une de ses correspondantes: « Puisque je vous parle d'affaires qui intéressent la théologie actuelle, il faut que je vous scandalise en vous apprenant une découverte récente; on vient d'envoyer d'Allemagne à Sir Charles Lyell le moulage d'un crâne trouvé avec les os d'un mammouth et autres mammifères disparus qui vivaient pendant la dernière époque géologique; et ce crâne qui, à en juger d'après les restes trouvés tout auprès, était contemporain de ces outils de silex qui ont causé une si grande sensation — ce crâne se trouve intermédiaire entre le gorille et l'homme! — Voilà-t-il pas qui est renversant? » [15]).

Peu auparavant, en 1858, Darwin avait exposé concurremment avec Wallace la doctrine du transformisme en une communication à la *Linnean Society*. Il la rendit publique par un ouvrage publié

---

[14]) *Principles of Geology*, 1830-1833; — *Elements of Geology*, 1838; *Antiquity of Man*, 1863.

[15]) Lettre de H. Spencer à Mrs. Potter, 25 octobre 1860 (*Life and Letters of H. Spencer*, par D. Duncan).

l'année d'après, et resté fameux : l'*Origine des Espèces.* C'était l'aboutissement de longues et silencieuses recherches dans le détail desquelles il est inutile d'entrer. Il y montrait que les espèces animales, loin de provenir de types immuables, dérivent insensiblement les unes des autres par le jeu des causes naturelles. Sans doute il avait eu des précurseurs; il n'en énumère pas moins de trente-quatre [16]); plusieurs sont célèbres à divers titres — comme Aristote, le grand Gœthe et le naturaliste français Lamarck. Parmi eux, on trouve, pour l'Angleterre, Erasmus Darwin, R. Chambers, dans un ouvrage anonyme et qui fit quelque bruit en 1844 : *Les Vestiges de l'Histoire Naturelle de la Création;* H. Spencer dans un article publié par le *Leader,* en 1852, et par l'inspiration générale de ses *Principes de Psychologie,* parus en 1855. — Mais jamais l'idée de l'évolution n'avait été fondée sur un ensemble de faits aussi considérable et frappant, examinée, démontrée avec un scrupule scientifique aussi minutieux et aussi sûr. Il n'était plus permis désormais d'y voir une spéculation ingénieuse ou une oiseuse conjecture. Elle s'imposait à tous les esprits réfléchis.

L'*Origine des Espèces* respire un amour à la fois brûlant et anxieux de la vérité, toute la joie, et l'émotion profonde de la découverte — une ferveur quasi religieuse. Ce livre s'adressait à tous, et non exclusivement aux naturalistes; Darwin comptait d'ailleurs plus sur les esprits non prévenus que sur les compétences anciennes pour l'intelligence et la diffusion de ses idées : « Quoique je sois pleinement convaincu de la vérité des vues données en ce volume » — dit-il — « je ne m'attends nullement à convaincre les naturalistes expérimentés, dont l'esprit est rempli d'une multitude de faits, envisagés pendant de longues années sous un angle directement opposé. Il est si facile de cacher son ignorance sous des expressions telles que : le plan de la création — l'unité des desseins de la nature, etc.; et de croire donner une explication lorsqu'on affirme simplement d'une façon nouvelle un fait déjà connu. Tous ceux qui sont portés à attacher plus de poids à des difficultés inexpliquées qu'à l'explication d'un certain nombre de faits rejetteront certainement la théorie. Un petit nombre de naturalistes doués de souplesse d'esprit, et qui ont déjà mis en doute l'immutabilité des espèces, sera peut-être influencé par ce volume; mais j'attends avec confiance le verdict de l'avenir — de ces jeunes naturalistes encore inconnus qui pourront

[16]) Historical Sketch, 6th ed. of the *Origin of Species.*

examiner les deux côtés de la question avec impartialité. Que tous ceux qui se trouveront conduits à croire à la mutabilité des espèces se fassent un devoir d'exprimer leur conviction en toute conscience; car c'est ainsi seulement que pourront être dissipés les préjugés sans nombre qui obscurcissent la question »[17]).

A grands traits, avec une précision de savant qui n'exclut pas l'enthousiasme du prophète, il esquisse la portée de sa découverte sur la paléontologie, l'embryologie, la géologie, la psychologie. « Lorsque nous ne regardons plus un être organique de la même façon qu'un sauvage regarde un navire » — dit-il — « comme quelque chose qui échappe entièrement à notre compréhension; quand nous considérons que tout ce qui est produit par la nature est le résultat d'un long passé; que toute structure, tout instinct complexe, est l'aboutissement d'essais et d'efforts divers, tous utiles à celui qui les tente, comme une grande invention mécanique est l'aboutissement du labeur, de l'expérience, de l'intelligence et même des erreurs de nombreux ouvriers; quand nous considérons ainsi tout être organique, combien plus intéressante — je parle d'expérience! — devient l'histoire naturelle! Un champ de recherches immense et presque vierge s'ouvrira sur les causes et les lois des variations; sur les effets du fonctionnement ou de l'inaction des organes; sur l'influence immédiate des conditions extérieures »... Et il conclut : « il y a de la grandeur dans cette vue selon laquelle les forces multiples de la vie ont été insufflées à l'origine par le créateur en un petit nombre de formes, ou une forme unique; de telle façon que, tandis que notre planète parcourait son cycle suivant les lois immuables de l'attraction universelle, d'un commencement si simple naissaient et naissent encore à l'infini les formes les plus belles et les plus merveilleuses »[18]).

Darwin apportait d'ailleurs à son exposé une grande prudence, et n'est pas toujours allé lui-même au bout de sa théorie. Il a voulu faire œuvre purement scientifique; réduire quelques nouveaux phénomènes à des lois, dit-il; et c'est brièvement qu'il indique la portée générale de sa découverte. Destiné d'abord à l'Eglise, et imbu des notions courantes sur l'histoire du monde selon la Genèse, il réserve entièrement la question de l'origine de vie. Le transformisme, affirme-t-il, n'est nullement en antagonisme avec la foi; il

---

[17]) *The Origin of Species,* chap. 15.
[18]) Id., id.

suppose seulement, comme les théories de Lyell, l'immense durée des périodes géologiques : « Je ne vois pas de bonnes raisons pour que les vues exposées dans ce volume choquent le sentiment religieux de qui que ce soit » — lit-on dans l'*Origine des Espèces.* — « Il est utile, pour montrer combien ces impressions sont passagères, de rappeler que la plus grande découverte que l'homme ait jamais faite: celle de la gravitation universelle, fut aussi attaquée par Leibnitz comme « contraire à la religion naturelle, et conséquemment à la religion révélée ». Un écrivain connu, qui est en même temps un ecclésiastique, m'écrivait qu'il en était venu par degrés à voir que la croyance en un Dieu créateur de quelques formes originelles, capables d'engendrer les autres, était une conception tout aussi noble que celle d'une divinité qui dût recourir constamment à de nouveaux actes de création pour compléter l'action de ses propres lois ». Darwin admet encore quatre ou cinq progéniteurs distincts pour les grandes familles d'animaux : « l'analogie me conduirait d'un pas plus avant », dit-il, « c'est-à-dire à l'opinion que les animaux et les plantes sont tous issus d'un prototype unique. Mais l'analogie peut être un guide trompeur »[19]). Il ne fit l'application de sa doctrine à l'homme que sensiblement plus tard, en 1871, dans *Les origines de l'homme et la sélection naturelle en ce qui concerne les sexes.*

Il s'engageait pourtant, et engageait avec lui toute la pensée de son temps, dans une voie qui semblait mener dangereusement loin. On tira pour lui les conséquences auxquelles il ne voulait pas aller; on en fit ressortir la contradiction avec le récit biblique de la création. Dans la polémique qui s'éleva autour de lui et de ses idées, l'ancêtre simiesque que l'homme, selon le transformisme, pouvait difficilement répudier, surgit comme un épouvantail ou un défi. En expliquant l'adaptation des espèces à leur milieu par des causes purement mécaniques, il éliminait en outre de l'univers la providence, la finalité et jusqu'à l'action de l'esprit. Cette portée possible de sa théorie fut précisée, affirmée par ses continuateurs; en vain il se défend contre cette interprétation : « Mes conclusions » — écrit-il — « ont été récemment dénaturées; et l'on a dit que j'attribuais la modification des espèces uniquement à la sélection naturelle. Il m'est permis de faire remarquer que dans la première édition de cet ouvrage, et dans toutes celles qui ont suivi, j'ai placé bien en évidence — à la fin de l'introduction — les mots que voici : je suis

[19]) Id., id.

convaincu que la sélection naturelle a été le principal, mais non le seul agent de modification des êtres. Cela n'a servi de rien. Grande est la force et l'obstination de l'erreur; mais l'histoire des sciences montre qu'heureusement sa puissance n'a pas de durée »[20]).

Journaux, revues, académies retentirent d'une controverse à laquelle prirent part, contre Darwin, Spencer, Huxley et un nombre croissant de savants, des hommes éminents ou célèbres tels que Carlyle, Gladstone, Pusey, Wilberforce. Ce dernier, évêque d'Oxford, conduisit l'opposition de la théologie contre les vues nouvelles. Il attaqua violemment Darwin devant la « *British Association* » en 1860 et, la même année, dans la *Quarterly Review*[21]). Dans les deux cas, ses arguments furent anéantis par une riposte écrasante de Huxley. Celui-ci s'était fait le champion du transformisme, en écrivant pour le *Times* un exposé de la doctrine en décembre 1859; il la défendit inlassablement contre tous ses ennemis. La lutte dura des année, et victoire resta à la science. Sir Charles Lyell, qui avait su être, on l'a vu, révolutionnaire en son temps, hésita beaucoup avant de se rallier aux conceptions récentes. « Lyell était comme le Mississipi en sa saison d'inondation » — écrit Fr. Darwin — « à mesure qu'il déplaçait son cours, les riverains voyaient avec colère et terreur la configuration du sol bouleversée sous leurs yeux » ... Au banquet qui suivit la remise de la médaille de Copley à Darwin par la « *Royal Society* », en 1864, le grand géologue avoua : « qu'il avait été contraint de renoncer à son ancienne conviction, sans voir encore sa voie vers une autre ». Il donna publiquement son adhésion à la théorie de l'évolution dans la dixième édition de ses *Principes de Géologie* en 1867-1868 — événement aussitôt célébré par Wallace dans la *Quarterly Review*[22]). Après 1880, la question n'est plus discutée sérieusement dans les milieux cultivés. Dans la préface qu'il écrivit pour la sixième édition de l'*Origine des Espèces,* Darwin constate avec humour qu'il n'est plus un naturaliste qui ne prétende avoir toujours cru à la mutabilité des espèces. Signe plus caractéristique encore, le nom de H. Spencer, qui s'était identifié avec cette doctrine, est acclamé au congrès ecclésiastique de Swansea, en

---

[20]) Id., id. Spencer soutient, sur le même sujet, une controverse avec Weismann dans la *Contemporary Review* en 1893 et 1894. Sur toute cette question, voir Delage et Goldsmith, *Les Théories de l'Evolution.*

[21]) *Darwin's Life,* ed. by his Son F. Darwin, chap. 12 et 13.

[22]) Id., chap. 14.

1879 [23]). Lorsque la théorie entra dans sa vingt-et-unième année d'existence, Darwin et Huxley échangèrent à bon droit compliments et félicitations sur le succès du transformisme à l'occasion de sa « majorité » [24]).

Ce fut là le plus rude et le plus brillant assaut mené contre les traditions et les préjugés qui prétendaient soustraire la vie et la pensée aux investigations de la science. Ce ne fut point le seul. Autour de la Géologie et de l'Histoire Naturelle transfigurées, d'autres branches du savoir naissaient ou se ravivaient — la Paléontologie, avec Owen et Forbes, H. Falconer et Huxley; l'Embryologie, et plus tard la Bactériologie; l'Anthropologie, rénovée par l'ouvrage de Mc Lemnan sur le *Mariage primitif* en 1865, enrichie par Tylor et Maine, largement répandue par Spencer dan ses *Principes de Sociologie*. Cette science a éclairé mainte spéculation, jusque dans le roman, sur les vestiges d'une lointain passé que porte encore le sol de la Grande-Bretagne. Delage et Goldsmith déclarent qu'il n'est « pas un domaine de la pensée qui n'ait subi l'influence du Darwinisme »; ils en résument ainsi les effets : « la Biologie absolument bouleversée par l'introduction de la méthode comparée; des sciences entières créées : l'Anthropologie, l'étude de l'homme primitif et des peuplades sauvages, la Psychologie comparée, inaugurée par H. Spencer; la Philologie transformée, la Sociologie poussée dans une nouvelle direction — autant de conquêtes dont nous sommes redevables à l'idée transformiste » [25]).

4

Les sciences morales

Dans les études proprement humaines ou morales, la prise de la science sur l'âme se resserrait également. L'Economie politique avait été déductive et abstraite depuis sa fondation à la fin du siècle précédent. Voici que l'Histoire, avec les méthodes allemandes,

---

[23]) *Life and Letters of H. Spencer,* D. Duncan, chap. 15.
[24]) *Darwin's Life,* ed. by his Son, chap. 15.
[25]) Delage et Goldsmith, *Les Théories de l'Evolution,* chap. 2.

la critique des sources, le souci des origines, l'utilisation de la linguistique, l'étude des institutions, la recherche des lois, devenait à son tour objective et rigoureuse[26]). L'ouvrage de Buckle (*Histoire de la Civilisation en Angleterre*), publié de 1857 à 1861, bien qu'inachevé, est à cet égard caractéristique; le simple énoncé des sujets qui y sont traités exprime éloquemment les visées nouvelles. On lit en tête des chapitres : *Exposé des ressources qui permettent l'investigation de l'Histoire, et preuves que les actions humaines sont soumises à des lois* — ou encore: *Influence exercée par les lois physiques sur l'organisation de la société et le caractère des individus*[27]). L'auteur procède à l'application de ses principes en examinant l'histoire de France et celle de l'Espagne dans leurs rapports avec le tempérament national et les idées en cours durant chaque période; il illustre de façon frappante le déterminisme historique auquel tendent l'érudition et la critique d'un Freeman (1823-1892), ou d'un Stubbs (1825-1901).

Cependant, la sociologie, dans l'œuvre de Comte[28]), celle de Spencer[29]) et de leurs successeurs, achevait de définir et de fixer les rapports entre les hommes; cette nouvelle science, selon la *Philosophie Positive,* est l'aboutissement de toutes les connaissanecs; elle prit d'emblée une place de premier rang dans les esprits. J. R. Green (1837-1883), Lecky (1838-1901) et Gardiner (1829-1892) ont ouvert largement l'histoire à ses perspectives dans les exposés explicatifs et pittoresques par lesquels ils ont rendu populaire, en Grande-Bretagne, l'étude de la civilisation nationale.

L'application des récentes exigences de la pensée à l'histoire du Christianisme mérite une mention particulière à cause de son retentissement unique sur la vie morale de l'époque. Tandis que, dès le début du XIX[e] siècle, les textes sacrés étaient en Allemagne soumis

---

[26]) Voir la *Cambridge Hist. of Engl. Liter.,* vol. XII, chap. 14 : « *Historians* », par Sir A. W. Ward, sur l'influence de Niebuhr, celle de Mommsen et de Max Müller en Angleterre; de même que sur l'œuvre de Grote, et l'application qu'il fit de leurs théories. V. aussi : O. Elton, *A Survey of English Literature,* 1830-80, vol. I, chp. 5 et 7.

[27]) *History of Civilisation in England,* chap. 2 et 3.

[28]) *Le Plan des travaux nécessaires pour réorganiser la Société* est de 1822. Le *Cours de Philosophie Positive* de 1842; et la *Politique Positive* de 1850-1857.

[29]) *The Study of Sociology* paraît en 1872; *Descriptive Sociology* de 1873 à 1880; *Principles of Sociology* de 1876 à 1896.

à la critique moderne par l'école de Tubingue, la pensée religieuse restait, outre-Manche, en état de stagnation; le Méthodisme, à la fin du XVIII[e] siècle, avait stimulé la ferveur plus que l'esprit d'investigation; et la réaction contre la Révolution Française avait jeté pour vingt ans le discrédit sur toute velléité d'indépendance. La renommée et la connaissance des travaux allemands se répandirent cependant peu à peu, grâce à diverses traductions [30]), dont celle que donna G. Eliot de la *Vie de Jésus* par Strauss. Les grandes revues contribuèrent à cette œuvre de diffusion. H. Rogers [31]) étudia en 1846 dans l'*Edinburgh Review* le *Mouvement religieux en Allemagne;* J. Martineau, en de nombreux articles dans la *Westminster Review* et la *National Review,* entre 1850 et 1860, s'efforça de concilier la foi avec l'esprit critique qui soufflait d'outre-Rhin. Huxley, reconnaissant la dette de la pensée britannique à l'égard des théologiens allemands, définit ainsi leur action : « Strauss a mis en lumière le rôle joué par la faculté mythologique dans le Christianisme; Bauer a différencié dans l'Eglise primitive la tradition Nazaréenne de l'influence de saint Paul; Reuss a appliqué la méthode critique à l'Ecriture-Sainte prise dans son ensemble; Volkmar a montré les limites que le milieu et l'éducation de Jésus imposaient à sa doctrine » [32]).

Les exemples de l'école germanique furent bientôt suivis. Coleridge, Erskine avaient montré la voie par leur détachement de la tradition orthodoxe. Milman publie en 1830 son *Histoire des Juifs,* et dix ans après son *Histoire du Christianisme,* conçues selon les idées nouvelles; C. Hennel, une *Enquête sur les origines du Christianisme* en 1838. W. R. Greg entreprend un examen critique des dogmes et de la tradition dans son *Credo du monde chrétien* (1850). Cinq années plus tard, Jowett, en commentant certaines épîtres de saint Paul, et Stanley, à propos des épîtres aux Corinthiens, aban-

---

[30]) De 1793 à 1801, H. Marsh traduisit l'*Introduction au Nouveau Testament,* de Michaëlis, qui avait été son maître à Leipzig; et Thirlwall, en 1825, l'*Introduction à l'Evangile de saint Luc* par Schleiermacher. G. Eliot donna, outre la traduction de la *Vie de Jésus,* celle de l'*Essence du Christianisme* par Feuerbach, en 1854.

[31]) Auteur d'un ouvrage intitulé : l'« *Eclipse de la foi, ou Visite à un sceptique* », 1852, et d'un autre sur le « *Théisme* », 1858.

[32]) *Science and Christian Tradition,* 1889; art. intitulé : Agnosticism and Christianity.

donnaient nettement les subtilités et les conventions de la scolastique pour se placer à un point de vue tout moral et humain.

Matthew Arnold publie entre 1870 et 1880 une série d'études fameuses sur l'histoire du Christianisme — *Saint Paul et le Protestantisme* (1870), *Littérature et Dogme* (1873), *Dieu et la Bible* (1875), *Derniers essais sur l'Eglise et la Religion* (1877). Sa manière le rapproche de Renan, dont il s'inspire parfois, plus que des théologiens allemands. Il demandait un Christianisme élargi, spiritualisé, réinterprété selon son contenu moral. C'est en ce monde, disait-il, dans chaque âme fervente que Jésus ressuscite; le règne de Dieu doit se réaliser sur la terre, dans la société idéale de l'avenir; l'immortalité consiste à « faire partie d'un ordre éternel et impérissable »; et accomplir son salut, c'est atteindre à cette immortalité en croyant à Jésus, en suivant ses exemples [33]). Sa réputation d'éducateur, d'écrivain et de penseur contribua au retentissement de ses idées; son scepticisme à l'égard de la tradition orthodoxe s'unissait à un tendre respect pour la poésie de la foi, telle qu'elle s'exprime dans l'Evangile et dans les rites de l'Eglise; il inquiétait et séduisait les consciences en même temps; grâce à lui en grande partie, la critique des dogmes se répandit hors des cercles ecclésiastiques ou philosophiques, et pénétra largement dans tous les milieux cultivés.

L'action de ce mouvement sur les Eglises et les sectes fut directe, profonde, extrêmement complexe et souvent confuse. Il ne convient pas d'en donner ici le détail; on en notera seulement les aspects les plus saillants. L'esprit scientifique en s'introduisant dans le domaine de la foi provoqua la création de l'« Eglise large », dont le nom fut d'abord en usage à Oxford, et est expliqué par l'*Edinburgh Review* dans un article de 1853; c'est — dit-elle — « un troisième parti [34]) appelé modéré, universel ou large par ses amis, latitudinaire ou indifférent par ses ennemis ». Ce fut un groupement mal défini, plutôt qu'une association organisée; on compte parmi ses membres Kingsley, Maurice, Robertson, Stanley, Seeley, tous fervents chrétiens, de même que, si l'on fait droit du moins à sa propre requête, Samuel Butler, le plus audacieux destructeur d'idoles que l'Angleterre ait jamais connu; les concessions extrêmes des uns étant le point de départ des autres, et leur permettant d'admettre à peu près toutes les conclusions du rationalisme.

---

[33]) *St. Paul and Protestantism :* A Comment on Christmas.

[34]) Les deux premiers étant la « Haute » et la « Basse » Eglise.

La publication d'un petit livre devenu fameux attira sur l'Eglise Large les foudres ecclésiastiques en 1860. C'était la réunion d'articles écrits par six religieux[35]) et une laïque[36]), édités sous le titre d'*Essais et Comptes-Rendus*. Jowett y soutenait le droit d'examiner la Bible dans le même esprit que tout autre document historique; Baden-Powell y démontrait l'impossibilité du miracle; il avait publié sur ce sujet un livre, l'*Ordre naturel*, en 1859, et reprenait les mêmes vues en s'appuyant sur l'*Origine des Espèces*, parue dans l'intervalle; sa mort seule le préserva de la persécution. Rowland Williams résumait et commentait les recherches de Bunsen; Bristow Wilson exposait sa conception de l' « Eglise Nationale » — plus nationale que chrétienne, dirent ses ennemis. Ces deux derniers furent assignés devant le tribunal ecclésiastique de la « Cour des Arches », et condamnés comme hérétiques, pour être d'ailleurs acquittés sur appel par le « Conseil privé » en 1864. Avant que l'émotion soulevée par ces incidents fût calmée, l'évêque Colenso encourait l'excommunication pour avoir voulu démontrer le caractère apocryphe de certaines parties du Pentateuque et du livre de Josué.

Ces audaces, ces scandales avaient mis au premier plan les questions religieuses; livres et brochures de polémique et de propagande abondèrent; les revues, surtout la jeune *Fortnightly*, s'ouvrirent largement aux discussions théologiques[37]). L'Eglise se laissa graduellement pénétrer par la critique moderne. Lorsque, en guise de protestation contre les *Essais et Comptes-Rendus*, le Dr Pusey et ses alliés Evangéliques lancèrent une déclaration de foi dans l'infaillibilité des Ecritures et l'éternité de l'enfer, ils ne réunirent pas autour d'eux la moitié du clergé anglais. L'année d'après l'acquittement de Bristow Wilson et de Rowland Williams, une formule d'acquiescement général était substituée aux trente-neuf articles que devaient jusque-

---

[35]) Bristow Wilson, pasteur de campagne, et Jowett, Baden-Powell, Rowland Williams, F. Temple, M. Pattison, d'Oxford.

[36]) Ch. Wycliffe Goodwin, égyptologue, qui avait renoncé au titre de « fellow » à Cambridge, pour ne pas entrer dans les ordres.

[37]) F. Harrison publia un éloge des *Essays and Reviews* dans la *Westminster Review;* l'évêque Wilberforce, une attaque dans la *Quarterly Review*. Le cas fut résumé par la plume prudente et conciliatrice de Stanley dans l'*Edinburgh Review*. Sans condamner les vues des sept critiques, il ne se solidarise point avec eux; comme Maurice, il leur reproche le caractère négatif et desséchant de leurs idées; il déplore que la personne et l'exemple du Christ ne restent point au centre de leur pensée.

là solennellement accepter les candidats aux ordres. Les membres de la Haute-Eglise eux-mêmes modifièrent considérablement leur attitude; quelques-uns d'entre eux, réunis à Oxford, en 1889, pour rédiger un nouvel exposé de la religion chrétienne, reconnaissent que « la foi a besoin d'être allégée, réinterprétée, expliquée » . . . « Le fait que l'Eglise peut encourager le libre examen de ses titres » — ajoutent-ils — « est la preuve de son autorité légitime »[38]). Huxley, résumant peu après les discussions auxquelles il avait été mêlé toute sa vie, écrit : « Je ne pense pas qu'il y ait actuellement dans l'Eglise autant de défenseurs convaincus de l'inspiration plénière qu'il y avait de gens disposés à douter timidement de cette doctrine il y a cinquante ans »; et il note qu'on s'élève contre lui lorsqu'il soutient que le Christianisme est le culte d'un livre : la Bible — avec autant de vivacité qu'on lui eût reproché dans sa jeunesse l'opinion contraire[39]).

Ainsi l'Ecriture Sainte payait elle aussi son tribut à la rigueur des méthodes scientifiques. Sa valeur unique et le caractère de révélation que lui avaient attribué les théologiens étaient ébranlés ou détruits. L'élément de surnaturel qu'elle prétendait introduire dans la vie semblait s'évanouir, pour laisser place au jeu normal et régulier des lois historiques et humaines.

L'empirisme utilitaire, adoptant les procédés analytiques de la chimie et postulant la passivité de l'esprit, avait, depuis le début du siècle, établi le déterminisme scientifique au centre de la pensée et de l'activité de l'homme. Il avait fait de ce principe, en affirmant le caractère invariable et nécessaire de la causalité, le fondement de l'économie politique, de la psychologie et de la morale.

En économie politique, les doctrines de Smith, de Malthus et de Ricardo — la thèse du libre échange, la condamnation de toute intervention en ce qui touche les problèmes du travail ou de la distribution, le fatalisme social, la religion de l'offre et de la demande et celle de la concurrence — demeurèrent en honneur parmi les théoriciens pendant de longues années; elles pénétrèrent profondément dans l'opinion moyenne, et y sont aujourd'hui encore enracinées. L'individualisme qu'elles impliquaient est élevé à la hauteur d'un dogme par Herbert Spencer; il l'a inscrit dans sa théorie de l'évolution comme la base même des rapports humains; il affirmait en outre que le seul progrès possible résultait naturellement du fonctionnement

---

[38]) *Modern England,* par A. W. Benn, vol. II, chap. 12.
[39]) *Science and Christian Tradition,* prologue, 1892.

des lois existantes [40]). Ces principes furent tempérés chez J. S. Mill par des vues socialistes, qui prirent de plus en plus d'empire sur lui, sans jamais d'ailleurs qu'il songeât à ébranler l'édifice construit par ses maîtres [41]). La science sociale paraissant fixée définitivement dans ses grandes lignes, ses représentants, jusqu'à la fin du siècle, n'y ajoutèrent que des perfectionnements de détail, ou des études de faits; W. Stanley Jevons mit en lumière l'utilité des statistiques et en montra l'usage; Bagehot appliqua à l'économie politique l'idée de l'évolution; H. Fawcett unit à la théorie orthodoxe un généreux esprit de réforme et d'action philanthropique [42]).

En psychologie, tout le développement de l'esprit humain était ramené aux sensations, faits bruts, primitifs et irréductibles. La combinaison de ces éléments, comparables aux atomes, formait, pour Hartley et James Mill, tous nos états mentaux, selon le jeu mécanique des lois de l'association. Ces idées, élargies, assouplies, complétées et abondamment illustrées par J. Stuart Mill [43]), Bain [44]), H. Spencer [45]), restèrent en cours jusque vers 1875. Les notions anciennes sur la conscience, le mérite, le devoir étaient directement contredites par cet ensemble de théories. L'éthique des « Utilitaires » n'admet pas le libre arbitre; elle vise à expliquer les phénomènes moraux, à les fonder en raison, et à établir une règle de conduite en accord avec les faits; elle montre dans l'intérêt particulier ou général le mobile auquel se ramènent toutes les actions, et a pour idéal la plus grande somme de bonheur possible parmi les hommes. Bentham a donné à cette doctrine une forme particulièrement frappante en la présentant comme le calcul des plaisirs; les sanctions qu'il reconnaît sont d'ordre purement naturel; ce sont les conséquences de nos actes pour nous-mêmes et pour autrui — les joies et les peines, égoïstes

---

[40]) *Social Statics,* 1855; *Principles of Sociology,* 1876-1896; *The Man Versus the State,* 1884.

[41]) *Essays on Some Unsettled Questions of Political Economy,* 1844; *Principles of Political Economy,* 1848, et éd. postérieures.

[42]) V. Price, *Political Economy in England.*

[43]) *Examination of Sir W. Hamilton's Philosophy,* 1865; *Dissertations and Discussions,* 1859-1875.

[44]) *The Senses and the Intellect,* 1855; *The Emotions and the Will,* 1859; *On the Study of Character,* 1861; *Mental and Moral Science,* 1868; *Mind and Body,* 1873.

[45]) *Principles of Psychology,* 1855; *Essays Scientific, Political and Speculative,* 1858, 1874; *Principles of Ethics,* 1879-1893.

ou altruistes, qui en découlent; l'estime ou le mépris qu'ils nous attirent; c'est enfin la satisfaction intérieure ou le remords qu'une longue expérience y a attachés. J. S. Mill a relevé cette morale en y introduisant une distinction entre les plaisirs supérieurs et les plaisirs inférieurs [46]); et H. Spencer s'en est écarté en prétendant déduire les règles de la conduite des lois et de l'évolution des esprits, au lieu de les induire empiriquement [47]); mais l'un et l'autre ont continué à développer, affirmer et répandre ses principes essentiels.

La psycho-physiologie porta un coup nouveau et direct au spiritualisme traditionnel et à la liberté morale. Cette science avait en Angleterre des racines déjà anciennes; Hartley qui avait fait place dans son système; avec James Mill, esprit abstrait, la psychologie s'en était éloignée; Spencer et Bain la remettent en honneur. L'atmosphère lui est favorable; des influences venues de France et surtout d'Allemagne encouragent son développement [48]). Les recherches de Carpenter [49]), de Laycock [50]), de Maudsley [51]) lui confèrent une existence indépendante; G. Lewes expose brillamment ses applications [52]). En 1878, elle a sa revue, *Brain* [53]). Ses idées fondamentales, ses conclusions se répandent largement. Ce sont : l'assimilation de la sensation aux grandeurs mesurables; le parallélisme des phénomènes psychologiques et physiologiques; la dépendance de ceux-là, à l'égard de ceux-ci; la réduction de la volonté à une illusion, de la conscience à un « épiphénomène », une perception entièrement vaine, une « phosphorescence nerveuse ». La psychologie anglaise avait abandonné l'idéalisme subjectif professé par l'école empiriste jusqu'à J. Stuart Mill, pour se subordonner à la connaissance objective d'un monde extérieur dont H. Spencer affirmait la

---

[46]) *Utilitarianism,* 1863.

[47]) *Principles of Ethics,* 1879-1893.

[48]) Voir *An Introduction to Mental Philosophy on the Inductive Methods* par J. D. Morell, et *Sensation and Intuition* de J. Sully.

[49]) *Principles of General and Comparative Physiology,* 1839; *Principles of Human Physiology,* 1844.

[50]) *Lectures on the Principles and Methods of Medical Observation and Research,* 1856; *Mind and Brain,* 1860.

[51]) *The Physiology and Pathology of the Mind,* 1867; *Body and Mind,* 1870; *Responsibility in Mental Disease,* 1872.

[52]) *The Physiology of Common Life,* 1859-1860; *Problems of Life and Mind,* 1874-1879.

[53]) *Brain,* a Journal of Neurology, commença à paraître en 1878, et existe encore.

réalité primordiale. Sous l'influence des physiologistes, elle s'orienta vers le matérialisme.

La transmission des caractères originels ou acquis était une des pierres angulaires du transformisme. Son mode, ses lois sont ardemment discutés jusqu'à la fin du siècle. Spencer les met fortement en lumière. Il trouve dans l'hérédité un moyen de réintroduire en sa doctrine les formes de l'esprit, éliminées par l'empirisme. Galton cherche à y ramener toute l'activité humaine dans ses ouvrages fameux : l'*Hérédité du génie* (1869) et l'*Héritage de la nature* (1889). En s'appuyant sur la statistique, il fait de cette étude une branche nouvelle du savoir, la Biométrique.

A l'édifice scientifique dont les matériaux se trouvaient ainsi préparés, la philosophie se devait d'offrir une architecture d'ensemble et un couronnement. Cette œuvre de synthèse, elle l'a entreprise selon des principes différents, en France avec A. Comte, et en Grande-Bretagne avec H. Spencer.

Comte ne saurait être laissé hors de cause dans une étude consacrée à l'Angleterre, car il y a exercé une influence marquée. Un petit groupe y fonda, en 1867, sous la présidence du Dr Congreve, une « *Société positiviste* » d'où émanèrent, en 1870, l' « *Ecole Positiviste* », en 1879 le « *Comité Positiviste* », et en 1893 la « *Revue Positiviste* » éditée par Beesly. F. Harrison, président du *Comité Positiviste* en 1880, consacra à ces diverses institutions, et à la diffusion du Comtisme par la plume et par la parole, l'activité d'une longue vie. La pensée du philosophe Français était en outre répandue dans le grand public par la traduction de H. Martineau, en 1853; par celles de Congreve [54]) et de Bridges [55]), par leurs ouvrages, ceux de G. Lewes [56]) et de Beesley [57]); par les articles critiques de J. S.

---

[54]) *The Catechism of Positive Religion,* 1858; *Comte's System of Positive Policy* (vol. IV), 1877 (traductions); Congreve publie : *The New Religion in its Attitude to the Old,* 1859; *Human Catholicism,* 1876; *Religion of Humanity,* 1878-1879.

[55]) *Comte's System of Positive Policy,* 1875-1876 (traduction), Bridges publie encore : *Comte's General View of Positivism,* 1865; *The Unity of Comte's Life and Doctrine, a Reply to J. S. Mill,* 1866; *Five Discourses on Positive Religion,* 1882; *Illustrations of Positivism,* 1907.

[56]) *Comte's Philosophy of the Positive Sciences,* 1853. La 3e édition de sa *Biographical History of Philosophy* devient : *A Hist. of Phil. from Thales to A. Comte.*

[57]) *Religion and Progress,* 1879; *Comte, the Successor of Aristotle and St. Paul,* 1883; *Comte as a Moral Type,* 1885.

Mill [58]) et de H. Spencer [59]), les exposés et les discussions des grandes revues; par une série de brochures positivistes (*Positivist Tracts*) qui parurent en 1866, et par des conférences faites à Londres en 1858, 1861 et 1867 [60]).

La doctrine ainsi vulgarisée a laissé dans l'esprit anglais une empreinte distincte. Comte apportait des sciences une hiérarchie nouvelle, les jugeant, les classant selon leurs rapports avec l'homme; surtout il a défini, mis en lumière leur méthode empiriste, relativiste et réaliste, qui est la méthode positive; et il a demandé à l'application universelle de cette méthode l'élimination du surnaturel — tant métaphysique que théologique; la fixation des rapports humains selon sa « statique » et sa « dynamique » sociales; et l'avènement d'un millennium fait de l'harmonie totale des esprits et des cœurs dans un culte rationaliste et rituel de l'Humanité.

Plus immédiate, plus générale, plus profonde fut la prise de H. Spencer sur ses compatriotes. Il leur offrait, lui aussi, une synthèse impressionnante du savoir de son temps; une synthèse qui pouvait prétendre être objective, et grouper les connaissances humaines selon la loi propre de l'univers [61]). Sa philosophie est une vaste encyclopédie des sciences; il limita sa tâche à la coordination de leurs données les plus générales, en rejetant, d'intention au moins, toute spéculation métaphysique dans le domaine de l' « Inconnaissable ». Il s'était d'abord destiné à la carrière d'ingénieur; et on a noté à quel point ses premières études avaient pénétré sa pensée. Il conçoit le monde en relations de mécanique, et définit ainsi son but : « Interpréter les phénomènes de la vie, de l'esprit et de la société en termes de matière, de mouvement et de force » [62]).

---

[58]) *Comte and Positivism,* 1865.

[59]) *On Comte,* 1854 (*British Quarterly*) *Reasons for Dissenting from the Philosophy of Mr. Comte — a pamphlet,* 1864. *On Comte* (*Westminster Review*), 1865; *Retrogressive Religion* (*Nineteenth Century*), 1884.

[60]) V. H. Harrison : « *Autobiographic Memoirs* », chap. 14 et 34. V. aussi une allusion aux conférences de 1867 dans J. W. Cross : *G. Eliot's Life,* vol. III, chap. 14.

[61]) Sa grande œuvre : *A System of Synthethic Philosophy,* paraît de 1862 à 1893. Elle se compose de: *First Principles,* 1862; *Principles of Biology,* 1864-1867; *Principles of Psychology,* 1870-1872; *Principles of Sociology,* 1876-1896; *Principles of Ethics,* 1879-1893. V. pour une bibliographie complète W. R. Sorley, vol. XIV de la *Cambridge Hist. of Engl. Literature.*

[62]) Voir la *Cambridge Hist. of Lit.,* vol. XIV, chap. 1.

La loi d'évolution qu'il retrouvait dans chaque ordre de faits, il la déduisait de formules telles que : « L'indestructibilité de la matière et la continuité du mouvement; la persistance de la force et la persistance des relations entre les forces; les transformations et les équivalences des forces : l'instabilité de l'homogène; la multiplication des effets »; pour aboutir à un énoncé qui ressemble à un théorème : « l'évolution est une intégration de matière, accompagnée d'une dépense d'énergie; durant laquelle la matière passe d'une homogénéité indéfinie et incohérente à une hétérogénéité définie et cohérente; et l'énergie qui subsiste subit une transformation parallèle »[63]). Elle atteint à l'équilibre et s'achève par la dissolution qui ramène les choses et les êtres à leur état primitif, préludant ainsi à une nouvelle naissance.

Ces règles abstraites, ces déductions logiques n'auraient jamais attiré beaucoup les esprits, s'il ne les avait enveloppées d'images abondantes, variées, grandioses, en les appliquant successivement aux diverses branches de la connaissance; s'il n'avait montré par une multitude d'illustrations concrètes la naissance, l'acheminement à la vie, à l'épanouissement et à la mort, en un perpétuel recommencement, des mondes, de la terre, des espèces végétales et animales, des races et des civilisations.

Sa popularité est probablement sans analogue dans l'histoire de la philosophie. Son inépuisable fécondité déborde des revues dans les quotidiens. Il est consulté, se prononce sur des questions de tout ordre, le transformisme, les doctrines socialistes, le Comtisme, l'éducation, le régime des prisons, les origines et le rôle de la musique, les causes du progrès, etc. En 1884, son refus d'être candidat au Parlement occupe toute la presse britannique. Le *Journal d'Education* mettant au concours une liste des sept plus grands éducateurs anglais, c'est lui qui réunit le plus de suffrages. Une admiratrice, Miss J. R. Gingell, compile des citations extraites de son œuvre pour chacun des jours de l'année. Après 1870, sa gloire s'étend au monde entier. De Bombay, on veut avoir son avis sur le mariage précoce dans l'Inde. Le Japon demande officiellement son conseil pour une constitution. Son ouvrage sur les *Institutions Politiques* est publié aux Etats-Unis, en France, en Allemagne, en Italie, en Russie, en Autriche en même temps qu'en Angleterre. L'achèvement

[63]) Spencer, *First Principles*, IIe partie, chap. 17, 21.

de la « philosophie synthétique », en 1896, par la publication des *Institutions Industrielles* provoque une avalanche de félicitations venues de toutes les nations. Des cinq parties du monde on lui demande autographes et photographies. Ses guêtres blanches, son gros parapluie sont légendaires. Une pétition couverte d'innombrables signatures, avec une lettre de Mr. Gladstone, lui est adressée pour lui demander son portrait, afin qu'il figure à la « National Gallery ». Les honneurs universitaires et académiques pleuvent sur lui, et il faut l'opposition du « dean » de Westminster, à cause du caractère irréligieux de ses opinions, pour qu'il n'ait point son monument dans la grande abbaye [64]).

La doctrine qu'il représente, grâce à sa simplicité, à sa clarté, a pénétré dans la conscience publique pour y soulever l'approbation ou la réaction plus que ne le font d'habitude les systèmes philosophiques; elle a fortement influé, et dans une certaine mesure elle influe encore, sur les conceptions courantes de l'esprit, de l'homme et de son avenir.

5

Diffusion des connaissances et des idées nouvelles

Bien des faits ont concouru à cette diffusion des connaissances positives et de la spéculation. Le caractère sensationnel, la portée sans précédent des découvertes et des doctrines l'expliquent en partie. A ne prendre que le côté matériel des choses, les inventions pratiques apportaient aux méthodes et aux conclusions de la science une confirmation tangible et un prestige auxquels tous, même les esprits les moins ouverts aux théories, devaient être sensibles. A ce point de vue, il n'y a pas eu de meilleurs agents de vulgarisation que la locomotion à vapeur ou l'éclairage électrique. La vapeur a triomphé dans tous les domaines, sans avoir épuisé ses merveilles, avant 1850; le premier télégraphe public est de 1844; la première ligne télégraphique entre Douvres et Calais est de 1850, et d'Angleterre en Amérique, de 1866. Le téléphone devient pratique en 1876. L'éclairage électrique, en 1880 et 1881, remporta un vif succès aux expo-

---

[64]) *Life and Letters of H. Spencer*, D. Duncan, chap. 24 et 28.

sitions de Paris et du Crystal Palace, à Londres; il entra immédiatement en usage. Les anesthésiques deviennent d'emploi courant vers le milieu du siècle. La photographie succède au daguerréotype à la même époque. Et ce ne sont là que les applications les plus frappantes du nouveau savoir [65]).

L'enseignement officiel ne collabora à le répandre qu'assez tard; de longues hésitations à faire de l'éducation une question d'Etat, l'opposition du radicalisme individualiste, des querelles religieuses inapaisables, toutes les résistances de la routine et de la tradition, ne permirent à l'instruction publique de s'organiser, de se moderniser quelque peu dans ses trois branches, qu'après 1860. Entre cette date et 1870, l'opinion s'attache ardemment au problème de la culture; penseurs et hommes d'action s'en préoccupent également [66]). Mais l'effet des réformes et des innovations ne se dessine qu'un peu plus tard [67]). Ce mouvement n'est point à la source de la pénétration de la science, si frappante pendant toute cette seconde partie du siècle: il représente plutôt un courant de même sens qui l'a constamment soutenue et élargie.

---

[65]) V. *Social England,* vol. VI, chap. 12, 13 et 14.

[66]) Trois grandes commissions d'enquête préparent les voies : la *Newcastle Commission* (1858-1861) qui s'occupe de l'enseignement primaire; et, sur l'enseignement secondaire, la *Clarendon* ou *Public School Commission* (1861-1867), et la *Taunton* ou *Endowed School commission* (1864-1869). M. Arnold est chargé de missions en France, et expose ses critiques, son plan, dans deux rapports qui font grand bruit en 1861 et 1868. Spencer publie son *Education Intellectual, Moral and Physical* en 1861. J.-S. Mill expose ses vues en un discours à l'Université de St-Andrews en 1867. F. W. Farrar recueille les idées des éducateurs les plus autorisés dans ses *Essays on a Liberal Education,* qui paraissent en 1867. Bain, une dizaine d'années plus tard, publie son *Education as a Science* (1878). La question de l'instruction publique est fréquemment traitée par Huxley (v. *Science and Education,* vol. III des « *Collected essays* », 1893-1894). Ce sujet, dans tous ses aspects, est au premier plan de l'attention publique.

[67]) L'école primaire pour tous date de la loi Forster, 1870, complétée en 1880 et 1891. Les collèges et les clubs ouvriers se répandent à partir de 1854 et 1860; les cours d'extension universitaire, à partir de 1873. Les institutions post-scolaires commencent à s'organiser sérieusement peu après 1880. Des collèges provinciaux s'ouvrent dans les grandes villes industrielles. Les branches d'études se multiplient dans les vieilles et les jeunes Universités. De 1867 à 1884, leurs examens s'ouvrent successivement aux femmes; Girton College, fondé en 1872, Newnham en 1875, à Cambridge, sont les premiers établissements qui offrent aux femmes le privilège d'une culture supérieure reconnue par l'Université.

L'initiative d'éducateurs ou de sociétés savantes avait d'ailleurs devancé l'œuvre de l'Etat et des Universités. Les « *Birkbeck Institutes* » avaient répandu depuis l'année 1800, parmi les ouvriers de Glasgow d'abord, ceux des autres grands centres industriels d'Ecosse et d'Angleterre ensuite, les connaissances nouvelles. Le collège de Londres dès sa fondation comptait 13.000 adhérents. On y enseignait les sciences appliquées, la sténographie, la botanique, la mnémotechnie et la phrénologie. La classe moyenne y remplaça vite l'auditoire populaire auquel ils étaient destinés; ce qui provoqua la création du Collège d'ouvriers à Londres en 1854, et plus tard, celle de Clubs ouvriers, et de cours d'extension universitaire. Mais la fondation Birkbeck avait son organe, un périodique consacré aux mêmes études, qui réunit de nombreux lecteurs, et dont le succès fit naître, en 1827, la « *Société pour la diffusion des connaissances utiles* ».

L'œuvre de cette Société fut considérable; son silence systématique sur les questions religieuses, sa préférence pour les ouvrages d'inspiration « utilitaire », soulevèrent contre elle bien des hostilités. Elle publia, de 1827 à 1844, un grand nombre de travaux, dont une revue à deux sous, une encyclopédie par livraisons, à deux sous également, une Bibliothèque de « connaissances amusantes » et une autre de « connaissances utiles ». R. Chambers, l'auteur de *Vestiges de l'Histoire Naturelle de la Création,* et son frère firent paraître, de 1832 à 1844, une feuille de vulgarisation qui devint, de 1844 à 1854, « *Chambers's Journal of Popular Literature, Science and Art* »[68]). Spencer dirige « *The Reader* » en 1865; il demande la collaboration de Huxley, Tyndall, J. S. Mill, Sir John Herschell, Sir Charles Lyell, Darwin, et publie lui-même une série d'articles sur l'électricité, la constitution du soleil, la sagesse collective, le fétichisme politique.

Les périodiques, on l'a vu, s'ouvraient aux sciences de plus en plus. Les associations d'études spécialisées s'étaient multipliées depuis le début du siècle, en même temps que les journaux techniques[69]). Les laboratoires créés par l'*Institution royale de*

---

[68]) *L'histoire des sciences inductives* de Whewell, d'un ordre de vulgarisation plus élevé, est aussi largement répandue. Elle paraît en 1837.

[69]) Dans la première moitié du siècle, on avait vu se fonder *The Royal Horticultural Society* en 1803, *The Geological Society of London* en 1807, *The Zoological Society of London* en 1826, de même que *The Astronomical*

Londres[70]) devinrent le siège de travaux fameux. C'est là qu'après 1853, John Tyndall fait ses conférences publiques sur la chaleur, le magnétisme, les phénomènes atmosphériques, les glaciers, la poussière et les maladies. *L'Association Britannique pour l'avancement des Sciences,* fondée en 1831[71]), a pour objet de provoquer des congrès dans les villes de province afin de mettre en rapport les savants entre eux, et de faire connaître la portée, l'intérêt de leurs travaux. C'est pour elle que ce même Tyndall, dans un discours présidentiel qui causa scandale, en 1874, et auquel Meredith applaudit[72]), revendiqua le droit de la science à pousser ses enquêtes jusqu'aux origines du monde et de la vie.

Toutes ces fondations, tous ces groupements de savants donnent aux hommes de science le moyen et l'occasion d'agir à la fois comme chercheurs et comme éducateurs publics[73]). Leurs paroles ont souvent la gravité et la hauteur d'un message apostolique. W. K. Clifford usa sa brève existence à répandre le nouveau savoir et le culte de la vérité. A l'*Institution Royale de Londres,* il parle sur les *Conditions du développement mental* en 1868; sur la *Théorie des forces physiques* en 1870; sur les *Fins et les instruments de la pensée scientifique* en 1872; sur la *Philosophie des sciences pures* en 1873. A la *Société des Conférences du Dimanche (Sunday Lecture Society)* il traite des *Atomes* en 1872; de la *Première et la dernière catastrophe,* du *Corps et de l'âme* en 1874; du *Bien et du mal* en 1876[74]); et il publie en même temps de remarquables articles sur la philosophie des

---

Society of London. The Royal Botanic Society date de 1839, *The Chemical Society* de 1841, *The Palæontological Society* de 1847. *The Annals and Magazine of Natural History* paraît en 1841; *The Zoologist,* en 1843; *The Quarterly Journal of Microscopical Science,* en 1852; *The Journal of Horticulture,* en 1861; *The Geological Magazine,* en 1864; *The Journal of Anatomy and Physiology,* en 1866; *Mind,* en 1872; *Brain,* en 1878.

[70]) *The Royal Institution of London,* fondée par Rumford en 1800.

[71]) *The British Association for the Advancement of Science,* 1831.

[72]) *Letters of G. Meredith,* to Captain Maxse, 1874.

[73]) Voir sur l'éducation et la diffusion du savoir en Grande-Bretagne *The Cambridge Hist. of. Engl. Liter.,* vol. XIV, chap. 8 et chap. 14; *Social England,* vol. VI, art. de M. Bateson sur l'éducation en Angleterre de 1807 à 1885; *Londres et les ouvriers de Londres,* par D. Pasquet, livre IV, chap. 2.

[74]) Voir *Lectures and Essays,* 1879, par W.-K. Clifford, publiés par Leslie Stephen et F. Pollock.

sciences dans la *Fortnightly*, la *Contemporary Review* et le *Nineteenth Century*[75]).

Huxley a déjà été vu mêlé aux controverses de son temps. Son rôle et son influence furent si considérables qu'ils méritent d'être résumés d'ensemble. Il apporta quelques contributions originales aux sciences; mais surtout il en répandit les idées directrices et les résultats par des conférences et des discours, ou en des ouvrages didactiques[76]), et des articles, essais et comptes-rendus[77]). Tantôt il s'adresse au grand public, comme dans son *Histoire d'un morceau de craie*[78]) ou ses *Leçons élémentaires de Physiologie*[79]); tantôt il expose pour des lecteurs plus érudits les progrès de l'ethnonologie[80]), les limites de la géologie[81]), ou les critiques soulevées par l'*Origine des Espèces*[82]); mais toujours il s'exprime avec une remarquable clarté, une logique entraînante, une faculté d'illustration brillante et ingénieuse. Les théories de Darwin et de Spencer ne cessèrent point d'occuper sa pensée. Après avoir pris part aux luttes du début, entrechoquant les idées anciennes et nouvelles avec une faconde rude et joyeuse, il revint sur les conséquences éthiques et sociales de l'évolution, s'efforçant de les mettre en accord avec les exigences de la morale[83]).

Il critiqua sans réserve la conception biblique du monde et de la création, dans la mesure où les récits de la Genèse étaient mis en opposition avec les découvertes de l'histoire naturelle. Non content de répéter et d'interpréter les conclusions des théologiens alle-

---

[75]) Cités par J.-M. Robertson dans *A Short History of Free Thought* comme les déclarations les plus hardies et vigoureuses qui aient été osées par un universitaire anglais.

[76]) *Man's Place in Nature*, 1863. *On our Knowledge of the Causes of Organic Phenomena*, 1863. *Elementary Lessons in Physiology*, 1866. *Lectures on the Elements of Comparative Anatomy. Elementary Atlas of Comparative Osteology. Physiography*, 1877, etc.

[77]) *Collected Essays*, 9 vol., éd. en 1893-1894.

[78]) *On a Piece of Chalk*, 1868. *Lectures and Lay Sermons.*

[79]) *Elementary Lessons on Physiology*, 1866.

[80]) *On the Methods and Results of Ethnology*, 1865. *Lect. and Lay Sermons.*

[81]) *On Geological Contemporaneity.* Même recueil.

[82]) *Criticisms on the Origin of Species.* Même recueil.

[83]) *Evolution and Ethics*, 1886-1894.

mands [84]), il entra lui-même en lice à propos de la notion du miracle. Il ne niait pas la possibilité d'une dérogation à l'ordre naturel, ne la trouvant pas incompatible avec l'idée de loi bien comprise; mais il ramenait chaque cas particulier à une affaire de documents, de témoignages et de preuves [85]); ce qui le conduisit à récuser certaines parties des Evangiles, et à s'engager, en 1887, contre Mr. Gladstone dans une interminable et érudite polémique, restée fameuse, au sujet des pourceaux de Gadarene [86]). Il eut d'ailleurs la bonne fortune d'avoir des ennemis de marque; outre le grand ministre libéral, on compte parmi eux l'évêque Wilberforce, le duc d'Argyll, et le principal de King's College, le Dr Wace.

Il fut l'un des membres les plus actifs de la « *Société de Métaphysique* » qui se fonda, en 1869, à l'instigation de J. Knowles, directeur de la *Contemporary Review*, pour grouper des hommes éminents, représentant les opinions et les situations sociales les plus diverses. Il y rencontrait le duc d'Argyll, Stanley, Maurice, M. Pattison, le cardinal Manning, J. Martineau, W.-K. Clifford, Tyndall, Leslie Stephen, J. Morley, F. Harrison, Tennyson, Ruskin, et d'autres encore; très vite, on en vint à reconnaître que les divergences de détail, éliminées, laissaient subsister parmi les penseurs assemblés des différences irréductibles. Mais la société vécut une vingtaine d'années et mourut, dit Huxley, d'un excès de charité — chacun montrant pour les idées des autres tant de considération que les discussions perdirent tout intérêt [87]). Ce fut à l'occasion de son entrée dans cette « remarquable confrérie d'antagonistes », pour user de ses propres paroles, qu'il donna un nom à l'attitude résolument négative qui, en matière de religion, devait être, selon lui, celle de tout esprit informé et scrupuleux; il l'appela « agnosticisme »; et il l'expliqua et la défendit avec tant d'éloquence [88]) que, outre de

---

[84]) *Agnosticism and Christianity*, 1889 (*Science and Christian Tradition*).

[85]) *Scientific and Pseudo Scientific Realism*, 1887. *Science and Pseudo Science*, 1887. *The Value of Witness to the Miraculous*, 1889. *Possibilities and Impossibilities*, 1891, dans le même recueil.

[86]) *The Keepers of the Herd of Swine*, 1890; *Illustration of Mr. Gladstone's Controversial Methods*, 1891. Même recueil.

[87]) *Life and Letters of T. H. Huxley by his son* L. Huxley, vol. I, chap. 23.

[88]) *Agnosticism*, 1889; *On the Future of Agnosticism; Agnosticism, a Rejoinder*, 1889. *Agnosticism and Christianity*, 1889 (*Science and Christian Tradition*).

larges et sincères intelligences, comme Leslie Stephen, réellement gagnées, beaucoup s'y rallièrent par mode — la littérature du temps en fait foi. Le congrès ecclésiastique de Manchester consacra aux progrès de cette nouvelle forme d'incroyance une grande partie de son attention, en 1888, et la condamna publiquement par la bouche du Dr Wace.

Huxley, dans son petit livre sur *Hume* (1878) tend à concevoir la matière en termes de forces; et il proteste à mainte reprise contre l'accusation de matérialisme dont il était parfois l'objet, ainsi que l'école à laquelle il appartenait. Il nie que la science, à ses yeux, puisse fournir du monde une explication totale et suffisante [89]); mais il voit en elle notre seul instrument de connaissance et de progrès. En toutes occasions, il incarne l'esprit scientifique de l'époque, probe, ardent, enthousiaste et dogmatique. L'une des meilleures expressions qu'on en ait est son *Discours sur les Avantages des connaissances naturelles* [90]). C'est le progrès matériel qu'il évoque d'abord. Il compare le Londres mal construit, boueux, sale, malsain, que la peste de 1664 et le grand incendie de 1666 ont dévasté, à celui de son temps; le développement du savoir, les humbles et patientes recherches des laboratoires ont rendu impossible le retour de pareilles calamités en améliorant l'hygiène et les conditions de sécurité, remarque-t-il. Les modestes début de la Société pour le progrès des connaissances naturelles, en 1645, comptent plus dans l'histoire du monde que le double désastre qui frappa et assombrit tellement les imaginations, une vingtaine d'années plus tard : « Le grand incendie, quelque terrible qu'il ait été, n'aurait pas pu consumer le stock de charbon extrait maintenant en un seul jour des entrailles de la terre, grâce à la pompe à vapeur, et qui représente une fortune au regard de laquelle les millions détruits dans le Londres de nos pères sont un morceau de pain. »

Ce n'est point là cependant le principal avantage de la science; elle n'est point seulement, ni même surtout une marraine de contes de fées, toujours prête à doter ses favoris de lampes merveilleuses, d'épées enchantées, ou de bottes de sept lieues; c'est une mère qui élève ses enfants avec bonté, qui sait avoir la fermeté, les sévérités nécessaires, et montrer le chemin du devoir. Les études positives sont

---

[89]) O. Elton, o. c., vol. I, chap. 4.

[90]) Prononcé à St. Martin's Hall, en 1866 (*Lectures and Lay Sermons*).

une source incomparable de forces spirituelles. La connaissance des saisons, par où débuta l'homme primitif, a conduit à l'astronomie; l'humble pompe ménagère, à la découverte de l'attraction universelle; les recherches sur l'échauffement des corps, à la conservation de l'énergie; et ce dernier principe impose le déterminisme à toutes les branches du savoir. La médecine, l'anatomie l'acceptent; le transformisme enlève à l'homme la prééminence qu'il s'attribuait parmi les autres êtres; la physiologie le rive à la matière et à la causalité. L'autorité et l'obéissance, suprêmes vertus morales jadis, sont remplacées par le scepticisme et la liberté; les formes mythologiques de la religion tombent, pour faire place au « culte de l'inconnu » par les plus nobles et les plus profondes émotions de l'homme. Cette apologie s'achève par une profession de foi et un appel à l'action: « Si ces idées sont destinées, comme je le crois, à s'enraciner de plus en plus avec le temps; si cet esprit doit nécessairement, comme je le crois, s'étendre à tous les domaines de la pensée humaine, et n'avoir d'autres limites que celles de la connaissance; si, à mesure que notre race s'approchera de sa maturité, elle s'aperçoit, comme je crois qu'elle le fera, qu'il n'y a qu'une sorte de savoir, et qu'une méthode pour l'acquérir, alors, pour nous, qui représentons son enfance, il n'y a pas de plus haut devoir que de poursuivre l'étude de la Nature, en nous rapprochant ainsi, et en rapprochant ceux qui viendront après nous, de l'idéal qui est le but ultime des efforts humains. »

6

Allusions aux sciences dans le roman

Ces notions, ces idées ainsi répandues sont un élément important du milieu où se forment les esprits; elles se reflètent avec lui dans la littérature d'imagination; leur influence se révèle à des indices très apparents chez la plupart des romanciers; et plusieurs se sont associés activement aux recherches scientifiques et aux spéculations de la philosophie.

Il y avait eu dans la génération précédente quelques exemples de cet élargissement du roman à la mesure des théories et du savoir contemporains. L'hallucination de *Alton Locke* (Kingsley, 1850),

antérieurement à Darwin mais après l'ouvrage de Chambers sur les *Vestiges de l'histoire naturelle de la création,* évoque les plus étranges et les plus belles perspectives de l'évolution, interprétée comme une sorte de rédemption cosmique. En une vision enfiévrée et symbolique, l'âme tourmentée du héros traverse les états inférieurs de la vie, dans un décor grandiose, océanique, préhistorique ou tropical, avant d'atteindre à la pleine qualité d'homme et à la régénération; avant de dépouiller les haines et les violences sociales, pour brûler d'une foi pure, d'un amour religieux et humanitaire. Kingsley devait plus tard, dans sa leçon d'ouverture à Cambridge [91]), assigner à la science ses limites. Il n'en a pas moins rendu hommage à sa puissance suggestive et à sa poésie.

Bulwer Lytton, esprit très différent, versatile, superficiel et brillant, qui, depuis 1828, avait pressenti, lancé ou suivi toutes les modes littéraires, constelle ses derniers romans d'emprunts et d'allusions aux connaissances les plus récentes et de traits impertinents ou satiriques à l'égard des savants. L'histoire des *Caxtons* (*The Caxtons,* 1850) a déjà le ton des chroniques locales ou familiales qui seront en faveur un peu plus tard; l'exposé général des erreurs humaines, entrepris par un aimable et original érudit, père du héros, embrasse la phrénologie, l'ethnologie et les études anthropologiques contemporaines. Dans *La race de l'avenir* (*The Coming Race,* 1870) la civilisation merveilleuse de l'humanité future est attribuée à un fluide très analogue à l'électricité, qui guérit, stimule, tue, foudroie, et donne sur la nature un pouvoir illimité. Les « Vril-ya », ou membres de cette société régénérée, volent, cultivent un sol admirablement fertilisé, animent des automates pour leur confier les travaux inférieurs, éclairent leurs villes et leurs campagnes souterraines, au moyen de ce fluide. L'auteur étudie leur langue selon les principes de Max Müller, les décrit en s'appuyant sur la phrénologie, explique leur supériorité par la « lutte pour l'existence », dans laquelle ils ont vaincu; le rapport de filiation entre l'homme et la grenouille est considéré comme établi, et dédaigneusement relégué parmi les vérités anciennes, et d'ailleurs indifférentes.

T. Love Peacock, philosophe voltairien, érudit féru de littérature antique, poète et romancier satirique, s'attaque aux plus récents développements de la science dans le dernier de ses récits, *Gryll*

---

[91]) Intitulée : *The Limits of Exact Science as applied to History,* 1860.

Grange, œuvre de vieillesse, publiée une trentaine d'années après les autres, en 1860. Il raille la « culture » à la mode, l'engouement général pour les cours et conférences. Lord Curryfin, l'un de ses personnages, est un adepte du *Pantopragmatisme,* ou prétention de tout enseigner; il se rend populaire dans les salons en annonçant une conférence sur l'histoire naturelle des poissons (chap. 8 et 13). Le télégraphe, la locomotion à vapeur, les nouvelles machines, le système moderne des égoûts qui empoisonnent les grandes villes — « le magnétisme, le galvanisme, l'électricité » — sont autant d'inventions malfaisantes. La science n'est point un talisman de sagesse; c'est un outil avec lequel les hommes jouent comme des enfants, et se coupent les doigts (chap. 21). Une comédie en vers, intitulée *Aristophane à Londres,* est représentée à Gryll Grange. On y voit le nouveau savoir confondu avec le spiritisme; ce sont des esprits frappeurs qui défendent les théories des savants et leurs découvertes; à la table tournante, ils évoquent l'ombre de Gryllus, qui, jadis victime des charmes de Circé, refusa de revenir à la condition humaine; en lui dévoilant les merveilles de la science, les esprits prétendent l'y résoudre; mais Gryllus est un sage; il préfère rester porc, et le chapitre s'achève sur une fête épicurienne dans le style antique (chap. 28).

Ces exemples, isolés d'abord, deviennent légion entre 1870 et 1900, même en dehors des œuvres qui manifestent avec le plus d'éclat ou de force l'influence de la pensée moderne — celles de G. Eliot, S. Butler, T. Hardy et G. Gissing. Amis ou ennemis de la science, la plupart des romanciers rendent hommage à sa popularité.

Le grand Meredith, pour parler de lui d'abord, n'en est point un adepte, bien qu'il se place franchement au point de vue évolutionniste dans ses vers et sa philosophie. Son éducation, qui fut surtout classique, et le conduisit à l'étude du droit, puis au journalisme, de même que son culte de jeunesse pour Carlyle, ne sont sans doute point étrangers à la méfiance que lui inspire l'esprit d'abstraction. Les ouvrages qu'il cite ou commente dans sa correspondance relèvent presque tous de la morale, de la littérature, de l'histoire ou de la politique. Toutefois, il recommande au capitaine Maxse un article de Lewes sur Comte, paru dans la *Fortnightly Review*[92]) en 1851. Il est en rapports fréquents avec l'apôtre du positivisme, Fred. Har-

[92]) *Letters of G. Meredith,* to Captain Maxse, 1865.

rison [93]). Il suit les discussions des économistes, approuve les principes de Ruskin, le sens humain qu'il donne à la notion de « valeur », non sans marquer pour J. Stuart Mill, parmi les représentants de l'ancienne école, une vive estime [94]). Son panthéisme l'avait dégagé du dogme religieux, et mis en état d'antagonisme contre les autorités ecclésiastiques; il accueillait de la critique contemporaine tout ce qui soutenait et encourageait ses sentiments. Il montre de l'admiration pour la *Vie de Jésus* de Renan [95]); il applaudit aux hardiesses de Tyndall dans sa déclaration sur les droits de la science, et prend vigoureusement parti pour lui contre le clergé [96]); « il serait difficile », dit-il, « de trouver un seul de mes amis qui ne fût pas agnostique » [97]). Il sanctifie le jour du Seigneur par de longues excursions à la campagne [98]), avec quelques intimes, dont l'un des hommes qu'ont le plus préoccupés les rapports de la science et de la religion, Leslie Stephen, l'auteur de la *Défense d'un Agnostique* (*An Agnostic's Apology,* 1893).

Lorsque ses personnages sont des intellectuels, ce sont des érudits à l'ancienne manière, plutôt que des savants. Le programme d'éducation tracé par Matthew Weyburn comporte l'étude des langues modernes; celle de la physique ou de l'histoire naturelle est laissée à l'arrière-plan (*Lord Ormont and his Aminta,* 1894, chap. 24, et conclusion). Mais il n'ignore pas la vogue des sciences, et de leurs théories récentes. Sir Willoughby, le héros de l'*Egoïste* (*The Egoist,* 1879) a dans son parc un laboratoire; il trouve dans la doctrine de la sélection naturelle un encouragement à d'ambitieuses aspirations matrimoniales (chap. 5).

L'auteur, dans le « prélude » du même roman, compare l'art à la science; lequel des deux, demande-t-il, se prête le mieux à l'interprétation de la vie? L'art, sans doute, parce que les recherches exactes, en fixant l'attention sur l'infiniment petit, empêchent l'esprit d'embrasser le livre de l'univers dans son ensemble. Il raille l'enthousiasme suscité par les découvertes des savants et par le Darwinisme; souffrant du mal du siècle — l'ennui — dit-il, « nous nous sommes l'autre jour tournés vers la science en masse, pour lui demander un

---

[93]) Id., Lettres de 1871 à 1877.
[94]) Id., to Captain Maxse, 1869 et 1870.
[95]) Id., to A. Jessop, 1864.
[96]) Id., to Captain Maxse, 1874.
[97]) Id., to Admiral Maxse, 1882.
[98]) Id., to Mr. André Raffalovitch, 1882.

antidote... et la science nous a présenté nos ancêtres, plus que chenus, nos ancêtres en posture orientale; sur quoi, guéris, à ce que nous croyions, nous fîmes entendre des glapissements dignes des temps primitifs, et comparables à ceux qui montent des forêts de l'Amazone, à la nuit tombante. Or, avant le lever du jour, nous étions affligés de notre mal à nouveau, développé en forme de queue. Nous l'avions par devant, il s'étendit par derrière; nous étions nous-mêmes, comme par le passé, avec l'animalité en sus; et ce fut là tout ce que nous apporta la science. »

On pourrait, en relevant les allusions au savoir qui émaillent le roman, retracer dans ses aspects les plus frappants l'état des connaissances physiques et naturelles, et de la pensée critique, entre 1860 et 1880. Mais la question qui prime toutes les autres et reparaît partout, c'est celle du transformisme, et de ses rapports avec la morale et la religion. Si l'on suit par ordre de naissance les romanciers qui lui ont accordé le plus d'attention dans leur œuvre, on peut noter que les plus anciens montrent aux idées nouvelles une hostilité déterminée et a priori; ils ne consentent point à les discuter, et n'en parlent que pour les condamner sans appel. Tels sont, par exemple, Wilkie Collins (né en 1824) et D. Blackmore (né en 1825).

L'année 1830 marque une sorte de tournant. Les écrivains venus au monde vers cette date ou plus tard ne donnent pas tous leur adhésion au transformisme, ou plutôt aux conclusions philosophiques de ses champions. Mais ceux qui la leur refusent — tel Mallock (né en 1840) — opposent argument à argument; ils sentent la portée des idées qu'ils combattent. Parmi les autres, plusieurs — comme S. Baring Gould (né en 1834), W. Reade (né en 1838), Grant Allen (1848) — sont des adeptes déclarés et enthousiastes du nouveau savoir; l'ensemble de leurs écrits, leur rôle dans l'histoire de la pensée en témoignent, alors même qu'un penchant satirique, ou le désir de dénoncer un snobisme devenu courant, les porte à la parodie ou à la caricature.

Wilkie Collins interrompt un de ses récits d'épouvante pour lancer cette diatribe : « Oui, soyons dignes de notre génération! Ne faisons pas les choses à demi! Allons au cours, pour absorber la science toute faite; allons entendre le dernier des nouveaux professeurs, l'homme qui était dans les coulisses pendant la création, et sait jusqu'à la dernière lettre de l'alphabet comment le monde fut fait, et en combien de temps. Il y a l'autre aussi. N'allons pas oublier ce nouveau Salomon — moins les proverbes — le philosophe dernier

cri qui considère les consolations de la religion comme d'inoffensifs joujoux... Oh les nouvelles idées, les nouvelles idées! Quelles découvertes réconfortantes, élevées, splendides ont été faites à leur lumière! Nous fûmes tous singes avant d'être hommes, et molécules avant d'être singes; et qu'est-ce que cela fait? Et que fait quoi que ce soit à qui que ce soit?...» (*The Law and the Lady,* 1875, chap. 39). Cette déformation populaire du savant et du philosophe pourrait s'appliquer à plusieurs; il est probable qu'il s'agit ici de Darwin et de Spencer.

« *Le Cœur et la Science* » (*Heart and Science,* 1883), du même auteur, est un roman « antivivisectionniste ». W. Collins l'entreprit en partie sous l'inspiration de Miss F. Power Cobbe, l'apôtre de cette cause — qui rompit avec Darwin parce que celui-ci avait refusé de désavouer les pratiques de l'expérimentation biologique et médicale. Dans sa préface, il cite le professeur Ferrier et autres savantes autorités; il met son livre sous l'égide de Faraday, parce que le grand physicien a écrit : « L'éducation du jugement a pour premier et pour dernier effet — l'humilité ». Il ne demande pas à ses lecteurs de pénétrer dans le laboratoire où le Dr Benjulia poursuit de cruelles et vaines expériences; mais il prétend dépeindre l'avilissement d'une âme endurcie contre la pitié et vouée à un idéal inhumain. Le personnage qu'il a tracé, long, maigre, énigmatique, à la fois sinistre, repoussant et grotesque, est une figure de cauchemar; après avoir offert à la science les souffrances d'innocentes victimes animales, le Dr Benjulia lui sacrifierait froidement une vie humaine, si une intervention providentielle ne mettait fin à sa criminelle expérience en lui arrachant sa malade des mains. Un médecin, qui n'imite point ses méthodes, ayant atteint et publié avant lui les résultats qui étaient l'objet de ses recherches, il s'empoisonne, et met le feu à son laboratoire. Nul ne pleure cet être hors nature; mais il est conduit à son dernier repos par « toute la confrérie de la table de torture... la vivisection avait été battue sur son propre terrain. Ils honoraient le martyr tombé pour leur cause ». (Vol. III, chap. 62).

L'auteur prend encore une fois à partie les champions du transformisme, Darwin, Huxley et Spencer. L'un de ses personnages est une belle dame intellectuelle, férue des nouvelles doctrines; autoritaire, sèche et dure, elle a éloigné d'elle mari et enfants; elle consacre son activité à se faire un nom dans le monde de la pensée. Son « at home » pour la Science réunit d'innombrables savants de

toutes les nations, la Grande-Bretagne étant d'ailleurs brillamment représentée; elle s'enorgueillit notamment d'avoir su attirer « les trois surhommes qui ont su jeter les yeux derrière le voile de la création, et ont résolu le mystère de la vie »; bien vite, ils deviennent les centres de trois cercles — « le cercle de ceux qui croient au protoplasma; le cercle de ceux qui croient au bioplasma; et le cercle de ceux qui croient que des charges atomiques d'électricité sont conduites dans le corps humain par l'oxygène de la respiration ». Tous ces augures discourent galamment du soleil, de la nébuleuse, et de la transformation des têtards en grenouilles; et l'hôtesse triomphe en elle-même : « enfin » — dit-elle — « je suis une femme heureuse! » (Vol. III, chap. 63).

Les découvertes et les ambitions de la science ont aussi inspiré une satire à D. Blackmore. Ce traducteur de Virgile conciliait la culture d'un jardin maraîcher et d'un verger avec le service des lettres; et il exprima un panthéisme renouvelé de l'antiquité dans ses romans, tout en retraçant les mœurs et les légendes de sa province. Son activité littéraire ne s'est pas arrêtée là; et il a consacré un livre aux aventures fantastiques de « *Tommy Upmore* » (1884), pour y exposer ses opinions morales, philosophiques et politiques. Son héros est un phénomène naturel; fils d'un père obèse et d'une mère corpulente, il met au défi toutes les lois de l'hérédité et les prévisions de la science en montrant une légèreté d'oiseau; qu'une émotion un peu forte s'empare de lui, et il s'envole en tournoyant. Son cas jette la consternation et l'émoi dans le monde savant; et l'on voit s'acharner sur lui le Dr Chocolous, Allemand d'origine, qui, en évitant de s'asseoir, aspire à restituer à ses descendants la queue de ses ancêtres; le professeur Jargon, qui définit la constitution étrange de Tommy comme un exemple frappant d'expansion gazeuse; le professeur Brachipod, qui parle gravement de lévitation organique; et le professeur Megalow, qui, pour l'honneur de la pensée, réserve son jugement jusqu'à ce qu'il ait trouvé une théorie en accord avec la gravitation universelle; une longue étude des ossements et des fossiles a d'ailleurs convaincu ce nouveau Darwin que l'homme descend des sauriens.

Ce quatuor comique reparaît à tout propos; il donne à l'école moderne que fréquente Tommy son plus ferme appui — les études anciennes y sont remplacées par trente-deux sciences aux noms barbares; et le discours d'inauguration du directeur exalte le progrès : « Les hommes étaient demeurés étendus jusqu'ici », dit-il, « les yeux

levés vers les étoiles, et vers des pouvoirs imaginaires; aujourd'hui ils sont debout, revendiquant leur parenté avec tous les êtres organiques, et l'interchangeabilité de tout ce qui est... » (chap. 15). « La science » — lit-on encore dans la préface — « est le nom populaire donné à toute spéculation, pourvu qu'elle soit assez hardie; et quelle puissance pourrait résister à la valeur sans égale d'un homme qui prouve que son esprit est fait d'œufs de grenouilles, puis réclame, au nom de cet esprit, le pouvoir suprême, et l'omniscience innée? » . .

En Sabin Baring Gould, nous trouvons un défenseur de la science. Le folklore, l'anthropologie, la philosophie religieuse se disputent l'activité de ce très libéral pasteur. Il est l'auteur d'un livre sur les « *Loups-Garous* » (1865), d'un autre sur les « *Mythes curieux du Moyen-Age* » (1866), d'un ouvrage sur les « *Châteaux des rocs et demeures des cavernes en Europe* » (1911), et de plusieurs volumes de sermons ou discussions théologiques[99]). L'un de ceux-ci s'intitule : « *Quelques récentes difficultés* » (*Some Modern Difficulties,* 1875), et contient une série de conférences que S. Baring Gould avait été chargé de faire, en 1874, à la cathédrale de Saint-Paul, devant un auditoire ecclésiastique, sur les rapports de la science et de la religion. C'est une tentative de conciliation hardie dans laquelle les découvertes qui avaient causé le plus d'alarmes sont tranquillement acceptées comme parfaitement compatibles avec la foi. L' « évangile de la science » y est déclaré « tout aussi divin que celui du Christ »; l'un comme l'autre sont une « révélation » (préface); et les temps modernes devraient être considérés comme une sorte d' « apocalypse intellectuelle » (1re conférence).

Les romans de S. Baring Gould, dont beaucoup se rapportent à une période reculée, sont presque tous remplis d'allusions aux antiquités, coutumes et traditions de l'Essex, de la Cornouaille, du Devon et du Dartmoor. *Mehalah* (1880), le plus connu d'entre eux, est tout entier construit sur une psychologie ethnographique, sur la préoccupation des hérédités familiales, du rapport entre l'individu et son milieu, son genre de vie, son propre passé, celui de sa race; les descriptions de la côte orientale de l'Angleterre en Essex y ont une précision quasi topographique; les allusions à l'histoire naturelle y sont fréquentes et très développées. « Quand des œufs d'huître tombent dans la terre d'un estuaire où remonte la marée » — lit-on

---

[99]) Voir la bibliographie générale.

— « ils s'enfoncent dans la terre plus profondément à chaque marée — de deux lignes par vingt-quatre heures; et, s'il en reste quelque chose, sont transformés en fossiles. L'esprit du paysan est comme les œufs de l'huitre, informe; c'est le protoplasma de l'intelligence, mais pas l'intelligence elle-même, chaque année plus profondément enlisé dans la boue d'une grossière routine » (chap. 2). Plus loin on trouve une étude sur la loi d'amour dans le monde animal, sur le rôle de la femelle et la capture du mâle chez les oiseaux et les vers luisants (chap. 6). La cristallisation de sédiments en suspension dans la mer sert à expliquer le phénomène de l'amour (chap. 7). Le monde idéal de la femme est comparé à celui des abeilles, où règne une seule reine, les autres larves femelles étant assassinées à coups de dards (chap. 10). Une tribu de véritables sauvages, autochthones du Dartmoor, et qui survivait tout récemment encore, dit l'auteur (préface), est souvent au premier plan dans *John Herring* (1883) : et S. Baring Gould doit la farouche énergie, l'intensité dramatique de maint autre récit à l'érudition, aux connaissances anthropologiques, qui lui permettent de ressusciter les caractères et les usages d'une humanité disparue, les rudes et fortes traditions des temps antérieurs à notre civilisation [100]).

On étudiera ailleurs la signification de Winwood Reade dans le mouvement qui a détaché les âmes de la foi entre 1860 et 1880. Mais il faut signaler ici son dernier roman, son testament spirituel, *Le Proscrit* (*The Outcast*, 1875), qui est tout entier inspiré par les nouvelles perspectives que l'évolution ouvrait aux esprits.

On y voit, de la sphère des demi-dieux, se dérouler l'histoire du système solaire, de la terre, des espèces vivantes, selon les lois inéluctables de la sélection naturelle (2e lettre). Le héros raconte ensuite comment la lecture des « Principes de géologie » de Lyell le détacha de ses croyances. Ils rapporte la sensation causée dans une réunion de petits hobereaux de province, au cours d'une conversation sur les théories récentes, par cette simple phrase, qui tombe dans un silence glacial : « le monde n'aurait donc pas été fait en six jours! » Chassé par son père pour ses opinions irréligieuses, il est recueilli par un médecin du voisinage, dont la maison est « un véritable collège des sciences ». Un astronome, un géologue, un bio-

---

[100]) *Grettir the Outlaw*, 1889; *Urith*, 1891; *In the Roar of the Sea*, 1892; *Cheap Jack Zita*, 1893, etc.

logiste en sont les hôtes ; chacun d'eux a son laboratoire et son outillage de recherches. Le royaume du biologiste est une chambre « au centre de laquelle se trouve généralement, sur une grande table de marbre, quelque animal étrange, en voie de dissection ; tout autour sont arrangés dans un ordre systématique les squelettes du règne animal, aboutissant à ceux d'un chimpanzé et d'un homme, debout côte à côte, les bras amicalement enlacés » (9e lettre).

Si W. Reade est un fervent de la science, Mallock a flirté avec la pensée moderne sous tous ses aspects pendant sa longue carrière, sans s'attacher à aucun. Il a pris sur lui de commenter ou critiquer toutes les découvertes et les idées de son temps, et d'en donner sa propre version. Sa doctrine est en somme celle du conservatisme moral et social, éclairé, élargi par les nouvelles lumières, et rajeuni par un idéalisme religieux tout personnel. Mais bien que sa réaction à l'intellectualisme soit négative, nul n'en a mieux manifesté l'emprise. Il a publié des exposés théoriques, et de nombreux articles critiques, dans lesquels il a rompu des lances contre H. Spencer, Huxley, Tyndall, W. K. Clifford et autres représentants de la science. Comme apôtre d'une nouvelle organisation sociale, il appartient à une section différente de ce travail. Mais il faut noter ici le rôle que ses préoccupations intellectuelles ont tenu dans son œuvre imaginative, dans ses romans, et notamment dans deux de ses récits satiriques, *La Nouvelle République* (*The New Republic*, 1877), et *Le Nouveau Paul et Virginie, ou le Positivisme dans une Ile* (*New Paul and Virginia, or Positivism in an Island*, 1878).

Peu après l'achèvement de ses études à Oxford, il fit paraître, sous le premier de ces titres, une série de dialogues à la manière de Platon, dans lesquels il présentait au public les principaux professeurs et les grandes personnalités de l'époque ; il les montrait soutenant leurs idées favorites sous les ombrages d'un parc, en d'élégants entretiens. Darwin, ainsi que Jowett et M. Arnold y figurent sous les traits de Mr. Storks, du Dr Jenkinson et de Mr. Luke, auprès de Ruskin, de W. K. Clifford, de W. Pater et quelques autres, également déguisés. Le caractère de pastiche qu'ont les exposés, leur juxtaposition dans une atmosphère de mondaines féminités et de flirt, donnent à l'ouvrage un ton passablement impertinent. Son succès atteste néanmoins la réputation des hommes de science ou de lettres mis en cause, et le degré de diffusion qu'avaient atteint leurs théories parmi les amateurs de divertissements intellectuels.

C'est à cet ordre de lecteurs que Mallock s'adresse encore, l'année suivante. Le héros du *Nouveau Paul et Virginie,* le professeur Paul Darnley, ne rappelle pas Darwin par la seule sonorité de son nom. Il est l'auteur de trois volumes sur l'*Origine de la Vie,* qui lui ont coûté sept années de recherches sur les fermentations que présente une décoction de fromage et d'herbes sèches. Sa femme, en dépit de la figure bouffonne que lui donnent une robe vert pomme, et des papillottes, a, de Mrs. Darwin, quelques traits; elle est extrêmement fière de la célébrité de son mari, sans en bien saisir les raisons, et mortellement effrayée des opinions opposées à la tradition religieuse qu'il a contribué à répandre. Les discussions que le professeur Darnley doit soutenir à son foyer sur la théologie menaçant d'affecter sa santé, la Faculté lui prescrit une cure de repos, et l'envoie faire une croisière en Australie. Les passagers, le capitaine du navire, sont tout émus de joie et d'orgueil en apprenant la qualité du voyageur; les longueurs de la traversée sont charmées par un sermon laïque qu'il consent à prononcer devant ses compagnons. Et à cette occasion Mallock reproduit et commente avec beaucoup de verve satirique les déclarations des principaux savants de l'époque. Il cite en note Tyndall, Huxley et Clifford.

Un naufrage jette le grand naturaliste sur les rives d'une île déserte; et il s'y trouve d'abord seul avec une belle passagère, Virginie St John, femme d'un évêque anglican. Non sans peine, il la convertit à la nouvelle religion philosophique, à grand renfort d'arguments que fournissent J. S. Mill, A. Comte et F. Harrison. Il la décide enfin à filer avec lui le parfait amour positiviste; couple régénéré, elle et lui réaliseront dans leur île l'idéal d'une humanité parfaite, et parfaitement heureuse. L'apparition et la conversion d'un nouveau naufragé, troisième positiviste de l'île, a d'ailleurs tôt fait de susciter un schisme. Dissensions et idylle prennent fin lorsque surgissent à l'improviste l'épouse oubliée du professeur, et le vénérable mari de Virginie, venus à leur recherche; celui-ci amène un singe, qu'il a réussi à apprivoiser, et que le professeur embrasse avec transports, comme un trésor longtemps cherché — l'intermédiaire qui manquait à sa théorie — enfin! — enfin! trouvé. La vue de la robe vert pomme et des papillotes fait tomber son enthousiasme, et il confesse : « cette fois, je crois à l'enfer tout de bon » — tandis que Virginie, « se réfugiant dans les bras de son

évêque, montre plus de tact », — dit l'auteur — « en concluant: et moi, je crois de nouveau au Paradis! »

Ainsi s'achève une fantaisie qui n'a aucune portée sérieuse, mais est présentée avec beaucoup de brillant et, parfois, d'esprit. Dans un roman qui est non plus une satire mais une étude de passion, *Un document humain (A Human Document,* 1892), Mallock met en scène deux amoureux très romantiques, et pénétrés de la culture qui régnait entre 1860 et 1880. *Elle,* lit les ouvrages critiques allemands sur la Bible et l'origine des doctrines chrétiennes; ou encore la Logique de J. S. Mill, et les publications philosophiques des revues; *lui,* l'éclaire sur la valeur respective des auteurs, et s'émerveille de la finesse avec laquelle elle les pénètre et les juge (chap. 18).

Grant Allen, l'auteur d'un roman fameux, *La femme qui osa* (*The Woman who Did,* 1893), adopte parfois, comme Mallock, un ton plaisant ou sarcastique pour parler de la science et de ses adeptes. Mais c'est chez lui détachement philosophique, jamais hostilité ou indifférence. Par vocation, il était porté aux travaux de recherche et aux généralisations abstraites. Il ne se mit à écrire des contes et des romans que tard; et, sauf en quelques occasions, pour « faire bouillir la marmite », ainsi qu'il le dit lui-même. Les œuvres auxquelles allait son cœur sont celles qu'il a consacrées à illustrer et vulgariser la théorie de l'évolution — *L'Evolutionniste en liberté* (1881), *La science en Arcadie* (1892), *La Nature vue au projecteur* (1899), *La main de Dieu* (1909); ou encore celles dans lesquelles il a exposé ses idées personnelles sur les rapports de l'esthétique avec la physiologie[101]). L'*Athenæum* l'accuse de démarquer la grande encyclopédie du Folklore, *Le rameau doré,* de Frazer, dans un roman aimable, *Le Grand Tabou* (*The Great Taboo*, 1890), comme de démarquer Spencer dans l'*Evolution de l'idée de Dieu* (*The Evolution of the Idea of God,* 1897). Lui-même, dans la préface de ce dernier ouvrage, avait d'ailleurs reconnu sa dette à l'égard du grand philosophe, et précisé la mesure dans laquelle il croyait avoir fait œuvre originale, en harmonisant les vues exprimées dans la « *Philosophie Synthétique* » avec celles de Frazer, et avec les résultats de la critique allemande. En des vers d'inspiration variée, et qui ne sont point sans mérite, il a aussi tenté d'exprimer sa conception scientifique du monde, et son admiration pour le théoricien

---

[101]) V. la bibliographie générale, p. 461.

de l'Evolution[102]). Darwin et Huxley, comme Spencer, ont reconnu avec gratitude l'aide qu'il a apportée à leur cause[103]).

Dans tous ses romans, il affiche une modernité enjouée et frondeuse. Ceux-mêmes qui visent à peu près exclusivement au succès, et ne s'élèvent pas sensiblement au-dessus du feuilleton, sont semés d'allusions aux nouveautés d'ordre social ou intellectuel. Il ne recherche d'ailleurs pas moins le dernier mot de l'art et de la vie mondaine ou politique. Wagner, Ibsen, Kropotkine, l'anarchie, le socialisme révolutionnaire, paraissent en bonne place. Ses héroïnes sortent de Girton ou de Newnham; elles ont étudié l'économie politique, et citent Spencer à tout propos; le nom du grand philosophe, ceux de J. Stuart Mill, de Darwin, de Galton, de M. Arnold, sont fréquemment mentionnés; et leurs formules — la lutte pour la vie, l'adaptation au milieu, l'hérédité, la survivance du plus apte, le bonheur du plus grand nombre, la culture, l'agnosticisme — sont constamment invoquées : « Je m'étais classée parmi les plus aptes, par le simple fait que j'avais survécu » — dit sa dactylographe — « M. Arnold m'avait appris, il est vrai, avec beaucoup de suave raison, que mon existence n'avait rien de nécessaire, mais je tenais à exister; la seule question était : pouvais-je m'adapter à mon milieu? — si j'y réussissais, j'aurais satisfait à tout l'évangile du Darwinisme »[104]). Le titre de *Philistia* (1884) place cet ouvrage sous l'égide de M. Arnold[105]). L'un des personnages, Arthur Berkeley, compositeur et philosophe, se propose d'intituler son opéra-comique: *Evolution;* et il fait entendre le chœur burlesque des professeurs de biologie, alternant avec celui des sirènes pour saluer le départ du bateau qui emporta Darwin autour du monde, lors du fameux voyage durant lequel il mûrit sa découverte. Herminie Barton, l'héroïne de

---

[102]) *The Lower Slopes,* 1894. Voir *In Magdalen Tower, A Ballad of Evolution, The First Idealist, Animacular Theology, Only an Insect, To Herbert Spencer.*

[103]) Sur les relations de G. Allen avec Huxley, Darwin, Spencer, voir: *G. Allen, a Memoir,* par E. Clodd.

[104]) *The Typewriter Girl,* chap. 2; ce chapitre est intitulé: *La lutte pour la vie;* — le suivant s'appelle: *Victoire du milieu.* L'agnosticisme est discuté dans *Philistia,* chap. 17.

[105]) *Philistia* (1884). Le chap. 8 est intitulé: *Dans le camp des Philistins;* le chap. 9, *Culture et culture;* le chap. 20, *Littérature, musique et drame,* rappelant comme consonance *Literature and Dogma* de M. Arnold. Spencer est cité chap. 34; Darwin et Galton, chap. 29; l'hérédité, la survivance du plus apte, sont mentionnés chap. 12, 18, 32, 26.

La Femme qui osa, est élève de Girton College; et le drame de sa destinée repose sur les théories de Galton; c'est la loi du retour à la moyenne qui explique le conflit dans lequel succombe cette martyre du progrès. La préface des *Barbares britanniques* (*The British Barbarians,* 1895), suite de *La Femme qui Osa,* contient une citation étendue de Spencer; l'auteur consulte au hasard les « *Premiers Principes* », toujours à portée de sa main, dit il, comme un puritain consulte sa Bible.

Mrs. H. Ward a étudié de près les questions d'exégèse religieuse. Huxley la cite avec éloge dans son article sur l'*Agnosticisme,* et de nouveau peu après, dans *Une riposte;* il discute un résumé des idées théologiques récentes paru sous sa signature dans la *New Reformation;* il la loue de savoir dissiper les fumées des controverses ecclésiastiques [106]). Plusieurs des personnages imaginaires dont elle évoque la destinée connaissent le bouleversement des consciences religieuses devant les revendications de l'esprit scientifique. Le plus typique d'entre eux est *Robert Elsmere* (1888); or, ce sont les ouvrages de Darwin, de Huxley, de Grant Allen et des critiques allemands, en même temps que l'influence du squire Wendover, rationaliste et sceptique, formé par Niebuhr, Mommsen et Renan, qui conduisent le héros au doute, et détruisent sa première foi religieuse (chap. 12, 14 et 20). On rencontre aussi dans ce roman un couple positiviste, Mr. et Mrs. Wardlaw; ils baptisent leurs enfants selon les rites du Comtisme, et conforment leurs mœurs domestiques aux prescriptions du maître, tout en se vouant aux tâches sociales qu'il recommande; sous leurs ridicules et leur vulgarité, l'auteur montre la beauté morale de leur existence, tout animée par « ce puissant esprit d'entr'aide sociale que, dans notre génération, le Comtisme a tant fait pour développer, même parmi ceux qui ne sont guère influencés par la philosophie de Comte, et ne peuvent rien comprendre à la religion de l'humanité » (chap. 38 et 41).

Dans *Helbeck de Bannisdale* (1898), une jeune fille détachée et sceptique, élevée par un père professeur de quelque obscure branche des sciences, stupéfiée par la foi catholique, les austérités de Helbeck, et son dévouement aux œuvres confessionnelles, n'a qu'une exclamation : « Que n'étudie-t-il la géologie? » (livre I, chap. 2, et livre II, chap. 1). Dans *Eléonore* (1900), Mrs. Ward présente un prêtre excommunié, le père Benecke, coupable selon

[106]) *Science and Christian Tradition* (*Collected Essays,* 1893-1894).

l'Eglise romaine d'avoir voulu concilier Darwin et la biologie avec le dogme (chap. 11); c'est lui qui éveille l'âme de l'héroïne à la vertu du sacrifice. Avec *Le cas de Richard Meynell* (*The Case of Richard Meynell,* 1911), elle reprend, sur des données plus récentes, le problème qui était le fond de *Robert Elsmere.*

H. G. Wells, avant de prendre place au premier rang parmi les romanciers d'aujourd'hui, étudia la physiologie et l'anatomie comparée au Collège royal des Sciences, à Londres, entre 1885 et 1888; et il fait fréquemment allusion dans ses livres à cette période de son existence. Il eut pour professeur Huxley, s'initia aux recherches de laboratoire, et débuta dans sa carrière d'écrivain par des articles et comptes-rendus sur des sujets souvent scientifiques, parus dans la *Fortnightly,* la *Saturday Review* et dans *Nature.* Il est aussi l'auteur d'un manuel de biologie, et d'un autre de zoologie, ce dernier en collaboration avec A. M. Davies (*Text-book of Biology,* 1893; *Text-book of Zoology,* 1898). Il dut d'abord sa célébrité à des romans scientifiques et à des nouvelles de même ordre. Non seulement sa philosophie morale et sociale porte la marque de sa première formation, mais les fictions dont il se sert pour exprimer ses idées sont construites sur une connaissance étendue des phénomènes naturels et des théories savantes. *La Machine à explorer le temps* (*The Time Machine,* 1894) suppose les hypothèses de la géométrie la plus récente; le mécanisme en est décrit avec beaucoup de précision technique; et les lois d'une optique ingénieusement transposée règlent la succession des spectacles prodigieux qui viennent étourdir et émerveiller l'audacieux explorateur. Ce sont des expériences anatomiques, des greffes de tissus et des soudures d'os qui rendent possibles les monstrueuses expériences du Dr Moreau (*The Island of Dr Moreau,* 1896). Les propriétés physiques et chimiques de la substance imperméable à toute radiation qui permet aux hommes leur premier voyage dans la lune, sont décrites longuement (*The First Men in the Moon,* 1901). Et ce ne sont là que quelques exemples saillants. Successivement, Wells met à contribution l'astronomie [107]), la zoologie [108]), la botanique [109]), la médecine ou la

[107]) *The War of the Worlds,* 1898; *The First Men in the Moon,* 1901; et, parmi les nouvelles : *The Crystal Egg, The Star,* dans *The Country of the Blind and Other Stories,* Nelson and sons.

[108]) Même recueil: *The Avu Observatory; Aepyornis Island; The Sea-Raiders; The Valley of Spiders; The Empire of the Ants.*

[109]) Id., *The Flowering of the Strange Orchid, The Purple Pileus.*

physiologie [110]), la mécanique et la physique [111]), l'anthropologie [112]) avec une netteté d'exposition et une logique inventive prestigieuses.

Bien d'autres romanciers devraient être cités ici : Mrs. Lynn Linton, pour la personnification de la vérité et de ses apôtres, les hommes de science, qu'elle a placés dans la vision allégorique de *Joshua Davidson* (1872), et pour ses études d'agnosticisme [113]) ; L. Oliphant, pour sa conception personnelle des « forces évolutives » à l'œuvre dans l'homme, et ses descriptions du snobisme qui fleurit autour de la science et de la philosophie [114]) ; Hale White, pour sa traduction de Spinoza et son sentiment profond des retentissements qu'eurent le Darwinisme et la critique religieuse dans les consciences [115]) ; Shorthouse, parce qu'il s'est détourné des fastes de l'histoire pour dépeindre les croyances modernes, et décocher, chemin faisant, un trait à l'attitude religieuse préconisée par Huxley [116]) ; Du Maurier, parce que l'*Origine des Espèces* joue un rôle capital dans la crise intérieure qui bouleverse le héros de sa fameuse *Trilby* (1894) [117]) ; Whiteing, pour ses allusions à l'Evolution, et à la philosophie de Guyau [118]), Lucas Malet, pour le vernis d'intellectualité

---

[110]) *The Food of the Gods,* 1904 et, dans le recueil déjà cité: *The Stolen Bacillus; The Moth; The Story of the Late Mr. Evisham; Under the Knife; The New Accelerator. The Remarkable Case of Davidson's Eyes,* de même que *The Invisible Man* (1897) repose sur les troubles de la vision; *The Truth about Pyecraft,* sur une hypothèse au sujet de la pesanteur.

[111]) Les inventions mécaniques figurent dans un grand nombre de récits, et prennent un développement merveilleux dans: *A Story of the Days to Come* (*Tales of Space and Time,* 1906) et *When the Sleeper Wakes,* 1899.

[112]) *A Story of the Stone Age* (*Tales of Space and Time,* 1906).

[113]) *Under Which Lord,* 1879; *The Autobiography of Christopher Kirkland,* 1885.

[114]) *Piccadilly,* 1870; l'auteur, en mal d'une œuvre qui rivaliserait avec l'« *Histoire de la Civilisation* » de Buckle, ou le « *Déclin et la Chute* » de Gibbon, se décide à écrire ce « *Fragment de biographie contemporaine* ». *Masollam,* 1886, est un roman spirite. *Fashionable Philosophy and Other Sketches,* 1887, contient deux contes sur la théosophie, et deux ingénieuses comédies, où défilent tous les grotesques de la science et de la philosophie.

[115]) Sa traduction de Spinoza parut en 1883. Voir *The Autobiography of Mark Rutherford,* 1881, chap. 2, 6 et 9.

[116]) *Sir Percival,* 1886, chap. 4 et 5.

[117]) *Trilby,* vol. II, part. 5.

[118]) *No 5, John Street,* 1899, épilogue. *The Yellow Van,* 1903, chap. 29.

qu'elle étale parfois [119]); G. Moore, pour ses études d'esprits forts, ou d'âmes ravagées par la culture moderne [120]); M. Corelli, parce qu'elle anathématise Darwin et la science dans un de ses romans sensationnels et mélodramatiques [121]).

Même les écrivains les plus absorbés par la recherche d'effets littéraires ou le goût du romanesque sont frappés de la diffusion du savoir. C. Reade, W. Besant, Ouida, n'ignorent pas plus que Grant Allen ce que signifie pour les femmes la culture universitaire qui venait de leur être ouverte. Le premier compte parmi ses héroïnes une doctoresse [122]); le second, une diplômée de Newnham, férue d'économie politique [123]); et les grandes dames de Ouida veillent à ce que leurs filles ne se laissent pas gagner par la contagion des bas-bleus de Girton [124]). On verra le rôle que joue dans le meilleur roman de l'époque, surtout après 1880, ce type de la femme moderne, de l' « intellectuelle ». C'est l'une des manifestations du féminisme et des débats qu'il souleva. Mais la prédilection des romanciers pour celles et pour ceux qu'ont touchés la pensée, l'art, la culture, est si constante et si marquée, qu'il est impossible de songer à en énumérer les preuves.

Seuls restent à peu près en dehors de ce courant ceux qui suivent plus ou moins passivement les traditions littéraires, et ont été formés à l'école du passé — tels Miss Yonge, Trollope, Mrs. Oliphant; ou encore les théoriciens de l'art pour l'art. On n'aurait d'ailleurs pas de peine à relever chez ces derniers — qu'ils représentent l'esthétisme comme W. Pater et O. Wilde, ou le pittoresque local comme Stevenson — des dérogations aux règles qu'ils recommandent. Les réalités de la vie contemporaine et de la science ne sont point entièrement absentes de leur œuvre. Dorian Gray s'enfonce dans l'étude du

---

[119]) *The Wages of Sin,* 1891. Livre I, chap. I; livre II, chap. 1, 3 et 6; livre IV, chap. 7 et 8.

[120]) *Mere Accident,* 1887; *Mike Fletcher,* 1789; *Celibates,* 1895.

[121]) *Ardath* 1889 (*The Story of a Dead Self*). V. aussi F. J. Gould, *The Agnostic Island,* 1891; Mrs. Worthey, *The New Continent,* 1896; J. Davidson, *The Wonderful Mission of Earl Lavender,* 1895.

[122]) *A Woman Hater,* 1877.

[123]) *All Sorts and Conditions of Men,* 1882. On trouve encore des allusions aux sciences et à la culture dans *The Monks of Thelema,* 1878; dans *Children of Gibeon,* 1881, chap. 1 et 16; dans *All in a Garden Fair,* 1883, chap. 5.

[124]) *Moths,* 1892.

Darwinisme et de la biologie, comme il se grise des parfums de l'Arabie, et sonde les secrets des anciens mages (*The Picture of Dorian Gray,* O. Wilde, 1891). On sait avec quel scrupule d'exactitude Stevenson composait ses récits; O. Wilde lui reproche d'avoir écrit *Le cas étrange du Dr Jekyll et de Mr. Hyde* comme le compte-rendu d'une expérience destinée à quelque revue médicale (*Intentions,* 1891). Tant il est vrai que l'atmosphère de 1860-1880 se montrait envahissante et durable.

Les traits de cet ordre sont la trace la plus évidente, mais la plus superficielle aussi, de l'esprit scientifique dans le roman; son influence profonde est plus difficile à définir, parce qu'elle entre en composition avec tous les caractères qui constituent la personnalité de chaque écrivain. Si l'on veut, et pour emprunter une métaphore au vocabulaire du temps, ces allusions sont comme des coquillages laissés par les vagues là où elles ont passé, et qui marquent jusqu'où est montée la marée; mais pour saisir l'action réelle des eaux, c'est toute la configuration du sol qu'il faut étudier, tout le paysage qu'il faut évoquer; en retracer les lignes d'ensemble, c'est esquisser l'histoire du roman réaliste à la fin du siècle dernier.

7

Le réalisme dans le roman psychologique et dans le roman « sensationnel »

Le réalisme rapproche l'idéal des lettres de celui des sciences, et ses représentants se sont, de tout temps, réclamés du vrai plus volontiers que du beau. Il est uni à l'esprit scientifique par des liens naturels, qui se sont sensiblement resserrés à la fin du XIXe siècle. Pour ceux de ses adeptes qui ont le sens des idées, l'esprit clair et logique, il en dérive directement; pour les autres, cette filiation n'est qu'une parenté mal définie, qu'ils sentent confusément, sans s'y arrêter. Ce sont les premiers, cependant, qui ont presque toujours dirigé le mouvement; et l'on peut dire que cette forme d'art, telle qu'elle s'est affirmée entre 1860 et 1890, est une manifestation de la faveur dont a joui la science à cette époque. La

théorie littéraire, une fois formulée, a rayonné par elle-même, et atteint des écrivains qui ne se sont jamais souciés, ni de son origine, ni des principes qu'elle implique. Mais historiquement, et logiquement, il est juste de l'étudier dans ses relations avec les tendances et les idées auxquelles elle se rattache.

Le réalisme n'est pas un caractère simple, fixe, qu'on discerne aisément et sûrement à première vue, et qui exclut tout élément étranger ou opposé à lui. C'est un faisceau de tendances qui affectent les unes la forme, et les autres le fond d'un récit. En ce qui touche à la forme, c'est, si l'on veut, et d'une façon très générale, une transcription objective des faits, fondée sur le document, ou l'observation et l'expérience. En ce qui touche au fond, c'est la faculté et la volonté d'exprimer tous les aspects de la vie, et notamment, ceux que l'idéalisme élimine le plus volontiers — la terne monotonie des choses, aussi bien que leur cruauté, et les mesquineries de la conscience, comme la violence des passions.

Il n'est pas de romancier, si émotif ou fantaisiste qu'il soit, qui n'ait souhaité donner au moins l'illusion de la réalité; l'on aura l'occasion de voir comment des écrivains qui, par toute leur nature, étaient en réaction contre les disciplines de l'esprit, ont cependant affranchi l'art de mainte convention et l'ont, à bien des égards, rapproché de la nature. Mais si l'épithète « réaliste » ne signifie pas le règne exclusif de l'observation et du raisonnement, elle implique du moins leur prédominance, durable ou passagère, sur les partis pris de la sensibilité et de l'imagination.

Cette conception de l'art s'est présentée à diverses reprises au cours du temps; elle répond à une attitude à l'égard de la vie aussi vieille que l'humanité elle-même; W. Cross dans son ouvrage sur le « *Développement du roman Anglais* » en a marqué l'alternance avec l'idéalisme; il a montré aussi comment chaque phase diffère de celles qui l'ont précédée dans le passé, parce qu'elle est enrichie de tout ce passé d'abord; parce que, aussi, elle est dans une large mesure l'expression de tempéraments individuels dont l'originalité reste irréductible. C'est ainsi qu'il présente le réalisme, tel qu'il réapparaît dans les œuvres de Dickens et de Thackeray après la grande marée romantique — les sombres récits d'aventures, les fantasmagories orientales, le roman historique de Scott — sous le double caractère d'un recommencement et d'une innovation. Ce fut essentiellement, dit-il, un retour à la manière des grands romanciers du

XVIII^e siècle; et il souligne des analogies entre l'humour de Smollett et celui de Dickens ou de son école, entre la satire chez Thackeray et chez Fielding — ajoutant aussitôt : « cependant, le résultat du nouveau réalisme fut tout différent de l'ancien »[125]).

A la date que nous prenons pour point de départ, la réaction contre l'idéalisme romantique s'était déjà prononcée dans le roman. Aux noms de Dickens et de Thackeray, on peut ajouter ceux de C. Brontë, de Mrs. Gaskell, d'autres encore; et cependant, la cause ne paraît pas gagnée. Le réalisme est ardemment discuté dans les trente années qui suivent. G. Eliot publie une déclaration de principe dans *Adam Bede,* en 1859. L'œuvre de C. Reade, et plus tard celle de G. Moore, sont l'occasion de véhémentes protestations et de chaudes polémiques.

La première génération des réalistes au XIX^e siècle était restée en deçà des libertés d'un Smollett ou d'un Fielding. La seconde les égala souvent; elle apporta à définir et appliquer sa conception de l'art un esprit de système que les lettres n'avaient pas connu jusque là; les conditions de l'exactitude, le but du roman, ses moyens d'expression, furent analysés et formulés selon l'esprit nouveau, avec une rigueur à laquelle se marque le prestige accru de la science et de ses méthodes. Dans la littérature d'imagination, il n'y eut presque plus d'écrivain qui ne voulût, à sa manière, être vrai. Ce qui n'avait été que réaction contre l'extravagance de la fantaisie livrée à elle-même, ou expression de tempéraments particuliers, devint une question de principe, et un large mouvement, dominé par des notions implicitement ou explicitement admises, mais partout répandues.

* * *

Le réalisme s'est affirmé par degrés dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Là encore, il n'y eut pas rupture avec le passé. Tel qu'on le trouve chez G. Eliot et, avec des modifications plus ou moins profondes, chez G. Meredith et S. Butler, il reste apparenté à ce qu'il était déjà chez Thackeray; il est avant tout psychologique et moral. La personnalité de ces écrivains était d'ailleurs trop accusée

---

[125]) W. L. Cross, *Development of the English Novel,* chap. 6, § 2.

pour que chacun n'eût point de son art une conception très particulière — on verra la place qu'y ont tenue le culte de la vérité, et l'esprit scientifique; mais des tendances ou des intentions analogues aux leurs se rencontrent autour d'eux chez un grand nombre d'auteurs, et notamment chez deux des romanciers les plus estimés par le public du temps : Anthony Trollope, qui considérait Thackeray comme son père spirituel, et G. Eliot comme le plus grand écrivain de l'époque [126]); et Mrs. Oliphant, dont le premier ouvrage célèbre fut attribué par de bons juges à la même plume que les « *Scènes de la vie ecclésiastique* » [127]). Le réalisme n'a point dans leur œuvre autant d'accent ou de richesse que chez les maîtres du genre; il est appliqué par eux avec moins de force et de souplesse. Mais il leur est arrivé d'explorer des domaines encore mal connus, ou de montrer, dans tel ou tel trait de leur art, une précision, un souci d'exactitude qui leur appartiennent en propre.

La manière de Trollope est spontanément réaliste en ce sens que sa vision des choses n'offre rien de très accusé; il déforme peu, parce qu'il caractérise peu. Il a déclaré à plusieurs reprises sa volonté de peindre les vérités ordinaires, et la médiocrité morale. Point d'intrigues mystérieuses et sensationnelles — l'intérêt qui s'y attache est faux et sans valeur [128]) — mais une providence tolérante toujours à l'œuvre, un optimisme borné et satisfait, un pathétique généralement faible, et un comique souvent lourd. Point d'étincelants dialogues, de théories profondes ou recherchées — mais une fidélité parfois affligeante aux banalités de la conversation, à la pauvreté du cœur et de la pensée. Les héros de Trollope ont leurs faibles — ils en ont même plus qu'il ne leur en reconnaît; ils montrent une individualité hésitante et évoluent selon les circonstances, sans parti-pris ni raideur [129]). Bien que, comme son maître Thackeray, l'auteur se laisse aller parfois aux confidences et à la digression, il donne aux réalités moyennes une attention si soutenue que son œuvre abondante a été souvent comparée à la photographie, dont

---

[126]) *Autobiography.*

[127]) *Autobiography.*

[128]) *Barchester Towers,* chap. 15.

[129]) Trollope insiste sur l'influence décisive qu'exercent les circonstances sur les caractères dans toute l'histoire de Mark Robarts (*Framley Parsonage* — voir notamment les déclarations contenues dans le premier chapitre) et dans *Barchester Towers* (chap. 15) à propos de Mr. Slope.

l'usage se répandait de son temps. Elle en a la précision un peu terne, le détail souvent inutile, l'absence fréquente de relief, et presque la valeur documentaire.

Le réalisme psychologique avait pour conséquence naturelle la différenciation des types humains non seulement, comme on l'avait toujours fait, selon leurs attributs moraux, mais encore selon l'empreinte qu'ils reçoivent de la société et des circonstances, selon leurs caractéristiques professionnelles; et parmi les très nombreux romans de Trollope, les plus intéressants sont ceux dans lesquels il s'est attaché à reproduire les mœurs et les figures ecclésiastiques. Il se défend plaisamment d'avoir servilement copié la nature, il est vrai; il déclare dans son *Autobiographie,* n'avoir jamais parlé à un archidiacre, avant d'en donner, dans l'*Administrateur,* un type en lequel chacun voulut voir un portrait, et qui est resté célèbre. Il n'en est pas moins certain que l'*Administrateur* (*The Warden,* 1855), *Les Tours du Barsetshire* (*Barsetshire Towers,* 1857), *Le presbytère de Framley* (*Framley Parsonage,* 1861), *La petite maison d'Allington* (*The Small House at Allington,* 1864) et la *Dernière Chronique du Barsetshire* (*The Last chronicle of Barset,* 1867), révèlent une connaissance approfondie de l'Eglise anglicane, de ses traditions, de ses rites religieux, sociaux et mondains.

Il a illustré la réaction de la seconde moitié du siècle contre la « Haute Eglise » et l'influence de Pusey. Toutes ses sympathies vont aux vieux dignitaires de Barchester, dans leur consternation devant l'autorité sèche, la religion « sabbatique » des « Evangélistes »; et il a tracé de ceux-ci d'inouabliables portraits — l'évêque Proudie, brouillon, zélé, bonasse et faible; Mr. Stole, son chapelain, froidement fanatique et ambitieux; son indiscrète et tyrannique épouse, Mrs. Proudie, si férue d'ordre et de bonne doctrine qu'elle a, pourrait-on dire, usurpé la mitre épiscopale, et la porte audacieusement, aux yeux scandalisés de tous. La galerie de ministres, de desservants, de diacres et d'archidiacres, de chanoines et d'évêques que Trollope a constitué est d'une richesse sans précédent — depuis le famélique pasteur de campagne Crawley, jusqu'à l'ecclésiastique lettré, ancien « fellow » d'Oxford, Arabin [130]); depuis le dilettante Stanhope [131]), jusqu'au docte et poncif Grantly [132]). Il a décrit, mieux que tout autre,

[130]) *Framley Parsonage.*
[131]) *Barchester Towers.*
[132]) *The Warden.*

les rigides observances, la vanité inconsciente, les âpres rivalités, les vertus étroites, les prétentions spirituelles et le matérialisme foncier, la fixité douce et endormeuse de ce monde fermé, concentré sur lui-même, et tout entier tourné vers le passé.

C'est parmi les non-conformistes que Mrs. Oliphant guide les lecteurs des « *Chroniques de Carlingford* »[133]). Elle peint de traits justes et vifs la chapelle sèche, sombre et froide; les mœurs du troupeau; son orgueil de corps; sa cordialité familière; sa vie sociale plantureuse, satisfaite et dévote — les thés solennels dans la salle de l'école, que président, sous les banderoles aux pieuses inscriptions, diacres et pasteurs, et où la bonne chère s'allie aux flirts et aux commérages, en même temps qu'aux prières et aux propos édifiants; les réceptions des principaux membres de la paroisse, Mrs. Tozer, femme du marchand de fromages et premier desservant, ou Mrs. Brown, la crémière.

Le pasteur nouvellement nommé à la *Chapelle de Salem* (*Salem Chapel,* 1863) est plein d'inexpérience, de fougue juvénile, d'ambitions intellectuelles et sociales. Il est orateur, et ses sermons sont l'orgueil de la chapelle qui prospère, attire un auditoire de jour en jour plus nombreux, dépasse ses rivales, et sert avec éclat la vraie foi. Lorsqu'il annonce une série de conférences sur « l'esclavage de l'Eglise d'Angleterre », faute de bancs à louer, il faut chercher dans la ville une salle plus grande; le « Music Hall » seul est d'assez vaste dimensions. Salem exulte. La popularité de Vincent n'est pourtant pas à la hauteur de son succès. Il se dérobe aux invitations de ses ouailles, évite les assiduités bien intentionnées mais indiscrètes de Phœbe Tozer, et vit solitaire. On l'accuse d'indifférence, de mépris; la malveillance naît et le poursuit dans ses moindres actes; pour comble, voici qu'il se laisse attirer par la haute société anglicane dont sa réputation d'orateur lui a ouvert l'accès; voici qu'il s'y compromet auprès d'une grande dame! L'indignation ne connaît plus de bornes.

En vain sa mère, accourue à la hâte, s'efforce d'en détourner le cours par une admirable et pathétique diplomatie, à laquelle l'a rompue toute sa vie de femme de pasteur; il est sommé d'annoncer en chaire une assemblée à laquelle il n'est pas invité; et les non-

---

[133]) *The Rector and the Doctor's Family,* 1863; *Salem Chapel,* 1863; *The Perpetual Curate,* 1864; *Miss Marjoribanks,* 1866; *Phœbe Junior, A Last Chronicle of Carlingford,* 1876.

conformistes de Salem s'y rendent fièrement, conscients de leurs devoirs et de leurs privilèges, pour examiner sa conduite. Tandis que, chez lui, il ronge son frein, et prend la résolution de se retirer, le plaidoyer de l'honnête Tozer provoque un soudain revirement d'opinion; et la décision de Vincent éclate comme un coup de foudre; il démissionne, et quitte la chapelle de Salem, lui enlevant la gloire qu'il lui avait apportée. Toutes les supplications, l'offre d'un salaire deux fois plus élevé, d'un service en argent massif, échouent. La petite paroisse déconfite rentre dans l'obscurité; elle retrouve l'harmonie, avec des satisfactions plus humbles, à l'arrivée d'un génie moins élevé et moins intransigeant, qui ne dédaigne point les tables à thé, et, dans les trois mois, épouse Miss Phœbe Tozer.

Il y a dans le tempérament et l'expérience du héros tous les éléments d'une crise religieuse. Il expose l'impossibilité de guider un troupeau dont on est l'élu, le dépendant, en même temps que le pasteur; et c'est un des points vifs de l'histoire. Il rêve d'une Eglise de l'avenir — « association idéale, primitive et large, encore irréalisée, mais *réelle* à coup sûr » (chap. 43). Il fonde une « Revue philosophique » une fois dégagé de ses liens avec Salem; il est un moment soutenu par tout ce que le non-conformisme compte d'intellectuels. Mais, brusquement, Mrs. Oliphant abrège, tourne court; Vincent garde l'habit, et ne renonce pas à son ministère. Le livre ne contient aucune suggestion précise d'ordre social ou moral; il reste vague, rapide, avare d'idées positives sur le fond même du sujet — la vie religieuse. Il ne se rattache à son temps que par les dons d'observation qui s'y révèlent. Il mériterait une place plus brillante dans la littérature anglaise, s'il n'était déparé par une intrigue secondaire, artificielle et mélodramatique, où se sent l'influence de Wilkie Collins, pour qui l'auteur avait une vive admiration.

Le goût de Vincent pour les émotions troubles ou violentes l'amenait parfois à perdre le sens de la réalité, remarque Mrs. Oliphant; un jour où il avait effaré son prosaïque auditoire, en s'abandonnant aux fantaisies d'un esprit jeune et inquiet, il perçoit soudain « l'irréalité chez lui des sentiments qui avaient produit cette impression sincère chez les autres; et, pris d'amusement, se met à accentuer ses couleurs, à chercher des effets plus hardis et plus frappants » (chap. 10). Il cède là à une tentation à laquelle il paraît bien que l'auteur n'ait pas résisté. Dans *La Cité Assiégée* (*The Beleaguered City*, 1880), et plusieurs autres récits, d'ailleurs appréciés du public, elle n'alimente plus son art que d'émotions

intenses ou morbides et de fantaisies mélodramatiques ou terrifiantes [134]).

En ce qui touche au réalisme, Mrs. Oliphant fut donc une âme divisée. Elle écrit à son éditeur Blackwood, qui lui avait reproché son insensibilité à l'égard d'un de ses personnages les mieux dessinés, « *Miss Marjoribanks* » (1866) : « Je hais moi-même cette école de romanciers sans âme qui développent un caractère sans s'inquiéter le moins du monde de savoir s'il est bon ou mauvais, s'il touche ou révolte le cœur »... Mais elle se déclare incapable de modifier son héroïne ; il semble que celle-ci se soit imposée à elle du dehors et ne lui appartienne pas ; elle regrette la minutie qu'elle a apportée à la décrire, et, affirme-t-elle, voudrait bien la rendre conforme au goût du lecteur. « Introduire brusquement un changement dans sa nature, et l'amollir par une soudaine tendresse, serait imiter Dickens dans ses repentirs faux et vulgaires. Miss Marjoribanks doit rester une et indivisible » [135]).

En dépit de ses réserves, en dépit de ses récits de pure imagination, c'est pour la vérité de ses portraits et de ses tableaux de mœurs, c'est pour sa psychologie piquante, concrète, familière, sa fidélité aux conditions de l'existence moyenne, que Mrs. Oliphant est louée presque chaque année dans l'*Athenæum*, lors de l'apparition successive de ses très nombreux romans, et c'est à ces mêmes qualités qu'elle doit son rang dans l'histoire littéraire anglaise.

A. Trollope et Mrs. Oliphant ont l'un et l'autre adopté une forme d'expression que prend volontiers le réalisme — celle des romans en série, dans lesquels réapparaissent les mêmes personnages. Leurs récits ont ainsi une allure ample, indéfinie, continue, et se rapprochent de la vie, où tout s'enchevêtre, où rien ne commence et rien ne finit. Ils doivent leur unité parfois à ce qu'ils retracent l'histoire d'une même famille, plus souvent, au milieu décrit ; et ils aboutissent alors naturellement au réalisme local ; c'est dans le paysage ensoleillé et paisible d'un comté méridional que Trollope a reconstitué la vie qui sommeille autour des vieilles cathédrales ; et les *Chroniques de Carlingford* nous transportent dans une petite ville du centre industriel de l'Angleterre.

[134]) *A Beleaguered City*, 1878 ; *Two Stories of the Seen and the Unseen*, 1880 ; *A Little Pilgrim in the Unseen*, 1882 ; *The Wizard's Son*, 1884 ; *The Land of Darkness*, 1888.

[135]) *Autobiography*.

L'amour des faits concrets dans leur détail, et leur variété, avait conduit de bonne heure les auteurs britanniques à décrire l'aspect, les mœurs et les coutumes des régions qui composent le Royaume-Uni. J. Galt, dans *Les Annales de la Paroisse* (*The Annals of the Parish,* 1821); Miss Mitford dans *Notre Village* (*Our Village,* 1824-1832); Miss Edgeworth dans ses romans irlandais, Mrs. Gaskell dans *Cranford* (1853), avaient montré l'intérêt et la richesse de ce genre. Il prit entre 1860 et 1880 un développement considérable, avec les récits où Blackmore ressuscite l'histoire du Devonshire dans un cadre rural savoureusement dépeint; avec les romans farouches que S. Baring Gould situe dans le décor sauvage de la côte occidentale; avec G. Mac Donald et toute l'école du « Jardin potager »[136]), qui entreprit de rendre la physionomie austère et rude, le spiritualisme intense, les vertus et l'humour de la vieille Ecosse; et surtout avec les ouvrages dans lesquels T. Hardy a évoqué les traditions païennes et la fraîche ou sombre beauté du Wessex[137]). C'est là une veine qui court à travers tout le roman de l'époque, à quelque genre qu'il appartienne, et qui, dans les récits les plus romanesques ou les plus imaginatifs, introduit un élément d'observation et de vérité; mais c'est aux études de mœurs et de caractères qu'elle reste associée le plus naturellement.

On pourrait trouver, dans la période qui nous occupe, maint autre exemple du réalisme psychologique en Angleterre — chez des écrivains aussi divers, par exemple, que le délicat et douloureux Hale White, l'ardente rationaliste E. Lynn Linton, le pittoresque et romantique W. Black, l'édifiant G. Mac Donald, dans ses récits écossais, à demi mystiques, à demi spirites; ou chez la propre fille de Thackeray, Lady Ritchie, auteur d'études libres et pénétrantes, pimpantes et délicates, à laquelle manque seulement, pour s'imposer, le souffle d'une personnalité forte ou originale. C'est là une des formes éternelles de l'art; et une de celles qui ont poussé dans le sol britannique les racines les plus profondes. Mais ce moment seul de son développement nous intéresse, où le réalisme a étendu son champ d'observation,

---

[136]) « *The Kail-Yard-School* »; cette école comprend surtout l'œuvre de M. Mac Donald, celle de Barrie et de Jan Maclaren.

[137]) On trouve une curieuse anticipation des *Wessex Novels* dans les *Chronicles of Dartmoor,* 1866, en 6 vol. de Mrs. Marsh Caldwell. On peut encore mentionner parmi les études de mœurs locales les *Tales and Sketches of Lancashire Life* (1862-1863) de Brierley.

a resserré sa prise sur les faits, et s'est exprimé d'une façon systématique, pour obéir aux exigences d'esprits consciemment ou inconsciemment dominés par un idéal scientifique.

Ses moyens cependant sont restés limités. La psychologie ne peut être entièrement objective et impersonnelle; là où elle règne, elle met en jeu la mémoire, les sentiments, exige un travail de conjecture, de comparaison, d'interprétation. Malgré les efforts de ses représentants pour s'effacer derrière leurs personnages, on les sent toujours présents; leurs analyses et leurs synthèses sont inspirées par leurs idées préconçues, leurs préjugés, leur culture de classe, par des habitudes d'esprit dont ils ne peuvent se défaire. Chez G. Eliot, Meredith, Trollope, Mrs. Oliphant et leurs émules, la passion, les instincts restent contenus; les crudités, les brutalités de la nature, le plus souvent écartées ou voilées; les pudeurs du temps, respectées. Leurs audaces sont d'ordre intellectuel; leurs méthodes relèvent de la philosophie, plutôt que de la science; et ils se montrent volontiers moralistes. Ils doivent fréquemment intervenir, pour commenter, expliquer les dessous, les complexités qui n'apparaissent pas assez dans l'action. Ces éclaircissements impliquent une allure lente, coupée, des longueurs, des préparations ou des retours sur le passé qui nuisent à l'illusion; leurs récits n'ont pas toute la vivacité et toute la couleur possibles; leur direction d'attention est telle que, sous leurs regards, le monde extérieur pâlit devant celui des âmes.

Le réalisme serait resté incomplet en Grande-Bretagne, s'il n'avait trouvé des adeptes dans l'école opposée à la leur.

* * *

L'antagonisme du roman psychologique et du roman d'intrigue est, ainsi qu'on l'a observé, une question de degré, et nullement de principe. D'un côté A. Trollope, dans son *Autobiographie*, note que les seuls grands romanciers sont ceux qui ont concilié la vérité des caractères avec l'intérêt du récit; de l'autre, Wilkie Collins soutient qu'une intrigue émouvante implique des personnages bien construits (*The Woman in White*, préf.); et Charles Reade déclare qu'il entend associer de la psychologie, voire même de la philosophie, à ses histoires « sensationnelles » (*Hard Cash*, préf.). Pour tous deux cependant, l'intérêt des situations et des événements prime celui des caractères ou des idées; et ils s'adressent à la sensibilité, à l'imagination plus

encore qu'à la raison ou à l'intelligence. Ils se réclament volontiers de Dickens, qui avait donné le modèle de récits dramatiques, ingénieux, familiers, tout animés de passion et parés des couleurs de la vie. On sait qu'il fut l'ami, le grand patron littéraire du premier, et C. Reade avait pour lui une admiration qui le rendit injuste, dit-on, non seulement pour G. Eliot, mais aussi pour Thackeray et Fielding [138]).

Ils avaient le sentiment de représenter une forme d'art indûment négligée. W. Collins se félicite de l'accueil enthousiaste qu'a reçu sa « *Femme en Blanc* » (*The Woman in White,* 1860), parce qu'il y trouve la consécration du « principe littéraire » qui, dit-il, l'a guidé depuis le début de sa carrière — à savoir, « l'opinion démodée » que l'objet d'un romancier est avant tout la narration d'une histoire intéressante (préf.); il défend les mêmes vues vingt ans après, en termes analogues, dans la préface de *Cœur et Science* (*Heart and Science,* 1883). La défaveur de ce genre était d'ailleurs toute relative; il répondait aux préférences spontanées d'un trop grand nombre de lecteurs pour n'être pas populaire. C. Reade, W. Collins, Mrs. Braddon, Mrs. Henry Wood, J. Paine, Ouida — pour ne mentionner qu'eux — ont été célèbres; et ils ont de nos jours de nombreux descendants. En outre, leur influence s'est étendue à bon nombre d'écrivains qui avaient d'autres ambitions que les leurs, tels que Mrs. Oliphant, Mrs. Lynn Linton, W. Besant, S. Baring-Gould et Lucas Malet. Le grand Hardy lui-même ne semble pas y avoir entièrement échappé.

Le roman sensationnel n'est point porté à la recherche du vrai pour lui-même; il se détourne des réalités moyennes et médiocres, des patientes et minutieuses analyses que demande l'intelligence des faits. L'idéal scientifique n'est point du tout le sien. Si C. Reade tient à faire figure d'intellectuel, les découvertes et les perspectives nouvelles le préoccupent assez peu; et on a vu que W. Collins est résolument hostile aux savants et aux philosophes. La forme d'art qu'ils préconisent, en évitant la monotonie, la banalité de la vie quotidienne, cependant, risquait de tomber dans l'invraisemblable. Il fallut donner à l'invention, qui y était maîtresse, un contre-poids ou un soutien dans la réalité. Beaucoup d'écrivains ont entremêlé,

---

[138]) W. C. Phillips : *Dickens, Reade and Collins, Sensation Novelists,* chap. 3. Voir aussi *C. Reade, a Memoir* par C. L. Reade et Compton Reade, vol. II, chap. 12.

non sans habileté, les scènes familières aux situations mélodramatiques ou aux complications de l'intrigue; et les théoriciens du genre, W. Collins et C. Reade, inspirés et conseillés par Dickens, ont insisté pour que le romancier reste toujours fidèle à des faits contrôlés, s'assurant ainsi de ne pas dépasser les limites du possible. Ramenés au souci de l'exactitude, ils ont apporté au « réalisme » leur contribution; ils ont affirmé et défini la « méthode documentaire » avec un détail, une attention aux procédés matériels et aux applications, une rigueur de principe, qui montrent la prise de l'idéal scientifique sur les esprits les moins portés à lui demander leur inspiration.

C. Reade ne devint romancier qu'assez tard; il réfléchit quinze ans avant de s'y sentir préparé, dit-il; et il en avait près de quarante quand il publia son premier récit. Il débuta par le théâtre, et passa au roman, sans toutefois altérer considérablement son style. Il séjourna de bonne heure et à plusieurs reprises en France [139]); sa première pièce est une adaptation de Scribe et de Legouvé [140]); son plus grand succès à la scène fut un drame emprunté à l'*Assommoir* de Zola, « *Drink* » (représenté en 1878). Esprit informé, cultivé, il fut en contact avec la pensée française au moment où Flaubert, les Goncourt, le Maitre de Médan dégageaient les théories du Naturalisme; le respect des faits, l'utilisation du document y tiennent, on le sait, une large place; et il devait être ainsi confirmé dans les idées qu'après Dickens, et avec W. Collins, il allait exposer. Quelques antécédents qu'aient eus ses déclarations, toutefois, sur l'une ou l'autre rive de la Manche, elles sont entourées d'un luxe de détails, elles ont une minutie et un dogmatisme, qui leur appartiennent en propre.

Il qualifie le roman historique qui le rendit célèbre: *Le Cloître et le Foyer* (*The Cloister and the Hearth*, 1861), de « récit imaginatif fondé sur des faits contrôlés » [141]). Dans la préface du roman qu'il publia ensuite, *Espèces sonnantes* (*Hard Cash*, 1863), il affirme ses principes : « Cet ouvrage » — dit-il — « comme le précédent, ne contient rien que de vrai; il a été construit à l'aide d'une multitude de volumes, brochures, journaux, manuscrits, mémoires, lettres et témoignages ». Ses romans à thèses sociales soulevèrent des polé-

---

[139]) Voir C. L. Reade et Compton Reade, o. c.
[140]) *The Ladies' Battle*, d'après *Duel en amour*, joué en 1851.
[141]) Préface de *Hard Cash*.

miques dans lesquelles il défendit vigoureusement la valeur de ses informations, citant ses sources, pour chaque fait contesté, imperturbablement [142]).

Dans un récit sur lequel on aura l'occasion de revenir : *Une terrible tentation* (*A Terrible Temptation,* 1871), il a décrit l'homme de lettres selon son cœur. Le romancier Rolfe a enregistré, assimilé une prodigieuse quantité de l'expérience humaine ; sa merveilleuse collection de documents, sa sagacité, son étude approfondie de toutes les situations possibles, des rencontres et des événements les plus extraordinaires, en font le conseiller le plus éclairé, le « détective » le plus subtil qu'on puisse imaginer ; sa science lui permet de dévoiler les mystères et de prévoir l'avenir; si bien que l'héroïne, dans les inconcevables difficultés où elle se débat, ne saurait prendre un parti plus sage que de le consulter, quoiqu'il lui soit complètement étranger ; et il suggère un stratagème qui la sauvera; car il met tout son savoir et tout son art à la disposition de ses semblables. Ses succès de plume lui ont d'ailleurs valu une immense fortune. Il travaille dans une vaste salle, ornée de palmiers et de fougères ; les murs recouverts de miroirs en prolongent à l'infini les perspectives. De tous côtés, des cartonniers, classeurs, fichiers, où brochures et journaux sont soigneusement étiquetés, témoignent de son labeur. Près de la fenêtre se dresse une table surchargée de livres, feuilles et revues; tout autour sont de grandes corbeilles à linge en guise de paniers à papier, pour les textes sans valeur. En place d'honneur on voit un pot de colle et des ciseaux; les passages relatifs à quelque situation intéressante dans les innombrables périodiques, quotidiens, récits d'explorations et de voyages, mémoires, publications officielles, qui passent entre les mains du romancier, sont découpés et collés sur des registres, classés par ordre alphabétique selon leur sujet. Rolfe passe à ce travail plusieurs heures par jour — comme l'auteur lui-même, dit-on. Veut-il composer? Les documents ainsi réunis nourrissent entièrement ses écrits; il n'avance rien qui ne s'y trouve (vol II, chap. 8).

Porté à ce point, le culte du document touche à l'absurdité. Il fallait avoir une faculté d'invention étrangement robuste, et bien dépourvue de susceptibilité, pour se plier à de pareils procédés.

---

[142]) Ses articles polémiques ont été réunis en vol. sous le titre de *Readiana.*

W. Collins paraît les avoir acceptés sans réserves. Dans *Mari et Femme* (*Man and Wife,* 1870), il cite le rapport d'une Commission Royale chargée de faire une enquête sur la législation du mariage, et plusieurs avis médicaux sur l'effet néfaste des sports pratiqués avec excès (préface) ; il publie en outre, dans un appendice, les extraits de journaux sur lesquels est fondé son récit. Dans la préface de *Cœur et Science* (*Heart and Science,* 1883), il nomme diverses hautes autorités en faveur de sa thèse — Ferrier et Faraday entre autres ; et il écrit, s'adressant à ses lecteurs : « Permettez-moi de vous épargner une longue liste de livres consultés, et de journaux ou de revues mutilés par mes coupures ».

Le désir de s'appuyer sur des textes ou des témoignages précis est si répandu en cet âge qu'on le trouve d'ailleurs dans toutes les écoles — chez G. Eliot, chez S. Butler, par exemple, on le verra. Ce ne sont pas là des disciples de C. Reade, non plus que G. Moore, qui a emprunté directement au Naturalisme français le respect du document et l'usage du carnet de notes ; non plus que W. Besant, bien qu'il se flatte d'avoir longuement exploré « Stepney, Whitechapel, Poplar, St George in the East, Limehouse, Bow, Stratford et Shadwell » avant d'écrire : « *Toutes les espèces et les conditions humaines* » (*All Sorts and Conditions of Men,* 1882) — non plus que Mallock, quoiqu'il se soit inspiré des *Confessions* de Marie Bashkirtseff dans un de ses romans, et l'ait intitulé témérairement : *Un Document humain* (*A Human Document,* 1892) ; non plus que T. Hardy, bien que ses romans soient accompagnés de notes sur le Wessex, et d'une carte de la région ; non plus que tel ou tel autre, habile ou scrupuleux, que l'on pourrait encore citer.

L'idéal documentaire est un trait général du réalisme entre 1860 et 1890 ; ses sources sont multiples ; il jaillit directement des habitudes mentales encouragées par le prestige de la science, et ne saurait être rattaché exclusivement à la personne ni à l'influence d'aucun écrivain en particulier. Il n'en est pas moins vrai que C. Reade a donné à cette doctrine une forme extrême, et tout à fait frappante. Ses romans, ses déclarations, les bruyantes polémiques soulevées par plusieurs de ses livres, contribuèrent largement à la répandre, en l'imposant à l'attention de tous.

Sur d'autres points encore, le roman sensationnel a favorisé le développement du réalisme. Il a tendu à la brièveté, à la concision, plus susceptibles de produire des effets violents que les longs récits auxquels Richardson et ses descendants avaient

accoutumé les lecteurs en Grande-Bretagne; il a éliminé les commentaires, les analyses, les digressions qui interrompent et ralentissent l'action; il a adopté la présentation directe des événements, rapportés par un témoin, ou relatés en un objectif exposé; il a usé le plus possible du style dialogué, qui rappelle le théâtre. C. Reade, avec *Peg Woffington* et *Christie Johnstone* (1853), débuta par une tentative hardie pour réduire les dimensions habituelles du roman. Ses autres livres, comme ceux de W. Collins, sont d'une longueur inférieure à celle qu'autorisait l'usage[143]). Il entre généralement dans le vif de son sujet par un dialogue ou un entretien à travers lequel le lecteur doit démêler les fils de l'intrigue. Il fait un effort évident pour rester fidèle à la médiocrité, à la discontinuité, aux incorrections, à la vulgarité, à l'usage de l'argot, que comportent les conversations courantes.

Cette conception de l'art devait se répandre beaucoup entre 1880 et 1890. On la retrouve chez une infinité d'auteurs de tout ordre; elle a donné à la nouvelle — à la « tranche de vie » comme on dit en France — qui prend rang comme genre littéraire vers cette époque, quelques-unes de ses règles essentielles. Elle est inspirée, chez C. Reade, chez W. Collins, chez leurs imitateurs, par le désir d'ébranler la sensibilité, l'imagination, et de les tenir en éveil; mais le besoin ou le goût de la vérité y trouvent aussi leur compte. Si ces écrivains abandonnent l'analyse et les spéculations abstraites, ils aboutissent à certaines méthodes qui voisinent avec celles des sciences concrètes. Le romancier qui choisit, détache une scène, la présente en lui donnant le plus de relief possible, rappelle l'expérimentateur qui circonscrit, isole l'objet de son étude, et projette ensuite sur lui un pinceau de lumière éclatante.

Le réalisme de C. Reade parfois dépasse la forme et atteint le fond. Il a revendiqué pour l'art le droit de peindre la passion et la sensualité. Il s'écartait ainsi des premiers romanciers Victoriens — de Dickens, comme de Thackeray — tout autant que du roman psychologique à la manière de G. Eliot.

Il a publié, de la jalousie, une étude qui fut célèbre, dans « *Griffith Gaunt* » (1866). Le héros, qui donne au livre son titre, s'est épris d'une jeune et belle cousine catholique, Kate Peyton, d'ancienne race, fière et sans fortune, intellectuelle, raffinée, et

---

[143]) Voir W. C. Phillips, o. c., chap. 3 et 4.

d'abord indifférente. Du premier coup la passion de Griffith s'affirme; le dédain même l'attise; rien ne le fera renoncer à la femme qu'il aime. Il la poursuit, l'assiège, la dispute à un rival plus fortuné, crie son désespoir lorsqu'il se croit repoussé, au grand dégoût du père de l'héroïne, qui lui jette au visage qu'il est indigne du nom de « gentleman ».

L'instinct s'est emparé de lui; il porte le masque de sa passion; ses traits blêmissent, se révulsent lorsqu'il aperçoit son rival. Il le provoque en un duel à mort. Tous deux ont testé en faveur de Kate Peyton — mais Griffith, à condition qu'elle n'épouse pas l'autre. Par un subterfuge, elle arrête le combat; et dominée, touchée par la violence du sentiment qu'a montré son cousin, elle se résout enfin et se promet à lui. Cette victoire ne change pas un cœur où la jalousie sommeille pour surgir au moindre prétexte. Marié à celle qu'il aime, il suspecte le prêtre qui dirige sa conscience, le surprend avec elle, le jette à terre, le foule aux pieds, fuit, et tombe en proie à une crise d'épilepsie longuement décrite, puis à une fièvre cérébrale.

Lorsqu'il revient à lui, il a été recueilli par un brave homme, dont la fille l'entoure des soins les plus empressés; il croit avoir été trahi; elle lui plaît. Il se contiendrait, s'il ne la voyait sur le point de se marier. Sa passion maîtresse le ressaisit; nul ne connaît son nom, son histoire — il l'épouse. Son amour pour Kate n'est pourtant pas éteint; et lorsque l'innocence de celle-ci lui est révélée, il fuit, désespéré, rongé de remords; il cherche à disparaître du monde. Par un dramatique concours de circonstances, Kate est accusée de l'avoir assassiné; il reparaît alors, et ses deux victimes lui pardonnent. Apaisé, enfin, il revient à ses premières amours; et sa seconde femme est épousée par le deuxième prétendant de Kate, son rival du début. Intrigue et dénouement sont caractéristiques de Reade. C'est pourtant le mieux construit, le plus simple, le plus pathétique de ses romans. On voit du premier coup ce qui le sépare d'un réalisme réfléchi et conséquent. Il y a une providence, doublée d'un « *Deus ex machina* », dans ses œuvres. En outre, exception faite pour certains aspects de la passion, ni le détail, ni le tour général du récit n'échappent aux conventions et au snobisme moral du roman de société.

« *Griffith Gaunt* » souleva une tempête de protestations, notamment en Amérique. Reade répondit à ses critiques et détracteurs par une brochure agressive et retentissante sur les secrets penchants de

ceux qui prétendent être les défenseurs de la vertu [144]). Le thème qu'il avait choisi, et la manière dont il l'avait traité, frappèrent fortement un public qui commençait à se lasser des fadeurs sentimentales et des chastes réticences. La littérature ne devait pas tarder à s'ouvrir largement aux réalités de la passion; et la jalousie occupa dans le roman pendant les trente dernières années du siècle une place à laquelle la sensation causée par le roman de C. Reade n'est peut-être pas étrangère [145]).

Lorsqu'il écrivit « *Une terrible tentation* » (*A Terrible Temptation,* 1871), il n'ignorait pas qu'il allait encore à l'encontre des conventions morales et littéraires les mieux établies; et c'est d'un principe réaliste qu'il se réclame à l'avance. « Je vais offenser les mères de famille, je le crains fort » — écrit-il —, « Cassel consentira-t-il à me publier? — je me le demande . . . Cependant, est-il vraiment blâmable de dire la simple vérité — à savoir que les jeunes gens riches ont tous des maîtresses; et que celles-ci ne sont point de poétiques créatures, mais seulement des femmes grossières et sans culture, parées de vêtements à la dernière mode? . . . » En fait, son ouvrage souleva une telle opposition qu'il dut le modifier en cours de publication; il se le vit refuser par plusieurs maisons, lorsqu'il chercha à le faire paraître en volume, et fut trop heureux que Chapman le lui prît au rabais. La critique se déchaîna de nouveau sur les deux rives de l'océan; et C. Reade défendit la pureté de ses intentions avec sa vigueur accoutumée [146]).

Ce roman, si discuté, est le récit des amours et de la fortune de Sir Charles Basset, jeune homme de famille. A la veille d'épouser une charmante personne de la meilleure noblesse, il lui faut se séparer d'avec sa plus récente maîtresse, la Somerset. Cette demi-mondaine l'a honoré de ses faveurs, après beaucoup d'autres; son his-

---

[144]) *The Prurient Prude. (Readiana.)*

[145]) La jalousie est un des ressorts de l'action chez Hardy dans *The Return of the Native,* 1878, *Tess of the D'Urbervilles,* 1891, *Jude the Obscure,* 1894-1895, et dans plusieurs de ses autres romans. Chez Eliza Lynn Linton, dans *Patricia Kemball,* 1874, elle conduit au meurtre. Le héros de S. Baring Gould, dans *Mehalah,* 1880, incarne, avec une sauvage volonté de possession, la haine amoureuse la plus aveugle. Hall Caine met en scène ce vice dévastant une âme basse dans *A Son of Hagar,* 1886; et dans le *Salaire du Péché,* 1891, Lucas Malet montre une amante inquiète, emportée, envieuse de sa propre fille.

[146]) Voir C. L. Reade et Compton Reade, o. c., vol. II, chap. 11.

toire est contée par bribes au cours d'une conversation de club, entre jeunes gens, et son portrait tracé à l'emporte-pièce. Le lecteur est ainsi initié aux étapes de sa brillante et scandaleuse carrière; il apprend son humble origine, sa beauté, ses succès, son chic, ses façons audacieuses, son humeur autoritaire et violente, ses vulgarités de manières et de langage, sa bonté animale, lorsque rien n'excite sa colère, et son penchant à la dévotion. Il est ensuite conduit dans son boudoir luxueux et parfumé; il assiste à ses fureurs, lorsque Sir Charles lui apprend qu'il entend se marier. Vitupérations, crise de nerfs, rien n'y manque; la délaissée ne se console que sur la promesse d'une grasse donation. On prend rendez-vous avec le notaire de famille; on signe, on soupe au champagne, et on se sépare sur les rires et les joyeux propos. Tout semble arrangé.

C'est ce premier épisode qui a le plus choqué l'opinion, parce qu'il dévoile complaisamment un aspect de la vie que le public anglais prétendait ignorer; le tact moral de l'auteur, en outre, n'y apparaît pas irréprochable. Le roman dans la suite se complique, et devient, comme tous ceux de la même plume, un tissu de sombres intrigues. Reade y marque encore son mépris des conventions en donnant pour pivot à l'action une naissance illégitime, les combinaisons qu'elle favorise, et les soupçons divers qu'elle suscite. Après l'attaque de nerfs du début, il s'arrange pour amener une crise d'épilepsie, et, comme dans *Griffith Gaunt*, la décrit minutieusement.

L'étude des désordres physiologiques s'ajoute ainsi à celle de la passion sous ses formes instinctives; cette direction d'attention se traduit encore par de fréquentes allusions à l'hérédité, au tempérament; et elle trahit sans aucun doute quelque influence du Naturalisme français. Mais les préceptes et l'exemple de Flaubert, de Zola, des Goncourt, ne firent que fortifier et préciser des tendances préexistantes chez C. Reade, et d'ailleurs en accord avec un ordre de préoccupations que la science récente avait mis au premier plan. Son art visait à saisir l'imagination en ébranlant les nerfs; les plaisirs, les appétits sensuels et la passion brutale, les fatalités, les désordres de la nature physique chez l'homme, y étaient particulièrement propres; et la nouveauté de sujets jusque-là défendus ajoutait au caractère sensationnel des descriptions ou des récits.

La littérature anglaise s'orientait d'elle-même vers l'indépendance, l'audace, la franchise. Et il est significatif que l'un des premiers effets de ce changement se rencontre dans un milieu particulièrement conservateur et fermé aux influences étrangères. Miss

Rhoda Broughton était fille de pasteur ; et lorsqu'elle publia anonymement en 1867 son roman : « *Comme une fleur* » (*Cometh up as a Flower*), son père, scandalisé, lui en interdit la lecture, dit-on. La critique déclara n'y trouver qu'indélicatesse, indécence, vulgarité. Miss Broughton fut cependant, entre 1860 et 1880, un des auteurs les plus lus et aimés du public. Son étoile a pâli aujourd'hui devant d'autres; et son réalisme paraît timide. Il était, en 1881 et 1882, mis en contraste avec le naturalisme français, et loué pour sa modération par Brunetière et G. Droz[147]). C'est que R. Broughton, bien qu'elle déclare vouloir copier la nature à la façon des peintres hollandais, s'attache invariablement aux spectacles aimables, aux lieux riants; elle ne nous conduit pas hors de ce que l'on appelle la « bonne société »; et une partie de son succès vient sans doute du tour mondain et brillant de ses récits.

Mais dès son premier livre, elle affirme un tempérament impatient de toute contrainte. Son héroïne, Nell, est extrêmement éloignée de l'idéal féminin conventionnel — de celui qu'on trouve chez Miss Yonge ou Mrs. Craik, par exemple, voire même chez Dickens et Thackeray. Elle court à l'amour comme le papillon à la flamme, donne des rendez-vous clandestins, livre son cœur en une rencontre de hasard, sans se soucier de l'assentiment paternel, s'extasie sur la carrure, la prestance, la chevelure du bien-aimé, tombe dans ses bras à la troisième entrevue, flirte avec délices et fait tête haineusement contre les ruses intéressées de sa sœur. Lorsque, mariée à un autre qui a le tort inexpiable d'être vieux, elle demande à celui qu'elle aime de l'enlever, pour fuir avec lui patrie, famille, mari, c'est lui qui refuse, par respect pour elle; et elle meurt dans le devoir, faute d'avoir réussi à s'en évader.

Cette mince concession à la morale n'empêche pas de sentir, dans la conception de l'amour chez Miss Broughton, avec de la fraîcheur, et une aimable jeunesse, une fougue, un abandon, une sensualité inusités. Son talent est inégal; il manque de force, de profondeur, d'originalité. Mais bien qu'il n'échappe entièrement ni au snobisme, ni à la naïveté, il est réaliste par plusieurs de ses traits. R. Broughton aime l'exposition directe, brève, le style dialogué, coupé

---

[147]) Brunetière: *Le Roman Naturaliste* (*Les romans de Miss Broughton*); G. Droz, préface à la traduction de *Cometh Up as a Flower, Comme une Fleur,* par A. de Vigneries, 1882.

de commentaires analogues par leur concision et leur objectivité à des indications scéniques. C'est ainsi que se présente, par exemple, un de ses derniers romans: « *Cette chère Faustine* » (*Dear Faustina,* 1897); et elle y fait la critique des prétentions féministes avec une vivacité dans la satire, une pénétration psychologique, qui montrent que son goût des réalités n'est point limité au sentiment ou à la passion.

C'est néanmoins par sa franche peinture de l'amour que Miss Broughton intéresse surtout l'histoire du roman. La génération d'écrivains à laquelle elle appartient, et celles qui suivirent, respirèrent dans l'atmosphère de leur temps le respect des faits; chez l'auteur de « *Comme une Fleur* », chez C. Reade, chez d'autres encore, les exigences intellectuelles se sont alliées ou subordonnées à la recherche d'émotions tendres ou violentes; et ces écrivains ont dégagé les relations entre les sexes des voiles dont le roman Victorien traditionnel les avait enveloppées. Ce mouvement, comme dit Mr. Hardy — parlant de son premier livre qui, publié en 1871, en est tout animé — commençait à se dessiner « avant qu'il y eût en Grande-Bretagne un nom français pour le désigner »[148]). Mais il reçut du Naturalisme une impulsion nouvelle. Pour s'en convaincre il suffit de comparer les récits de Miss Broughton chez qui les instincts, tout en s'exprimant hautement, restent droits, très pénétrés de sentimentalisme, les actes, le plus souvent corrects et les âmes, saines, à ceux d'une Sarah Grant — tempérament très analogue, sur lequel ont passé les aveux, les fièvres, le trouble, l'immoralité, le pessimisme, d'une littérature et d'une philosophie obsédées par les vérités cruelles[149]).

On l'a dit, C. Reade, en rapportant des faits contrôlés, donne une impression d'artificialité, alors qu'un véritable réaliste — De Foe, par exemple — avec des événements imaginaires, reconstitue la vie même; et son goût pour les situations extraordinaires, pour le drame, est tel que, s'il tend une main à Zola, il pourrait donner l'autre à Mrs. Radcliffe[150]). R. Broughton de même, tout en montrant une humeur rebelle, de la fougue, et parfois une sorte de verve impertinente, à la manière de Gyp, ou d'Abel Hermant, rappelle par ailleurs les effusions lyriques du romantisme le plus exalté.

---

[148]) *Desperate Remedies,* préf. à l'éd. de 1896.
[149]) *A Domestic Experiment,* 1891; *The Heavenly Twins,* 1893.
[150]) Voir W. C. Phillips, o. c., ch. 3.

Pour le roman sensationnel ou le roman romanesque, la vérité ne pouvait être qu'un moyen et non une fin — un hommage rendu aux exigences du public, non l'expression d'une préférence déterminée d'une foi personnelle. La méthode objective et documentaire, le réalisme de la passion, ne devaient atteindre à leur plein développement qu'en s'appuyant sur des principes qui fissent du vrai, et non du pathétique, ou du touchant, le but même de l'art.

Ces principes se trouvaient exposés et illustrés en France entre 1860 et 1880 avec une netteté, une force, un esprit de système, qu'on ne trouve pas en Grande-Bretagne, et qui eurent sur les romanciers d'outre-Manche une action considérable. Le réalisme anglais fut enhardi, affermi, et se laissa, dans une certaine mesure, orienter par notre naturalisme. Les théories de Zola achevèrent de lui révéler ses rapports avec la science.

8

L'Influence du Naturalisme

Le goût du vrai dans l'art s'est manifesté en France pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle plus tôt, avec plus d'intransigeance et d'éclat qu'en Grande-Bretagne. Aux alentours de 1850, peintres, journalistes, critiques, hommes de lettres, romanciers, groupés en écoles, ou suivant isolément la pente de leur tempérament, dégagent les aspects divers d'une conception de l'art et d'une technique nouvelles[151]). A la chaleur des discussions, dans les clubs ou les cafés, dans les journaux, les revues et les brochures de polémique, une doctrine se forme, au cours des années suivantes, qui trouvera son expression la plus osée et la plus complète en 1880 et 1881, sous la plume de Zola[152]). Mais longtemps auparavant, les idées sur lesquelles elle repose avaient commencé à porter leurs fruits. On se souvient que *Madame Bovary* parut en 1857; les premiers livres des

---

[151]) Voir l'ouvrage d'E. Bouvier, *La Bataille Réaliste.*

[152]) Dans *Le Roman expérimental,* 1880, et les *Romanciers Naturalistes,* 1881.

Goncourt, *Sœur Philomène, Renée Mauperin, Germinie Lacerteux,* en 1861, 1864 et 1865; *Thérèse Raquin,* par où Zola s'affirma comme réaliste, en 1867, et ses *Rougon-Macquart,* avec le manifeste qui sert au livre de préface, en 1871. A partir de cette date, jusque vers 1880, la marée est étale. Le Naturalisme entraîne non seulement les esprits positifs, curieux des faits ou soumis à leur discipline, mais aussi des émotifs, des impressionnistes comme Malot, Daudet, les Goncourt eux-mêmes; et il emporte presque tous ceux qui, un peu plus tard, rénoveront le roman au nom de la psychologie, de la morale, de l'art ou de la religion — E. Rod, Huysmans, P. Margueritte, M. Prévost.

Les critiques ont distingué chez nous la théorie de « l'art pour l'art », à la manière de Flaubert et des Goncourt, et le réalisme didactique, représenté par Zola et ses disciples [153]). Chez les premiers, l'observation, l'étude de la vie dans la discontinuité de ses apparences, dans sa monotonie, dans sa médiocrité essentielle, aboutit à des œuvres savamment objectives. L'auteur s'interdit de laisser apparaître ses idées, ses préférences ou ses révoltes. Mais comme la petitesse morale et la vulgarité sont plus répandues que les hautes vertus, comme le peuple, par le nombre, l'emporte sur l'élite, les récits inspirés par cette conception de l'art s'attachent aux basses classes, à la mesquinerie, au vice; et comme à une âme d'artiste, qui s'interdit toute interprétation d'ordre philosophique, moral ou esthétique, la réalité est prosaïque, dure et triste, ils sont tout chargés d'un pessimisme implicite.

Chez le Maître de Médan et ses disciples, le réalisme — ou, pour employer le nom qu'ils donnent à leur doctrine, le Naturalisme — est associé à une philosophie et à une morale scientifiques. Et cette alliance n'a rien de contradictoire; car ils croient à leurs idées d'une foi entière; pour eux, elles sont fondées sur l'expérience, irréfutablement démontrées; et ce n'est pas s'écarter de la vérité que de les rechercher et de les montrer partout dans les faits.

On connaît les prétentions de Zola au savoir. Il emprunte à Taine sa théorie du roman. L'*Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale* de Claude Bernard est son évangile. C'est un fervent

---

[153]) Voir David-Sauvageot : *Le Réalisme et le Naturalisme;* et les articles de Pellissier sur le Roman Français au XIXe siècle dans l'*Histoire de la Langue et de la Littérature Française* de Petit-de-Julleville.

du positivisme et de la phrénologie. Dans la série de ses romans sur les Rougon-Macquart, il veut, dit-il [154]), « expliquer » le développement d'une famille par l' « analyse » appuyée sur des « documents » — retrouver le fil qui conduit « mathématiquement » d'un homme à un autre; et il pose ce dogme : « l'hérédité a ses lois, comme la pesanteur ». Accumulant les observations particulières, il prétend, pour chaque cas donné, éliminer les variations accidentelles, et « expérimenter » dans toute la force du terme, en montrant comment la situation et les êtres choisis doivent nécessairement évoluer, et quel est leur inévitable aboutissement.

Son œuvre est fondée sur une conception déterministe et matérialiste du monde. Nettement, il donne le pas à la physiologie sur la psychologie, qu'éliminait par ailleurs du nombre des sciences le positivisme. Il définit ainsi son but dans la préface des « Rougon-Macquart » : « décrire la lente succession des accidents nerveux et sanguins qui se déclarent dans une race à la suite d'une première lésion organique, et qui déterminent selon les milieux, chez chacun des individus de cette race, les sentiments, les désirs, les passions, toutes les manifestations humaines, naturelles et instinctives, dont les produits prennent les noms convenus de vertus et de vices ».

La peinture du monde extérieur était l'un des principaux objets des romanciers naturalistes; ne se prête-t-il point mieux que le reste, ne se prête-t-il point seul peut-être, à une investigation scientifique? Les besoins de l' « expérimentation » conduisirent Zola et ses disciples à choisir des personnages particulièrement soumis à leurs nerfs et à leurs instincts, et tout près de la brute; ils descendirent dans les bas-fonds sociaux, décrivirent toutes les formes de vice, de dégénérescence, de névrose. Leur œuvre est plus crue, plus sombre que celle des réalistes qui avaient adopté le principe de l'art pour l'art; et — bien que Zola lui-même croie au progrès et soit un optimiste déclaré — plus encore, elle suggère le pessimisme.

L'histoire de l'influence exercée par le Naturalisme sur le réalisme anglais n'est pas écrite. C'est une action difficile à saisir, parce que le public et les écrivains britanniques se sont longtemps défendus contre elle. La grande majorité des critiques, tout en rendant justice parfois à la puissance et au mérite de certains parmi les représentants du mouvement, lui sont et lui restent hostiles. Avec Mr. Saintsbury,

---

[154]) Préface à *La Fortune des Rougon*, 1871.

ils s'élèvent contre « cette morne scolastique de l'indécence dans laquelle s'absorbent trop de romanciers français »[155]). Ils souscrivent au jugement trouvé par Mr. Gosse, griffonné au crayon sur une page de Zola: « ces gens-là ne voient dans la vie que les souillures et les crimes »[156]).

Les traductions vinrent tard; celles de Zola commencent à partir de 1883; mais elles se succèdent rapidement; bientôt, toutes ses œuvres, ou presque, sont accessibles en anglais; *L'Assommoir, Nana, La Curée, Pot-Bouille* paraissent en deux versions; la plupart passent en quelques années par de nombreuses éditions. Il est intéressant de noter, comme indice de l'opinion publique, que l'éditeur qui le premier osa présenter Zola au public britannique fit de la prison pour avoir ainsi attenté aux bonnes mœurs, et dut paraître devant ses juges sans défenseur, nul avocat ne consentant à plaider sa cause[157]). Malot est traduit de 1877 à 1890; Daudet, de 1875 à 1894; Mérimée, de 1880 à 1887; les Goncourt, Maupassant, un peu plus tard seulement; et Flaubert dut attendre une version digne de lui jusqu'en 1886; mais leur renommée, et la connaissance de leurs écrits, avaient devancé cet hommage.

Le roman français avait pénétré largement en Angleterre, malgré les révoltes qu'il y avait soulevées. Les revues, les journaux de l'époque l'analysent, le discutent passionnément. Les clameurs de l'*Athenæum*, l'anathème jeté sur Zola à propos de chacune de ses œuvres nouvelles, attestent et leur attrait, et leur valeur de scandale. Vers 1880, on peut considérer les principes du Naturalisme comme assimilés par les esprits cultivés. « L'on commençait alors », écrit. Mr. E. Gosse, une dizaine d'années après, « à parler du roman réaliste, ou, en tous cas, de l'école réaliste dont il est issu; ... tous les yeux se tournaient vers Paris, pleins d'espoir ou d'appréhension; et ce qui répondit à cette attente, ce fut le *Roman expérimental* »[158]). C'est le moment où Tennyson, se dechaînant contre les corruptions du siècle, s'écrie: « Auteurs, nouvellistes athées, romanciers, réalistes,

[155]) *Miscellanous Essays*, 1892: *The English Novel.*

[156]) *Questions at Issue*, 1893: *The Limits of Realism in Fiction.*

[157]) Voir G. Moore: *Avowals*, 1919, chap. 3; et aussi *Pernicions Literature: Debate in the House of Commons, Trial and Conviction for sale of Zola's Novels, with opinions of the Press* (*National Vigilance Assoc.*, 1889).

[158]) E. Gosse, article cité ci-dessus.

rimeurs, remplissez votre office. Peignez les abominables hontes de la nature avec les vivantes couleurs de l'art. — Disséquez les vices de vos frères, révélez vos propres passions dans toute leur horreur. — Bannissez toute retenue! Bannissez tout respect! Courage! Dévoilez toutes les nudités, et s'étonne qui voudra! — Nourrissez l'adolescence en fleur du rebut de vos égouts. — Souillez la source même, de peur que la rivière ne coule pure. — Noyez les rêves de la jeune fille dans les fanges du Zolaïsme. — En avant, en avant, certes! Mais en arrière, et en bas aussi — en bas jusqu'à l'abîme »[159]).

Il ne saurait être question de faire, à propos de chaque auteur, le départ entre ce qu'il doit à la tradition du réalisme national, à une conception de l'art spontanément en accord avec la pensée scientifique, ou à l'action des théories françaises; ce sont là des forces convergentes et souvent confondues. Mais dans l'ensemble de la production romanesque, on perçoit un changement de timbre. Chez C. Reade, chez quelques autres encore, comme Mrs. Lynn Linton[160]), la franchise, ou la brutalité dans la peinture des réalités physiologiques, était restée limitée à certains épisodes que l'on pourrait compter, isolés dans leur œuvre même, et dénoncés comme choquants, immoraux et impies. Cette franchise ou cette brutalité se trouve au contraire fréquemment chez la plupart des écrivains qui entrèrent dans la vie littéraire de 1880 à 1890. Elle est assez marquée pour qu'on y reconnaisse, à l'origine du moins, l'empreinte nette ou confuse, partielle ou totale, profonde ou superficielle, des idées françaises.

George Moore s'en est fait le représentant le plus éloquent. Il a joué un rôle de premier plan dans la diffusion des principes et du roman Naturalistes en Angleterre. C'est une personnalité difficile à fixer que la sienne; cet Irlandais possède à un degré remarquable le tempérament de sa race; il est souple, ardent, sensible aux idées, prompt à l'enthousiasme, éminemment instable. Il n'est guère d'opinion ou de tendance qu'il n'ait reflétée avec une extrême vivacité, ou même pressentie et anticipée, du réalisme matérialiste à l'évangélisme russe, ou à l'idéalisme de la Renaissance celtique; de l'esthétisme à la doctrine de Nietzsche, ou à celle de Schopenhauer. Quel que soit le

---

[159]) *Locksley Hall, Sixty Years After,* 1886.

[160]) Voir dans *Patricia Kemball* la peinture de la mort, chap. 5 et 39.

rang littéraire qu'on lui accorde, il est au centre du mouvement intellectuel de son temps.

Il s'est lui-même défendu contre le reproche de versatilité qu'on lui a souvent adressé, en montrant le germe de toutes les idées qu'il a successivement défendues dans un de ses premiers ouvrages, « *Confessions d'un jeune Homme* » (*Confessions of a Young Man* », 1886); et il semble bien qu'il y ait en effet un lien entre ses diverses façons d'être. Le plaisir d'écouter toutes les voix de la sensibilité, de l'esprit, de l'âme, de les dégager simultanément ou isolément, avec une attention passionnée ou complaisante, d'en orchestrer les effets sans aucun souci de leurs rapports entre elles ou avec la réalité, mais de façon à satisfaire un besoin de nouveauté, de grandeur ou de subtilité, d'initiative en tous cas, dans l'ordre de la création artistique — tel est le fond que l'on retrouve sous les transformations de G. Moore. Il fut un fervent de l'esthétisme, de l'imagination et du sentiment romantiques, avant d'être Naturaliste, ainsi que le prouvent son culte d'adolescent pour la poésie de Shelley, et ses premiers vers; et il n'eut pas à le redevenir ensuite; car il n'avait jamais cessé de l'être. Ses romans les plus osés ne sont qu'un aspect de son dilettantisme d'artiste.

Il n'est point enclin aux longues préfaces; si l'on réussit à dire ce que l'on veut dans un livre — écrit-il — un avant-propos est inutile; et il l'est certainement plus encore, si l'on n'y réussit pas [161]); Mais il a longuement exploité ses souvenirs littéraires, discuté les principes de l'art, exposé ses expériences et ses sentiments, en une série d'ouvrages autobiographiques — « *Confessions d'un jeune homme* » (1886); « *Impressions et Opinions* » (1895); « *Mémoires de ma vie passée* » (1906); « *Ave* » (1911), « *Salve* » (1912) et « *Vale* » (1914); « *Aveux* » (1919). On y trouve beaucoup de bavardage, et de la prétention souvent; mais aussi de la vie, de la substance, et une aimable spontanéité.

La France, ses hommes de lettres, ses romanciers, ses artistes, y occupent le premier plan. Il vint à Paris à l'âge où l'on est le plus impressionnable, entre vingt et trente ans, écrit-il, de 1877 à 1887 (*Confessions d'un jeune homme,* chap. 11). Il voulait d'abord y étudier la peinture et y fréquenta les ateliers, les cafés, les cercles littéraires avancés, se liant de près ou de loin avec tout ce qui comp-

---

[161]) Préf. de *Confessions of a Young Man.*

tait alors dans la jeunesse intellectuelle. Il parlait et écrivait le français plus aisément que sa langue maternelle, et se sentit presque dépaysé en Grande-Bretagne lorsqu'il dut revenir à l'anglais (chap. 11 et 12). En dehors de ses relations avec les hommes, on peut suivre, dans ses remarques, sa réaction aux œuvres et aux théories. Sa sensibilité, et son imagination furent rebutées d'abord par le roman du temps ; à la lecture de *L'Assommoir,* elles s'étaient révoltées (chap. 8) ; mais il s'enflamma lorsque, à la lumière des articles publiés par Zola, il entrevit l'idéal scientifique que le Naturalisme proposait aux lettres. Il a écrit à ce sujet des pages décisives, qui méritent d'être citées.

Tout d'abord, c'est la stupéfaction qui domine : « à peine capable d'en croire mes yeux, je lus qu'on doit écrire avec aussi peu d'imagination que possible — que mettre une intrigue dans un roman ou une pièce est montrer son absence de culture et sa puérilité; que l'art de M. Scribe était un art de ficelles et de marionnettes... Je me levai après mon déjeuner, commandai mon café et remuai mon sucre, avec un sentiment d'étourdissement, comme si j'avais reçu un coup sur la tête ». Il poursuit sa lecture les jours suivants « avec une ardeur fébrile »... « Le grand zèle avec lequel le nouveau maître continuait son œuvre de propagande » — écrit-il — « et sa façon merveilleuse, de découvrir dans les sujets les plus divers, dans les incidents de la vie politique, sociale ou religieuse, des arguments en faveur du Naturalisme, et la preuve de sa vérité, me plongeaient dans l'admiration. L'idée d'un nouvel art, fondé sur la science, en opposition avec l'art de jadis, fondé sur l'imagination — d'un art qui expliquerait tout ce qui existe, qui embrasserait la vie moderne dans l'ensemble de son développement et dans ses ramifications infinies, qui serait pour ainsi dire une nouvelle foi dans une nouvelle civilisation — cette idée me remplissait d'émerveillement. Je restais confondu devant l'ampleur de cette conception, la hauteur formidable de cette ambition. Dans mes rêves enflammés, je voyais une race nouvelle d'écrivains qui, au moyen du roman, conduirait à sa conclusion glorieuse et légitime l'œuvre entreprise par les prophètes. A chaque nouvelle preuve de la capacité d'extension sans limites de cet art, mon émerveillement croissait, et je me sentais subjugé d'admiration » (chap. 8).

G. Moore présenta « *Pot Bouille* » en anglais à ses compatriotes en 1885. Ses propres romans, à cette époque, frappent comme une anomalie dans la littérature britannique, en ce qu'ils sont une

application littérale de la théorie naturaliste. « Le roman, s'il mérite d'exister », a-t-il écrit, « doit être de l'histoire contemporaine; il doit être une reproduction exacte et complète du milieu social dans lequel nous vivons »; et ailleurs, il s'explique ainsi : « Nous ne choisissons pas toujours ce que l'on appelle des sujets désagréables; mais nous essayons de descendre à la racine des choses; et le fondement de la vie étant matériel, non spirituel, celui qui l'analyse se trouve invariablement, tôt ou tard, toucher à ce que ce siècle sentimental appelle les bassesses de l'existence »[162]).

Dans *Un Amoureux moderne* (*A Modern Lover*, 1883), il met en scène le peintre Lewis Seymour, talent mondain, caractère doux, séduisant, faible, foncièrement égoïste, insouciant, ami des succès faciles et du plaisir. C'est le Don Juan de notre temps. Toutes les femmes l'aiment — l'honnête petite Galloise Gwynnie Lloyd, qui pose devant lui le nu, pour le sauver du suicide aux jours difficiles, puis s'enfuit, épouvantée de son péché, et manque mourir de misère; Mrs. Bentham, beauté sur le retour, qui se résigne à jouer auprès de lui le rôle d'une bienfaitrice et d'une mère; la brillante Lady Helen, enfin, qu'il l'épouse, et qui sert ses ambitions en intriguant pour lui. Il séduit, trompe, oublie ces trois femmes, et bien d'autres encore; inconscient, heureux, adulé, il passe indolemment de succès en succès, de plaisirs en plaisirs.

Ce livre, dit A. Bennett, le premier roman réaliste qui ait été écrit en anglais, fut reçu avec stupeur : « Il était ouvertement érotique; il était déprimant; il dépeignait des personnages principaux si antipathiques qu'il est impossible d'en respecter un seul; il dédaignait d'être gai, ou encourageant, ou sain, ou rien de ce qui eût pu lui assurer l'approbation d'un grand public éclairé »[163]).

L'année d'après, G. Moore publiait « *La femme du cabotin* » (*A Mummer's Wife*, 1884); et ce second ouvrage n'était pas plus que le précédent propre à satisfaire les goûts du « grand public éclairé ». C'est le récit d'une lente et totale dégradation. Kate Lennox est une bonne petite bourgeoise sans horizon, sans ambition; sa vie s'écoulerait terne, décente et toute unie, si elle ne prenait un locataire, qui se trouve être directeur d'une troupe de comédiens. Cet

---

[162]) Cité par A. Bennett, dans son article sur G. Moore (*Fame and Fiction*).

[163]) A. Bennett, o. c.

acteur, qui est en même temps écrivain, artiste et bohême, la séduit, l'arrache à son prosaïque intérieur, à son petit commerce de mercerie et tissus, à ses devoirs auprès d'un mari asthmatique et bougon, à sa dévotion étroite et superstitieuse. Il lui ouvre un monde qu'elle ne soupçonnait pas. Elle le suit; elle devient actrice elle-même; elle lui donne un enfant — il l'épouse. Elle l'aime passionnément, mais en bourgeoise, toujours, honnête, certes, exigeante et soupçonneuse Elle boit, pour griser ses scrupules d'abord, pour noyer ses jalousies, ensuite. Car il n'a point renoncé à ses libres allures; le détachement, le ton affectueusement enjoué qu'il oppose à la passion et aux fureurs de sa femme exaspèrent celle-ci. Leur vie s'use en scènes violentes; elle le menace, le frappe, haineuse, dangereuse, sur la pente de la folie; son enfant meurt de son vice — et l'amour de son mari aussi. Minée par une maladie de foie, abandonnée, elle finit hideusement ses jours dans la misère et le désespoir. La crudité de certains épisodes — cette mort, par exemple, ou la naissance de l'enfant — n'a guère été dépassée par le roman français.

Le livre fut d'ailleurs traduit dans notre langue; et Zola devait l'honorer d'une préface. Mais avant que la traduction parût, G. Moore avait cessé de se considérer comme le disciple du Maître de Médan; et ce n'est point sous les auspices de celui-ci que le public français fit connaissance avec *La femme du cabotin*. En 1886, l'auteur est revenu de son premier enthousiasme pour le Naturalisme. « Si quelqu'un » — écrit-il — « éprouvait la tentation de se reporter aux textes pour y chercher l'explication de cette extraordinaire exaltation, il ne trouverait rien — autant boire la lie du champagne de la veille. L'un d'eux se trouve en ce moment sous mes yeux; et à mesure que j'en parcours distraitement les pages, je me dis: après tout, ce n'était là que les affirmations brutales d'un homme à l'esprit puissant, mais à la vision singulièrement étroite « ... (*Confessions d'un jeune homme*, chap. 8) [164]).

Le récit que G. Moore publia cette même année : « *Un drame sous la mousseline* » (*A Drama in Muslin*, 1886), et celui qui parut en 1888, *Jours Printaniers* (*Spring Days*), portent encore en sous-titre l'indication : « roman réaliste ». Ils ne nous transportent plus dans le monde du plaisir ou de la bohême, ni dans les bas-fonds

---

[164]) Le réaliste français qui exerça sur G. Moore une influence prolongée, et pour lequel il conçut une admiration durable, n'est point Zola, mais Balzac; voir *Confessions of a Young Man*, chap. 8.

sociaux; le premier est l'étude de quelques jeunes filles irlandaises, depuis le couvent où elles ont été élevées, jusqu'au mariage qu'elles appellent de leurs vœux, à travers les flirts, les intrigues et les secrètes rivalités; l'autre, celle des relations troubles qu'entretient un jeune aristocrate avec les filles, jolies, libres, vaines et sensuelles, d'un gros industriel arrogant, snob et sans culture. La psychologie tient plus de place dans ces deux romans que dans les précédents; et l'intention de l'auteur semble être de décrire les petits côtés de la vie mondaine et les médiocrités du cœur, plutôt que les tares sociales, l'insolente fortune ou la misère des êtres amoraux, pervertis ou déchus dont il s'était occupé jusque-là. L'exactitude matérielle, la reproduction fidèle du détail insignifiant et banal, une sorte de prédilection pour les vérités cruelles, restent cependant très sensibles. Le changement n'est point si nettement marqué que l'« *Athenæum* » ne reproche à l'auteur de « disséquer impitoyablement l'animal humain » et de « se souiller complaisamment les mains dans la boue »[165]).

« *Un Simple Accident* » (*Mere Accident*, 1887), *Mike Fletcher* (1889), *Bonheurs vains* (*Vain Fortunes*, 1890), relèvent du pessimisme tout autant ou davantage que du réalisme; et, avec *Esther Waters* (1894), qui fut le premier succès populaire de G. Moore, s'affirme l'influence du roman russe sur son esprit. Le réalisme, encore méticuleusement observé et parfois lourdement accentué, y est pénétré d'une tendresse apitoyée, qui ne laisse plus de place à la perception de la laideur ou du vice, à la froide recherche des causes ni à la condamnation du mal.

Le roman russe appartient à l'art réaliste au premier chef; mais lorsque son action sur la littérature anglaise prit une forme distincte, les exigences du vrai avaient déjà été exprimées avec tant de force qu'elles ne pouvaient guère être rendues plus sensibles aux esprits; et l'influence slave, comme le montre l'exemple de G. Moore, consista surtout à rendre au roman, qui avait prétendu rejeter toute inspiration morale, une sorte d'idéalisme douloureux, souffrant, tout illuminé d'amour. Il ne convient donc pas d'y insister ici; et *Esther Waters* ne nous retiendra pas; non plus que les publications dans lesquelles G. Moore a traduit, à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, son mysticisme esthétique[166]).

---

[165]) Compte-rendu de *Spring Days*, 1888.

[166]) *Celibates*, 1895; *Evelyn Innes*, 1898; *Sister Teresa*, 1901.

Ses récits réalistes ont été, dit A. Bennett, à l'exception d'*Esther Waters,* « boycottés » par le public [167]). Ils eurent cependant un certain succès — succès de scandale, succès mondain — dû en partie à la personnalité de l'auteur; car lui-même se félicite de l'accueil qu'ont reçu ses premières tentatives [168]). Elles ne sont pas d'ailleurs sans mérites; si la formule naturaliste y est parfois appliquée d'une manière qui sent l'école et le parti-pris, on y trouve des pages pleines de pénétration, de justesse ou de charme. Il y a de la sincérité et de la force dans la conception d'une œuvre comme *La femme du cabotin;* c'est une analyse appuyée, explicative; on y voit comment l'hérédité, le tempérament, les circonstances, s'entremêlent pour former la trame inextricable d'une destinée; aux yeux d'A. Bennett, c'est « un indiscutable chef-d'œuvre » [169]). *Mike Fletcher* est un livre inégal, mais personnel et émouvant. *Esther Waters* a pris place à juste titre parmi les meilleurs romans du temps.

Chez d'autres auteurs encore, l'empreinte des idées françaises est perceptible, parfois associée, il est vrai, à des tendances très différentes. Les quelques romans ou nouvelles de Margaret Woods révèlent beaucoup de sentiment, un goût affiné et délicat. Dans *Une tragédie de village* (*A Village Tragedy,* 1887), elle a laissé à ses deux personnages principaux la tendresse et la pureté; mais son livre contient une irrésistible suggestion de pessimisme. Dans la campagne grasse et riante qui environne Oxford, elle a décrit des paysans à la Maupassant; elle a dit l'affreuse dureté de la vie l'affreuse bassesse des âmes, les tyrannies sociales et le malheur des faibles que mille chaînes rivent à la souffrance. Toutes ces laideurs, toutes ces tristesses sont comme résumées dans la personne et le rôle d'un idiot hydrocéphale et borgne. Cet être repoussant, avec son orbite sanglante, ses traits grimaçants, sa bouche bestiale, est le mauvais génie de l'histoire; il poursuit l'héroïne avec une sorte de convoitise et de perversité animale, s'accroche à ses vêtements, les déchire de ses dents lorsqu'elle veut le chasser, la terrorise; c'est lui qui attire d'abord sur elle la colère d'une famille dénaturée, et qui, les destins accomplis, arrache du doigt de la jeune femme morte, pour le jeter dans le canal, auquel elle était venue demander la délivrance, l'anneau tant convoité qui n'a pu la sauver.

---

[167]) A. Bennet, o. c.
[168]) *Confessions of a Young Man,* chap. 12.
[169]) *Fame and Fiction,* art. sur G. Moore.

« *Weeping Ferry* » (1898) contient aussi une figure en laquelle se concentre la laideur humaine — celle de la vieille Catherine, jadis belle et galante, devenue l'image hideuse de la décrépitude; sourde et presque muette, édentée, chauve, cynique et haineuse, détestée et redoutée de tous, elle se montre prophétesse de malheur, conseillère néfaste, et conduit l'héroïne à sa perte.

Chez Lucas Malet, ou, de son vrai nom, Mary St. Léger Harrison, la fille de C. Kingsley, la greffe française s'est implantée sur un tempérament resté puritain. Son ambition est considérable, et plusieurs parmi ses romans sont, on l'a vu, remplis d'allusions aux penseurs contemporains, aux idées et aux systèmes en vogue — Schopenhauer, déterminisme, matérialisme, culte du vrai, du beau, de la force, etc. Dans le *Salaire du péché* (*The Wages of Sin,* 1891), l'un de ses personnages est membre de sociétés anthropologiques, ethnologiques, archéologiques, et auteur d'une monographie sur le mariage primitif. Son héros, Colthurst, est un peintre réaliste, formé à Paris, féru d'art français, grand admirateur de Millet et de Bastien-Lepage, et plein de mépris pour la lourdeur anglo-saxonne, en même temps qu'un pessimiste libre-penseur et cynique, à-demi Nietzschéen. Il répudie les théories de Ruskin. La beauté est, dit-il, dans la vérité acceptée tout entière et jusqu'en ses aspects cruels ou sordides; comme la vérité, elle est triste, et les forts, seuls, peuvent la tolérer.

Il appartient plutôt à l'impressionnisme ou à l'esthétisme qu'au Naturalisme; mais le roman est construit en grande partie sur les thèmes chers à Zola. Colthurst s'abandonne à un amour vulgaire pour une paysane, Jenny Paris; et il en a une fille. Elle s'attache à lui, impulsive, à la fois généreuse et mesquinement jalouse. Elle le fait vivre, dans son obscurité, par des moyens honnêtes et déshonnêtes. Devenu riche, célèbre, il voudrait se séparer d'elle — trop tard! C'est le poids qui l'entraîne à l'abîme. Et alors surgit, comme le titre le faisait prévoir, l'esprit biblique de rétribution et d'expiation religieuse. En vain Colthurst conquiert l'amour d'une jeune héritière, d'ailleurs pure et charmante; Jenny apparaît à tous les tournants de sa vie, spectre sinistre, et meurt dans ses bras en présence de la femme aimée, à laquelle il renonce. Il meurt lui-même, d'un accident qui est peut-être une vengeance exercée par le père de sa victime. Tel est « le salaire du péché ». Cette donnée serait conforme à toutes les exigences de la morale, si elle ne ramenait l'esprit, à dessein, aux bas-fonds de la société et de la Bohême, à la vie misé-

rable et honteuse d'une fille tombée. L'amour physique y est mis en contraste brutal, simpliste, avec l'autre. Aucune des convulsions de Jenny ne nous est épargnée dans le récit de son agonie et de sa mort.

Chez les réalistes sociaux d'après 1880, Gissing, Morrison, Whiteing et leurs émules, on trouve une résolution, une crudité dans la peinture des mœurs populaires et de la misère, qui n'eût sans doute pas été osée sans l'exemple des écrivains français. Les aspects concrets de la pauvreté — la laideur des taudis et la crasse des guenilles, l'odeur des bouges, les relents de cuisine, les exhalaisons de la pourriture et de la saleté, les voix éraillées ou criardes, les mots vulgaires et bas, les beuveries, les querelles, les rixes où l'on joue des poings, des dents, des ongles, sauvagement, où le sang coule, les horreurs de la cruauté et du crime — tous ces dessous de l'existence sont ramenés à la surface et étalés devant le lecteur. Mais il faut noter aussi chez ces auteurs des préoccupations que désavoueraient les Naturalistes français — une pointe d'idéalisme encore, et comme une complaisance du cœur pour certaines figures de sacrifiés, d'enfants ou de philanthropes — un esprit de justice et de charité qui, à tant de maux, s'obstine à chercher un remède, fût-ce presque sans espoir.

Ainsi le Naturalisme n'a pas été admis en Angleterre sans des atténuations caractéristiques; et la doctrine de Zola y a été appliquée le plus souvent avec une grande indépendance; ses principes ont été fréquemment et librement critiqués par ceux-mêmes que leur génie propre conduisait dans des voies analogues. G. Gissing et T. Hardy, sans les rejeter, et tout en en tenant largement compte, ont défini d'une façon personnelle les conditions et le rôle de la vérité dans le roman — on y reviendra en étudiant l'ensemble de leur œuvre.

Peu après 1886, l'école de Zola était en décroissance dans son pays d'origine, et les premiers symptômes d'un changement se faisaient jour. Inlassablement, jusqu'à la fin du siècle, le Maître continuait à frapper de la même empreinte des œuvres massives et visionnaires. Mais, en 1882, Brunetière, dans le « *Roman Naturaliste* », critique âprement les ambitions, les méthodes et les résultats du groupe de Médan et salue avec transports l'échec relatif de *Pot-Bouille*. Le « *Roman Russe* », par Melchior de Vogüe, est une autre véhémente protestation contre les mêmes théories (1886). Les disciples de Zola font défection; Rod se sépare de lui en publiant la *Course à la Mort;* en 1887, Margueritte signe une protestation contre son immoralité;

et l'*Athenæum* qui, dans une revue annuelle des littératures continentales, a noté avec joie ces signes d'une réaction idéaliste naissante, proclame que le Naturalisme sera bientôt réduit à la seule personne de son chef. Enfin, en 1889, le *Disciple* de Bourget paraît; le succès de ce livre consacre la révolte des esprits contre les prétentions démesurées de la science, telles que les avaient conçues les philosophes et les romanciers d'une génération [170]).

Sous l'influence du roman français, cependant, plusieurs caractères se sont accentués dans la littérature d'outre-Manche — le don de l'objectivité; l'art de rendre l'aspect extérieur et la traduction matérielle des choses, de présenter les personnages et d'exposer les situations ou de rapporter les événements par la manière dont ils frappent les sens; une conception en grande partie physiologique de la vie et de l'activité humaines; un goût pour la modernité qui s'affiche dans le choix des sujets, et dans la langue même, largement ouverte aux termes de la philosophie et de la science, au vocabulaire technique, au néologisme, à l'argot populaire ou mondain. Certains thèmes qui étaient pour le Naturalisme objets de prédilection, et que repoussaient les conventions littéraires, morales ou sociales, ont été définitivement acceptés — l'amour physique, les tares héréditaires, les « cas » pathologiques, les réalités du travail, de la misère, du vice et de la mort.

Ces traits se sont trouvés si parfaitement assimilés qu'il est souvent difficile de leur attribuer une origine définie. Bernard Shaw, lorsqu'il recherche d'où proviennent les éléments constitutifs de ses romans, si réalistes de facture et déjà si personnels de fond, ne se reconnaît pas d'antécédents chez nous; et bien que Kipling aime à parler de ses maîtres français, l'exotisme coloré, les crudités, la manière abrupte, impersonnelle, la violence et la passion, dans son œuvre, n'éveillent guère le sentiment d'une inspiration étrangère. Tous les romanciers, ou presque, participent aux libertés nouvelles — les plus sages, comme Mrs. Ward [171]), et les plus médiocres: un S. Baring

---

[170]) Art. de G. Riou: Du Naturalisme à l'idéalisme dans la Littérature (*Le Matérialisme actuel*).

[171]) On peut noter les attaches de Mrs. Ward avec le réalisme dans la minutie souvent un peu lourde de ses descriptions ou de ses exposés; dans son insistance sur les fatalités du tempérament et de l'hérédité. Voir à ce sujet le caractère et le rôle du squire Wendover dans *Robert Elsmere*, 1888; l'atavisme qui fait de la jeune Rose Leyburn une imprudente pas-

Gould [172]), une Ouida [173]); un Grant Allen [174]); un R. Buchanan [175]). G. Moore n'a point de peine, lorsqu'il veut se venger de ce que ses écrits aient été exclus des bibliothèques de prêt, si populaires et si puissantes en Grande-Bretagne, à prouver que les ouvrages tolérés ou recommandés par cette censure officieuse contiennent des scènes qui auraient révolté la génération antérieure [176]). Un souffle d'émancipation a passé; les barrières que s'étaient imposées les écrivains Victoriens ont été renversées; et le roman s'est nettement orienté dans le sens des réalités matérielles, des théories scientifiques récemment formulées, des connaissances récemment acquises.

Le réalisme anglais n'a pas abouti à l'unité; il n'a provoqué la formation d'aucune école à proprement parler. Les théories qu'il a suggérées ont gardé un caractère particulier; chez G. Eliot, C. Reade, S. Butler, G. Meredith, G. Moore, G. Gissing, T. Hardy, il s'est successivement adapté aux formes d'art les plus diverses. Il n'eut pas davantage de couronnement philosophique. Le Naturalisme était matérialiste, ou déterministe et positiviste. Rien de pareil outre-Manche; tandis que l'œuvre de G. Eliot et celle de S. Butler

---

sionnée. Les antécédents physiologiques des personnages principaux sont fortement étudiés dans *Helbeck of Bannisdale,* 1898, et dans *Eleanor,* 1900. *Sir George Tressady,* 1895, contient un sinistre exemple d'alcoolisme héréditaire.

[172]) *Mehalah,* 1880, est tout entier construit sur l'ethnographie, et les rapports de l'individu avec sa race et son milieu. Le sang mêlé des Bohémiens fixés sur les côtés marécageuses de l'Essex, et d'aventuriers hollandais, italiens, espagnols ou français, de réfugiés huguenots en particulier, âpres et amers, y explique la violence des caractères. Les passions dans ce milieu ont toute leur intensité primitive. Il y a en outre dans l'exaltation, dans la volonté de puissance et l'amour forcené du héros un élément pathologique. L'ombre d'un frère fou furieux se dresse derrière lui à chaque occasion grave de sa vie, jusqu'à ce que le même destin intérieur l'entraîne à sa fin.

[173]) Il y a des éléments de réalisme dans son pittoresque — notamment les descriptions de paysages et de mœurs contenues dans ceux de ses romans qui se passent en Italie — et l'abandon, la vivacité des passions qu'elle dépeint.

[174]) Par son insistance sur l'aspect physique de tout amour naturel et sain, et sur l'inanité des conventions qui prétendent gouverner la passion.

[175]) Par la liberté de ses scènes d'amour.

[176]) *Literature at Nurse, or Circulating Morals,* 1885. Les romans de Mallock et de R. Buchanan sont particulièrement incriminés, avec ceux de R. Broughton.

reposent sur la conception évolutionniste du monde, tandis que celle de Meredith respire un panthéisme ardent et libre, Trollope, Mrs. Oliphant, C. Reade sont chrétiens, traditionnalistes et optimistes; G. Moore adhère momentanément aux convictions de ses maîtres français; G. Gissing se blesse à toutes les négations du déterminisme scientifique; et T. Hardy professe une métaphysique pessimiste apparentée à celle de Schopenhauer.

Peut-être le réalisme anglais dut-il en partie sa force et sa durée à cette souplesse, à cette absence de dogme. D'autres doctrines lui ont succédé. L'esthétisme, qui naissait presque en même temps que lui, à Oxford, avec W. Pater, s'imposa bruyamment après 1888 par la série des romans, nouvelles et articles d'Oscar Wilde, et par son manifeste, « *Intentions* », qui parut en 1891. Cette réaction extrême compta parmi ses adeptes quelques talents remarquables, et bon nombre de jeunes gens destinés à faire figure dans le monde littéraire; mais elle resta limitée à une coterie; et elle était vouée à une prompte disparition. Le scandale du procès Wilde, en 1895, fut un coup dont elle ne se releva pas; et elle s'éteignit à la fin du siècle.

Le roman « objectif » et intellectualiste, dont elle avait dénoncé les erreurs avec beaucoup d'ingéniosité et d'éclat, lui survécut; le mouvement qui a hérité de l'esthétisme le plus directement, la Renaissance Celtique, compte parmi ses membres un réaliste notoire, J. M. Synge; et des grands romanciers actuels, ni A. Bennett, ni Galsworthy, ni Wells ne répudierait ce titre. L'*Athenæum* semble revenir de son ancienne hostilité, et se rallier à un réalisme assagi dans les dernières années du siècle — peut-être parce que les intempérances de l'esthétisme l'inquiétaient alors davantage encore : « Après une adolescence tapageuse et trouble » — imprimait-elle en 1894 — « le réalisme s'est acheminé à grands pas, non vers le tombeau, qui semblait sa juste et probable destination, mais vers des idées plus saines, et par là plus durables» [177]).

En fait, il s'est perpétué jusqu'à nos jours par son inspiration générale, et par l'enrichissement qu'il a apporté aux lettres anglaises. Mr. E. Gosse, tout favorable qu'il soit en principe au néo-romantisme, dans son article déjà cité sur les « *Limites du réalisme dans le*

---

[177]) *The Athenæum*, 1894. Compte-rendu critique de *The Vagabonds* par M. Woods.

roman » (*Questions at Issue,* 1894), lui reconnaît une influence persistante et bienfaisante. Il a, dit-il, détruit les conventions d'un autre âge que tolérait encore le public cultivé; on verra peut-être encore des intrigues mélodramatiques, « des enfants changés en nourrice, d'angéliques héroïnes, des héros semblables aux Dieux » —, mais les récits où ils figurent ne seront plus signés des grands noms de la littérature. « A l'avenir, même ceux qui raillent le réalisme et le dénaturent volontairement seront obligés de rendre leurs effets plus conformes à l'expérience. Le public a goûté aux fruits de l'arbre du savoir, et ne se satisfera plus de simples marionnettes ».

Pour Mr. L. Phelps, la date qui marque un changement dans le goût public est 1894; il énumère les romans importants parus dans l'année, et les trouve partagés entre l'art réaliste et le néo-romantisme à peu près également. Il reconnaît d'ailleurs que la première formule est loin d'être épuisée, et s'est remise, au XX[e] siècle, à donner des fruits. Pour lui, le nouvel idéalisme vint à son heure; il ruina définitivement le prestige de certains préceptes dans lesquels le réalisme eût pu se figer; il s'opposa à l'action desséchante de règles trop strictes. Mais il ne changea rien d'essentiel; comme un orage d'été, il purifia, déchargea l'atmosphère; et après un bref éclat, il laissa les champs reverdis, prêts à de nouvelles moissons [178]).

Les principes sur lesquels repose le réalisme, en leur sens littéral et rigoureux, ne trouveraient plus guère de défenseurs aujourd'hui. En un temps où la science elle-même apparaît comme une création, une sorte de poésie de l'esprit, il peut sembler vain de discuter la question de l'objectivité dans l'art. L'impossibilité pour l'écrivain de ne pas laisser transparaître sa sensibilité personnelle et sa mentalité dans le choix, la conception, la présentation de son sujet, et dans son style, a été prouvée à n'y pas revenir. L'on a clairement marqué la distance qui sépare l'acte d'attention scientifique, par lequel l'observateur se dissocie de son passé pour se concentrer sur le présent, et l'enregistrer impartialement, de l'effort créateur, dans lequel interviennent les tendances et les habitudes acquises, la mémoire, et la personnalité tout entière.

Théoriquement, le réalisme est donc à peu près injustifiable. Il s'est cependant montré d'une fécondité extraordinaire. Il a sus-

---

[178]) *The Advance of the English Novel,* chap. 6. On trouvera chez Holbrook Jackson, dans *Great English Novelists,* 1918, une étude très poussée de tout ce qui subsiste du réalisme au cœur même de l'esthétisme.

cité une multitude de romans pleins d'intérêt et de substance, et d'incontestables chefs-d'œuvre. C'est peut-être que, sous la froide résolution d'impassibilité, se cachait l'ardeur d'une conviction chaleureuse. Et sa doctrine est discutable, mais sa discipline est salutaire. Il a détruit de vaines et nuisibles barrières; il a considérablement élargi le champ du roman, en embrassant les faits primitifs et éternels de l'existence, aussi bien que les plus récentes spéculations de la pensée; il a ramené les esprits aux réalités vivantes du présent; et il leur a enseigné à consulter librement, hardiment, leur expérience dans toute sa profondeur et sa diversité avant d'entreprendre l'œuvre de création, afin qu'elle soit fondée sur le roc de leurs certitudes intérieures, et non sur les sables mouvants de la seule fantaisie.

CHAPITRE II

GEORGE ELIOT

1. Expérience morale. — 2. Culture intellectuelle et conception du roman — 3. Déterminisme et théorie des conséquences : *Adam Bede*. — 4. Philosophie de l'évolution : *Le moulin sur la Floss* et *Silas Marner*. — 5. Idées sociales : *Félix Holt, Daniel Deronda*. — 6. Intuitionnisme et attitude religieuse ; *Middlemarch*.

1

Expérience morale

Lorsque Mary Ann Evans débuta dans la carrière de romancier, elle avait près de quarante ans ; ses croyances essentielles avaient été formées, mûries par une existence déjà longue. Elle avait grandi dans un milieu éloigné des grands courants de la pensée ; socialement, religieusement et moralement conservateur. Dans la paix, l'abondance souriante du Warwickshire où son père, esprit droit et ferme, étroitement attaché à l'ordre établi, était régisseur d'exploitations agricoles, sa jeune sensibilité s'était imprégnée des idées traditionnelles. « A tout prendre » — écrit-elle — « l'Angleterre de mon père me semblait aimable, vertueuse, pleine d'hommes excellents, sagement gouvernée... ; elle était pour

moi si loin d'être prosaïque, que je m'y reportais, lorsque je voulais plus de poésie que ne m'en fournissaient mes propres aventures »[1]). A Nuneaton, où elle alla à l'école, à Coventry, où elle fut envoyée pour « achever son éducation » entre treize et dix-sept ans, elle subit l'influence de l'évangélisme ardent qui animait sa première maîtresse, et de la piété des autres, filles d'un ministre baptiste. Elle eut quelques années de dévotion intense, partageant son activité entre les études théologiques, la méditation et les bonnes œuvres, les clubs charitables et les réunions de dévotes qu'elle devait plus tard décrire dans ses « *Scènes de la vie ecclésiastique* ». C'est le moment où, se trouvant à Londres avec son frère, elle refuse d'aller au théâtre par scrupule[2]) ; où elle publie ses premiers vers, sur un sujet édifiant, dans le « *Christian Observer* »[3]) ; où elle affirme son admiration pour Hannah More (qu'elle devait dix ans plus tard qualifier de « bas-bleu — monstre désagréable entre tous »[4]) ; le moment enfin où, exprimant son mépris pour les vanités de ce monde dans une lettre pleine d'un inconscient pédantisme, elle discute longuement la question de savoir si le roman n'est point dangereux pour la santé et le sérieux de l'esprit, et en déclare la lecture condamnable dans la plupart des cas[5]).

La jeune Mary-Ann était revenue de pension, avec ses enthousiasmes et son zèle, dans une maison sans mère. Le mariage de son frère, qui s'installa dans le logis familial, causa son départ et celui de son père pour la petite ville de Coventry, en 1841 — elle avait alors vingt-deux ans. Elle se lia d'amitié avec la famille d'un industriel, Charles Bray, esprit indépendant, auteur d'un ouvrage sur l'« *Education des sentiments* » du point de vue de la phrénologie (1839) et d'un autre sur la « *Philosophie de la Nécessité* » (1841). Le beau-frère de Bray, Ch. Hennel, avait publié en 1838 une « *Enquête sur les origines du Christianisme* », très admirée par G. Eliot[6]) ; et sa belle-sœur, Sarah Hennel, avec qui elle resta en rapports toute sa vie, écrivit aussi sur des sujets de philosophie religieuse. C'est la fiancée

---

[1]) V. « Looking Backward » dans *Impressions of Theophrastus Such.*

[2]) Voir J. W. Cross: *Life of George Eliot*, vol. I, chap. 1.

[3]) Id., id., id.

[4]) Id., id., letter to John Sibree, 1848, chap. 3.

[5]) Id., id., letter to Miss Lewis, 16th March 1839, chap. 1.

[6]) *Modern England*, par A. W. Benn, vol. I, chap. 7 et 9.

de Charles Hennel qui, ayant entrepris la traduction de la « *Vie de Jésus* » de Strauss et reculant devant cette tâche, la lui transmit en 1843. La future romancière fréquenta en outre beaucoup Mr. Sibree, ecclésiastique libéral et cultivé, dont le fils traduisit la *Philosophie de l'histoire* de Hegel [7]).

C'était passer de l'uniformité et de la quiétude des croyances anciennes à l'émotion et au trouble de perspectives nouvelles. La foi de Mary-Ann Evans s'était élargie déjà sous l'influence de Wordsworth et du panthéisme romantique [8]); elle avait été ébranlée par ses discussions avec son frère sur le mouvement d'Oxford, sourdement minée par l'étude des controverses théologiques récentes — notamment par la lecture des écrits d'Isaac Taylor; elle ne résista pas au nouvel afflux de pensées et d'objections qui l'assaillirent [9]). Les notes laissées par Miss Sibree révèlent le rôle qu'a joué dans l'évolution religieuse de G. Eliot le sentiment moral. Les livres de Scott, de Miss Edgeworth, de Lord Lytton lui avaient suggéré que le courage et la bienfaisance n'appartiennent en propre à aucune forme de religion. Dans ses conversations avec Mr. Sibree elle se montra frappée par l'égoïsme étroit du Calvinisme, et révoltée par l'injustice du Dieu chrétien à l'égard de ses créatures, surtout des Juifs. Elle sentait aussi qu'elle obéissait à des considérations plus hautes, à une plus noble idée du bien, qu'au temps de son évangélisme, en mettant le devoir de s'attacher à la vérité sans arrière-pensée et sans crainte au-dessus de tous les autres [10]). Lorsqu'elle en vint à refuser de paraître à l'église, en 1842, il y eut rupture entre elle et son père; elle le quitta, et vécut pendant trois semaines chez son frère. Son affection filiale la ramena à la maison paternelle; elle se soumit, et fréquenta l'église jusqu'à la mort de Mr. Evans, tout en réservant son acquiescence intime.

L'émancipation qui avait amené cette crise douloureuse n'alla point sans une certaine exultation, et s'accompagna d'un incomparable enrichissement intérieur. Son horizon philosophique s'élargit définitivement, ainsi qu'en témoignent les jugements qu'elle porte

---

[7]) Parue en 1849.

[8]) Voir J. W. Cross, o. c., lettre to Miss Lewis, October 1st, 1840, vol. I, chap. 1; to Mrs. H. B. Stowe, May, 8th, 1869, vol. III, chap. 16.

[9]) Sur toutes les influences qui ont préparé ce changement d'opinion, v. M. H. Deakin: *The Early Life of G. Eliot*, 1913, chap. 5 et 6.

[10]) V. J. W. Cross, o. c., vol. I, appendice.

sur ses lectures. Entre 1840 et 1850, les auteurs qu'elle mentionne avec la plus chaleureuse admiration sont Carlyle, Emerson, F. Newman, l'auteur des « *Phases de la foi* », qu'elle appelle « notre saint François bienheureux »; Froude, pour son roman philosophique « *La Némésis de la foi* », dont elle écrit un compte-rendu; Rousseau et George Sand, auxquels elle doit, dit-elle, « le choc d'une révélation intérieure »[11]).

Ses lettres expriment éloquemment sa joie d'échapper au dogme — lit de Procuste, qui mutile les esprits et les âmes; mais elle n'oublie point les bienfaits de la religion. Lorsque nous sommes laissés à nous-mêmes, l'impression de notre faiblesse est si cruelle que la béquille même de la superstition nous manque; la perte trop brusque de la foi met en danger la vitalité de l'âme; les sympathies et les devoirs humains sont souvent en conflit avec une libération complète et manifeste; la conformité peut être une obligation morale; et il ne faut semer le grain que dans le terrain préparé — telles sont les idées sur lesquelles elle insiste[12]). En proie à des désirs, à des aspirations contradictoires, elle souffrit longtemps d'un déchirement intérieur; elle note que, près de dix ans plus tard, elle n'avait pas encore perdu « l'attitude d'antagonisme qui appartient au renoncement à toute croyance »; « je me sentais », dit-elle, « extrêmement malheureuse, en état de désaccord avec moi-même, et de révolte contre mon propre sort »[13]). Elle venait de perdre son père; et l'on peut penser que le souvenir de ses dissentiments avec lui, et la douleur de ce deuil, lui rendaient particulièrement cruel l'état de doute philosophique.

La paix semble s'être faite ensuite en elle. Sa correspondance ne contient plus que l'expression d'une sereine liberté d'esprit, jointe à une pénétrante sympathie pour les croyances d'autrui. Le changement fut assez prononcé en elle pour qu'un des amis qu'elle avait le plus fréquentés au temps de son agitation intérieure et de son amertume, à la lecture d'*Adam Bede*, ait cru qu'elle était revenue à la religion chrétienne. Il le lui écrivit; et elle répondit que, sans être ralliée à aucun dogme, à aucune croyance en une révélation surnaturelle, elle avait perdu tout sentiment d'hostilité contre le

---

[11]) Id., id., id., chap. 3, 4 et 5.
[12]) Id., id., id., letter to Miss S. Hennel, Oct. 19th, 1843, chap. 2.
[13]) Id., id., letter to M. d'Albert, December 6th, 1859, vol. II, chap. 9.

christianisme, et y voyait « la plus haute manifestation du sentiment religieux que présente l'histoire de l'humanité »[14]).

Elle poursuivit ses travaux avec amour. Sa traduction de Strauss avait paru en 1846. On a montré comment, bien que le critique allemand n'ait pu que la confirmer dans une interprétation toute rationaliste des livres saints, il était séparé d'elle par une différence de tempérament si profonde qu'il n'a guère exercé d'influence personnelle sur elle[15]). Outre des fragments de Spinoza, qui ne furent jamais publiés[16]), elle entreprit ensuite de traduire l'*Essence du Christianisme,* de Feuerbach. Cet ouvrage est une étude des sources psychologiques de la religion; il en critique et en apprécie la valeur humaine; l'indépendance n'y exclut pas le respect et la sympathie à l'égard du passé. Les vues de l'auteur répondaient aux tendances naturelles de G. Eliot; sans leur donner une adhésion explicite, elle les adopta dans une large mesure, comme en témoignent ses lettres et ses romans; elle leur dut sans doute en partie son apaisement intérieur.

Elle écrivit aussi des comptes-rendus critiques qui attirèrent sur elle l'attention. En 1851, elle fut appelée à collaborer à la direction de la « *Westminster Review* », et entra en rapport avec les célébrités du monde savant — H. Spencer, J. S. Mill, Huxley, F. Harrison, le Dr Congreve, le professeur Owen, et surtout avec G. Lewes, esprit brillant et divers, homme de lettres en même temps que philosophe. On a vu qu'il était disciple du positivisme, et physiologiste.

Lorsque celui-ci, enchaîné par un mariage malheureux, lui offrit son amour, Mary-Ann Evans prouva une fois encore son indépendance morale; elle brava l'opinion, et vécut ouvertement avec lui; elle servit de mère aux fils qu'il était seul à élever. « Nos relations sont fondées » — écrit-elle à son amie Mrs. Bray — « sur un amour profond, un sentiment constant des responsabilités, le goût du travail, la volonté d'améliorer le sort des autres . . .; qu'une personne dégagée des conventions et de la superstition, et suffisamment avertie des réalités de la vie, puisse les qualifier d'immorales, voilà ce que je ne puis comprendre sans me rappeler combien sont com-

---

[14]) Id., id., id.

[15]) Voir M. H. Deakin, o. c., chap. 7.

[16]) Elle travailla à traduire le « *Tractatus Theologico-Politicus* » en 1849 et l'*Ethique* en 1854.

plexes et subtiles les influences d'où dépendent nos impressions »[17]). Plus tard, lorsque grâce aux encouragements de G. Lewes elle eut tenté la publication de ses premières nouvelles, elle définit le changement survenu dans son existence comme l'approfondissement de toute sa vie intellectuelle et émotive par la création littéraire et l'amour heureux; et elle conclut : « Peu de femmes, je le crains, ont autant de raisons que moi de penser que les longues et tristes années de leur jeunesse sont compensées par ce que leur a apporté la maturité »[18]).

2

Culture intellectuelle et conception du roman

Avant d'entreprendre l'examen des romans de G. Eliot, il n'est pas inutile de noter, dans sa correspondance, les rapports qu'elle entretint avec la pensée scientifique et philosophique de son temps, pendant toute sa carrière littéraire.

De très bonne heure, sa curiosité d'esprit l'avait portée à s'informer des questions les plus diverses. Elle écrit en septembre 1839, avant son départ pour Coventry : « J'ai récemment eu tant de dérangements, et j'ai dû m'occuper de choses si différentes que mon esprit, qui ne fut jamais très capable d'organisation, est chaotique plus que de coutume; ou plutôt, il est comme un lit de fragments agglomérés dans lequel se rencontrent çà et là un os de mâchoire ou la côte de quelque énorme quadrupède, auprès de l'empreinte laissée par quelque délicate fougère ou de fragiles coquilles, et d'éléments impossibles à identifier; le tout incrusté dans quelque utile roche dépourvue d'intérêt ou de variété. Tel est l'assemblage d'échantillons disjoints appartenant à l'histoire ancienne et moderne que présente mon esprit — bouts de poésie empruntés à Shakespeare, Cowper, Wordsworth et Milton; articles de journaux; passages d'Addison et de Bacon; conjugaisons latines; géologie, entomologie et chimie;

---

[17]) Voir J. W. Cross, o. c., letter to Mrs. Bray, Sept. 4th, 1855, I, 5.
[18]) Id., id., id., chap. 7, « Journal », Dec. 31st, 1857.

comptes-rendus et spéculations métaphysiques — le tout pétrifié, recouvert par une couche d'incidents réels, de petits soucis, de travaux et de tracas ménagers qui s'épaissit chaque jour »...[19]).

On a vu comment, à Coventry, l'application des méthodes scientifiques aux problèmes religieux captiva son attention et bouleversa sa vie morale. Elle lut alors les « *Rapports entre les sciences physiques* » (*Connection of the Physical Sciences*), par Mrs. Somerville, et l'« *Architecture du firmament, et les phénomènes du système solaire* » (*Architecture of the Heavens, and the Phenomena of the Solar System*), par Nichol. Elle apprit à connaître avec C. Bray les idées de G. Combe et la phrénologie[20]). A Genève, elle faisait un peu de mathématiques chaque jour, pour prévenir, dit-elle, le ramollissement du cerveau qui aurait pu résulter d'une existence trop facile; et elle suivait les cours du physicien De la Rive sur la physique expérimentale[21]).

Après son union avec G. Lewes, en 1854, elle prit part aux mêmes travaux, l'accompagnant à Ilfracombe en des excursions zoologiques[22]), étudiant avec lui la phrénologie, en 1857. Il lui suggéra mainte lecture, et leur commerce intellectuel fut intime, constant, fécond. Avec lui, elle communia dans la vénération d'A. Comte. En 1853, elle mentionnait la traduction de Miss Martineau, qui venait de paraître, et se mettait en quête d'un article sur le philosophe français pour la *Westminster Review*[23]). En 1861, elle lit l'exposé du Moyen âge dans la « *Philosophie Positive* »; le positivisme a ses limites, déclare-t-elle; mais Comte est indubitablement un grand penseur[24]). « J'ai été extrêmement émue par le « *Discours préliminaire* », écrit-elle à Mrs. Congreve en 1863[25]); elle prend connaissance de la « *Sociologie* », en 1865[26]), et remercie Mr. Congreve pour l'envoi de la *Synthèse* en 1866[27]). L'année d'après elle lit la « *Politique* » avec Lewes: « George a un volume et moi un autre; et nous nous interrompons mutuellement de nos questions et de nos remarques...

---

[19]) Id., id., id., chap. 1.
[20]) M. H. Deakin, o. c., chap. 6.
[21]) Id., id., chap. 8.
[22]) V. ses souvenirs dans J. W. Cross, o. c., vol. I, chap. 7.
[23]) Id., id., id., letter to S. Hennel, Nov. 1853.
[24]) Id., id., to S. Hennel, July 1861, vol. II.
[25]) Id. id., id., to Mrs. Congreve, Oct. 1863.
[26]) Id., id., id., Journal, May 28th, 1865.
[27]) Id., id., to Mrs. Congreve, Jan. 1866, vol. III.

cet exercice matinal me maintient en état d'enthousiasme toute la journée — dans une atmosphère de ferveur morale qui est une sorte de milieu subjectif adapté à la sublimité du ciel et de la mer ... ma gratitude pour l'illumination que Comte a été dans ma vie s'accroît continuellement [28]). Pendant sa dernière maladie, J. W. Cross lui lit à haute voix le « *Discours préliminaire* » dans la traduction de Bridges; et, tout en expliquant la nature critique et les réserves de son adhésion au positivisme (elle ne fut jamais membre de l'Eglise positive), il atteste qu'elle ne lui a parlé d'aucun penseur avec plus d'admiration et de reconnaissance que de Comte [29]).

Avec G. Lewes encore, elle prit connaissance de l'*Origine des Espèces* dès l'apparition de ce livre; elle regrette le mode de présentation adopté par Darwin [30]); mais elle sent toute la portée de ses idées: « Nous venons de lire l'ouvrage de Darwin », écrit-elle en décembre 1859 —, « il fera époque, parce qu'il apporte une entière adhésion, après de longues années d'études, à la doctrine du développement — et non pas l'adhésion d'un anonyme, comme l'auteur des « *Vestiges* », mais celle d'un naturaliste depuis longtemps fameux. Il aura un grand retentissement dans les cercles scientifiques, en provoquant la discussion franche et complète d'une question que l'on n'a abordée jusqu'ici que timidement. C'est ainsi que le monde progresse pas à pas vers le courage, la clarté, et l'honnêteté de l'esprit » [31]).

On a récemment voulu montrer que Mary-Ann Evans, avant son intimité avec G. Lewes, éprouva probablement un sentiment très vif pour H. Spencer, et peut-être songea à devenir sa femme [32]). Quoiqu'il en soit, le théoricien de l'évolution et sa philosophie sont

---

[28]) Id., id., id., to Mrs. Congreve, Jan. 1867.

[29]) Id., id., id. On peut noter encore le récit qu'elle donne des conférences faites par le Dr Congreve sur le positivisme en 1867 (letter to Miss S. Hennel, May 1867). Pendant sa visite à Paris, en 1865, ce qui l'émeut le plus, c'est la contemplation de la maison de Comte (to Mrs. Congreve, Jan. 1865).

[30]) Id., id., vol. II. Journal, Nov. 1859: « quoique plein de choses intéressantes, ce livre ne fait pas impression parce que l'exposition manque d'ordre et de brillant ».

[31]) Id., id., to Mrs. Bodichon, Decemb. 5th, 1859.

[32]) Voir la *Grande Revue,* 1920, articles de L. Chaffurin sur « *les amours de George Eliot.* »

associés à la vie et à la pensée de G. Eliot depuis 1851 [33]). C'est lui qui révéla à Lewes les mérites et le cœur de la future romancière, comme celui-ci le note avec reconnaissance [34]); et il fut parmi les tout derniers visiteurs que G. Eliot reçut, peu de jours avant sa mort [35]). Dès 1854, elle s'amuse à rédiger l'article qui le concernera dans le dictionnaire biographique de 1954: « Spencer, Herbert, philosophe original et profond, particulièrement connu pour ses importants ouvrages: ..... Ils donnèrent une nouvelle impulsion à la psychologie, et contribuèrent largement à placer cette science au rang qu'elle occupe aujourd'hui. La vie de ce philosophe, comme celle du grand Kant, offre peu de matériaux au narrateur. Né en 1820 ... etc. » [36]). Lorsque commencent à paraître par livraisons les « *Premiers Principes* », sur lesquels s'élèvera la grande synthèse de Spencer, elle écrit: « Procurez-vous ce nouvel ouvrage; c'est ce qu'il a fait de mieux » [37]). La théorie de l'évolution n'est ni exposée, ni discutée dans ses lettres; mais c'est parce qu'elle est au fond même de sa pensée. Elle cite fréquemment J. S. Mill; en 1873, elle se plonge dans son « *Autobiographie* », « comme le reste du monde », dit-elle [38]); elle étudie son « *Economie politique* » et son « *Essai sur la Liberté* » en même temps que les « *Moments de la vie d'un Radical* », de Bamford, et la « *Condition économique des classes ouvrières* », de Fawcett, lorsqu'elle prépare « *Felix Holt* » [39]).

Dans les lectures de G. Eliot, les œuvres littéraires de son pays et de l'étranger ont naturellement une large place — elle savait le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol; mais elle mentionne aussi de nombreux travaux scientifiques, érudits ou philosophiques. Elle lit l'« *Histoire des sciences inductives* » *de* Whewell [40]) et l'article de Tyndall sur la « *Constitution de l'univers* » [41]). Elle recommande l' « *Histoire de la civilisation en Angleterre* » de Buckle,

---

[33]) J. W. Cross, o. c., vol. I, lettres à Mrs. Bray, Sept. 1851, aux Bray, Avr. 1852, à Miss Hennel, Nov. 1853, et Nov. 1857, et vol. III, à Mrs. Ponsonby, Fév. 1875.

[34]) Id., id., vol. II, chap. 8.

[35]) Id., id., vol. III, chap. 9.

[36]) Id., id., vol. I, to Miss Hennel, Jul. 1854.

[37]) Id., id., vol. II, to Mme Bodichon, Dec. 26th, 1860.

[38]) Id., id., III, to Mme Bodichon, Nov. 11th, 1873.

[39]) Id., id., vol. II, chap. 12, Journal, May 1865.

[40]) Id., id., vol. I, chap. 7, 1855.

[41]) Id., id., vol. II, to Miss Hennel, Dec. 7th, 1865.

sans approuver d'ailleurs toutes les vues qui y sont exprimées [42]); elle consacre à l'« *Histoire du rationalisme* » de Lecky un article dans la « *Westminster Review* [43]). Les ouvrages de philosophie religieuse retiennent son attention. Elle écrit pour le *Catalogue analytique* de Chapman, en 1852, un résumé de l'« *Enquête sur les origines du Christianisme* », de C. Hennel [44]); elle commente, discute les « *Essais sur le Christianisme* » de son amie, Miss S. Hennel, en 1857 [45]); elle approuve, en 1860, la défense des auteurs des « *Essais et Comptes-rendus* » par F. Harrison [46]). Elle mentionne Renan avec beaucoup d'admiration et d'ardente sympathie; c'est, de tous les autres Français, celui dont je me sens le plus près, dit-elle; elle lit ses « *Etudes d'histoire religieuse* » en 1861 [47]); et elle marque quelque inquiétude au sujet de sa « *Vie de Jésus* » en 1863 [48]): est-il possible d'édifier une construction historique sur des données aussi incertaines que celles des évangiles? On peut relever encore, parmi les livres qui l'ont occupée, entre 1864 et 1868, l'« *Apologie* » de Newman, la seconde « *Vie de Jésus* » de Strauss, et les leçons de Maurice sur la *Casuistique* [49]).

L'énergie mentale de G. Eliot est prodigieuse; sa curiosité se montre infatigable, son savoir encyclopédique. Les allusions ouvertes aux connaissances ou aux idées de son temps sont cependant rares dans ses romans. Lorsqu'elle fait œuvre créatrice, elle se reporte à ses souvenirs d'enfance, ou plus haut encore, en remontant le cours du temps, non aux faits, aux rencontres, à l'activité multiple et intense qui emplissent son existence de femme de lettres. Ce n'est donc point l'essor de la science vers 1860 que rappellent ses récits; mais, pour autant du moins que le permet le sujet, les connaissances

---

[42]) Id., id., vol. I, to the Brays, 1857; à Charles Bray, elle écrit, du même ouvrage, le 15 Nov., même année: « je crois que vous trouveriez ce livre très suggestif ».

[43]) Id., id., vol. III, Journal, May, 1867.

[44]) Id., id., vol. I, chap. 2.

[45]) Id., id., id., to Miss Hennel, March 1857, et, vol. II, Nov. 13th et Jul. 17th, 1860.

[46]) Id., id., id., to Mrs. Congreve, Oct. 6th, 1860, vol. II.

[47]) Id., id., id., chap. 9, Journal.

[48]) Id., id., id., to M. d'Albert Jul. 18th. 1863, et to Mrs. P. Taylor, Jul. 30th, 1863.

[49]) Id., id., id., chap. 12 et 13, vol. III, chap. 1 et 2.

d'une génération antérieure — le traité de géologie de Buckland [50]); les premières expériences de chimie agricole, avec Sir Humphrey Davy [51]), les découvertes astronomiques de Sir John Herschel [52]); les travaux de Faraday [53]); l'économie politique des plus anciens Utilitaires [54]); les théories anatomiques de Bichat [55]); les principes de Raspail [56]). Un des personnages de G. Eliot, l'ouvrier horloger Félix Holt, a étudié à Glasgow, sans doute à l'un des « Birkbeck Institutes », et y a consulté un phrénologiste [57]); dans le *Moulin sur la Floss* et *Silas Marner,* elle s'attaque humoristiquement à l'orgueil intellectuel de ses contemporains [58]).

Plus révélatrices que ces indications rapides, sont les métaphores qui surgissent sous sa plume. Dans ses derniers romans surtout, les comparaisons sont souvent empruntées aux diverses sciences; aux mathématiques, lorsqu'elle écrit: « La femme était un problème qui — puisque l'esprit de Mr. Brooke se trouvait désarmé devant lui — ne pouvait guère être moins compliqué que les révolutions d'un solide irrégulier » (*Middlemarch,* chap. 4); à la biologie, ailleurs: « Même avec une goutte d'eau vue au microscope, nous nous surprenons à donner dans des interprétations assez grossières; car, tandis qu'avec une lentille faible on croit voir un être manifester activement une voracité à laquelle d'autres êtres, plus petits, se prêtent avec empressement, ... une lentille plus forte révèle de minuscules poils qui forment des tourbillons et entraînent ces victimes, passivement attendues par l'être qui les dévore » ... (*Middl.,* chap. 6). N'a-t-il pas du bon sang bien rouge? trouve-t-on plus loin. — « Non, quelqu'un en a regardé une goutte à la loupe; on n'y voit qu'interruptions et parenthèses » (*Middl.,* chap. 8). Elle s'exprime parfois en botaniste: « Ce discours avait déjà pris forme en un colloque imaginaire, et jaillit comme les grains arrondis d'un fruit, lorsque la chaleur le fait éclater » (*Middl.,* chap. 20); ou encore:

---

[50]) *Le Moulin sur la Floss,* chap. 2, livre VI.
[51]) *Felix Holt,* « Introduction ».
[52]) *Middlemarch,* chap. 2 et 15.
[53]) *Le Moulin sur la Floss,* chap. 3, livre IV.
[54]) *Middlemarch,* chap. 2.
[55]) Id., chap. 15.
[56]) Id., chap. 45.
[57]) *Felix Holt,* chap. 4 et 5.
[58]) *Le Moulin sur la Floss,* livre I, chap. 7 et 10, livre II, chap. 4, et livre IV, chap. 2. *Silas Marner,* chap. 10.

« il parlait par sentences brèves qui lui semblaient pleines de sens, parce qu'elles se rattachaient à de nombreuses pensées, déployées au-dessous comme les racines abondantes d'une plante aquatique qui parvient tout juste à passer la tête au-dessus de l'eau » (*Middl.*, chap. 56).

La zoologie est aussi mise à contribution: « Lydgate était très tourmenté, et conscient de nouveaux éléments dans sa vie qui lui étaient aussi contraires qu'un filet de boue à une créature habituée à respirer, se baigner, et poursuivre sa proie lumineuse dans la plus claire des eaux » (*Middl.*, chap. 58); ou encore, la physiologie: « Fred n'était pas joueur; il n'avait pas cette maladie spécifique dans laquelle la suspension de toute l'énergie nerveuse sur une chance ou un risque est devenue aussi nécessaire que l'eau-de-vie à un ivrogne; il avait seulement cette tendance générale au jeu qui ne doit aucune intensité à l'alcoolisme, et est l'entraînement naturel d'un sang nourri du chyle le plus généreux » (*Middl.*, chap. 23).

Les sciences physiques dans leurs diverses branches fournissent leur part d'images: « C'eût été alors une nouvelle lumière, comme la lumière oxhydrique, révélant la texture même des choses » (*Middl.*, chap. 15). — « En surveillant les effets, fût-ce d'une batterie électrique, il est souvent nécessaire de changer de place, et d'examiner un mélange, ou un groupe particulier, à quelque distance du point où le mouvement qui nous intéresse a pris naissance » (*Middl.*, chap. 40). — « Son esprit était envahi d'images et de conjectures qui étaient le langage de ses espoirs et de ses craintes, tout comme nous percevons le timbre de vibrations qui ébranlent tout notre être » (*Middl.*, chap. 69). — « Un éminent philosophe de mes amis, qui peut donner de la dignité jusqu'au meuble le plus laid, en le montrant à la lumière sereine de la science, m'a expliqué un petit fait d'une grande portée. Tout trumeau, ou toute surface étendue en acier poli, destinée à être fourbie par la main d'une servante, est couvert d'innombrables petites raies dans toutes les directions; mais approchez-en une bougie allumée, qui forme foyer d'éclairage, et voici que les raies se disposent en une série de fins cercles concentriques autour de ce minuscule soleil. On peut démontrer que les raies vont de tous côtés indifféremment, et que c'est uniquement la bougie qui produit l'illusion d'un arrangement concentrique, parce que sa lumière se répand exclusivement comme le veut l'optique. Ces choses sont une parabole. Les raies sont les évé-

nements, et la bougie est l'égoïsme de toute personne en ce moment absente » (*Middl.*, ch. 27).

Ces comparaisons montrent à quel point l'imagination même de G. Eliot avait été façonnée par ses études; mais ce ne sont là encore que des signes superficiels; et il faut s'attacher à des traits plus profonds, — à la conception d'ensemble et à la substance de ses récits, pour sentir l'influence de son savoir et de son intellectualisme sur son œuvre littéraire.

Elle a voulu d'abord et surtout être vraie, pour des raisons qu'elle a exposées éloquemment dans son premier roman, *Adam Bede*. Elle reconnaît la surprise que sa résolution peut causer au public, et imagine les exhortations d'une de ses lectrices: « Améliorez donc un peu les choses, » — lui fait-elle dire — « rendez-les plus conformes à ces vues si justes qui nous sont dévolues. Le monde n'est pas exactement comme nous le souhaitons; arrangez-le donc par quelques habiles coups de crayon, et faites-nous croire qu'il n'est pas à ce point confus et embrouillé. Que tous ceux qui sont irréprochables dans leurs opinions le soient aussi dans leur conduite; que vos personnages antipathiques aient toujours tort, et les autres toujours raison. Nous saurons alors du premier coup qui condamner et qui approuver; nous pourrons admirer sans que nos préjugés en soient le moins du monde troublés. Nous ruminerons nos haines et notre mépris avec cette satisfaction sans mélange qui appartient à une tranquille conviction ».

« Ma bonne amie, » — répond l'auteur — « que ferez-vous alors de l'honnête servante dont l'unique travers vous met hors de vous? de votre voisine Mrs. Greene, qui a été vraiment très dévouée pendant votre maladie, mais a dit du mal de vous plusieurs fois depuis votre convalescence? Mieux encore, de votre excellent mari lui-même, qui a bien des habitudes agaçantes, outre celle de ne pas essuyer ses souliers? Tous ces frères mortels, il nous faut les accepter comme ils sont; vous ne pouvez ni redresser leur nez, ni les rendre plus spirituels, ni rectifier leur caractère; et ce sont ces gens-là, parmi lesquels votre vie s'écoule, qu'il faut apprendre à tolérer, plaindre et aimer; ce sont ces gens, plus ou moins laids, stupides, inconséquents, dont vous devez savoir admirer les bons mouvements, et pour qui vous devez amasser soigneusement toute la patience et toute la générosité possibles ».

L'idéalisation constitue un danger moral, parce qu'elle détourne

de la réalité et rend incapable de la comprendre. La sincérité est utile et bienfaisante. Elle est difficile, en outre, et méritoire :

« Je me contente donc », poursuit G. Eliot, « de raconter mon humble histoire sans tenter de montrer les choses meilleures qu'elles ne sont, ne redoutant rien autant que l'infidélité; car, en dépit des plus grands efforts, on a toujours lieu de la craindre. L'infidélité est si facile, et la vérité si difficile! ... examinez vos mots avec attention, et vous trouverez que même quand vous n'avez nulle raison de tromper, il est très difficile de dire l'exacte vérité, fût-ce sur ses propres sentiments, beaucoup plus difficile que de dire à leur sujet quelque chose de très beau, qui ne soit pas l'exacte vérité. »

Le réalisme emprunte volontiers ses sujets à la vie de tous les jours, à la condition des humbles, qui sont le grand nombre; et G. Eliot dit encore: « C'est pour leur rare et précieuse qualité de vérité que beaucoup de tableaux hollandais, méprisés par les esprits élevés, font mes délices. Je trouve une occasion d'exquise sympathie dans cette reproduction fidèle de l'existence monotone et limitée qui échoit à tellement plus de mes frères mortels qu'une vie de pompe, d'indigence absolue, de souffrance tragique ou d'actions héroïques et célèbres ... »

Les exclurait-on comme indignes de l'art, à cause de leur laideur, et de la tristesse de leur vie? Non, certes, car le cœur lui-même est source de beauté; et le réalisme fait appel aux émotions morales et esthétiques qui en découlent:

« Peuh! déclare mon amie l'idéaliste, quels vulgaires détails! A quoi bon prendre tant de peine pour nous donner des portraits de vieilles femmes ou de rustres? Quelle bassesse! Quels personnages vulgaires et laids!

« Mais, bonté du ciel, il est possible d'aimer ce qui n'est pas absolument irréprochable de ligne, j'espère? — Je ne suis nullement sûre que la majorité des hommes n'ait pas été laide; et même parmi ces « rois de l'espèce », les habitants de la Grande-Bretagne, les formes trapues, les nez mal formés et les teints terreux ne sont pas de frappantes exceptions. Cependant, les sentiments de famille sont très chaleureux parmi nous ... Oui, grâce au ciel; les sentiments humains sont comme les puissantes rivières qui fécondent la terre; ils n'attendent pas que la beauté leur soit donnée; ils coulent irrésistibles, et font naître la beauté là où ils passent. »

Et elle conclut : « Honneur et respect soient rendus à la divine beauté de la forme. Cultivons-la le plus possible, chez les hommes,

les femmes, les enfants, dans nos jardins et nos maisons. Mais aimons aussi cette autre beauté qui ne réside pas dans le secret des proportions, mais dans celui des plus profondes sympathies humaines... Ne nous imposez pas de règles esthétiques qui banniraient de l'art ces vieilles femmes, grattant leurs carottes de leurs mains usées par le travail; ces lourdauds de village, qui font la fête dans un cabaret sale; ces dos courbés, ces visages stupides, durcis par les intempéries, qui se sont penchés sur la bêche, et ont accompli la plus rude part du travail de ce monde ..; le nombre de ces êtres grossiers, qui n'ont pas d'intéressantes peines de cœur, est tellement plus grand que celui des autres! Il est si indispensable que nous nous souvenions de leur existence, de peur qu'autrement nous négligions d'en tenir compte dans notre religion et notre philosophie, et ne construisions de grandioses théories, bonnes tout juste pour les cas exceptionnels! Que l'art donc nous les rappelle sans cesse; qu'il se trouve toujours des hommes prêts à donner le meilleur de leur vie à la description fidèle des choses ordinaires — des hommes qui voient la beauté de ces choses, et prennent plaisir à montrer comment leur sourit la lumière du ciel » (livre II, chap. 17).

G. Eliot invoque là des arguments de sentiment et des raisons morales; mais l'attention, la sincérité, l'effacement de soi et des préférences spontanées de la sensibilité, qu'elle recommande, sont en accord avec la discipline que la science imposait aux esprits. Lorsque chez Dickens, C. Brontë, d'autres encore, le réalisme avait jailli de passions morales, il n'était point soutenu comme chez elle par toute une théorie de la vie; il n'était point aussi surveillé et conséquent. Les philosophes Utilitaires, dont elle avait adopté en grande partie les vues, comme on le verra, avaient voulu créer une éthique scientifique, qui consistait en l'étude des réalités et ne visait à les réformer qu'en les systématisant, les expliquant, mettant en lumière leurs causes et leurs effets. Aussi l'art le plus moral était-il pour elle le plus impartial, celui qui s'écartait le moins de la vérité.

En demandant au roman d'être bienfaisant, éducatif, en lui assignant une fin en dehors de lui-même, elle restait d'ailleurs fidèle à la doctrine de ses maîtres. L'art saurait-il être désintéressé, alors que la vertu elle-même ne l'est pas? L'un comme l'autre doivent concourir directement au bien général.

Comme son idéal moral, sa sensibilité est toute pénétrée de réflexion. L'émotion chez elle n'exclut ni la critique, ni même

l'humour. Le comique savoureux de certaines scènes et de certains caractères a été trop souvent noté pour qu'il soit besoin d'insister. Et s'il est vrai que la sympathie prime tout dans son œuvre, il reste que sympathie ne signifie pas nécessairement épanchement personnel; dans la mesure où elle conduit un auteur à embrasser le point de vue de ses personnages, à s'identifier avec eux — et c'est ainsi le plus généralement qu'elle agit chez G. Eliot — elle est une des conditions de la perception juste; elle seule permet de reconstituer l'univers intérieur dans lequel se situent les sentiments, l'action d'un homme, et qui est pour lui la plus inéluctable des réalités, celle qui détermine toutes les autres. C'est seulement lorsque l'émotion déborde en une sorte de lyrisme irrépressible, qu'elle nuit au réalisme; dans les autres cas, elle peut en être tout au contraire le soutien et l'inspiration. « Je ne veux avoir ni amour ni haine, ni pitié ni colère », disait Flaubert; mais il ajoutait: « Quant à la sympathie, c'est différent; jamais on n'en a assez »[58]).

Le réalisme de G. Eliot rappelle celui de Thackeray, plutôt que celui de Dickens ou des Brontë; il est psychologique et moral, plus que pittoresque ou passionnel. Certaines expressions de *Pendennis* semblent annoncer la profession de foi d'*Adam Bede*[59]); mais tandis que l'auteur de la *Foire aux Vanités* excuse ses hardiesses en quelques phrases rapides, G. Eliot institue un débat en règle, pose les deux thèses en présence, motive son choix, plaide, et visiblement entend gagner sa cause. Thackeray concevait un livre comme une confidence au lecteur, une révélation de soi[60]); il s'abandonnait dans ses récits; au lieu qu'elle s'impose l'attitude mentale d'un témoin à la barre: « Mon effort le plus constant » — écrit-elle — « est d'éviter l'arbitraire et de rendre fidèlement les hommes et les choses tels qu'ils se reflètent dans mon esprit. Le miroir a ses défauts; les contours sont parfois altérés; l'image sera pâle ou confuse; mais je me sens aussi tenue de vous décrire avec toute la précision dont je suis capable ce reflet, que si j'étais appelée à déposer devant un tribunal, rapportant ce que j'ai vu sous serment » (*Adam Bede,* livre 2, chap. 17).

---

[58]) Cité par David-Sauvageot dans le *Réalisme et le Naturalisme,* livre V, chap. 2.

[59]) *Pendennis,* préf. et vol. III, chap. 24.

[60]) Préf. de *Pendennis.*

On voit ici s'affirmer un plus vif souci de l'objectivité. De *Pendennis* à *Adam Bede,* le réalisme a fait un pas; malgré l'essentielle modération de G. Eliot, malgré les limites que lui imposaient son tempérament et ses idées préconçues, il est dans son œuvre plus conscient, plus systématique et plus divers que chez Thackeray; la lumière puissante, parfois jusqu'à la dureté, qui éclairait la *Foire aux Vanités,* s'est résolue en rayons multiples, moins vifs peut-être, mais plus également répandus, plus enveloppants, et comme fondus en une égale clarté.

Le lien qui unissait dès l'origine sa conception de l'art à un idéal scientifique apparaît dans les ouvrages qui ont suivi *Adam Bede.* Dans le *Moulin sur la Floss,* elle écrit, pour justifier le caractère prosaïque de son sujet: « la science ne nous apprend-elle pas que son but le plus élevé est l'affirmation d'une unité qui relie les faits les plus infimes aux plus grands? Dans les sciences naturelles, à ce que j'ai compris, il n'y a rien d'insignifiant pour un esprit capable d'avoir une vision large des relations entre les choses, et auquel tout fait isolé suggère un immense ensemble de conditions. Sûrement, il en est de même pour l'observation de la vie humaine » (livre 4, chap. 1).

Dans *Middlemarch,* elle justifie l'introduction de Joshua Rigg, personnage de basse origine et de vil caractère, en rappelant que les êtres qui, socialement, peuvent paraître les plus inutiles, les moins désirables, ont sur le cours des choses ici-bas une action indéniable, et souvent décisive (chap. 41). Qui veut saisir l'enchaînement des faits ne saurait les éliminer. Comprendre, c'est là un des mots qui reviennent le plus souvent sous sa plume, répété, affirmé avec une insistance sous laquelle on sent une volonté passionnée; elle exhorte ses lecteurs à s'y efforcer, raisonne avec eux, prévient leurs objections, persuade et démontre. Le but qu'elle se propose n'est-il pas de « démêler les fils de certaines destinées », concentrant « sur une trame enchevêtrée toute la lumière dont elle peut disposer? » (chap. 15). Pour expliquer les événements qu'elle rapporte, elle descend, par la minutie de ses analyses, dans l'infiniment petit, comme s'y aventurait la science[61]). Elle semble avoir pressenti la théorie

---

[61]) Voir notamment dans *Le Moulin sur la Floss,* I, chap. 3, les raisons pour lesquelles Mr. Riley recommande un précepteur à Mr. Tulliver et V, chap. 5, la manière dont Maggie est amenée à trahir son secret devant son frère; dans *Silas Marner,* voir les effets de la solitude sur le vieux tisse-

naturaliste du roman expérimental avant que la notion ne s'en fût répandue en Angleterre. L'histoire de Maggie Tulliver est celle d'une âme de transition, en désaccord avec son milieu, et des épreuves qui lui sont réservées de par la nature même des choses. Le cas de Dorothée Brooke, cette sainte Thérèse égarée dans notre âge moderne, est plus significatif encore; l'auteur s'adresse, en retraçant son histoire, à tous ceux qui sont curieux de savoir « comment se comporte ce composé mystérieux qu'on appelle l'homme, lorsqu'il est soumis aux expériences du Temps » (Préf. de *Middlemarch*).

Sauf dans son dernier roman, *Daniel Deronda,* elle ne s'est point conformée à la pure doctrine réaliste et n'a pas traité de sujets contemporains; le recul du temps semble lui avoir été indispensable pour dégager le sens, l'intérêt, la poésie des événements. Mais elle a si largement, si constamment puisé dans ses souvenirs d'enfance et dans son expérience de la vie rurale que ses écrits gardent la saveur d'impressions directes. On sait avec quel soin, sans se réclamer d'une méthode documentaire, elle prépara *Romola* durant de laborieux mois d'études à Florence; et comment elle s'est renseignée sur l'économie politique, les lois ou l'histoire pour écrire *Felix Holt* et *Daniel Deronda*[62]).

Fidèle à ses déclarations, elle a consacré la plus grande partie de son œuvre aux basses classes, qu'elle déplorait dans un de ses essais critiques de voir si mal connues, même parmi les esprits cultivés, et présentées par la littérature sous un jour si faussement optimiste[63]). Son réalisme est d'ordre social en même temps que

---

rand, chap. 2; dans *Felix Holt,* chap. 33, le résultat imprévu de petites méchancetés, sottises ou lâchetés; dans *Middlemarch,* parmi d'innombrables analyses, celle de l'état mental de Casaubon, chap. 29, de la religiosité chez Bulstrode, chap. 61, de la tentation à laquelle cède Fred Vincy, chap. 66 et du tourment intérieur chez Lydgate, chap. 73.

[62]) Voir pages 100, 140-141, 152; et, dans *Memoirs and Thoughts* (« *Reminiscences of G. Eliot* ») par Fr. Harrison, la correspondance qu'elle entretient avec lui sur quelques points de droit à propos de *Felix Holt* et de *Daniel Deronda.*

[63]) *The Natural History of German Life: Riehl. Westminster Review,* July 1856. « Les laboureurs idylliques » — écrit-elle — « sont joyeux quand ils conduisent leur attelage aux champs; les bergers idylliques font timidement la cour à leur belle sous des buissons d'églantiers; les villageois idylliques dansent sous l'ombrage et se réconfortent sans excès, en buvant une bière savoureuse et couleur de noisette. Aucun de ceux qui ont vu beaucoup de vrais laboureurs, cependant, ne les croit joyeux; aucun de ceux qui connaissent bien la classe paysanne anglaise, ne la qualifierait de

psychologique; il est précis, et sait descendre au concret. Elle note les formes de pensée et de sentiment propres à chaque profession — à des artisans, des fermiers ou des journaliers, à un meunier, un tisserand, de petits rentiers ou retraités, un médecin ou un pasteur de campagne. Les personnages sans spécialisation, sans vocation particulière n'ont guère plus de place dans son œuvre que dans la vie. En cherchant à saisir chez eux le détail des actions et réactions intérieures, et à les expliquer, elle est amenée à insister sur toutes les influences du milieu ou du passé, et à donner aux circonstances matérielles leur pleine importance.

Et bien que son attitude soit celle de l'indulgence aimante, elle ne laisse point oublier les vérités cruelles. Dans les *Scènes de la vie ecclésiastique, Adam Bede,* le *Moulin sur la Floss,* elle a noté les animosités de famille, les jalousies de dévotes; chez le naïf fiancé de Hetty Sorrel, chez l'imprudent admirateur de Rosamonde Vincy, la folie ou la sottise complaisante des illusions romanesques; chez un Casaubon, les méfiances, les mesquineries et les haines de la vanité déçue; chez un Bulstrode, l'hypocrisie religieuse. C'est dans *Middlemarch* qu'elle a été le plus loin en cette voie. Les descriptions du vice y apparaissent plus franches qu'elle ne les avait osées ailleurs; l'ivrognerie abjecte d'un Raffle, sa malice crapuleuse, l'avarice du vieux Featherstone, son plaisir à tyranniser et tourmenter des parents avides de son héritage, les derniers moments de sa vie au milieu des vampires qu'attirent ses biens, puis son enterrement et la lecture de son testament, donnent lieu à de macabres scènes de comédie, qui n'ont guère été dépassées par un Balzac, un Zola ou un Maupassant (chap. 12, 14, 32, 33, 41).

C'est là une note rare dans son œuvre, il est vrai. Le monde est pour elle avant tout: « une occasion de délicieuse sympathie ». Elle ne participe point au pessimisme qui est une caractéristique si fréquente du réalisme, on le verra. Elle a cherché à être impartiale; mais elle ne s'est point imposé l'impersonnalité; elle inter-

---

gaie. Leur lent regard, dans lequel le sens de la beauté ne brille jamais, où l'humour n'allume aucune étincelle, leur parole lente, leur dos voûté, leur démarche lourde, rappellent ce mélancolique animal, le chameau, bien plutôt que le vigoureux compatriote en bas à raies et gilet rouge qui nous est présenté comme le paysan traditionnel ». Et elle conclut que pour le vrai laboureur, « le seul royaume de la fantaisie et de l'imagination se trouve au fond de la troisième chope ».

prête plus encore qu'elle n'expose — son domaine de prédilection n'est-il pas celui des réalités intérieures, c'est-à-dire le royaume du souvenir, de l'imagination, de la divination? Ses romans se présentent comme une succession d'épisodes coupés de réflexions, comme une longue méditation sur la vie. Sa sensibilité déborde en de fréquents épanchements. Elle a le goût des idées, et choisit d'ordinaire comme personnages principaux des caractères qui lui permettent d'exprimer ses opinions ou ses sentiments et de les mettre en œuvre. Si elle emprunte souvent ses héros et ses héroïnes au peuple, elle les prend parmi des êtres qu'elle déclare elle-même au-dessus de la moyenne, et auxquels elle peut prêter des réactions morales intéressantes sans sortir de la vraisemblance. Ce n'est point sans raison que Brunetière, opposant le « réalisme à l'anglaise » à la doctrine de Zola, a offert en exemple les écrits de la grande romancière aux disciples du Naturalisme. Elle a su, comme il le dit, allier au respect des faits « le sens du Divin et des vérités de l'âme »[64]). Son intellectualisme lui inspirait, en même temps que le culte de la vérité, une théorie de la vie et de la conduite qui a élargi et assoupli les mailles où aurait pu l'enserrer son réalisme. Ses romans trahissent constamment des préoccupations d'ordre moral. Sans chercher à défendre ou à combattre d'opinion ni de principe, sans se proposer de soutenir aucune thèse, elle a un vif sentiment des responsabilités qu'encourt quiconque ose être auteur[65]). « Ne pensez-vous pas comme moi » — écrit-elle, — « qu'on dit beaucoup de sottises de toutes parts, sur le but de l'art? Un méchant esprit produit une méchante œuvre, que ce soit en vue de l'art pour l'art, ou de tout autre objet; un esprit sans substance n'engendre rien de substantiel; et l'âme de l'artiste exerce nécessairement une influence déterminante sur les autres, selon le degré d'élévation ou de petitesse que manifeste son choix entre les faits »[66]). « Quiconque » — dit-elle encore — « contribue à l'excès de la production littéraire, commet une grave faute contre la société »...[67]). Nous avons chacun notre petit fonds

---

[64]) Voir Brunetière: *Le roman naturaliste* (Le Naturalisme anglais: étude sur G. Eliot, 1881).

[65]) Voir « *Debasing the Moral Currency* » et « *The Too-ready Writer* » dans *Impressions of Theophrastus Such;* et « *Leaves from a Note-book* » dans « *Essays and Leaves from a note-book* ».

[66]) Letter to Edward Burne Jones, March 20th 1873; J. W. Cross, o. c., vol. III, chap. 17.

[67]) Id., id., id., letter to Alex. Main, Sept. 11th, 1871, chap. 16.

— les deux ou trois croyances qui sont le résultat de notre caractère et de notre expérience; nous courons le double danger de les répéter à satiété, ou d'adopter d'autres thèmes en lesquels nous n'avons pas foi, et qui ne sont pour nous qu'un emprunt ou un écho »[68]).

D'intention et de fait, elle a écrit des romans philosophiques; on y retrouve, en les interrogeant, une expression frappante des idées de son temps, en même temps que toutes les nuances de sa personnalité.

3

Déterminisme et théorie des conséquences: Adam Bede

Les quinze années sur lesquelles s'étend sa production sont celles de la polémique la plus intense entre hommes de science et hommes d'église. Lorsque parurent, en 1858, ses premières nouvelles, les « *Scènes de la vie ecclésiastique* », J. S. Mill écrivait depuis plus de vingt ans, Spencer depuis dix; l'un et l'autre se préparaient à renouveler l'expression de la morale utilitaire; ils l'adaptèrent à leurs vues personnelles, tout en maintenant et en accroissant le prestige des principes sur lesquels elle repose, Mill dans son « *Utilitarisme* » publié en 1861, et Spencer dans une série d'articles sur l' « *Education* » réunis en volume la même année. Les opinions qu'ils y exposent étaient discutées librement dans le cercle auquel appartenaient G. Eliot et Lewes avant qu'elles eussent reçu leur forme définitive; et il en est de même pour les idées fondamentales de la *Philosophie Synthétique* — la théorie de l'inconnaissable, la loi de l'évolution, la transformation des forces. Ces notions étaient esquissées déjà dans les *Principes de psychologie* (1855), et dans divers *Essais* réunis en volume par l'auteur en 1857. Le travail de révision auquel cette réimpression donna lieu semble avoir provoqué dans l'esprit de Spencer la synthèse définitive; entre cette date et l'année 1860, qui voit le début de sa grande entreprise avec la publication des *Premiers Principes,* il en est constamment occupé; il cherche des

[68]) Id., id., id., letter to A. Main, Nov. 9th, 1871, chap. 16.

appuis auprès de ses amis, et de tous ceux qui comptent dans le monde de la pensée, en leur exposant ses intentions; et il rédige un programme détaillé de l'œuvre projetée. Les idées maîtresses qu'elle devait contenir sont déjà dans l'air [69]).

« Vous savez, je crois » — écrivait G. Eliot à Miss Sarah Hennel en 1857 — « que pour nous trois (Lewes, H. Spencer et elle-même), l'idée qu'un dessein a présidé à la création de l'univers n'est pas soutenable » [70]). Et à Charles Bray, elle déclare: « Quant à la doctrine fondamentale de votre livre (la *Philosophie de la Nécessité)* — à savoir que l'esprit se présente avec les mêmes caractères que tout autre phénomène en ce qui concerne la dépendance invariable des antécédents et de leurs conséquences, vous n'ignorez pas que je l'accepte entièrement » [71]). « La révélation divine — avait-elle encore écrit, dans un compte-rendu de l'ouvrage de Mackay sur le « *Progrès de l'intelligence* » — est coextensive avec l'histoire du développement humain; et la clef de cette révélation est la reconnaissance d'une loi immuable dans le monde matériel et dans le monde moral; si bien que le devoir humain est contenu tout entier dans l'étude attentive et patiente de la loi qui régit les conséquences de nos actes, et dans l'obéissance à ses préceptes » [72]).

Telles sont les idées sur lesquelles elle a édifié son premier roman, *Adam Bede;* le héros qui donne au livre son titre a la carrure physique et morale des forts, l'allure assurée des caractères qui savent s'imposer et dont la vertu porte des fruits. « Ce n'était point un homme ordinaire » — écrit-elle de lui —. « Cependant on en trouve de semblables çà et là dans chaque génération parmi les artisans de nos campagnes. Leurs affections natives ont été fortifiées par une vie de famille primitive fondée sur les besoins et le travail communs, et leurs capacités naturelles, par le labeur qu'ils ont habile-

---

[69]) V. D. Duncan: *Life and Letters of H. Spencer,* chap. 8; au sujet des rapports des G. Lewes avec H. Spencer, en 1857, on peut rappeler que G. Eliot mentionne une conversation avec lui dans une lettre à Miss Hennel le 5 mars 1857; à la même, le 4 novembre, elle écrit: « H. Spencer a dîné avec nous l'autre jour, brillant et grand causeur, comme toujours; son volume d'essais paraîtra avant peu »; elle figure parmi les premiers souscripteurs à la « *Philosophie Synthétique* ».

[70]) J. W. Cross, o. c., letter to S. Hennel, March, 5th 1857, vol. I, chap. 7.

[71]) Id., id., id., letter to Mr. C. Bray, Nov. 15th, 1857.

[72]) Id., id., id., chap. 5.

ment et courageusement accompli; ils font leur chemin dans le monde, montrant rarement de l'originalité, mais le plus souvent l'énergie d'hommes honnêtes doués de l'adresse et de la conscience nécessaires pour bien remplir les tâches qui se présentent à eux. Leur existence n'éveille pas au loin d'écho perceptible; mais on trouve presque à coup sûr quelque beau fragment de route, quelque construction, quelque exploitation des richesses naturelles, quelque amélioration dans les procédés de culture, quelque réforme d'abus locaux, associés à leur nom pendant une ou deux générations après eux. Ils ont enrichi leurs patrons; l'œuvre de leur main a résisté à l'épreuve du temps, leur pensée a su guider le bras d'autres hommes... dans leur vieillesse, on voit leurs cheveux blancs en place d'honneur à l'église ou au marché du village; et ils content à leurs fils et à leurs filles, assis autour d'un feu brillant et vêtus de bons habits, les soirs d'hiver, la joie qu'ils eurent à recevoir pour la première fois quelques sous pour le travail de la journée » (chap. 19). D'autres — il est vrai — « meurent pauvres et ne quittent jamais, les jours de semaine, les vêtements du travailleur »; mais Adam Bede appartient aux premiers; le malheur qui traverse sa jeunesse le laisse prospère, mûri, adouci, mari heureux, père de famille plein d'espoir et de force.

Tout l'optimisme social et moral de Herbert Spencer est dans ce caractère et cette destinée. On se souvient que réunir, acquérir les conditions du bonheur est pour le philosophe un devoir — il n'est pas trop de dire le premier des devoirs; et ces conditions sont très généralement entendues par lui dans le sens le plus simple, le plus matériel. Son ouvrage intitulé « *Les Données de l'Ethique* »[73]) comporte tout un chapitre sur l'aspect biologique de la morale, dans lequel l'obligation de se bien porter est placée très haut parmi les autres; de même que les « devoirs de l'égoïsme » sont, selon d'ailleurs la logique même de son système, placés avant ceux de l'altruisme. Et la science mérite à ses yeux d'être mise au premier plan parmi les disciplines propres à former la jeunesse, parce que, plus que toute autre, elle contribue à l'enrichissement, à la prospérité de l'individu et de la nation[74]).

Indépendant, entreprenant, hardi dans sa propre sphère, Adam

---

[73]) *Data of Ethics,* publié en 1879.

[74]) *What Knowledge is of Most Worth* (*Westminster Review,* 1859), réédité dans *Education,* en 1861.

est respectueux par nature, par modestie, par sagesse prudente, des traditions, des coutumes et du rang. Fils de charpentier, et charpentier lui-même, il a grandi non loin du manoir de l'endroit; et une amitié d'enfance, faite d'estime réciproque, d'attachement déférent d'une part et d'affection protectrice de l'autre, l'unit à Arthur Donnithorne le futur possesseur des domaines d'un vieux « squire » indolent, son oncle. Le jeune héritier est aimable, sincèrement et ardemment bien intentionné, mais faible, indécis, très adonné à ses plaisirs, porté à s'illusionner sur lui-même, les autres et la vie. Contre sa conscience, il s'est laissé aller à fréquenter assez tendrement la nièce d'un de ses futurs fermiers, la jolie Hetty Sorrel; et le demi-aveu qu'il fait à Adam provoque une première expression de la « morale des conséquences » dans la bouche d'un simple :

« Ma foi » — dit Adam lentement, après un instant d'hésitation — « non. Je ne me souviens pas avoir jamais été tiré à hue et à dia comme ça, quand j'ai reconnu, comme vous dites, qu'une chose est mauvaise. Ça m'en enlève l'envie, de penser que j'aurai la conscience tourmentée ensuite. Depuis que je sais que deux et deux font quatre, je vois assez clair qu'on ne peut pas faire le mal sans répandre du péché et du malheur plus qu'on ne peut voir. C'est comme le mauvais travail — on ne voit jamais le bout du mal que ça fait; et ce serait tout de même une triste affaire d'être venu au monde pour le mal de ses semblables au lieu que ce soit pour leur bien ». C'est dans les termes de la sagacité populaire, encore, que G. Eliot exprime le rapport qu'affirmait la morale scientifique entre l'intérêt bien entendu et le devoir : — « oui », dit encore son héros — « le squire est un rusé compère; mais il faut aux gens quelque chose de plus que la ruse pour apercevoir leur intérêt à longue distance; il faut de la conscience; il faut croire au bien et au mal. Vous n'amènerez guère le vieux squire à croire qu'il peut gagner autant par l'honnêteté que par ses tours et ses calculs » (chap. 21).

Une autre voix prévient Arthur Donnithorne de la rigueur des sanctions naturelles : celle de Mr. Irwine, le pasteur du village. « Sûrement » — lui dit le jeune homme — « vous ne pensez pas que celui qui lutte contre une tentation à laquelle il finit par succomber soit aussi méprisable que celui qui n'y résiste jamais? — Non, certainement », répond son conseiller, « je le plains à proportion de ses efforts; car ils indiquent d'avance les souffrances intimes qui sont la pire forme de Némésis. Les conséquences n'ont pas de pitié. Nos actes entraînent leurs terribles conséquences tout-à-fait

indépendamment des fluctuations qui ont pu les précéder, et ces conséquences ne sont presque jamais limitées à nous-mêmes. Il vaut mieux fixer son esprit sur cette certitude que s'attarder à considérer les excuses que nous pouvons avoir » (chap. 16).

Cependant, après le printemps et ses premiers émois, voici que l'été s'avance et s'écoule — un été anglais, humide et doux, où passe la fraîcheur des souffles mouillés, et, sur les champs mûrissants, l'ombre des hauts nuages blancs. Parmi les craintes, les remords, l'espoir et les illusions, dans les larmes et la joie, l'amour d'Arthur et de Hetty s'est épanoui. Et lorsque Arthur s'aperçoit qu'il a compromis l'avenir de la jeune fille, il découvre une circonstance qui aggrave étrangement son acte: Adam aimait aussi Hetty, et, de toute l'énergie d'un sentiment profond et pur, voulait en faire sa femme. Après une scène violente dans laquelle cet ami d'enfance, envers lequel il se sentait si supérieur, lui jette au visage le mépris et l'insulte, il se débat, argumente, essaie de se persuader que tout peut encore s'arranger : « il était dans l'état misérable d'un homme ouvert et généreux qui a commis une erreur telle que la dissimulation semble inévitable. Il lui fallait réprimer l'instinct naturel de répondre à la vérité par la vérité, à la confiance par un franc aveu; et le devoir devenait pour lui une question de tactique. Son acte réagissait sur lui, le dominait déjà tyranniquement, le contraignant à une conduite qui jurait douloureusement avec ses sentiments habituels. Le seul but qui lui semblât admissible maintenant était de tromper Adam autant que possible » (chap. 28). Il rompt avec Hetty, dans l'intention bien arrêtée de laisser le champ libre à Adam. Il part pour l'armée, quittant le pays, mais espérant encore y revenir un jour, pour y jouer le rôle de grand seigneur et de propriétaire modèle qu'il a toujours rêvé de tenir, et faire oublier à son ami, en le comblant de bienfaits, le tort qu'il lui a causé.

Mais le mal a été commis; rien ne le réparera. Et c'est alors que commence l'agonie de Hetty. « Oh » — écrivait G. Eliot, comme conquise elle-même par la beauté, l'aimable enfantillage, le charme naïf qu'elle lui prêtait — « il est trop douloureux de penser que c'est là une femme, que son sort sera celui d'une femme — une femme tissant dans sa jeune ignorance une trame de vanités et de fragiles espoirs qui un jour l'enveloppera, l'étreindra, vêtement brûlant et empoisonné, transformant tout à coup les sensations frémissantes et superficielles de son âme de papillon en une vie de cruelle angoisse humaine! » (chap. 22). Hetty ne s'est senti la force

de rien prévoir et de rien avouer; fiancée à Adam, elle s'aperçoit qu'elle sera bientôt mère; et elle part seule, aveuglément, fuyant la honte et cachant son malheur; elle part d'abord à la recherche d'Arthur, puis, cette dernière espérance évanouie, elle erre sans but, incapable de comprendre, d'accepter sa destinée, désespérée, déshumanisée, sombrement révoltée contre Dieu et contre les hommes. Lorsque Arthur, un peu plus tard, vient recueillir son héritage, l'esprit plein d'images souriantes et de généreuses intentions, la lettre qu'il ouvre en premier lieu foudroie son bonheur et ses rêves : « Je n'essaierai pas d'ajouter une parole au châtiment qui vous frappe », écrit Mr. Irwine — « Hetty Sorrel est en prison et sera jugée vendredi pour infanticide » (chap. 44). On sait la suite; le procès, la peine trop brutale qu'exigeait la loi au début du siècle commuée en une déportation; Arthur Donnithorne abandonnant le pays et allant expier dans son régiment, par de lointaines campagnes, le mal qu'il a causé; la douleur d'Adam, pieusement, patiemment apaisée par la tendre et douce Dinah Morris, soutien de Hetty à l'heure tragique, qu'il finit par aimer et épouser.

Et, certes, l'histoire de Hetty n'a rien d'original ni de nouveau; c'est celle de Marguerite; la séduction est un sujet éternel s'il en fut. Mais ce qui importe ici plus que le récit lui-même ou son intensité dramatique, c'est la préparation des événements, les commentaires dont ils sont accompagnés, et tout l'ensemble des réflexions destinées à mettre en évidence le jeu des sanctions naturelles[75]) — l'humiliation aux yeux d'autrui, d'abord: « Arthur se serait persuadé avec tant de plaisir qu'il n'avait commis aucun mal ! Et si personne ne lui avait dit le contraire, il y aurait réussi tellement mieux! Némésis emprunte rarement son épée à notre propre conscience — à la souffrance que nous ressentons pour avoir causé de la douleur à d'autres; elle n'y trouve pas assez de métal pour s'y forger une arme effective. Notre sens moral apprend les règles de la bonne société, sourit quand les autres sourient; mais si quelque impoli donne à nos actions des noms malsonnants, il est porté à prendre parti contre nous » (chap. 29). Cette façon d'envisager le regret, le remords comme un effet secondaire et dérivé, se rencontre fréquemment chez G. Eliot[76]). Elle serait surprenante de la part d'une cons-

[75]) Voir chap. 12, 16, 29, 31, 41, 46, 47, 48 et l'épilogue.

[76]) *Le Moulin sur la Floss,* livre 1, chap. 6. *Felix Holt,* chap. 24, *Middlemarch,* chap. 24.

cience aussi sensible que la sienne, si elle n'était entièrement dans la logique de la morale Utilitaire. La dégradation intérieure est aussi un résultat inévitable de la faute: « Nos actions nous déterminent tout autant que nous déterminons nos actions », lit-on dans *Adam Bede;* elles exercent sur nous « une contrainte terrible » (chap. 29).

Vient ensuite l'impitoyable déroulement des faits, la cruelle répercussion du mal: « il n'est pas de tort » — dit Mr. Irwine dans sa grave sagesse — « dont l'auteur puisse supporter seul le châtiment; on ne peut pas se séparer du reste du monde et dire que le mal qu'on porte en soi n'ira pas plus loin. Les vies des hommes sont aussi étroitement mêlées que l'air qu'ils respirent; le mal se propage aussi naturellement que la maladie » (chap. 41). Hetty meurt avant l'expiration de sa peine; et l'ombre de son malheur s'étend sur Arthur jusqu'au bout. Quand, transformé par la souffrance et la maladie, l'impétuosité, la confiance, la joie de ses jeunes années éteintes, il rencontre de nouveau Adam, ses mots servent de conclusion au livre: « je n'ai jamais rien pu pour elle, Adam; elle n'a vécu que ce qu'il fallait pour tout endurer; et j'avais tant attendu le moment où je pourrais adoucir son sort! Mais vous aviez raison le jour où vous m'avez dit: il est une sorte de tort qui ne se répare jamais » (épilogue).

« Le progrès intellectuel », lit-on dans Spencer, « n'est caractérisé par aucun trait de façon aussi satisfaisante que par le développement de l'idée de causalité »[77]). Montrer l'enchaînement, l'engrenage des causes et des effets dans le domaine de la conduite et de la vie humaine, avec tout le pathétique qui s'en dégage, tel est l'objet le plus général de l'œuvre de G. Eliot; dans aucun de ses romans il n'est aussi clairement en évidence que dans *Adam Bede.* Elle aime à invoquer Némésis[78]). C'est que le déterminisme qui est le fond de sa philosophie morale s'affirme avec une rigueur qui rappelle les vengeances divines et la fatalité antique.

Elle donne le sentiment de la dépendance humaine par un ensemble de moyens subtils. Par sa façon de traiter les caractères d'abord. La psychologie courante, avec laquelle elle était si familière — celle des « Associationnistes » — ne joue pas dans ses romans

---

[77]) *Data of Ethics,* chap. 4.

[78]) *Janet's Repentance,* chap. 13 (*Scenes of Clerical Life,* vol. II); *Middlemarch,* chap. 76.

un rôle aussi évident que l'on pourrait s'y attendre. La complexité des états de conscience interdit à l'art de procéder par énumération; ses personnages sont dessinés à trop grands traits, et ils sont trop mouvants, pour se prêter au détail infini d'une analyse scientifique; mais elle revient à eux fréquemment et, par une série d'additions et de retouches, finit par en donner une image extrêmement nuancée.

La finesse, la sûreté avec lesquelles leurs motifs, leurs émotions, leurs idées sont saisis et démêlés révèle une patiente et experte étude des âmes; les opinions, les gestes irrationnels sont ramenés aux faits, aux notions ou aux instincts dont ils dépendent; un trait en contradiction apparente avec l'ensemble du caractère, ou en dehors des conventions morales et littéraires, est, soit expliqué dans son origine, soit appuyé sur des comparaisons diverses. Notant la dureté de l'excellent Martin Poyser pour Hetty, coupable et malheureuse, G. Eliot ajoute : « La sévérité des êtres pacifiques dans les occasions exceptionnelles nous prend souvent par surprise; la raison en est qu'ils sont plus que les autres soumis au joug des sentiments traditionnels » (chap. 40). La passivité satisfaite du même personnage dans la vie domestique, alors qu'il se montre âpre dans les affaires pratiques, avisé, finaud et volontiers méprisant dans la défense de ses propres intérêts, suggère ce commentaire: « il est bien connu que les grands savants capables de la plus acerbe dureté dans leur critique de l'érudition chez d'autres, ont cependant montré une humeur indulgente et débonnaire dans la vie privée; et je connais un homme de savoir qui balançait doucement ses jumeaux au berceau de la main gauche, tandis que la droite était employée à lacérer de sarcasmes un adversaire coupable d'une criminelle ignorance de l'hébreu. Les faiblesses et les erreurs sont pardonnables — hélas, nul de nous n'y est étranger! — mais l'homme qui se met dans son tort sur quelque point concernant ce sujet de toute importance — l'hébreu! — doit être traité comme l'ennemi du genre humain. C'est ce mélange d'antithèses que l'on rencontrait en Martin Poyser » (chap. 14).

Parfois ces indications s'ordonnent au cours d'un exposé et lui prêtent une allure démonstrative; ce n'est pas le cas le plus heureux, ou le plus intéressant, mais c'est le plus typique; les articulations de la pensée sont en saillie, accusées par les pauses, les mots qui en marquent les rapports logiques; et la conduite du personnage est comme déduite des règles de l'activité psychique. Il en

est ainsi à trois reprises successives dans la description des sentiments qui agitent l'âme d'Arthur Donnithorne quand son ami et protégé, Adam Bede, lui demande compte de ses actes. Sommé de revenir sur ses pas, Arthur s'arrête stupéfait : « *Les gens susceptibles sont plus affectés par un changement de ton que par des paroles inattendues;* et Arthur avait la susceptibilité d'une nature à la fois sensible et vaniteuse ... il sentait la colère monter en lui. *Un penchant à la protection a toujours son petit côté;* et dans la confusion de son irritation et de ses craintes, entrait l'impression qu'un garçon à qui il avait montré tant de bienveillance n'était pas en position de critiquer sa conduite. Cependant, il se sentait dominé — *comme toujours celui qui sait être dans son tort* — par l'homme dont il désirait l'estime » (chap. 27). Plus souvent, ces remarques sont à demi développées, ou présentées sous une forme indirecte — allusion rapide, question brusquement jetée, métaphore, ou trait d'humour inattendu. Mais il n'est presque pas de cas particulier qui ne soit, explicitement ou implicitement, rattaché à un principe universel et abstrait, et par là rendu plus clairement intelligible. C'est là peut-être la marque la plus sensible de l'intellectualisme chez G. Eliot.

Ses explications relèvent avant tout de la psychologie pure. Mais elle n'oublie point que nos sentiments, nos idées, nos actes, outre qu'ils paraissent inflexiblement enchaînés entre eux, dépendent des circonstances. Celles auxquelles elle s'arrête le plus volontiers sont d'ordre moral encore; ce sont les conditions historiques et sociales dans lesquelles se déroule l'existence de ses personnages. Lorsqu'elle reconstitue autour d'eux leur milieu, ce n'est point seulement pour son pittoresque et son intérêt propre; c'est aussi à cause de la valeur explicative qu'il possède[79]). Quand elle passe aux influences physiques, elle donne une place privilégiée à celles qui se convertissent le plus directement en émotions et en idées — l'action de la beauté sur les âmes, par exemple[80]). Mais elle ne néglige pas les autres; les menus soins de Dinah, l'ordre qu'elle répand autour d'elle, calment les révoltes, l'agitation de la vieille Lisbeth après la mort de son mari (chap. 11); la paix d'un beau soir imprègne de sérénité les rêves d'Adam (chap. 27); la saison des chasses est décrite

---

[79]) *Adam Bede,* chap. 2, 3, 5, 9, 12, 16, 17, 36, 37.

[80]) Chap. 7, 15, 19 et 33.

comme peu favorable aux scrupules ou aux remords dans la bonne société [81]).

Plus encore qu'à ces influences passagères, l'individu est soumis aux impulsions de son propre tempérament. La race, l'hérédité, ces notions récemment enrichies d'un sens nouveau, sont nettement évoquées dans les portraits d'Adam Bede, de son frère et de Lisbeth, ceux de Hetty Sorrel et de Dinah Morris [82]); les goûts et les habitudes de Mr. Irwine, la frivolité de Hetty, le caractère inquiet et revêche de la mère d'Adam sont rapportés à leur constitution native [83]); « il n'était pas plus possible », remarque G. Eliot, « à la pauvre Lisbeth de savoir combien ses plaintes irritaient et affligeaient son fils, qu'il ne l'est à un chien blessé de savoir combien ses gémissements affectent les nerfs de son maître » (chap. 10). Les images intérieures, qui sont le sujet favori des psychologues associationnistes, ont leur place dans les décisions ou la passivité de Hetty et d'Arthur; il est à relever seulement que G. Eliot, tout en notant leur caractère instinctif, irrationnel, incohérent, y introduit une logique et un enchaînement; elle a peine sur ce point à se plier aux faits [84]). Enfin l'inconscient, qui recevait une attention spéciale de la part des psycho-physiologistes, a aussi son rôle; il ramène Hetty à la fin de son lamentable voyage vers son pays natal, et la retient ensuite auprès du corps de son enfant [85]).

G. Eliot rappelle ainsi de toutes façons les contraintes qui pèsent sur la volonté humaine. Les expressions dont elle se sert suggèrent en outre une conception arithmétique et mécaniste des mouvements de l'âme. « Il vaut peut-être mieux savoir que la vie est un compte que l'on ne peut pas refaire » — dit Adam, revenant sur une de ses idées familières — « il n'y a pas de réelle réparation de par le monde, de même qu'on ne peut racheter une faute de soustraction en faisant son addition correctement » [86]). A propos du subconscient, elle écrit: « Nos affaires mentales sont conduites à peu de chose près comme les affaires d'Etat. Une grande partie du travail sérieux

---

[81]) Chap. 29; voir encore chap. 10 et 16.
[82]) Chap. 1, 4, 6 et 26.
[83]) Chap. 4, 5 et 10.
[84]) Chap. 13, 15, 30 et 44.
[85]) Chap. 37 et 45.
[86]) Chap. 18; voir aussi les propos humoristiques de Bartle Massey, chap. 21.

est fait par des agents qui ne sont pas reconnus. Dans les machines aussi, je crois, il y a souvent un petit rouage insignifiant qui intéresse considérablement le mouvement des grands, alors que les grands seuls frappent les yeux » (chap. 16). Lorsque Adam défend le dogme de la prédestination avec les Calvinistes, contre les Arminiens et les Méthodistes, au nom du raisonnement et de l'observation des faits, c'est le déterminisme qu'il exprime, sous la forme que lui donne la tradition religieuse : « Qu'avons-nous en dedans ou au dehors de nous, qui ne nous vienne de Dieu? » — dit-il — « Si nous avons la résolution de faire le bien, c'est lui qui nous l'a donnée, j'imagine, que ce soit au commencement des temps ou à la fin; mais ce que je vois clair comme le jour, c'est que nous ne le ferons jamais si nous n'en avons pas la résolution; et cela me suffit »[87]).

Rien de paralysant pour l'énergie, donc, dans cette doctrine de la nécessité. Les théoriciens s'étaient efforcés de la montrer pratiquement compatible avec l'action en insistant sur le rôle des motifs psychologiques dans l'évolution humaine; et G. Eliot a repris et développé leurs idées dans ses lettres : « Mr. Spencer tient beaucoup à ce qu'on ne l'accuse pas d'enseigner un fatalisme amollissant »[88]) — écrit-elle — « je ne me déclarerai point satisfaite de votre philosophie, tant que vous n'aurez point concilié la nécessité — je hais cet affreux mot — avec la possibilité d'avoir une volonté forte, de vouloir fortement la volonté, et ainsi de suite... rien en fait ne vous en empêche, si ce n'est, me direz-vous, l'absence d'un motif. Mais je ne crois pas à cette absence chez vous; je n'y croirais que dans le cas d'âmes stériles et vides »[89]). Elle a voulu en écrivant *Adam Bede* mettre en relief, dans la lumière et les ombres contrastées des joies saines et profondes de l'homme et de ses grandes douleurs, les motifs propres à le conduire au bien ou au mal. La façon dont elle explique les réactions de ses personnages implique presque toujours un jugement; il est parfois peu indiqué, et il faut le chercher dans le choix des mots dont elle se sert; il ne saurait être rigide ou sévère; il domine les individus misérables ou douloureux, et reste sereinement attaché aux principes; c'est l'affirmation d'une sensibilité morale éclairée et prudente, mais extrêmement vive.

---

[87]) Chap. 17; voir aussi ces mêmes idées reprises chap. 24.

[88]) J. W. Cross, o. c., letter to the Hon. Mrs. Ponsonby, Febr. 11th, 1875, III.

[89]) Id., id., id., à la même, Aug. 19th, 1875.

Cette sensibilité s'allie à l'indulgence. Tant comprendre, et tant sympathiser, ne permet guère de s'indigner ou de condamner; elle excuse, elle avertit, plutôt qu'elle ne blâme; sa pitié, toujours en éveil, est parfois teintée d'humour, plus souvent grave, vibrante et passionnée. Elle est tout près de mettre la tendresse, la compassion au rang des vertus souveraines, lorsqu'elle écrit d'Adam: « C'était peut-être là le secret de la dureté dont il s'était accusé lui-même — il avait trop peu de sympathie pour la faiblesse qui s'égare en dépit des conséquences prévues. Sans cette sympathie, comment aurions-nous assez de patience et de charité à l'égard de ceux de nos compagnons qui chancellent et s'abattent au cours long et divers du voyage de la vie? Pour une âme forte et réfléchie, il n'y a qu'une manière de l'apprendre — être lié par les fibres du cœur à ceux qui défaillent et qui tombent, de façon à partager non seulement les conséquences matérielles de leurs erreurs, mais encore les souffrances de leur âme » (chap. 19). Ailleurs, plus nettement encore, elle dit: « Adam, quoique vous le voyiez maître de lui, travaillant ferme, et heureux de l'œuvre de ses mains, selon sa nature originelle et immuable, n'avait pas oublié son chagrin — ne l'avait pas laissé tomber de ses épaules comme un fardeau momentané, demeurant ensuite ce qu'il était auparavant. Cela arrive-t-il à aucun de nous? Dieu nous en préserve. Ce serait un bien triste résultat si, après nos angoisses et nos luttes, nous nous retrouvions tels que nous étions ... si nous n'avions pas un sentiment plus vif de cet Inconnaissable, vers lequel nous avons élevé, dans notre abandon, des cris involontaires. Soyons plutôt reconnaissants de ce que le chagrin vive en nous comme une force indestructible, changeant seulement de forme, à la manière des forces, et se transformant de douleur en sympathie — pauvre petit mot qui à lui seul contient notre faculté de pénétration la plus puissante, et notre meilleur amour » (chap. 59). Ainsi le culte de la bonté qui lui était personnel, et devait s'élargir dans toute son œuvre, est dans ce premier roman associé aux idées et aux formules mêmes du philosophe de l'évolution — l'inconnaissable, et la transformation des forces. L'approbation chaleureuse qu'il lui envoya après la publication d'*Adam Bede* fut pour elle un encouragement sans prix. « Ce sont » — dit-elle des éloges de Spencer, à une de ses correspondantes — « des paroles à conserver comme un trésor [90]).

---

[90]) J. W. Cross, o. c., letter to Mrs. Bray, July 26th, 1859, II.

Il ne faut sans doute point abuser de ces rapprochements. Quelques lecteurs de G. Eliot ayant pu considérer sa pensée comme entièrement formée par H. Spencer, il a protesté lui-même contre cette injuste interprétation. Il écrivit dans une lettre qu'il fit publier par plusieurs journaux: « Je ne me liai d'amitié avec elle qu'en 1851 — alors qu'elle était déjà remarquable par cette ampleur de culture et cette universalité qui l'ont rendue célèbre dans le monde entier » [91]).

La doctrine de Spencer repose en effet sur des données générales communément admises parmi les savants et les philosophes de son temps; G. Eliot les avait acceptées et faites siennes spontanément. Mais il était inévitable que le théoricien de l'évolution, par la force logique de son système, l'étendue de ses vues, ses formules nettes et frappantes, fît impression sur elle — d'autant plus qu'elle s'y trouvait mieux préparée; et c'est sans doute à son influence qu'elle fait allusion lorsqu'elle écrit : « Je crois que mon esprit avait pris toutes ses positions principales avant que je l'aie connu. Comme le reste de ses lecteurs, naturellement, j'ai envers lui une dette: il a considérablement élargi et éclairci mes idées » [92]).

4

La Philosophie de l'évolution: Le Moulin sur la Floss, Silas Marner

Dans l'œuvre entière de G. Eliot, cet ensemble d'opinions et de croyances subsiste; il constitue l'armature de sa pensée; seul il est nettement exprimé dans sa correspondance. Pourtant, dans les romans qui suivirent, on voit percer d'autres préoccupations, des tendances différentes et quelquefois divergentes. Si philosophique que fût son esprit, elle ne se sentait pas astreinte aux mêmes exigences d'ordre et de cohérence que les hommes de science dont elle s'inspirait; elle n'est point liée à un système, et s'abandonne parfois librement à ses pen-

---

[91]) V. M. H. Deakin, o. c., chap. 9.
[92]) *Harper's Magazine,* March 1882.

chants intimes. Elle écrit à un de ses amis: « Je pourrais plus facilement devenir chrétienne... qu'embrasser un théisme qui professe d'expliquer les actes de Dieu; mais je ne me sens pas le moins du monde sage en ces matières. J'ai quelques fortes impressions qui me servent de soutien personnel, sans me donner en rien conscience d'être qualifiée pour parler en théoricien »[93]). Il semble que son imagination ait été parfois guidée par des idées étrangères à la philosophie qu'elle professait — que dans ses moments de création littéraire elle ait accueilli des vues plus larges, plus diverses que celles auxquelles elle avait donné son adhésion explicite et réfléchie.

Le Moulin sur la Floss (1860) est cependant fondé sur la doctrine maîtresse de Spencer; c'est l'évolution qui explique la destinée de l'héroïne, petite créature passionnée et douloureuse en laquelle G. Eliot dut mettre beaucoup d'elle-même, à en juger par l'accent qu'elle lui a donné. Avec sa chevelure rebelle, ses yeux parlants, ses manières impulsives, les violences, les témérités, les contradictions d'un cœur, d'un esprit ardents, inquiets, personnels, et d'une âme touchée par les noblesses essentielles de la vie, Maggie Tulliver a pris rang parmi les figures célèbres de la littérature anglaise. Ses allures hardies ou effarouchées et ses équipées font scandale dans le milieu provincial et étroit où s'écoule son enfance, entre 1820 et 1835 — la petite ville de St-Oggs, sommeillant entre les prairies des bords de la Floss, et le canal voisin, avec ses quais, et son port peuplé de navires à voile. Elle déconcerte et désole sa mère; elle provoque les sévérités d'un redoutable aréopage d'oncles et de tantes; mais son opposition avec son entourage se manifeste d'une façon qui lui est beaucoup plus sensible vis-à-vis de son frère, Tom.

Celui-ci est d'un caractère droit, ferme et affectueux; mais il est irrémédiablement borné dans son horizon et ses sympathies par les coutumes et les préjugés traditionnels et familiaux: « C'était un de ces petits garçons comme il en pousse partout en Angleterre » — lit-on — « et qui, à douze ou treize ans, se ressemblent autant que de jeunes oisons — un petit garçon aux cheveux clairs, aux joues de crème et de roses, aux lèvres fortes, au nez et aux sourcils quelconques — une de ces physionomies dans lesquelles il semble impossible de discerner rien autre que les caractéristiques générales de l'enfance masculine, et aussi différente que possible de celle de

[93]) J. W. Cross, o. c., letter to C. Bray, Nov. 15th 1857, I.

la pauvre Maggie, que la nature semblait avoir modelée et colorée avec les intentions les plus marquées. Mais cette même nature a les ruses raffinées qui se dissimulent sous les apparences de la franchise; . . . sous ces physionomies ordinaires de garçonnets qu'elle semble fabriquer à la grosse, elle dissimule quelques-uns de ses desseins les plus rigides et les plus inflexibles, quelques-uns de ses types les plus persistants; et la fillette aux yeux sombres, véhémente et rebelle, pourrait bien n'être que passivité en comparaison de cet homme en herbe, avec son teint de lys et de roses, et ses traits indéterminés » . . . (chap. 5, livre 5). Par ses capacités pratiques, par sa force de volonté et par son prestige masculin, il prend sur elle dès l'enfance un ascendant dont elle ne se dégagera jamais; et dans leurs jeux naïfs elle se meurtrit souvent à son inconsciente dureté.

Les années d'école éloignent Tom du foyer; il s'initie aux études mystérieuses dont l'accès est refusé aux petites filles; et Maggie, pleine d'envie, en recueille les bribes, sans résister au désir de prouver parfois sa supériorité, à la vive indignation de son frère. Le malheur, en frappant la famille Tulliver, crée des devoirs et des responsabilités inattendues pour les deux enfants; il les unit plus étroitement par le cœur, tout en accentuant leurs divergences. Le père est ruiné, obligé à vendre ses biens et à se mettre aux gages de l'homme qui l'a perdu. Durement frappé, moralement et physiquement, il demeure à demi incapable; et Tom, prenant sa place, devient chef de famille. Il montre soudain dans ce rôle le jugement, le sang-froid, l'énergie qui sont ses qualités natives; il commence avant l'âge la vie laborieuse, remplie d'occupations extérieures et absorbantes, qui a façonné, fortifié et limité le tempérament masculin traditionnel. Et Maggie, dans la détresse commune, doit accepter sa part de femme — les longues journées de couture entre ses parents vieillissants et attristés, dans la maison jadis accueillante et gaie, aujourd'hui solitaire et dépouillée. Son énergie intérieure ne trouve d'autre emploi, d'autre dérivatif que dans une méditation continue sur elle-même et sur les choses.

« Il en fut ainsi depuis les jours d'Hécube et d'Hector, le dompteur de chevaux; au dedans des murs se tiennent les femmes, les cheveux dénoués, élevant les mains et offrant des prières, regardant de loin les combats, et emplissant leurs longs jours inoccupés de leurs souvenirs et de leurs craintes; au dehors sont les hommes engagés dans une lutte farouche contre Dieux et mortels; et le sou-

venir pâlit pour eux à la lumière plus forte de leurs desseins, tandis qu'ils perdent le sens de la crainte et oublient même leurs blessures dans la chaleur et le tumulte de l'action » (L. V, chap. 2). La monotonie, et l'étroitesse de l'existence provoquent chez Maggie la révolte et le désespoir; en elle-même et dans les livres, elle cherche passionnément le secret qui, en lui donnant la paix intérieure, la réconciliera avec elle-même et avec son sort. Un moment elle croit le trouver dans le mysticisme religieux et le renoncement; au hasard d'une lecture, une parole ancienne, austère et compatissante, l'a touchée, dans sa solitude morale, comme une révélation.

Mais voici qu'une attraction humaine la sollicite, et l'arrache au port où elle s'était réfugiée. Elle avait gardé de l'amitié pour un camarade de Tom, fils de l'homme haï auquel Mr. Tulliver attribuait sa ruine; et elle le rencontre de nouveau. Philip Wakem est infirme; intelligent, cultivé, artiste, il fait appel à sa sympathie et à sa pitié, en même temps qu'il réveille son penchant pour les joies de l'esprit, son aspiration à une vie plus pleine et riche que la sienne. De longues conversations avec lui, à l'insu de ses parents, la délivrent de l'impression d'isolement qui l'écrasait; elle s'émeut à la tendresse qu'il lui montre; et elle glisse vers une promesse, lorsque Tom, averti, brutalement les sépare. En vain Maggie, prise à partie pour sa dissimulation, épouvantée, désolée, plaide sa cause:

« Je ne veux pas me défendre — je sais que j'ai eu tort, souvent, continuellement », dit-elle, « mais cependant, quelquefois, quand je me suis trompée, ç'a été parce que je connais des sentiments qui te rendraient meilleur, si tu les avais... Tu as toujours pris plaisir à me punir; tu as toujours été dur et cruel pour moi; même quand j'étais petite fille, et que je t'aimais mieux que tout au monde, tu me laissais aller me coucher en pleurant, sans me pardonner. Tu ne connais pas la pitié; tu ne soupçonnes pas tes propres imperfections et tes propres péchés. C'est un péché que d'être dur; cela ne sied pas à un mortel — à un chrétien. Tu n'es qu'un pharisien; tu ne remercies Dieu que de tes propres vertus; tu les crois assez grandes pour te dispenser du reste. Tu n'as même pas l'idée des sentiments auprès desquels ces vertus, si reluisantes, ne sont qu'obscurité »... (L. V, chap. 5). Tom venge le mal fait à son père en accablant sous le mépris et l'insulte le fils de celui qui en est responsable. Ne vient-il pas d'ailleurs de laver l'honneur de la famille en payant les dettes de Mr. Tulliver? Il a bien mérité des siens; son autorité

s'accroît de leur estime et de leur gratitude. Maggie, subjuguée, étouffe ses protestations et se soumet. Il lui semble avoir épuisé la vie.

L'heure de la véritable épreuve, cependant, est encore à venir. Elle a voulu être indépendante; au grand mécontentement de son frère, elle a refusé de le laisser subvenir à ses besoins, et a obtenu une situation de gouvernante. Elle vient passer ses vacances chez sa cousine, la jolie, l'aimable Lucy, et y rencontre, outre Stephen Guest, le fiancé de celle-ci, son ami Philip Wakem. Plus résolue qu'au temps de son adolescence, elle signifie à Tom l'intention de fréquenter de nouveau l'ami envers lequel elle se reproche sa lâcheté. Un dialogue brûlant met encore une fois à nu l'opposition irréductible de leurs âmes — Tom s'exprimant en justicier, et Maggie frémissante, douloureuse, défendant sa conduite. « Ecoute-moi, Maggie » — déclare-t-il — « je vais te dire ce qui en est. Tu te portes toujours aux extrêmes; tu n'as pas de jugement, pas d'empire sur toi-même; et cependant, tu crois savoir ce qui convient, et refuses de te laisser guider... j'aurais voulu que ma sœur vécût en jeune fille comme il faut; et j'aurais pris soin de toi, ainsi que le souhaitait mon père, jusqu'à ce que tu fusses bien mariée. Mais tes idées et les miennes ne s'accordent jamais, et tu ne veux pas céder. Tu pourrais pourtant avoir assez de bon sens pour comprendre qu'un frère, qui voit le monde et fréquente les hommes, nécessairement discerne mieux ce qui est bon et convenable pour sa sœur, qu'elle ne peut le faire elle-même. Tu me reproches de ne pas montrer assez de bonté; mais ma bonté ne peut être dirigée que par ce que je crois être ton bien... Je n'ai aucune sécurité avec toi. Un jour tu prends plaisir à une sorte de renoncement contre nature; et le lendemain, tu n'as pas assez de résolution pour résister à ce que tu sais être mal »...

« Les paroles de Tom avaient une portée tranchante et terrible; elles représentaient cette dure écorce de la vérité que saisissent les esprits dénués d'imagination et de sympathie. Son jugement mettait toujours Maggie à la torture; elle se sentait à la fois révoltée et humiliée; c'était comme s'il lui avait présenté un miroir où elle voyait sa propre folie, ses propres faiblesses... — et cependant, elle le jugeait en retour; elle se disait qu'il était étroit et injuste, incapable de sentir ces besoins spirituels d'où découlaient souvent les fautes et les absurdités qui rendaient sa vie à elle une insoluble énigme pour lui » (L. VI, chap. 4).

Philip, affamé de tendresse, et toujours épris, ramine chez elle les cendres d'un pâle amour; de nouveau, elle est presque gagnée; et il se croit le droit d'être heureux. Cependant, elle se sent envahie en la présence de Stephen par un trouble profond; à peine a-t-elle vu l'abîme qu'elle le sent s'ouvrir sous ses pieds; une ardente et mutuelle sympathie a jailli entre les deux jeunes gens. Plus hardiment, plus librement qu'ailleurs, G. Eliot suggère la passion où tout l'être se dissout. En vain ils se débattent; l'occasion les rapproche; il lui crie son amour, leur droit au bonheur; et lorsqu'elle se ressaisit, lorsque toutes les forces de sacrifice que le passé a accumulées en elle surgissent et la dressent contre la tentation, il est trop tard; leur absence prolongée a déchaîné la rumeur et le scandale. L'honneur personnel de Maggie est intact; mais Lucy et Philip paieront son entraînement de leur souffrance; et le bonheur de toutes ces jeunes vies est flétri dans sa fleur. Seule, sans espoir, repoussée, reniée par son frère, elle voit s'ouvrir devant elle des jours vides et las. Du moins acceptera-t-elle « la longue pénitence de l'existence comme la seule chance qui lui reste d'alléger le fardeau d'autres misérables, transformant ainsi la passion qui l'avait égarée en une nouvelle force d'abnégation et d'amour » (L. VII, chap. 5).

Pourquoi de si généreux sentiments, tant de pureté et de droiture morale, s'il faut aboutir à un pareil naufrage? C'est que le progrès n'a point un cours régulier et inoffensif; il a ses risques; et l'impulsivité, l'instabilité d'une Maggie sont peut-être l'inévitable rançon de l'initiative d'esprit et de l'ardente et souple sympathie qui la rendent supérieure à son milieu, comme du charme puissant qu'exerce sa nature. Les âmes comme la sienne élargissent les possibilités de la vie. C'est grâce à elles « que les générations nouvelles s'élèvent au-dessus de celles qui les ont précédées, et auxquelles elles ont été néanmoins liées par leurs fibres les plus fortes ». L'évolution a « ses victimes ou ses martyrs de tous côtés, dans chaque ville, à d'obscurs foyers, par centaines » (L. IV, chap. 1). Et la destinée de Maggie s'achève soudain avec une ampleur symbolique. Le murmure de la Floss a bercé son enfance; toute sa vie, elle a entendu parler des fureurs du fleuve lorsque grondent dans ses eaux les tempêtes passées; or, voici que monte l'inondation. Seule avec Tom, sur le bateau qui les emporte à la dérive, elle sent revivre en elle les instincts et les souvenirs de jadis; elle se presse à lui en une silencieuse réconciliation; et tous deux, le frère et la sœur, l'homme et

la femme, oubliant leurs différends en une dernière étreinte, sont entraînés par les éléments, roulés par les flots, et rendus au néant.

Les formules et les allusions philosophiques restent en grande partie dans le *Moulin sur la Floss* ce qu'elles étaient dans *Adam Bede*. L'inquiétude intérieure de Maggie est encore attribuée à ce qu'elle ignore « ces lois irrévisibles au dedans et au dehors d'elle-même qui, régnant sur la conduite, constituent la moralité et, développant les sentiments de soumission et dépendance, deviennent la religion » (L. IV, chap. 3). Le caractère collectif et inflexible des sanctions naturelles est rappelé : « Il est si profondément inhérent à notre vie que les hommes souffrent pour les péchés les uns des autres, et la souffrance humaine se propage si inévitablement, que la justice elle-même a ses victimes, et que nous ne pouvons pas concevoir de rétribution qui ne s'étende au delà du but, en ondes de douleurs imméritées » (L. III, chap. 7). Le déterminisme est affirmé indirectement à diverses reprises [94]). Le libre arbitre et ses défenseurs sont, à l'occasion, doucement raillés [95]).

L'analyse et la généralisation restent les traits constants de l'étude des âmes chez G. Eliot. Elle suit sa pente naturelle en s'attachant de préférence aux formes nettes et conscientes de la vie de l'esprit. Excepté dans les pages relatives à la tentation de Maggie [96]), les confuses rêveries qui tiennent une place si importante dans son existence intime sont simplement mentionnées [97]). Parmi les influences d'ordre physique, celle de la musique seule est fortement mise en évidence [98]). Mais le rôle du tempérament [99]) et de l'hérédité [100]) dans les caractères est nettement indiqué; les conditions historiques et sociales qui constituent le « milieu » du roman [101]) sont minutieusement décrites, et admirablement rendues. L'auteur s'attarde en outre longuement en un domaine, toujours favorable à l'émotion et à l'art, qui avait été éclairé avec bonheur par la psychologie associationniste, celui du souvenir. Les parties délicieuses du « *Moulin*

---

[94]) *Le Moulin sur la Floss,* I, 13, et V, 7.
[95]) I, 8 et 9.
[96]) VI, 13 et 14.
[97]) I, 6. IV, 3, V, 4.
[98]) VI, 1 et 7.
[99]) I, 8; II, 3, 4 et 5; III, 7 et 9.
[100]) I, 3; IV, 1.
[101]) I, 6, 8 et 12; II, 1; IV, 1, 2 et 3; VI, 3, 6, 9, 12; VII, 4.

sur la Floss » consacrées à l'enfance — aux impressions merveilleuses, à la mémoire embaumée qu'elle laisse dans les cœurs — sont trop connues pour être citées[102]). Il faut y ajouter le long et pathétique retour sur le passé de Mr. Tulliver, lorsqu'il erre dans le vieux moulin, hanté par l'ombre de ses parents et de sa lointaine jeunesse (L. III, chap. 9); et aussi la brusque vision de Maggie, la nuit tragique ou déborde la Floss. L'obscurité, le froid, le tumulte des eaux lui rappellent sa terreur d'enfant, lorsqu'elle entendait jadis son père parler de l'inondation. Tom, sa mère écoutaient avec elle; et voici que lui apparaissent soudain, dans la vieille demeure, les êtres chers dont la vie l'a séparée, baignés dans la douce, dans la paisible et poignante lumière d'autrefois (L. VII, chap. 5).

On peut d'ailleurs noter que G. Eliot dépasse la simple juxtaposition d'images à laquelle s'arrêtait la psychologie empirique de l'époque. Elle enveloppe les sensations qu'elle décrit des sentiments et des impressions complexes, souvent confuses, qui en sont l'atmosphère, en déterminent la couleur propre, la qualité; elle montre ces impressions vivant obscurément en l'âme, restituant au souvenir sa valeur, imprégnant toutes nos façons d'être. « Le ravissement que nous cause aujourd'hui le soleil, éclairant les brins d'une herbe touffue », écrit-elle par exemple, « pourrait n'être que la perception affaiblie d'une âme lasse, si le soleil et l'herbe que nous vîmes jadis ne vivaient encore en nous, et ne transformaient cette perception en amour » (L. I, chap. 5).

Ce n'est pas seulement dans de telles évocations qu'elle abandonne les procédés purement logiques et rationnels de l'esprit, ou les habitudes de la pensée abstraite. Les portraits du *Moulin sur la Floss* sont émaillés de traits concrets et significatifs; l'individualité des personnages et leurs qualités propres sont suggérées par leurs gestes, leurs actes familiers, ou par quelque incident emprunté à leur vie passée, quelque anecdote symbolique. Les oncles et les tantes de Maggie ne sont pas présentés autrement[103]); et la figure de Mr. Glegg est une réussite parfaite en ce genre (L. I, chap. 12). Lorsque l'émotion entre en jeu, G. Eliot résume, ressuscite les âmes non plus par des faits extérieurs, mais par quelque libre com-

---

[102]) I, 5; II, 1.

[103]) I, 6 et 7; II, 1. On trouve un exemple du même ordre dans *Adam Bede*, chap. 29 (épisodes de l'enfance d'A. Donnithorne).

paraison, quelque image expressive et personnelle. Les métaphores psychologiques empruntées à la mécanique disparaissent, ou presque; toutes semblent avoir pour but de suggérer le sentiment et la vie. *Adam Bede* en contient déjà quelques-unes de cet ordre [104]); dans le *Moulin sur la Floss* on les trouve plus continues et plus développées [105]). Tout le débat intérieur de Maggie, lors de sa grande tentation, en est animé — est-il possible qu'elle ait été ainsi entraînée, « trahie, envoûtée? » Sera-t-elle dorénavant une « âme hors la loi », sans autre guide que le caprice de ses propres passions? . . . Laissera-t-elle aller « le fil conducteur de la vie, que jadis, dans la détresse de ses jeunes années, elle avait saisi d'une prise si forte? » Ne serait-elle pas hantée par Lucy et Philip « avec leurs espérances, leur confiance assassinées? » (L. VI, chap. 3). Lorsque, dans sa lutte passionnée avec Stephen Guest, elle se débat contre l'influence qu'il a sur elle et contre la pitié, l'amour qu'elle a pour lui, elle se sent la proie « d'une indicible terreur, comme si elle apercevait sa position et ce qui l'environnait à la lueur répétée d'immenses éclairs, et étendait ensuite dans les ténèbres des mains impuissantes » (L. VI, chap. 13).

L'intuition s'introduit ainsi dans l'œuvre de G. Eliot comme un éloquent moyen d'expression. Elle y apparaît aussi comme une foi agissante. Elle a son rôle dans la conception d'ensemble du roman et dans celle des caractères. Sans doute, elle n'était pas ignorée ou combattue dans *Adam Bede;* elle y avait sa place; la sainteté d'une Dinah Morris vient du cœur; mais la morale de l'œuvre, on l'a vu, est nettement « utilitaire »; et la prévision des conséquences est présentée comme la meilleure garantie de la vertu. On dirait, dans *Le Moulin sur la Floss,* que des difficultés sont apparues à G. Eliot, et qu'elle a des doutes sur la possibilité de déterminer la conduite d'après ses résultats probables: « Si nous cherchons seulement assez loin les conséquences de nos actions » — écrit-elle — « il est toujours possible de fixer un point tel, dans la combinaison des résultats, que ces actions se trouvent justifiées; en adoptant le point de vue d'une providence qui arrange les évènements, ou d'un philosophe qui les constate, il est toujours possible de choisir le parti qui nous agrée le mieux avec une parfaite satis-

---

[104]) *Adam Bede,* chap. 27, 44 et 51.
[105]) *Le Moulin sur la Floss,* VI, 6, 11 et 14; VII, 5.

faction intérieure »[106]). Sont-ce les mérites ou les défauts de Maggie qui sont responsables de ses erreurs? Tout le développement de son caractère les a montrés inséparables les uns des autres : « indissolublement fondus » en une « sensibilité passionnée, qui est l'essence même de sa nature » (L. VI, ch. 6).

Lorsqu'elle renonce à Stephen, et décide de rentrer à St-Oggs, bravant le scandale causé par sa fuite avec lui, le mal est fait; il est trop tard pour rendre à Lucy, à Philip, la paix et la joie du cœur. Elle revient, pourtant, espérant aveuglément et contre toute possibilité prochaine que, « du devoir accompli, quelque bien sortira » (L. VI, chap. 4). Elle emploie les expressions du vocabulaire religieux, ou du moins, du mysticisme moral; elle invoque « la voix divine qui est en nous », les « motifs qui sanctifient nos vies ». Ce n'est point devant l' « Inconnaissable » qu'elle s'agenouille dans l'angoisse de l'expiation, mais devant la « Pitié Invisible » (L. VII, ch. 4). Or, il semble bien qu'elle traduise les idées et les sentiments propres de l'auteur; entre le point de vue de son héroïne et celui de Tom, G. Eliot n'hésite pas. Elle s'est défendue dans ses lettres de « manquer de respect » pour ce dernier, comme le lui reprochaient certains lecteurs[107]); mais on a vu combien elle insiste sur le fait que ses mérites sont dus en grande partie aux côtés négatifs de son caractère. Lorsqu'elle plaide en sa faveur, c'est en rappelant qu'il était « emprisonné dans les limites de sa nature comme nous le sommes tous », et que « les responsabilités de la tolérance appartiennent à ceux-là seuls qui ont le don de vision large » (L. VII, chap. 3). La clairvoyance et l'énergie de Maggie lui permettent, lors de l'inondation, de porter secours à son frère; et, à cette heure tragique, dans le muet entretien de leurs regards, lui, ébranlé par l'affreuse émotion du désastre et de la mort prochaine, devant les yeux toujours ardents de Maggie, laisse lire sur son visage une sorte « d'épouvante sacrée, et d'humiliation » (L. VII, chap. 5).

---

[106]) I, 3. Dans une nouvelle parue la même année (*Blackwood Mag.*) « *Brother Jacob* », G. Eliot écrit d'un de ses personnages: « David n'était nullement impétueux; c'était un jeune homme extrêmement porté au calcul des conséquences, habitude que l'on a affirmée être le fondement de la vertu; mais, d'une façon au d'une autre, elle n'avait pas particulièrement cet effet sur lui ».

[107]) J. W. Cross, o. c., vol. II, chap. 10, letter to Major Blackwood, May 27th, 1860.

Dans les graves paroles où elle résume le sens de son livre, G. Eliot, reprenant une vue qu'elle avait esquissée dans *Adam Bede*, met parmi les lumières de la conscience le sentiment et l'amour. « Le grand problème des relations variables de la passion et du devoir n'est clair pour aucun de ceux qui sont capables de le comprendre », écrit-elle... ; « les esprits larges et vigoureux ont une répugnance instinctive pour les hommes à maximes parce qu'ils saisissent tout de suite que la mystérieuse complexité de notre vie ne saurait être contenue dans des maximes, et qu'on ne s'emprisonne pas dans de telles formules sans détruire en soi les impulsions sacrées et les inspirations qui jaillissent de l'intuition et de la sympathie » (L. VII, ch. 2). Ce sont là des idées sur lesquelles elle revient fréquemment [108]). Mais l'intuition, telle qu'elle la conçoit, est entièrement nourrie du passé et tournée vers lui ; en quoi elle s'accorde avec le déterminisme et l'ensemble de la philosophie de Spencer. Elle ressuscite, elle fait fructifier des forces anciennes ; elle n'en révèle pas de nouvelles. Il est très curieux de noter combien le thème du souvenir, des sentiments hérités ou lentement acquis, se répète et pénètre toute l'œuvre [109]). Il ne semble guère concevable que l'avenir engendre lui aussi des devoirs, distincts de ceux qui nous ont été légués par les générations antérieures. L'évolution à laquelle tant de souffrances sont offertes en sacrifice n'est pas créatrice. Et ainsi s'explique la mélancolie poignante du *Moulin sur la Floss*. Car il fallait peut-être la constitution et l'esprit d'un Spencer pour être optimiste avec les idées qu'il professait ; et G. Eliot, certainement, ne possédait ni l'une ni l'autre.

Le roman qu'elle écrivit ensuite, *Silas Marner* (1861), ouvre cependant un aperçu sur des horizons plus souriants ; la poésie de l'enfance y met une clarté inattendue. Cette nouvelle œuvre surgit en elle comme une vision, dit-elle ; elle sentait en l'écrivant que le sujet aurait pu être traité en vers, et former un poème qu'aurait aimé Wordsworth [110]). En fait, jamais encore elle n'avait fondu en une pareille harmonie tous les éléments de son tempérament litté-

---

[108]) Dans le courant du même chapitre, et à propos du Dr Kenn et livre VI, chap. 9, on trouve l'expression d'une sorte de communion intuitive entre les âmes.

[109]) Id., II, 1 ; VI, 9 et 11 ; VII, 2 et 4.

[110]) J. W. Cross, o. c., II, 11 ; letter to J. Blackwood, Jan. 12th, et Feb. 24th, 1861.

raire; jamais elle n'avait montré autant d'aisance et de sûreté. Elle décrit la lente déchéance d'un pauvre tisserand, Silas Marner, arraché à sa foi par une trahison et une injustice. Dans l'isolement, le désarroi de ses idées et de ses croyances, il poursuit sans but son existence machinale d'artisan, jusqu'à ce qu'il sombre dans l'abrutissement de l'avarice, objet de défiance ou d'aversion pour les paysans superstitieux, de risée et de terreur pour les enfants.

Elle s'appuie sur ses propres souvenirs de jeunesse, sa connaissance ancienne et son intuition de la mentalité paysanne, de la vie lente et simple des campagnes, pour reconstituer autour de Silas Marner le milieu où il est venu chercher le dépaysement, la solitude, l'oubli, et où il a trouvé la mort spirituelle[111]). Elle met toute sa science à définir la transformation intérieure de cet humble héros, à dégager les notions, les impressions confuses et les instincts à demi conscients qui expliquent son existence hors nature. Les menus faits qui en rompent la monotonie et apportent la révélation de quelque sentiment inexprimé, de quelque souvenir qu'on eût pu croire éteint, mettent une note familière ou touchante dans le récit. L'émotion s'y glisse, pénétrante; rarement elle prend assez d'empire pour se substituer à l'observation; il n'est guère de métaphore pleinement développée dans *Silas Marner;* les images ne s'y épanouissent qu'à demi; mais elles palpitent sous les mots et les animent d'un charme subtil. G. Eliot reste fidèle à l'analyse qu'exige le langage, et qui seule rend la vie intérieure clairement intelligible; mais il semble bien qu'elle s'éloigne d'une conception purement mécaniste de la pensée; lorsqu'elle veut donner une idée de l'influence exercée par l'inconscient, ce n'est plus à l'action d'un rouage imperceptible qu'elle la compare, mais à un fait organique : « Notre conscience enregistre rarement les débuts d'une croissance au dedans de nous », dit-elle, « pas plus qu'au dehors; il faut que la sève circule bien des fois avant que nous apercevions, si peu que ce soit, l'apparition d'un bourgeon » (chap. 7).

L'inspiration générale n'est pas moins heureusement équilibrée et nuancée que l'expression et le développement des caractères. S'il est vrai que dans la philosophie utilitaire d'une part, et dans les intuitions élémentaires de la morale et de la religion, de l'autre, G. Eliot ait saisi deux aspects essentiels de la vie et de la pensée, nulle part elle ne les a aussi ingénieusement rapprochés. Toute une partie

---

[111]) *Silas Marner,* chap. 1, 2, 3, 6, 7, 10 et 11.

du roman — l'histoire du vieux « squire » Cass et de ses fils; les vices de Dunsey; la faute et la lâcheté de Godfrey; son mariage avec l'aimable Nancy Lammeter, et le retour du sort qui veut que, coupable d'avoir renié son enfant, il ne voie jamais de jeune tête égayer son foyer — tout ce drame moral, qui se déroule dans le décor vieilli et charmant de l'ancienne société provinciale, repose strictement sur le jeu de la « loi des conséquences »[112]). Mais la destinée de Silas Marner soulève d'autres problèmes. Après que sa vie a été ravagée sans raison par l'injustice humaine, pourquoi l'or, qui était devenu sa seule lumière, lui est-il ravi, et par un concours de circonstances si extraordinaire qu'il échappe à toute conjecture? Pourquoi le destin a-t-il conduit jusqu'à son âtre inhospitalier cette blonde tête d'enfant, qu'au premier abord ses yeux de myope et d'halluciné ont prise pour le trésor restitué? Telles sont les questions que le vieux tisserand retourne dans son esprit, et discute gravement avec sa voisine, Dolly Winthrop, lorsqu'il se trouve rendu à la vie, aux intérêts communs, aux relations humaines, par son rôle paternel auprès de la petite abandonnée, et par l'influence de cette âme fraîche et heureuse, ouverte à toutes les joies et à toutes les tendresses.

Et, sans doute, un nouveau hasard, quinze ans après, apporte l'explication du double mystère; mais si de telles rencontres sont possibles, que valent nos prévisions, notre science, notre orgueil? — « Oui », dit Silas, méditatif — « oui — la porte était ouverte. L'argent est allé je ne sais où, et cet enfant est venu de je ne sais où... » « Ah, c'est comme la nuit, le matin, le sommeil, la veille, et la pluie, et la moisson » — reprend Dolly — « l'un s'en va, et l'autre vient; et nous ne savons ni où ni comment. Nous pouvons travailler, trimer, nous démener; mais c'est pour bien peu, quand tout est dit. Les grandes choses de la vie viennent et s'en vont sans nous — bien sûr... bien sûr... » (chap. 14). C'est à bon droit que Silas, enfin éclairé, répète : « Tout cela est merveilleux... notre vie est merveilleuse » (chap. 19).

Et n'ont-ils pas raison, ces simples, de se fier à une providence? La faute de Silas ne fut-elle pas, jadis, qu'il a douté et voulu se retrancher d'entre ses semblables? Le salut ne lui est-il pas venu avec l'action confiante, heureuse, et avec l'amour? Ne lui est-il pas

---

[112]) On trouve l'expression répétée de cette loi chap. 3 et 10; et le déterminisme impliqué, chap. 12 et 20.

venu, en outre, par l'intermédiaire d'un petit être égaré, fruit d'une faute, épave de la misère et du vice? Si, des forces aveugles de l'univers, des erreurs et des péchés des hommes, peut naître la douce illumination d'une âme obscurcie et fermée par la souffrance; si le mal peut rentrer dans le néant, et laisser rayonner l'étincelle de bonté et de joie cachée sous ses cendres dans les cœurs, ne faut-il pas penser qu'il est en nous un instinct, une vocation sacrée, et croire à la possibilité du bien dans le monde, quels que soient les moyens par lesquels nous soyons appelés à le réaliser ?

Tel est l'espoir qu'éveillent certaines émotions profondes et recueillies, l'espoir qui descend parmi nous lorsque l'enfance vient rafraîchir et élargir la vie, en ouvrant sur l'avenir ses perspectives illimitées. « Nous autres, gens âgés », dit G. Eliot, « avec toute notre agitation intérieure, éprouvons une sorte d'émoi religieux, en présence d'un petit enfant, analogue à ce que nous ressentons devant la majesté, la beauté sereine de la terre ou des cieux — devant une planète aux feux immobiles, ou une églantine dans la perfection de son épanouissement, ou des arbres inclinés au-dessus d'un sentier silencieux » (chap. 13). Et ailleurs, précisant sa pensée, elle écrit : « Jadis, il était des anges pour prendre les hommes par la main et les conduire hors des cités condamnées à la destruction. Nous ne voyons plus d'anges aux blanches ailes, aujourd'hui; et cependant des hommes sont sauvés de la destruction qui les menace; une main se glisse dans la leur qui les guide doucement vers une contrée si calme et si lumineuse qu'ils ne regardent plus jamais en arrière; et cette main peut être celle d'un petit enfant » (chap. 14).

5

Les idées sociales de G. Eliot: Félix Holt — Daniel Deronda

Le point de vue proprement social est généralement au second plan chez G. Eliot. Elle commença à écrire pendant la période de prospérité et d'apaisement qui suivit les réformes radicales, le libre échange, et la législation interventionniste de 1840 à 1860. La ques-

tion sociale perdait son caractère troublant ou douloureux; elle cessait d'être un problème aigu. Le parti philosophique auquel appartenait la grande romancière, tout en restant libéral et ouvert aux idées démocratiques, était fermement attaché à l'ordre établi. Aussi les tableaux de mœurs qu'on trouve chez elle, au début du moins, ne sont-ils animés d'aucun esprit de révolte, d'aucune ardeur réformatrice. Elle accuse même son instinct d'être retardataire et parfois attaché aux anciens abus : « Mon imagination », dit-elle, « fait un brin de conservatisme en cachette »[113]). L'influence de son père sur sa première formation intellectuelle n'est sans doute pas étrangère à cette tendance[114]), et elle a admirablement exprimé le lien qui unit en elle l'amour et le respect du passé au souvenir des lieux où s'est écoulée son enfance : « Je souris souvent », écrit-elle, « en m'apercevant que certaines propensions conservatrices se sont mêlées pour moi à l'influence de nos paysages du centre. Est-il un pays qui montre à la fois autant de stabilité et autant de susceptibilité au changement que le nôtre? Notre vie nationale, comme ce décor que j'ai appris de si bonne heure à aimer, n'est pas sujette à de profondes convulsions; mais on y aperçoit facilement les effets plus ou moins délicats, parfois mélancoliques, de modifications secondaires... et parce que notre terre se prête ainsi au changement, tout ce qu'on y voit de permanent suscite l'émotion et l'attachement »[115]).

Le réalisme heureux, la poésie rustique des chapitres consacrés à l'existence paysanne dans « *Adam Bede* » ne sont assombris par aucune inquiétude; l'abondance règne à la ferme des Poyser; le labeur y est ennobli par tous les charmes de la nature; le berger Alick y vieillit sans paraître sentir le joug de la servitude — satisfait de s'asseoir dans la grande cuisine à la table de sapin, devant son assiette d'étain pleine de haricots, non loin du couvert plus soigné et de la chère plus délicate préparée pour la famille du fermier (chap. 20); lui et les autres ouvriers ne seront-ils pas admis par le maître et la maîtresse à la grande table de chêne, et libéralement servis de roastbeef, de pudding et de bière, pour le repas annuel de la moisson? (chap. 53). Les cheveux blancs sont respectés au village

---

[113]) *Scenes of Clerical Life*, vol. I, ch. 1.

[114]) Voir *Looking Backward* (*Impressions of Theophrastus Such*), passage cité p.

[115]) Id. Id.

(chap. 12 et 22); et si le vieux Kester a les membres si disloqués et raidis par le travail qu'il esquisse une révérence à chaque pas, il ne paraît pas en souffrir (chap. 53). L'église abrite, le dimanche, une assemblée brillante et animée de fermiers et de fermières, de jeunes filles et jeunes gens, simplement parés, de gros propriétaires ou de nobles, dont chacun admire avec révérence la belle prestance, les vêtements de soie et de dentelle (chap. 18); des fêtes patriarcales réunissent de temps à autre, autour du « squire », toute la population laborieuse de ses états (livre II).

Les longs loisirs paresseux, la quiétude de jadis sont évoqués avec une sorte de nostalgie, et personnifiés sous la figure d'un pittoresque et traditionnel gentilhomme campagnard (chap. 53). La misère, la laideur apparaissent de très loin, ou très brièvement, comme propres aux villes; elles fournissent à Dinah Morris une occasion de dévouement; elles sont propices à la vie intérieure, et se présentent avant tout comme le champ privilégié des moissons spirituelles (chap. 8). Le socialisme n'est mentionné que dans une boutade : « Pour comble, il devait y avoir une course d'ânes, cette course, la plus sublime de toutes, instituée selon la grande idée du socialisme — chacun stimulant les ânes des autres, et le plus misérable baudet remportant le grand prix »[116]).

Dans « *Le Moulin sur la Floss* », l'esprit d'épargne et d'avarice, le culte de la propriété et de la richesse, le respect superstitieux des pratiques familiales et des formes bourgeoises, bien que traités avec humour, sont expliqués et défendus; ne sont-ce pas en effet les fondements de la prospérité nationale et de l'ordre social ?[117]). L'attention de G. Eliot s'arrête cependant à ce qui, dans cet ordre social, blesse la justice. Lorsqu'elle évoque la physionomie du vieux Noël, et sa philosophie, chère à Dickens, elle note que ses bienfaits n'atteignent guère ceux dont les foyers sont refroidis; ceux dont les visages plombés et les yeux sombres portent l'empreinte du dénuement et du désespoir; « ce n'est point la faute de Noël », observe-t-elle, « s'il n'a point appris à apporter aux hommes ses

---

[116]) *Adam Bede*, chap. 25. G. Eliot rencontre Owen en 1843, et Pierre Leroux en 1852, sans se laisser gagner par leurs idées (voir J. W. Cross, o. c., vol. I, ch. 2 et 5). En dépit de son admiration pour Mazzini, elle refuse de prendre part à une souscription en sa faveur, dans la crainte de paraître soutenir l'esprit de révolte et de conspiration (Id., vol. II, ch. 12).

[117]) *Le Moulin sur la Floss*, I, 12 et IV, 1.

bénédictions impartialement; c'est parce que son père, le Temps aux propos toujours différés, cache encore ce secret dans son cœur aux battements puissants et lents » (liv. II, ch. 2). Au lecteur qui trouverait le besoin d'une religion personnelle trop affirmé, chez Maggie, et de mauvais ton, elle rappelle que « la bonne société planant sur les ailes légères de l'élégante ironie est une production coûteuse; une production qui ne demande rien de moins qu'un peuple vaste et laborieux, aggloméré en des usines tapageuses et nauséabondes, ankylosé dans les mines, ruisselant de sueur auprès des fours et des chaudières, sciant, martelant, tissant, dans une atmosphère plus ou moins empoisonnée d'acide carbonique... », et elle conclut: « Cette immense vie nationale est fondée entièrement sur une affirmation qui n'est pas de bon ton — l'affirmation de la misère, qui la contraint à toutes ces activités, sans lesquelles la bonne société et l'élégante ironie n'existeraient pas... » (liv. IV, chap. 3).

L'inspiration, le lieu, le sujet de *Silas Marner* ne se prêtent pas à l'expression du mal social. Cependant les laideurs, la pauvreté des centres ouvriers n'y sont pas oubliés. Eppie, accompagnant le vieux Silas, lorsqu'il se rend à la ville où s'était déroulé le drame de sa jeunesse pour en trouver tout souvenir effacé, se détourne avec horreur à la vue des maisons sombres, des rues étroites et souillées, et des êtres hâves et ravagés qui les hantent (chap. 21). La philosophie de Aaron, le jeune jardinier qu'elle doit épouser, contient d'ailleurs, à y bien regarder, un germe dangereux : « Il n'y a pas un jardin par ici où il n'y ait du gaspillage, faute de quelqu'un pour tirer parti de tout...; personne ne devrait manquer de nourriture, si la terre était exploitée comme elle pourrait l'être, et si chaque morceau trouvait son chemin jusqu'à une bouche » (chap. 16).

G. Eliot semble ainsi s'éveiller graduellement au vice des relations entre les hommes. Après *Silas Marner,* elle se consacra tout entière à la composition d'un roman historique, « *Romola* »; elle mit en action ses idées morales, sans y ajouter de nuances nouvelles, dans le cadre, les décors, les costumes de la Renaissance italienne. L'œuvre qu'elle entreprit ensuite, « *Félix Holt, le radical* » (1866) a pour objet d'exprimer, cette fois d'ensemble et de façon décisive, sa doctrine sociale.

Ce n'est point un simple écho des théories en cours; celles-ci d'ailleurs ne s'accordaient point entièrement entre elles; et elle paraît s'être éloignée assez vite de l'optimisme satisfait et de l'individualisme sans frein professés et répandus par son illustre

ami Herbert Spencer. Chez Fawcett, Bagehot, Bamford, chez J. Stuart Mill, elle trouvait des vues moins bien coordonnées peut-être, mais plus humaines, plus attentives aux réalités, ouvertes sur certains points aux idées socialistes, ou à l'esprit de réforme; et c'est eux qu'elle relit ou consulte pendant la préparation de son roman, au lieu de se reporter à la « *Statique sociale* ». On sait en outre ses rapports avec les disciples britanniques de Comte, et l'empire que le Positivisme avait sur sa pensée.

L'unification de toutes les connaissances humaines, l'empirisme, l'extension de la science et de ses méthodes à l'ensemble de l'univers, sont essentiels à la philosophie de Comte comme à celle de Spencer. Elle s'y trouvait donc à l'aise d'emblée; et elle y rencontrait en outre une doctrine des rapports sociaux mieux faite pour répondre à certaines exigences de sentiment que les idées politiques des « Utilitaires » ou des évolutionnistes de son temps. Comme Spencer, Comte croyait à la conciliation prochaine de l'ordre et du progrès dans une société meilleure; mais au lieu de la prévoir en théoricien, il l'annonçait avec l'accent d'un prophète; il en donnait le détail à la fois le plus arbitraire et le plus minutieux. G. Eliot ne semble pas avoir retenu ce détail — la hiérarchie savante des classes, le dénombrement des fonctions, la constitution des familles, les rites civiques, le dogme et le cérémonial du culte de l'humanité ne figurent nulle part sous sa plume. Mais l'inspiration d'ensemble de la « *Politique Positive* » l'avait émue d'enthousiasme. « Vivre pour autrui », telle est la devise de cet ouvrage; l'idéal qui y est exposé est socialiste en ce qui touche aux principes et aux fins morales, et autoritaire pour tout ce qui concerne les réalisations pratiques. L'humanité, y voit-on, se décompose en patries, en familles, jamais en individus; les biens naturels, les richesses, tous les pouvoirs matériels et spirituels, lui appartiennent collectivement, pour le plus grand bien de tous. Mais il est essentiel qu'ils soient répartis entre les hommes selon leurs aptitudes, « concentrés » et fixés entre leurs mains par une réglementation qui réorganise, consacre et renforce les distinctions et la subordination que le progrès humain a établies entre les classes. Cette étroite alliance d'une exigence primordiale de stabilité avec un sentiment de fraternité, de responsabilité mutuelle ardent et comme religieux, se retrouve dans « *Félix Holt* ».

Le temps et le lieu, le milieu historique et social, sont indiqués avec un soin plus constant, avec plus de précision encore que dans les autres romans de G. Eliot. Nous sommes dans une région agricole

et minière, non loin d'une petite ville, centre commercial, administratif et industriel, peu après 1832; c'est l'époque où se développe la grande circulation : un canal vient de s'ouvrir dans le pays, et les premiers chemins de fer soulèvent la méfiance et l'hostilité paysannes; les applications de la science à la culture et à l'industrie se répandent : un fermier novateur est chassé du pays pour avoir voulu mettre en pratique les idées de Sir H. Davy; les misérables demeures des mineurs de Sproxton, leurs cabarets bruyants, les lueurs et les fumées de hauts fourneaux souillent les champs et ternissent les cieux. La spéculation croît: une source saline des environs est mise en exploitation, et le grand hôtel fondé se transforme après faillite en manufacture de lacets. Politiquement, enfin, c'est l'époque des hauts espoirs suscités par la première réforme électorale [118]). Tout ce détail accuse une direction d'attention particulière chez G. Eliot; il crée une atmosphère propice aux réflexions qu'elle veut suggérer; il compte peu en lui-même, à cause du recul historique qu'elle s'est donné; elle ne s'attaque directement à aucune coutume, aucun abus, puisque les mœurs et les événements qu'elle retrace appartiennent au passé. L'objet de son étude est plus général — il consiste à examiner quelles sont les directions du progrès social et les voies qui permettent de le réaliser sans danger.

Les classes sociales existantes, leur esprit, leur rôle naturel sont parmi les données profondes et durables de ce problème. Leur physionomie propre est décrite avec un mélange de critique et de sympathie qui ne laisse pas de place au désir d'une révolution immédiate ou prochaine dans l'équilibre national. Périmés, peut être le prestige, l'influence de cette aristocratie qui étale sous nos yeux avec la famille des Transome, ses hontes secrètes, ses litiges, son orgueilleuse décadence; ou qui, dans le décor artificiel de ses parcs et de ses châteaux, déploie les vertus et les fastes traditionnels, au milieu d'une innombrable clientèle de parasites (chap. 7 et 23). Mais elle compte encore de beaux représentants en la personne de Sir Maximus Debarry, en celles de son frère, homme d'église et grand seigneur, et de son fils Philip, candidat Tory aux élections. Le visage et les manières de celui-ci trahissent le raffinement, la délicatesse d'une race ancienne, associés aux inquiétudes du nouvel intellectualisme; et sa brève carrière s'achève à Rome, par une

---

[118]) *Félix Holt.* Introduction et chap. 3.

conversion au catholicisme (chap. 14). Lui et ses pareils ont quelque droit à défendre la culture contre les ambitions populaires, à se plaindre de ce que les masses ignorantes prétendent juger des questions les plus vastes, politiques ou religieuses, menaçant de ramener toutes les institutions nationales au niveau de l'intelligence d'un camelot ou d'un charretier : « Rien ne saurait être plus rétrograde » — déclare le révérend Debarry — « que de perdre ainsi les résultats de la civilisation et les leçons de la Providence...; si les gens instruits ne doivent pas user de leur jugement à la place de ceux qui ne le sont pas, chargeons le premier venu de rédiger nos almanachs, et faisons élire le président de la Société Royale pour l'avancement des sciences au suffrage universel » (chap. 23).

Qu'est-ce qui remplacera l'aristocratie, d'ailleurs? La bourgeoisie, représentée surtout par les gens de loi ou d'affaires, les gros commerçants ou gros propriétaires, n'a pas d'esprit public; on y rencontre de belles âmes; mais dans son ensemble elle est satirisée pour sa vénalité, son snobisme, son étroitesse et sa sottise[119]). Le peuple est ignorant, livré à ses instincts brutaux ou dévergondés; il souffre d'un dénuement matériel et moral dont il n'est pas responsable, mais qui le dégrade et le rend incapable. G. Eliot répugne à décrire la misère et le vice; elle les évoque pourtant cette fois, soit par la bouche de Félix Holt rapportant ses expériences de Glasgow, soit en quelques scènes de cabaret, non loin des mines de Sproxton, soit dans son tableau de l'émeute, le jour des élections[120]). Car la vie politique a étendu ses agitations et ses corruptions jusqu'aux couches les plus basses, depuis la réforme de 1832. Qui n'est pas électeur peut espérer le devenir, et servir ou combattre une cause, en attendant, par ses acclamations ou ses huées. Candidats conservateurs et libéraux rivalisent de promesses et de flatteries; leurs agents, dans les tavernes et au coin des rues, paient à boire et discourent, excitant les appétits les plus vils, grisant et jouant le peuple, fomentant le désordre, et faussant cyniquement la représentation nationale, dont nul ne se soucie, pour servir leurs propres intérêts[121]).

Les formules qui paraissaient contenir pour les théoriciens de l'économie politique la sagesse de l'avenir semblent bien vides en

---

[119]) Chap. 20, 21, 24, 42 et 47.
[120]) Chap. 5, 11, 22, 28, 31, 32 et 33.
[121]) Chap. 11, 28, 31, 32 et 33.

présence de ces réalités. G. Eliot les rappelle parfois avec humour : « On n'avait jamais expliqué à Mr. Goffe » — écrit-elle — « que, selon la véritable théorie de la rente, la terre doit inévitablement être abandonnée quand elle ne fournit plus un profit égal au taux courant de l'intérêt; si bien que, faute de savoir ce qui était inévitable, et nullement par un esprit d'opposition sacrilège, il gardait sa terre. Il se disait souvent, en s'essuyant mélancoliquement le front de la manche, qu'il « ne savait plus de quel côté se tourner »; mais il aurait été dans un embarras plus grand encore s'il avait quitté sa demeure avec ses meubles et ses ustensiles entassés sur une charrette, suivi de sa femme, de ses cinq enfants, et du chien de berger, la queue entre les jambes » (chap. 8). Mr. Chubb, le cabaretier, a assimilé quelques principes de la science sociale : « les élections prochaines étaient une occasion sans pareille pour l'application de ses idées politiques — qui étaient que la société existe en vue de l'individu; et que cet individu s'appelle Chubb » (chap. 11). L'intérêt privé ne semble pas un moyen bien sûr de réaliser le bien général, quoi qu'on en ait dit : « à quoi bon » — déclare Félix Holt — « s'acharner à débrouiller un écheveau aussi embrouillé que ces élections dérisoires? Tant que les trois quarts des hommes de ce pays ne verront rien dans cette affaire que leur intérêt particulier, et rien dans leur intérêt que la satisfaction de leurs appétits, on pourrait aussi bien essayer d'enseigner les bonnes manières à une morue affamée, et lui dire : chère amie, abstenez-vous; ne roulez pas ainsi les yeux, n'ouvrez pas une bouche aussi stupidement gloutonne; et ne croyez donc pas que les petits poissons n'existent que pour le plus grand bien de votre estomac » (chap. 13).

Parmi tant de raisons de scepticisme et de tristesse, il reste pourtant quelque possibilité d'action; et cette action est d'un caractère si urgent que, pour quiconque l'a conçue, il n'est plus de joie, ou de satisfaction de conscience, en dehors d'elle. Le héros de G. Eliot s'y voue sans réserves. Il a vu de près la pauvreté et son cortège de vices : « Six semaines de débauche à Glasgow ont été ma conversion », dit-il aux oreilles ébahies d'un vénérable pasteur; et il est sans illusions. Il joint à l'ardeur et à la foi qui fécondent l'effort une modération et une prudence qui font de lui tout l'opposé d'un révolutionnaire. Dans l'abstrait, il est vrai, il admet la révolte; compromis dans une émeute et faussement accusé, il le proclame devant ses juges : « Je tiens pour un blasphème de dire qu'on ne doit pas s'élever contre l'autorité; il n'y a pas de grande religion, il n'y a pas

de grande liberté qui se soit imposée sans qu'on l'ait fait au début »[122]). Mais, en fait, ses intentions et ses actes ne sont rien moins que subversifs.

Il est ouvrier et entend le rester. A la grande indignation de sa mère, bien qu'il ait étudié à Glasgow, il refuse d'entrer dans quelque bureau, de devenir clerc de notaire ou comptable; il veut garder un de ces métiers manuels qui demandent souvent beaucoup plus d'intelligence et d'adresse que celui de gratte-papier; son père était tisserand, lui sera horloger; il refuse de porter une haute cravate et de se mettre à la mode; les pauvres ont leurs défauts, mais ceux des riches lui déplaisent davantage. Il a fait vœu de pauvreté (chap. 5 et 27). Ce n'est d'ailleurs pas seulement chez lui affirmation intransigeante de sentiments démocratiques; c'est aussi l'acceptation haute et entière de l'ordre social dans ses grandes lignes actuelles et de l'institution des classes : « S'il est une chose dont notre peuple ait besoin d'être convaincu » — dit-il — « c'est qu'on peut mettre son bonheur et sa dignité à autre chose qu'à changer de rang » (chap. 45).

Il n'a aucune confiance dans les réformes d'ordre politique. Oui, dit-il, lorsqu'il harangue la foule le jour des élections, je veux que les ouvriers aient le pouvoir; mais le pouvoir peut consister à faire le mal comme le bien; et celui des masses ignorantes est limité au mal. Nous verrons quelque jour d'immenses changements; et nos enfants, je l'espère bien, auront tous les pouvoirs politiques possibles; mais le vote aujourd'hui ne vous les donnera pas; et si vous vous y prenez de la bonne sorte, vous pouvez les acquérir plus vite sans lui. La plus grande puissance qui soit au monde est l'opinion. « Tant que l'opinion sera ce qu'elle est, tant que les hommes n'auront pas une idée plus juste de leurs devoirs publics, tant que la corruption n'apparaîtra pas comme un déshonneur... je vous le dis, aucun nouveau projet de réforme électorale n'améliorera sensiblement notre situation » (chap. 30). C'est à l'éducation qu'il veut d'abord s'attacher, en agissant par l'exemple et la parole; il a recueilli un petit orphelin; il fait la classe aux enfants du voisinage, tout en réparant ses montres; il s'attable au cabaret, et invite ceux qu'il peut intéresser à se réunir chaque semaine en un autre lieu, pour causer sérieusement; son rêve est d'avoir assez de livres pour ouvrir un jour une bibliothèque gratuite.

---

[122]) Chap. 46. L'idée est défendue avec des arguments analogues à ceux de J. Stuart Mill dans son essai *On Liberty* (1859).

Réussira-t-il? Il gagne à ses idées la jolie et fine Esther; et elle renonce, pour l'épouser, à un héritage qui la rendait grande dame; c'est là, sans doute, selon l'optique du roman, une consécration. Quant au résultat pratique de ses efforts, lui-même, sagement, n'en attend pas de très grand. « Le seul échec qu'on doive craindre », dit-il, « est celui qui consiste à abandonner le dessein que l'on a jugé le meilleur. L'importance exacte des effets que peut produire tout effort particulier... est entièrement incertaine; l'univers n'a pas été ordonné pour la satisfaction de nos sentiments. Tant qu'on voit le bien, et qu'on y croit, on désire avant tout travailler à le réaliser le plus efficacement possible, quoi qu'il advienne » (chap. 45).

« *Félix Holt* » parut en 1866, l'année avant la réforme électorale, qui devait une seconde fois démocratiser et élargir le suffrage. En traçant le tableau des abus et du désenchantement qui suivirent la réforme de 1832, en insistant sur le mal que peut causer l'accession prématurée du peuple au pouvoir, en ouvrant des voies au progrès au delà et en dehors du domaine politique, G. Eliot s'inscrit nettement contre l'extension du vote. La loi passa, présentée d'ailleurs par un gouvernement conservateur, dans la confusion générale des partis. Mais la portée du roman est beaucoup plus vaste, et son influence ne saurait se mesurer à ce fait. Les lecteurs du temps y trouvèrent, avec tout ce qu'une société éminemment satisfaite d'elle-même pouvait supporter de critique, une pitié généreuse pour toute misère, la perception claire et complète de ce qu'exigerait la justice parmi les hommes, et l'affirmation entière que la question sociale ne sera pas résolue tant que tous n'auront pas également accès à ce qui fait la beauté et la dignité de la vie. Si prudente qu'elle se montre, G. Eliot n'a pas oublié qu'elle écrivit en 1848, dans un mouvement d'audace généreuse : « le jour viendra où, dans un temple de marbre blanc, on brûlera de l'encens et on chantera des antiennes à tout homme ou toute femme qui aura eu le pressentiment, le désir ardent ou la vision claire, du jour où finira ce misérable règne de Mammon... Je vénère l'homme qui a écrit pour résumer son réquisitoire contre la société : « L'inégalité des talents doit aboutir non à l'inégalité des rétributions, mais à l'inégalité des devoirs. » Vous demanderez ce qui m'inspire ces fureurs?... Je sens que notre société conduit les hommes et les femmes à la damnation »[123]).

[123]) J. W. Cross, o. c., vol. I, ch. 3, letter to C. Bray, June 8th, 1848.

La valeur littéraire de *Félix Holt* est inférieure à celle des ouvrages précédents; l'intrigue est inutilement compliquée, et les caractères sont construits avec effort. Le calcul joue un rôle disproportionné dans l'existence mentale des personnages; leurs sentiments, leurs réactions sont laborieusement analysés, ou expliqués par des déductions parfois quasi syllogistiques[124]). Mais l'œuvre mérite de retenir l'attention pour son contenu moral presque autant que pour son intérêt social; G. Eliot y poursuit à l'égard de la philosophie utilitaire et de ses applications pratiques le travail de critique et d'interprétation personnelle commencé dans « *Le Moulin sur la Floss* » et « *Silas Marner* ». La morale des conséquences, le caractère inéluctable des sanctions naturelles, la vanité de quiconque aspire à s'y soustraire, sont énergiquement affirmés[125]). Lorsque Félix voudrait sauver Esther d'elle-même en lui donnant un juste sentiment des effets de sa futilité, il se trouve impuissant à les lui décrire de façon à l'éclairer; il se borne à lui en souhaiter la « révélation ». Cette « révélation », Esther l'aura[126]); ce sera le spectacle de la vieillesse désolée et de l'orgueil humilié d'une femme ardente et ambitieuse, qui prétendit arracher au sort les honneurs et la fortune qui lui étaient refusés; la vue de cette détresse la décidera à renoncer au luxe, aux vanités, aux plaisirs matériels, pour accepter aux côtés de Félix une existence de renoncement et de travail.

Mais il est rare que la leçon des faits apparaisse ainsi en caractères de feu. Les médiocres, les cyniques sont parfois, sont souvent comblés des biens de ce monde[127]). Les tribulations du héros lui-même, incompris, insulté, blessé, faussement accusé, injustement condamné, troublent gravement la philosophie morale et religieuse du vénérable Mr. Lyons. « Nous nous sommes entretenus », dit-il, « de la nature complexe des choses humaines, qui est telle que même les bonnes actions semblent avoir de funestes conséquences, si nous ne considérons que nos brèves existences, et non pas cette loi plus haute qui fait de nous les agents de la justice éternelle, plutôt que les auteurs de notre propre succès » (chap. 38). Fréquemment, il agite en lui-même « la difficile question de savoir dans quelle mesure nous devons nous préoccuper des conséquences de nos actes » (chap. 14 et 38).

---

[124]) *Félix Holt*, ch. 10, 14, 16, 18, 29, 30, 33, 36.
[125]) Chap. 1, 21, 36.
[126]) Chap. 27, 38, 50.
[127]) Voir dans l'épilogue, la prospérité de Johnson.

La loi qui, pour Adam Bede, guidait si simplement, si sûrement la conduite, paraît ainsi d'une application de plus en plus douteuse. En outre, la notion d'une différence de qualité entre les actes, plus essentielle à la détermination de leur valeur morale que leur résultat, se dégage clairement des propos de Félix Holt. C'était là l'idée qu'exposait longuement J. Stuart Mill dans son « *Utilitarisme* », tout en s'efforçant de la concilier avec le système de Bentham. On verra qu'elle prit de plus en plus d'empire sur la pensée de G. Eliot.

L'intérêt qu'elle avait montré pour les questions sociales ne devait pas s'éteindre dans ses dernières œuvres. La vie politique apparaît sous la forme d'une comédie dans *Middlemarch,* avec la candidature de Brooke au Parlement. Mais l'héroïne est tourmentée par le remords social qui ne devait guère se répandre à nouveau qu'une dizaine d'années plus tard; et ce serait là un anachronisme, si elle ne nous était présentée comme une individualité exceptionnelle. Dorothée choque, inquiète son oncle, ses voisins de campagne par l'ardeur qu'elle apporte à réclamer l'amélioration des demeures paysannes; cela nuira à son établissement, dit-on; une femme comme elle serait capable de s'éveiller un beau matin avec des projets pour l'utilisation de sa fortune peu conformes à l'économie politique, et à l'entretien d'un cheval de selle (chap. 1). Adam Smith et son école sont invoqués contre elle par Mr. Brooke avec un doux mépris pour le sentimentalisme féminin, qui cache chez lui l'égoïsme et la passivité mentale (chap. 2). L'optimisme, l'acceptation complaisante ou facile des inégalités du sort, dont on pourrait trouver des exemples chez G. Eliot elle-même à ses débuts, sont nettement dénoncés; « l'influence adoucissante des beaux-arts, qui rend la misère des autres pittoresque », ne voile en rien le dénuement, les haillons, la masure en ruines et l'ivrognerie de Mr. Dagley (chap. 39). Dorothée garde à Rome la hantise de la misère; le contraste entre les magnificences de jadis, et la laideur sordide des quartiers populaires, la jette dans le trouble et le désarroi (chap. 19). Les souillures de la réalité demeurent en elle comme une souffrance; elle refuse de s'en laisser détourner par l'art; l'homme qu'elle aimera passera du dilettantisme esthétique à l'action; encouragé par elle, enflammé par les espoirs qui accompagnèrent la réforme de 1832, il entre au Parlement, et s'y consacre à améliorer la condition du peuple (Finale).

Le féminisme est une question sociale d'un ordre un peu particulier. L'attitude de G. Eliot en ce qui le concerne doit à sa qualité

de femme un intérêt spécial; elle ne paraît s'en être préoccupée qu'assez tard dans sa carrière. Son conservatisme s'opposait à ce qu'elle souhaitât un changement marqué dans la condition de ses pareilles; et en 1853, elle écrit que celles-ci, pour le moment, « ne méritent guère mieux que ce qu'elles obtiennent de l'homme »[128]). Plus tard cependant, elle s'intéresse vivement à tous les projets qui concernent leur éducation, applaudit à leur entrée dans les Universités et à l'amélioration de leur situation sociale[129]); lorsque la question du vote est posée à leur sujet, elle sympathise plutôt avec J. Stuart Mill, qui le demande pour elles, qu'avec H. Spencer, qui soutient le parti opposé. « A tout prendre » — écrit-elle — « je suis disposée à espérer le plus grand bien d'un exposé de leurs droits devant le Parlement. Le discours de Mill m'a paru mesuré et judicieux, de son point de vue »[130]). Même alors, elle n'est pas assez convaincue pour prendre position ouvertement.

La « femme nouvelle » ne figure pas dans ses romans; mais on y voit une critique extrêmement saisissante de l'idéal féminin traditionnel. Déjà, à propos de Hetty Sorrel, elle avait dénoncé la dangereuse puérilité de certaines illusions masculines sur la femme[131]); avec le portrait de Rosamonde dans *Middlemarch,* elle va au cœur du sujet. Lorsque l'éducation entière, toutes les pressions familiales et sociales, le code traditionnel de la morale et des convenances, l'appât des succès matériels et mondains s'accordent pour développer avant tout chez un être les qualités brillantes et superficielles; pour lui apprendre à vivre par les sentiments sans leur donner de discipline intérieure et de contre-poids; pour lui inculquer une aimable souplesse dans les allures, la tenue, la conduite, et une attitude intellectuelle faite de passivité et de déférence extérieure, son individualité morale est nécessairement atrophiée ou faussée. Toutes celles qui ont souffert de l'impérieux précepte encore aujourd'hui répandu : sois femme et apprends à plaire — trouveront en la charmante Rosamonde Vincy la justification de leur révolte intime. Elle est la fleur de la société de Middlemarch; elle a la beauté, la grâce, la culture mondaine, la pureté et la tendresse de cœur, la docilité d'esprit qui

---

[128]) J. W. Cross, o. c., I, 5; letter to Mrs. P. Taylor, Feb. 1st, 1853.

[129]) Id., id., vol. III, lettres à Mrs. Taylor, 1867, à Mme Bodichon, 1867, 68, 76 et 78; à Mrs. R. Lytton, 1870; et à Mrs. W. Smith, 1873.

[130]) Id., id., id., chap. 1; letter to Mrs. Taylor, May 30th, 1867.

[131]) *Adam Bede,* chap. 15.

en feront la compagne idéale; ainsi du moins en juge le jeune et brillant médecin Lydgate. Il avait pensé consacrer avant le mariage de longues années au travail, à ses recherches et à l'établissement de sa réputation dans le monde de la science; mais il cède au charme de la jeune fille et l'épouse; pourquoi en effet ne compléterait-il pas sa vie, en ajoutant aux joies austères de l'esprit celles du cœur?

Cependant les sentiments de Rosamonde n'ont acquis leur délicatesse, leur vernis irréprochable que par le repliement sur soi d'un impénétrable égoïsme; la vanité, la coquetterie, le snobisme y dominent; sa neutralité apparente envers tout ce qui dépasse les intérêts proprement féminins cache une idée du monde et de la vie étroite, mesquine, irrémédiablement fermée à tout enthousiasme généreux. Elle s'était promis de son mariage avec Lydgate le plus flatteur avenir mondain; et voici que l'intransigeance qu'il montre dans les questions professionnelles, son orgueil intellectuel, la hauteur de ses ambitions, nuisent à son succès; des embarras d'argent le paralysent; il se laisse imprudemment, cruellement compromettre dans des intrigues locales. Elle est déçue par lui; elle se considère comme trompée, et gravement lésée. Elle hait et méprise la profession, l'idéal et les scrupules de son mari; elle concentre sur son propre sort toutes ses pensées, toute sa pitié ; tandis que lui, sentant en lui-même la grandeur de la science, luttant désespérément contre les mille entraves de Lilliput, épuisé, défaillant, épouvanté, doit apprendre à voir en elle une sournoise ennemie. Le monde, dont elle s'est faite l'irrésistible alliée, l'emporte; et Lydgate est terrassé. Il renonce à ses travaux comme on perd l'honneur, quitte Middlemarch, acquiert une brillante clientèle, et donne à sa femme le luxe qui lui est indispensable. G. Eliot lui fait la grâce de le laisser mourir jeune. La page où elle résume la conclusion de ce drame est d'une impassibilité vengeresse : « Ses amis le trouvaient enviable d'avoir une femme si charmante; et rien n'advint jamais pour ébranler leur opinion » ... Rosamonde resta « douce de caractère, inflexible de jugement, portée à admonester son mari, et à user contre lui de stratagèmes. A mesure que les années passèrent, il s'opposa à elle de moins en moins; d'où elle conclut qu'il avait appris la valeur de son opinion ...; un jour il l'appela sa plante de basilic; et comme elle demandait une explication, il lui dit que le basilic était une plante qui s'était épanouie sur le cerveau d'un homme assassiné » (Finale).

Le portrait de Rosamonde contient un réquisitoire contre une

certaine conception de la femme, non contre la femme elle-même [132]). En fait, on a souvent remarqué que les héroïnes de G. Eliot ont plus de vie intérieure, de pénétration sympathique et même d'initiative d'esprit que ses héros; on ne saurait accuser celle qui a créé Milly Barton, Dinah Morris et Maggie Tulliver d'injustice envers son sexe. Dans *Middlemarch* même, on trouve auprès de Rosamonde une grande et noble inspirée, Dorothée Brooke, et cette charmante Mary Garth, si spirituelle et si sensée, la seule de ses héroïnes à laquelle elle n'ait pas donné la beauté en partage, et l'une des plus séduisantes. Lorsqu'elle mentionne le féminisme, c'est pour le discuter avec des arguments peu sérieux — et trahir ainsi un scepticisme persistant au sujet des principes (chap. 7 et Finale); mais elle lui donne un soutien réel en dénonçant la futilité et le danger des idées conventionnelles sur le rôle féminin; en affirmant, avec les différences profondes qui distinguent les femmes les unes des autres, leur droit à un libre développement; et en demandant que chacune d'elles soit jugée et traitée selon ses propres mérites [133]).

Le dernier roman de G. Eliot, *Daniel Deronda* (1876), porte sur la race et la nationalité juives. Ce n'est point la première fois que la littérature anglaise s'ouvrait avec sympathie aux questions qui intéressent les fils d'Israël; il suffit de mentionner à ce sujet Disraëli et son œuvre; on se rappelle que *Tancred* notamment est le récit du pèlerinage et de la vision d'un jeune Israélite en Terre-Sainte. Mais c'est là un ouvrage d'imagination, animé d'un mysticisme plus politique que véritablement religieux, et aussi fantaisiste, à bien des égards, que les *Mille et une Nuits*. Disraëli, en outre, a en vue les destinées de la Grande-Bretagne, plutôt que celles du peuple juif. G. Eliot s'est au contraire attachée à donner un tableau fidèle, détaillé, coloré des mœurs hébraïques; s'écartant des millionnaires et des miséreux, moins représentatifs, elle a décrit les coutumes domestiques, les sentiments familiaux, les croyances et les pratiques religieuses de la petite bourgeoisie juive. Elle avait d'abord partagé les préjugés courants contre les Israélites : « mon sang de Gentil entre en ébullition devant toute prétention de supério-

---

[132]) On trouvera la mondaine étudiée en Rosamonde, chap. 11, 12, 36, 59, 46, 65 et 75.

[133]) *Middlemarch*, Prélude; ces vues avaient été exposées et défendues par G. Eliot à propos de Marg. Fuller et Mary Wollstonecraft, dans un article publié par le « *Leader* », Oct. 1855.

rité de la part des Juifs; et je me sens prête à me faire l'écho des vitupérations de Voltaire », écrivait-elle en 1848 [134]). Plus tard, elle rencontra un Israélite instruit à Prague, qui lui fit visiter la synagogue, le cimetière juif, et lui lut des fragments du Livre de la Loi [135]); elle évoqua le souvenir de Spinoza, à Amsterdam, et y rechercha quelques restes de la synagogue fréquentée par le grand philosophe. Elle étudia l'histoire des Juifs [136]), et ses idées sur eux se modifièrent considérablement. Dans *Daniel Deronda,* elle donna forme à un rêve qui commençait à naître parmi eux — celui de la résurrection de leur nationalité et de leurs traditions religieuses, morales et politiques au pays de leurs pères. Et, dans la réalisation de ce rêve, elle insista sur le rôle de l'hérédité, et les devoirs qu'elle crée, avec un accent qui s'explique par son adhésion intime aux théories d'A. Comte.

On sait la place qu'avait donnée au culte des ancêtres la religion positive; les pratiques minutieuses, les invocations fréquentes par lesquelles elle reliait les vivants aux morts en accord, d'ailleurs, avec les livres saints, qui font de la pitié filiale un de leurs préceptes essentiels. G. Eliot obéit aux nécessités de son sujet en mettant ce devoir tout spécialement en honneur; mais elle lui donne en outre une sorte de consécration philosophique et mystique par l'ensemble des circonstances qui entourent la mission de son héros. Petit-fils d'un penseur hébraïque qui appartient à la lignée des anciens prophètes, Daniel Deronda a été voué par lui dès la naissance au rôle de chef spirituel et de bienfaiteur de son peuple. En vain sa mère, ambitieuse et rebelle, a voulu l'y soustraire; transporté tout petit enfant chez un grand seigneur anglais et élevé par ses soins comme son propre neveu, il se trouve miraculeusement rapproché d'Isaël par une jeune et charmante juive qu'il a sauvée de l'infortune et de la mort; le frère de celle-ci, philosophe et croyant, halluciné par la vision de la Palestine reconquise, achève de le gagner aux vertus, à l'idéal hébraïques; et lorsque la mère de Daniel, pécheresse repentante, se sentant mourir, l'appelle à elle pour lui révéler, avec son origine, les vastes projets jadis fondés sur lui, il semble que la Providence ait étendu sa toute-puissance sur les desseins de l'ancêtre; il est prêt à répondre à l'ordre d'outre-tombe. Il sent l'unité et l'harmonie naître en lui; il accepte avec reconnais-

---

[134]) J. W. Cross, o. c., I, 3; letter to J. Sibree, 1848.
[135]) Id., id., II, 1; Journal, 1858.
[136]) Id., id., id., chap. 13, letter to S. Hennel, Aug. 10th, 1866.

sance la mission qui lui est dévolue; soutenu par le spiritualisme ardent de sa race, il dit adieu aux vanités d'une vie oisive, et part pour la Palestine, y préparer l'avènement du peuple exilé.

6

Intuitionnisme et attitude religieuse : Middlemarch

« *Daniel Deronda* » est inférieur aux autres romans de G. Eliot. On y trouve encore certains mérites d'invention et d'intensité dramatique; les caractères restent justes, souvent intéressants ou émouvants. Mais les intentions, trop prononcées, chargent l'intrigue de complications fatigantes et invraisemblables; les développements sont souvent lents et ternes; on ne sent plus guère le jaillissement créateur de la pensée. G. Eliot n'a plus sur les idées et les choses la prise originale et vigoureuse de sa maturité. Il semble au contraire que dans « *Middlemarch* », de quelques années antérieur (1872), elle ait voulu concentrer toute sa puissance, pour arriver à saisir la vie dans son essence la plus intime et à exprimer tout ce qui lui restait encore à dire. Long, diffus, souvent laborieux et tendu à l'extrême, ce roman n'est point son ouvrage le plus parfait; mais c'est celui qui contient peut-être les plus belles pages qu'elle ait écrites, les scènes les plus personnelles, les plus chargées de sens philosophique et les plus émues qu'elle ait conçues. « *Middlemarch* » est son véritable testament spirituel.

Le style en est hardi et libre dans l'abstraction comme dans l'image, parfois entaché d'obscurité, presque toujours frappant, et souvent original. Bien que l'action remonte encore à un demi-siècle en arrière, l'atmosphère moderne y pénètre largement; et les allusions aux sciences, on l'a vu, sont fréquentes. On se souvient aussi que le réalisme de G. Eliot s'y montre particulièrement accusé — plus cru, plus sombre que dans ses autres œuvres. Il reste cependant le plus souvent d'ordre moral; les quelques perspectives ouvertes sur le monde extérieur sont baignées d'une lumière toute symbolique; les rayons qui se concentrent sur les âmes sont si brûlants, si intenses, que l'univers matériel est, autour d'elles,

tout juste silhouetté. Mais l'explication des caractères et des actes par les lois historiques, sociales ou psychologiques est poussée aux limites du possible; il y a des chapitres entiers destinés à démêler les motifs des personnages, et l'enchevêtrement d'intérêts, de rapports privés, de petites intrigues, d'ambitions hautes ou mesquines qui constituent le milieu social où ils évoluent.

De toutes façons, par l'analyse[137]) comme par la comparaison[138]), se révèle la volonté de saisir non seulement la forme générale de tel état mental, de telle notion ou de tel sentiment, mais sa qualité même — le caractère indéfinissable auquel il doit sa valeur unique. « Nos vanités diffèrent tout autant que nos nez » — déclare G. Eliot; « toutes les façons d'être prétentieux ne sont pas de même nature; elles varient en fonction de cette constitution mentale dont le détail infini est ce qui nous différencie les uns des autres » ... (chap. 15). Ou encore : « Qui mesurera la subtilité des indications par lesquelles s'exprime la qualité de l'âme aussi bien que celle du corps, si bien que la passion d'un homme pour une femme diffère autant de sa passion pour une autre que la joie éprouvée devant la lumière du matin épandue sur les vallées, les rivières et les hauts sommets blancs diffère de celle que donnent les lanternes et les panneaux de verre de la Chine? » (chap. 39). Sans mesurer ces impondérables, certes, elle les note; le ton, les inflexions de voix, le geste, tout ce qui individualise l'expression de soi, la nuance ou la complète est finement relevé, délicatement ou puissamment accentué.

Il est en outre un procédé d'exposition psychologique, dont on trouve quelques exemples dans les autres ouvrages de G. Eliot[139]), mais qui est caractéristique de *Middlemarch,* parce qu'il y est d'un emploi constant. Il consiste d'abord à présenter les personnages indirectement, en montrant l'idée qu'en ont ceux qui les entourent. Parfois c'est l'opinion publique qu'interroge la romancière, ou bien, successivement, chacun des êtres qu'elle a créés. A ces images diverses et complémentaires, elle ajoute celle que le personnage étudié se fait de lui-même, avec ses préjugés, ses complaisances secrètes, ses susceptibilités intimes, exprimés dans les formes de pensée et de

---

[137]) *Middlemarch,* chap. 1, 3, 18, 29, 37, 42, 66, 73 et 74.

[138]) Id., chap. 8, 15, 16, 18, 82, 70.

[139]) Dans *Adam Bede,* chap. 12 et 29. *Le Moulin sur la Floss,* I, 12; VI, 6; VII, 2. *Silas Marner,* chap. 1. *Félix Holt,* chap. 1 et 8.

langue qui sont familières à chacun d'eux [140]). Ces portraits composites, dont chaque trait demande à être interprété, mais répond à un fait, ou à un sentiment vécu, suggèrent puissamment la relativité des idées et des émotions humaines; ainsi rapprochées, mises en balance les unes contre les autres, elles apparaissent fragiles et vaines, irrémédiablement personnelles, tragiquement incommunicables. — « Et si nous nous détournions de ces appréciations extérieures » — propose G. Eliot, après avoir montré un de ses personnages sous les rayons croisés que dardent sur lui tous les autres — « pour nous demander quelle est l'impression qu'a cet homme, en sa propre conscience, de ses actes, ou de ses capacités; contre quels obstacles il poursuit son labeur quotidien; quel est pour lui l'apport des années; si elles affaiblissent en passant l'espoir qu'il avait formé, ou enracinent ses illusions sur lui-même; quel courage il montre dans sa lutte contre la pression universelle des choses, qui, un jour, l'emportera sur lui, et le vaincra par la mort? » ... (chap. 10).

Un appel pressant, impérieux, persuasif à l'imagination et à la sympathie, voilà ce qui de plus en plus anime, chez G. Eliot, l'investigation des esprits et des cœurs. Elle n'a point renoncé à son intellectualisme; il reste l'essence même de sa pensée; mais de plus en plus, elle l'enrichit de toute sa sensibilité; et l'ensemble de sa philosophie prend une résonance plus large, plus émue, plus personnelle.

Une expérience du temps sur la chose étrange et complexe qu'on appelle l'âme humaine : c'est ainsi que son sujet se présente à ses yeux (Prélude). Son personnage principal, Dorothée Brooke, a la hauteur de vues, l'unité intérieure, la force, le besoin d'action qui ont donné à l'histoire ses martyres et ses héroïnes; en un autre siècle, c'eut été une sainte Thérèse. Que fera-t-elle au XIX^e^, privée du soutien que donnent les croyances communes, et un ordre social, moral, religieux, fermement assuré? Que fera-t-elle, égarée dans les incertitudes de la pensée moderne, paralysée par les conventions, les préjugés, les tyrannies d'une classe à-demi fossilisée, celle de la petite noblesse rurale anglaise, vers 1830? Péniblement, elle se débat parmi tant d'entraves, aux yeux surpris des médiocres qui l'entourent — son oncle, Mr. Brooke, célibataire avare et dilettante, sa sœur Célia, aimablement bornée, son premier prétendant, Sir James Chetham, honnête et simple gentilhomme campagnard. Ce n'est pas

---

[140]) *Middlemarch,* chap. 16, 21, 23 et 29.

une intellectuelle que Dorothée; elle ne goûte aucune des activités de l'esprit pour elle-même; l'art lui paraît une jouissance égoïste[141]). Descendante de puritains, elle est restée puritaine en ce sens qu'elle est absorbée par le problème de la conduite, éprise de perfection, altérée de sacrifice et de dévouement. Mais les divisions entre croyants, la tiédeur de la foi, les infiltrations du doute tout autour d'elle, le sentiment que les petits projets de charité sociale qu'il lui est permis de réaliser sont vains, lui ont inspiré un culte désespéré pour le savoir. Son ignorance est si douloureuse et impuissante! Sans doute ceux qui ont étudié l'histoire, la philosophie, la nature et la religion réussissent à faire fructifier leur vie mieux qu'elle. A l'orgueil d'une pureté, d'une droiture, d'une force morale conscientes, elle joint une enfantine humilité et une naïve admiration pour l'érudition, la science et leurs représentants.

Aussi lorsque Mr. Casaubon, homme d'église et historien vieillissant, absorbé depuis vingt années par la composition d'un immense ouvrage sur l'« Interprétation de toutes les mythologies », brigue sa main, Dorothée confondue de cet honneur, frémissante de joie, lui voue toutes les forces de son âme et de son cœur sans une arrière-pensée. Le mariage lui apporte une double désillusion. L'initiation à la science qu'il lui avait promise est différée; et elle se trouve traitée avec les égards et la méfiance que mériterait une compagne charmante et parfaitement inutile, dont les prétentions pourraient être dangereuses. Elle découvre en outre peu à peu, sous les expressions correctes et étudiées de Casaubon, une confusion d'esprit et une incapacité radicale; elle apprend que la grande œuvre est dépassée déjà par les recherches allemandes, et se rend compte que jamais elle ne verra le jour. Il n'y a chez son mari que pédantisme, connaissances mal ordonnées, et vanités d'auteur; le labeur qu'il s'impose est une activité sans vie.

En même temps, dans le désappointement et le trouble, elle s'aperçoit qu'elle a un cœur de femme, et que ce cœur est mal satisfait. Attentif à remplir tout son devoir, Mr. Casaubon ne peut lui offrir qu'une courtoisie cérémonieuse et froide; lui-même s'étonne de ne pas éprouver de plus chaleureux sentiments; il avait cru, en retardant l'heure du bonheur conjugal, mettre en réserve de plus vives jouissances; mais il est trop tard; le plan de sa vie date d'un quart de siècle : il ne peut plus l'élargir, et demeure indifférent au

---

[141]) Voir p. 148.

charme de sa jeune femme, vaguement inquiet devant les exigences qu'il devine en elle. A partir du moment où il soupçonne qu'elle le juge, il n'est plus en face d'elle qu'irritabilité et souffrance; son orgueil endolori se dérobe à la sympathie, repousse durement la pitié passionnée dont elle voudrait l'envelopper. Il faudrait pouvoir citer les scènes admirables où ce cruel malentendu, par des riens, par des froissements imperceptibles, est graduellement mis à vif. Après la consultation médicale qui lui a appris que sa mort est prochaine, Mr. Casaubon rencontre Dorothée, qui a deviné quelque grave révélation : « elle glissa la main sous son bras, mais il garda les siennes derrière son dos, et laissa le bras de sa femme passer avec difficulté sous son bras rigide... ce sont par ces actes, qu'on appelle insignifiants, que les semences de joie sont à jamais détruites; jusqu'à ce que hommes et femmes se retournent et, contemplant, les yeux hagards, la dévastation née de leur propre insouciance, déclarent que le bonheur ne germe pas sur cette terre » (chap. 43).

La compassion sans bornes de Dorothée pour l'être moralement infirme et condamné qu'elle a auprès d'elle l'amène au point où, collaboratrice enfin agréée d'une œuvre à laquelle elle ne croit plus, elle va s'enchaîner pour la vie, en s'engageant à s'y consacrer après la mort de Mr. Casaubon; et il ne tient pas à elle que le sacrifice ne soit accompli. Elle passe tout près du désespoir; mais elle ne s'y enlise pas. Quelle est donc la force qui la soutient, au cours de sa longue épreuve? Elle ne la doit point au calcul des conséquences; sa nature ardente est incapable de s'y arrêter et de s'y soumettre; il lui déplaît chez les autres (chap. 72). Lorsque G. Eliot essaie de définir la foi qui permet à son héroïne d'endurer le sort et de vivre, elle aboutit à des formules qui ne sont point en désaccord avec le Bergsonisme : « dans l'esprit de Dorothée » — écrit-elle — « il y avait un courant dans lequel se fondaient tôt ou tard toutes ses pensées et tous ses sentiments — l'élan de tout son être conscient vers la vérité la plus pleine, le bien moins partiel » (chap. 20). « En désirant ce qui est parfaitement bon, même quand nous ne le voyons pas clairement, et ne pouvons pas agir comme nous le voulons », — dit ailleurs Dorothée elle-même — « nous faisons partie de la puissance divine, et nous nous opposons au mal, en élargissant la zone éclairée autour de la lumière, et en rétrécissant le champ où elle lutte contre les ténèbres » (chap. 39).

Elle ne vit pas seulement en elle-même, mais avec tout ce qui souffre et ce qui jouit; la pitié et l'amour guident toute sa conduite;

l'idée d'une bonne action à accomplir la « hante comme une passion »[142]); dans le conflit des opinions religieuses, la doctrine qui lui paraît la plus vraie est celle qui fait le plus d'élus (chap. 50). Le « bien suprême », c'est l'effacement de soi dans l'amour et le service d'autrui; elle en a la révélation dans l'épreuve; après une nuit d'indécision et de souffrances, le paysage familier qui lui apparaît à la lueur blême du petit jour figure soudain à ses yeux l'univers et suggère à son cœur tout ce qui y frémit et y lutte : « elle ouvrit ses rideaux et regarda le fragment de route découvert et les champs au-delà de l'entrée du parc. Sur la route était un homme, un paquet sur le dos, et une femme portant son bébé. Dans les champs elle pouvait voir des silhouettes se mouvoir — peut-être le berger et son chien. Au loin, sous la voûte du ciel, montait une lumière de perle. Et Dorothée sentit l'immensité du monde, l'éveil d'hommes sans nombre au labeur et à l'endurance. Elle faisait partie de cette vie palpitante, involontaire, et ne pouvait ni la regarder, de sa luxueuse demeure, en spectatrice indifférente, ni en détourner les yeux pour s'absorber en d'égoïstes lamentations. Ce qu'elle se résoudrait à faire ce jour-là ne lui apparaissait pas encore tout-à-fait clairement. Mais la décision qu'elle allait prendre l'émouvait comme un murmure de plus en plus rapproché, et qui bientôt serait distinct » (chap. 80).

Par le rayonnement de sa bonté et de son désintéressement, elle répare autour d'elle, dans la mesure où il se peut, les erreurs et les injustices; elle gagne à l'action sociale l'homme qui l'a aimée sans espoir, et qui recueille toutes ses tendresses après la mort de Mr. Casaubon. Rentrée dans la voie normale, elle est épouse et mère; elle ne participe à la vie publique que par son intime collaboration avec son mari. Beaucoup, parmi ceux qui la connaissent, déplorent qu'elle n'ait pas une activité, un rôle personnel plus marqués. D'autres critiquent comme de regrettables excentricités son premier et son second mariage; et sans doute ni l'un ni l'autre ne répondent à l'idéal d'une vie parfaitement conduite. « C'était là le résultat d'une noble et naïve impulsivité, aux prises avec les conditions d'un état social médiocre, dans lequel les grands sentiments prennent souvent l'aspect d'erreurs, et les croyances fortes celui d'illusions... Sa riche nature, comme cette rivière dont Cyrus brisa l'élan, se dispersa en

---

[142]) Chap. 76. Voir aussi chap. 48, 50, 76 et 77.

courants qui ne portèrent point de noms sonores. Mais son influence, diffuse parmi ceux qui l'entouraient, fut incalculable; l'expansion du bien dans le monde dépend en partie d'actions qui ne figurent pas dans l'histoire; et le fait que les choses ne se passent pas pour vous et moi aussi mal qu'elles le pourraient, est dû pour moitié à tous ceux qui ont vécu honnêtement leurs vies ignorées, et qui reposent dans des tombes que nul ne visite » (finale).

L'intuition, chez Dinah Morris, était étroitement associée à une forme de religion ancienne; chez Maggie Tulliver, c'était une source de faiblesse et d'erreur autant que de force. Mais Dorothée Brooke doit à ce don la haute tenue morale de sa vie; et ses sentiments sont si simplement humains que leur valeur générale est indiscutable. Ce ne sont point là les seuls traits qui permettent de dire que l'attitude philosophique de G. Eliot s'est modifiée.

En dehors des moyens d'expression dont il peut lui plaire de se servir, sa conception même de la vie intérieure semble souvent, dans *Middlemarch,* en désaccord avec le mécanisme psychologique en faveur de son temps. Ses admirables analyses ne lui donnent plus qu'un sentiment de satisfaction imparfaite ou d'impatience; c'est là — dit-elle — « une façon très artificielle et inexacte » de représenter les faits [143]). Ailleurs, protestant contre les abstractions de l'esprit, elle écrit : « nos passions ne vivent pas séparément en des chambres closes; mais, revêtues d'un mince accoutrement de perceptions et d'idées, elles apportent leurs provisions à une table commune, et banquettent ensemble, puisant aux vivres réunis chacune selon son appétit » [144]). Par tous les moyens, elle cherche à dépasser les sèches formules, et à donner le sentiment de la réalité dans son unité et sa complexité : « il ne se disait pas à lui-même », écrit-elle d'un de ses personnages, « qu'il avait commis une énorme erreur; mais l'erreur était à l'œuvre en lui, comme un mal chronique reconnu, mêlant de suggestions importunes et inquiètes tous ses projets, minant toutes ses pensées » (chap. 48).

Ce n'est pas seulement l'interdépendance de nos états mentaux que, à la limite des capacités du langage, elle s'efforce d'exprimer; elle tente de rendre le mouvement même, la transformation d'une âme qui semble se fondre pour renaître; lorsque Doro-

---

[143]) Chap. 66. On trouve une déclaration du même genre, quoique moins nette, dans *Silas Marner,* ch. 5.

[144]) *Middlemarch,* chap. 16. Voir aussi chap. 82.

thée apprend que son mari a rompu le pacte de la confiance mutuelle, et, par une clause de testament, rendu publics d'offensants soupçons sur son compte, les notions, les sentiments sur lesquels elle avait vécu s'effondrent dans une sorte de vertige intérieur : « elle aurait pu comparer son expérience en cet instant » — lit-on — « à celle d'un être qui aurait conscience d'assumer une nouvelle forme de vie et de subir une métamorphose dans laquelle la mémoire aurait refusé de s'ajuster aux premiers mouvements d'organes nouveaux. Tout changeait d'aspect... son univers était en convulsion » (chap. 50). Eliot s'arrête encore au cas typique de la résolution qui, au cours d'une grande crise, apparaît dans un éclair, puis se voile, mais demeure obscurément présente tandis que, péniblement, l'esprit construit la chaîne d'arguments qui l'y ramènera finalement (chap. 74). Elle s'écarte des idées répandues sur l'essence de la personnalité par la psychologie associationniste, lorsqu'elle écrit : « même sans tenir compte de la mémoire, notre vie a son unité dans la zone de dépendance qui l'enveloppe, et relie sa croissance à son déclin » (chap. 61). Enfin l'inconscient et le subconscient entrent en composition avec les intentions, les idées et les sentiments de ses personnages; ils font partie de leur individualité réelle, et ont un rôle dans leurs décisions caractéristiques [145]).

Sa croyance au déterminisme semble avoir en même temps fléchi. Dans *Le Moulin sur la Floss,* elle discutait l'aphorisme de Novalis : la destinée d'un homme est contenue dans son caractère. Elle lui reprochait de négliger l'inconnue que représente la pression des événements et du monde extérieur; mais le caractère restait pour elle une donnée précise et fixe, aussi déterminée que, selon sa propre comparaison, un fleuve peut l'être par le volume de ses eaux et la configuration de ses rives (VI, 6). On lit dans *Middlemarch* qu'il est impossible de prévoir l'avenir de qui que ce soit, quelque connaissance qu'on ait de lui; parce que le caractère est « un devenir et une croissance » (chap. 15). Et dans sa conclusion, elle revient sur cette idée : un fragment d'existence, si typique qu'il puisse être, ne constitue point « l'échantillon d'une trame uniforme; les promesses peuvent ne pas être tenues; un ardent élan peut être suivi d'épuisement; des puissances latentes peuvent trouver une occasion de se développer longtemps attendue, une erreur passée peut provoquer une magnifique expiation » (finale).

---

[145]) Id., chap. 6, 53, 58, 70.

Enfin lorsque, pour expliquer le sentiment et son empire, elle invoque la « nature transcendante », la seule « réelle magie qu'il y ait au monde » (chap. 39), elle se détourne des empiristes anglais, et accueille l'idée fondamentale de la philosophie allemande, le thème favori de tous ceux qui s'en réclament. On sait les rapports qu'elle avait eus avec eux — ses propres traductions, ses liens avec J. Sibree, le traducteur de Hegel (dont la doctrine venait d'être exposée à nouveau en Grande-Bretagne dans l'ouvrage fameux de J. H. Stirling) [146]). Elle fit en outre plusieurs séjours en Allemagne pendant la composition de *Middlemarch*. Mais eût-elle tout ignoré de la pensée germanique, que son intimité ancienne avec les vues de Carlyle et d'Emerson eût suffi à la familiariser avec le transcendantalisme et tout ce qu'il implique [147]).

C'est là une contradiction passagère. Dans l'ensemble, *Middlemarch* n'apporte pas la conversion de G. Eliot à un autre idéal que celui de sa jeunesse et de sa maturité; pas plus que son exaltation de la sympathie et de la pitié ne la ramène au romantisme et à la philosophie de la génération antérieure. Quelque chemin qu'elle ait pu faire dans cette voie, elle porte en elle la marque ineffaçable de son époque — son enthousiasme pour la vérité, pour l'indispensable et bienfaisante mission de la raison. La stupidité, « cette stupidité massive contre laquelle l'Eglise ne nous a pas encore donné de prière » [148]), reste pour elle la pire des tares humaines [149]). Malgré l'ardeur intérieure qui l'anime, Dorothée n'a pas de plus vif souci que de s'éclairer; le sentiment qu'elle incarne n'est point l'instinct aveugle et sublime, qui subjugue ou remplace toute autre activité; il est ouvert à tous les scrupules, soumis à toutes les fluctuations de la pensée; c'est une inspiration large et souple, qui harmonise et vivifie les autres énergies de l'âme. Auprès d'elle, G. Eliot a d'ailleurs placé Lydgate, ce fervent de la science; et elle a saisi cette occasion pour exprimer sa foi inébranlée en la valeur de l'intelligence [150]). « Seuls ceux qui connaissent la suprématie de la vie intel-

---

[146]) « *The Secret of Hegel* », 1865.

[147]) Voir J. W. Cross, o. c., vol. I, p. 61, 155 et 156, 212 et 214, 289, 386. Vol. II, p. 69 et 228.

[148]) *Félix Holt*, chap. 8.

[149]) Le sentiment de G. Eliot sur la bêtise humaine est exprimé dans *Le Moulin sur la Floss*, I, 7 et 8; II, 2 et III, 7; dans *Silas Marner*, ch. 1, 3, 4 et 6; dans *Middlemarch*, ch. 20 et 21.

[150]) *Middlemarch*, chap. 16, 64 et 73.

lectuelle » — écrit-elle — « cette vie qui porte en elle la semence des idées et des desseins les plus nobles — seuls ceux-là peuvent comprendre la douleur de l'homme déchu de cette sereine activité » (chap. 73).

L'intuition qui était jusque là dans son œuvre au second plan, a pris place au premier, soit; mais H. Spencer lui reconnaissait aussi un rôle[151]). Le déterminisme de la grande romancière semble ébranlé par une conception à la fois plus organique et plus spiritualiste de la vie intérieure; elle insiste sur les différences indéfinissables de qualité, en psychologie et en morale; mais J. S. Mill les avait vivement mises en lumière; et il accueillait le libre arbitre plus explicitement, plus volontiers que ne le fit jamais Eliot[152]). D'ailleurs, elle ne reniait nullement les formules ou les principes utilitaires[153]). Le changement, dans la mesure où il y en eut un chez elle, ne s'affirme jamais consciemment. « A propos d'une distinction que vous semblez vouloir marquer entre mes premiers ouvrages et les suivants » — écrit-elle à un de ses critiques — « bien que mon jugement sur les hommes et ma défiance de moi-même aient évolué au cours du temps, j'en suis persuadée, mon point de vue sur la vie n'a pas varié depuis mes premiers récits, *les Scènes de la vie ecclésiastique*. Tout changement d'esprit apparent doit être dû à quelque chose dont je n'ai pas conscience...[154]). Dans *Middlemarch* même, le cas Bulstrode est une application frappante de la morale des conséquences; et l'un des personnages les plus sympathiques, Farebrother, attache encore sa confiance à ce critérium de la conduite. Le fond d'idées et de sentiments qu'on trouve dans cet ouvrage est demeuré à peu près le même que dans les précédents, si les lumières et les masses y sont distribuées autrement.

Peut-être, avec plus de vigueur et d'originalité philosophique, G. Eliot aurait-elle réussi à dégager une autre théorie de la vie et de la pensée, qui lui eût appartenu en propre; ç'eût été sans doute quelque forme d'intuitionnisme, ou, simplement, la définition nette et raisonnée des limites et du rôle de l'empirisme. On n'ose regretter

---

[151]) *Data of Ethics,* chap. 9.

[152]) Voir sa *Logique,* livre IV, chap. 2.

[153]) Elle les implique ou y fait allusion dans *Middlemarch,* chap. 11, 24, 34 et 52. Le malheur de Gwendoline dans *Daniel Deronda* en est une dernière application.

[154]) *Harper's Magazine,* March 1882.

que son énergie ne se soit point employée ainsi, car son art y eût sans doute perdu. La « pythonisse épique de la science », comme l'appelle W. Barry [155]), eût alors consacré son génie à l'élucidation de problèmes abstraits au lieu de s'abandonner à l'inspiration créatrice. Quoi qu'il en soit, il semble certain qu'elle se soit sentie à l'étroit dans la doctrine qu'elle avait adoptée; graduellement, elle l'a élargie, effectuant des conciliations souvent heureuses, compromettant par endroits l'équilibre de l'ensemble, ouvrant ça et là des perspectives inattendues, mettant partout l'empreinte d'une riche et souple personnalité.

Comme dans le domaine moral, dans le domaine religieux, elle se montre à la fois pénétrée d'influences contemporaines et tranquillement indépendante; elle choisit entre les idées, et les développe, les nuance, les associe librement. Sa conception de la vie est profondément religieuse; et l'émotion caractéristique qui se dégage de ses romans est d'ordre spirituel. Dès ses premières nouvelles, dès *Adam Bede,* elle avait manifesté son intérêt pour le mysticisme et l'apostolat, en créant les caractères de Mr. Tryan et de Dinah Morris; dans *Le Moulin sur la Floss* et *Silas Marner,* elle s'était arrêtée aux luttes, au progrès vers la lumière intérieure, d'âmes troublées ou obscurcies. Dans *Félix Holt,* elle rappelle la distinction de la doctrine catholique entre la « haute et la basse règle » (chap. 27); son héros, et un autre de ses personnages encore, Mr. Lyons, sont parmi ceux à qui s'applique la haute règle — parmi ceux qui poursuivent « ce que nous appelons l'illusion »; c'est-à-dire qu'ils ont, écrit Eliot, « une vision large des réalités passées et présentes », et qu'ils « s'identifient avec l'élan le plus vaste des forces universelles, par un mouvement volontaire de l'âme, pour atteindre à des fins plus assurées que les hasards d'une unique existence » (chap. 16). En Dorothée, en Lydgate, plus éloquemment encore que jamais, les sentiments, les passions, toutes les joies et les peines sont subordonnés à la recherche et à la possession du bien absolu.

Ces pèlerins de l'idéal ne reçoivent point du ciel la manne miraculeuse; à l'exception des deux premiers, ils ne doivent pas leur soutien aux formes traditionnelles de la religion. Maggie Tulliver, Dorothée restent chrétiennes; mais, après l'épreuve, leur foi se confond avec un idéalisme moral dégagé de tout dogme. Vis-à-vis

---

[155]) *Heralds of Revolt.* (The Genius of G. Eliot.)

des Eglises, l'amie des philosophes montre, avec beaucoup de respect et d'intelligence sympathique, un détachement complet. Nulle part cette attitude n'est aussi nette, aussi fortement et finement marquée que dans *Middlemarch*. On y trouve le meilleur peut-être de ces portraits d'ecclésiastiques, commencés avec Mr. Gilfil dans les *Scènes de la vie ecclésiastique,* et continués avec Mr. Irwine dans *Adam Bede,* le révérend Debarry dans Félix Holt, et Mr. Gascoigne dans *Daniel Deronda*. En eux, l'auteur a exprimé à la fois son conservatisme d'instinct et sa liberté d'esprit. Tous appartiennent à l'Eglise établie; tous ont, avec la finesse et le goût que donnent la culture, avec l'éducation, la tenue, le prestige et le charme de parfaits « gentlemen », une sagesse tolérante et désabusée en matière d'idées sociales, philosophiques et religieuses, qui n'est pas très éloignée de l'indifférence, ou même du scepticisme; par là, ils sont exposés à la critique et à la réprobation de ceux qui attendent d'eux de l'action, du zèle et une attitude intransigeante; les grandes vertus ne sont pas leur fait; mais ils ont leurs mérites, souvent cachés, leurs délicates et profondes qualités.

C'est ainsi que Mr. Farebrother, pasteur à Middlemarch, est resté célibataire pour donner à sa mère et à sa tante tout le confort dû à leur âge et à leur rang. Il a du talent et de la réputation comme prédicateur; mais ses goûts le portent vers la science et les études naturelles; et il contriste ses paroissiens en disant volontiers qu'il n'est point dans sa vocation. Pour avoir l'argent que demandent ses collections, il joue dans les familles du voisinage, insouciant du scandale qu'il cause. Sans illusions sur lui-même ou sur les autres, il apporte à ses amitiés, à ses affections, tous les raffinements et tous les scrupules du cœur. Il n'est pas sans aimer; lorsqu'un ami d'enfance de la jeune femme sur laquelle s'étaient fixés ses plus doux rêves d'avenir lui demande, pour lui-même, son appui auprès d'elle, silencieusement, héroïquement, il s'efface; sans faiblesse, il accomplit sa cruelle mission; et sans amertume, il contemple le bonheur qui a détruit le sien. Il est probable que, s'il avait eu à exposer ses vues sur la religion, comme Mr. Irwine, il eût dit que « la seule forme saine qu'elle peut prendre », chez les esprits moyens et les simples, est celle « d'obscures mais fortes émotions, diffuses dans les affections de famille et les devoirs de chaque jour ». Il eût été aussi d'opinion que « la pratique du baptême importe plus que sa doctrine »; et que « les bienfaits retirés par le paysan de l'église où ses pères ont prié et de l'enclos béni où ils reposent, ont peu de

chose à voir avec une claire intelligence de la liturgie ou du sermon »[156]).

Les souvenirs personnels de G. Eliot se rapportaient à l'Eglise établie, à laquelle avait appartenu son père, et dont elle-même avait été membre jadis. Elle était trop éclairée, et d'esprit trop large, pour ne pas sentir la beauté morale propre aux indépendants, aux dissidents; les caractères de Mr. Tryan et de Dinah Morris dans les « *Scènes de la vie ecclésiastique* » et « *Adam Bede* », celui de Mr. Lyons dans « *Félix Holt* », et bien d'autres, en témoignent. Ce type de conscience religieuse lui a pourtant fourni l'occasion d'une dénonciation critique extrêmement saisissante. Déjà, dans « *Silas Marner* », elle attribue aux vices hypocrites qui s'attachent aux dévotions de chapelle le crime commis contre son héros; mais ce n'est là qu'un bref épisode depuis longtemps passé lorsque s'ouvre l'histoire. On dirait que, dans « *Middlemarch* », rejetant des scrupules longtemps observés, elle entreprenne de révéler l'influence néfaste que peuvent exercer le désir d'édification, le besoin d'autorité morale, l'ambition et l'orgueil spirituels. Certainement, la pointe de sa critique s'est acérée au cours des années; la tranquille et sermonneuse satisfaction de soi d'Adam Bede contient des risques auxquels elle ne paraît pas sensible; Tom Tulliver est qualifié par Maggie de Pharisien, et l'auteur note en lui l'action subconsciente d'un robuste instinct utilitaire; elle y met de la finesse, mais aucune âpreté[157]); Félix Holt n'est pas exempt de pédantisme moral; elle ne semble pas s'en apercevoir. Et soudain, dans cet étrange et puissant, cet inépuisable « *Middlemarch* », elle dévoile, en pied, le Tartuffe.

Le banquier Bulstrode appartient à cette fraction de l'Eglise d'Angleterre, particulièrement stricte, qu'on appelle « évangélique ». Prospère, riche, écouté, il a mis toute sa puissance au service des intérêts du ciel. Ouvre-t-il un hôpital? C'est dans la pensée de sauver des âmes, plutôt que de soigner des corps; son langage, sa pensée ont l'onction ecclésiastique; ses allures respirent l'orgueilleuse humilité du juste. Or, avant de s'établir à Middlemarch, avant de passer de la chapelle non-conformiste à l'Eglise établie, avant de prendre parmi les notables de la ville une place éminente, il a, dans sa jeunesse, participé à une entreprise louche, s'y est enrichi, a épousé

---

[156]) *Adam Bede,* chap. 5. On trouve l'expression de vues analogues chap. 10 et 18; et, dans *Silas Marner,* chap. 10.

[157]) *Le Moulin sur la Floss,* livre I, ch. 7 et 10, livre V, ch. 2 et 5.

la veuve du directeur, et a capté la succession de celle-ci en tenant secrète l'existence d'un héritier. Il a accompli tout ceci par un enchaînement de décisions, d'actes, de calculs dans lequel la volonté de se conformer aux desseins de Dieu, et d'acquérir les moyens de le servir utilement, ont dissimulé à ses propres yeux les raisons d'intérêt. Et lorsque ce passé sur lequel il avait fait le silence et l'oubli, autour de lui et parmi les siens comme en lui-même, surgit devant lui, il se trouve entraîné, acculé, pour sauvegarder sa situation, son caractère d'apôtre et de saint, l'honneur de sa famille et de sa religion, à commettre un autre crime... Poursuivi, menacé, torturé par un ancien complice, jovial et sinistre, il le laisse périr sciemment dans une crise de « delirium tremens ». Ne sauve-t-il pas ainsi son œuvre d'édification, de bienfaisance, et le prestige de l'Eglise compromis avec lui?

Le schéma de cette destinée, jusqu'à l'écroulement par lequel elle s'achève, est extrêmement simple, et facile à prévoir; mais l'étude du caractère est si fouillée, faite de traits si justes et si profonds, qu'elle garde toute son intensité dramatique. G. Eliot fait admirablement saisir dans les paroles, les actes de son personnage, la confusion intéressée et inextricable de ses motifs; elle démasque ses passions personnelles, et les montre à l'œuvre dans le subconscient; elle dépeint la pâle sincérité qui a fini par fleurir en lui sur le calcul et l'hypocrisie; elle rend sensible la vulnérabilité terrible de cet être. Bulstrode s'épouvante de lire sa condamnation dans les faits; comme Cromwell, il rapportait à Dieu le succès de sa vie; Dieu se détournerait-il de lui? (chap. 61). En proie à une hideuse et poignante terreur, il supplie l'allié tout-puissant de ne pas l'abandonner; il cherche à se le rendre propice à force de stratagèmes; dans l'âme de « cet homme malheureux qui, pendant des années, avait ardemment cherché à paraître meilleur qu'il n'était », s'élève un « étrange et pathétique tumulte »; il avait « soumis à une discipline ses passions égoïstes et les avait revêtues de robes austères: si bien qu'il s'avançait entouré d'elles comme d'un dévot chapitre; et voici qu'une panique avait passé parmi elles, et qu'elles abandonnaient leurs chants pieux pour se répandre en clameurs de désastre et d'appel » (chap. 70). L'étude de G. Eliot, d'ailleurs, ne porte pas contre une chapelle, une église ou un parti, mais contre un tempérament religieux, souvent associé, il est vrai, à la conception étroitement puritaine du salut et de la foi. « Il n'y a pas de doctrine générale qui ne soit capable de détruire notre moralité » — écrit-elle — « si elle n'est

contenue par l'habitude enracinée d'une participation directe aux sentiments individuels de nos semblables » (chap. 61). Et ailleurs, elle précise : « la religion ne peut changer que lorsque les émotions sur lesquelles elle repose sont changées ; et celle qui est fondée sur le sentiment de la crainte personnelle demeure presque au niveau d'un culte sauvage » (chap. 61).

Le jugement qu'elle porte sur les diverses formes de la foi est uniquement fondé sur leur influence morale et leur valeur humaine ; il n'y a point de place dans sa philosophie pour un monde surnaturel. « Ceux qui ont la force d'attendre et d'endurer » — écrit-elle — « sont tenus de n'accepter aucune forme de vie religieuse que leur âme entière — l'intelligence comme le cœur — n'embrasse avec une complète révérence. La consécration et le devoir les plus hauts sont de se passer d'opium [158]). Elle répudie le dogmatisme de la négation, mais elle déclare : « ma conviction la plus enracinée est que l'objet immédiat et le lieu naturel de nos émotions les plus élevées se trouvent parmi nos frères mortels, dans le domaine de leurs luttes terrestres » [159]). Elle écrit encore, résumant la portée de son œuvre : « mes livres conduisent principalement à une conclusion, sans laquelle je ne me serais jamais souciée de donner une description de la vie humaine — à savoir que la solidarité d'homme à homme qui a été le principe de notre développement social et moral, est indépendante de toutes nos façons de concevoir ce qui n'est pas l'homme ; et que l'idée de Dieu, en tant qu'elle a exercé une haute influence spirituelle, est un idéal de bonté entièrement humain, c'est-à-dire une exaltation de l'humanité » [160]).

Ce monde qu'elle se refusait le droit de corriger en le prolongeant dans l'au-delà par des perspectives plus heureuses, ce monde qu'elle voulait prendre en lui-même et pour lui-même, comment l'a-t-elle jugé ? Comment sa sensibilité a-t-elle réagi à sa vie ?

L'optimisme de la philosophie utilitaire l'a laissée sceptique. Il y a, à cet égard, dans l'une de ses premières nouvelles, une déclaration qui ne laisse pas de doutes ; elle y raille les théoriciens qui prétendent établir une « notion quantitative de la souffrance humaine », et prouver que « treize vies heureuses compensent douze

---

[158]) J. W. Cross, o. c., vol. II, chap. 11, letter to Mme Bodichon, Dec. 20th, 1860.

[159]) J. W. Cross, o. c., vol. II, ch. 9, letter to M. d'Albert, Dec. 6th 1859.

[160]) Id., id., letter to Mrs. Ponsonby.

vies de misère, en laissant une marge de bonheur »; elle s'indigne de ce que les individus ne semblent exister pour eux qu'en vue d'abstractions — « ces abstractions », dit-elle, « qui peut-être se dégagent d'un amoncellement de vies ruinées, et montent aux narines des philosophes, ou d'une divinité philosophique, comme la douce odeur du sacrifice »[161]).

La pitié qu'elle exprime ainsi ne la quittera jamais. Pour elle, comme le voulait la sagesse antique, ceux qui meurent jeunes sont les privilégiés, les préférés des dieux[162]). « L'existence », écrit-elle, « quoiqu'elle soit un bien pour les hommes en général, est un bien douteux pour beaucoup; et pour certains, elle est loin d'en être un. A mon avis, rendre la négation de ce fait un devoir religieux, prétendre que les choses sont meilleures qu'elles ne sont, est une cause constante de déformation mentale »[163]). Elle voit un symbole de la condition humaine dans les croix, ces emblèmes d'agonie que les catholiques élèvent aux carrefours des chemins[164]); elle rappelle comme une parabole applicable à la vie la légende des forêts enchantées, peuplées d'âmes torturées, emprisonnées sous l'écorce des arbres[165]). Dans *Middlemarch,* elle s'efforce de conjurer l'endurcissement qu'engendre l'habitude: « cet élément même du pathétique qui réside dans la répétition » — écrit-elle — « ne s'est pas encore introduit dans les émotions rudimentaires de l'humanité; et peut-être notre constitution physique nous permettrait-elle à peine de le supporter longtemps. Si nous avions la vision, le sentiment aigu de ce que comporte toute existence humaine, ce serait comme d'entendre l'herbe pousser, et battre le cœur de l'écureuil — nous mourrions de ce tumulte qui est au delà du silence » (chap. 20).

Il convient cependant de faire dans ces déclarations la part de l'occasion, ou de l'instinct dramatique. G. Eliot commente d'émouvants événements; dans ses romans, elle cherche à toucher et attendrir les cœurs. Sa réaction normale au pessimisme est nettement l'hostilité. Les déclamations de Châteaubriand et de Byron, le désespoir romantique lui paraissent la lâcheté complai-

---

[161]) *Janet's Repentance* (*Scenes of Clerical Life*), vol. II, ch. 22.

[162]) J. W. Cross, o. c., vol. II, ch. 12, letter to Mrs. Bray, March 18 th 1865.

[163]) Id., sur le devoir de sympathie à l'égard des joies et des peines individuelles, voir aussi vol. I, chap. 7, letter to Ch. Bray, Nov. 15 th 1857.

[164]) *Adam Bede,* chap. 35.

[165]) *Félix Holt.* Introduction.

sante d'esprits qui prennent leurs incapacités et leurs défaillances pour des vertus, qui se grisent de paroles, et se délectent dans le sentiment d'une orgueilleuse supériorité [166]). James Sully, qui a fréquenté la grande romancière après 1870, note qu'elle a lu Schopenhauer, et parle « avec chaleur, presque avec indignation de sa conception de la vie. Elle ne pouvait comprendre comment, avec la faculté et la possibilité d'améliorer le sort d'autrui, on pouvait sombrer dans le pessimisme » [167]).

Toute son œuvre respire le courage de vivre et d'agir. Vivre pour l'entr'aide, d'abord : « Nous sommes si nombreux, et nos destinées sont si différentes! », écrit-elle, « comment s'étonner de ce que la nature semble nous opposer une dure indifférence? Nous sommes enfants d'une famille nombreuse, et devons apprendre, comme tels, à ne pas espérer d'être dorlotés dans nos misères, à nous contenter de peu de soins, de peu de caresses, et à nous aider les uns les autres d'autant plus » [168]). Vivre pour l'avenir, ensuite. L'épisode que préfère Adam Bede dans l'Ecriture Sainte est celui de Moïse, mourant en vue de la Terre promise vers laquelle il a guidé son peuple (chap. 50). « Pour tout homme qui a quelque étincelle de sens, de sentiment et de courage, la vie vaut d'être vécue » — déclare Félix Holt — « et l'homme le plus estimable de tous serait celui qui se trouverait heureux d'avoir vécu, parce que le monde contenait plus de misère que de joie, et que son existence a pu servir qui en avait besoin » (chap. 27). Cherchant à définir sa position dans une de ses lettres, G. Eliot repousse également les épithètes d'optimiste et de pessimiste; elle se dit « mélioriste » — ajoutant : « je ne crois pas avoir jamais entendu personne se servir du mot » [169]). C'est aussi l'attitude qu'elle a donnée à tous les êtres qu'elle a animés de son propre souffle. Tous ont foi en l'amélioration graduelle, mais certaine, du monde; tous croient au progrès. Le philosophe J. Sully lui emprunte le terme qu'elle a risqué et adopte son point de vue dans l'ouvrage qu'il consacre au *Pessimisme* — saisissant cette occasion de lui rendre hommage comme à « la femme la plus éminente, dans le monde des lettres et celui de la pensée, que nous possédions actuellement » [170]); et Miss J. H. Clapperton s'inspire d'elle pour

[166]) *Félix Holt,* chap. 5, 10 et 27. *Middlemarch,* ch. 64.
[167]) J. Sully, *My Life and Friends* (*George Eliot in the Seventies*).
[168]) *Adam Bede,* ch. 27.
[169]) J. W. Cross, o. c., III, 19; letter to J. Sully, Jan. 19th, 1877.
[170]) *Pessimism.* 1877. Conclusion.

réfuter la doctrine de Schopenhauer et de ses disciples dans: *Le Méliorisme scientifique et l'évolution du bonheur*[171]).

Si elle ne voit point de Jérusalem céleste s'ouvrir au firmament, les brumes de l'horizon s'éclairent cependant à ses yeux: « Je crois », écrit-elle à une amie, « au développement futur de possibilités plus hautes que celles qu'aucune Eglise ait encore réalisées »...[172]). Elle rejette le panthéisme; il prétend « considérer l'univers en dehors de nos relations avec lui » et par là se condamne à rester théorique et vide[173]); mais il est « une église universelle », dit-elle, « dont le signe propre est le désir d'ennoblir la vie humaine, et en laquelle les meilleurs membres des églises plus étroites peuvent s'appeler frères et sœurs quelles que soient leurs divergences »[174]). Elle s'efforce de fonder en raison toutes les vertus traditionnelles[175]); elle croit en un accord moral spontané entre les hommes: « pitié et justice, ces deux petits mots qui, vraiment appliqués, embrasseraient toutes les délicatesses de la vie morale, ne me semblent pas exprimer une hypothèse invérifiable, mais bien des faits aussi évidents que l'impossibilité de faire tenir une pyramide sur la pointe »[176]). Aux consolations de la foi, elle entreprend d'en substituer d'autres: « J'essaie de me réjouir à la pensée du soleil qui brillera quand je ne le verrai plus; et je crois que cette sorte de vie impersonnelle peut atteindre une grande intensité; je crois que nous pouvons nous rendre beaucoup plus indépendants qu'on ne le croit généralement du petit agrégat de faits qui constitue notre propre personnalité »[177]).

Tels sont les linéaments de l'ordre nouveau qu'on aperçoit dans son œuvre; tel est l'espoir qui lui a permis de donner à ses héros ou héroïnes l'énergie de l'action ou les vertus du renoncement, et de proclamer la fécondité de leur effort. Ces vues sont parfaitement conciliables avec la philosophie de Spencer et celle de J. Stuart Mill, comme avec l'agnosticisme scientifique; mais G. Eliot y a été conduite par une intuition. S'il faut chercher à quel système contemporain cette intuition voilée et souveraine est apparentée, on le trouvera dans

---

[171]) *Scientific Meliorism and the Evolution of Happiness,* 1885.

[172]) Id., id., vol. II, 11; letter to Mme Bodichon, Dec. 20th, 1860.

[173]) Id., id., III, 16; letter to Mrs. H. B. Stowe, May 8th, 1869.

[174]) Id., id., III, 17; à la même, Nov. 11th, 1874.

[175]) Id., id., to Mrs. Bray, March 25th, 1874; to Miss Hennel, Nov. 22th, 1876.

[176]) Id., id., id., 18, to the Hon. Mrs. Ponsonby, Oct. 17th, 1877.

[177]) Id., id., id., 16; to Mrs. R. Lytton, July 8th, 1870.

le positivisme. La théorie du Grand Etre, divinité incomplète, imparfaite, en voie de formation, émanation de ce qu'il y a de plus noble en nous, répondait à son besoin d'un Dieu et d'une immortalité compatibles avec la pensée moderne; en même temps, la religion Positive affirmait la solidarité, la « continuité » humaine; elle établissait un lien fraternel entre tous les vivants, et donnait à leur dépendance vis-à-vis des morts, comme à leur responsabilité vis-à-vis des êtres à venir, un caractère sacré. Ce sont là les idées et les sentiments qui inspirent les jugements de G. Eliot sur la conduite de ses personnages et sur toutes les institutions morales, sociales et religieuses; ce sont eux aussi qui, rayonnant au delà du présent, éclairent pour elle la promesse d'un avenir plus harmonieux et meilleur.

Les droits de G. Eliot à prendre place auprès des grands romanciers anglais sont aujourd'hui parfois discutés. Celle dont les débuts furent salués avec admiration non seulement par les hommes de science et les penseurs, mais par des écrivains tels que Dickens, Thackeray, Mrs. Gaskell, B. Lytton et A. Trollope, apparaît à plusieurs de nos critiques comme une raisonneuse, une pédante, incapable d'inspiration. L'indépendance de ses opinions et de sa conduite semble aussi donner ombrage; et le XX^{e} siècle se montre plus exigeant en matière d'orthodoxie que ne l'avait été l'âge précédent. Sans discuter ce dernier grief, qui n'est point d'ordre intellectuel ou littéraire, on peut reconnaître que l'œuvre de G. Eliot est de celles où la réflexion est étroitement mêlée à toutes les suggestions de l'imagination et du sentiment; mais il paraît difficile de soutenir qu'elle les ait paralysées; et c'est là une association que le progrès de la culture obligera sans doute à admettre de plus en plus largement, car il la rend inévitable. *Adam Bede, Le Moulin sur la Floss, Silas Marner* et *Middlemarch* resteront parmi les meilleurs livres de la littérature anglaise, parce qu'ils traduisent puissamment les idées et les aspirations d'une époque, et leur donnent cette ampleur, cette secrète et émouvante harmonie qui sont la marque même d'un art sincère et haut.

CHAPITRE III

SAMUEL BUTLER

1. L'intellectualisme de S. Butler. — 2. Années d'enfance et de jeunesse ; l'orthodoxie chez S. Butler. — 3. L'émancipation : *Erewhon*. — 4. Le compromis : la philosophie d'Ernest Pontifex. — 5. Dernière attitude envers le Christianisme : *Nouvelle visite à Erewhon*. — 6. Idées morales. — 7. Idées sociales. — 8. La religion de S. Butler.

1

L'intellectualisme de S. Butler

Samuel Butler est un esprit difficile à classer. Dans une œuvre dont l'étendue n'est pas considérable, il a touché à des sujets très différents ; son activité s'est exprimée sous des formes variées, et il a imprimé à toutes la marque d'une personnalité originale. Il fut peintre, compositeur, critique d'art, poète, théoricien des sciences, humaniste, romancier, philosophe. Ces traits, cependant, composent une physionomie qui a son unité ; les mêmes principes déterminent sa pensée et son imagination, quel que soit leur emploi.

C'est une nature avant tout critique et positive que la sienne. Même lorsqu'il veut être artiste, il se comporte en intellectuel ; il compte sur l'intention, la volonté, plus que sur rien autre. Il conçoit la peinture comme une longue patience ; c'est par un effort consciencieux et obstiné d'imitation qu'il espère y passer maître ; ses derniers tableaux ont une précision méritoire qui suppose une connaissance

très sûre du dessin, mais qui reste froide ou sèche et quasi photographique. En musique, il est conquis, tout jeune encore, par l'architecture ample, l'éloquence sobre et grave, l'invention mesurée de Hændel. La fougue, la passion, les attendrissements rêveurs de Beethoven, après l'avoir séduit un moment, lui parurent exagérés ou morbides, comme purent le faire depuis, à des sensibilités musicales pour lesquelles Beethoven était devenu un « classique », les recherches ou les abandons d'un Wagner et d'un Debussy. Lorsqu'il tenta de composer, il était revenu à son admiration pour le vieux Maître. Sa musique n'a rien de sentimental; il entreprit d'adapter à des sujets réalistes et à la comédie burlesque le style propre à l'auteur du « *Messie* ».

Ecrivain, il est esclave de l'idée. Tous ses livres ont pour premier but d'exprimer des vérités qu'il considère comme méconnues. Jamais, dit-il, il n'obtiendra les suffrages de ceux que satisfont les vues orthodoxes, car lorsqu'il les partage, il lui paraît inutile de les répéter, et il n'écrit que pour combattre l'erreur là où elle lui apparaît. Il attend que le sentiment d'une nécessité intérieure le contraigne à prendre la plume; et il n'éprouve ce sentiment que lorsque, comme son héros Ernest Pontifex, il croit pouvoir dire « des choses que personne en Angleterre n'osera prononcer, et que cependant il est urgent de faire entendre ». C'est ainsi qu'on le verra s'élever successivement contre les dogmes religieux, scientifiques et littéraires, en attaquant le Christianisme, l'évolution et la tradition classique [1]).

Les questions de forme n'existent point pour lui, on s'en aperçoit en parcourant ses notes; ou plutôt, la forme la plus parfaite à ses yeux est la plus dépouillée, la plus transparente, celle qui exprime le mieux le sens dont elle est chargée, sans en détourner l'attention en y ajoutant des nuances émotives ou imaginatives. Pour arriver à cette pureté, à cette sûreté de trait, nul labeur ne lui paraît trop considérable. Elle ne l'entraîne jamais, d'ailleurs, à l'abstraction ou à la sécheresse. Sa pensée est nourrie de faits. Il avait pour règle de noter avec soin tout ce qui lui semblait digne d'être relevé dans son expérience ou celle des autres; il faisait des

---

[1]) Un de ses ouvrages est consacré à démontrer que l'Odyssée a été écrite, non point par Homère, mais par une femme: « *The Authoress of the Odyssey, where and when she wrote, who she was, the use she made of the Iliad, and how the poem grew under her hands* » (1867).

documents ainsi amassés un usage constant; et il s'est plaint lui-même de son incapacité à les modifier en rien.

Il appartient donc à l'école réaliste de par la loi même de sa nature, de par ce goût de la vérité, qui, chez lui, prime tous les autres; et comme les réalités d'ordre intellectuel ou moral étaient celles qui avaient le plus de prise sur son esprit, son réalisme est surtout psychologique. Bien qu'il ait répudié ce qui lui paraissait pédantisme moral chez Thackeray, il est de sa lignée littéraire; il eut d'ailleurs pour lui un culte de jeunesse dont Mr. Festing Jones croit pouvoir découvrir une trace dans *Ainsi va toute chair* [2]). On verra avec quelle froide résolution il a rejeté les conventions et les complaisances par lesquelles l'intérêt, l'amour-propre, la timidité ou le sentiment dissimulent les laideurs et les mesquineries de l'âme; et comment, en s'armant des lumières modernes, il a déjoué les calculs et les ruses de l'égoïsme ou de la vanité; exposé les motifs secrets de ses personnages; montré en eux les fatalités de l'hérédité, du tempérament, de l'éducation; éclairé le rôle du subconscient dans leurs décisions.

Il ne serait pas difficile de relever dans son style de fréquentes allusions aux sciences, ou du moins à l'histoire naturelle et à la biologie [3]). « Un homme qui réussit très bien » — lit-on dans *Ainsi va toute chair* » — « a quelque chose d'un hybride; c'est un nouvel animal qui surgit grâce à la rencontre de nombreux éléments étrangers les uns aux autres; et il est bien connu que la reproduction des êtres anormaux, qu'ils appartiennent au règne animal ou végétal, est irrégulière, si bien qu'on n'y peut pas compter, même dans le cas où ils ne sont pas absolument stériles » (chap. 4). « Je voudrais » — dit ailleurs le héros — « faire de la famille dans l'humanité ce que la nature a fait des animaux composés, et la réserver aux races les moins avancées et les moins susceptibles de progrès. Si l'on prend

---

[2]) *Samuel Butler, A Memoir,* par H. Festing Jones, vol. II, chap. 24; un des épisodes de *Ainsi va toute chair* serait emprunté à *Pendennis.* Lorsque la personne qui le connaissait le mieux, et qui était le plus en sympathie avec ses idées et ses tendances, Miss Savage, voulut l'inciter à écrire un roman, elle lui envoya l'exemple le plus accusé du réalisme psychologique de l'époque, *Middlemarch.* Il jugea le livre prédicant, il est vrai, et le condamna par un verdict sévère. Il différait de G. Eliot sur trop de points essentiels pour pouvoir accepter sa formule d'art (vol. I, chap. 11).

[3]) On en rencontre notamment dans *Ainsi va toute chair,* chap. 18, 23, 24, 30, 53, 63, 64, 69, 72, 79 et 83.

d'ensemble toutes les formes de la vie, on ne la rencontre que dans une minorité de cas ridiculement petite. Les poissons l'ignorent, et se tirent fort bien d'affaire. Les fourmis et les abeilles, qui sont beaucoup plus nombreuses que l'homme, tuent leur progéniture d'un coup de dard le plus simplement du monde, et, par une coutume atroce, mutilent les neuf dixièmes des rejetons dont ils ont la charge — cependant, trouverons-nous beaucoup de communautés plus universellement respectées? Venons-en au coucou, enfin; est-il un oiseau que nous lui préférions?» (chap. 24). L'énumération de pareils exemples serait sans objet. Il ne s'agit point ici de montrer un tempérament littéraire imprégné ou touché par le nouveau savoir, comme G. Eliot et la plupart des écrivains qui nous ont occupés jusqu'ici, mais d'étudier un esprit scientifique, qui a su, à l'occasion, donner à ses idées une expression artistique du premier mérite.

La partie principale de ses écrits est constituée par ses études critiques et théoriques. En dehors du journal de ses expériences en Nouvelle-Zélande, son premier ouvrage fut un «*Examen critique des preuves de la résurrection de Jésus-Christ d'après les quatre Evangélistes*» (1865); et l'on peut se demander comment il a été amené à transcrire ses idées dans les formes littéraires, au lieu de continuer à les exposer et les discuter ouvertement. Sans doute sentait-il qu'il atteindrait ainsi un cercle plus large de lecteurs; mais cette considération n'aurait pas suffi à le décider, non plus que les insistances de son amie, Miss Savage, s'il n'y avait été disposé en quelque mesure par un penchant personnel; et ici, son humour doit être pris en considération.

A bien des reprises, on a l'impression, en lisant S. Butler, que l'humour joue chez lui le rôle qu'a le sentiment chez d'autres — qu'il assouplit et humanise son intellectualisme, qu'il le sauve du fanatisme ou de la sécheresse. Il le porte à réprimer ses tendances spontanées; à garder, vis-à-vis de ses propres opinions, une sorte d'indépendance; à en envisager toutes les conséquences théoriques et pratiques, et à s'en représenter constamment les effets concrets. C'est ainsi qu'au lieu d'attaquer directement les erreurs philosophiques, les aberrations morales, les cruautés inconscientes de son temps, il écrivit ses satires sociales et morales, *Erewhon* et *Nouvelle visite à Erewhon,* et son roman philosophique, *Ainsi va toute chair.*

Erewhon (1872), le premier de ses ouvrages d'imagination, parut alors qu'il avait trente-sept ans; et plusieurs des chapitres qui le composent avaient été imprimés pendant les huit ou dix années

précédentes, dans divers journaux ou revues, sous une forme plus ou moins différente. *Ainsi va toute chair (The Way of all Flesh),* fut publié seulement après la mort de l'auteur, en 1903; il l'avait commencé vers 1872, et y avait travaillé à plusieurs reprises, modifiant, retranchant, développant les parties dont il n'était pas satisfait, jusqu'en 1885. Sa *Nouvelle visite à Erewhon (Erewhon Revisited,* 1901) seule, fut écrite en six mois et parut aussitôt, peu avant sa mort. Ces trois livres sont le résultat de mûres réflexions, et la personnalité de S. Butler se révèle tout entière dans chacun d'eux. Beaucoup de leur substance se trouve dans les carnets de notes où il consignait au jour le jour ses remarques, et où il puisait sans égard aux dates; et il est difficile de les rapporter à une année plutôt qu'à une autre. Ils reflètent un esprit parvenu à la pleine possession de soi, plutôt que les phases d'une évolution. Le temps altéra bien quelques nuances dans la philosophie d'*Erewhon,* on le verra chemin faisant; mais il ne la changea en rien d'essentiel.

2

Années d'enfance et de jeunesse: l'orthodoxie chez S. Butler

Samuel Butler est fils de pasteur, membre d'une famille qui avait compté depuis un siècle de nombreux dignitaires ecclésiastiques, et un pédagogue éminent; l'orthodoxie religieuse et morale, et la culture traditionnelle, pesèrent sur lui de tout leur poids depuis l'enfance. Il fit ses études à l'école fameuse de Shrewsbury, où survit toujours la mémoire de son grand-père, qui était son parrain, et y exerçait encore ses fonctions de directeur — puis au Collège St John à Cambridge, où son père avait été avant lui. Il était destiné au ministère sacré depuis le berceau, et fut rompu de bonne heure aux disciplines anciennes — aux langues classiques et aux mathématiques. Il eut une enfance docile. Les tendances critiques et rationalistes de son esprit ne s'éveillèrent qu'assez tard, lorsque, pour se préparer à la profession à laquelle on l'avait voué, il dut examiner la foi qu'il avait jusque-là passivement acceptée.

Ses années de soumission ont été racontées par lui-même, sous un déguisement transparent, dans *Ainsi va toute chair.* Ses notes,

ses lettres, la biographie qu'a donnée de lui Mr. Festing Jones, le scrupule qui lui fit retarder la publication de son livre jusqu'après sa mort, ne permettent pas de douter que le portrait du petit garçon chétif qui grandit au presbytère de Battersby ne soit le sien propre; de même que Theobald et Christina Pontifex, dans leurs idées, leurs caractères, leurs habitudes, leurs propos coutumiers, représentent son père et sa mère. Tel trait a été emprunté à la vie même; telle phrase, littéralement rapportée; et plusieurs textes, plusieurs lettres, sont insérés mot pour mot.

Ce qui donne au livre son originalité frappante, cependant, outre le relief de ce récit sobre, nerveux, objectif, c'est le travail d'interprétation, l'arrière-fond de réflexions morales et philosophiques qui accompagne l'exposé des événements. L'histoire est contée par un ami de la famille, Mr. Overton, de quelque trente ans plus âgé que le héros, et qui s'est constitué son protecteur. Ce spectateur a toute la sagesse caustique, profonde, et parfois le goût du paradoxe impertinent, qui caractérisent un Butler mûri par la vie; c'est l'auteur lui-même qui, du point de vue où l'a porté sa pensée, commente et juge sa propre enfance.

Il remonte plus haut qu'on ne le fait généralement, et prend un large recul. Il évoque les forces explicatives du passé en rapportant, comme il le dit, « les expériences pré-natales du héros », et il montre les ironies de l'existence, aussi bien dans ses développements imprévus que dans ses éternels recommencements.

L'hérédité passe parfois plusieurs générations, et c'est chez un bisaïeul, charpentier de village, musicien et dessinateur autodidacte, que l'auteur montre d'abord les traits qui donneront au personnage principal son individualité. Le goût de la culture et de l'art, la faculté de création, la sincérité intérieure et l'indépendance, l'instinct des complexités du réel, font déjà de ce premier Pontifex un humoriste et un sage. La dignité, le charme de son existence rustique toute proche encore de la nature, de sa vieillesse finement aimable, abritée par une jolie demeure d'autrefois, aux poutres saillantes, aux pignons enfouis sous les chèvre-feuilles et les roses, donnent aux premières pages du livre une poésie concrète qui disparaît assez vite pour faire place à l'analyse critique, à un réalisme minutieux, et volontairement prosaïque. Les souvenirs du vieux Pontifex sont d'ailleurs, pour le narrateur, tout mêlés à ceux de sa propre enfance; et bien que les jeux, les escapades et les mésaventures de la bande de fillettes et garçonnets dont il fait partie soient

rapportés avec une sincérité qui leur enlève toute fadeur et tout caractère sentimental, ce tableau d'ébats enfantins garde une fraîcheur qui s'accorde heureusement avec les couleurs simples et naïves dont S. Butler s'est plu un moment à parer ce que l'on appelle le bon vieux temps.

Le fils du charpentier, George, introduit dans la famille un élément nouveau. Il est bien doué, lui aussi, mais dans un sens différent. C'est un esprit souple, appliqué, sérieux; il est né pour le succès, et d'ailleurs ambitieux. Distingué par un oncle qui dirige une maison d'édition d'ouvrages religieux, il est emmené de bonne heure à la ville, et réussit brillamment en affaires; associé à son oncle, il hérite de lui, et se trouve à la tête d'une vaste fortune. Cependant, la bourgeoisie bien pensante dont il dépend l'a fortement marqué de son empreinte, ainsi que s'en aperçoivent les enfants et les petits-enfants que le ciel lui a donnés. Il est soucieux de son confort et de son avoir, plein du sentiment de ses mérites et de son importance, asservi aux biens matériels et aux croyances utiles, avide de respectabilité pour lui et pour les siens. Il a deux fils; l'aîné lui succédera dans les affaires; de l'autre, Theobald, être ingrat, timide et renfermé, il veut faire un homme d'église; ses relations lui permettront de le bien placer, et d'assurer son avancement.

Ici intervient un conflit intérieur qui, magnifié dans une conscience plus claire et plus haute que celle de Theobald Pontifex, — celle de son propre fils — sera le centre d'intérêt du livre. Theobald n'a point la vocation religieuse; il ne met pas en question les vérités de la foi; mais le ministère sacré ne lui inspire aucun désir — bien plutôt de l'éloignement. Il s'enhardit jusqu'à l'écrire à son père, dans les formes les plus prudentes et respectueuses. Suit une correspondance, dans laquelle George Pontifex, tout en professant le plus grand libéralisme, profère quelques menaces vagues, puis coupe les vivres au fils égaré et désobéissant, en lui annonçant qu'il le déshérite. Tout s'arrange; et Theobald devient pasteur. Il se réconcilie d'ailleurs assez vite avec ses fonctions. C'était une âme molle, médiocre et suffisante. Taciturne, mesquin, d'humeur tracassière, il n'avait pas de penchants violents; dans la mesure de ses lumières, il était bien intentionné; et la vertu, l'édification lui étaient naturelles. Courtisé par une mère adroite, et déterminée à faire de lui le mari d'une de ses cinq filles, il se trouve acculé à l'hymen comme il l'avait été à l'ordination. Il épouse Christina Allaby, fille de pasteur, sans grâce et sans beauté, plus âgée que lui, et pour

qui il n'avait jamais éprouvé qu'un sentiment indécis. C'était d'ailleurs une excellente personne, dévote, sentimentale et romanesque; elle rend à son mari le culte qui se doit au représentant de Dieu sur la terre; et si son imagination vagabonde, toute sa vie, des palmes du martyre pour elle et pour Theobald aux hommages licites ou illicites rendus à ses charmes et à ses vertus, ou aux honneurs exceptionnels dus à ses enfants, elle se montre la plus dévouée des épouses et la mieux intentionnée des mères.

« En ce temps-là », écrit l'auteur, « l'on croyait d'une foi simple et absolue, que je n'observe plus chez les gens instruits d'aujourd'hui. Il n'était jamais même venu à l'esprit de Theobald de mettre en question l'exactitude littérale de chacune des syllabes contenues dans la Bible. Il n'avait vu aucun livre où elle fut discutée ni rencontré personne qui en doutât. Sans doute, la géologie[4]) avait causé quelque émoi; mais l'alarme s'était bien vite dissipée » (chap. 12). L'habitude de répéter, d'inculquer la doctrine chrétienne a fermé son esprit à tout autre aspect de la réalité. Il se laisse persuader par sa femme qu'on ne vit jamais génie aussi éclairé que le sien: « il avait une tendance naturelle à croire ce qu'on lui disait; et qui connaissait mieux les faits que sa femme? Pauvre homme! Il faisait de son mieux; mais à quoi sert qu'un poisson fasse de son mieux, si le poisson est hors de l'eau? » (chap. 15). Lorsqu'il lui arrive de sentir l'inefficacité de sa mission, lorsqu'il doit, par exemple, calmer les appréhensions d'un mourant épouvanté par la damnation, et qu'il lui faut cependant affirmer la réalité de l'enfer et l'insondabilité des desseins de Dieu, il ne s'avoue pas à lui-même son embarras: « la coutume de ne pas s'avouer les choses s'était enracinée en lui...; une expression fermée et dure commençait à se fixer autour des coins de sa bouche, si bien que, même s'il n'avait pas eu son habit noir et sa cravate blanche, un enfant aurait reconnu en lui un pasteur » (chap. 16).

La nécessité pour un ecclésiastique d'être irréprochable dans ses rapports avec tous a de fâcheux retentissements sur son humeur dans la vie privée : « le pasteur doit être une sorte de dimanche humain; il ne doit admettre aucune de ces faiblesses qui sont vénielles chez les êtres ordinaires. Il est payé pour mener une existence plus

---

[4]) Theobald prend comme sujet du premier sermon qu'il prononce devant Christina, en 1825, la géologie — « alors la bête noire du monde théologique », et il démontre victorieusement qu'elle confirme entièrement le récit Mosaïque de la création (chap. 10).

austère que le reste des mortels ; c'est sa raison d'être. Si ses paroissiens sentent qu'il le fait, ils lui donnent leur soutien, car ils le considèrent comme leur propre contribution à ce qui leur paraît être une vie sainte... Mais charbonnier est maître chez lui, dans son cas comme dans tous les autres ; et pour lui comme pour tout le monde, une tension contre nature en public est suivie de réaction... ; ce sont ses enfants qui offrent le moins de défense parmi ceux qui l'entourent ; et c'est sur eux, dans neuf cas sur dix, qu'il se soulage » (chap. 26).

Samuel Butler avait, en traçant les portraits de Theobald et Christina, des modèles tout proches de lui présents à l'esprit. Ils n'en ont pas moins à ses yeux une valeur représentative. « Le lecteur, s'il a passé le milieu de sa vie, et s'il a des attaches avec le monde ecclésiastique » — écrit-il — « se souviendra probablement de pasteurs et de femmes de pasteurs par vingtaines qui ne diffèrent de Theobald et de Christina en rien d'essentiel... ; il me semble, si j'en crois ma propre expérience, avoir décrit l'aspect le plus favorable, et non le pire, de l'existence que pouvait mener un pasteur de campagne en Angleterre, il y a cinquante ans. J'admets cependant qu'on n'en rencontre plus de semblable aujourd'hui » (chap. 16). « Pauvres gens ! » — dit-il encore — « ils avaient essayé de se dissimuler à eux-mêmes leur ignorance du monde en l'appelant le souci des choses spirituelles et en fermant les yeux à tout ce qui pouvait les inquiéter. Un fils leur étant né, ils lui avaient fermé les yeux aussi, autant qu'ils étaient capables de le faire. Qui pouvait les en blâmer ? Ils auraient pu citer leurs autorités et se référer aux livres saints, pour tout ce qu'ils avaient fait ou omis ; il n'y a pas de précédents mieux établis que ceux qui gouvernent la vie d'un ecclésiastique et de sa femme » (chap. 63). Aussi Mr. Overton a-t-il souvent pensé que « l'église romaine était sage en interdisant le mariage des prêtres. Certainement, il est d'observation courante que les fils de ministres en Angleterre laissent beaucoup à désirer » (chap. 26).

Sur Ernest Pontifex, l'aîné de la famille, retombent le plus lourdement les inconvénients de sa naissance. Toute son éducation a pour but d'en faire un petit prodige de sainteté et de savoir, en qui ses parents puissent un jour trouver la juste récompense de leur foi, leurs prières, leurs efforts. Dans leur ignorance et leur mépris des faits élémentaires de la vie, ils compriment ses instincts naturels ; ils l'astreignent à un travail prématuré ; ils soumettent ses pensées et ses actes à une inquisition intolérable ; ils étouffent, en

paralysant ses sentiments, son jugement naissant, sous de pompeux discours ou de larmoyantes remontrances, trop souvent appuyées de cruels châtiments.

C'est ainsi que, avant de savoir convenablement marcher à quatre pattes, il apprit à s'agenouiller; avant de savoir bien parler, « à bégayer le pater et la confession des péchés — comment eût-on pu apprendre ces prières trop tôt? — Si son attention faiblissait, ou si sa mémoire faisait défaut, c'était une mauvaise herbe qui grandissait bien vite, à moins qu'elle ne fût arrachée immédiatement; et le seul moyen de l'arracher était de le fouetter, ou de l'enfermer dans un placard, ou de le priver d'un des petits plaisirs de l'enfance. Avant d'avoir trois ans, il savait lire, et, à sa façon, écrire; avant d'en avoir quatre, il apprenait le latin et pouvait faire une règle de trois » (chap. 20) [5]).

Ernest grandit, maladif, craintif et misérable, honteux de lui-même, de son insuffisance en toutes choses, des indignités que ses parents, qu'il jugeait irréprochables, ne cessaient de lui reprocher; il était terrorisé par son père, et assez tendrement attaché à sa mère, bien qu'il fût déconcerté de la trouver toujours du parti de celui-ci contre lui. Il fallut longtemps, dit l'auteur, avant qu'elle réussît à détruire toute affection pour elle dans le cœur de son premier né. Mais elle persévéra.

C'est l'un des mérites de Samuel Butler que d'avoir senti et montré, derrière cette individualité d'enfant, falote, incertaine, douloureuse, créée par une éducation artificielle, l'existence d'une âme qui n'a pas encore la force de s'exprimer pleinement, mais qui fait brusquement irruption aux moments critiques, suggérant à Ernest tantôt une générosité imprudente, et tantôt un mensonge pour se soustraire aux foudres de son père; ou bien provoquant chez lui une révulsion organique qui le soustrait aux persécutions de ses parents, lorsque ceux-ci dépassent toute limite (chap. 39 et 42). Quand il échappe à la férule de Theobald, et se voit à l'école de Roughborough soumis à une discipline moins rude, malgré les punitions, les lettres irritées de sa famille, malgré les reproches de sa propre conscience, il se dérobe à tout effort, il se refuse au travail qu'on lui demande; pendant ces années d'études, que ses parents espéraient exemplaires,

---

[5]) Sur l'éducation en Angleterre à travers les âges, et l'influence du puritanisme sur la conception de l'autorité paternelle, voir *Ainsi va toute chair,* chap. 5.

il se replie sur lui-même, il répare lentement le dommage que le surmenage de sa petite enfance avait causé à sa constitution. « Il croyait » — écrit l'auteur — « à sa propre dépravation. Jamais petit mortel n'avait été plus disposé à accepter sans discuter ce que lui disaient ceux qui avaient autorité sur lui. Il pensait du moins en être convaincu; car il ne savait encore rien de cet autre Ernest qui était en lui, et qui avait tellement plus de force et de réalité que le moi dont il était conscient! Cet Ernest silencieux lui inspirait des sentiments inarticulés, trop sûrs et trop rapides pour se traduire en signes aussi contestables que des mots; mais, en fait, il maintenait ce qui suit :

« Grandir n'est pas l'affaire toute simple qu'on croit généralement; c'est un effort difficile, plus difficile que personne, si ce n'est un petit garçon qui grandit, ne le soupçonne ; cela demande de l'attention, et tu n'es pas assez fort pour en donner à la fois à ta croissance et à ton travail. D'ailleurs le latin et le grec sont de la charlatanerie. Plus les gens en savent, et plus ils sont odieux; les gens aimables, qui te plaisent, n'en ont jamais su, ou ont oublié ce qu'ils en savaient le plus vite qu'ils ont pu... Tu es entouré de tous côtés par des mensonges qui égareraient les élus, si les élus n'avaient généralement les yeux extraordinairement ouverts. Le moi dont tu as conscience, le moi qui raisonne et réfléchit en toi, croira ces mensonges, et te dira de leur obéir. Ce moi conscient que tu possèdes, Ernest, est un pédant, né de pédants, et instruit dans la pédanterie. Je ne lui permettrai pas de gouverner tes actes, bien qu'il doive gouverner tes paroles sans doute pendant bien des années encore. Ton papa n'est plus ici pour te battre. Ce changement dans les conditions de ta vie doit être suivi par un changement dans tes actions. Obéis-moi, à moi qui suis toi-même, et tout ira pour toi d'une façon passable; mais si tu écoutes cette vieille dépouille extérieure et visible que l'on appelle ton père, je te mettrai en pièces jusqu'à la troisième et quatrième génération, pour avoir insulté Dieu; car moi, Ernest, je suis le Dieu qui t'a créé » (chap. 31).

A Cambridge, où le jeune garçon va achever ses études et se préparer à la carrière ecclésiastique, c'est à peine si le génie intérieur qu'il porte en lui commence à se montrer. Sans briller dans les exercices scolaires, il acquiert par quelques articles, et dans ses rapports avec ses camarades, la réputation d'un esprit de mérite. Mais il ne devait arriver à la pleine possession de lui-même qu'après une succession d'expériences spirituelles révélatrices.

Une fois de plus, S. Butler insiste sur l'atmosphère de conformité dans laquelle son héros, comme lui-même, avait grandi, et qu'il respirait encore.

« Quoique peu disposé à la piété » — dit-il — « il n'avait jamais douté de rien de ce qu'on lui avait dit sur le Christianisme. Il n'avait jamais vu personne qui doutât du caractère historique des miracles rapportés dans l'ancien et le nouveau Testament, ni lu rien qui pût soulever un soupçon à ce sujet. On doit rappeler ici que l'année 1858 fut la dernière d'une période pendant laquelle l'église d'Angleterre jouit d'une paix singulièrement continue. Entre 1844, date de l'apparition des *Vestiges de la Création,* et 1859, celle où les *Essais et comptes-rendus* marquèrent le commencement de cette tempête qui devait faire rage bien des années, il n'y eut pas un seul livre en anglais qui causât une émotion sérieuse dans le sein de l'Eglise. Peut-être l'*Histoire de la Civilisation* de Buckle, et l'essai sur la « *Liberté* » de J. S. Mill furent-ils les plus alarmants; mais ni l'un ni l'autre de ces ouvrages n'atteignit les couches profondes du public; et Ernest et ses amis ignoraient leur existence même... Il est inutile de dire que ce calme était tout de surface. Les hommes plus âgés, et qui en savaient plus long que de jeunes étudiants, avaient certainement vu que la vague de scepticisme qui s'était déjà répandue sur l'Allemagne se dirigeait vers nos propres rivages; et, en fait, elle ne devait pas mettre longtemps à les atteindre. Ernest avait à peine reçu les ordres avant que trois ouvrages, coup sur coup, arrêtassent l'attention de ceux mêmes qui en prêtaient le moins aux controverses théologiques. Je veux dire les *Essais et comptes-rendus,* l'*Origine des espèces* de Charles Darwin, et les *Réflexions critiques sur le Pentateuque* de l'évêque Colenso » (chap. 47).

Jusqu'au moment où Ernest Pontifex devient pasteur, les incidents de sa vie sont presque entièrement empruntés à l'expérience de l'auteur. Dans le reste de son roman, Samuel Butler prolonge imaginativement la réalité; il développe ce qui n'exista jamais pour lui qu'à l'état de possibilité; et il est alors guidé par des idées et des convictions auxquelles il ne devait parvenir que plus tard. Pour suivre le mouvement de sa pensée, il faut se reporter à sa biographie, à ses lettres, et aux vues qu'il a exprimées dans *Erewhon.*

3

L'émancipation : Erewhon

C'est en l'année 1858 qu'il osa formuler ses premiers doutes sur la doctrine chrétienne. Il a raconté comment le fait que, parmi les élèves d'un cours du soir, il ne pouvait pas distinguer à leur conduite les enfants qui avaient reçu le baptême, jeta le trouble dans son âme en ébranlant sa foi dans l'efficacité de ce sacrement. Ce fut là pour lui une pierre de touche révélatrice; l'Eglise affirmait l'ingérence du surnaturel dans la réalité; et il était impossible d'en rien saisir. Ses réflexions le portèrent bientôt à mettre en doute d'autres parties de la religion qui lui avait été enseignée, et notamment le miracle de la Résurrection. Il se mit à approfondir sa connaissance du grec, pour pouvoir étudier les diverses versions des livres saints dans le texte. Et il signifia à son père, le chanoine Thomas Butler, qu'il ne lui était pas possible d'embrasser la profession choisie pour lui.

A la différence de son malheureux héros, il résista à toutes les formes de pression familiale; il défendit sa conduite, exposa ses motifs dans ses lettres, à ses parents, avec une clarté d'esprit et une fermeté de jugement remarquables. « Je sais que j'ai de sérieux devoirs envers vous » — leur écrivait-il — « mais j'en ai envers moi-même de plus sérieux encore ». La carrière de l'enseignement, dans laquelle son père se serait résigné à le voir entrer, lui répugnait aussi. Il aurait voulu être peintre; mais les siens s'y opposèrent absolument. D'accord avec eux, il émigra; en 1859, il alla chercher fortune en Nouvelle-Zélande, son père lui cédant quelques milliers de francs pour lui permettre de s'établir; il acquit des pâturages et se consacra à l'élevage des moutons. Quatre ou cinq ans plus tard, il avait amassé assez d'argent pour vendre ses terres, ses troupeaux, et revenir en Angleterre suivre son penchant pour l'art d'abord, les lettres, la philosophie scientifique et la critique ensuite.

Le travail intérieur commencé en lui se poursuivit au cours de sa nouvelle vie. Il cessa de dire ses prières sur le bateau qui l'emportait vers un autre hémisphère, et n'y revint jamais. Ce changement eut lieu sans trouble, sans motif précis, simplement parce qu'il se trouvait entièrement absorbé par l'avenir imprévu qui

s'ouvrait à lui [6]). Il se considéra comme chrétien, cependant, quelque temps encore. En 1861, il écrivait : « il est vrai que je crois Jésus-Christ le fils de Dieu aussi fermement aujourd'hui que jamais; mais exactement comment, ou exactement à quel degré, je ne me soucie pas de me le demander; car je sens que cette recherche ne fait que me conduire dans des chemins que l'intelligence humaine ne peut fouler » [7]). Ou encore: « je crois que je suis un Unitarien à l'heure actuelle; mais je n'en sais rien et ne veux pas l'affirmer; je sais seulement que je ne peux trouver ni tête ni queue au dogme de la sainte Trinité » [8]). C'est vers la fin de 1862 qu'il semble avoir abouti à une conclusion nettement négative. Il écrit alors : « Pour le présent, je renonce au Christianisme complètement. Vous me dites qu'il faut bien croire à quelque chose; je puis seulement répondre que je n'ai pas trouvé ma digestion entravée depuis que j'ai renoncé à croire ce qui ne me semble pas suffisamment prouvé. Pour ce qui est de fréquenter l'église, j'ai cessé de le faire depuis un an et davantage — non que j'y voie aucun mal, mais parce que cela ne me plaît pas et ne me fait aucun bien. La dernière fois que j'y ai été, j'y ai pris des notes, et, en rentrant, ai rédigé un bref compte-rendu de ce que j'avais entendu et senti. Je l'ai écrit sans humour, ni exagération, mais en essayant de noter en toute bonne foi ce qui s'était passé au dehors et au dedans de moi » [9]).

L'émancipation de S. Butler a été amenée en premier lieu, on le voit, par une étude critique des textes dans leurs rapports entre eux et avec la réalité, et par une observation minutieuse et froide de soi. Quelques lectures, une nouvelle orientation de ses pensées, y ont aussi contribué. Pendant la traversée, il lisait Gibbon avec assiduité et admiration, s'initiant à ses théories sur l'action néfaste du Christianisme dans l'antiquité. En 1861, il était en relation avec un géologue allemand, le Dr Haase, qui parcourait la Nouvelle-Zélande pour en faire une carte géologique; il le reçut dans sa hutte, resta en correspondance avec lui, et il dut y avoir quelque sympathie intellectuelle entre eux; car, en 1865, c'est à lui qu'il fait part de ce qu'il appelle deux bons titres pour articles pseudo-scientifiques : *la théorie dynamique du chagrin* et *l'action moléculaire de la pensée,*

---

[6]) H. Festing Jones. *Samuel Butler, a Memoir,* vol. I, chap. 6.
[7]) Id., id., id., chap. 7.
[8]) Id., id., id., chap. 7.
[9]) Id., id., id., chap. 7.

ajoutant : « ne pourrait-on pas écrire là-dessus quelques bonnes folies à demi vraies ? »[10]) — tant des formules et les conceptions des sciences positives s'imposaient alors à lui.

Il lut l'*Origine des espèces* avec enthousiasme: « j'en fus ravi dès que j'en pris connaissance, en Nouvelle-Zélande » — écrit-il un peu plus tard à l'auteur — « non que je susse quoi que ce soit en Histoire Naturelle. Mais cet ouvrage entre dans tant de questions profondément intéressantes, ou plutôt, il en suggère tant qu'il me tint entièrement sous le charme »[11]). Sa famille avait eu des rapports anciens avec celle du grand naturaliste; le père de celui-ci était médecin à Shrewsbury quand Samuel Butler, tout enfant, y fut envoyé dans l'école de son grand-père. Son père, le chanoine Thomas Butler, se trouva à Cambridge en même temps que Charles Darwin, se lia d'amitié avec lui, et lui dut un goût pour la botanique qu'il conserva toute sa vie. A la fin de 1862, Samuel Butler publiait dans un journal de Nouvelle-Zélande, sous le titre : *Darwin parmi les machines,* un article sur quelques applications fantaisistes du transformisme, qu'il réimprima dans *Erewhon;* on peut ainsi noter qu'au moment même où il achevait de se détacher du Christianisme, il avait l'esprit tout occupé de cette théorie. Il semble que ses méditations évolutionnistes n'aient pas pu coexister avec ce qui lui restait de foi. Dans *Ainsi va toute chair,* Ernest Pontifex ne connaît la nouvelle théologie allemande qu'à travers la réfutation du « dean » Alford (chap. 49); mais lorsqu'une conversation a jeté le trouble dans sa conscience, il se rend au « British Museum » et y emprunte, sinon l'*Origine des Espèces,* qui, d'après la chronologie du roman, n'avait pas encore paru, du moins les *Vestiges de l'histoire naturelle de la création* (chap. 59). Plus tard, l'auteur note qu'il lit « les livres de Mr. Darwin aussitôt qu'ils paraissent, et adopte l'évolution comme un article de foi » (chap. 82). Il est significatif aussi que Samuel Butler ait envoyé à Charles Darwin, avec qui il n'était pas jusque là en rapports, son *Examen critique des preuves de la résurrection dans les quatre Evangiles* (1865).

C'était le résultat de ses réflexions sur la doctrine chrétienne, la défense de son attitude à l'égard de l'Eglise. Il prenait un point essentiel du dogme et le montrait mal établi. Il exposait une thèse

---

[10]) Id., id., id., chap. 8.
[11]) Id., id., id., chap. 8.

critique et une conjecture personnelle; il mettait en relief les divergences et les faiblesses des témoignages contenus dans les textes saints sur les dernières scènes de la vie du Christ; il suggérait ensuite que Jésus n'était pas réellement mort sur la croix et avait survécu à son supplice, ce qui expliquait sa disparition du tombeau, et sa présence dans la suite parmi les apôtres. Il était arrivé aux conclusions de cette étude, dit Mr. Festing Jones, dès 1862; elle lui valut une réponse à la fois aimable et prudente de C. Darwin; mais elle n'attira pas grande attention.

Il tenait cependant aux vues qu'il avait défendues; elles avaient pour lui une importance vitale. On verra que dans son tout dernier ouvrage il s'inspire encore en partie du dogme de la résurrection. Il essaya de donner à ses opinions une expression mieux adaptée au goût public en écrivant *Le Bon port* (1873). Il prêtait cette fois-ci ses idées à un personnage fictif, John Pickard Owen. Doué d'un tempérament à la fois profondément religieux et profondément sceptique, cet infortuné héros, ministre de l'église anglicane, perd la foi et se trouve entraîné à la dérive dans les houles et les ténèbres du doute; épuisé, il revient à ses croyances, épurées et élargies, il est vrai; il se réfugie au « bon port », et commence le récit de ses expériences spirituelles. Mais il a été profondément ébranlé par la crise qu'il a traversée; il perd la raison et meurt, laissant un frère dévoué, qui publie les fragments de son œuvre, et raconte sa lamentable carrière. Samuel Butler avait pris un malin plaisir à attaquer l'Eglise tout en feignant de la défendre, et en usant des arguments dont elle-même se sert; il publia son livre anonymement. Le subterfuge réussit mieux encore qu'il ne l'espérait ou ne le désirait; plusieurs revues bien pensantes prirent l'ouvrage au sérieux et saluèrent en l'auteur un nouveau soutien de la religion; C. Darwin, à qui il l'envoya, comme le précédent, confesse naïvement que, s'il ne l'avait su de sa plume, il l'aurait cru conçu par un croyant libéral, un scrupuleux du genre de Blanco White.

Le Bon port est un traité théologique et une satire plus encore qu'un récit d'imagination; et c'est avec *Erewhon*, publié un an auparavant (1872), anonymement aussi, que Samuel Butler prit rang dans le monde proprement littéraire.

Il y fut accueilli avec une faveur qu'il ne devait pas conserver. Certaines analogies tout extérieures avec la *Race de l'Avenir* de Lord Lytton valurent à *Erewhon* un vif et éphémère succès, dont l'auteur et l'éditeur furent également surpris; ce succès tomba, dès

qu'il fut avéré que l'ouvrage ne pouvait être attribué à la même plume. Rien n'est d'ailleurs plus loin de l'utopie conçue par l'auteur de *Paul Clifford* en sa vieillesse que cette satire indirecte des mœurs et des idées en cours; âpre, et pourtant mesurée, elle s'attaque sans transition aux sujets les plus divers; elle déborde de substance et de sens; et, tout en témoignant d'une parfaite maîtrise de soi, elle a encore l'élan, la hardiesse, la fantaisie de la jeunesse.

Presque d'un bout à l'autre les intentions de l'auteur y sont voilées d'humour; et il passe du plaisant au sérieux sans changer de ton. Le choix, l'enchaînement des termes et des images dénotent seuls le degré d'assentiment intérieur ou d'opposition que soulèvent en lui les idées ou les faits; et il faut parfois pour le comprendre se reporter à la conception d'ensemble de l'œuvre, ou à ce que l'on sait de sa vie et de sa pensée.

« *Erewhon* » est l'anagramme du mot anglais qui signifie « nulle part »; et c'est au royaume de la fantaisie que l'auteur prétend nous conduire. Mais il ne perd jamais de vue le monde réel. La contrée qu'il décrit d'abord est celle dans laquelle il passa ses quatre années d'exil — la Nouvelle-Zélande. Son héros, Higgs, forcé d'émigrer par des circonstances adverses, a cherché fortune comme lui-même dans l'élevage des moutons. Une haute chaîne, couronnée de neiges, jamais franchie par les Européens, et dont les replis étagés dominent la région des pâturages, fascine son imagination. Quelles possibilités inconnues, quelles ressources précieuses, quels spectacles s'étendent au delà? La passion des explorateurs s'empare de lui. Après un voyage dont les conditions matérielles et les péripéties sont minutieusement décrites, à travers une contrée grandiose et déserte, le héros atteint la crête. Autour de lui il ne voit plus que précipices, neiges et glaciers; il se trouve perdu dans le brouillard et les ombres de nuages menaçants; oppressé, ébranlé dans le sentiment même de son identité par la solitude, le caractère sauvage et sinistre du lieu, il commence la descente; et soudain, à travers la brume, il aperçoit, dressées devant lui en cercles, de gigantesques silhouettes.

Ce sont d'immenses statues de pierre, gardiennes de la contrée inconnue; la rudesse de leurs traits, leurs contours rongés, le lichen qui les recouvre, trahissent leur ancienne origine. Leurs visages grimaçants rappellent les masques égyptiens, assyriens et japonais; ils expriment hideusement toutes les formes du vice et de la souffrance humaine. A leurs bouches béantes les souffles du vent donnent une voix; et dans la rafale monte un concert d'accords solennels, plain-

tifs et terribles. Epouvanté, frappé de panique, le héros dévale vers la contrée inconnue. Il ne reprend haleine que sorti de la région des nuages et des ombres maléfiques, lorsque, aux rayons tranquilles du soleil couchant, les pentes de l'autre versant s'étalent à ses pieds. C'est ainsi qu'il pénètre dans Erewhon.

Les spectacles qui se déroulent ensuite à ses yeux, et les scènes auxquelles il se trouve mêlé, sont aimables et idylliques. La contrée qu'il traverse a tout le charme des vallées alpestres en Lombardie; et les villages qu'il aperçoit sont d'une agreste beauté. Les Erewhoniens qu'il rencontre le frappent par l'harmonie de leurs proportions et de leurs traits, leurs façons libres et courtoises, qui rappellent, dit-il, les meilleurs types de l'Italie du Nord, non moins que par leurs amples vêtements et leurs turbans orientaux. D'un bout à l'autre du récit, ils sont présentés comme paisibles et satisfaits; et c'est pourquoi le livre est souvent traité d'utopie. Le groupe des statues que S. Butler a placées en sentinelles à l'entrée d'Erewhon aurait cependant dû, semble-t-il, interdire cette interprétation. Ce sont les anciennes divinités du pays, auxquelles on offrait jadis des sacrifices humains. D'aussi sinistres effigies, avait pensé Higgs en les voyant, devaient sûrement avoir été élevées sous l'inspiration du Mauvais. Leur présence au seuil de la contrée inconnue, si belle qu'elle apparaisse, intime que là comme ailleurs le crime et le malheur ont été à l'œuvre.

Samuel Butler n'a point la misanthropie ni le pessimisme d'un Swift; il a su s'accommoder de la vie et en jouir; mais la critique qu'il donne de nos mœurs et de nos idées religieuses, sociales et morales à travers celles d'un pays imaginaire a souvent la verve et l'âpreté qui animent les *Voyages de Gulliver*. *Erewhon* est une émanation de l'humour, non de la foi, de l'espoir ou du rêve. C'est une transposition de nos opinions et de nos usages. Les institutions décrites sont très différentes des nôtres; à certains égards elles en sont le contre-pied; mais elles répondent aux mêmes besoins, et souvent au même esprit. En nous présentant nos inconséquences, nos folies ou nos duretés sous une forme très éloignée de celle à laquelle nous sommes accoutumés, S. Butler déchire le voile de l'habitude et nous permet de les juger sans parti-pris; en outre, il les grossit fréquemment, et il les sépare des idées ou des faits qui, tel un contexte approprié, nous les rendent tolérables ou nécessaires.

Il a fort bien réussi à donner jusque dans le détail l'impression d'un monde à l'envers. Et tout ce qui prête substance ou appa-

rente réalité à ce reflet de notre civilisation, déformé et renversé comme une image vue dans l'eau, tout ce qui ajoute à l'illusion, corse l'humour, le rend plus sensible et plus mordant. Les commentaires des Erewhoniens expliquant leurs idées et leurs coutumes; les savants traités consultés et traduits par Higgs; la fidélité littérale qu'il professe; ses étonnements, son admiration ou ses révoltes; ses conversations avec les habitants du pays; les arguments qu'il leur oppose, et les leurs, lorsqu'ils rétorquent et attaquent à leur tour nos institutions — tous ces procédés d'exposition ont pour premier objet de rendre *Erewhon* vraisemblable, en donnant de sa civilisation un tableau naturel, complet et cohérent, et en montrant chez ses habitants les réactions de la vie. Ils accentuent l'effet de mirage créé par l'humour.

Mais ils y ajoutent en même temps les nuances très diverses auxquelles l'ouvrage doit sa richesse et sa subtilité. Lorsque les mœurs et les croyances d'Erewhon sont justifiées et louées, soit par les Erewhoniens, soit par le narrateur, on peut souvent reconnaître dans leur bouche la parodie des mauvais arguments par lesquels nous défendons des pratiques dénuées de générosité ou de bon sens. Pourtant, dans une certaine mesure, ils traduisent la pensée de l'auteur. Butler juge en effet ces mœurs et ces croyances, sinon raisonnables, du moins plausibles — aussi plausibles que les nôtres, ou davantage; et c'est même ce qui donne à la fiction son sens. Il a d'ailleurs appuyé cette intention en insistant sur les bons effets des idées et des usages en honneur à Erewhon; les hommes y sont pour la plupart heureux, vigoureux et beaux; l'ordre, la paix, la prospérité règnent parmi eux.

Lorsqu'ils entreprennent la critique des notions que leur apporte l'Européen qui s'est introduit parmi eux, il est piquant de les voir s'ériger en juges — inconscients, comme nous-mêmes, de leurs propres absurdités, qui nous sont si sensibles; et l'humour de Butler s'exerce à leurs dépens. Il n'en est pas moins vrai qu'il partage en ce cas leurs opinions, et s'exprime par leur bouche. Parmi toutes les étrangetés d'Erewhon il en est qu'il approuve; et c'est sans réserve alors qu'il s'associe intérieurement aux sentiments des Erewhoniens ou à l'admiration de son héros.

Dans le débat souple et animé qui se poursuit d'un bout à l'autre du livre, lorsque certains Erewhoniens critiquent les institutions de leur pays, ils nous remémorent plaisamment nos propres dissensions; mais en même temps, ils donnent à l'auteur l'occasion d'indiquer en passant les droits de la réflexion et du cœur. Les

objections de Higgs à toutes les nouveautés qu'il voit sont aussi parfois l'expression directe des sentiments de l'auteur; elles sont alors fondées en raison et en charité. Le plus souvent, cependant, elles procèdent d'une foi religieuse ou de préjugés orgueilleux, naïfs et aveugles; si bien que l'humour de Butler a une double cible: les folies d'Erewhon; et les nôtres, en la personne de celui qui les juge.

Le héros de cette aventure ne se trompe pas, en tant qu'il convainc les Erewhoniens d'absurdité; mais ceux-ci n'ont pas moins raison contre lui, en ce sens que leur existence, leurs actes et leurs paroles suggèrent l'absurdité des croyances et des coutumes auxquelles nous obéissons. Et la portée du livre est surtout négative. C'est, si l'on veut, un appel insistant, véhément, infatigable au sentiment du relatif; c'est une tentative destinée à éveiller de gré ou de force la conscience et l'esprit d'une Angleterre endormie dans ses certitudes séculaires; c'est une invitation persuasive et sarcastique à réviser les valeurs acceptées, et presque un défi de jamais parvenir à les justifier.

Pour que la satire portât pleinement, il fallait que le narrateur fût très représentatif; et, à l'exception des quelques occasions où il en a fait son porte-parole, S. Butler a tracé le portrait d'un jeune Anglais des classes moyennes, sans distinction ni délicatesse, et tout pétri de prétentions morales. Le problème religieux venait d'occuper gravement son esprit; et il a donné à Higgs la foi étroite, indiscrète et intéressée qu'il avait en horreur [12]).

La critique du Christianisme est entreprise toutefois d'une façon plus large et plus philosophique dans l'exposé des institutions d'Erewhon. L'humour de S. Butler s'est plu à disjoindre les divers éléments de la religion. Il a présenté séparément les rites, la conception de la divinité, et la notion d'un monde surnaturel.

Dans le pays où Higgs a été conduit par son humeur aventureuse, il existe deux systèmes commerciaux distincts. L'un est analogue à celui que nous avons en Europe; mais l'autre met en jeu l'imagination d'une façon inusitée. Les banques qui s'y consacrent sont décorées avec profusion, et toutes les opérations qu'il comporte

---

[12]) *Erewhon.* Voir la conversion de Chowbok, chap. 5, et 29. Le sujet reparaît dans *Erewhon Revisited,* chap. 1, et postcript. Voir aussi les projets de Higgs pour évangéliser Erewhon, chap. 6 et conclusion.

sont accompagnées de musique; si bien qu'on appelle ces institutions « banques musicales ». Le code qui les régit est si compliqué que Higgs renonce à y rien comprendre. Un fait est clair: il existe deux systèmes monétaires; celui qui a cours dans les banques musicales est hautement déclaré le seul qui possède une véritable valeur; et quiconque veut être bien vu doit y ouvrir un compte. Mais, ajoute Higgs, s'il est une chose dont je suis sûr, c'est que cet argent n'a aucun cours dans les affaires ordinaires de la vie. Les directeurs et les caissiers le savent bien, et n'accepteraient jamais d'être payés avec leur propre monnaie — témoin cette sorte de sacristain patelin et sournois, qui se met en fureur lorsque l'étranger lui offre une des pièces qu'il vient de recevoir dans la banque, et ne se calme que grâce à un bon pourboire en monnaie courante.

Les dames généralement vont seules aux banques musicales, excepté dans les grandes occasions; elles portent leur bourse modestement, mais cependant de façon à ce qu'on les voie et sache où elles vont. Et lorsque Higgs demande à son hôtesse de l'accompagner, bien que sa requête lui cause un visible plaisir, elle hésite, se fait prier, et y consent sur l'assurance qu'il obéit à un désir spontané et sincère. Ce mystère, ces airs importants, ces réserves, rappellent l'allure, les gestes des gens d'église et des dévotes; tout comme le décor dans lequel se dresse la banque musicale, et l'aspect de l'édifice lui-même, inspirent le recueillement qui règne autour des vieilles cathédrales anglaises. A l'intérieur, on parle bas; des chants pieux non moins que discordants s'élèvent du sanctuaire; et les comptables gravement échangent par poignées, contre les chèques qui leur sont tendus ,de petites pièces en un métal sans valeur, gravées d'images symboliques dont le dessin est très compliqué et parfois très artistique; la plus grande partie en est d'ailleurs laissée en offrande dans les troncs qui se trouvent auprès des comptoirs.

L'édifice est presque vide; et Higgs remarque avec surprise que, à part les dames de la bonne société, on n'y voit guère que quelques vieilles femmes ou des enfants. Il a grand peine à comprendre le genre de considération qui entoure les banques musicales: et les explications tendancieuses de son hôtesse ne l'y aident pas beaucoup. Ces vénérables institutions, dit-elle, ne se sont pas départies de règles qui sont excellentes, mais sont tombées en désuétude partout ailleurs; elles ne donnent aucun intérêt sur les dépôts, et ne distribuent que peu ou pas de dividendes; les profits

sont répartis sous forme de boni aux actionnaires tous les trente mille ans; le dernier partage ayant eu lieu il y a deux mille ans seulement, les gens sont assez imprévoyants pour préférer d'autres placements — ce qui est bien déplorable. L'hostilité de certaines classes sociales, hommes de loi et de science, médecins, politiciens, peintres, etc., est, malheureusement, indiscutable; mais cette attitude tient à leur suffisance et à leur ambition; l'opinion des clients plus humbles que les banques musicales ont gardés est, en réalité et pour diverses raisons, beaucoup plus importante que la leur. L'abandon où elles semblent tombées est d'ailleurs tout apparent, et ne témoigne d'aucun manque de confiance; le cœur du pays leur est profondément attaché; si elles étaient menacées, elles trouveraient partout des défenseurs.

En fait, Higgs note que la plupart des gens sont disposés à tourner en dérision tel ou tel détail dans l'administration de ces banques, et admettent sans protester toutes les insinuations des journaux contre elles; ils y applaudissent même, pourvu qu'une certaine discrétion soit observée. Mais lorsque les mêmes choses sont répétées sans ambiguïté devant eux — nominatif, verbe et accusatif bien en place, et ne laissant aucune possibilité de doute — ils se considèrent comme gravement outragés, et livreraient volontiers l'insolent aux tribunaux.

L'Eglise comme institution sociale, les pratiques, les habitudes qu'elle a créées, l'appel qu'elle adresse de toute son autorité spirituelle au sentiment de l'intérêt bien entendu, le caractère illusoire de ses promesses et de ses affirmations, le discrédit apparent où elle est tombée, la prise profonde qu'elle garde sur la nation — tels sont les traits que Samuel Butler a voulu mettre en relief, lorsqu'il a conçu les banques musicales d'Erewhon.

Le regain de ferveur qui a marqué la période Victorienne n'est pas oublié; l'un des directeurs, auquel Higgs demande quel serait le moyen d'améliorer la monnaie en usage dans son établissement, proteste que ce n'est nullement nécessaire. Les choses vont mieux que par le passé, dit-il; de nouveaux vitraux ont été placés dans toutes les banques rurales; les bâtiments ont été réparés; les orgues agrandies. Les directeurs se sont mis à prendre les omnibus, à aborder aimablement les gens dans les rues, à se rappeler les âges de leurs enfants, et à faire à ceux-ci de petits cadeaux lorsqu'ils ne sont pas sages — si bien que tout fait augurer favorablement de l'avenir.

La physionomie de ces directeurs, et des caissiers, paraît à Higgs repoussante; elle manque de franchise; elle respire la contrainte d'une façon qui peine et qui déprime; or « l'expression d'un homme est son sacrement — c'est le signe extérieur et visible de la grâce qui est en lui ou qui lui fait défaut », dit-il. Il reconnaît d'ailleurs que dans neuf cas sur dix, ces gens sont pleins de bonnes intentions et fort à plaindre : « ils sont médiocrement payés; et l'on a d'innombrables exemples de leur dévouement et de leur générosité... » « Mais, pour la plupart, ils avaient eu le malheur d'être indûment mis dans une fausse position à un âge où leur jugement n'était pas formé, après avoir été soigneusement tenus dans l'ignorance des difficultés de la question... Les moins réfléchis ne semblaient pas malheureux; mais beaucoup souffraient visiblement, sans peut-être le savoir, et sans consentir à l'avouer. Quelques-uns d'entre eux étaient hostiles au système tout entier; mais ceux-ci étaient exposés à se voir renvoyés à tout moment, ce qui les rendait très prudents; car quelqu'un qui avait été caissier dans une banque musicale n'était plus en position d'obtenir un autre emploi, et n'y était en général plus propre, à cause de la préparation qu'il avait subie au cours de ce que l'on appelait son éducation. En fait, c'était une carrière d'où toute retraite était virtuellement impossible, et dans laquelle les jeunes gens étaient à l'ordinaire persuadés d'entrer avant que, vu la façon dont ils étaient élevés, on pût raisonnablement attendre d'eux une opinion personnelle. »

L'humour a fait place à l'amertume; et Butler ajoute : « j'ai même vu des cas dans lesquels les parents achetaient un droit de présentation au poste de caissier dans l'une de ces banques, avec l'intention bien arrêtée que l'un de leurs fils — un enfant peut-être encore — l'occupât. Et le petit grandissait, promettant de devenir un homme honnête et honorable, sans soupçonner un instant le soulier de fer que son protecteur naturel préparait pour lui. Qui pouvait dire que l'affaire n'aurait pas pour résultat le mensonge de toute une vie, ou de vains et irritants efforts pour y échapper?... Cependant nous ne nous conduisons pas très différemment, en Angleterre même. »

C'est là une admission directe; l'auteur a laissé tomber son masque, mais pour un instant seulement. Lorsqu'un peu plus loin il décrit les croyances religieuses en cours à Erewhon, l'humoriste parle de nouveau.

Les Erewhoniens ont une multitude de dieux, personnifications

des éléments, ou des vertus morales; ils leur prêtent des décrets qui sont le simple énoncé de lois et de nécessités naturelles; ils leur attribuent la conduite du monde; et ils sont fermement persuadés de leur existence objective et réelle, dans une région bien au delà des nuages. Ils repoussent toute conception vraiment élevée des divinités qu'ils prétendent vénérer. Higgs essaye vainement de persuader à sa fiancée Arowena qu'elles sont l'incarnation de pensées et de sentiments humains. Elle se retourne contre lui; et le sens caché de la fiction apparaît: n'est-il pas également vrai que le Dieu chrétien est uniquement l'expression de notre notion la plus haute de la bonté, de la sagesse et de la puissance? N'est-ce pas d'ailleurs faire injure à la divinité, que de la tenir pour personnelle, et de la soumettre ainsi inévitablement à toutes les contingences humaines? Higgs n'a d'autre argument à lui opposer que le témoignage des livres saints: « leur authenticité est indubitable, dit-il, puisqu'ils remontent à plus de 1800 ans; ils contiennent les récits de gens auxquels la Divinité elle-même a parlé, notamment d'un prophète à qui il fut permis de voir Dieu de dos, à travers la main dont il s'était voilé la face »... Et S. Butler quitte le ton du badinage, pour prêter à son héros les réflexions suivantes:

« Cependant, les remarques d'Arowena me sont souvent revenues à l'esprit; et j'ai rencontré depuis un grand nombre de gens très pieux, très versés dans la théologie, qui n'avaient pas le sens du divin. Au contraire, j'ai vu, sur le visage de ceux qui adoraient le Divin dans l'art ou dans la nature — dans une peinture ou dans une statue — dans les champs, les nuages ou la mer — dans l'homme, la femme ou l'enfant — un rayonnement qui n'accompagne, à ma connaissance, aucune description de l'essence ou des attributs de Dieu. Le simple mot « Dieu », suffit à voiler et à obscurcir notre sens du Divin » (chap. 16).

Les Erewhoniens ne croient pas à la survie. Une petite secte de fanatiques, cependant, s'efforce de répandre parmi eux la foi en l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts, les récompenses et les peines éternelles, appliquées selon leurs idées particulières sur le bien et le mal; mais cette doctrine est jugée par tous les gens de bon sens fantaisiste, aussi bien qu'immorale et néfaste. En revanche, ils croient à une sorte de préexistence; c'est avant la naissance que se place chez eux « l'autre vie »; et ils ont sur la condition des âmes, avant leur incarnation, toute une mythologie obscure et compliquée.

Elles sont légion, et ont une existence éthérée, dégagée des contingences de la vie. Leur état semble être celui d'une félicité parfaite; cependant, par aveuglement, perversité, inquiétude, beaucoup désirent ardemment prendre corps; et elles importunent les vivants de leurs sollicitations jusqu'à ce qu'elles y soient parvenues. Avant qu'elles quittent le royaume des esprits, par une transformation qui ressemble à la mort, puisqu'elles perdent leur identité, les misères sans nom qu'elles vont affronter leur sont éloquemment décrites. Et la foi au surnaturel, dans la religion d'Erewhon, comme dans celle du Christ, a pour conséquence logique et pour contre-partie le pessimisme en ce qui touche à la vie terrestre; il n'est d'ailleurs pas sérieusement vécu (chap. 20). L'arbitraire qui entre dans cette conception du monde éclate aux yeux, et suggère un rapprochement avec les autres efforts de l'esprit humain pour dépasser le domaine des réalités sensibles; ses résultats pratiques ne semblent pas inférieurs, dans l'ensemble, à ceux qu'une doctrine différente a donnés dans notre civilisation.

Le mythe des âmes à naître exprime, outre des vues sur la religion, certaines notions sur les rapports naturels entre parents et enfants; on y reviendra plus tard, de même que sur la déesse Ydgrun, à propos de laquelle S. Butler a formulé quelques-unes de ses opinions morales. Selon les usages de cette contrée si lointaine, et si proche de la nôtre, les enfants doivent acquiescer avant que leur esprit ait acquis son indépendance au dogme établi sur leur origine, leur position en ce monde, et accepter toutes les conséquences qui en ont été tirées. Une fois encore la protestation intime de l'auteur contre ce viol des consciences vibre, et anime le récit. On le dirait hanté par le grand péril qu'il avait couru, quelques années auparavant, dans ce à quoi il tenait le plus au monde — sa liberté de jugement et d'action.

Son attitude sur tout ce qui touche à la religion dans Erewhon — rites et pratiques, conception de Dieu, croyance au surnaturel — est négative. Il trouve quelque justification à l'existence des banques musicales; elles nous rappellent, dit-il, qu'il est une autre réalité que celle des apparences sensibles, et d'autres lois que les nôtres: « Il est difficile de croire que l'homme aurait jamais acquis rien d'humain s'il n'était graduellement parvenu à cette notion que, si vaste que le monde nous paraisse quand nous lui appartenons, il peut nous sembler peu de chose quand nous nous en éloignons ». Mais ce qui rend pour lui les banques musicales acceptables — « ce

qui les sauve », écrit-il, « d'une quasi-idolâtrie trop répandue, c'est que, tout en rendant témoignage à un royaume qui n'est pas de ce monde, elles ne cherchent pas à percer le voile qui le cache à nos yeux. C'est ainsi que presque toutes les religions s'égarent. Leurs prêtres essayent de nous persuader qu'ils en savent plus sur le monde invisible que ceux dont les yeux sont encore aveuglés par la vision même ne peuvent en savoir — oubliant que, s'il est néfaste de nier l'existence d'un royaume invisible, prétendre faire plus qu'affirmer son existence ne vaut pas mieux » (chap. 15).

4

Le compromis : la philosophie d'Ernest Pontifex

Le rôle que jouent les banques musicales à Erewhon, S. Butler se demanda si le Christianisme, en révisant son dogme, ne pourrait le remplir en Angleterre. Il fut amené à chercher des appuis dans l'église par ses dissentiments avec les hommes de science. Dès le début, et alors même qu'il professait pour Darwin une admiration sans réserve, il spéculait sur ses idées avec une extrême liberté. Les chapitres d'*Erewhon* dans lesquels il utilisa ses articles de 1862 furent pris par beaucoup de lecteurs pour une parodie du transformisme. Il dut protester contre cette interprétation dans sa préface à la seconde édition.

Ces chapitres sont donnés comme les fragments d'un grand et fameux ouvrage, le livre des Machines, publié plusieurs siècles auparavant à Erewhon, et qui bouleversa la civilisation de ce pays. L'auteur retrace l'histoire des machines depuis leur invention en leur appliquant la loi de la transformation des espèces; il discerne en elles une évolution; un parallèle s'établit dans son esprit qui grandit comme une hantise. Rien ne les sépare radicalement des êtres animés; ne se meuvent-elles pas? Ne se nourrissent-elles pas? Ne se perfectionnent-elles pas? Ne les voyons-nous pas progresser sous nos yeux avec une rapidité incroyable? N'obéissent-elles pas avec prédilection à la main du maître qu'elles connaissent? Ne se reproduisent-elles pas, par une sorte d'action collective qui n'est pas sans analogies dans le monde animal ou végétal? Qu'avons-nous en somme à oppo-

ser à cette assimilation? Rien, si ce n'est la liberté que nous nous attribuons et qui est toute illusoire; car nous dépendons entièrement du passé, et de circonstances matérielles sur lesquelles nous n'avons aucun contrôle. Bien plus, ne sommes-nous pas déjà, ne devenons-nous pas chaque jour davantage, les esclaves de ces machines que nous avons créées? Il nous faut les nourrir, les entretenir, les réparer; bientôt nous ne saurons plus nous passer d'elles; elles nous domineront alors entièrement. Et le livre s'achève sur l'évocation d'une race monstrueuse de machines géantes, régnant sur notre planète, et dont les hommes, humbles pygmées, ne seront plus que les dociles serviteurs. Telle est la sensation causée à Erewhon par cette vision d'avenir, que l'usage des machines y est interdit par les lois; et le pays revient à la civilisation pastorale (chap. 24 et 25).

On voit l'aisance et l'audace avec lesquelles la pensée de Butler se jouait autour des idées qu'il avait adoptées. Il aimait à les prolonger, en formant des hypothèses, qu'il développait avec une inflexible logique. Dans cette phase de sa vie où il croyait « qu'il n'y a qu'une évolution, et que Darwin est son prophète »[13]), il ne s'en est pas tenu à cette première supposition: « la vie est un mécanisme compliqué, et les machines pourraient devenir des êtres animés »; après avoir constaté qu'il était possible d'en tirer « beaucoup d'amusement »[14]), il en tenta une autre. Les machines ne seraient-elles pas, après tout, des membres extérieurs que nous nous sommes faits? La véritable distinction entre les hommes ne serait pas alors celle des races, mais celle des riches et des pauvres — les riches, en disposant de tous les moyens d'action matériels et de toutes les machines jusqu'ici inventées, possèdent plus d'organes que leurs frères infortunés; leur puissance, par rapport à eux, se trouve multipliée sans limites. Tel est le thème qu'il avait développé dans un second article, publié également en Nouvelle-Zélande avant son retour en Angleterre, et sur lequel il revient dans *Erewhon* (chap. 25).

En troisième lieu, il adopte une autre idée qui devait jeter des racines plus profondes dans sa pensée, et devenir le fondement de sa philosophie scientifique. Il l'esquisse, à titre de conjecture, dans *Erewhon* (chap. 27), et il en fait le sujet, quatre ans plus tard, de son premier ouvrage théorique, celui qui contient l'essentiel de ses

---

[13]) *Mémoire Inconsciente,* Introduction par l'auteur.
[14]) Id., id.

vues sur l'évolution — *La Vie et l'habitude* (*Life and Habit,* 1877). Nos membres et nos organes, dit-il, sont des machines que nous avons insensiblement construites nous-mêmes, pour notre propre commodité. Et cette création, qui demande une action continue, poursuivie de génération en génération, il l'explique par la force de l'habitude, par l'accumulation des expériences antérieurement réalisées dans la mémoire insconsciente de l'espèce, grâce à l'identité fondamentale de chaque individu et de sa descendance. Il conclut : « Vie et mémoire sont donc synonymes. La vie d'une créature est la mémoire de cette créature. Nous sommes tous de même essence au début, mais nous nous souvenons de choses différentes; et si nous ne nous souvenions pas de choses différentes, nous serions absolument identiques les uns aux autres. Quant à la substance dont nous sommes faits, nous n'en savons rien, si ce n'est que c'est celle « dont sont tissés les rêves » (*La vie et l'habitude,* conclusion).

Ce fut là l'origine d'une divergence entre Samuel Butler et Darwin qui devait s'élargir toujours davantage. Les Darwinistes en effet, pour expliquer l'Evolution, insistent exclusivement sur le jeu mécanique de la sélection naturelle. L'intrusion de l'esprit comme une force agissante dans le domaine de la biologie et de l'histoire naturelle devait leur paraître incompatible avec l'objectivité, les méthodes empiriques et la rigueur scientifique de tout sain raisonnement. Samuel Butler s'aperçut de l'écart entre ses vues et les leurs, alors que son livre était aux trois quarts rédigé. En même temps, on l'avertit de certaines ressemblances entre ses opinions et celles de Lamarck. Il avait, dit-il, trouvé et ramassé un caillou brillant; il s'en était amusé; ce caillou dans ses mains était devenu un talisman, qui lui avait ouvert des perspectives merveilleuses; l'ayant poli avec tout le soin que pouvait y apporter quelqu'un qui n'est point joaillier, il le rendait à son légitime propriétaire (*La Vie et l'habitude,* (chap. 13). A dater de ce moment, il devint le champion de Lamarck, d'Erasmus Darwin et de Buffon, qu'il appelle les « anciens évolutionnistes », contre Charles Darwin et son école, c'est-à-dire contre presque tous les savants de son temps.

On a raconté par quelle suite de malentendus, d'accidents, de fausses interprétations ou de malheureuses réticences, cette différence d'opinion dégénéra en hostilité personnelle; et il n'est pas ici nécessaire d'entrer dans le détail. Samuel Butler accusa C. Darwin de n'avoir pas rendu justice aux premiers représentants de la thèse évolutionniste, et de lui marquer un mépris immérité en refusant de

prendre ses idées en considération. Darwin et les Darwinistes s'abstinrent de discuter ses griefs et traitèrent par le silence toutes ses publications [15]).

Peut-être faut-il rappeler ici la conception rigoureuse que se faisait de la vérité scientifique l'auteur de l'*Origine des espèces* — son extrême méfiance des vues « a priori », son respect exclusif pour les faits, ses méthodes de travail minutieuses et patientes. Il est probable que les idées antérieurement exprimées sur l'évolution n'avaient eu aucune influence, aucune prise sur son esprit, parce qu'elles ne lui paraissaient pas suffisamment établies sur l'observation. Sa théorie, lorsqu'il y parvint, était pour lui une découverte. Il était de bonne foi en n'attribuant aucune importance aux esquisses qu'on avait pu en donner avant lui; et le blâme impliqué ou exprimé par S. Butler pouvait à juste titre le blesser. Quant aux opinions contenues dans la *Vie et l'habitude,* et dans les ouvrages suivants, le même préjugé professionnel devait l'empêcher de leur attribuer leur véritable valeur. Il croyait trop aux faits et pas assez aux idées pour voir leur intérêt. De quel poids pouvaient être pour lui les généralisations d'un jeune homme qui se mêlait d'écrire sur l'histoire naturelle, tout en proclamant ne « rien entendre à la science », ne pas connaître « le détail de son sujet », et « ne pas désirer en savoir davantage que ce qui était nécessaire à l'intelligence des ensembles »? (*La Vie et l'habitude,* Conclusion).

Il n'aperçut pas la force, l'originalité de son adversaire. Samuel Butler eut la satisfaction mitigée de voir plusieurs savants et philosophes — Romanes, Huxley et Herbert Spencer lui-même — introduire ses vues dans leurs écrits, sans le reconnaître [16]). En 1908-1909, lorsque le monde scientifique célébra le centenaire de la naissance de Darwin, le fils de celui-ci, le Dr F. Darwin, lui rendit un généreux hommage; et le professeur Bateson, dans l'ouvrage commémoratif publié par l'Université de Cambridge, sous le titre de *Darwin et la science moderne,* loua la vigueur et la pénétration de sa pensée critique, ainsi que sa « merveilleuse intuition scientifique ».

Entre 1877 et 1890, Samuel Butler fut donc engagé dans une

---

[15]) Voir H. Festing Jones, o. c., vol. I, chap. 18; vol. II, appendice C, et *Charles Darwin and Samuel Butler, A Step Towards Reconciliation* by H. Festing Jones.

[16]) Voir H. Festing Jones, o. c., vol. I, chap. 20 et 22.

lutte inégale, contre ce qu'il appelait: le Charles Darwinisme. Il publia coup sur coup pour exposer et défendre ses vues l'*Evolution ancienne et nouvelle* (*Evolution Old and New,* 1879) et la *Mémoire Inconsciente* (*Unconscious Memory,* 1880); puis, *Hasard ou sagacité?* (*Luck or Cunning,* 1889), et une série d'articles dans l'*Universal Review* intitulée l'*Impasse du Darwinisme* (*The Deadlock of Darwinism,* 1890).

Il s'y élevait contre le matérialisme et le mécanisme de la science contemporaine; et il pensa pouvoir se concilier les esprits religieux. Il envoya sa *Mémoire Inconsciente* à l'évêque de Carlisle, et, en réponse aux compliments qu'il reçut de lui, il lui écrivit : « Monseigneur..., permettez-moi de vous remercier pour l'accueil que vous avez fait à mon livre. J'ai pris la liberté de vous l'envoyer parce que je crois qu'une théorie de l'évolution qui laisse place à un dessein dans la nature peut contribuer à rapprocher les deux grands courants opposés de la pensée anglaise, et à les mettre en accord plus qu'il ne l'a semblé possible depuis quelques années; un tel résultat doit être désiré par tous ceux qui souhaitent le bien de leur pays » (18 nov. 1880). Cette modification dans son attitude le rapprocha de sa famille. Et il écrit à une de ses sœurs : « merci de m'avoir transmis l'approbation chaleureuse de l'évêque Tozer pour mes « *Alpes et Sanctuaires* ». Ce n'est pas des évêques et des archevêques que j'ai peur. Les gens comme Huxley et Tyndall sont mes ennemis naturels, et j'ai toujours plaisir à trouver les hommes d'église prêts à reconnaître que les divergences qui me séparent d'eux résident, ainsi que je le crois moi-même, dans les mots plus que dans les idées. »

Dans un appendice à la seconde édition de son *Evolution ancienne et nouvelle* (1882), il écrit : « si l'Eglise romaine consentait seulement à promulguer quelque doctrine, ou, d'une manière quelconque, à trouver un moyen par lequel les hommes comme moi, qui sont dans l'impossibilité de croire à l'élément miraculeux du Christianisme, puissent cependant adhérer à elle comme à une forteresse du conservatisme, je serais pour ma part heureux de le faire » (chap. 2, *Rome et le panthéisme*). Son livre de critique d'art, *Les Alpes et les Sanctuaires du Piémont* (1882) l'avait mis en rapports avec une confrérie de moines établis à Londres; il avait décrit avec sympathie dans son récit, une de leurs maisons en Italie. Ce lien en créa d'autres; il fréquenta ces religieux et trouva qu'on pouvait s'entendre avec eux; ces relations personnelles favorisèrent ce

qu'il a appelé son « flirt avec l'orthodoxie »[17]). En 1884, au cours de sa correspondance avec le professeur Mivart à propos d'un article publié par ce savant dans une revue américaine, *The Catholic Quarterly Review,* sur l'âme de l'évolution, il esquisse une tentative d'alliance avec le parti religieux traditionnel, et définit avec précision les points de rencontre entre l' « évolution finaliste » et la foi chrétienne[18]).

C'était l'année même où il mettait la dernière main à son roman *Ainsi va toute chair;* et la philosophie du héros traduit fidèlement son état d'esprit.

Ernest Pontifex est conduit de la foi à l'incrédulité, et de l'hostilité à la tolérance ou à la sympathie, par des épreuves diverses. Après une enfance et une jeunesse dociles, il se trouve, à vingt-trois ans, pasteur des âmes. Avec la passion, l'intensité, l'inquiétude qui sont en lui, il cherche à donner une réalité à la mission qu'il a acceptée. Pendant ses derniers mois d'Université, il avait été attiré par le petit groupe d'étudiants ardemment évangélistes qui s'intitulaient les Siméonites, et parmi lesquels s'était réfugié tout ce qui restait alors de foi active à Cambridge. Il avait été subjugué, conquis par l'éloquence d'un de leurs prédicateurs; et il avait bouleversé l'orthodoxie tranquille et indifférente de son père en écrivant au presbytère des lettres enthousiastes, dans lesquelles il se déclarait le champion du Christ jusqu'à la mort; ou bien en annonçant l'intention de tenter une réconciliation entre le Méthodisme et l'Eglise d'Angleterre.

A Londres, où il est envoyé après son ordination, comme vicaire dans un quartier pauvre, il tombe sous une autre influence. Il a pour collègue direct un jeune ecclésiastique de quelques années plus âgé que lui, nommé Pryer, formé à Eton, puis à Oxford, qui appartient à la branche la plus avancée de la haute Eglise, et dont le prestige personnel, les façons aristocratiques, l'assurance, le talent d'orateur ont tôt fait de gagner son admiration. Pryer, imbu de la dignité de ses fonctions, a pour idéal la hiérarchie romaine, la substitution de l'autorité de l'Eglise à celle de la Bible, le célibat des prêtres, leur constitution en une corporation puissante, régnant sur un humble troupeau de fidèles aussi bien par la force des lois que par leur ascendant spirituel. Ernest, stupéfait d'abord, se laisse entraîner par la logique et le feu de son ami. Tous deux rêvent de fonder ensemble

---

[17]) Id., id., id., chap. 20.
[18]) Id., id., id., chap. 22.

un « Collège de pathologie spirituelle » qui donnera à l'église régénérée les ministres dont elle a besoin; Ernest, qui tient de son grand-père un petit héritage, en fera les frais; et comme l'argent dont il dispose est insuffisant, il le confie à Pryer, qui entreprend volontiers de le faire fructifier en spéculant.

Cependant, certains traits l'étonnent chez son ami. Il le trouve plus accessible aux ambitions terrestres et aux faiblesses de la chair que, dans sa naïveté, il ne l'eût cru possible. Certaines théories sur la nécessité, pour qui veut soigner et guérir les âmes, d'avoir la connaissance expérimentale du péché, confondent sa bonne foi et son honnêteté. La fondation du Collège de pathologie spirituelle soulève de grandes difficultés et semble reculer indéfiniment, tandis que sa petite fortune fond entre les mains de Pryer. Il se sent pris d'impatience à constater l'indifférence du peuple envers la religion — sur les quinze ou vingt mille pauvres de sa paroisse, il n'en est guère, en effet, qui franchissent jamais le seuil d'une église. Pénétré de son rôle, malgré la désapprobation de Pryer qui juge une telle initiative contraire à la dignité ecclésiastique, il loue une chambre dans une rue misérable, et, après bien des hésitations, il tente d'évangéliser les locataires de sa maison, pour commencer.

Ce premier effort d'action, ce contact avec la réalité, est comme le choc électrique qui dissout les cristallisations lentement agrégées dans son âme inerte et passive. Chez un tailleur, et sa femme, Méthodistes tous deux, il est reçu à bras ouverts, mais, dans la discussion qui s'engage, il s'aperçoit qu'il ignore tout, ou presque, de Wesley et de sa doctrine; et s'est bien juste s'il n'est pas converti lui-même au Méthodisme. Leur voisin, un homme violent, qui boit et bat sa femme, lui inspire une invincible et salutaire terreur; il renonce à l'affronter. Après avoir repassé son analyse des *« Preuves »* de Paley, et mis dans sa poche un exemplaire des *Doutes historiques* de l'archevêque Whateley, il se présente chez Mr. Shaw, le rétameur, esprit fort et libre penseur notoire, qui lui montre beaucoup de civilité, et a tôt fait de le mettre en déroute, en lui demandant d'exposer avec précision la version de la Résurrection de Jésus, selon l'évangile de saint Jean.

Mais lorsqu'il entreprend de catéchiser une aimable personne, de position sociale mal définie, qui vit seule et sans protection à l'étage au-dessus du sien, son extrême inexpérience a de plus sérieuses conséquences. Soudain éclairé sur le ridicule de sa situation, dans le boudoir de Miss Snow, par l'irruption inattendue d'un

des familiers de la jeune femme, il s'enfuit, humilié jusqu'au plus profond de lui-même, plein de rage, et décidé à saisir la première compensation venue. A la suite d'une absurde et lamentable méprise, il cause un scandale public, et est emmené au poste pour outrage aux mœurs. C'en est fait de son avenir, de sa carrière, de tous ses liens familiaux et sociaux; désespéré, stupéfié par la violence du coup, incapable de comprendre et presque de penser, il fait encore bonne contenance devant ses juges; mais en arrivant à la prison pour y passer les six mois auxquels il est condamné, la pensée des siens, et du déshonneur qu'il leur inflige, l'étreint; la fièvre, et une intolérable douleur de tête s'emparent de lui; sa conscience vacille, et pendant deux mois il reste entre la vie et la mort, dans le délire, en proie à une fièvre cérébrale.

Quand, douloureusement, péniblement, il reprend connaissance, il est un autre homme. Une chose est sûre, il ne sera plus pasteur; et le cri de soulagement qui monte de tout son être lui révèle combien au fond de lui-même il haïssait sa profession. C'est une délivrance qui, à elle seule, lui paraît compenser toutes ses déconvenues. Dans la violente secousse morale qu'il a subie, sa foi s'est détachée de lui sans qu'il sache lui-même comment. Il lit le Nouveau Testament dans l'esprit que lui a recommandé Mr. Shaw, non comme quelqu'un qui désire croire ou ne pas croire, mais en se demandant s'il doit croire ou non; et plus il lit ainsi, plus la balance semble pencher vers le doute et l'abstention.

Sur son lit de convalescent, il médite longuement. Il traverse une crise de rationalisme aigu. Tous ceux qui propagent la foi lui paraissent autant de vils charlatans et de malfaiteurs publics. Il a trop souffert par ses parents pour admettre la possibilité de les revoir; il ne peut reconquérir et garder la liberté et la paix intérieures qu'en rompant toutes relations avec eux. Ernest Pontifex donne ainsi satisfaction à un désir que dut éprouver Samuel Butler, et qu'il réprima. Lorsque Theobald et Christina se présentent à la sortie de la prison pour recevoir le fils prodigue qu'ils attendent humilié et repentant, Ernest, hagard, défait, mais avec dans les yeux une flamme qu'ils ne connaissaient pas, se détourne d'eux; il s'arrache aux bras de sa mère, refuse d'entendre son père; libre, enfin, il franchit le seuil en chancelant; et, seul dans un monde indifférent ou hostile, il sanglote comme si son cœur se brisait.

Il a passé son Rubicon. Il a renoncé pour le Christ à son père et à sa mère. « Il aurait dit lui-même » — écrit l'auteur — « qu'il

renonçait à eux parce qu'ils s'opposaient à son bonheur le plus élevé et le plus durable. Soit; mais cela même, n'est-ce pas le Christ? Qu'est-ce que le Christ, sinon cela? Celui qui se fait de son propre bonheur l'idée la plus élevée et la plus digne qu'il lui soit possible de concevoir, et qui y adhère en dépit de toutes les conventions, est un chrétien, qu'il le sache et le dise ou non. Une rose n'en est pas moins une rose parce qu'elle ignore son nom » (chap. 68).

Ernest ne garde pas d'ailleurs longtemps son intransigeance. A la prison même, il avait été frappé de voir le chapelain, Mr. Hughes, avec lequel il avait essayé d'entamer une discussion sur les preuves de la religion, traiter ses arguments avec courtoisie, indulgence et dédain. « Mr. Hughes » — lit-on — « avait été très bon pour lui; mais il avait plus de deux fois l'âge de mon héros, et il avait depuis longtemps pris la mesure des objections qu'Ernest s'efforçait de lui exposer. Je ne suppose pas qu'il crût à la vérité objective des récits sur la Résurrection et l'Ascension plus que ne le faisait Ernest. Mais il savait que cela ne comptait guère, et que la question avait une portée beaucoup plus profonde » (chap. 65). Il en vint bientôt, dit encore l'auteur, à voir que « le Christianisme et la négation du Christianisme se touchent, comme tous les extrêmes. L'opposition est dans les mots, et non pas dans les choses; en fait, l'église de Rome, l'église d'Angleterre et le libre-penseur ont le même idéal et se rencontrent dans la notion du « gentleman »; car celui qui est le saint le plus parfait est aussi le plus parfait « gentleman ». Il vit aussi que toute profession de religion ou d'irreligion importe peu, pourvu qu'elle soit entendue dans un esprit de charitable inconséquence, et non pas fanatiquement poussée à l'extrême. C'est dans l'intransigeance avec laquelle le dogme s'affirme, et non dans le dogme lui-même, ou l'absence de dogme, que réside le danger » (chap. 68).

Ernest Pontifex ne sera jamais un croyant; cette attitude morale lui est constitutionnellement impossible, comme à son créateur et prototype. Son aimable tante Alethea, le seul ange gardien que, dans son abandon, il ait connu, toute sceptique qu'elle fût, fréquentait l'église à l'occasion, et détestait également ceux qui font montre de religion ou d'irreligion. « S'il aime les crêpes », avait-elle dit un jour de son neveu favori, « il ferait tout aussi bien de les manger le Mardi gras » (chap. 35). Et il suit son conseil; il se conforme en quelque mesure aux pratiques, sinon aux croyances courantes. Loin de souhaiter la disparition de l'église d'Angleterre

comme auparavant, il redoute cette possibilité: « non qu'il crût des histoires à dormir debout plus qu'auparavant, ou plus sans doute que ne le font les neuf-dixièmes des ecclésiastiques, qui savent parfaitement bien que les symboles extérieurs et visibles de la religion sont périmés, mais parce qu'il comprenait la déconcertante complexité du problème, quand on en vient à l'action. En outre, depuis qu'il les avait vus de plus près, il savait mieux la nature de ces loups qui se déguisent en agneaux, mais restent affamés du sang de leur victime, et exultent bruyamment à la pensée de la tenir entre leurs griffes. L'Eglise a raison, dans l'esprit, sinon dans la lettre, bien que ses formes, acceptables jadis, ne le soient plus aujourd'hui; l'esprit qui anime les grands prêtres de la science est mensonge, comme leur parole ».

Ainsi le héros de Samuel Butler a épousé sa querelle. Son horreur pour les hommes de science le rejette vers l'église; et la théorie de la relativité, le scepticisme, qui ont remplacé chez lui le dogmatisme, lui permettent de se rapprocher d'elle sans sacrifier son indépendance d'esprit et sa dignité intérieure. En souvenir de ses erreurs de jeunesse, et dans la crainte de se laisser aller à sentir trop vivement sur un point quelconque, il communie une fois l'an — « pour désarmer Némésis » — dit-il. C'est « une épreuve » pour lui, certes, mais: « aucune opinion ne vaut d'être soutenue si l'on ne sait y renoncer avec aisance et bonne grâce au nom de la charité » (chap. 86).

L'ouvrage dans lequel il exprime le résultat de son expérience et de ses réflexions se présente comme une série d'articles sur des sujets mi-théologiques, mi-sociaux, émanant de plumes différentes. En envisageant ainsi les mêmes questions sous divers angles, il satisfaisait son sens du relatif. Et telle est l'inspiration générale du livre qu'il est d'abord pris pour une réponse aux « *Essais et Comptes rendus* », et pour l'œuvre collective de personnages considérables dans le monde ecclésiastique ou littéraire. Ses conclusions sont à la fois plus hardies et plus conservatrices que celles qui se dégagent du manifeste de « l'Eglise large ». Il y est tranquillement admis que l'orthodoxie nous ordonne de croire un grand nombre de choses inadmissibles pour quiconque a l'habitude de peser les arguments; mais on y voit aussi que des vérités précieuses se sont si inextricablement mêlées à ces erreurs qu'on y doit toucher avec précaution. Un des auteurs suggère que, sans modifier le dogme, ou les prières consacrées, on pourrait cependant effectuer une réforme efficace en changeant d'un commun accord l'interprétation et le sens qui leur sont

couramment donnés. Un autre établit que l'Eglise repose sur la foi et non sur la raison, ce qui d'ailleurs la rend inattaquable; mais, ajoute-t-il, « puisqu'il est vrai qu'on ne saurait s'attacher passionnément à rien sans devenir persécuteur, nous devons réprimer toute ardeur de sentiment, même vis-à-vis de l'institution qui nous est la plus chère — celle de l'Eglise d'Angleterre. L'Eglise elle-même devrait se rapprocher de celle de Laodicée autant que cela est compatible avec son existence, et ses membres ne devraient apporter d'ardeur qu'à s'efforcer d'être aussi tièdes qu'ils le peuvent ». Le livre respirait à la fois, selon les termes de l'auteur « le courage de la conviction, et celui de l'absence de conviction... Ses conclusions étaient conservatrices, quiétistes, réconfortantes. Les arguments qui y conduisaient étaient empruntés aux écrivains les plus avancés du jour. Tout ce qu'ils soutenaient leur était accordé; mais les fruits de la victoire étaient pour la plupart restitués à ceux qui les avaient possédés jusque-là » (chap. 85).

L'adhésion d'Ernest Pontifex à la religion suppose une interprétation du dogme large et indépendante; et ses vues instituent tout un programme de réforme. Ce programme répondait chez Samuel Butler à une conviction sérieuse. Il avait tenté de répandre ses idées, et de travailler à leur réalisation, en écrivant dans l'*Examiner*, en 1879, plusieurs articles sous forme de lettres, signées de pseudonymes différents. Il espérait amorcer ainsi une correspondance et émouvoir l'opinion. Mais il n'y réussit guère et abandonna la partie au bout de quelques mois. Pour tous ceux qui ont besoin de sentiments clairs et d'idées simples, son point de vue était intenable. Et il dut graduellement renoncer à l'espoir de voir l'Eglise entrer dans les voies qu'il lui traçait.

5

Dernière attitude envers le Christianisme: Nouvelle visite à Erewhon

Après 1885, les expressions de Samuel Butler dans ses lettres, au sujet de la religion, sont très diverses et parfois contradictoires. « Tant que le Christianisme ne sera pas mort et enterré » — écrit-il en 1887 — « les questions brûlantes de l'au-delà ne seront pas exa-

minées dans un esprit d'impartialité et de bon sens »; et dans sa correspondance avec le jeune Suisse Hans Faesch, en 1895 et 1896, il se montre franchement hostile à la foi et à ses ministres, à quelque confession qu'ils appartiennent. Il mentionne ses tentatives pour se rapprocher de l'Eglise, au passé, et comme si elles n'avaient jamais eu aucun sérieux : « Quand je flirtais avec les prêtres, comme cela m'est arrivé autrefois, mon amie, Miss Savage, me disait que je pactisais avec le Mammon de la Vertu — c'est amusant, cependant, parfois, de mettre dedans le Mammon de la Vertu, n'est-il pas vrai? » Il se permet une insinuation inquiétante : saurait-on combattre la religion plus efficacement qu'en la pratiquant avec tiédeur? — Or, c'est justement l'attitude qu'il recommande à tous par la plume d'Ernest Pontifex.

Mais il faut, dans une correspondance, compter avec un peu d'entraînement, comme au cours d'une conversation; et le ton de S. Butler, dans tous ses écrits entre 1878 et 1885, n'autorise pas à croire que sa sympathie pour l'Eglise ait été feinte, ainsi qu'il l'implique plus tard. Tout au plus peut-on retenir que, dans l'entente qu'il concevait alors entre la libre pensée et la religion, l'Eglise devait faire la moitié des frais, ou davantage. En donnant son appui au parti libéral, en préconisant la tolérance et la douceur, il aimait à penser qu'il nuisait au fanatisme et à la superstition plus sûrement que par tout autre moyen. Il conserva d'ailleurs dans une certaine mesure les sentiments qu'il avait éprouvés. En 1887, il insiste à nouveau avec force sur la nécessité d'une conciliation : « croyez-vous », écrit-il, « existe-t-il un seul homme de science qui croie, que notre foi orthodoxe actuelle puisse se transmettre pendant plusieurs générations sans changement ? — Est-ce que je doute — est-il un seul libre-penseur, doué des sentiments naturels à un Anglais, pour douter — que l'inspiration générale de la foi orthodoxe ne soit, en substance, juste? J'ai besoin de l'Eglise autant que de la libre-pensée, mais j'ai besoin d'une Eglise qui, révise, selon les notions actuelles, la lettre de son enseignement, ou qui avoue plus franchement que cet enseignement est lettre, et non esprit. » Eliminant le dogme et le surnaturel, il admet pleinement le sens moral de la religion, lorsqu'elle proclame un royaume qui n'est pas de ce monde, la petitesse, l'ignorance humaines, et la grandeur infinie de Dieu. En 1894, il accepte de séjourner chez le Dr Creighton, évêque de Peterborough, se lie d'amitié avec lui, et note dans son carnet : « j'ai pour lui une affection et une admiration chaleureuses. »

Seulement, partout et toujours, quels que soient ses rapports avec les hommes, ou son appréciation sur leurs idées, Samuel Butler subordonna son adhésion à l'Eglise à une réforme dans le dogme ou dans l'interprétation des textes; et à mesure qu'il perdit confiance en cette réforme, il retomba plus fréquemment dans une attitude de froid dédain ou de mordante hostilité.

Ces sentiments, ces aspirations, ces déboires inspirent sa deuxième satire sociale : *Seconde visite à Erewhon* (*Erewhon Revisited*, 1901). Voulant indiquer la portée générale de son ouvrage, il rappelle l'histoire du cuisinier italien qui comptait retirer beaucoup d'honneur d'un déjeûner préparé pour son prince, mais avait oublié que c'était vendredi, jour maigre. « En deux heures, il transforma son dîner « grasso » en un repas « magro », et les nobles convives ne surent jamais combien de « grasso » restait inévitablement dans ce qu'ils déclarèrent être le plus exquis des dîners « magro » qu'ils eussent jamais mangé. C'est ce que j'ai essayé de faire dans mon livre. Cela ne m'a pas demandé de grands changements; et je crains que beaucoup du « grasso » impie n'y subsiste encore; mais quand vous lirez le livre imprimé, vous serez surprise de voir comment de légères modifications ont opéré une telle transformation. Le pis est que le livre est bien plus dangereux sous cette nouvelle forme, beaucoup plus anodine, qu'il ne l'aurait été si j'avais senti moins vivement combien ce que j'avais écrit allait peiner ceux que je ne saurais affliger sans en être affligé moi-même » (lettre à Mrs. J. A. Fuller Maitland).

Le second « *Erewhon* » a plus d'unité que le premier; l'action et les caractères y sont plus soutenus. Il ne touche pas à la même variété de sujets. C'est, d'un bout à l'autre, une satire de la vie religieuse, et plus particulièrement, de la foi au surnaturel; les questions de morale et de philosophie pure restent au second plan. Le jeu de l'humour y est plus simple; Higgs, le héros, a vieilli depuis sa première aventure; ses idées se sont élargies; et, avec quelques Erewhoniens dégagés des croyances et des superstitions en honneur parmi leurs compatriotes, il est le porte-parole habituel de l'auteur. Le risque qu'il court durant sa nouvelle visite à la contrée inconnue, et les péripéties qu'il traverse, constituent un élément dramatique du récit, et ajoutent à l'illusion créée par la naïveté du ton et la minutie des descriptions.

Higgs avait quitté Erewhon en construisant un ballon dirigeable dans lequel il s'était élevé aux yeux ébahis de la foule, enle-

vant sa fiancée Arowhena, pour disparaître avec elle au delà des nuages à l'horizon. Fixé en Angleterre, il l'a épousée, en a eu un fils — qui tient la plume pour retracer son second voyage — et a vu sa femme mourir auprès de lui, minée par le mal du pays. Lui-même est hanté par le souvenir d'Erewhon. Vingt ans après l'avoir quitté, il se décide à y retourner, s'embarque pour l'autre hémisphère, retrouve le chemin des grandes cîmes et le col où les statues gigantesques mugissent dans le vent en plaintifs accords.

Ses premières rencontres et les propos que, prudemment caché, il surprend, le plongent dans la stupéfaction. Erewhon est transformé. Le pays s'est européanisé; plus de turbans ni de draperies, ce sont nos vêtements maintenant que l'on porte, avec quelques bizarres altérations; les idées, les mœurs paraissent étrangement révolutionnées — et n'est-ce point l'oraison dominicale qu'il entend citer et discuter, défigurée d'ailleurs? Ce qui pour lui est d'un intérêt plus immédiat, c'est que l'accès du royaume est interdit aux étrangers, sous peine de mort sans jugement. C'est donc en se dérobant aux regards, en dissimulant son identité, qu'il demeure dans le pays quelques jours, assez pour comprendre les immenses changements qui y sont survenus. Et le danger qu'il court à cause de son origine n'est point le plus grand qui le menace, il s'en aperçoit bientôt.

Erewhon a adopté une nouvelle religion; et c'est lui-même qui en est le Dieu, sous le nom de fils du soleil. Lorsqu'il avait obtenu de s'élever en ballon au-dessus de la capitale c'était après une longue sécheresse, en offrant d'intervenir auprès des dieux de l'air pour obtenir la pluie. Après sa disparition, les cataractes du ciel s'étaient ouvertes; et le peuple émerveillé l'avait adoré comme un dieu, plus puissant que tous les autres. Les ministres des banques musicales, qui sentaient leur influence s'affaiblir, étaient devenus les champions de la nouvelle foi; l'Université de Bridgeford y avait été gagnée; le souverain s'y était rallié; le culte du fils du soleil s'était substitué à tous les autres. Les moindres paroles de Higgs, ses allusions à la religion de son pays, les fragments de prières qu'il avait récités, avaient été plus ou moins exactement recueillis, et étaient devenus le sujet d'interprétations diverses, de gloses sans fin et d'âpres divisions. Des hérésies, des sectes étaient nées; une orthodoxie s'était constituée; d'absurdes superstitions régnaient dans le peuple. Et plus Higgs, ébahi, scandalisé, épouvanté des conséquences de son passage parmi les Erewhoniens, cherche à comprendre, plus il sent com-

bien est devenu inextricable l'enchevêtrement des croyances et des rites.

Parmi les croyants, on distingue, de même qu'en Angleterre la haute et la basse église, des partis différents. Hanky, professeur à Bridgeford de « sagesse mondaine », représente le Jésuitisme protestant; sceptique lui-même et sans scrupule, il soutient la foi par intérêt et ambition; il est prêt à toutes les concessions, pourvu que les apparences soient sauves, et son prestige, sa puissance, intacts. Panky, professeur de « sagesse spirituelle », incarne parmi les Erewhoniens le ritualisme, la dévotion formaliste, l'attachement à la lettre du dogme, aux pratiques pieuses, aux cérémonies. Sa foi est entière, naïve, aveugle, et d'ailleurs chicanière; non content d'adopter le costume européen, apporté dans le pays par le fils du soleil, il le porte à l'envers, si bien que, lorsque son visage est de face, on croit voir sa personne de dos. La controverse a fait rage pour savoir de quelle façon le fils du soleil lui-même mettait ses vêtements, jusqu'à ce que le souverain rende un arrêt laissant à chacun la latitude de boutonner ses habits devant ou derrière.

En vain les plus honnêtes, ou les plus perspicaces, parmi ceux qui avaient gardé de Higgs un souvenir personnel, ont essayé de protester — ils ont été entraînés par le courant; et leur scepticisme n'ose plus s'affirmer publiquement. Tel est le cas d'Yram, dont le père était gardien de la prison dans laquelle il fut jadis enfermé; elle a de bonnes raisons pour douter de sa divinité, car elle a eu de lui un fils, George, qu'il retrouve à l'âge d'homme. Elle et son mari, maire de la ville, de même que leurs enfants et leurs intimes, sont des incroyants.

C'est grâce à leur complicité qu'il peut assister à l'inauguration du grand temple qu'on lui dédie. Les fidèles s'y rendent en cortège conduits par les directeurs des banques musicales, en somptueuses robes, rehaussées d'or; des jeunes filles voilées de blanc et couronnées de fleurs s'avancent en tête; des bannières flottent au vent, sur lesquelles on voit l'ascension du fils du soleil, selon la légende: assis auprès de son épouse dans un char, attelé de quatre chevaux noirs et blancs, il s'élève en plein ciel; et tous deux s'inclinent gracieusement pour saluer en souriant leurs adorateurs. Du ballon, nul ne semble se souvenir. Les fidèles chantent en marchant une sorte de litanie sur l'air de « *Home, sweet home* », que Higgs se souvient avoir jadis joué sur la flûte dans sa prison. Une

autre procession se rend au temple; les âmes pieuses s'en détournent avec horreur; elle est composée d'hommes, ouvriers d'une usine voisine; sur la plus grande de ses bannières est reproduit le ballon, tel qu'il s'éleva un jour au-dessus de la capitale; c'est tout juste si dans un coin on peut apercevoir un très petit char et de très petits chevaux, indistinctement figurés — le ballon emplit tout le champ de vision. Sur une autre bannière, on lit l'inscription : « Pour la science comme pour la religion. »

Auprès du temple s'élève un Institut de gymnastique spirituelle, muni des instruments les plus ingénieux pour permettre à chacun de cultiver ses vertus, et de s'entraîner scientifiquement. Les boutiques se pressent à l'entour, couvertes d'annonces édifiantes, et déployant dans leurs étalages de pieuses charlataneries — pilules contre la mauvaise humeur, la colère et les violences, qualifiées de « maladies d'estomac spirituelles »; « cordial du fils du soleil »; et « souvenirs de l'inauguration » — pains d'épices de l'inauguration, portant en creux l'image du nouveau temple; sirops de l'inauguration; mouchoirs de l'inauguration, avec le temple brodé dans un coin et le portrait de Higgs dans un autre. Le char et les chevaux apparaissent partout; et chez les confiseurs on voit la reproduction d'une relique récemment découverte, et portée dans le temple en grande pompe — traces pétrifiées, laissées par les chevaux, et qu'on a figurées par de petits tas de cerises ou de fraises, recouvertes de chocolat.

Le temple lui-même est un vaste édifice à trois nefs, flanqué de tours et richement ornementé. C'est là que s'assemblent toutes les autorités du royaume, et les fidèles en foule. On y chante des hymnes; on y lit solennellement des versets, empruntés aux « déclarations du Fils du Soleil », et dans lesquels Higgs reconnaît, commentés, interprétés, développés par les moralistes et les théologiens d'Erewhon, des propos qu'il a jadis tenus. Vient ensuite le sermon du professeur Hanky; et c'est un appel tellement impudent à la crédulité des auditeurs, un exposé tellement dogmatique des plus niaises superstitions, une profession de foi tellement hypocrite, que Higgs sent le rouge de la colère et de la honte lui monter au visage. Il se lève, prêt à crier qu'il est, lui, le fils du soleil, pour réduire à néant toutes les supercheries auxquelles il a donné prétexte, et toutes les fadaises enseignées en son nom. Hanky, qui l'a identifié, le guette, prêt à déchaîner contre lui la fureur populaire. A cette foule fanatisée, nul supplice ne paraîtra trop cruel pour le simulateur. Mais George veille sur son père; les fonctions publiques dont il est investi lui per-

mettent de le faire appréhender et conduire en prison avant qu'éclate le scandale. Higgs y attendra à l'abri que ses amis décident avec lui quelle conduite il doit tenir avant d'être accompagné sain et sauf à la frontière.

Dans le débat qui s'engage entre eux, les droits de la vérité sont examinés, ainsi que les conséquences d'une tentative pour détruire le tissu d'erreurs et de faussetés devenu religion d'état; et la valeur de la doctrine apportée par le fils du Soleil est mûrement discutée.

Qu'elle ait donné lieu aux plus grossières superstitions, et souvent favorisé l'hypocrisie, la cupidité, l'ambition ou la sottise, voilà ce que Yram, son fils George, son mari et leurs amis — Mrs. Humdrum et le Dr Downie — sont également prêts à reconnaître. Au sujet de l'origine, du développement, de l'existence même de la nouvelle foi, ils ne sont pas loin de partager le sentiment d'horreur et de consternation qui anime Higgs.

Cependant elle ne conduit pas uniquement et nécessairement à l'avilissement des âmes. Elle a ses enthousiastes, comme Mr. Balmy, qui l'enrichissent de toutes les suggestions de leur cœur, y trouvent une inspiration, un réconfort, et l'occasion de transports mystiques. Elle a ses philosophes, ses moralistes, comme le président Gurgoyle, et le Dr Downie lui-même, qui en ont épuré, approfondi le sens, y ont incorporé le meilleur de l'expérience et de la pensée humaines. C'est ainsi que Higgs a lu ou entendu avec émerveillement certains fragments de la doctrine qu'on lui attribue, qui dépassent de beaucoup ce qu'il croit avoir jamais pu dire ou penser. La prise de cette doctrine sur le peuple est telle, d'ailleurs, et des intérêts si puissants y sont associés, qu'en révélant son identité, il n'aboutirait sans doute, même s'il échappait à la mort, qu'à provoquer un schisme et une guerre civile. Le mieux est de laisser ignorer au peuple une vérité devenue pour lui intolérable, d'accepter la situation telle qu'elle est, et d'en tirer le meilleur parti possible, en travaillant à élever et élargir la religion toujours davantage.

C'est du moins le parti auquel s'attache le Dr Downie, qui serait en Angleterre, remarque Higgs, un des piliers de l'Eglise large. Entre lui et Hanky se jouera l'avenir de la religion. Car le dogmatisme hypocrite et dominateur n'a pas de plus dangereux ennemis que ceux qui, sans l'attaquer ouvertement par la parole ou par la plume, lui donnent, comme il le fait, un tranquille démenti par toute leur existence, et le traitent avec indifférence. Si Hanky et

ses pareils l'emportent, ainsi que tout le fait prévoir, la religion devra disparaître un jour. Et comme George déclare n'y pas voir d'inconvénient, Higgs reprend :

« Mon cher enfant, votre religion, quoique fausse dans la lettre, peut être justifiée par son esprit, si la sagesse prévaut. Au cas où elle disparaîtrait, elle serait bien vite remplacée par les soins d'hommes qui mentiraient tout autant dans la lettre, et beaucoup plus dans l'esprit. Il faut un cœur pour faire équilibre à l'intelligence, comme une intelligence pour faire équilibre au cœur. De même que, dans la politique anglaise, il y a deux partis opposés qui ne peuvent prospérer si l'un d'eux est indûment affaibli, dans notre monde spirituel et intellectuel deux partis plus ou moins antagonistes sont également nécessaires. Ceux qui sont à la tête de la science nous en fournissent un; ceux que nous appelons les gens d'église constituent l'autre. L'un et l'autre ont leurs vices, mais nous ne pouvons pas plus nous passer de l'un que de l'autre, car chacun d'eux limite, autant qu'il est possible de le faire, les vices de l'autre. »

Alors, objecte George, vous voudriez nous voir défendre le culte du Fils du Soleil, sachant qu'il est mensonger? — « Quoi que vous fassiez, vous n'aurez pas la vérité absolue » — répond Higgs — « et si vous pouvez suivre le Dr Downie, c'est-à-dire vous débarrasser de votre merveilleux à dormir debout, idéaliser mon indigne personne, et faire de moi un clou où accrocher vos meilleures pensées, la religion du Fils du Soleil sera aussi près de la vérité que rien de ce que vous pourrez jamais concevoir... » (chap. 25).

Ainsi le jugement final de Higgs est conforme à la philosophie d'Ernest Pontifex. Mais dans les dernières pages du livre, le pessimisme s'accentue, en ce qui touche à l'avenir de l'Eglise. Hanky triomphe à Erewhon, et est canonisé, ainsi que son confrère Panky. Le Dr Downie, qui a décliné le même honneur, vieillit sans avoir fait beaucoup d'adeptes, perd son influence, et tombe en léthargie.

La *Nouvelle Visite à Erewhon* eut, à la grande surprise de son auteur, un rapide et vif succès. Entre 1872 et 1901, le public avait pris l'habitude et le goût d'une certaine liberté de ton, et ne se révoltait plus en voyant traiter avec désinvolture les sujets les plus sacrés. Le livre, cependant, souleva des protestations que Samuel Butler — il l'affirme — n'avait pas prévues. Il nie avoir voulu créer la moindre ressemblance entre son héros et le Christ, dans sa préface, et dans sa réponse au compte-rendu de Quiller-Couch. Il écrit à Mrs. J. A. Fuller Maitland (10 février 1901) : « Je

vous en supplie, croyez-moi, je n'ai jamais voulu faire aucune allusion au fondateur du Christianisme... je n'ai pas voulu me moquer du Christianisme — tout plutôt que cela »... Il a simplement tenté de montrer : « l'évolution d'un mythe », de « suggérer un parallélisme, non entre le Fils du Soleil et le Christ — cette idée ne m'est même jamais venue à l'esprit — mais entre les faits qui suivraient presque inévitablement un prétendu miracle, comme la disparition du Fils du Soleil, et les faits qui, ainsi que le croient tous ceux qui pensent comme moi, se sont agrégés autour du prétendu miracle de la Résurrection ». Dans la préface, écrite après l'achèvement du volume, il se déclare membre de l' « aile la plus avancée de l'Eglise large » : « ce que ceux qui lui appartiennent croient, je le crois » — dit-il — « ce qu'ils rejettent, je le rejette. Il n'est pas deux personnes qui pensent de même sur aucun sujet, quel qu'il soit; mais quand je m'entretiens avec eux, je me sens, pour tout ce qui compte, en harmonie avec leurs vues ».

Il faut, ici encore, faire la part de l'humour. Les membres avancés de l'Eglise large ont été accusés par les uns, loués par les autres, pour leur scepticisme et leur rationalisme à peu près absolu; de sorte que la profession de foi de S. Butler ne le compromet guère. L'assimilation instituée par lui, si limitée qu'elle soit dans sa pensée, pouvait être poussée beaucoup plus loin, et offenser en leurs sentiments de vénération beaucoup de consciences religieuses; il est significatif qu'il ne s'en soit pas aperçu, ou qu'il ait passé outre. Un partisan comme lui eût certainement paru peu désirable à un Maurice ou à un Kingsley. Car s'il est vrai que les idées de certains parmi les membres de l'Eglise large ne sont guère moins hardies que les siennes, leur façon de sentir la tradition et la légende chrétienne reste incompatible avec la logique inflexible et l'imagination audacieuse qui ont évoqué, comme en se jouant, le royaume d'Erewhon et ses destinées.

6

Idées Morales

Samuel Butler fait en somme de la religion une question de politique; l'authenticité des textes, la véracité de la doctrine lui

importent peu; il réserve entièrement la liberté de ses opinions et de ses sentiments, tout en admettant que, pour des raisons d'opportunisme, on doit, dans une certaine mesure, se plier aux usages.

Son scepticisme est-il universel? N'a-t-il d'autre règle de conduite qu'une sorte d'utilitarisme philosophique relevé d'humour? A-t-il conservé assez le sens et le culte de la vérité pour attacher à la sincérité son prix, et avoir une foi morale? Ou bien le devoir est-il aussi pour lui un calcul, basé sur l'intérêt général ou particulier, et dans lequel n'intervient aucun principe, aucune inspiration? Les idées d'obligation et de liberté sont-elles à ses yeux illusoires ou sans valeur?

Les mœurs et les lois d'Erewhon ne jettent sur sa morale qu'un jour indirect. Les citoyens de cet étrange royaume sont tenus pour responsables de leur état de santé et de leur prospérité; les gens bien portants, heureux et riches, sont comblés de bienfaits et d'honneurs; tandis que la honte s'attache à la maladie ou au malheur, et qu'une grave atteinte de diphtérie, de tuberculose ou de typhoïde, la ruine, ou un deuil trop sensible, sont passibles des tribunaux, et punis par les lois. Au contraire, les défauts ou les vices ne sont en rien considérés comme répréhensibles ou odieux; ceux qui en sont atteints sont soignés par des personnages très considérés, appelés auprès d'eux comme le serait chez nous le médecin auprès de malades; ils sont, dans les cas graves, soumis au régime, à la diète ou à la fustigation; et leur infortune suscite la sympathie, l'intérêt de tous leurs parents et amis. Aussi, tandis que l'on dissimule une indisposition, l'on se plaint volontiers d'irritabilité, de kleptomanie ou d'alcoolisme; et une jeune femme dont la mine trahit trop visiblement le précaire état de santé, n'a d'autre ressource, si elle veut continuer à être reçue dans la bonne société, que de simuler un goût immodéré pour la boisson.

Samuel Butler développe cette fiction avec une verve sèche et tranchante qui fait éclater le contraste qu'elle forme avec les habitudes de notre jugement et de notre sensibilité. Higgs rapporte plusieurs procès dont il fut témoin à Erewhon, donnant les arguments des avocats, et les « considérants » des juges. L'homme accusé d'avoir perdu une femme tendrement aimée, qui, en disparaissant, laisse à sa charge trois enfants en bas âge, est condamné à trois mois de travaux forcés; il aurait été plus durement traité si son avocat n'avait pu prouver qu'il avait assuré la vie de sa femme peu auparavant, et avait ainsi touché lors du décès une forte prime. L'orphelin que son

tuteur a ruiné pendant sa minorité est fustigé en punition de sa jeunesse et de son inexpérience. Le tuberculeux convaincu de récidive est envoyé aux travaux forcés à perpétuité.

Le caprice qui a présidé à ce renversement des valeurs semble inspiré par plusieurs courants de réflexions et d'impressions.

Tout d'abord, le sentiment qu'en dépit de nos principes opposés, nous agissons parfois ainsi. Il arrive parmi nous que la justice ou la société renforce les sanctions de la nature, selon l'expression du magistrat Erewhonien, et accable ceux qui sont déjà frappés. Comme dans le cas de l'orphelin dépouillé de ses biens, la jeunesse est lourdement punie de sa faiblesse. La condamnation d'un coupable n'est souvent qu'un réflexe de défense, justifié après coup par de laborieux arguments; et toute la pompe de notre magistrature n'est alors qu'hypocrisie et dérision. L'indignation, l'amertume que suscite cette constatation a donné naissance à la fiction; et l'humour de S. Butler est ici d'ordre moral.

Il est d'ordre intellectuel aussi, car le royaume d'Erewhon est florissant; le vice et le crime y sont combattus tout aussi efficacement que chez nous; et quant aux méthodes en cours pour la répression des maladies et des calamités, elles ont du moins pour résultat de faire disparaître les maux imaginaires, et de maintenir dans tout le pays un état sanitaire plutôt supérieur au nôtre; chacun en outre se déclare hautement satisfait de sa santé et de son sort, ce qui contribue beaucoup à répandre le bonheur. C'est une leçon de relativisme que nous donne l'auteur. Les idées morales et les lois d'Erewhon nous paraissent absurdes tout autant qu'injustes; elles sont opposées aux nôtres; et l'événement cependant semble prouver qu'elles les valent entièrement.

Le ressort du jugement qui est ainsi impliqué, c'est que notre notion de la responsabilité est erronée. Il est malaisé de savoir si Samuel Butler va jusqu'à refuser à cette notion toute substance, toute application possible, et s'il adopte sans réserves le déterminisme scientifique. Dans la préface de la deuxième édition, écrite en 1872, on lit: « Il a été soutenu par des hommes à l'opinion desquels je tiens, que je refusais d'admettre la responsabilité humaine. Quiconque commet cette infamie est un ennemi, et ne mérite pas de quartier. J'aurais cru être assez clair; mais j'ai fait quelques additions au chapitre des *Mécontents* qui rendront impossible, je crois, la persistance d'une pareille erreur. »

Or, quand on se reporte au chapitre désigné, on ne trouve pas

ce que l'on attendrait. Il contient au contraire une attaque en forme contre le droit que s'arroge la société de punir. Qu'elle se défende — soit! — mais pas plus qu'il n'est indispensable, et sans pédantisme moral, sans inutile apparat. La responsabilité y est bien affirmée, mais d'une façon qui ressemble à une mystification — dans le sens où elle signifie la capacité de répondre de ses actes et d'en subir les conséquences. La question de savoir si cette aptitude est fondée en morale, si elle est justifiée par l'exercice du libre-arbitre, n'est même pas posée.

Divers passages du livre suggèrent que le déterminisme s'était imposé à l'esprit de l'auteur, et dominait sa conception du monde et de la vie. Pour les Erewhoniens — écrit-il dans une page où, à l'ampleur et à l'originalité du style, on peut, semble-t-il, reconnaître l'expression de ses propres vues — l'avenir est tout entier « donné » comme le passé; il est en quelque sorte préexistant; et le déroulement du temps qui nous le révèle graduellement, est une illusion, due à l'infirmité de nos sens (chap. 19). Dans le « livre des Machines », il reprend la même idée; et il démontre que la volonté humaine est entièrement conditionnée avec une logique, une force, une virtuosité qui semblent révéler une conviction personnelle (chap. 25). Enfin l'intention satirique perce lorsque, prêtant des arguments aux plus sages parmi les âmes encore aux limbes pour dissuader celles de leurs sœurs qui ont le désir insensé de s'incarner, il décrit les effets de la liberté : « Souvenez-vous » — écrit-il — « que si vous entrez dans le monde, vous serez douées du libre-arbitre — que vous serez obligées de l'avoir, que vous n'aurez aucun moyen d'y échapper, que vous en serez les esclaves pendant toute votre vie, et devrez en toute occasion faire ce qui, à tout prendre, vous paraîtra le mieux sur le moment, que vous ayez raison ou tort. Votre esprit sera une balance à peser les motifs, et le plateau le plus chargé entraînera pour vous l'action. Votre sort dépendra de l'espèce de balance que vous aurez reçue à la naissance, des déformations qu'elle aura subies à l'usage, et des raisons particulières qui pèseront sur elle... Réfléchissez-y, et souvenez-vous que si vous venez à mal, vous n'aurez qu'à vous en prendre à vous-mêmes; car c'est de votre propre choix que vous venez au monde; et il n'y a aucune sorte de contrainte en cette affaire » (chap. 19).

Lorsque S. Butler conçut *Erewhon,* il était dans le premier enthousiasme de son initiation à la pensée scientifique; et il n'avait pas encore rejeté la doctrine Darwiniste de l'évolution. Son attitude

dut se modifier ensuite; car l'un des aspects de sa révolte contre cette théorie, est son recours à l'initiative de l'esprit, pour expliquer les changements survenus au cours du temps dans les espèces [19]). Ni dans *Ainsi va toute chair,* ni dans la *Nouvelle visite à Erewhon* il ne discute le libre-arbitre; mais il semble tacitement l'admettre en parlant sur ce point la langue du sens commun.

Cependant, il reste entre les applications courantes de la notion de responsabilité et celles qu'autorise la philosophie un si large écart; l'usage qu'il en faudrait faire, en raison et en sagesse, est si limité, comparé au rôle qu'elle joue dans notre grossière conception de la morale et de la justice, que Samuel Butler crut pouvoir rééditer *Erewhon,* en 1901, sans y rien changer. Et telle page de « *Ainsi va toute chair* », tel effort d'indulgence envers Theobald et Christina, est un rappel circonstancié, précis, conçu en termes quasi-scientifiques, des dépendances inévitables qui pèsent sur tout tempérament, tout caractère et toute destinée [20]).

La croyance en la liberté, si difficile à saisir et si restreinte que soit son action dans les faits, approfondit singulièrement la vie morale; et c'est avec une ardeur passionnée que S. Butler traite dans *Ainsi va toute chair* les questions dont il paraissait se jouer dans *Erewhon.*

Il distingue deux règles de conduite; l'une est à l'usage du commun des mortels, et l'autre réservée aux âmes d'élite. Il expose la première en l'appuyant sur une série d'arguments mi-plaisants, mi-sérieux, tous gravement développés, selon les procédés de l'humour — et ce sont ceux de la doctrine utilitaire [21]), si familière à tous les

---

[19]) Dans *La mémoire inconsciente* (1880), S. Butler insiste sur ce que chaque action contient de nouveauté, « pour cette raison du moins qu'entre elle et la précédente du même ordre, il y a eu une répétition de plus... Le changement est infime à chaque fois... mais une initiative, ou une décision aveugle, ou une illusion sont à la source du progrès... La mémoire ne dessine pas un cercle parfait, mais plutôt une spirale qui en diverge légèrement » (chap. 12).... Dans ses notes, il déclare que le conflit entre ceux qui ne voient que « hasard » et ceux qui ne voient que « sagacité » dans le monde est sous une autre forme celui qui divise les défenseurs de la nécessité et du libre-arbitre (*Ego and non ego*). Or, on sait que dans *Hasard ou sagacité* (1887) il met en relief le rôle joué dans l'évolution par la « sagacité » ou l'intention.

[20]) Chap. 26 et 63.

[21]) Il en rappelle les formules dans sa *Nouvelle visite à Erewhon,* chap. 13.

esprits de son temps. Soyez vertueux, et vous serez heureux, lit-on dans les modèles des cahiers d'écriture — la Bible a-t-elle jamais rien contenu de plus? — L'expérience ne nous apprend-elle pas qu'il n'y a point d'autre moyen pour distinguer le bien du mal que de rechercher ce qui conduit au bonheur? Le progrès s'est toujours réalisé par la voie des plaisirs, beaucoup plutôt que par celle des vertus austères. C'est pourquoi lorsque George Pontifex, âme mesquine et égoïste, tyrannique et bornée, quitte ce monde, fier de sa prospérité et de ses vertus, honoré comme un bon père et un bon citoyen, Mr. Overton n'est pas porté à le condamner:

« Jugez-le d'après n'importe quel idéal, et il s'écroule; mais jugez-le d'après une honnête moyenne, et vous ne trouverez pas grand reproche à lui faire... J'admets cependant, que quelques hommes trouvent leur bonheur à adopter ce que nous appelons un idéal moral plus haut. S'il en est ainsi, il leur faut se contenter de trouver dans la vertu sa propre récompense, et ne pas se plaindre s'ils s'aperçoivent que leur Don-Quichottisme est un luxe coûteux, qui ne rapporte rien, sauf en l'autre monde... Si clairement que nous voyions la fausseté du détail dans les récits qui racontent le développement de la religion chrétienne, une grande part de son enseignement restera aussi vraie que si nous en acceptions les détails. Nous ne pouvons pas servir Dieu et Mammon; escarpé est le chemin, et étroite la porte, qui mènent à ce que ceux qui ont une foi jugent le plus digne de leurs efforts; et il n'y a pas moyen de le dire mieux que la Bible ne l'a fait. Il est bon que quelques-uns pensent ainsi, comme il est bon qu'il y ait des spéculateurs dans le commerce, qui souvent se brûlent les doigts au cours de leurs entreprises; mais il n'est pas bon que la majorité quitte la voie moyenne et les chemins battus » (chap. 19).

En même temps qu'il défend la morale commune, la morale empirique, il la perce à jour. Il la défend cependant, et les arguments qu'il présente ne sont pas pure dérision. Car pouvons-nous — les meilleurs d'entre nous peuvent-ils — s'élever beaucoup au-dessus d'elle, sauf en de rares moments? L'auteur de *Ainsi va toute chair* ne le croit pas. Son réalisme est trop averti, sa clairvoyance trop impitoyable pour qu'il l'admette. Mais du moins nous pouvons ne pas prendre notre propre vertu trop au sérieux; nous pouvons chercher à voir, en toute humilité, de quels calculs et de quels instincts elle est faite. Butler proteste contre cet orgueil moral selon lequel l'intention seule compte en matière de conduite; à quels

veuglements un tel sentiment ne mènerait-il pas, s'il ne s'accompagnait du désir infatigable de s'éclairer? (chap. 80). Il insiste sur la part qui revient à l'inconscient dans nos décisions :

« Combien nous connaissons peu nos pensées! Nos actions réflexes, soit; mais nos réflexions réflexes! Et l'homme s'enorgueillit d'être conscient! Nous nous flattons de différer des vents et des vagues, de la pierre qui tombe, de la plante qui pousse sans savoir pourquoi, et des créatures errantes qui vont çà et là à la recherche de leur proie sans avoir, nous nous plaisons à le dire, les secours de la raison! Savons-nous donc si bien ce que nous faisons nous-mêmes, et pourquoi nous le faisons? Il y a quelque vérité, je le crois, dans cette opinion, si souvent mise en avant de nos jours, que ce sont nos actions et nos pensées les moins conscientes qui ont le plus d'influence sur nos vies et sur celles des êtres qui naissent de nous » (chap. 5)[22]). Et le merveilleux psychologue qu'est Samuel Butler se met à l'œuvre; patiemment, minutieusement, il démonte les ressorts de la sagesse bourgeoise, de la spiritualité ecclésiastique, de l'inquiétude juvénile — de l'égoïsme humain; il fait rayonner sur eux toutes les lumières de l'esprit; et il nous laisse en juger.

Avec Ernest Pontifex, nous passons au point de vue de ceux qui ne se contentent point de la vie moyenne et des chemins battus, de ceux qui veulent penser et agir par eux-mêmes. Lorsque, dans sa prison, il tourne et retourne la question du devoir, il s'éveille soudain avec un grand émoi au fait que la plupart des gens ne se soucient en rien de la vérité; ils croient instinctivement ce qui leur est commode, ce qui leur facilite la vie; ils ont pour eux le nombre, le succès, la satisfaction intérieure, c'est-à-dire toutes les sanctions de la morale empirique et rationaliste. Est-il donc vrai que les suffrages de la majorité puissent justifier n'importe quelle conduite — « fût-ce le cannibalisme, l'infanticide, ou même l'insincérité habituelle de l'esprit? »

Une protestation indignée jaillit du fond de lui-même — monstrueux, odieux mensonge!; « son pouls affaibli battit plus vite, et le sang monta à son pâle visage, comme cette haïssable conception de

---

[22]) On sait le rôle que joue l'inconscient dans la philosophie scientifique de S. Butler; c'est par lui qu'il explique la fixation et la transmission des acquisitions successives dans l'histoire des espèces. Il a donné un examen critique de l'Inconscient selon von Hartmann dans sa *Mémoire Inconsciente,* chap. 7 (1880).

la vie se présentait à lui avec toutes ses conséquences logiques. Ce n'était pas le fait que la plupart des hommes fussent des menteurs qui le révoltait — cela pouvait encore s'admettre; mais la pensée que le petit nombre de ceux qui n'étaient pas menteurs dussent le devenir. Il n'y avait plus d'espoir, s'il en était ainsi, et le plus tôt la mort viendrait serait le mieux ». Dans l'angoisse de son âme, il prie : « Seigneur, je n'en crois pas un mot — renforce et confirme-moi dans mon incroyance ». Il est faux, conclut-il, que le critérium de la conduite soit l'opinion de la majorité des gens raisonnables : « cette règle peut être prudente, et s'appliquer aux cas de beaucoup les plus nombreux; mais elle comporte des exceptions. Il se demanda alors qu'elles sont ces exceptions. Ah — c'était une question difficile; il y en avait tant; et les lois qui en décidaient étaient si subtiles parfois qu'on avait toujours commis et commettrait toujours des erreurs. C'était cela même qui empêchait que la vie ne fût réduite à une science exacte... l'instinct est en dernier ressort notre cour d'appel — et qu'est l'instinct? C'est un mode de foi dans l'évidence de choses qui échappent aux sens » (chap. 65).

Et ainsi, écrit l'auteur, mon héros en revint au point d'où il était parti à l'origine, à savoir que le juste doit vivre selon la foi. Mais cette foi, toute morale, et non religieuse — au sens ordinaire de ce mot, du moins — ne sera plus jamais pour lui imposée du dehors et passivement acceptée. Ce sera une inspiration, une création du meilleur de lui-même, compatible avec le plein exercice de toutes ses facultés. Même lorsqu'il revient aux formules et aux rites de l'église, il le fait dans un esprit qui sauvegarde sa liberté intérieure — les titres royaux de son âme. Garder une claire conscience de ce qui se passe en soi et des motifs auxquels on obéit, telle est pour lui la première règle. Ceci établi, il « tranche les nœuds gordiens de la vie sans scrupules quand il le faut; il ne recule devant aucune conclusion en théorie, et devant aucun illogisme dans la pratique, mais à condition que l'illogisme soit prémédité, et commis en connaissance de cause » (chap. 85).

Ce qui justifie aux yeux d'Ernest Pontifex ces illogismes conscients, l'auteur ne nous le dit pas explicitement; mais à deux reprises, les termes dont il se sert donnent à penser que ce sont des considérations d'humanité et de charité (chap. 68 et 86). Il avait trop médité sur l'évolution pour que l'avenir de la race ne lui parût pas devoir être notre premier souci. « Si l'on nous demandait » — écrit son héros — « de construire une théorie positive, nous pren-

drions comme pierre angulaire l'éducation des générations futures. Nous voudrions que cette préoccupation fût toujours présente, consciemment ou inconsciemment, à l'esprit de tous, comme la foi centrale d'après laquelle ils doivent vivre, se mouvoir, exister ; comme une pierre de touche qui doit révéler le bien et le mal, en ce qui favorise cette tâche, ou ce qui la contrarie. Que l'homme reçoive une bonne éducation et en donne une bonne à son tour ; que son aspect, son visage, ses mains, ses pieds, sa voix, ses manières, ses vêtements, en attestent, de telle sorte qu'on ne puisse le voir sans en être persuadé, tel est le but auquel il faut viser ; et de même pour la femme. Le plus grand nombre possible de ces hommes et de ces femmes bien élevés, et leur plus grand bonheur, tel est le plus haut bien ; à cette fin doivent tendre, directement ou indirectement, les gouvernements, les conventions sociales, l'art, la littérature et la science. Les saints et les saintes sont ceux qui ne l'oublient jamais, ni dans le travail, ni dans le délassement » (chap. 85).

La formule qu'emploie Samuel Butler rappelle celle des moralistes utilitaires : le plus grand bien possible pour le plus grand nombre possible d'individus ; mais il se sépare d'eux radicalement ; car, outre qu'il a recours en dernier lieu à l'intuition, et non à l'empirisme ou à la raison, la tâche à remplir est pour lui avant tout la formation et l'élargissement d'une élite. Et ses idées s'apparenteraient ainsi plutôt à celles que Nietzsche devait mettre à la mode quelques années plus tard ; il semblerait esquisser à l'avance la théorie du surhomme, si sa pensée ne se rattachait beaucoup plus simplement et plus directement à la tradition anglaise. Il invoque la conception du « gentleman » comme l'idéal le meilleur qu'on puisse se proposer, à condition de viser, non seulement à la réaliser en soi-même, mais à la perfectionner toujours davantage, et à la répandre insensiblement par l'exemple.

Son opinion sur le libre arbitre, sur le mérite et le démérite, a pu évoluer ; mais sa notion du bien n'a jamais varié ; car on la trouve dans le premier *Erewhon* chez les adorateurs de la déesse Ydgrun, personnification de l'honneur et des vertus sociales. Les « Ydgrunites » ne sont d'ailleurs pas esclaves de leur divinité ; et, dans les cas difficiles, ils doivent agir selon leur inspiration propre, au besoin à l'encontre de ses lois ; mais ils ne doivent jamais les violer à la légère. Dans le second *Erewhon,* ce sont à peu près les mêmes éléments qui s'harmonisent en Mrs. Humdrum ; elle joint au plus fin bon sens, au plus aimable effacement de soi, à la modération

et à la sagesse de l'âge, le courage moral, et la liberté de jugement. Son nom qui, en anglais, suggère banalité et routine, comme celui d'Ydgrun, la déesse des conventions[23]), n'a pas été choisi sans intention. S. Butler a voulu marquer ainsi que, malgré l'indépendance de sa pensée, sa théorie de la conduite n'a rien de révolutionnaire; elle coïncide dans une très large mesure avec la morale courante; et si elle en rejette parfois les formes superficielles ou figées, c'est parce qu'elle vise à la vivifier et à la purifier, en remontant aux sources d'où elle a jailli.

7

Idées Sociales

Les idées sociales de Samuel Butler sur la propriété semblent conformes à l'opinion économique régnante. Il savait le prix de l'argent; la dépendance où il se sentit d'abord vis-à-vis de ses parents, l'obligation de renoncer pendant des années à ses occupations préférées, des embarras financiers répétés jusqu'à ce que l'héritage paternel, en 1886, lui eût apporté l'aisance, le lui avaient enseigné. La condition matérielle de ses personnages occupe une part importante de son attention. Le mépris de la fortune lui eût paru naïveté, sottise ou faux idéalisme. Qui gagne de l'argent, écrit-il dans *Erewhon*, démontre par là qu'il rend service à la société; sans quoi pourquoi le payerait-elle? N'est-elle pas elle-même le seul juge de ses propres intérêts? L'homme qui a fait une fortune colossale dans la bonneterie, et a réussi par son énergie à réduire d'une infime fraction de centime le prix des objets de laine, vaut dix philanthropes. A Erewhon, les industriels et les commerçants qui ont su s'enrichir sont officiellement et publiquement récompensés par des primes, ou par la remise de l'impôt. Cette sanction que, sous des formes diverses, notre société n'ignore pas, n'est pas la plus conforme à leurs mérites ou à leurs besoins; mais le fait qu'ils ont su s'élever au-dessus de la médiocrité est, aux yeux de l'auteur, tout à leur hon-

---

[23]) Anagramme de Grundy.

neur. Une partie de la sagesse d'Alethea Pontifex consiste à vivre largement, tout en économisant une bonne partie des rentes qu'elle tient de ses parents, et qui passeront après elle à son neveu. Grâce à sa prudence, Ernest est riche et indépendant; il peut s'offrir les plaisirs artistiques et le luxe qu'il aime.

Samuel Butler ne met pas en question le droit de posséder, de capitaliser, d'hériter et de tester. Le sort de ceux qui ne peuvent avoir leur part dans la distribution des richesses, le problème de la misère, ne semblent pas l'avoir préoccupé. Les assises de la société n'ont rien à craindre de lui; et Ernest Pontifex est, en politique, un « conservateur ». Il faut voir dans cette attitude, qui répond si peu à l'esprit de critique et de négation qu'il montre en d'autres domaines, une réaction instinctive; il sentait le danger de soumettre les bases de l'ordre social à l'action dissolvante de sa pensée; il faut y voir encore une sorte de pessimisme en ce qui concerne le fond même de la nature humaine. « Nous ne pouvons pas sérieusement contester le mérite qu'il y a à être le fils d'un millionnaire », écrit-il, « sans mettre en péril des droits auxquels nous tenons; s'il en était autrement nous ne laisserions pas celui-ci garder son argent une demi-heure de plus — nous le prendrions pour nous. Car il est vrai que la propriété est le vol; mais il est vrai aussi que nous sommes tous voleurs, ou voudrions l'être; et nous avons trouvé indispensable d'organiser nos vols, comme nous avons trouvé nécessaire d'organiser la satisfaction de nos appétits sensuels ou notre vindicte. La propriété; le mariage; la loi; ce qu'est le lit à la rivière, la règle et la convention le sont à l'instinct; et malheur à celui qui se mêle de toucher aux rives, pendant que coule le flot » (*Erewhon*, chap. 12).

Sur la question de l'éducation et sur celle du mariage, cependant, Samuel Butler a eu cette audace. Il avait gardé de son enfance un souvenir pénible; il s'éleva contre la notion des rapports entre parents et enfants, dont il avait souffert.

Le mythe des âmes à naître expose l'étrange métaphysique qu'impliquent à ses yeux notre hiérarchie et notre discipline familiale; et les coutumes qui dérivent de ce mythe sont comme la transcription inattendue des nôtres. L'enfant est tenu pour responsable de sa naissance, ainsi qu'on l'a vu déjà; c'est de sa propre initiative qu'il apporte à ses parents des soucis, des tracas, des charges sans nombre; sa nature est essentiellement corrompue et perverse; telles

sont les vérités solennellement proclamées peu de jours après sa venue au monde, en une cérémonie dans laquelle il figure, et qui rappelle notre baptême. On lui demande de répéter cette déclaration lui-même, lorsqu'il arrive à l'adolescence, en une profession de foi dont les termes sont arrêtés d'avance, et qui correspond à peu près à celle de la première communion ou de la confirmation. Le résultat de ces idées et de ces pratiques, dit l'auteur, c'est que les sentiments entre parents et enfants n'ont pas la cordialité et la chaleur qu'on leur voit parmi nous; et les preuves qu'il en donne rappellent les laideurs, les tristesses dont il avait été la victime ou le témoin.

Une autre cause du mal, dit-il, c'est que les enfants restent à la charge de leurs parents beaucoup plus longtemps qu'il n'est nécessaire, jusqu'à un âge où ils ont légitimement des besoins d'argent et devraient être indépendants. Cela provient entièrement de la fausse éducation qui leur est donnée; ce qu'on leur enseigne leur est parfaitement inutile; et on les rend à plaisir impropres à la vie au lieu de les y préparer. Après avoir appris à lire, écrire et compter, ils devraient immédiatement commencer à acquérir les rudiments du métier qui sera leur gagne-pain. Mais les coutumes, les préjugés, les institutions d'Erewhon s'y opposent. Les écoles de ce pays sont un déni au bon sens. Higgs dans son second séjour y visite un « Institut de perversité »; on y applique quelques maximes du Fils du Soleil, ingénieuses déformations de l'Evangile ou de la morale utilitaire; et on s'efforce d'inculquer aux enfants, par une casuistique et des procédés disciplinaires assez peu éloignés des nôtres, l'insubordination, l'égoïsme, l'art de l'équivoque et du mensonge. Surtout, il étudie le fonctionnement des « Collèges de déraison », et les décrit minutieusement dès son premier récit.

Leur siège est à Bridgeford, éloquente combinaison de noms vénérés par tout Anglais cultivé. Et les anciens bâtiments de cette ville avec leurs tours, leurs flèches, leurs arcades, leurs cours et leurs parcs pleins de verdure et de fleurs, évoquent les collèges d'Oxford et de Cambridge. On y enseigne la « science hypothétique », et le « langage hypothétique », considérés comme les meilleurs moyens de développer les jeunes intelligences et de les rendre aptes à la vie. Sous ces désignations transparentes, Samuel Butler révise les titres des mathématiques et des langues classiques au rôle qu'elles jouent dans notre culture. On y enseigne encore la Déraison dans

ses deux branches principales — l'art d'éluder et l'inconséquence; et les sophismes, mêlés de sages et fines remarques, par lesquels sont justifiées la faveur et l'importance accordées à cette philosophie spéciale ou à cette logique à l'envers, sont en quelque mesure une anticipation et une critique de ce qui devait s'appeler plus tard le pragmatisme.

D'autres notes, plus rapides, éveillent encore des échos suggestifs. On décourage systématiquement l'originalité à Bridgeford — est-il rien de plus inutile, dangereux, anti-social, contraire aux bonnes manières? Par tous les moyens on favorise la passivité mentale, la faculté d'acquiescence, la médiocrité. La Société pour la destruction des connaissances inutiles, et celle qui se consacre à faciliter l'oubli du passé, sont parmi les associations savantes les plus réputées du lieu. La crainte de déroger aux mille règles de la bonne tenue sociale, morale et intellectuelle a développé chez les professeurs une maladie spéciale; la plupart d'entre eux refusent d'exprimer un avis net sur quoi que ce soit, à l'exception du temps qu'il fait, de ce qui se mange et se boit, des excursions ou des sports: « cette crainte de se compromettre est un mal mortel » — écrit Samuel Butler; — « et la contagion s'en est répandue dans tous les collèges. Après peu d'années, l'atrophie des opinions survient inévitablement; et les malades deviennent complètement insensibles à tout ce qui dépasse l'aspect superficiel des choses ou les circonstances matérielles dans lesquelles ils se trouvent...; ils ne semblent d'ailleurs pas particulièrement malheureux, car aucun d'eux ne soupçonne qu'il est en réalité plus mort que vivant ».

Ainsi l'idéal de culture en honneur à Bridgeford donne sa mesure, et tue, là où il devrait vivifier.

Dans *Ainsi va toute chair,* Samuel Butler revient à l'éducation dans la famille. On se rappelle l'entière absence de sympathie de Theobald et Christina pour les besoins élémentaires de l'enfance, et la tyrannie qu'ils exercent à leur foyer. La théorie du péché originel; la croyance en la perversité inhérente de l'âme, tant que la grâce ne vient point corriger la nature; la notion du droit sacré qu'exerce le père de famille, et du devoir d'obéissance qui incombe à ses descendants; la certitude de posséder la vérité, et de recevoir les lumières du Tout-puissant — telles sont les causes qui ont aggravé chez le pasteur de Battersby et sa femme les différences inévitables entre les générations, entre les âges de la vie, et en ont rejeté tout

le poids sur les frêles épaules de leurs enfants. Entre Theobald et les deux plus jeunes, une sorte d'accord peut s'établir ; ils n'ont point d'indépendance, et entrent assez facilement dans les idées et les sentiments de leur père pour les flatter de bonne heure. Mais Ernest, chez qui l'instinct de Theobald devine de sourdes résistances, est son souffre-douleur. On a vu comment l'opposition de leurs tempéraments aboutit à une rupture. Samuel Butler, d'ailleurs, ramène le fils au lit de mort de sa mère ; et lorsque Christina se trouble à la pensée de comparaître devant le trône du juge éternel, c'est lui, l'incroyant, qui, en lui parlant le langage de sa foi puérile et vaine, sait trouver et répéter les mots qui calment ses alarmes.

Les idées d'Ernest Pontifex restent profondément colorées par le souvenir de son enfance. Il n'en veut point au passé, et ne garde pas d'amertume au cœur, nous assure-t-on. Mais il se demande si la famille est autre chose qu'« une survivance du principe plus logiquement incarné par les animaux composés, et qui est incompatible avec un haut développement des individus » (chap. 24) ; tandis qu'Overton, en une autre boutade, regrette que les parents ne disparaissent pas à la naissance de leurs rejetons, chez les hommes comme dans certaines espèces animales (chap. 18).

Lorsqu'Ernest est père lui-même, il ne croit pouvoir mieux agir vis-à-vis de ses enfants qu'en les mettant en pension loin de lui, chez de braves marins au bord de la mer. Il les laisse grandir selon leurs instincts et leurs goûts spontanés, tout près de la nature, sans leur infliger de culture livresque. « Si je les gardais avec moi, dit-il, je serais aussi injuste envers eux que mon grand-père envers mon père, ou mon père envers moi ». Son fils et sa fille s'aperçoivent de son existence uniquement parce qu'il a soin de combler généreusement leurs désirs.

Cette solution du problème a tous les caractères des satisfactions que l'on se donne en imagination. *Ainsi va toute chair,* qui est en grande partie une autobiographie, devient dans les derniers chapitres une revanche que l'auteur prend sur la réalité. La question du mariage y est traitée dans le même esprit — sans grand souci des vraisemblances ou des conséquences.

Samuel Butler ne s'est jamais marié. Il n'était pas misogyne. Il fut en commerce intellectuel et en rapports d'amitié avec des femmes distinguées ; et le caractère d'Alethea Pontifex prouve qu'il n'avait pas de préjugé contre leur sexe. Il n'était pas incapable de

sentiment; son roman est tout animé d'une passion contenue. Il ne se refusait pas aux émotions — le cours de ses amitiés et de ses liaisons, tant masculines que féminines, en fait foi. Mais il était, par nature, difficile, dans les deux sens du mot. Sa sensibilité n'était pas spontanément en accord avec celle de ses semblables; elle s'exprimait par des voies indirectes, imprévues et déconcertantes; le divorce entre le sentiment et la réflexion se produisait chez lui avec une facilité, une fréquence inusitée; et ce qu'il gagnait ainsi en lucidité, en force, en indépendance et en désintéressement, il le perdait en intuition des cœurs, en puissance de persuasion. Il cherchait à éveiller, à provoquer, plutôt qu'à flatter et séduire. Il blessait inévitablement bien des susceptibilités. Il ne devait ni éprouver, ni faire naître aisément la sympathie.

Pour apprécier ses rares mérites d'esprit, la délicatesse et la générosité de sa sensibilité inégale, ombrageuse et compliquée, il fallait d'abord lui faire un large crédit. Il eut en son âge mûr et sa vieillesse, dans la jeune génération, parmi ceux qui vénéraient en lui un aîné, un vétéran de la plume et de la pensée, des amis dévoués, des admirateurs enthousiastes. Mais il ne semble pas en avoir gagné beaucoup parmi ceux qui pouvaient attendre de lui un hommage ou des égards. Les particularités de caractère qui ont contribué à faire de lui longtemps, dans le monde littéraire et scientifique, un isolé, ont sans doute influencé aussi sa vie privée.

Il rencontra cependant une âme sœur. Pendant quinze ans, il correspondit avec Miss Savage, lui confia ses pensées, lui soumit ses écrits. Avec une absence de réserve caractéristique, il déclare dans ses notes, dans ses vers, qu'il ne tenait qu'à lui de l'épouser. Mais il semble que ses exigences d'artiste aient paralysé ses sentiments; elle n'était ni jeune, ni belle; il se déroba à tout engagement; et elle ne joua d'autre rôle dans sa vie que celui d'inspiratrice et de conseillère.

Il se montra donc rebelle au mariage; et il paraît avoir conçu avec peine la possibilité d'une autre attitude. La question était, tout compte fait, environnée de trop de difficultés. Mr. Overton, cet autre lui-même, dans *Ainsi va toute chair,* est un célibataire déterminé: Alethea Pontifex garde jalousement son indépendance et n'a que moqueries pour l'état conjugal. Ernest ne se marie que par un coup de tête. Il épouse une servante, qui boit, et ferait de sa vie un enfer si, providentiellement, elle n'avait contracté un autre mariage antérieurement, ce qui le délivre d'elle. Elle lui laisse le soin de ses enfants; et il s'acquitte ainsi de tous les devoirs que comporte

l'existence, il en parcourt le cycle et contribue à la formation de la génération suivante, tout en se dégageant d'une attache fâcheuse.

Dans sa *Nouvelle visite à Erewhon,* Samuel Butler attaque plus directement la conception traditionnelle de la famille. La naissance illégitime de l'enfant d'Yram est considérée comme le plus heureux des événements par elle, par son mari, par son fils lui-même, et tous ceux qui le connaissent. Yram est, au sein de sa nombreuse famille, la meilleure des épouses et des mères, la plus honorée des femmes; dans la situation délicate où elle se trouve vis-à-vis de son mari, de son ancien ami et de son fils, elle les voit rivaliser de courtoisie et d'affection respectueuse à son égard.

Il ne faut pas accorder trop d'importance à cette fantaisie; et Samuel Butler n'a point donné aux problèmes sociaux la même attention qu'aux questions religieuses et philosophiques. Il a cependant pris position avec l'indépendance et la vigueur qui lui sont propres. « Mes amis se plaignent » — a-t-il écrit — « de ce qu'ils ne savent jamais si je plaisante ou si je suis sérieux dans ce que je dis — ma réponse est : profondément sérieux; et plutôt trop que pas assez ». Si légères et aventurées que soient les formes de sa pensée, en effet, on y sent une ardeur intérieure qui leur donne du mordant ou de la véhémence; les émotions, les douleurs, les anxiétés qu'il a traversées et réprimées frémissent dans ses boutades sur la société et la famille. Ses vues les plus paradoxales ne sont point arbitraires; elle peuvent ne répondre que partiellement à la complexité des faits, mais elles sont libres, hardies, et portent loin. Elles se rattachent à sa philosophie générale.

Il était, par tempérament, individualiste. Cette disposition s'accordait naturellement avec les théories des philosophes utilitaires sur le droit de propriété, la richesse, les valeurs sociales; et il a dans l'ensemble implicitement accepté leurs conclusions. Son attitude est cependant distincte du fatalisme économique que cette école a répandu avec tant de succès; ce fatalisme était allié à une politique « libérale »; et S. Butler est, tout compte fait, du parti opposé. Bien qu'il ait été influencé par les idées ambiantes, ce sont ses réflexions personnelles qui motivent ses décisions. Dans la conclusion de *La Vie et l'habitude,* il déclare trouver dans l'univers un enseignement de modération et de prudence. L'adaptation, l'assimilation ne se font que lentement, dit-il; et « la nature est nettement en faveur d'un conservatisme passablement libéral, plutôt que d'un libéralisme conservateur ».

En ce qui concerne l'éducation et le mariage, les circonstances de sa vie et les particularités de son caractère lui ont inspiré une attitude contraire. Son individualisme, qui avait trouvé son compte dans la conformité, s'exprime ici par la révolte. Il rejette les disciplines traditionnelles. Il proteste contre leur tyrannie — dans la pratique, par l'abstention; dans ses écrits, en contestant notre système de culture; en plaidant la cause de l'enfance opprimée; en dévoilant sans pudeur les injustices, les contraintes, les griefs qui ternissent souvent les relations de famille; et en se jouant, à l'occasion, des devoirs qu'elles impliquent.

Cette révolte est d'ailleurs autre chose qu'une simple réaction d'impatience et d'égoïsme. Si S. Butler a senti vivement le conflit entre les générations, s'il a fait bon marché de la dette qu'a l'individu envers le passé, s'il a voulu l'émanciper des contraintes anciennes, c'est que, dans sa conception de la vie, l'explication, la raison dernière des choses, n'est point derrière nous mais en avant; il a rejeté le mécanisme et réintroduit la finalité dans le monde; le présent compte peu à ses yeux; le passé moins encore; c'est l'avenir qui est tout. Les hommes sont à l'espèce ce que les feuilles sont à l'arbre — qu'importent celles qui se dessèchent et tombent? Le meilleur de la sève gonfle déjà le bourgeon qui s'épanouira à la saison prochaine. Théoriquement du moins, son individualisme est associé au souci de l'espèce — ce qui est une sorte d'altruisme; il est associé au respect et au culte des forces ignorées, des forces aveugles, des forces d'avenir que chacun de nous porte en soi [24]).

8

La religion de S. Butler

Samuel Butler a esquissé une religion. Ses curiosités d'esprit, son goût pour les idées, son sens de l'humour lui procuraient trop de joies et d'amusement pour qu'il fût d'humeur sombre ou amère; il est peu d'auteurs moins portés aux vains regrets; son tempérament

---

[24]) On trouve ce point de vue sous-entendu dans mainte page de *Ainsi va toute chair,* notamment, chap. 18, 33 et 72.

et son caractère sont ceux d'un optimiste. Il ne pensait pas cependant que l'existence se suffit à elle-même.

On a vu qu'il considérait la notion de l'au-delà comme liée à la qualité d'homme (*Erewhon,* chap. 15). Dans le discours destiné à dissuader les âmes de chercher à s'incarner, il expose avec une éloquence sobre et forte les limitations et les tristesses inhérentes à la vie — les hasards qu'il faut encourir; la condamnation à mort qui nous frappe du fait même de notre naissance; l'esclavage où nous sommes à l'égard de notre passé, de notre milieu, de notre constitution; la torture d'assister impuissant à l'usure de nos facultés à mesure que nous avançons en âge: « est-il aucun plaisir qui vaille d'être acheté au prix des misères de la décrépitude?... Souvenez-vous qu'il n'est pas un homme de quarante ans qui ne souhaiterait rentrer dans les limbes que vous aspirez à quitter, s'il pouvait le faire décemment et avec honneur. Pensez-vous en trouver un qui consentirait à naître de nouveau, et à recommencer sa vie, si on le lui offrait? — N'en croyez rien. Si l'on pouvait altérer le passé de façon à nêtre jamais né, ne voyez-vous pas qu'on serait trop heureux de le faire? » Et cette dénonciation des maux de l'existence s'achève par un émouvant rappel des malédictions proférées par Job, par une aspiration au sommeil suprême que ne peuvent troubler les méchants, et dans lequel ceux qui sont las trouvent à jamais le repos.

On ne peut douter que la réalité, à la regarder en face, eût paru très laide à S. Butler, si elle n'avait été transfigurée par quelque idéal. Mais il avait assez de ferveur intérieure pour voir dans les choses un principe de beauté, et pour vénérer dans l'univers une providence.

Il ne l'a pas toujours conçue de la même façon. Dans quelques articles publiés par l'*Examiner* en 1879 et réunis en un volume intitulé le *Dieu connu et le Dieu inconnu,* il avait fondé sa religion sur la généralisation de quelques faits biologiques. Chaque être vivant, dit-il, est une cellule du Dieu connu; et sa vie totale est analogue à la nôtre comme l'arbre obéit aux mêmes lois générales que la feuille. Nous le percevons par tous nos sens, dans tout l'univers animé : « les théologiens rêvent d'un Dieu siégeant au-dessus des nuages, parmi des chérubins qui sonnent de la trompette en sa présence, et obéissent à son caprice comme s'il était quelque despote oriental; mais nous lui donnons pour trône l'aile des oiseaux, les pétales des fleurs, les visages de nos amis, et, dans tout ce qui vit sur terre, ce qui nous cause le plus de ravissement. » Au-dessus de ce « Dieu

connu », l'impossibilité de découvrir l'origine de la vie amène à supposer l'existence d'une autre puissance supérieure et lointaine; l'analogie conduit d'autre part à attribuer aux mondes stellaires un développement comparable à celui du système solaire, et donc autant de dieux semblables au nôtre qu'il y a d'étoiles au ciel; ce sont à leur tour les cellules du Dieu inconnu, qui les comprend, les conditionne et les domine tous.

Samuel Butler semble avoir dans la suite renoncé à cette pluralité de dieux. Dans les maximes du Fils du soleil, qui sont lues solennellement à Erewhon, il n'est plus question que d'une divinité, celle à laquelle, selon ses termes : « mon père le soleil, la lune et toutes les planètes qui gravitent autour de mon père sont comme une simple cellule de nos corps à nous-mêmes. »

Plus étroitement qu'auparavant, il l'enveloppe de mystère; il affirme son existence en termes sibyllins qui semblent en faire une abstraction de l'esprit : « Dieu est le support sans support de toute pensée, de toute chose et de toute action, si bien que ceux qui disent qu'il y a un dieu mentent, à moins qu'ils ne veuillent dire aussi qu'il n'y a pas de dieu; et que ceux qui disent qu'il n'y a pas de dieu mentent, à moins qu'ils ne veuillent dire aussi qu'il y a un dieu. »

Il s'élève contre l'anthropomorphisme: « Dieu vit et se meut dans tous les atomes, à travers tout l'univers. C'est pourquoi il est faux de penser à lui comme à une personne, sauf à la façon dont un homme qui se noie s'accroche à une paille... Nous ne sommes jamais aussi éloignés de lui que lorsque nous lui attribuons une forme et des attributs humains. »

Samuel Butler, dans *Le Dieu connu et le Dieu inconnu*, ne se montrait pas panthéiste, puisque la divinité ne résidait, pour lui, qu'en ce que nous aimons dans l'univers; il ne l'est pas davantage, en exposant la doctrine qu'ont prêtée au Fils du soleil les théologiens d'Erewhon; mais la foi qu'il propose est franchement naturaliste. « Dieu n'est dieu pour nous qu'aussi longtemps que nous ne pouvons pas le voir » — dit-il; — « quand nous sommes sur le point de l'apercevoir, il s'évanouit, et à sa place nous contemplons la Nature ».

Ce naturalisme laisse à l'esprit un rang privilégié : « l'univers est pénétré par l'esprit de Dieu; l'esprit de Dieu est dans tout ce qui est doué de conscience à travers le monde. Il n'y a d'autre Dieu que l'univers, et l'homme en ce monde est son prophète » — lit-on encore; et, plus loin: « la vie consciente de Dieu, naissante, en ce qui concerne ce monde, dans l'infusoire, adolescente dans les mammifères supé-

rieurs, touche à la maturité en l'homme. Tous ces êtres vivants sont partie les uns des autres, et partie de Dieu. C'est pourquoi, de même que l'homme ne peut pas vivre dans ce monde sans Dieu, Dieu ne peut pas vivre dans ce monde sans l'humanité. »

Cette religion, qui se présente comme un effort suprême pour harmoniser nos connaissances les plus générales, est aussi l'expression la plus haute de notre idéal moral : « Nous sommes plus près de Dieu que jamais quand nous le concevons comme l'expression la plus parfaite de la bonté, de la sagesse et de la puissance à laquelle l'homme puisse atteindre; mais nous ne pouvons pas nous élever vers lui plus haut que notre meilleur moi. — Si nous parlons mal de Dieu dans notre ignorance, cela peut nous être pardonné; mais si nous parlons mal de son Esprit Saint, qui réside dans les hommes et les femmes de bien, nous ne serons pas pardonnés » (*Nouvelle visite à Erewhon,* chap. 15).

La doctrine du Fils du soleil apprend à chercher Dieu d'abord et surtout dans l'humanité; elle enseigne le respect des meilleurs et le culte de ce que nous sentons de plus haut en nous. On se rappelle que le bien, pour Samuel Butler, ne se peut déterminer en dernier ressort que par un acte de foi; sa religion est ainsi associée à une intuition, à une divination du cœur; mais elle reste conforme au rationalisme aussi loin qu'il étend son domaine; et elle s'affirme ensuite comme un instinct, un sentiment, non comme un dogme ou une révélation.

Sans entrer dans aucune théorie mystique sur les rapports de l'âme et de la divinité, elle nie que la mort, la dissolution de la personnalité signifie anéantissement [25]). N'étions-nous pas partie de notre Dieu pendant la vie, et ne le restons-nous pas, sous d'autres formes? La conscience n'est pas indispensable à l'existence, et nous conservons le meilleur de la vie tant que nous exerçons une action sur d'autres hommes, tant que notre souvenir subsiste en eux (*Nouvelle visite à Erewhon,* chap. 11). L'argumentation de S. Butler pourrait paraître insuffisante ou sophistique s'il n'ajoutait qu'il n'a pas l'intention de retirer à la mort son aiguillon — ce serait diminuer le prix de la vie. L'attitude qu'il voudrait répandre est le tranquille renoncement de la femme au cœur tendre et résigné qui a fait graver sur

---

[25]) Sur la nature réelle de la mort dans l'adaptation continue des individus et de l'espèce aux conditions de la vie, voir dans *Ainsi va toute chair* quelques expressions caractéristiques, chap. 53 et 69.

sa tombe à Erewhon : « Je m'endors dans le plein et certain espoir que mon sommeil ne sera pas interrompu, et que, quoique je doive tout oublier, cependant, je ne serai pas entièrement oubliée, mais continuerai, dans les pensées et les actions de ceux que j'ai aimés, cette vie que je me suis efforcée d'avoir en eux, tant que le pouvoir en a été laissé à mon affection » (*Nouvelle visite à Erewhon,* chap. 10).

Telle est la seule chance de survie qui nous soit certainement accessible. Mais la science, si elle détruit les mirages, ne ferme aucun horizon; et son dernier mot n'est pas une négation. Reprenant le mythe étrange des âmes à naître, Samuel Butler en tire une sorte de parabole. « Ces âmes », lit-on dans les maximes du Fils du soleil, « n'ont connaissance d'aucune autre existence que la leur, et n'en peuvent concevoir aucune autre; celles d'entre elles qui sont nées sont, pour elles, ce que sont pour nous les morts; elles ne savent même pas que leurs mères sont vivantes; encore moins, que leurs mères furent jadis ce qu'elles sont à présent. Pour un embryon, une mère est seulement le milieu dans lequel il se trouve; et il la regarde comme nous l'univers inorganique qui nous environne ». Leur grande terreur est la crainte de la naissance: « car elles doivent quitter le seul état qu'elles puissent concevoir comme la vie, et entrer dans un sombre inconnu qui, pour elles, signifie le néant. Quelques-unes, il est vrai, maintiennent que la naissance n'est pas la mort, comme le croient toutes les autres, et qu'il est pour elles une vie au delà des entrailles de leur mère, dont elles ne savent rien, mille fois plus riche qu'elles ne sont capables de l'imaginer. Mais la plupart hochent leurs têtes encore sans forme, et disent qu'il n'y a pas de tout cela une preuve qui soutienne un instant l'examen... » Non, disent-elles, incrédules, « quand nous naissons, nous naissons, et c'est la fin de tout... »

« Cependant à l'heure de la naissance, alors qu'elles ne peuvent plus revenir pour le dire aux autres — ciel! — elles découvrent qu'il n'en est pas ainsi » (chap. 15).

L'espoir ainsi obscurément suggéré est impossible à concevoir clairement dans l'état actuel de nos facultés. Mais nos facultés, comme nos organes, sont susceptibles de se modifier profondément; il n'y a pas de doute que Samuel Butler l'ait cru; ses méditations sur l'évolution l'y amenaient tout naturellement. Il ouvre une perspective sur cette transformation future, en déclarant dans ses « notes » qu'au-dessus du monde inorganique et du monde organique, « un troisième règne est actuellement en voie de développement

— le règne sur-organique, dont nous voyons le germe dans l'aspect le moins pratique et le plus émotionnel de notre nature. » Dans un monde surorganique, les notions de vie et de mort perdraient le sens que nous leur donnons, et leur opposition s'évanouirait (*On Vibrations*).

Ce sont là de bien vastes spéculations. Le fait que Samuel Butler les a incorporées à son roman et à ses satires sociales montre à quel point son œuvre imaginative est pénétrée de pensée. L'idée de l'évolution est au fond de sa morale, de sa sociologie, de sa religion, et inspire les fictions par lesquelles il les a exprimées. Cette idée, il ne l'a point passivement acceptée des savants et des philosophes contemporains. En un certain sens, il est revenu à une théorie qui avait été abandonnée, puisque Lamarck, pour ne parler que de lui, avait uni une conception finaliste du monde à ses vues sur la transformation des espèces. Mais il a donné à cette conciliation une portée plus précise en la fondant sur l'ensemble des observations qui avaient été faites jusqu'à lui; il en a modifié le caractère, puisqu'il explique l'évolution, non plus par l'action volontaire des individus, mais par une force inconsciente à l'œuvre dans l'espèce; et il a développé les conséquences psychologiques, morales et métaphysiques de cette nouvelle conception avec une subtilité et une pénétration qui permettent de voir en lui, plus encore qu'un représentant du passé, un précurseur.

Il ne faut point abuser du Bergsonisme, et en découvrir partout des anticipations. Lorsqu'on entre dans l'exposé de ce système, on y trouve un ensemble de faits et de réflexions entièrement original; on y trouve une acuité de perception, une souplesse et une virtuosité dans le raisonnement, une ampleur de vues, et un don d'invention poétique auxquels il serait bien vain de chercher rien d'analogue. Mais le sens général de la doctrine répond à certains besoins profonds de l'âme, que contredisaient l'empirisme utilitaire et l'évolutionnisme à la Spencer. C'est pourquoi lorsque G. Eliot, inconsciemment, laisse pénétrer l'intuition dans sa conception de l'univers, on peut dire en un sens qu'elle annonce le Bergsonisme; mais elle le fait de la façon la plus vague, sans renoncer aux principes opposés qu'elle avait d'abord acceptés; elle le fait à la manière de tous ceux que satisfaisait mal le rationalisme du temps; et les formules, les procédés d'exposition psychologique imprévus, qu'on trouve dans ses dernières œuvres, sont seulement un indice qui révèle combien les

esprits étaient préparés à un changement d'axe dans la pensée philosophique.

Le schisme de Samuel Butler a une signification plus nette. Par des arguments à lui, il est arrivé à rejeter les conclusions de l'école philosophique prédominante, et à rouvrir des questions qu'elle considérait comme fermées. Sans user de la psychologie et de la métaphysique Bergsoniennes, il a été conduit, par ses réflexions sur la biologie, à exposer et à défendre les idées générales auxquelles le Bergsonisme aboutit — à affirmer l'action réelle de l'esprit sur la matière, la liberté humaine, la révélation graduelle d'un dessein dans l'univers — à substituer l'« évolution créatrice » à l'évolution mécaniste.

Il tenait ardemment à ses idées; c'était son bien le plus cher; il voua le meilleur de sa vie à leur donner une expression juste, forte et nuancée; il eût aimé à les répandre. Il se sentait la vocation d'un de ces pasteurs d'âmes que le siècle reconnaît en quelques-uns de ses moralistes et de ses écrivains. Le vieux libre-penseur dont les paroles commencent à dessiller les yeux d'Ernest Pontifex sent en lui cette espèce de grandeur, et lui prédit qu'il sera un jour un homme fameux, « une sorte de Carlyle ». Ecrivant à une amie, en 1887, Samuel Butler se plaint de l' « amère hostilité que lui montre le monde religieux, et de celle, plus grande encore, qu'il rencontre dans le monde scientifique et littéraire »; il avoue l'ambition d' « acquérir une position réellement forte, comme celle de Ruskin, de Carlyle, ou même de Matthew Arnold » [26]).

Il dut graduellement renoncer à cet espoir; et c'est tout juste, on l'a vu, si la publication de son second *Erewhon* lui valut, avant sa mort, le tardif hommage des jeunes générations. Son extrême liberté de pensée, son irrévérence, ses vues trop « avancées » et en désaccord avec l'opinion de son temps, avaient déconcerté ou blessé la plupart de ses lecteurs. Pour d'autres raisons encore, il ne pouvait plaire au grand nombre. Ses livres stimulent la réflexion, plus qu'ils ne charment l'imagination ou ne séduisent le cœur; l'émotion elle-même y revêt un caractère général, et comme une qualité philosophique. En outre, pour rendre d'une façon concise les complexités de son jugement, il adopte presque constamment un procédé d'exposition humoristique, et il ne se laisse pas toujours pénétrer sans effort.

---

[26]) Festing Jones, *S. Butler, A Memoir,* vol. II, chap. 26.

Il ne fit aucun sacrifice, aucune concession à son public; il servit sans fléchir ce qu'il considérait comme la vérité et la sagesse, visant seulement à s'exprimer de la façon la plus juste et fine, la plus frappante et suggestive. S'il lui arriva de trouver le sort ingrat, il se consola en pensant que « le génie porte un manteau invisible », et que sa véritable récompense n'est point dans le succès ou la célébrité; elle consiste à « comprendre la grandeur chez les autres, parmi les vivants et les morts; à donner du plaisir aux plus éclairés parmi les hommes d'aujourd'hui, et à participer à la vie de ceux qui naîtront demain » (*Ainsi va toute chair,* chap. 22).

Que Samuel Butler ait obtenu cette dernière consécration, c'est ce dont l'intérêt et l'estime de la critique et du public pour son œuvre, et l'influence qu'il exerce sur les jeunes écrivains, ne permettent pas de douter [27]).

---

[27]) M. A. Chevalley dans *Le Roman anglais de notre temps* note que 4 éditions populaires de *Erewhon* ont été publiées de 1915 à 1917, et que depuis 1908 *The Way of All Flesh* a une nouvelle édition chaque année. « La jeunesse littéraire, entre 1905 et 1915 » — dit-il — « est nourrie de Butler ». Mr. Wilson Follett écrit dans *The Modern Novel* : « Une grande partie du réalisme social entre 1903 et 1918 montre clairement l'influence de Butler, notamment l'œuvre de G. Cannan, J. D. Beresford, Compton Mackenzie, W. L. George, Elinor Mordaunt, W. B. Maxwell et St John G. Ervine. »

CHAPITRE IV

LE PESSIMISME DANS LE ROMAN (1875—1900)

1. La vague de pessimisme après 1875. — 2. Les causes du pessimisme dans la philosophie et la science. — 3. Influences étrangères et atmosphère littéraire. — 4. La tragédie du doute: *Mark Rutherford; Robert Elsmere.* — 5. Les spéculations sur l'univers. — 6. Le pessimisme moral et social. — 7. Les griefs de la sensibilité.

1

La vague de pessimisme après 1875

Vers 1860, la prospérité matérielle, et les réformes sociales accomplies, avaient répandu en Angleterre la tranquillité, la satisfaction et la confiance en l'avenir. Tels étaient, du moins, à prendre les choses d'ensemble, les sentiments prédominants. L'inquiétude, le doute ou la tristesse, s'ils n'étaient point — naturellement — inconnus des âmes, s'exprimaient presque toujours avec modération et timidité. Les avertissements, les malédictions d'un Carlyle ou d'un Ruskin restaient sans effet. Malgré le trouble de conscience qu'elles avaient causé, les découvertes de la science inspiraient à chacun une foi accrue en la puissance humaine, et comme un orgueil nouveau. De même que les « Utilitaires », les « Evolutionnistes » — H. Spencer, Huxley et nombre de leurs disciples — sont des optimistes; et leur conception du monde s'était, on le sait, largement répandue dans le public cultivé. La joie de l'esprit, conquérant l'univers en même temps qu'il s'y abîme, la croyance au progrès, fondée sur tant d'amé-

liorations matérielles ou morales, tinrent d'abord lieu de ce que les théories récentes détruisaient.

F. Pollock, dans son Introduction aux « *Conférences et Essais* » de W. K. Clifford, rappelle l'enthousiasme soulevé à Cambridge, dans le cercle de jeunes penseurs et de jeunes savants dont tous deux faisaient partie, par la doctrine de l'évolution : « nous nous sentions partis pour une chevauchée triomphale sur l'océan d'une vie nouvelle et de possibilités sans limites. La sélection naturelle devait être la clef de voûte de l'univers... entre autres choses, elle devait nous donner un système d'éthique combinant la précision de la philosophie utilitaire avec l'idéalisme poétique du transcendantalisme. » W. W. Reade annonçait une ère de découvertes inouïes par lesquelles l'homme transformerait les conditions de son existence; il prédisait l'invention d'une force motrice prodigieuse, de la locomotion aérienne, et d'un procédé pour obtenir chimiquement les substances organiques nécessaires à l'alimentation. « Un jour viendra » — écrit-il — « où la science modifiera nos corps d'une façon que nous ne pouvons soupçonner; la maladie sera supprimée; les causes d'usure physique détruites; on inventera l'immortalité; et alors, la terre étant petite, l'humanité émigrera dans l'espace et traversera le Sahara privé d'air qui sépare planètes et soleils...; finalement l'homme, maîtrisant les forces de la nature, sera l'architecte de nouvelles constellations; il construira des mondes; ayant alors atteint la perfection, il sera créateur, il sera ce que le vulgaire vénère comme la divinité »[1]).

Peu d'années plus tard, cependant, un changement profond s'annonçait dans les esprits; des tristesses, des doutes, auparavant insoupçonnés, ou qu'éprouvaient seulement les êtres d'exception, se répandirent largement; et toute la fin du XIX[e] siècle en fut assombrie. James Sully consacre en 1877 au « *Pessimisme* » un traité historique et critique. Il s'efforce d'expliquer, selon ses propres termes, pourquoi « cette doctrine se trouve actuellement adoptée par un si grand nombre de gens comme leur religion vitale... » Il montre comment, essentiellement étrangère à l'Europe, elle y a été acceptée parce qu'elle répondait à « une aspiration dominante du temps; et comment, enfin, elle a rayonné, de l'Allemagne, où elle s'était d'abord implantée, sur les contrées avoisinantes » (chap. 14). « Il est vrai sans doute en un sens » — écrit-il plus tard, dans la préface de la

---

[1]) *The Martyrdom of Man*, 1872, 21[e] éd. Kegan Paul, 1917, p. 512-515.

2e édition (1891) — « que la mode du désespoir Byronien a passé »; et le journal d'une Marie Bashkirtseff n'est plus qu'un « anachronisme moral; néanmoins, le mécontentement, une protestation passionnée, sont dans l'air; ils s'enflent en une vague plus ample et puissante que jamais. La plainte humaine, qui était une grêle et pitoyable lamentation de l'individu sur son propre sort, se transforme en un concert de voix qui s'élèvent pour dénoncer un tort commun ».

F. P. Cobbe, dans son *Autobiographie,* souligne un contraste entre la tranquillité, la satisfaction qui régnaient vers le milieu du XIXe siècle, et l'état d'esprit qui se répandit ensuite : « Personne ne se demandait » — dit-elle — « si la vie vaut d'être vécue... le pessimisme qui prévaut en cette fin de siècle était aussi inconnu entre 1840 et 1850 que la maladie des pommes de terre avant le grand désastre qu'elle a causé... Je souhaite vivement que quelque penseur vigoureux entreprenne l'utile tâche de ramener cette anémie mentale et morale de la génération actuelle à sa véritable origine; et nous dise si elle provient du déclin de l'espoir religieux et de la foi, ou d'une réaction contre l'optimisme exagéré et trop hâtif qui a atteint son point culminant en 1851, et a rapidement décru depuis 1875 » (chapitre VII).

Robert Buchanan, en 1900, dressant le bilan du siècle dans lequel s'est écoulée la plus longue partie de son existence, rappelle l'enthousiasme et l'espoir suscités par la science, et se lamente sur la foi disparue. « A mesure que le siècle nouveau se fit plus vieux » — dit-il — « les hommes s'éveillèrent au fait que quelque chose avait été perdu, quoique tant eût été accompli et gagné... Et maintenant, les poètes et les conteurs d'histoires merveilleuses sont silencieux. La démocratie et l'humanitarisme sont presque aussi discrédités que le Christianisme. Le rêve de perfection s'est évanoui; parmi tous les grands prophètes du siècle qui se meurt, un seul nous reste, H. Spencer, sur sa couche de maladie, proclamant encore son Utopie en face d'une obscurité qui gagne sans cesse. G. Eliot, sa seule interprète dans le monde des lettres, est déjà oubliée...; lui, lui seul survit, tenant bien haut la torche de la science et projetant ses rayons jusque dans le sombre avenir. Lorsqu'à son tour il nous quittera, qui relèvera le flambeau de l'Optimiste, et transmettra le message inspiré?... Le nouveau siècle est là, et toutes les anciennes croyances ont été rejetées avec mépris. Personne n'a encore proposé rien d'acceptable pour les remplacer »...; et l'auteur se demande

avec angoisse, devant les appétits impérialistes qu'il sent monter chez les peuples, si nous ne retournons pas sans nous en douter à la barbarie, et ne finirons pas par nous couper la gorge les uns aux autres, comme aux âges primitifs [2]).

G. K. Chesterton, évoquant des souvenirs qui remontent à la même époque, écrivait, il y a une dizaine d'années : « Bernard Shaw comme moi se rappelle une période que beaucoup de ses disciples ignorent — une période de véritable pessimisme. Les années qui s'écoulèrent de 1885 à 1898 ressemblaient aux heures de l'après-midi dans une riche demeure aux vastes salles — les heures qui précèdent le thé. On ne croyait à rien, si ce n'est au savoir-vivre; et l'essence du savoir-vivre est de dissimuler un bâillement; or, un bâillement pourrait se définir comme un hurlement réprimé... Je rencontre encore des gens qui, quand je les ai connus en 1898, s'abstenaient d'anéantir l'univers par simple paresse; ils ont maintenant conscience de n'être pas tout à fait dignes d'abolir un règlement de prison » [3]).

On peut saisir d'ensemble, et résumer rapidement, l'histoire de cette crise, qui a frappé si vivement les observateurs contemporains, en parcourant les listes de publications de l'époque. Le thème du pessimisme apparaît dans les grandes revues peu après 1870, à de rares intervalles d'abord, plus fréquemment ensuite. Il est étudié, par Frohschammer, en 1871, et par Lawrenny, en 1872, dans la *Contemporary Review,* en tant que symptôme de la mentalité d'une autre race, et comme s'il était étranger à la sensibilité anglaise. Hueffer, en 1875, dans la *Fortnightly Review,* le rattache aux grands courants de la pensée européenne. Helen Zimmern, dans la préface de son livre sur Schopenhauer, en 1876, note l'intérêt que ses compatriotes prennent depuis peu à la philosophie du désespoir. L'année d'après paraît le traité de J. Sully sur le *Pessimisme,* précédemment cité; et depuis, les articles, brochures ou livres où sont exposées et discutées la tristesse et l'inquiétude moderne sont légion. La préface de J. Sully à la seconde édition de son ouvrage, en 1891, en contient une énumération. Outre une étude sur « *Le Pessimisme en Allemagne* », et une autre sur le « *But de la pensée moderne* », dans la « *XIXth Century* », en 1878 et 1882, on peut noter l' « *Ultimatum du Pessimisme* », par J. W. Barlow (1882); le « *Pessimisme et la conscience religieuse* » par T. B. Kilpatrick (1883); le « *Pessimisme*

---

[2]) *The End of the Century* (Sunday Dial, 1900).
[3]) Cité par J. M. Kennedy : *English Literature, 1880-1905.*

moderne » par J. R. Thomson (1885); le « *Pessimisme moderne, sa cause et sa guérison* » par C. Williams (1885). L'auteur de ce dernier opuscule se donne pour un médecin, et entreprend de diagnostiquer en règle « cette maladie relativement récente ». Les victimes, dit-il, qui autrefois se comptaient sur les doigts, sont maintenant des milliers, particulièrement dans les milieux cultivés. Cette épidémie rappelle celles du choléra, ou de la diphtérie. Il décrit humoristiquement les symptômes du mal, et achève en indiquant le remède, qui pour lui est le retour à la foi religieuse.

En quoi consistait donc cet étrange dégoût, ce désespoir ou cette lassitude de vivre qui commençait à percer en Angleterre avant 1880, et peu après, marquait de son empreinte toute une génération? Quels ont été les origines et les caractères de cette crise?

C'est là une question à laquelle on ne peut répondre sans entrer dans le détail des faits, et risquer de s'y perdre. Le pessimisme est avant tout une réaction de sensibilité, de tempérament; il est profondément individuel; et il ne serait pas difficile de montrer que, dans la plupart des cas, ceux qui ont condamné le monde où ils vivaient, étaient naturellement prédisposés à la douleur, ou se sont trouvés victimes de quelque cruelle destinée.

Cependant, il est des traits qui leur sont communs. Leur pessimisme a sa physionomie propre, et ne saurait se confondre avec celui d'une génération différente, ni se comprendre en une autre époque. S'il sourd et jaillit au fond des âmes, il doit sa forme aux faits et aux idées du temps. Comme tous les sentiments, il tend à se découvrir ou à se créer un objet, à s'extérioriser; et c'est par l'expression qu'il se donne, seulement, qu'il peut être connu, jugé et apprécié. Chez beaucoup des pessimistes, en cette fin du XIX^e^ siècle, d'ailleurs, la vie de l'esprit n'est guère moins intense que celle du cœur; et loin de se replier sur eux-mêmes, ils participent au mouvement général de la pensée. D'une part, leurs inquiétudes ou leurs peines les portent à méditer, à généraliser, ou à interroger le sort; de l'autre, l'émotion d'ordre métaphysique ou moral est un des sentiments auxquels ils s'abandonnent le plus volontiers. Quelles que soient les raisons personnelles, ou les causes intérieures, qui ont mis en eux le germe du désespoir, il a été fortifié et nourri par les théories de l'époque.

Les uns, épris d'ordre et d'intelligibilité, sont déçus dans leur attente et leur désir, parce que les idées de leur temps ne leur paraissent pas fournir une explication satisfaisante de l'univers.

D'autres trahissent l'émoi d'une conscience outragée, réprouvant l'individu ou la société, maudissant leur race ou désespérant de son avenir, parce que les notions courantes sur l'homme — ou leur propre expérience — le leur révèlent irrémédiablement vil, et incapable de se plier à une sage organisation. D'autres enfin, ayant découvert en eux-mêmes la source de leurs maux, font la critique de la sensibilité humaine, selon les lumières de leur siècle, et la montrent vouée à la douleur.

Chez ceux que l'histoire de la pensée a marqués comme les tragiques désespérés, ou les grands contempteurs du monde, il s'établit une sorte d'harmonie entre ces divers ordres de jugement. Il reste néanmoins que certaines idées, certains sentiments résonnent dès l'abord, et dans toute leur œuvre, comme la note dominante de leur génie. Chez d'autres écrivains, pour qui le pessimisme fut passager ou partiel, il se limite à un ou deux thèmes caractéristiques. C'est la fréquence avec laquelle reviennent ces thèmes, l'ampleur et la nature des développements qu'ils ont reçus, qui donnent aux tristesses de l'époque leur accent propre. Or, jusque dans le roman, et quelle que soit leur diversité fondamentale, ils dérivent des idées acceptées sur l'univers et sur l'homme. Les vues récemment établies et les conflits moraux qu'elles ont suscités, éléments d'expérience ou d'observation, ont agi sur l'imagination comme de puissantes suggestions. Il est indispensable de rappeler ici comment elles ont affecté les esprits et les cœurs, parce que le roman pessimiste leur doit en grande partie sa signification, son caractère et sa substance.

2

Les causes du pessimisme dans la philosophie et la science

Les croyances vitales, les aspirations essentielles des âmes, s'étaient cristallisées autour de la révélation Biblique et Evangélique depuis vingt siècles. En tant qu'il la contredisait, l'esprit scientifique contribua puissamment à répandre le pessimisme.

N'y eût-il eu aucun antagonisme, aucune opposition directe entre les découvertes ou les théories des savants et le dogme, que

la diffusion et le prestige de leurs méthodes auraient encore présenté un danger pour la foi. Aux intelligences conquises par l'observation et le raisonnement, par les procédés de l'empirisme et les règles de la déduction, aux yeux attirés, fascinés par la notion de preuve et d'évidence, les affirmations de la religion devaient sembler pâles et sans fondement. « Je crois qu'il existe une sorte de connaissance, et qu'il n'en existe qu'une seule », avait dit Huxley; il n'y a guère de doute que la discipline des sciences abstraites, et des recherches positives, dans la mesure où elle tendait à exercer une influence prédominante sur les esprits, ne fût défavorable à l'autorité du dogme et des églises, comme à l'empire des intuitions mystiques. On a vu quel bouleversement le nouveau savoir avait en outre jeté dans les idées traditionnelles, sanctionnées par les textes sacrés ou les interprétations ecclésiastiques, sur l'origine, les destinées du monde et de l'homme. Dans le domaine de l'histoire religieuse, les contradictions, les différends des théologiens n'étaient point faits pour apporter la paix aux consciences. Enfin, la philosophie évolutionniste se montrait également dédaigneuse de l'exégèse et de la métaphysique. Si la théorie de l'Inconnaissable laisse encore quelque place aux affirmations essentielles de la foi, elle nie par avance la validité de toute investigation sur l'au-delà. L'*Etude de la Sociologie,* de Spencer, qui parut en 1873, contient une attaque violente contre le Christianisme. Les joutes de Huxley contre les membres les plus éminents du clergé anglican sont restées célèbres [4]). L'*Autobiographie* de John Stuart Mill (1873) et ses trois *Essais sur la religion* (1874) causèrent une profonde sensation en révélant toute la distance qui sépare l'idéalisme souple, large et prudent professé par l'auteur, d'une foi orthodoxe [5]).

La propagande anti-religieuse, qui était encore, aux yeux des autorités publiques, sacrilège, et fut considérée comme tombant sous la loi pénale jusqu'en 1883 [6]), prend vers 1860 une hardiesse qu'elle n'avait pas encore osé montrer. Holyoake, le fondateur du « Sécularisme », poursuivi et emprisonné comme blasphémateur en 1842, n'en publia pas moins son « *Procès du Théisme* » en 1858. Bradlaugh,

---

[4]) Voir chap. I, 3.

[5]) J. M. Robertson. *A Short History of Free Thought.*

[6]) Date des poursuites intentées contre Foote, pour la publication du numéro de Noël du *Freethinker,* l'une des toutes dernières actions de cet ordre. Voir Benn, *Modern England,* III, 17.

son disciple, donna à sa doctrine une allure agressive dans le journal qu'il fonda en 1860: *The National Reformer*[7]). Les libres-penseurs intransigeants formaient autour de lui un petit groupe qui avait un programme, une action; le bruit soulevé par ses campagnes politiques, entre 1880 et 1885, attira sur eux l'attention du grand public; et on sait que son admission à la Chambre des Communes fut ratifiée par une modification à la formule traditionnelle du serment prêté par les nouveaux élus, votée en 1888, pour qu'elle fût en accord avec toutes les opinions philosophiques et religieuses[8]).

Sans doute, ceux qui professent ouvertement l'athéisme restent en petit nombre, et leur influence n'est pas très aisément saisissable, à cause de la réaction d'indignation et d'horreur qu'ils provoquent. Cette réaction s'exprime notamment dans le roman de Conybeare, *Perversion* (1856), qui montre dans l'irréligion le principe de tous les crimes et de toutes les vilenies. L'Angleterre Victorienne est, sinon croyante, du moins éminemment respectueuse du dogme et des pratiques religieuses. Le mouvement évangélique porte encore ses fruits entre 1860 et 1880; grâce à l'activité de Lord Shaftesbury[9]), le puritanisme a repris en partie son empire sur les lois et les mœurs. Issu de sources religieuses différentes, le Ritualisme[10]) contribue aussi à discipliner les âmes, en rendant à l'Eglise et au culte leur prestige. J. M. Robertson, dans sa « *Brève histoire de la libre pensée* », indique 1850 ou 1852 comme la date approximative vers laquelle la domination de l'orthodoxie conventionnelle fut le plus sensible en Angleterre; ensuite, dit-il, elle déclina graduellement; et il note qu'après 1880, la situation est retournée : les ouvrages qui font sensation, sont ceux qui défendent la religion.

Le roman du temps montre les propagateurs de l'athéisme à l'œuvre dans le peuple. Gissing nous présente un ouvrier gagné par

---

[7]) C'est dans cette feuille que parut, quatorze ans plus tard, le poème pessimiste de J. Thomson: *The City of Dreadful Night*.

[8]) Voir une étude sur C. Bradlaugh par J. E. Courtney, dans *Freethinkers of the XIX th Century*.

[9]) Voir V. E. Haddon : *The VII th earl of Shaftesbury* (1801-1885).

[10]) Le Ritualisme prolonge le mouvement d'Oxford. En 1860, ses adeptes fondent l'*English Church Union* à laquelle s'oppose, en 1865, la « *Church Association* ». A plusieurs reprises, les Ritualistes entrent en pourparlers avec Rome, sans succès. En 1874, le Parlement intervient contre eux. Ils occupent l'opinion jusqu'au moment où ils se fondent avec l' « *Eglise haute* », et rentrent dans l'orthodoxie Anglicane.

le scepticisme et l'hostilité contre la foi; amer et pessimiste, Bunce a tout le zèle d'un néophyte; il met entre les mains de sa petite fille un journal anti-chrétien, illustré de dessins comiques sur des sujets empruntés à la Bible. Il prête à ses camarades un recueil de conférences par des athées de marque, et cherche à les entraîner aux réunions où l'on expose et défend la nouvelle doctrine[11]). C'est devant une assemblée de ce genre que Robert Elsmere inaugure son apostolat; le club où il doit parler est devenu, malgré les intentions de ses fondateurs, un centre d'opposition active, ou plus exactement d'hostilité acharnée, contre l'Église; il s'ouvre aux conférenciers « sécularistes » les plus violents; et l'on y répand les ouvrages, les brochures de propagande, en même temps que les journaux et les revues du parti : le *Libre-penseur,* ou *Foi et Sottise,* illustrés de grossières caricatures. L'orateur qui précède Robert Elsmere est un petit individu ardent et laid, à la barbe noire, qui préconise l'avantage d'abolir toute espèce de culte; il répand son mépris sur les positivistes comme sur les chrétiens; et il conclut par un appel véhément à son auditoire, l'adjurant de contribuer à faire descendre le Paradis sur la terre, qui est son véritable domaine[12]).

Les idées de Bradlaugh, de ses imitateurs et de ses partisans, ne sont que la forme extrême d'opinions qui tendaient à se répandre et gagnaient les esprits les plus divers. William Winwood Reade leur doit l'accent passionné qui caractérise son meilleur ouvrage. Neveu du romancier fameux Charles Reade, cet écrivain ardent, instable, généreux, tourmenté par le besoin de l'action et le désir de la célébrité, est lui-même auteur de plusieurs romans ambitieux et sans valeur, dans lesquels il exprime des idées religieuses diverses et contradictoires. On a déjà eu, ailleurs, à mentionner l'un d'eux, *Le Proscrit* (*The Outcast,* 1875), consacré aux persécutions que la société britannique réservait à quiconque osait renier la foi des ancêtres. L'œuvre proprement littéraire de W. W. Reade, pas plus que ses explorations et voyages extraordinaires, ne l'auraient tiré de l'obscurité, s'il n'avait publié en 1872 son *Martyre de l'homme* (*The Martyrdom of Man*).

Cette histoire générale du développement humain témoigne d'une lecture immense et d'un pouvoir d'assimilation remarquable.

---

[11]) *Thyrza,* 1887, ch. 2, 3, 5 et 12.
[12]) *Robert Elsmere,* 1888, chap. 38 et 40.

Il énumère lui-même dans sa préface les penseurs ou les savants dont il s'est inspiré; on peut relever parmi eux : Niebuhr, Mommsen, Stanley, Renan, Spinoza, Müller, G. Lewes, Taine, Gibbon, Macaulay, Guizot, Herder, Comte, Lecky, Buckle, J. S. Mill, Darwin, Lyell, H. Spencer, Huxley, Tyndall, Tylor, Lubbock et bien d'autres. Parti d'une conception très limitée et arbitrairement choisie, les rapports de l'Afrique avec le reste du monde, il a peu à peu englobé toutes les idées récentes sur le passé et l'avenir de l'homme. Il a voulu rendre la réalité de jadis pleinement sensible aux esprits et aux cœurs, en notant partout le détail pittoresque, suggestif, le trait caractéristique; il s'est efforcé de rafraîchir l'histoire, en la présentant comme une série de tableaux mouvants et colorés, en même temps qu'il l'ordonnait selon des perspectives nouvelles, et y incorporait, en abordant le présent et l'avenir, les théories les plus hardies; chemin faisant, il a critiqué et jugé le sens et le rôle des religions — du Christianisme en particulier.

Il applique aux croyances et aux dieux le principe de l'écoulement universel : « où est maintenant Isis, la divinité mère, avec son enfant Horus sur les genoux? Ils sont morts; ils sont partis pour le royaume des ombres. Demain, Jéhovah, toi et ton fils, vous les y rejoindrez » [13]). Il fait le procès du Dieu tout-puissant traditionnel : peut-on imaginer un être assez cruel pour avoir créé sciemment l'univers et tous ses maux, tels que nous les voyons? cet être ne mériterait-il pas l'exécration et la haine plutôt que l'adoration et l'amour? [14]) — et il déclare : « les faits suivants résultent de toutes nos recherches: le monde surnaturel du Christianisme n'existe pas; l'adoration de Dieu est de l'idolâtrie. La prière ne sert à rien. L'âme n'est pas immortelle. Il n'y a pas de récompenses et il n'y a pas de punitions dans une autre vie... » [15]). A ceux qui voudraient voir le Christianisme au moins respecté à cause des services qu'il a rendus dans le passé, W. Reade objecte que les religions des sauvages ont dans ce cas les mêmes titres à la considération; il rappelle les incongruités qui déshonorent les livres saints : « une telle doctrine est blasphématoire et dégradante » [16]). Il dénonce les mauvais effets de la foi sur la qualité morale des âmes, abaissées par l'omnipotence d'un despote

---

[13]) P. 496 (voir note 1).
[14]) P. 518-521.
[15]) P. 523.
[16]) P. 526.

céleste comme par les pires tyrannies de l'histoire; et il conclut au devoir d'attaquer le Christianisme par les moyens les plus efficaces — la parodie, le burlesque entre autres.

L'Angleterre bien pensante se voila la face. Le *Times*, le *Spectator*, l'*Academy* refusèrent de mentionner le *Martyre de l'homme* dans leurs colonnes. L'*Athenæum*, la *Saturday Review* le traitèrent de « livre sans valeur, rempli de violences, de profanations inutiles et indécent par-dessus le marché ». Jusqu'en 1906, il ne parut pas un seul compte-rendu favorable; mais les éditions ne s'en succédèrent pas moins; quinze mille exemplaires furent vendus avant la fin du siècle [17]); et Wells, tout récemment encore, rendait hommage à l'impression profonde que ce livre avait causée [18]).

L'opposition de Leslie Stephen à la religion, bien qu'elle prenne une forme plus intellectuelle et philosophique est tout aussi intransigeante. Il est à la fois homme de lettres, moraliste et critique; sa pensée est une des plus autorisées et des plus répandues dans les milieux cultivés de l'époque. Il apporte à l'empirisme utilitaire une adhésion réfléchie appuyée sur l'étude de ses manifestations à travers temps dans son « *Histoire de la pensée anglaise au XVIII*e *siècle* », dans ses ouvrages sur la « *Science de l'Ethique* » et sur les « *Utilitaires Anglais* » [19]). Il a donné une exposition de son attitude vis-à-vis de la foi dans sa « *Défense d'un Agnostique* », en 1893. Mais bien auparavant, dès 1871 et les années suivantes, il s'était mêlé aux controverses religieuses; les articles réunis en 1873 sous le titre de « *Essais sur la libre-pensée et le franc parler* » (*Essays ou Free-Thinking and Plain-Speaking*) ont un accent polémique, une allure de manifeste ou de provocation, qui n'ont pu laisser ses lecteurs indifférents. Il y commente les jugements ecclésiastiques récents, les arguments employés de part et d'autre, et prend ouvertement à partie les chefs les plus éminents de l'« Eglise large ».

Son arme est l'humour; un humour tout intellectuel, extrêmement vif et mordant. Ce qu'il demande à ses antagonistes, en somme, c'est l'abandon de la conciliation à tout prix; c'est une prise de position nette qui les montre ce qu'ils sont — de purs rationalistes. Impitoyablement, il dénonce leurs équivoques, sinon leur insincérité.

---

[17]) Voir l'Introduction de *The Martyrdom of Man*, par F. Ledge.

[18]) *Joan and Peter.*

[19]) *Hist. of English Thought in the XVIII th Century*, 1876. *The Science of Ethics*, 1882. *The English Utilitarians*, 1900.

« Chaque proposition semblait à la fois être positive et négative »; — dit-il de l'éloquence de Maurice — « et l'on ne se sentait jamais sûr que, par quelque étrange phénomène chimique, la doctrine d'où l'on était parti ne se trouverait pas transformée en ce que l'on avait cru diamétralement opposé ; peu à peu, avec répugnance, on en venait à conclure que l'on se trouvait errer au pays des nuages, égaré par de vains mirages et toute une mouvante fantasmagorie;... la damnation éternelle des incroyants était, on en recevait la preuve, une doctrine éminemment édifiante et réconfortante — à cela près qu'éternel ne signifiait pas éternel; ni damnation damnation; mais, d'une manière ou d'une autre, cette restriction sans importance ne faisait qu'accroître l'inexprimable valeur de cette formule. » L'ajustement de la religion au rationalisme était possible tant qu'il était inconscient ou semi-conscient, dit-il; mais « le soin avec lequel les œillères doivent être disposées est maintenant trop considérable... Les services rendus à la cause de la libre-pensée par les membres de l' « Eglise large » sont indéniables; mais le tort qu'ils lui causent, à mesure que l'effort par lequel ils obéissent à deux maîtres devient plus évident, commence à l'emporter » (chap. I, *The Broad Church*).

Dans la « *Religion considérée comme l'un des beaux-arts* », Leslie Stephen dénonce avec une lucidité et une force remarquables une théorie qui pourtant s'imposera, et se retrouvera chez la plupart des néo-croyants et des « intuitionnistes » jusqu'à nos jours. Enfin, dans l'article intitulé : « *Sommes-nous chrétiens?* », après Strauss, après Mr. Gladstone dans un discours récent, il cherche à dresser le bilan de l'époque au point de vue des croyances qui subsistent. Que penser du « retour à la foi de l'ère Victorienne », demande-t-il; « le Darwinisme et les autres influences mentionnées par Strauss ont-ils détruit les travaux avancés, et non la citadelle? » Il fait la part du dilettantisme esthétique et du désir d'affermir l'ordre social chez les défenseurs de l'église; et il conclut : « non, nous ne sommes pas chrétiens; quelques-uns d'entre nous font semblant de l'être parce que, hommes de leur temps dans tout ce qui compte, ils ont la faculté de se persuader qu'ils croient aux anciennes formules, dans un effort désespéré pour dissiper des symptômes sociaux alarmants; beaucoup se disent chrétiens parce que, d'une manière ou d'une autre, la respectabilité, cette sanction par excellence, exige encore l'emploi des formules et des gestes d'autrefois; et d'autres pour une raison d'un ordre plus élevé — parce qu'ils craignent de jeter au vent le grain

en même temps que la paille; mais tous ont cessé en fait, bien que peu le reconnaissent ouvertement, d'être chrétiens en aucun sens intelligible du mot. » Leslie Stephen a d'ailleurs montré en lui-même l'alliance d'une pensée parfaitement dégagée de toute croyance au surnaturel avec une ferme possession de soi et le sentiment d'un paisible accord avec l'univers. Il n'ignore pas les luttes et les souffrances qui accompagnent pour beaucoup la perte de la foi; il affirme néanmoins que les esprits et les âmes, lorsqu'ils y sont préparés, en retirent un indiscutable gain (chap. 9).

Tel était le point de vue des philosophes, et de tous ceux qui avaient été entraînés par la vague d'intellectualisme et d'enthousiasme pour la science soulevée en Angleterre vers 1860. Mais lorsque la marée commença à décroître, les hommes qui vivaient par le cœur autant et plus que par la pensée, et qu'avait atteints l'esprit critique ou le scepticisme, se sentirent douloureusement arrachés au port et emportés vers un horizon sans lumière. Dans l'ardeur des polémiques, dans l'émoi de leurs sentiments froissés, malgré les restrictions et la prudence de beaucoup parmi les novateurs, ce ne fut point le doute qui leur apparut sur tant de questions vitales; la suspension du jugement, qui laisse à la passion et au rêve quelque place; mais la mortelle négation.

Des consciences scrupuleuses, il est vrai, des esprits assombris, s'étaient parmi les croyants, dans tous les âges, incurablement blessés aux sévérités du dogme. Pour la plupart, cependant, la foi religieuse, avec tout ce qu'elle impliquait d'ordre et d'amour, avait été une illumination, ou un soutien et un adoucissement. Or, jamais encore elle ne s'était trouvée ainsi minée et attaquée; les idées qui avaient jusque là donné à l'homme sécurité dans son action et consolation dans ses vicissitudes étaient ébranlées ou détruites; les perspectives familières à son imagination s'évanouissaient, laissant paraître d'autres lignes et d'autres horizons : ceux de la science, apparemment souveraine. L'univers limité, ordonné, l'univers des anciens comme de la Bible, le royaume de l'homme, s'écroulait définitivement.

Après l'infini de l'espace dans lequel s'était dissoute la sphère céleste, et qui avait révélé un monde inconnu en chacun de ces astres, dont le père éternel, selon la Genèse, avait négligemment semé la voûte étoilée, — voici que s'ouvrait l'infini du temps. Au-delà des images habituelles surgissaient la faune et la flore d'ères lointaines et obscures; au lieu d'espèces bien définies et hiérarchisées

apparaissait un monde animal et végétal étrange, et toujours en voie de transformation. Une connaissance plus approfondie des lois scientifiques détruisait la prise du surnaturel sur les esprits; il ne semblait plus concevable, et les miracles qui, au XVIII[e] siècle, étaient encore parmi les meilleurs arguments des théologiens, devenaient au contraire une raison de doute et de méfiance. N'en trouvait-on pas dans toutes les religions? Prouvaient-ils rien autre que la crédulité des témoins qui s'en portaient garants? Et pouvait-on dès lors ajouter foi aux textes qui en contenaient le récit? L'anthropomorphisme d'imagination indispensable à la personnification de Dieu devenait impossible à la plupart. Autour de la figure du Christ, elle-même si discutée, se resserraient éperdûment les tendresses mystiques; le créateur, la Providence, le père des hommes, devenait une cause première insondable, inaccessible, indifférente.

Non seulement l'homme perdait son importance, son rang d'exception, et, par ses origines, rentrait dans la série animale, mais la psycho-physiologie, le déterminisme lui refusaient la liberté de ses actes et de ses pensées; en dépit de ses efforts, de ses illusions, de ses rêves, il était le jouet d'une inexorable nature, un mécanisme conscient, engrené dans celui de l'Univers. L'instinct et les affections qui l'attachaient désespérément à l'idée d'une survivance étaient contredits par une connaissance plus développée des conditions de l'existence. Enfin l'idéal de justice, de beauté morale, de perfection dans le bonheur dont, sans le bien concevoir, il demandait la réalisation à son Dieu dans un autre avenir, s'évanouissait à ses yeux; les âmes tendres ou meurtries perdaient leur dernier recours contre la réalité.

On a dit, non sans raison, que la découverte de Darwin avait marqué une ère dans l'histoire de l'esprit humain, parce qu'elle a donné à la biologie une importance, dans la conception générale de l'univers et de son développement, qui avait appartenu jusque-là exclusivement à la physique et aux mathématiques. Du moment où on faisait ainsi intervenir la vie dans l'explication des choses, on y réintroduisait un principe d'autonomie, de liberté ou de finalité, selon le terme ancien, comme l'a amplement montré la philosophie Bergsonienne. Mais il fallut trente ou quarante ans pour que cette conséquence apparût clairement aux esprits. Au début, les habitudes du raisonnement, les règles de la logique abstraite, les concepts mathématiques ont été appliqués à l'univers entier par les trans-

formistes tout les premiers. Il était inévitable que le grand public vit surtout ou uniquement la partie négative de leur doctrine — l'asservissement de la vie au mécanisme, l'avènement d'une implacable nécessité, la destruction de croyances anciennes et chères, le matérialisme moral, et l'avilissement de l'existence.

Le rapport qui relie l'abandon de la foi, et l'adoption du point de vue scientifique, au pessimisme est donc très étroit dans la période qui nous occupe. Il est affirmé ou exposé dans d'innombrables textes par ceux qui croient encore, comme par ceux qui ne le peuvent ou ne le veulent plus. W. H. Mallock appartient aux premiers; et dans un livre intitulé *La vie vaut-elle d'être vécue?* publié en 1879, il dépeint le remords, le dégoût de l'existence, l'indifférence, la décadence, ces « maladies du monde moderne et de notre civilisation, qui se traduisent à tout instant autour de nous, dans la conversation, la littérature ou la législation », comme le résultat direct du positivisme et de la conception scientifique de l'univers (chap. 8) [20]). Quatre ans plus tard, il revient sur les mêmes idées dans l'*Athéisme et la valeur de la vie.*

Les *Mémoires* de H. Sidgwick (1838-1900) révèlent chez ce philosophe une âme héroïque, souffrante et divisée; il se déclare disciple de Spencer (chap. 2); et il dit s'être imprégné des idées positivistes. Cependant, durant sa vie entière, il cherche, par tous les moyens accessibles à sa conscience d'intellectuel et de savant, à conserver, à reconquérir une foi religieuse. Il explore les mystères du spiritisme avec passion; mais c'est pour conclure qu' « il n'existe aucune preuve d'une survivance individuelle après la mort ». Il avait cru trouver dans la doctrine de Kant quelques affirmations idéalistes solidement établies; et il confesse, à quarante-huit ans, qu'il s'en éloigne toujours davantage. Les perspectives qui s'ouvrent devant lui, dit-il, « lui paraissent bien sombres; et elles sont particulièrement cruelles à un éducateur, à un professeur de philosophie... ».

---

[20]) Cette question, quoique jetée sans beaucoup de force, ni d'accent, soulève un écho extraordinaire. Deux réponses paraissent aussitôt; l'une de E. B. Aveling, publiée par la *Freethought Publishing Company* : « *The Value of this Earthly Life* »; l'autre anonymement : « *The Value of Life. A Reply to Mr. Mallock* ». Journaux et revues s'emparent de la formule; Miss Bevington, qui célébra en vers l'Evolution Spencerienne, publie en 1879 deux articles sur l' « *Athéisme moderne et Mr. Mallock* » dans la *XIXth Century.* J. R. Thomson revient au sujet en 1885 dans *Modern Pessimism;* et Coupland, en 1890, dans *The Gain of Life.*

Avec angoisse, il se demande s'il lui reste « un système éthique quelconque »; et il s'applique les vers de Lowell: il est un de ceux qui, comme beaucoup d'autres, après avoir « recherché la vérité, et brûlé sans compter le meilleur de l'huile de la vie — Dans la poussière des livres pour la découvrir — Doivent se contenter enfin, pour prix de leur labeur — Du dernier manteau qu'elle a laissé derrière elle » (chap. 6).

Dans un ton très différent, les lettres et les déclarations de R. Buchanan, romancier médiocre, poète de mérite, critique, publiciste, journaliste de renom, contiennent aussi le récit pathétique d'une longue et vaine lutte pour garder quelque croyance. Il ne rejeta complètement la conception chrétienne de la vie qu'après cinquante ans, écrit-il, dans les pages de son journal intime, épanchant son désespoir après un deuil qui le laissait seul au monde; et il dut abandonner graduellement toutes les affirmations de la « religion naturelle ». Dans son poème *Le Juif errant,* commencé en 1866, mais publié seulement en 1893, il dépeignait sous les traits de l'éternel voyageur le Christ revenant en ce monde pour être persécuté et crucifié par ses propres églises. Ce fut le sujet d'innombrables sermons et d'une série de lettres publiées dans le *Daily Chronicle* sous le titre: « Le Christianisme est-il hors de compte? » (*Is Christianity played out?*).

W. R. Greg, dans *Les Enigmes de la vie* (1872) et *Rocs en amont* (1874), déplore le divorce qui s'établit de plus en plus entre l'intelligence et la religion, et y voit un grave sujet d'anxiété pour l'avenir. Miss F. P. Cobbe consacre à la même question un livre, *Un monde sans foi* (1885) et divers articles : *L'espoir de la race humaine,* l'*Athéisme magnanime, le Pessimisme et l'un de ses professeurs,* réimprimés en un volume intitulé *Un sommet dans le Darien* en 1882. Son point de vue est celui d'une déiste fervente; elle prend à partie les hommes de science parce que leur tentative pour donner à la morale et à la vie un soutien en dehors de la croyance en Dieu est vouée à l'échec et conduit logiquement, inévitablement au pessimisme.

Ceux même qui ont pris nettement parti, et s'interdisent de regarder en arrière, sentent parfois ce qu'ils ont perdu. Pas plus que Leslie Stephen, W. W. Reade ne l'ignore: « j'ai donné à l'histoire de l'univers un titre étrange, mais vrai », écrit-il, « Le Martyre de l'homme. Dans chaque génération la race humaine a été torturée afin que ses enfants recueillent le fruit de ses douleurs ». Il montre

que la famine, la peste, la guerre, sur lesquelles s'est d'abord édifiée notre civilisation, ne s'imposent plus à nous; mais, ajoute-t-il, « une époque d'angoisse morale se prépare; et il faut que nous la subissions, afin que nos enfants puissent nous dépasser...; l'âme doit être sacrifiée; l'espoir de l'immortalité doit s'éteindre. Une illusion douce et charmante doit se dissiper, comme la jeunesse et la beauté s'évanouissent pour ne plus jamais revenir ». Telle est aujourd'hui, selon lui, « la rançon du progrès »[21]). Et c'est aussi le sentiment de W. K. Clifford, âme d'élite, comme on en rencontre plusieurs à cette époque parmi les hommes de science. Tout en propageant le nouvel évangile avec l'ardeur d'un apôtre, il a encore en lui l'esprit, le souvenir, et comme le regret de l'ancien. « Nous avons vu », écrit-il, « le printemps briller dans des cieux vides et verser sa lumière sur une terre sans âme; et nous avons été envahis d'une tristesse mortelle parce que le Grand Compagnon était mort. Nos enfants, espérons-le, ne connaîtront cette douleur qu'indirectement, par l'étonnement apitoyé que nous leur inspirerons »[22]).

3

Influences étrangères et atmosphère littéraire

Diverses influences venues de l'étranger contribuaient encore à assombrir les esprits et les cœurs. Le courant des tristesses issues de la philosophie empiriste et évolutionniste s'enfla, vers 1875 et dans les années suivantes, de notions et de sentiments d'une origine toute différente. Disciple du transcendantalisme allemand et de Kant, représentant d'une métaphysique idéaliste, Schopenhauer érigeait le pessimisme en système; il le montrait inscrit dans la nature même de l'homme. L'optimisme, disait-il, n'est qu'une absurdité criante, inventée par les professeurs de philosophie pour se mettre d'accord avec la mythologie juive. Derrière les apparences que nous appelons l'univers, et qui existent dans notre esprit seulement, il n'y a d'autre réalité qu'une « Volonté », qui échappe à notre entendement, et que

---

[21]) *The Martyrdom of Man*, p. 543.
[22]) *The Ethics of Religion*. Fortnightly Review, 1887.

l'intuition seule nous révèle. Traçant un tableau puissant de l'affinité, des répulsions et attractions des choses, puis des tendances, mouvements, décisions sommeillantes de la plante, enfin de l'action chez l'animal et chez l'homme, il montrait cette volonté à l'œuvre, déterminée dans les trois règnes, respectivement, par la cause, l'excitation, le motif.

Si l'homme, d'ailleurs, en tant qu'il *est,* se trouve en dehors du temps, de l'espace et de la causalité, et peut être considéré comme libre, en tant qu'il appartient au monde des phénomènes, en tant qu'il *agit,* il tombe sous le joug de la nécessité. Plus il s'élève dans l'échelle des êtres, et plus il souffre : le vouloir et l'effort, qui sont son essence, « ressemblent à une soif inextinguible; la base de tout son être, c'est besoin, manque, douleur. Etant l'objectivation la plus complète de la Volonté, il est par là-même le plus besogneux de tous les êtres. Il est dans sa totalité un vouloir et un besoin concret, un agrégat de mille besoins. Sa vie n'est qu'une lutte pour l'existence, avec la certitude d'être vaincu »[23]). Que l'optimiste se promène dans les hôpitaux, lazarets, cachots, lieux de torture et d'exécution, ou plus simplement qu'il pénètre dans une usine moderne, et il connaîtra la valeur du progrès, le dernier des dieux qu'on ait inventés. Il n'y a de sagesse, pour les esprits éclairés, en attendant le suicide collectif de l'humanité, que dans la morale du renoncement, qui le prépare, et qui permet à la Volonté de se nier elle-même. Le grand obstacle à l'anéantissement total, le suprême artifice de l'instinct vital, c'est l'illusion de l'amour; aussi les amants, dissimulant sous le nom de pudeur la honte secrète qui les dévore, sont-ils, dit Schopenhauer, traîtres à leur race dont ils perpétuent la misère[24]).

Sa pensée resta longtemps peu connue; la première étude dont il fut l'objet à l'étranger parut dans la *Westminster Review* en 1853; elle n'éveilla en Angleterre que peu d'écho; dans les vingt années qui suivirent, on ne relève que deux articles sur lui dans les périodiques. De 1875 à 1890 au contraire, sa doctrine est exposée, commentée, discutée dans les grandes revues et les ouvrages de philosophie[25]). La

---

[23]) Ribot, *La Philosophie de Schopenhauer.* Germer Baillière, 1874, p. 139.

[24]) Schopenhauer. *Le Monde comme volonté,* vol. III, ch. 44.

[25]) Voir notamment: *A. Schopenhauer* par F. Hueffer (*Fortnightly R.*), 1875; *A. Schopenhauer, his Life and his Philosophy,* par H. Zimmern, 1876; *Pessimism* par James Sully, 1877; *The Goal of Modern Thought* par

traduction de ses écrits est entreprise en 1881. Nul esprit qui se respecte n'est plus censé ignorer son nom ou ses idées; en 1876, l'adjectif « Schopenhauerien » est employé dans l'« *Athenaeum* » sans explication [26]). Les écrivains, les penseurs qui, depuis, ont cherché à caractériser les vingt ou vingt-cinq dernières années du XIX[e] siècle, rendent hommage à son influence. Dans les « *Confessions d'un jeune homme* », G. Moore cite à plusieurs reprises le théoricien du pessimisme et le fait intervenir dans un dialogue intérieur entre lui-même et sa conscience [27]). C'est lui, dit G. B. Shaw, qui, « le premier parmi les modernes, a rendu évidente, par des exemples concrets, pour tous les amateurs en métaphysique, l'énorme importance pratique de la distinction entre la volonté et l'intelligence [28]). H. G. Wells, dans ses « *Anticipations* » (1901, chap. 9), le considère comme un des hommes qui, de même que Malthus et Darwin, resteront une lumière pour les citoyens de la République nouvelle.

Sa popularité dans les milieux cultivés est indiscutable; mais il n'est pas toujours facile de marquer avec sûreté son action sur la littérature. Les esprits, on l'a vu, se trouvaient, en quelque mesure, spontanément d'accord avec ses conclusions générales; et les raisonnements, les démonstrations théoriques qui permettraient de saisir l'influence directe de sa philosophie ne trouvent point naturellement place dans les œuvres d'imagination. Les rapports entre sa pensée et le roman de Th. Hardy méritent une étude spéciale. Quelques cas sont plus clairs — celui de G. Gissing et de G. Moore, par exemple, ainsi qu'on le verra plus loin; et aussi celui de Lucas Malet qui, dans le *Salaire du péché* (1891), place explicitement la vie de son héros sous l'égide du métaphysicien allemand.

Les relations intellectuelles et littéraires entre la Grande-Bretagne et le reste de l'Europe se multiplièrent après 1860. La diffu-

---

W. S. Lilly (*Nineteenth Century*), 1882; *The Ultimatum of Pessimism* par J. W. Barlow, 1882; *Modern Pessimism* par J. R. Thomson, 1885; *Life of A. Schopenhauer* (*Great Writers series*) par W. Wallace, 1890; *Aspects of Pessimism* par R. M. Wenley, 1894; *Schopenhauer's System in its Philosophical Significance,* par W. Caldwell, 1896; etc.

[26]) *The Athenaeum,* December 1876. Revue générale consacrée aux littératures continentales.

[27]) *Confessions of a Young Man,* 1886, chap. 14. Voir aussi dans *Mike Fletcher,* 1889, les chap. 2, 9 et 11, et dans *Celibates* la nouvelle intitulée *John Norton,* chap. 4.

[28]) *The Quintessence of Ibsenism* (1891), chap. 2.

sion de la culture, l'abondance des périodiques, les traductions permettent une information large et variée. L'*Athenæum* publie chaque année à partir de 1870 une étude détaillée du mouvement artistique à l'étranger; on y voit signalé, commenté, analysé tout ce qui compte dans les lettres françaises, germaniques, scandinaves, russes ou italiennes. Or, la critique scientifique, l'ébranlement des croyances anciennes, ont partout répandu le doute et l'anxiété; le pessimisme est comme un flux montant que viennent grossir des affluents de toutes parts.

Sombre est l'évangile du « naturalisme », en dépit de la foi au progrès que l'on trouve chez Zola. Flaubert, l'un des maîtres les plus vite reconnus et les plus admirés en Angleterre, est l'un des tout premiers disciples de Schopenhauer en France; sa doctrine littéraire, en l'obligeant à nourrir son imagination de médiocrités et de laideurs, contribue à développer chez lui comme chez les Goncourt ou Maupassant l'amertume et le dégoût devant le spectacle de la vie. Un esprit comme celui de la romancière populaire anglaise Ouida peut passer pour un bon miroir des modes contemporaines; l'« *Athenæum* » note chez elle, en 1882 et dans les années suivantes, un assombrissement frappant; elle se complaît dans la peinture du vice et du cynisme désabusé; et cette attitude est attribuée à des influences étrangères — celle de Schopenhauer, ou celle de Baudelaire, qu'elle-même d'ailleurs cite un peu plus tard [29]) dans un de ses récits; un autre est dédié à Maupassant [30]). Le pessimisme particulier de la laideur et de la bassesse, issu du réalisme, est très favorisé par le succès du roman français; il inspire, outre-Manche, des œuvres qu'on a vues déjà mentionnées [31]), celles de G. Moore et de M. Wood.

Nos poètes, Gautier, Leconte de Lisle, Baudelaire, ont hérité de la tristesse romantique, et l'ont associée aux méditations philosophiques récentes. Jusque chez les « décadents », les « symbolistes », jusque dans l'œuvre de la « jeune Belgique », elle étend son ombre embrumée de rêve et irisée de fantaisie. C'est sous le titre de *Un dramaturge pessimiste* que Mæterlinck est d'abord présenté aux lecteurs de l'*Athenæum* [32]). La mélancolie de certains poètes symbolistes ou

---

[29]) *The Athenæum,* 1890; compte-rendu de *Ruffino.*

[30]) *Two Offenders* (1894).

[31]) Voir livre I, 6.

[32]) *The Athenæum,* Revue des Littératures étrangères, 1891, 1892 et 1893.

néo-celtiques en Angleterre, celle de Yeats par exemple dans *La contrée que le cœur désire,* n'est point sans parenté avec « ce pessimisme nouveau, très pur », au bord duquel, dira l'auteur de *Sagesse et Destinée,* nous nous trouvons.

L'inspiration de ceux-mêmes chez lesquels on devait découvrir, dans les vingt dernières années du siècle, de quoi rafraîchir les sources de la vie morale, a passé d'abord comme un vent de malheur ou d'effroi sur les âmes désemparées. Le roman russe causa en Angleterre une profonde impression; les traductions de Tourguenev paraissent à partir de 1872; et celles de Tolstoï après 1878; Dostoïevski fut rendu accessible au public anglais entre 1881 et 1897, Gogol de 1886 à 1892; l'*Athenæum* consacre un article d'ensemble à Tourguenev lors de sa mort en 1883. Or, ce qui se dégageait de cet art, en même temps qu'un rayonnement de pitié et d'amour, c'était la condamnation de la société, le dégoût du monde, l'évangile du renoncement; le nihilisme russe, lieu commun de l'époque, en France comme en Angleterre, a un sens philosophique et moral tout autant que politique.

Ibsen a, de même, frappé d'abord les esprits comme une force de désintégration. Il était resté obsédé par les négations de la philosophie régnante, ainsi que l'a montré G. B. Shaw [33]); et son énergie libératrice s'est exprimée dans les formes d'une imagination tragique et sombrement violente. Il ne fut représenté en Grande-Bretagne que vers 1890; mais la traduction de plusieurs pièces avait paru antérieurement [34]); les *Etudes* [35]) de Gosse en 1879 déterminèrent une véritable mode en faveur des auteurs scandinaves; l'*Athenæum* mentionne Ibsen comme célèbre en Angleterre dès 1875, et, en 1881, dans la revue annuelle des littératures étrangères, analyse longuement le « pessimisme norvégien ». Wagner est aussi signalé dans le même journal, en 1876, comme un esprit destructeur; ses dieux sont hypocondriaques, lit-on, et imprégnés d'un renoncement à la vie directement dérivé de Schopenhauer. J. Sully dans son ouvrage sur le *Pessimisme* insiste sur les rapports du philosophe et du compositeur. Or, l'*Anneau des Niebelungen* ou *Tristan et Iseult* entrent dans l'at-

---

[33]) *The Quintessence of Ibsenism,* chap. 4.

[34]) *Emperor and Galilean,* 1876. *Nora or the Doll's House,* 1882. *Pillars of Society and Other Plays,* 1888. *Rosmersholm,* 1889.

[35]) *Studies in the Literatures of Northern Europe.* Mr. Gosse avait publié dans la *Fortnightly Review,* 1873, un article sur Ibsen, accompagné de traduction.

mosphère de nombreux romans. Wagner est mentionné ou discuté notamment dans la plupart des livres de G. Moore — des *Confessions d'un jeune homme* (1886) à *Evelyn Innes* et *Sœur Thérèse* (1901); dans *Robert Elsmere* (1888) de Mrs. Ward; dans *Pendant la longue nuit* d'Eliza Lynn Linton (1888); et dans le *Salaire du Péché,* de Lucas Malet (1891).

On a parfois dit le tempérament britannique rebelle au pessimisme; il semble du moins qu'il répugne à l'avouer. Quelque prédisposition qu'on y puisse trouver dans la race anglo-saxonne, ainsi qu'en atteste l'idée populaire du « spleen anglais » en France, la condamnation explicite du monde est contredite outre-Manche à la fois par un instinct de santé et un scrupule religieux profondément enracinés [36]). Mais il y eut là, après une longue préparation, la rencontre de tant d'actions convergentes, que les résistances de la nature, de l'éducation, de la tradition chez beaucoup cédèrent. Le timbre de la littérature dans son ensemble changea; il se voila, s'assombrit ou s'enrichit de discordantes résonances. Le lyrisme est l'expression la plus directe d'un sentiment véhément; et par ailleurs, les poètes, en faisant appel à la sensibilité, ont de tout temps usé du thème de la douleur, qui la touche au vif. Ce sont eux qui ont les premiers traduit dans le langage de l'art les inquiétudes de la pensée. Ces inquiétudes, on le sait, s'étaient manifestées bien antérieurement; elles jouaient déjà un rôle dans la mélancolie et les révoltes des écrivains romantiques; sous une forme adoucie, méditative, toute pénétrée de relativisme, elles inspirèrent, entre 1848 et 1867, les vers d'un Clough et d'un Matthew Arnold. Le premier dépeignit le tourment de la conscience, placée entre la nécessité d'agir, et les scrupules, l'impuissance qu'engendre le doute ou l'analyse de soi; le second, le désaccord profond entre les aspirations morales et la nature, les limitations psychologiques, les vaines nostalgies de l'homme laissé à lui-même; la douleur de vivre sans but et sans espoir.

Ce sont ces idées mêmes que l'on retrouve dans les romans pessimistes de 1875 à 1895; mais le rayonnement propre de la poésie philosophique est faible, de par la nature du genre; et elles avaient

---

[36]) C'est peut-être à ces traits qu'Edm. Gosse pense lorsqu'il écrit en 1894 (*Questions at Issue; Limits of Realism in Fiction*) : « La race Anglo-Saxonne est maintenant la seule qui n'ait pas été touchée par ce pessimisme dont les écrits de Schopenhauer sont l'expression la plus importante et la plus connue. »

atteint un tel degré de diffusion qu'il est impossible de les rattacher à une œuvre littéraire ou à un écrivain en particulier. Les vers de Clough et ceux de Matthew Arnold entrent dans l'atmosphère du temps et s'y fondent, comme ceux ou s'épanche la piété inquiète et douloureuse de Christina Rossetti, ou le deuil passionné, les langueurs subtiles et ardentes de son frère; comme le fameux poème dans lequel Fitz-Gerald revêt de couleurs persanes somptueuses et chatoyantes son épicurisme raffiné et mélancolique, son fatalisme résigné — envoyant chemin faisant un pardon négligent et hautain au Dieu inconnu qui créa ce monde d'apparences, et qui mit au cœur des choses l'écoulement et la mort [37]). Parmi les poètes plus récents, F. W. H. Myers a exprimé dans ses vers, en même temps qu'un mysticisme obscur et tourmenté, l'amère douleur de trouver insolubles les grandes énigmes du sort [38]). Amy Levy a épanché ses griefs contre l'univers et dénoncé les mensonges de l'optimisme en racontant le suicide d'un nouveau Chatterton [39]). Grant Allen, disciple de l'évolutionnisme, s'abandonne au sentiment des souffrances que causent les lois inflexibles d'une nature inconsciente [40]). Si pénétrants étaient ces souffles de scepticisme et de tristesse, qu'ils envahissent même l'œuvre de Tennyson vieillissant; on a montré comment les derniers poèmes de l'homme qui représente le mieux la tradition Victorienne sont d'une inspiration réaliste et sombre; et tout en jetant l'anathème sur l'esprit du temps, il l'a puissamment exprimé dans *Locksley Hall, soixante ans après* (1886), ou *Désespoir* (1886)[41]).

---

[37]) *The Rubaiyat of Omar Khayyam,* 1859, nouvelles éditions en 1868, 1872 et 1879.

[38]) *St Paul with Four Poems* (1870); *The Renewal of Youth and Other Poems* (1882); V. surtout, dans ce second recueil, l'expression du pessimisme de F. W. H. Myers dans *A Prayer* et *A Last Appeal;* et dans *Fragments of Prose and Poetry,* 1904, *A Child of the Age* et *Solomon.*

[39]) *A Minor Poet and Other Verses,* 1884. *A London Plane Tree and Other Verses,* 1889. Schopenhauer est cité dans le second recueil; et ses réserves sur le suicide sont discutées dans *A Minor Poet.* Grant Allen a consacré à la mémoire d'Amy Levy un petit poème : *For Amy Levy's Urn* (*The Lower Slopes,* 1894).

[40]) *The Lower Slopes,* 1894; *In Magdalen Tower; Only an Insect; Pessimist.*

[41]) V. la *Cambridge Hist. of Engl. Litt.,* vol. XIII, chap. 2. A ces expressions poétiques du pessimisme, il faudrait ajouter, outre un aspect au moins du génie de Swinburne, les œuvres de R. Buchanan (déjà mentionné comme romancier), de Mathilda Blind, Arthur O'Shaughnessy, H. D. Traill, Richard Middleton, etc.

Parmi tous les accents, tous les échos qui entrent ainsi dans la grande et pathétique symphonie de l'époque, on peut distinguer la note qu'y apporte le poète James Thomson. Sa « *Cité de la Nuit tragique* » parut en 1874 — en même temps que les tout premiers romans de Hardy, avant ceux de Gissing — et causa une profonde impression. Meredith, dont l'attitude philosophique était pourtant tout opposée, a mentionné ce poème avec admiration, dans ses lettres, à plusieurs reprises [42]). Gissing suppose l'œuvre familière à ses lecteurs [43]); et c'est le poème préféré d'un des réformateurs sociaux amers et révoltés, d'un des ennemis de la religion, que Mrs. Ward met en scène dans « *Robert Elsmere* » (chap. 46).

Sans entrer dans aucun exposé philosophique, J. Thomson a donné du désespoir une puissante traduction imaginative; il a évoqué en un symbolique décor, dans les rues silencieuses d'une grandiose cité nocturne, les âmes douloureuses qu'a meurtries et rejetées la vie. Ce monde enténébré est celui du noir sur noir, ou des blêmes et fantastiques chartés, des ombres et des spectres, des chuchotements à peine entendus; et il s'impose à l'esprit comme une poignante réalité. Il exprime le sentiment angoissé, l'obsession des grandes catastrophes morales — la foi, l'amour, l'espoir morts au cœur des hommes; l'horreur de la nécessité et d'un aveugle mécanisme, seuls à l'œuvre dans l'univers; la hantise de la souffrance, de la vieillesse et de la mort; l'impuissance de l'homme, écroulé, après tant de titaniques efforts, devant le sphinx de la nature; la loi d'airain de la douleur. Si total et si profond est ce pessimisme, que le seul réconfort possible est la certitude de la mort; le seul évangile que puisse apporter aux âmes l'officiant de la messe noire qui réunit sous les voûtes d'une cathédrale fantôme les ombres désolées, est l'affirmation que nul ne renaîtra, la promesse du grand oubli, et du néant prochain.

---

[42]) Voir *Letters of G. Meredith* to H. S. Salt, 1st and 5th of June, 1888, et 2nd of February, 1891. Meredith avait rencontré J. Thomson, et correspondu avec lui en 1878.

[43]) *The Odd Women*, 1893, chap. 17.

4

La tragédie du doute: *Mark Rutherford* et *Robert Elsmere*

Les romanciers de la fin du XIX[e] siècle obéissent aux influences dominantes de leur époque en s'abandonnant à un pessimisme qui, dans son expression, est d'ordre intellectuel. Ceux-là même parmi eux qui se se sont montrés les adeptes, les défenseurs de la science et de l'esprit scientifique, tout comme les philosophes, n'ont pas été sans éprouver parfois la tristesse d'une conception purement rationaliste du monde. On n'a pas oublié, par exemple, que Samuel Butler a traduit dans le mythe des âmes à naître l'horreur de la condition humaine selon les récentes lumières. Et comme la fiction romanesque s'attache à reproduire la vie, ces écrivains ont souvent exprimé le trouble jeté en eux par les vues nouvelles en décrivant le conflit intérieur qui déchirait tant d'âmes religieuses. Ils l'ont dépeint à l'état d'anxiété spirituelle vague, on l'a vu[11]), en une infinité de personnages; et ils l'ont aussi étudié sous sa forme la plus aiguë — lorsqu'il se manifeste par la crise d'une vocation ecclésiastique.

C'était là un sujet qui s'imposait. Froude l'avait traité antérieurement dans sa « *Némésis de la Foi* » (1849), comme Kingsley dans *Alton Locke* (1850). Entre 1875 et 1895, le roman y revient avec une sorte de prédilection. Il entre dans la donnée du *Proscrit* (1875), de W. W. Reade, puis dans celle d'*Ainsi va toute chair,* de S. Butler, de *Tess d'Urberville* (1891) et de *Jude le Déshérité* (1895), de T. Hardy. Il tient une place de premier plan dans l'œuvre de deux écrivains, intéressants à des titres divers: Hale White et Mrs. Humphry Ward.

Le premier a dépeint le tourment du doute dans une conscience de pasteur en écrivant l'*Autobiographie de Mark Rutherford.* Il avait plus de cinquante ans lorsque parut ce livre, en 1881; et il le présenta, de même que les écrits qui suivirent, sous un double pseudonyme, comme l'œuvre de Mark Rutherford, recueillie et éditée par un ami après sa mort. La célébrité, qu'il avait peu courtisée, lui vint tard; mais il est aujourd'hui classé comme l'un des esprits les plus représentatifs, en même temps que l'un des talents les plus

---

[11]) Livre I, 2.

distingués qu'ait produits son époque. Ses romans, ses nouvelles sont de valeur très inégale [45]); dans tous cependant il a montré un sentiment délicat, profond, extrêmement souple et pénétrant de la vie intérieure; il a noté dans l'âme de tous ses personnages les jeux mouvants et divers de la flamme qui alimente le courage moral; de même qu'il en avait suivi les fluctuations avec une attention passionnée dans la vie de Mark Rutherford, racontée par lui-même.

Sous cette fiction, c'est sa propre évolution qu'il retrace; son héros lui ressemble comme un frère. Il était en effet destiné à devenir ministre, et dut y renoncer, à cause de ses vues trop libérales; il essaya alors divers métiers — l'enseignement, le travail de bureau, le journalisme; il se sentit dévoyé, déclassé; il traversa le découragement, l'abattement, le désespoir avant de reconquérir l'équilibre intérieur. Mais il a omis ou modifié bien des circonstances essentielles dans son roman; et certains faits, au contraire, qui y tiennent une place importante, ne figurent pas dans les notes qu'il a laissées sur sa propre existence. Hale White ne nous a fait la confidence d'aucun attachement analogue à ceux de Mark Rutherford; mais il eut des soutiens, une variété d'intérêts que ne connaît point celui-ci — un père remarquable, et entièrement en sympathie avec lui, des frères et sœurs, une vie domestique et familiale assez douce. Il vit son erreur avant d'avoir reçu les ordres, et n'eut pas à subir l'angoisse de se trouver pasteur des âmes et d'avoir perdu la foi. Il expose donc dans son livre une situation qui resta pour lui à l'état de simple possibilité; mais ce faisant, il développe les sentiments qu'il portait en germe avec un tel accent, que l'expérience imaginative semble chez lui équivalente à l'expérience réelle.

Mark Rutherford naît, comme l'auteur, vers 1830, dans une petite ville du centre, en laquelle on a reconnu Bedford; son intelligence d'enfant doit ses premières empreintes aux mœurs rigides, à la vie réduite et stagnante d'une région paisible et arriérée. La société y était hiérarchisée en un édifice primitif, mais stable, selon les formes acceptées par la tradition religieuse. Ses parents appartenaient au petit commerce, et étaient membres de la secte des « Indépendants ». Il les accompagnait à la chapelle, chaque dimanche, et toute sa vie, garda le souvenir de ces journées lugubres et vides,

---

[45]) *The Revolution in Tanner's Lane,* 1887; *Catherine Furze,* 1889; *Myriam's Schooling,* 1890; *Clara Hopgood,* 1890.

où toutes les affaires, tous les plaisirs s'interrompaient, où l'on n'ouvrait aucune lettre, où l'on n'avait aucun plat chaud, à l'exception du pudding à la graisse, qui cuisait tout seul pendant le service. A la prière en famille succédait l'instruction religieuse, où l'on apprenait le catéchisme et la Bible; puis les trois offices dont le dernier durait jusqu'à la fin de la soirée, avec leurs hymnes, leurs prières, leurs sermons éternellement consacrés à la chute de l'homme et à la rédemption, qui s'achevaient le matin sur la félicité des élus, et le soir sur le supplice des damnés. Les moindres détails de ces cérémonies, de ces rites se gravaient dans la mémoire du petit Mark, y préparant le drame poignant des années à venir.

Parvenu à l'âge de la « conversion », il n'a point ressenti cette révulsion de tout l'être, qui est le signe de la grâce. Mais on l'en dispense, parce qu'il est fils de parents pieux, et il se trouve associé aux services quotidiens, aux prières supplémentaires, le dimanche. Lorsque ses parents affirment leur intention de le préparer à exercer le ministère sacré, il acquiesce sans protester. Son âme dort encore. Il accepte « d'apaiser les doutes du siècle, de guider les hommes, de les conseiller dans leurs perplexités, de calmer leurs appétits déchaînés, de les élever au-dessus de leurs soucis égoïstes, et de les conduire vers le ciel » (chap. 2), avec une légèreté de cœur qui lui inspirera quelques-unes des rares réflexions amères que contienne son livre. Il a condamné avec tristesse et presque avec dégoût ses années de séminaire, les triomphes faciles d'un enseignement qui ignorait la critique allemande aussi bien que les exigences, les souffrances infinies et diverses des âmes; l'incurable vanité et la platitude de ses compagnons, et son propre aveuglement lorsque, pendant son noviciat, il laissait tomber du haut de la chaire les dogmes appris.

Il trouva son chemin de Damas vers la fin de ses études, en lisant les « Ballades lyriques ». Le panthéisme profond, le mysticisme imaginatif de Wordsworth et Coleridge lui fut une révélation. « Je puis à peine comprendre », écrit-il, « ce qui m'ébranla si profondément; et je ne crois pas avoir retiré de ma lecture grand'chose qui puisse s'exprimer en des mots. Mais elle détermina un mouvement, une germination qui se propagèrent jusqu'à ce que tous les systèmes qui me revêtaient comme le corps revêt l'esprit se fussent peu à peu désagrégés et évanouis. Plus importante encore fut l'apparition d'une habitude de critique intérieure et d'une répugnance à m'occuper de quoi que ce soit qui ne touchât pas à l'âme, ou ne fût pas l'illustration, l'incarnation de quelque loi spirituelle » (chap. 2).

Son Dieu ne fut plus celui de l'Eglise, mais la nature personnifiée. Il descendit du Paradis des livres; il vint demeurer sur les coteaux lointains, ou dans chaque ombre de nuage errant sur la vallée. Et Mark Rutherford connut l'exaltation d'un enrichissement, d'un approfondissement soudains, la joie enivrée, délirante, de l'être qui pour la première fois prend conscience de toutes ses puissances. Puis il fallut les appliquer à la vie, et tout de suite l'horizon se rétrécit, le cercle de fer d'une destinée douloureuse se referma autour de lui.

Il était ministre, chargé de diriger l'activité religieuse d'une petite paroisse rurale dans les formes rigides du Calvinisme; et il s'épouvantait de sentir que le crible de plus en plus serré de sa critique réduisait chaque jour ses croyances. Sa profession le ramenait sans cesse aux énigmes du sort, aux problèmes de la révélation; et il s'y enfonçait avec une sorte de vertige pendant ses flâneries rêveuses. Il avait rencontré un homme capable de le comprendre, en la personne d'un rédacteur de journal installé avec sa fille dans les environs, Mardon, l'une des plus belles figures qu'ait tracées Hale White. A son contact il fortifia la résolution de sincérité intérieure qui se formait en lui. Mais cet esprit très fin, très net, rigoureusement honnête, était presque entièrement négatif. Il resserrait le dilemme dans lequel se débattait Mark, et forçait sa logique à aller toujours plus avant. Croit-il en Dieu? Soit. Quel Dieu? Quels sont les attributs qu'il peut lui donner? Et s'il ne peut rien affirmer au sujet de ce Dieu, de quelle portée est sa foi? En quoi le sépare-t-elle d'un incroyant? La vie du Christ, telle que la tradition nous l'a transmise, contient un enseignement précieux, c'est vrai; mais quelle force d'enseignement peut-on honnêtement tirer de faits racontés avec de telles divergences, de telles contradictions, par les évangélistes et les textes saints, qu'aux yeux de l'historien l'existence même de Jésus n'est nullement certaine? Contre cette critique acerbe et froide se brisaient les sentiments confus, les aspirations brûlantes du malheureux pasteur.

Sa foi n'avait jamais été profonde ni active, mais du moins, elle l'avait protégé des grandes terreurs. Il apprit à connaître l'horreur de la souffrance et de la mort sans but, sans lendemain; le frisson de son propre néant dans l'ordre grandiose d'une nature aveugle, ou le chaos prodigieux d'un monde démesuré. « La dissolution du Christ, du médiateur Divin, en nuages mythologiques fut pour moi plus douloureuse, dit-il, que la perte de l'ami le plus cher »

(chap. 5). Cependant il lui fallait guider ses ouailles, prêcher la parole divine. Il construisit alors une sorte de protestantisme libéral. Il dépassait d'ailleurs sans cesse ses convictions personnelles, et il avait la honte d'entretenir entre lui et ses auditeurs une équivoque constante. Mais il était dévoré du désir de leur être utile, de les toucher, de susciter en eux quelque mouvement de sympathie; et il se donnait avec passion. Vain espoir; son éloquence resta sans écho; et un jour où il avait ainsi prodigué son zèle, les tortures de sa conscience, l'indifférence de tous lui devinrent soudain intolérables. Il était ému, surexcité par l'effort; en son misérable logis, sans feu, devant son souper froid, il s'abîma en une crise de larmes.

Les défenses de la vie cédèrent au torrent de ses anxiétés et de son chagrin; il fut la proie d'émotions violentes et morbides. Lorsque, après quelques heures d'un sommeil d'épuisement, il s'éveilla · « tout soutien s'était évanoui » — écrit-il — « et il me semblait sombrer dans un abîme sans fond. De semaine en semaine je me sentais plus bas, et ma mélancolie prit une forme fixe; je me persuadais que j'étais en train de perdre la raison; ... pendant des mois, pendant de longs mois, cette conviction épouvantable de l'imbécillité ou de la démence prochaine m'opprima, comme un reptile qui aurait enfoncé ses crochets empoisonnés dans mes moelles sans que je pusse me dégager de son étreinte; elle m'accompagnait là où j'allais, se levait avec moi le matin, me suivait tout le jour, et demeurait en moi toute la nuit » (chap. 5).

Par une rencontre significative, l'histoire de Mark Rutherford se rapproche alors de celle du poète J. Thomson, et les expressions qu'il emploie rappellent celles de la « *Cité de la nuit tragique* ». Même lorsqu'un regain de santé le délivre de l'idée fixe, comme les habitants de ce symbolique royaume, il y est fatalement ramené : « Je ne fus jamais entièrement guéri », dit-il; « souvent, sans que rien me le fît prévoir, je me trouvai plongé dans cette vallée de ténèbres sans qu'aucune issue m'apparût » (chap. 3). Pour échapper au tourment de l'obsession, comme le poète pessimiste, il usa de l'alcool, et il en devint l'esclave; mais lui du moins ne s'abandonna pas longtemps à son vice. Un sursaut d'énergie l'y arracha, et il a raconté sa cure, les efforts qu'elle lui coûta, les moyens qu'il inventa pour émousser son désir, avec une minutie, une simplicité, une justesse évidente qui semblent bien être autre chose qu'un procédé d'illusion dramatique.

Sa guérison morale fut plus longue, plus difficile. Privé de

son emploi par une intrigue haineuse, il emporta son tourment dans la nouvelle église où, renonçant au dogme de la Trinité et de la divinité du Christ, il prêcha quelque temps la doctrine Unitarienne. Comme J. Thomson, il était hanté par l'horreur de vivre, les dérisions de la foi, de l'espoir, de l'amour : « pourquoi cette lutte incessante, si dans quelques brèves années je dois m'endormir à jamais? — La condition de l'homme mortel m'apparaissait comme infiniment pathétique. Il naît à ce monde, en contemple la grandeur, la beauté, sent monter en lui d'insatiables aspirations, et il sait qu'inévitablement, après quelques révolutions de la terre, il ne sera plus. Cruauté pire encore : il aime — que ce soit un homme ou une femme — d'un amour souverain; il est à ce point absorbé par son amour qu'il ne peut supporter de vivre un instant loin de l'être aimé; et s'il le voit mourir, nous lui disons que c'est là une disparition totale et que ce cœur, cet esprit sont rendus au néant » ... (chap. 6). Il faut rappeler ici que Thomson fut conduit au pessimisme par la mort, en pleine jeunesse, de la femme qu'il aimait, et que ce malheur lui a suggéré l'un des épisodes les plus frappants de son poème. On dirait aussi que Hale White pense à la « *Cité de la Nuit tragique* » lorsqu'il écrit : « Les pires fléaux de mon existence ont été la dépression et l'angoisse, le sentiment d'errer dans un monde d'obscurité et de brouillard, hanté par des fantômes. Tout ce que j'éprouvai », ajoute-t-il, « a d'ailleurs été décrit par d'autres, mieux que je ne saurais le faire » (chap. 7).

C'est devant le spectacle de Londres la nuit, si puissamment évoqué par tout le poème de Thomson, que, dans l'école où il a accepté un emploi, renonçant à tout ministère religieux, il s'abandonne une dernière fois au sentiment de sa solitude et de sa désolation intime : « J'allai à la fenêtre, et regardai » — dit-il —; « des lumières, çà et là, dessinaient des rues; mais comme elles se coupaient, et, par endroits, s'arrêtaient là où il n'y avait plus de maisons, l'effet qu'elles produisaient était celui d'un dédale inextricable. Plus loin s'étendait la vaste lueur de Londres, comme quelque aube spectrale, ou le reflet d'un incendie invisible. J'étais écrasé par un sentiment de solitude épouvantable. Je suppose qu'il est de l'essence même de la passion, si l'on prend le mot dans son sens littéral, que la raison n'en puisse pas rendre compte. Réfléchissant à ce que je souffris alors, je ne puis pas trouver de cause qui l'explique; et cependant il y a peu de jours ou de nuits de ma vie qui m'aient laissé un souvenir comparable » (chap. 8).

Mark Rutherford avait été conduit par les déboires de son existence, et par une impitoyable analyse intérieure, à désespérer de lui-même; à ses angoisses philosophiques s'ajoutait, en ce qui le concernait, un douloureux, un épuisant pessimisme moral. Son cœur et son esprit s'étaient éveillés ensemble; de bonne heure il fut envahi par le désir d'une amitié parfaite où chacun s'absorberait et s'oublierait en l'autre. Or, il s'aperçut bien vite qu'il inspirait peu la sympathie. Il était affligé d'une timidité qui éloignait de lui. Son désir impatient de se révéler entièrement, de montrer le fond de son âme et de sonder celle des autres, le rendait impropre aux menus arts de la conversation. Il allait droit aux questions vitales, sans se résigner aux détours infinis que l'usage, la prudence, parfois la délicatesse, imposent; et devant le silence étonné que rencontrait l'ardeur impétueuse de sa sincérité, il se repliait tristement sur lui-même. Avec une clairvoyance émouvante, il décrit ses tentatives passionnées, ses déceptions, ses humiliations, et l'isolement de cœur qu'il lui fallut accepter. Lorsqu'il eut rompu avec toutes les formes de la religion, il fut employé chez un libraire, Darwiniste et libre-penseur, qui lui témoigna quelque intérêt et quelque affection; mais, toujours rongé par le souci de l'au-delà, il se trouva inégal à la tâche qui lui était confiée, et il en conçut une honte, un chagrin insoutenables. « Le mépris de ceux qui nous entourent est dur à supporter », dit-il, « mais Dieu ait pitié du misérable qui se méprise lui-même » (chap. 9). Ou encore: « Je n'ai jamais pu atteindre à ce degré de satisfaction de soi-même, sans lequel on ne peut pas vivre » (chap. 9).

Le soulagement vint pourtant. Il vint mystérieusement, peu à peu, au cours d'un séjour à la campagne qu'il dut faire pour reposer ses nerfs surtendus. A ce point décisif, ses notes s'interrompent, pour reprendre quelques mois plus tard, alors que s'achève cette cure inespérée. Sa personnalité resta essentiellement la même. Il ne renia aucune de ses anciennes préoccupations. « Je me souviens par exemple », dit Ruben Shapcott, l'éditeur, qui prend alors la parole — « l'avoir entendu dire que renoncer à toute spéculation serait faire à notre nature une violence aussi grande que si nous nous interdisions de regarder les profondeurs bleues entre les étoiles . . . ; cependant, peu à peu, son anxiété disparut; ce long conflit mourut graduellement; il se transforma en une paix jamais formellement conclue, et sans clauses précises, mais qui fut néanmoins définitive » (chap. 9).

Ce nouveau pacte avec la vie est exposé par les faits dans la

seconde partie de l'autobiographie intitulée « *Délivrance* » (1885). Elle importe moins ici que la première; mais il y a pourtant entre ces deux livres une sorte d'unité de ton qui ne permet pas de les séparer. L'optimisme de Mark Rutherford ferait horreur à qui n'a point vécu dans la « *Cité de la Nuit tragique* ». Cet optimisme ne repose sur aucune solution des problèmes qui l'avaient si cruellement tourmenté. Son attitude intérieure s'est légèrement modifiée; et c'est là tout; mais c'est assez pour transformer son univers.

Sa pensée se montre toujours aussi scrupuleuse, aussi impressionnable; mais elle ne se concentre plus sur lui-même; elle s'attache avec une libre curiosité, une sympathie désintéressée, aux êtres qu'il rencontre, aux milieux qu'il traverse. Journaliste, il fréquente la Chambre des Communes, et juge avec un bon sens original et pénétrant le système législatif de son pays; il se lie avec un de ses collègues, Mackay, s'applique à retracer la figure curieuse de ce publiciste philanthrope; il le suit dans sa maison, y prend part à sa vie de famille, y déchiffre le secret d'une humble tendresse incomprise. Avec lui, il parcourt les quartiers pauvres de Londres, et frémit au contact de la misère ouvrière. Il s'associe à la tentative de régénération sociale qu'entreprend son ami; il s'ingénie à adoucir les maux des quelques pauvres hères qui sont venus à eux; il sonde leurs obscures destinées, leurs âmes engourdies et mutilées. Ou bien il se penche sur son passé; il puise à pleines mains dans la richesse pittoresque de ses souvenirs. Et l'un des fils de ce passé vient soudain se renouer dans la trame de sa nouvelle existence. Une idylle de jeunesse, brusquement interrompue, renaît, se poursuit à l'improviste, et s'achève en un mariage. Mark épouse une femme qu'il avait aimée jadis et dont ses doutes l'avaient séparé. Tous deux ont changé; le timbre de leurs âmes s'est adouci; et leur accord emplit ses dernières années d'harmonie.

Son expérience se fixe en de fines et précises remarques de psychologie générale, sur le rôle du subconscient, ses irruptions brusques et ses lentes germinations, et sur les changements insensibles et subtils par lesquels les événements façonnent les âmes. Surtout, elle se cristallise en conseils de sagesse humaine, tout imprégnés de ses longues souffrances; tout rayonnants de sa tardive victoire, et d'une chaude sympathie pour ses frères de misère.

Il a appris à se fier au temps. La capacité de souffrir est limitée pour chacun, dit-il; à qui sait endurer et attendre, le soulagement vient. Telle question, jadis brûlante, est peu à peu reléguée; on ne

l'a pas résolue; mais elle a perdu son importance : « Les problèmes de la mort et de la survie autrefois m'obsédaient à tel point que j'en perdais le sommeil. Je ne saurais dire comment, mais il est de fait que maintenant, alors que je suis de bien des années plus près de ma fin, ils m'inquiètent très peu » (chap. 8).

Résolument, il se détourne des mystères douloureux. Il condamne le romantisme pour s'y être complu. Les contradictions du sort, les ténèbres de la mort, le passage de l'homme à travers une brève existence de l'inconnu à l'inconnu, sont les sujets favoris d'écrivains qui semblent se croire profonds parce qu'ils posent des problèmes auxquels il n'y a pas de réponse, écrit-il; il faut plus de réelle force d'âme pour résoudre la difficulté la plus commune que pour composer un poème sur de tels sujets (chap. 8). Et si ces maux sont sans remèdes, ils ont du moins quelque compensation. « Aucune théorie du monde n'est possible. On ne peut fermer les yeux à la tempête, à la pluie qui pourrit lentement les récoltes, aux enfants qui s'atrophient dans des caves; mais un soir de juin, le bonheur que les hommes et les femmes doivent à leur mutuelle affection, à la musique, à l'exercice de la pensée, ne sont pas moins évidents » (chap. 8).

Si affreuse que soit la misère, il semble bien qu'elle diminue, à mesure que les forces naturelles hostiles sont déjouées et que la race humaine s'adapte à sa condition terrestre. Les voies du progrès souvent nous échappent; mais ce n'est point une raison pour n'y pas croire. Nous suivons instinctivement, dit-il, les formes d'autrefois, et laissons de côté, ou nions catégoriquement, la vie de notre temps parce que son expression a changé. « Nous n'admettons jamais réellement que le Messie ne s'incarne pas deux fois de la même façon. Il est venu à nous sous la figure de Jésus, et nous l'attendons sous la figure de Jésus, aveugles aux signes d'aujourd'hui, incapables de les reconnaître peut-être jusqu'à la mort » (chap. 6).

Et lorsque le poids de la souffrance nous écrase, lorsque invinciblement nous la prolongeons en quelque système pessimiste, alors, demandons à l'infini son vertige sacré. « Nul ne peut regarder les étoiles de la nuit, et réfléchir à ce qui s'étend derrière elles, sans sentir tomber la tyrannie de ses sens, et celle des conclusions de sa logique. L'au-delà, toujours l'au-delà, de quelque façon que nous nous y enfoncions — à la manière d'un enfant, ou à la lumière de la plus récente philosophie — nous est un avertissement visible et permanent de ne point construire l'univers à la mesure de nos

esprits » (chap. 6). Le scepticisme est doux et apaisant à qui sait vraiment s'y arrêter. C'est le dogmatisme sous le manteau du doute qui nous opprime. Ne disons point par exemple d'un mort que sa vie s'est éteinte. Le plus rigoureux exercice de la raison nous apprend à dire: je ne sais pas; et il comporte un élément d'espoir, qui tantôt s'enfle et tantôt retombe, mais qui est toujours suffisant pour empêcher le désespoir absolu.

Il ne s'élève point contre la doctrine de l'immortalité, mais il rappelle que les hommes ont été heureux sans y croire, et qu'en faire le seul ressort de l'action est une exagération de la folie qui nous pousse à traverser la vie dans l'attente impatiente du lendemain, et nous laisse au seuil de la mort sans que nous ayons joui entièrement d'une seule heure. Il rappelle que la préoccupation du salut individuel montre peu de noblesse morale. Et il déclare hardiment que la théologie actuelle aurait besoin d'une réforme plus radicale que celle de Luther. Il ne devait cependant trouver le repos que dans une attitude de respect ému à l'égard de ses anciennes croyances; et il embrasse dans une même sympathie toutes les religions. Ce sont, dit-il, de divines cassettes pleines de précieux remèdes; si elles étaient brisées brutalement il faudrait des siècles pour les découvrir à nouveau (chap. 6). Aussi lorsqu'il rencontra chez sa femme une foi sincère et intacte, il n'eut nulle peine à s'en accommoder; elle ne se refusait point à adopter de nouvelles façons de l'exprimer; « et pour moi », écrit-il, « j'avais plaisir à parler son dialecte ».

On a vu qu'il souffrait d'un mépris de lui-même qui atteignait au dégoût et à la haine. Le jour où il s'aperçut qu'il n'avait aucun droit à attendre de sa propre nature tel degré de bonheur ou de vertu, il lui sembla qu'une monde de mécontentement et d'amertumes secrètes s'effondrait en lui pour toujours. Surtout, l'amour de sa femme Ellen fut à ses blessures intimes un baume souverain. Il resta sujet aux anxiétés, aux craintes vagues; mais il ne s'en effraya plus, et elles perdirent leur prise sur lui. Dans son petit jardin bien net, d'où il avait enfin conjuré toutes les ombres maléfiques, il cultiva son bonheur. « Mon amour pour Ellen était grand », écrit-il, « mais je découvris que même un tel sentiment ne peut subsister de lui-même; il faut le couver. La lampe, pour brûler bien claire, demande à être nettoyée chaque jour, car l'éloignement et l'indifférence viennent moins de querelles ou de divergences profondes que de bagatelles; et il ne faut pour les écarter que le plus léger, quoique le plus continuel effort; la vraie sagesse est de ne point perdre de

temps et de les détruire à l'instant. L'amour, en outre, veut que ceux qui s'aiment se montrent constamment ce qu'il y a de meilleur en eux; et l'on n'y parvient pas sans résolution » (chap. II).

Dans les heures que lui laissait sa besogne de copiste, il s'employa à l'éducation de Marie, la petite fille de sa femme; sa sensibilité fine et tendre s'épanouit aux menues joies de la vie domestique. Il devint expert à choisir une lecture où Ellen et lui pussent goûter ensemble l'intérêt, la variété dramatique de la vie, ou la puissance et le charme de l'imagination humaine. Il demanda à la nature cette joie religieuse et profonde que lui avait enseignée Wordsworth; et il la retrouva, moins enivrante peut-être que jadis, mais moins inquiète aussi, et dégagée des angoisses qui en avaient été le long cortège. Purifiée par le temps, toute pénétrée d'un heureux et calme oubli de soi, elle emplit la dernière page de son histoire. Avec Ellen, et la petite Marie, il a été passer une journée dans les collines de Guildford...

« Les hêtres avaient changé de couleur et s'étaient embrasés d'un feu rouge sombre. Nous nous assîmes sur le sol couvert d'un lit épais par les feuilles de l'année écoulée. A midi, la tranquillité était profonde, interrompue seulement par le plus doux des chuchotements, qui tombait des grands arbres dont les bras protecteurs s'étendaient au-dessus de nous. De temps en temps il s'éteignait presque, puis s'enflait lentement, pour mourir encore, comme si les dieux de l'endroit s'unissaient en un sublime et harmonieux entretien. En nous déplaçant un peu vers l'extrémité de notre dais, nous apercevions la plaine, bornée par les hauteurs du Sussex et du Hampshire, voilée du bleu le plus tendre; et au-dessus s'étendait un ciel blanc à l'horizon, qui s'approfondissait insensiblement jusqu'à l'azur au-dessus de nos têtes... Cette saison, que l'on dit attrister les hommes, n'avait en rien cet effet sur nous. Tout dans l'avenir, même l'hiver à Londres, avait les couleurs de l'espoir, et la mort de l'Eté n'y ajoutait pas de tristesse. Le voir se consumer ainsi emplissait plutôt nos cœurs de repos — mieux encore : d'une véritable joie » (chap. II).

Mark Rutherford n'était point né pour le bonheur; et il semble que Hale White ait obéi au sentiment d'une nécessité intime en le faisant mourir au moment même où, après son douloureux pèlerinage, il a ainsi appris la joie. Son existence nouvelle n'était point sans épreuves; il avait dû, pour assurer la vie du foyer, accepter un labeur ingrat; il se trouvait chaque jour soumis de longues heures

à des contacts grossiers et aux rudesses d'un patron sans culture et sans âme. Sa santé était restée minée par ses années de luttes et d'angoisse; il s'éteint soudain, d'une défaillance du cœur, causée par une violente et injuste réprimande de son chef. Les détails cruels qui accompagnent sa fin soulignent l'implacable revanche des faits; il avait trop souffert pour pouvoir vivre heureux.

Le doute a ravagé bien des consciences; mais aucune des confidences qu'il a provoquées n'a l'accent de sincérité naïve, déchirante qui frémit dans la confession de Mark Rutherford. Rarement le détachement de la foi avait été montré ainsi comme dominant, emplissant toute une vie; jamais il n'avait provoqué un pessimisme aussi profond.

L'objet de Mrs. Humphry Ward, en retraçant dans *Robert Elsmere* (1888) l'évolution intérieure d'un jeune pasteur qui se détache de la foi, n'est point tout-à-fait le même; son roman ne se présente pas comme une autobiographie; elle ne s'attache pas exclusivement à saisir les fils d'une destinée; elle veut résumer, interpréter la vie morale et religieuse du temps dans tous ses aspects. Moins original de pensée, et de ton moins intime, son livre met en scène des personnages multiples et des épisodes divers; il vise à embrasser la complexité des faits, et il y réussit. Il est postérieur à l'*Autobiographie de Mark Rutherford* de sept années seulement; mais Mrs. Ward était de trente ans plus jeune que Hale White; son ouvrage reflète des vues plus récentes; on y trouve plusieurs figures dont le type ne s'est guère répandu qu'après 1880, avec le néo-romantisme.

La vocation religieuse de Robert Elsmere s'éveille sous l'influence de ce retour aux émotions spirituelles et au besoin de croire, qui s'est dessiné comme une réaction contre la conception scientifique du monde; c'est ensuite seulement que cette conception s'impose à lui et l'arrache à ses croyances; il en subit comme le contrecoup tardif, alors qu'elle était déjà ébranlée, et, pour beaucoup d'esprits avertis, remplacée par une autre. Son histoire est donc légèrement anormale; elle semble avoir été conçue par une intelligence large et informée, sur des éléments empruntés à la réalité, plutôt qu'elle ne frappe comme une expérience directe. Telle qu'elle est cependant, elle conserve assez de vérité pour être suggestive et émouvante. Malgré toutes les théories qui leur furent opposées, le Darwinisme et l'évolutionnisme gardèrent leur influence, à bien des égards, jusqu'à la fin du siècle; leur action dure encore; et l'effer-

vescence qu'ils ont causée dans certains milieux n'est pas aujourd'hui calmée. *Robert Elsmere* conserve un vif intérêt, autant par l'évolution intérieure du héros que par le soin avec lequel l'auteur a dépeint et caractérisé l'atmosphère du temps.

C'est à Oxford, vers 1878 ou 1879, que le jeune homme prend conscience de sa vocation ecclésiastique; et dans une conversation avec la femme à qui il demandera de partager sa vie, il expose les idées, les tendances qu'il a observées dans la vieille Université. Le père de son amie, ministre évangélique, avait été attristé par la réaction libérale qui avait suivi la conversion de Newman: « quel dommage qu'il n'ait pas vécu un peu plus longtemps » — dit Robert Elsmere — « nous avons vu le retour de la marée depuis; les forces de destruction se sont épuisées; et à Oxford, maintenant, beaucoup d'entre nous se sentent portés par une vague de croyance ». Et il précise: « ce n'est pas seulement l'influence de la Haute Eglise; c'est un mélange d'influences de toutes sortes qui a produit ce nouvel état de choses; quelques-uns des facteurs qui ont amené ce changement sont, de nom du moins, à peine chrétiens; mais ils ont contribué à faire réfléchir, à remuer les cœurs, à remettre en honneur les vieilles coutumes » (chap. 3).

Plus loin, Mrs. Ward écrit : « A ce moment précis de l'histoire d'Oxford, le passage de l'idéalisme philosophique à une joyeuse acceptation des idées chrétiennes courantes était particulièrement facile...; l'Université traversait une de ces crises périodiques de réaction contre un rationalisme poussé à l'extrême, qui apparaissent presque régulièrement dans tout grand centre d'activité intellectuelle. On commençait à reconnaître avec un grand élan d'enthousiasme et d'émerveillement qu'après tout, J. St. Mill et H. Spencer n'avaient pas dit le dernier mot sur les choses du ciel et de la terre; et dans cette réaction, l'on exagérait; une vague nouvelle de romantisme religieux se levait; l'esprit de Newman avait réapparu dans les lieux que Newman avait aimés et quittés; la religion devenait, une fois de plus, populaire parmi les âmes les plus vulgaires; elle acquérait de nouveau une profonde réalité dans un grand nombre des âmes les plus nobles » (chap. 5).

La figure qui domine ce mouvement est celle de Henry Grey, toute inspirée par les souvenirs qu'avait laissés l'adversaire de H. Spencer, T. H. Green. C'est lui qui détermine la vocation religieuse de R. Elsmere, par l'un de ses fameux sermons laïques —

à sa grande surprise d'ailleurs. Il allume en lui l'étincelle de la vie spirituelle qui le consumera tout entier. Non que l'orateur se donne pour un croyant; mais il montre le sens moral, la beauté de l'ancienne foi; pour lui la résurrection n'est point un miracle historique, mais un fait sublime dans l'âme de chaque fidèle; il illumine et éblouit ses auditeurs par son idéalisme philosophique — si bien, ajoute l'auteur, que « ce qu'il semait, d'autres souvent le récoltaient; ou que, pour citer les mots d'un rationaliste bien connu à son sujet, les Tories constamment emportaient son miel dans leur ruche » (chap. 5). A la décision d'Elsmere, il oppose un brusque : « vous ne vous sentez retenu par aucune difficulté? » — et il ne se croit pas le droit d'intervenir davantage.

La foi d'Elsmere d'ailleurs n'est nullement le fruit d'une conviction intellectuelle, ainsi que s'en assure un autre de ses maîtres, éveilleur d'esprits lui aussi, mais intelligence critique avant tout, l'esthéticien Langham. « La forteresse intérieure en Elsmere » — conclut celui-ci — « est occupée par la passion morale, par l'amour, par le sentiment, par ce mysticisme en un mot, qui convient à tout adolescent au cœur sain » (chap. 5). C'est au moment où le jeune pasteur se prépare à commencer son œuvre d'édification et de dévouement dans une obscure paroisse de campagne, qu'il rencontre Catherine Leyburn et s'éprend d'elle. La foi intransigeante, la charité infinie de la jeune femme illuminent son visage d'une austère et tendre beauté. Dans les landes sauvages du Westmoreland où elle a grandi loin du monde, elle lui apparaît comme la compagne prédestinée. Elle, cependant, s'est assigné une mission protectrice auprès de sa mère et de ses sœurs; il surmonte ses scrupules et l'y arrache; car, « pour la conscience moderne d'Elsmere » — dit Mrs. Ward — « tout imprégnée de christianisme qu'elle fût, les droits sacrés de la passion s'imposaient d'eux-mêmes » (chap. 8); et elle élargit l'opposition ainsi indiquée en ajoutant plus loin : « la moitié des tragédies de notre temps ont leur source dans ce conflit perpétuel entre deux conceptions de la vie — celle qu'a engendrée l'esprit scientifique, et qui rend le monde visible toujours plus beau, plus désirable à nos yeux mortels; et celle de saint Augustin » (chap. 9). L'esprit du siècle s'est donc déjà en quelque mesure emparé du héros.

Les jeunes gens unissent leurs jours; et leur vie se déroule d'abord harmonieusement, dans une profonde fusion de cœur et d'esprit, d'action bienfaisante, et d'espoirs mystiques. Cependant de

petits incidents font prévoir l'orage qui bouleversera ces deux existences — la visite d'un pasteur qui appartient à la Haute Eglise, dont l'intolérance de principes révèle l'écart qui sépare le puritanisme de Catherine des croyances libérales de Robert (chap. 12); quelques différences d'appréciation sur les livres permis, les amis à admettre... Catherine répudie toute initiative, toute lecture, toute conversation contraire à la foi comme un péché gratuit et condamnable; mais elle est discrète, aimante, confiante, et Robert suit ses propres voies en silence.

Les propos de Langham, qu'il revoit, les richesses profanes de la bibliothèque du squire de l'endroit, qui se trouvent à sa disposition en l'absence de leur propriétaire, l'ébranlent secrètement. Au cours d'études historiques qu'il a entreprises, son horizon s'élargit; il pense aux générations qui ont vécu sans le Christianisme — aux Bouddhistes, aux Egyptiens, à tous les anciens qui ont trouvé paix et joie en d'autres croyances que les siennes; et certaines paroles de Mr. Grey lui reviennent, chargées d'un sens plus plein: « Toutes les religions sont vraies; et toutes sont fausses » (chap. 19). Il lit Darwin, et les *Essais* de Grant Allen, dans les moments que lui laissent ses devoirs pastoraux, son Institut ouvrier, son club d'études physiques et naturelles, ses visites aux malades. L'*Origine des espèces* le frappe « comme une révélation » (chap. 12); et il renonce sans effort à l'acceptation littérale de la Genèse. Mais pourquoi troubler sa femme par de pareilles pensées? — Elle continue à ignorer son changement de vues. Il entreprend un ouvrage historique considérable sur la Décadence de l'Empire qui, à son insu, affine ses perceptions et accroît en lui le besoin de la vérité (chap. 14). « Peut-être était-ce son travail scientifique » — écrit Mrs. Ward — « qui en réalité avivait et aiguisait ses impressions historiques. — L'Evolution, d'abord simple, germe dans son esprit, commençait à y grandir, à l'envahir tout entier, à se mêler aux idées qu'il possédait déjà. Et l'instinct comparatif, cet outil par excellence de la science moderne, était enfin en pleine action, attaquant tantôt ici, tantôt là », ne lui laissant nul repos (chap. 20).

Parmi les causes d'inquiétude et de doute à l'œuvre en lui, l'une des plus importantes est l'influence du squire Roger Wendover. Mrs. Ward donne de ce personnage une étude qui, tout en cherchant à être impartiale, ne laisse point d'exprimer un certain parti-pris; c'est l'incarnation même de l'intellectuel sans âme tel que le concevait une génération encore effrayée par la science sacrilège. Disciple de Newman pendant quelques mois, comme il le rappelle plus tard

avec regret et amertume, il avait trouvé bien vite dans un scepticisme indifférent et cynique l'épanouissement parfait d'une âpre et sèche personnalité. Formé par le XVIII[e] siècle français, et notre Renan, puis en Allemagne, à l'école de Niebuhr, de Mommsen et des exégètes de Tubingue, il a donné la labeur d'un demi-siècle à la composition d'un grand ouvrage sur « *L'histoire du témoignage, ou l'art de prouver à travers les siècles* » — conçu du point de vue évolutionniste. Et, chemin faisant, il a jeté au public scandalisé deux livres fameux: *Les idoles sur la place du marché,* et *Essais sur la culture anglaise.* Sa lucidité et sa vigueur caustique, son amour pour le travail et les joies de l'esprit, son isolement farouche et stoïque, lui donnent droit au respect ou à la sympathie. Mais il est l'étroitesse et la dureté même. Il est, dit-il, de ceux qui vivent par la tête, et non par le cœur (chap. 17). Il se montre rude aux siens, indifférent à ses dépendants, insensible à la misère et aux douleurs sociales. Il y a d'ailleurs de la folie dans sa famille. Son propre père s'est suicidé dans un accès de démence. Lui-même, affaibli et vieillissant, est poursuivi par une crainte superstitieuse; le fantôme de ce père le hante; et il meurt fou, d'une mort hideuse et terrible, qui s'explique par l'hérédité, et trahit cependant l'idée d'un châtiment.

Robert Elsmere, repoussé d'abord, ne peut s'empêcher d'être intéressé par le squire; et son intimité avec lui précipite la crise fatale. En vain, il s'efforce de se reprendre, il s'interdit certains sujets de méditation : « il était comme l'enfant qui essaie d'élever une digue de sable contre la marée » (chap. 22). Wendover le poursuit, le harcèle, goûtant une âpre jouissance dans le sentiment de son influence sur lui. L'exposé qu'il lui fait de son grand ouvrage donne le coup de grâce à la foi défaillante du jeune pasteur. C'est pour lui « le tournant décisif de la vie » (chap. 24). Comme Jouffroy, comme Renan, avec l'œuvre duquel Mrs. Ward était familière, il a sa nuit de désarroi, d'arrachement suprême : « la force de désintégration qu'il avait si douloureusement, si aveuglément tenue en respect, avait envahi le sanctuaire; ce qu'il saisissait en lui, c'était la première défaillance du *sentiment,* la première trahison du cœur. » « Dans le silence de la campagne endormie, de mortelles interrogations surgissent en lui: « est-ce que je crois en Dieu? — est-ce que je crois au Christ? » — Jusqu'à ce que, à ses sens surexcités, résonne une voix irrévocable : « Toute âme humaine à laquelle Dieu se fait entendre est d'origine divine comme Jésus de Nazareth; et il n'y a pas de miracles » (chap. 26). Robert Elsmere ne croit plus

qu'à un Christ et à un Christianisme purement humains; et il ne se sent plus le droit d'exercer son ministère.

Dans cette extrémité, il se tourne vers son ancien maître, Mr. Grey; il lui expose ses doutes, son tourment; et celui-ci approuve sa décision — « oui, je crois que vous avez raison; on ne peut pas dire que l' « Eglise large » ait abouti à grand chose; quels que soient les espoirs qu'elle a inspirés, combien peu elle a accompli! Pour les laïques, il n'en est pas de même, sans doute. Personne ne s'ingère dans nos prières; et nous séparer du culte commun, est briser ce lien avec nos semblables, qui est en lui-même une preuve, et un moyen d'action de la Divinité » (chap. 27). Il le renvoie réconforté. En dehors de la foi traditionnelle, il y a l'amour de l'idéal, et la révélation continue de Dieu dans le monde. La raison est divine, elle aussi : « Les lisières du passé ne vous soutiennent plus ... retenez du moins la leçon de votre propre souffrance; apprenez à chercher Dieu non pas dans un événement quelconque de l'histoire, mais dans votre propre âme, dans les vérifications constantes de l'expérience, dans une vie d'amour chrétien » (chap. 27).

Robert Elsmere aura la force de faire face à sa destinée. Il ouvre son cœur à sa femme, hostile et désespérée, en une tragique confession; et bien que Catherine lui demeure attachée, la confiance, la joie de leur jeune amour sont à jamais détruites. Il ne renonce pas à l'action; mais ses expériences sociales, le mysticisme indépendant, ombrageux, douloureux qui renaît dans son âme dévastée, et la communauté religieuse qu'il fonde, relèvent nettement du nouvel idéalisme d'après 1880, et non plus du pessimisme, ou de l'influence de la science.

Ce livre fut le premier grand succès de Mrs. Ward, et décida de son avenir littéraire; il est resté le plus estimé, et il est peut-être le plus fermement construit, et le plus ému qu'elle ait conçu. L'accueil enthousiaste qu'il reçut montre à quel point les esprits étaient préparés aux idées qu'il contient et intéressés par le conflit sur lequel il repose. Depuis *Robert Elsmere,* les problèmes du doute sont si bien connus du grand public qu'il faut de la hardiesse pour y revenir; Mrs. Lynn Linton, elle-même auteur de plusieurs récits sur le sujet [46]), écrivait en 1890 : « Le thème de l'agnosticisme et de l'or-

---

[46]) *The True History of Joshua Davidson,* 1872; *Under Which Lord,* 1879; *The Autobiography of Christopher Kirkland,* 1885.

thodoxie a été récemment si exploité qu'il ne supporte plus la répétition »[47]).

5

Les spéculations sur l'univers dans le roman

Dans la plupart des récits qui datent d'après 1885, l'opposition entre les affirmations de la religion et celles de la science a cessé d'être présentée comme le sujet d'affliction ou d'amertume, le grief contre la vie, par excellence. Les incroyants du roman philosophique discutent fort peu le dogme; leur scepticisme, leur détachement n'ont plus rien d'une conquête dramatique et douloureuse; chez beaucoup d'entre eux, ils semblent naturels. « Tu ne saurais comprendre cela » — dit, dans G. Gissing, après quelques réflexions sur la beauté de la religion, un pasteur, en veine de dissertation morale, à son fils indifférent : « Tu es d'après le Darwinisme »[48]).

Dans le *Proscrit* (*The Outcast*, 1875), de W. W. Reade, le regret de la foi perdue se mêlait déjà au cauchemar très net d'un univers indifférent à l'homme. Le livre se compose de plusieurs parties disjointes — la vie d'Arthur Elliott; deux « visions » dont il a, nous dit-on, laissé le récit inachevé; et l'autobiographie, sous forme de lettres, de l'ami qui en avait conservé le manuscrit, le proscrit lui-même. L'ensemble forme un roman des plus médiocres; mais on y trouve de belles envolées imaginatives, et des idées, des sentiments extrêmement représentatifs.

Arthur Elliott a, sur sa table, l'*Essai sur la population*, de Malthus, et l'*Origine des espèces*, de Darwin, reliés en noir, et portant les inscriptions suivantes : le livre du doute — le livre du désespoir. Il erre dans la campagne, égaré, arrachant les herbes et les feuilles, gesticulant, criant sa révolte et sa haine à l'auteur de l'univers. La mort de sa jeune femme achève de le plonger dans le désespoir et la folie; il se suicide dans la maison de santé où on a dû l'enfermer (lettre 1). La première de ses « visions » donne une saisissante impression d'immensité; il se trouve, raconte-t-il, trans-

---

[47]) *Candour in English Fiction; The New Review*, Jan. 1890.
[48]) *Our Friend The Charlatan*, 1901.

porté parmi une assemblée de demi-dieux, contemplant notre planète de la lune. Les hommes lui apparaissent comme d'infimes insectes, et leurs agitations comme la parodie de nos efforts. Une odeur de sépulcre, cependant, monte de la terre, tombeau de tous les êtres qu'elle enfante; et l'horreur lui fait perdre connaissance. Le second de ses essais expose l'histoire du système solaire, selon l'évolution, jugé comme une création artistique. Le tableau ne manque ni de beauté ni d'intérêt; l'essor de la vie à travers les espèces et dans l'humanité est présenté sous de vives et frappantes couleurs; la comédie des religions est donnée pour excellente : vit-on jamais plus absurde entreprise que la leur? Mais le jeu des lois naturelles se révèle bientôt aveugle et barbare. Le créateur ne saurait justifier son œuvre; l'univers est tout au plus la maladroite tentative d'un commençant; il est déshonoré par les inutiles cruautés et les funestes erreurs qu'il contient.

Le « proscrit », qui raconte ensuite son histoire, est pasteur et a perdu la foi sous l'influence des idées nouvelles; sa fiancée lui est restée fidèle; elle consent à devenir la femme d'un réprouvé; mais, chassé de tous ses emplois par l'intolérance générale, il la voit mourir de misère à ses côtés. Il a gardé auprès de lui sa petite fille, à qui, plus tard, il raconte sa vie. Ce n'est point sans regret qu'il se souvient du temps où, pour lui, Dieu était à demi humain, et l'homme à demi divin, dit-il; et où, après la mort, le juste entrait dans la félicité éternelle; parfois son cœur s'est révolté contre le destin de la race humaine, condamnée à travailler et disparaître comme les animalcules des coraux dans la mer. Mais il a appris à étouffer de tels sentiments; il a tué en lui tout égoïsme en ce qui concerne le sort de sa propre âme (lettre 14).

Des spéculations aussi hardies et aussi libres sur la condition et la destinée humaines selon les révélations de la science, ne devaient guère se généraliser qu'une dizaine d'années plus tard. Lucas Malet s'était montrée disposée à voir l'aspect austère et douloureux de l'idéal chrétien dans *Mrs. Lorrimer* (1881); puis, dans *La Femme du Colonel Enderby* (1885), le pathétique du mal et de la douleur devant une nature indifférente. Dans le *Salaire du péché* (*The Wages of Sin,* 1891), elle prend pour héros un personnage dont les vues sont tout imprégnées par le pessimisme philosophique.

Ce n'est point le regret de croyances évanouies qui inspire à Colthurst la tristesse ou l'amertume; c'est la contemplation de la vie,

qu'il essaie, avec les penseurs de son temps, d'interpréter et de comprendre. Fanatique de l'art comme ses ancêtres puritains le furent de leur religion, il unit les idées des écrivains naturalistes et des peintres impressionnistes aux conclusions générales de Schopenhauer. « La vérité est toujours triste », dit-il à la femme qu'il aime; « les faits primordiaux de la vie ne sont pas seulement douloureux, ils sont presque hideux. C'est pourquoi la Nature s'efforce de les cacher sous des feuilles et des fleurs, sous les merveilles de la couleur, de la lumière et de l'ombre; et c'est pourquoi nous essayons de les cacher sous la poésie et l'art. C'est encore pourquoi, si nous prenons les choses d'un degré plus bas, nous dessinons des jardins, faisons jouer les eaux, illuminons nos maisons. Ces sottises mêmes, dans leur vulgarité, nous aident à dissimuler les « enfers acceptés qui s'étendent au-dessous », les laideurs sur lesquelles repose toute la vie — la naissance, la mort et — vous avez lu Schopenhauer, n'est-ce pas, Miss Crookenden? Vous vous rappelez son analyse de ce que nous idéalisons sous le nom d'amour? » (livre II, chap. 6).

Plus loin, victime de son tempérament passionné et impulsif, poursuivi par une femme qui n'est plus pour lui que le souvenir d'une faute, la pensée de la nécessité, d'une lutte pour la vie incessante, frénétique et vaine, domine son dégoût de lui-même et du monde : « Si l'on pouvait seulement arrêter le mécanisme une heure ou deux », songe-t-il, « et connaître le repos...; mais il n'y a pas de vide, aucune place pour le silence et la tranquillité. Partout, l'énergie, la force se manifestent; partout une multitude, une multitude hideuse de choses et d'êtres se pressent, luttant pour naître, luttant pour s'affirmer,... luttant pour écraser les autres afin que résonne ce qu'ils ont à dire, ce dont ils ont besoin, ce qu'ils désirent. Et tout cela en vain; leurs paroles sont vides, leurs désirs stériles; leurs intentions inutiles; car le cercle n'est jamais brisé; rien ni personne n'y échappe jamais, n'est jamais libre. Les meules gigantesques tournent et retournent sur elles-mêmes éternellement, écrasant les générations les unes après les autres — hommes, bêtes, tout ce qui vit — pour en faire la pâture des générations à venir, qui seront à leur tour poussière...; mutilés et avilis, ou triomphants et vénérés, génies, idiots, ou simples philistins vulgaires et épais, nul de nous n'échappe; nous sommes tous destinés à passer par la glissière, et à être finalement broyés » (livre IV, chap. 7).

La mort de Colthurst est sans doute « le salaire de son péché »; mais elle lui laisse son auréole et consacre son pessimisme; le cri

qui retentit le long de la côte et sur la baie, comme il est précipité du haut d'une falaise, est un cri de triomphe, d'émancipation et d'espoir : « C'était le salut de cette âme forte à la Mort — la mort qui console et répare — la « mort délicate » — qui l'attendait cinquante pieds au-dessous, juste en-deçà de la ligne blanche dessinée par les vagues paresseuses sur la grève violacée » (livre VII, chap. 6).

Les opinions personnelles de l'auteur ne semblent pas bien fixées; elles oscillent entre le libre arbitre et le déterminisme, la conception calviniste du devoir moral et la loi des conséquences, chère à G. Eliot; elles trahissent plus d'ambition intellectuelle que de décision ou de clarté d'esprit. Le reste de son œuvre donne à penser que ses préférences littéraires ne sont pas moins sujettes à flottement; certaines prétentions philosophiques, certains traits de réalisme, y persistent; mais les complications de l'intrigue y prennent souvent une importance disproportionnée; et Lucas Malet a sacrifié à la mode du « roman spirite », une des formes que prit de plus en plus le récit sensationnel après 1880. Quoi qu'il en soit, elle a fortement subi, et traduit non sans éclat, l'influence du pessimisme ambiant.

Le déterminisme peut être ébranlé sans que l'homme se sente moins esclave, et sans que son sort lui paraisse moins cruel. Grant Allen n'est point resté dominé par les négations et les dogmes de la philosophie en cours, bien qu'il en soit un des principaux vulgarisateurs; disciple de Spencer, il a en outre retenu de l'évolutionnisme la croyance au progrès; mais il le trouve trop chèrement acheté. Dans « *La Femme qui osa* » (*The Woman who did,* 1894), le premier livre, dit-il, « que j'aie écrit pour satisfaire mon goût et ma conscience » (épigraphe), on lit : « Le pessimisme absolu est la seule foi possible pour tous ceux qui ont quelque intelligence; professer toute autre doctrine, c'est s'enfoncer en égoïste dans son fauteuil, et dire à son âme : oh, âme, réjouis-toi; mène joyeuse vie tant que tu pourras; détourne-toi des êtres mutilés, des têtes condamnées, des cœurs brisés; détourne-toi des crocs sanglants et des griffes avides de la Nature » (chap. 13). « Un caprice couronné est le Dieu de ce monde » — écrit l'héroïne du roman, dans les vers où elle s'épanche — « il n'a pas d'oreilles pour entendre, et pas d'yeux pour voir; son cœur est fermé à l'homme » (chap. 15). Herminia Barton, pour avoir été au-dessus de la morale de son temps, pour avoir voulu vivre dans la vérité sans compromission, meurt en désespérée, honnie

par sa propre fille; et c'est là, dit Grant Allen, le sort de toutes les âmes supérieures; toutes ont « leur Golgotha » (chap. 24).

Eden Phillpotts, dont l'œuvre prolonge sur bien des points d'une façon si remarquable celle de Thomas Hardy, modifie la philosophie du grand romancier en ceci notamment qu'il n'applique pas sans réserves à l'homme les lois de la nécessité; et sa conception du monde, au début de sa carrière, n'en paraît guère moins sombre.

Il y a des analogies frappantes entre son premier roman, « *Les Faux prophètes* (*Lying Prophets,* 1896), et le « *Salaire du péché* ». Ces deux livres ont pour héros un peintre fanatique de l'art et apôtre du réalisme; John Barron, comme Colthurst, séduit une fille du peuple et l'abandonne sans scrupule. Joan, chez Phillpotts, comme Jenny chez Lucas Malet, n'a-t-elle pas, inspiratrice d'un moment, servi la cause suprême de l'art, et sa destinée n'est-elle pas ainsi remplie? Toutes deux appartiennent à un milieu étroitement puritain; et elles sont, l'une dans sa misère et son désordre, l'autre résignée et repentante, également dévouées à l'homme qu'elles aiment; enfin c'est par accident seulement que Barron ne meurt pas, comme Colthurst, victime d'une vengeance. La valeur littéraire des « *Faux prophètes* » est trop supérieure à celle du « *Salaire du péché* » pour qu'il puisse sans doute être question d'influence ou d'emprunt; aussi bien, le thème général étant conçu, certains contrastes et certains développements s'imposent, de par la logique, et la loi des effets dramatiques.

Tout comme Colthurst, John Barron affirme son pessimisme. Il ne l'appuie point, il est vrai, sur la notion de la lutte pour la vie, mais sur celle de la perversité humaine et du chaos universel; c'est insulter Dieu, déclare-t-il, « que de lui attribuer la conduite de cette planète; il l'a jetée, comme on jette un os à un chien, à quelque archange féru d'une théorie; et celui-ci s'est mis à l'œuvre derechef. Une petite pincée de vie, adroitement manipulée par lui, se développe; l'évolution prend son inflexible essor à travers l'immensité du temps — et voici qu'elle conduit à l'apothéose du singe! Peut-on imaginer la stupeur de cet archange bien intentionné, mais peu clairvoyant, en présence d'un tel résultat? — Toutes ses théories et ses idées, son incomparable plan de l'évolution et le reste, aboutissant à former une créature vile, mais obstinée, douée d'intelligence et de conscience, mais animée d'un mépris radical pour la nature... Cet infortuné chérubin voit le ver auquel il a donné la vie le mettre au défi, refuser net d'obéir à ses postulats essentiels ou d'accepter ses axiomes; les plus aptes cessent de survivre; ces êtres grégaires, les

derniers nés de l'univers, engendrent sans tarder et s'organisent en une société pestilentielle; ils propagent le rebut de la création » (livre II, chap. 2).

Les « faux prophètes » dont parle Phillpotts, c'est le vieux Michael d'abord, le père de la jeune fille qu'a séduite Barron, avec son dieu barbare; car ce dieu l'a rendu insensible aux sentiments humains les plus élémentaires; et par le déshonneur et le deuil, il le conduit à la folie. Et c'est aussi la Nature qu'invoque Barron pour justifier sa passion; car elle a mené la saine, la douce, l'innocente Joan à la ruine; car elle est indifférente aux pires souffrances de ses enfants; l'épisode de la petite souris prise au piège qui s'ensanglante le museau dans des efforts désespérés pour se libérer, tandis qu'attend sa nichée, a, en même temps que sa valeur propre, une portée symbolique; et ce n'est point le seul. Le dernier livre du roman est dédié au dieu Hasard; et c'est lui qui noue et dénoue les destinées humaines. Le fils de Michael périt dans une tempête, et la raison du vieillard achève de sombrer; cependant, ses vaticinations bibliques le font vénérer comme un saint par ses frères en la foi. Une inondation coupe la route de Joan, lorsqu'elle se rend auprès de Barron pour obéir à son dernier appel; et elle y trouve la mort. L'accident d'une fin prématurée frustre les intentions meurtrières de Joe, le fiancé de la jeune femme; et, rendu à la vie normale, il revient à un premier amour.

La puissance du hasard est encore évoquée par Eden Phillpotts dans un roman plus récent : « *Fils du matin* » (*Sons of the Morning*, 1900). « Il revint donc » — dit-il de son héros, « mû par une impulsion irraisonnée — et le hasard, se mettant à l'œuvre sur une donnée quelconque, comme d'habitude, édifia sur ce retour tout son avenir. Car l'action, qu'elle soit résolue dans le rire ou la prière, motivée par le désir, ou inspirée par quelque haute ambition, apporte avec elle toute une descendance, et aucun acte ne fut jamais stérile de conséquences, cachées ou évidentes. Jamais, depuis que l'intelligence consciente s'est éveillée ici-bas, cette invention de la stupidité — un Dieu descendant sur un chariot de feu pour trancher, fût-ce un seul nœud, dans la confusion des affaires terrestres — ne s'est réalisée. Nos actes sont des semences qui germent toujours, mais apportent des récoltes inattendues. Le Destin et le Hasard jouant aux dés, leurs résultats sont une image des tragédies les plus douloureuses qui aient fait verser des larmes; ils évoquent, de par l'ironie du cours naturel des choses, tout ce qui participe au comique tendre ou amer;

ils embrassent l'apparition et le progrès de l'humanité tout entière à travers le temps » (livre I, chap. 12).

En opposant ainsi le hasard au destin, en partageant entre eux l'empire du monde, il semble bien que Phillpotts admette, dans le jeu des lois régulières qui gouvernent l'univers, l'intrusion d'une force arbitraire — d'une force qui déconcerte l'intelligence autant qu'elle contredit les aspirations du cœur, et n'est pas moins néfaste que ne le paraît la nécessité aux yeux de beaucoup. La réaction personnelle de l'auteur à la vie, d'ailleurs, n'est nullement le désespoir ou la tristesse. Il qualifie la série de ses romans sur le Dartmoor de « modeste comédie » ; et dans sa préface au dernier, en un style qui rappelle celui de Meredith, comme l'inspiration des premiers rappelait Hardy, il affirme qu'il a voulu acquiescer à la vie, envisagée dans ses problèmes les plus difficiles, et montrer à l'œuvre un vouloir-vivre capable de se réjouir de sa propre vitalité, jusque dans le sacrifice des types les plus élevés qu'il eût créés — « voie ardue », ajoute-t-il, « qui conduit rapidement à la tragédie, et à l'acceptation des choses telles qu'elles sont — attitude vraiment Nietzschéenne... ; le pessimisme ne peut respirer à ces hauteurs ». Et il invoque le rire, l'esprit comique, comme Meredith dans la préface de l'*Egoïste*. Telle est la philosophie à laquelle il devait aboutir. Il fallait que le pathétique de l'existence apparût bien clairement, bien inévitablement à tous, pour qu'un esprit porté à de telles conclusions en ait parlé d'un pareil accent.

De même, H. G. Wells, par l'ensemble de son œuvre, inspire le courage de vivre, le goût de l'action confiante et joyeuse; il montre la beauté de cette aventure qu'est l'essor de notre espèce à travers le monde. Et cependant ses récits d'imagination, ses romans scientifiques, contiennent mainte vision de terreur ou de désespoir. *La Machine à explorer le temps* (*The Time Machine,* 1894) est une application implacable du déterminisme scientifique, des fatalités cosmiques, au devenir humain, et au principe de la vie.

La conception du récit suppose l'avenir préformé, et l'impossibilité radicale d'y rien changer. C'était le premier roman de Wells, et il y révèle une fraîcheur, une véhémence dans l'expression des idées et des émotions, un éclat dans la création des images, qu'aucun autre de ses ouvrages ne dépassera. Après l'éblouissement du départ à travers les orbes de feu décrits par les astres vertigineux, après une effroyable aventure, parmi de lointains descendants, êtres dégénérés ou monstrueux, écrasés par l'héritage de nos servitudes et de

nos vices, le héros épouvanté, désireux de mettre fin à son sinistre voyage, remonte sur sa machine; mais il se trompe de direction, et au lieu de revenir en arrière, atterrit des siècles et des siècles plus tard, au bord d'un blême océan, sous un ciel bas et rougeoyant, sur une grève peuplée de crabes gigantesques. L'humanité n'est plus; sa lamentable et vaine destinée accomplie, elle est rentrée dans le néant; puis la vie animale elle-même régresse, s'éteint, et il ne reste plus que la larve élémentaire, flottant comme au début des âges dans l'immensité marine. De ce voyage, l'explorateur revient pour le conter; mais du suivant, ni lui, ni sa machine ne reparaissent. Ce n'est point impunément que l'on sonde les secrets du temps.

Fantaisie d'imagination, sans doute, chez un homme qui devait plus tard se développer dans un sens tout différent — ou phase passagère d'une pensée qui se cherchait. Mais elle répond trop bien à l'état de sentiment et à l'ordre d'idées qui nous occupent pour n'être pas notée. L' « *Ile du Dr Moreau* » (*The Island of Dr Moreau,* 1895), parue l'année suivante, jette un jour indirect et non moins troublant sur l'origine et l'essence de notre humanité.

C'est le matérialisme, la conception physiologique de la vie, qui est ici directement à la base de l'œuvre; et la fiction choisie est une parodie de l'idéal religieux et moral traditionnel. Un naufrage conduit le héros dans une île sans nom — séjour de terreur, hanté par des monstres mi-bêtes, mi-hommes, où règne un homme mystérieux et redoutable, le Dr Moreau; par la pratique d'une atroce vivisection, par la transfusion du sang et la greffe des tissus, il est parvenu à combiner les espèces animales pour leur donner une forme quasi humaine; il leur a ensuite enseigné à abandonner leurs mœurs propres, à parler un langage rudimentaire, et à le révérer comme un Dieu. Un jour pourtant, le goût du sang — prohibé sous peine de torture — se réveille chez ses victimes carnivores. Il est massacré par l'une d'elles, un puma échappé à son scalpel; et son acolyte, jeune médecin cynique, alcoolique, dépravé, après avoir grisé toutes ces brutes et les avoir entraînées dans une débauche d'ivresse et de violence, tombe aussi sous leurs griffes et leurs crocs.

Livre curieux, puissant, en dépit d'une affabulation très faible; Wells semble là encore avoir épanché une sorte de romantisme de jeunesse; il y a exprimé avec beaucoup d'âpreté et de force une vue pessimiste de l'univers. Les allusions au dogme et à la foi étaient si nettes, le récit d'une horreur si continue et si pénible, que la presse du temps se montra hostile ou scandalisée. Moreau, l'expérimenta-

teur cruel et sans âme, est pour ses victimes le « Maître suprême »; après sa mort, avec la servilité qu'il leur a mise dans les moelles, elles le vénèrent comme un Dieu habitant le ciel et destiné à revenir un jour régner sur terre. Tel le Créateur de la Bible, il les a formées à son image, par la souffrance; mais il n'en a fait que des êtres déformés et horribles, voués à des instincts bas et féroces, qui les entraînent à une inévitable et atroce expiation. Les monstres de l'Ile maudite rendent apparente l'animalité essentielle de l'homme. Dans les rues de Londres, le héros, qui a assisté à leur rechute dans la sauvagerie, croit retrouver la ménagerie de Moreau. Le « grand penser » du singe-homme, baragouin dénué de sens, il l'entend dans les temples et les églises; il reste obsédé par la vision d'une race abêtie et lamentable. L'univers lui semble chaotique et cruel; à force d'y chercher quoi que ce soit qui réponde aux aspirations de l'esprit ou du cœur, il n'y voit plus qu'une œuvre de démence; il achève ses jours dans l'isolement et la méditation, demandant aux étoiles le calme, et l'assurance que quelque chose au monde est conforme à la raison humaine.

6

Le pessimisme moral et social

Les vues philosophiques nouvelles se trouvaient encourager toutes les formes du pessimisme. L'idée traditionnelle du « bien », de la « vertu », était ébranlée ou détruite; en l'absence d'une règle morale bien définie et clairement révélée, d'une autorité indiscutable et toute-puissante, l'homme était conduit à interroger ses actes, ses motifs. Là comme ailleurs, l'esprit d'analyse était à l'œuvre. Les détours de l'amour-propre, les hypocrisies de l'instinct, les calculs de la vanité ou de l'intérêt, toutes les faiblesses de la chair ou les petitesses du cœur, apparaissent sous l'honnêteté, la respectabilité, la conformité, jadis honorées sans arrière-pensée; la critique d'autrui ou de soi-même obsédait ou paralysait et tourmentait les âmes. On se rappelle combien le héros de Hale White souffre du doute de soi; cette disposition se rencontre chez de nombreux personnages dans le roman, de même que l'indé-

cision, le trouble, la misanthropie. Ces maux sont généralement associés à d'autres griefs contre l'existence, plus précis; et ils sont si diffus qu'il serait vain de chercher à les étudier séparément.

En outre, les compensations de l'autre monde évanouies, chacun n'avait plus à compter, pour goûter au bonheur, que sur sa propre vie. Le sort des sacrifiés, pour tout être capable de sentir, devint d'un pathétique insoutenable. La pauvreté, quand elle cessa d'être une institution divine, fut une criante, une impardonnable injustice. Dans leur révolte contre la société, les romantiques s'étaient le plus souvent bornés à revendiquer les droits du génie méconnu; la pitié, à la fin du siècle, va aux masses, aux miséreux, aux médiocres, à tous ceux qui, en quelque mesure, sont parmi les vaincus de la vie; à tous ceux qui quitteront le monde sans y laisser la trace de leur passage, qui en auront connu les souffrances et les luttes, sans goûter les joies du succès, de l'action féconde, ou d'une pleine réalisation de soi-même. Le rapport entre cette pitié généralisée et l'écroulement des croyances n'est pas toujours conscient, mais il n'en est pas moins certain; chez Gissing, par exemple, le scepticisme semble avoir été accepté naturellement, sans regret ni amertume; son pessimisme social, néanmoins, n'eût pas été possible en un âge de foi religieuse, de confiance en la Providence, d'espoir en une autre vie.

Le réveil de l'inquiétude sociale a eu aussi ses causes spécifiques. L'histoire économique montre que la prospérité de la Grande-Bretagne, éclatante sous l'administration de Mr. Gladstone, de 1862 à 1875, commence ensuite à fléchir; le mal reste sourd jusque vers 1879; mais il est sensible. L'agriculture avait bénéficié de la guerre franco-allemande, en 1870-1871; une série de mauvaises récoltes, de 1876 à 1879, accentue le cours d'une décadence d'ancienne origine, et aboutit à une crise, aggravée par la famine en Irlande. De 1876 à 1879, le budget, presque invariablement en excédent depuis 1862, se chiffre par un déficit. La concurrence étrangère commence à se faire sentir lourdement sur les marchés du monde; les tarifs protecteurs des autres Etats et des colonies opposent un obstacle à l'exportation; l'importation des denrées essentielles à la vie, du blé, de la viande, des produits de laiterie, est en progression constante; l'or se raréfie en Californie et en Australie. Le taux de l'impôt sur le revenu, qui était en décroissance depuis 1860, augmente à partir de 1873. L'ère des grèves dangereuses se rouvre en 1878.

C'est là un ordre de faits dont la portée n'apparaît pas immédiatement, mais qui se traduit dans l'existence matérielle et dans les

perspectives d'avenir par un sentiment de gêne, d'inquiétude et de malaise, quels que soient les sujets d'orgueil que tout bon sujet britannique peut trouver dans l'essor grandissant de l'empire. L'optimisme social de 1860 a vécu; et la protestation véhémente de Carlyle et de Ruskin contre les iniquités de l'ordre établi trouve enfin un écho dans les consciences.

Le socialisme allait se réveiller sur le sol anglais, au sortir d'un long sommeil. H. George, le nationalisateur de la terre, publia en Amérique son ouvrage principal sur le « *Progrès et la pauvreté* » en 1879; il entreprit une première campagne de propagande en Grande-Bretagne en 1881. La même année, Hyndman réunit autour de lui un petit groupe de Marxistes que leur ardeur intransigeante et leur activité signalèrent bientôt à l'attention publique. A tous ceux qui refusèrent leur adhésion au socialisme — et ce fut au début presque la totalité — elles apparurent comme une raison de plus pour haïr le présent et redouter l'avenir. Marx attendait l'établissement de la justice sociale des plus terribles catastrophes; et les laideurs, les tristesses de la civilisation actuelle se montraient plus sombres à la lumière d'un chimérique idéal. On verra la part qu'eurent, dans le pessimisme de G. Gissing, les agitations ouvrières, et l'espoir évoqué par les législateurs de la société future.

Le progrès avait été exalté par Spencer et ses disciples comme le fruit certain des lois physiques et morales; quelque soin qu'ils aient pris de définir qu'ils entendaient par là le développement de l'univers dans le sens de la différenciation de ses éléments et de leur interdépendance, sans égard au bonheur et à la perfection de l'homme, le grand public y avait vu la promesse d'un acheminement constant vers les formes supérieures de la vie; les nouvelles applications de la science, l'amélioration des conditions matérielles de l'existence, encourageaient cette façon de voir. Vers 1880, et avant que les théories de Mendel eussent mis en lumière l'autre aspect de l'évolution — celui de la régression et de la décadence — la réaction s'était établie; et le progrès, en ce qui concerne les aspirations humaines, était nié par un grand nombre de penseurs et d'écrivains. On se souvient que pour Schopenhauer, plus l'être est développé, complexe, civilisé, plus il souffre. Explicite ou sous-entendue, cette opinion est devenue un des lieux communs du pessimisme.

L'aspect social de la révolte des esprits et des cœurs a vivement frappé J. Sully. « Je me hasarde à penser », écrit-il, « que le

message du pessimisme moderne recevra à l'avenir une attention plus grande encore que par le passé... parce que ses accents douloureux donnent une expression claire et éloquente à ce sentiment poignant d'un mal social qui est l'élément le plus remarquable de notre état d'esprit actuel » (préf. de « *Pessimism* »).

Le pessimisme social, toutefois, n'apparaît pas toujours clairement dans le roman, parce que le désespoir et le zèle réformateur s'expriment souvent par les mêmes tableaux, le même ton d'amertume ou de tristesse, ce qui prête à confusion. La condamnation de la société actuelle, la peinture de ses injustices, de ses cruautés et de ses hontes, est fréquente chez les romanciers les plus divers. Bellamy, W. Morris, lorsqu'ils se détournent de leurs radieuses visions, présentent le XIX[e] siècle comme une ère maudite; ils évoquent, en contraste avec une humanité régénérée, l'être déchu, douloureux, crucifié de notre époque [49]), la hideuse apparence de nos travailleurs, humiliés, déformés, abêtis, lamentables [50]). Jefferies, à ses descriptions de nature, toutes vibrantes d'aspirations mystiques, a mêlé une dénonciation véhémente de la pauvreté et de l'esclavage paysans; il a parlé avec horreur du Londres moderne : « cette grande Babylone de la Misère où le Besoin est assis sur les sept collines »; dans le roman qu'il a intitulé *Après Londres* (*After London,* 1885), la ville a disparu et l'Angleterre est retournée à la barbarie; à la place jadis occupée par la capitale s'étend un lac : « la terre y était poison, l'eau poison, l'air poison » — écrit l'auteur — « la lumière même du ciel, tombant à travers une telle atmosphère était empoisonnée; à la surface de l'eau, il y avait une huile d'un jaune verdâtre qui donnait la mort à tous ceux qui la touchaient; c'était l'essence même de la corruption » (chap. 23).

Wells, on l'a montré souvent, donne volontiers à la critique du présent la forme d'une prolongation dans l'avenir de certains traits de notre civilisation qu'il juge néfastes; cela tient de l'expérimentation scientifique, et du cauchemar. C'est ainsi que dans la *Machine à explorer le temps* — dont on a déjà noté les tendances au pessimisme métaphysique — on voit le divorce entre la classe qui possède et celle qui travaille produire deux races entièrement distinctes; l'une, celle des Eloïs, gracile, efféminée, charmante, mais incapable

---

[49]) *Looking Backward,* 1887, par Bellamy, chap. 26 et 28.
[50]) *News From Nowhere,* par W. Morris, 1891, chap. 32.

d'effort et de création; l'autre, composée d'être difformes et hydrocéphales, qui vivent et travaillent dans des cavernes souterraines, fournissent aux Eloïs tout ce qui leur est nécessaire, mais répandent parmi eux la terreur, parce qu'ils se nourrissent de leur chair. Dans *la Guerre des mondes* (1898), l'auteur, en retraçant l'invasion de la terre par les habitants de la planète Mars, envisage ce que pourrait devenir, dans les générations futures, la volonté de puissance et de domination servie, pour la destruction et le meurtre, par une science auprès de laquelle la nôtre est dans l'enfance. L'*Histoire des temps à venir,* et surtout *Quand le dormeur s'éveillera* (1899) développent, sous une forme plus élaborée et précise que la *Machine à explorer le temps,* les résultats combinés du machinisme moderne et de la division entre le capital et le travail; on y voit la civilisation mise en péril, et l'humanité déchirée par une lutte à mort entre le peuple paria, et ses maîtres inflexibles. *Les premiers hommes dans la lune* (1901) contient l'histoire troublante d'une race d'insectes intelligents, chez lesquels une spécialisation instituée comme base de l'ordre social, et appliquée dès la naissance, a amené une différenciation organique entre ces êtres, qui en fait à la fois des merveilles d'adaptation, et des monstres auxquels manquent les caractères généraux et essentiels de l'humanité.

Ce sont là des récits d'épouvante; et l'œuvre de Wells en contient d'autres encore. Pas plus cependant que Bellamy, Morris ou Jefferies, il ne manque d'espoir; il y a, chez tous ces écrivains, une contre-partie positive, en fonction de laquelle leurs critiques doivent être étudiées; on aura donc à y revenir plus tard, et elles ne seront pas analysées ici. Mais on peut noter, dans leur notion des réalités actuelles, ou dans les appréhensions que leur inspire l'avenir, comme dans la sympathie apitoyée, dans la franchise intrépide et l'infinie tristesse du roman social après 1880, cette décision d'apprécier le monde à ses propres mérites et cet assombrissement de la sensibilité, qui sont au fond du pessimisme régnant. Que le mal apparaisse comme passager ou durable, comme partiel ou général, les esprits, plus que par le passé, semblent portés aux doutes angoissés et à l'obsession de la souffrance.

Deux thèmes se développent avec une insistance particulière dans la littérature romanesque à la fin du siècle. C'est d'abord, en ce qui touche aux classes riches ou cultivées, la dégénérescence qui accompagne une civilisation trop intense ou décadente, et une vie

trépidante, fiévreuse, artificielle. Hardy, Gissing, W. Pater, d'autres encore, après Schopenhauer, rendent la culture moderne responsable d'un accroissement de nos maux. Chez les femmes, en particulier, l'intellectualité, le goût de l'art, le besoin de sensations nouvelles et sans cesse diversifiées apparaissaient comme un trait surprenant, contraire aux traditions sociales, familiales et morales, et inquiétant pour l'avenir de la race. L'intellectuelle, la femme artiste ou critique, affinée, émancipée, sembla ainsi résumer les dangers d'une civilisation en son essence néfaste, et déjà mûre pour toutes les décadences. Aussi a-t-elle joué dans le roman, un rôle de tout premier plan. Elle trouva chez Meredith, chez Gissing, et maint autre penseur, des défenseurs généreux; mais pour les traditionnalistes comme Kipling[51]) ou Benson[52]), elle fut la sirène sans âme, dont l'amour ruine ou tue. Pour certains pessimistes, ce fut l'ange noir qui, tragique et douloureux, sème le malheur et répand la mort. On pourrait citer à l'appui la Mildred Lawson de G. Moore[53]), l'Evadne de Sarah Grand[54]), et, chez Gissing lui-même, Alma Rolfe[55]), mais c'est T. Hardy qui, en créant Sue Bridehead, lui a donné la figure à la fois la plus vivante et la plus pathétique. On aura à revenir sur ce sujet, en étudiant l'œuvre de cet écrivain; et, plus tard, à propos de l'esthétisme, et du roman féministe.

L'autre signe d'inquiétude et de découragement qui perce dans le roman social après 1880 est le sentiment de ce qu'on a appelé la faillite de la philanthropie. Ce qui fut l'espoir de toute une génération, celle de Dickens, apparaît malfaisant ou futile; intéressé, ou mal inspiré; véritable dérision auprès des maux qu'il faudrait guérir. Il en est ainsi, par exemple, chez R. Whiteing, lorsqu'il donne dans son « *N° 5, John Street* » (1899), le journal détaillé de l'existence que mènent les pauvres hères, habitants d'une maison qui fut jadis résidence aristocratique et qui est devenue l'antre de la misère; il a évoqué l'atmosphère d'incurie séculaire qu'on y respire, et toutes les formes d'infortune qui y règnent — laborieuse ou découragée, paresseuse ou criminelle; il a dépeint l'aspect sordide de cette demeure, le pullulement et la dégradation des êtres qui l'occupent, des caves

---

[51]) *The Light that Failed,* 1891.
[52]) *Dodo,* 1893; *The Rubicon,* 1894.
[53]) *Celibates,* 1895.
[54]) *The Heavenly Twins,* 1893.
[55]) *The Whirlpool* (1897).

au grenier, la collection d'extraordinaires épaves sociales qui y ont trouvé un refuge, la rumeur incessante qui en monte — car : « jamais, jamais, elle ne connaît le repos; nuit et jour elle geint et craque comme le navire sous la lame. » La loi et ses représentants, la religion, la morale, l'esthétisme et leurs missionnaires, devant de pareilles réalités, semblent n'apporter aux hommes que de pâles et vaines illusions. Whiteing cependant garde quelque confiance en la possibilité d'une démocratie élargie, animée d'un esprit nouveau de justice et d'amour.

A. Morrison n'indique aucun espoir analogue. Ses « *Récits des rues miséreuses* » (*Tales of Mean Streets*, 1894) donnent de l' « East End » un des tableaux les plus sombres qu'on en ait jamais tracés; il y montre parmi ses habitants une pauvreté morale ou mentale qui rejette bien loin toute perspective d'amélioration, une imbécillité, une légèreté démentes, un cynisme grossier, une totale irresponsabilité. On dégoise et braille, sans doute, dans les groupes, aux coins des trottoirs ou au cabaret; on parle des droits du travail, de l'anarchie, de l'anti-alcoolisme, de l'évangélisme, de l'athéisme, du républicanisme, du salutisme, du socialisme, du mormonisme, etc.; l'atmosphère est chargée d'électricité; les grèves sont fréquentes, contagieuses, les « Unions » puissantes et tyranniques; mais leur rôle, comme celui des agitateurs et réformateurs de toutes nuances, n'est guère que néfaste.

Dans l'*Enfant du Jago* (*A Child of the Jago*, 1896), l'espèce humaine apparaît un peu moins avilie, mais combien déprimée, mutilée, martyrisée! Les injures, les coups, les vices, le crime laissent survivre certains instincts du cœur; les attachements de famille subsistent chez les Perrot, et notamment chez Dicky, le héros du livre. Cet enfant malingre, à qui, d'après sa taille, on eût donné cinq ans, au visage sans âge, rompu à l'injustice, à la violence, comme à toutes les façons louches de gagner de l'argent, montre un intérêt amusé, une sympathie physique, une tendresse profonde et touchante pour la petite sœur que le sort lui a donnée — pauvre bébé souffre-douleur. L'histoire est faite d'épisodes plus déchirants les uns que les autres. L'emploi qu'a obtenu Dicky dans une boutique, sa première et sa seule chance de vivre décemment, lui est enlevé par la malveillance et la calomnie, sans qu'il sache jamais comment. Son père est dénoncé par un complice, pour un vol, et emprisonné; il conçoit pour le coquin qui l'a trahi une haine de fauve, et il se venge de lui par un acte aveugle, sinistre, en l'assassinant; c'est alors le procès

et la condamnation à mort de ce pauvre être incomplet, acculé au crime par le sordide besoin, et les mœurs bestiales de son milieu. Son incapacité à comprendre les fastes et les subtilités de la justice fait penser à celle de Crainquebille, dans une note vitriolée.

Dicky sera chef de famille; enfant de notre temps, il a parfois fréquenté l'école, ou parlé à des hommes capables de l'éclairer. La conscience du malheur injustement subi est née en lui; l'horreur de l'existence l'étreint comme une angoisse; la mort qu'il appelle n'est pas longue à venir; il la trouve dans une rixe au coin d'une rue. Car c'est bien en vain qu'on tente d'échapper au Jago; ceux qui y sont nés en subissent jusqu'au bout la dégradation. « C'est ici qu'il s'étend » — écrit l'auteur — « ce Jago, nid de rats qui pullulent comme seuls les rats en sont capables; et nous déclarons qu'il est bon qu'il en soit ainsi. Pour des raisons de haute morale, nous défendons le droit des rats à propager leur espèce par milliers... Même parmi les théologiens, dit-on, l'enfer est passé de mode. Mais le premier misérable, le premier criminel venu peut condamner des âmes humaines à l'enfer du Jago, les unes après les autres, chaque année que Dieu fait — et nous respectons son droit : son droit sacré! » (chap. 28).

Un tel tableau, un tel récit laissent peu d'espoir au cœur. Les efforts, les entreprises des missions religieuses et morales, des sociétés charitables, confrontés avec une peinture objective du mal dans ses profondeurs, semblent cruellement chimériques. Aucune théorie générale de ce que devraient et pourraient être les rapports des hommes n'est évoquée. L'action personnelle seule semble avoir quelque réalité [56]); mais combien elle reste incommensurable avec le mal qu'elle prétend combattre! Nous sommes ici tout près du pessimisme social absolu, tel qu'il s'exprime, tel qu'on l'étudiera, dans l'œuvre de Hardy et surtout dans celle de Gissing. Chez ces écrivains, l'idée de la nécessité ou de la fatalité du mal s'est assez étendue pour envelopper dans son ombre toute la destinée de l'humanité.

---

[56]) Voir le rôle de « Father Sturt », chap. 14, 16, 17, 26, 28, 29, 36 et 37.

7

Les griefs de la sensibilité

Le pessimisme des sensations ou des émotions est en lui-même une réaction si primitive et si simple qu'on pourrait s'attendre à le retrouver toujours semblable à lui-même; il a cependant acquis, vers 1880, des caractères originaux; il a subi le contre-coup des idées philosophiques nouvelles. La souffrance et la laideur sont éternelles; mais elles semblèrent plus cruelles pour apparaître sans lendemain, sans compensation possible; car on eut alors l'angoisse d'y voir l'élément peut-être le plus constant de la vie, et son essence même. G. Eliot, malgré son enthousiasme pour la science et sa sérénité philosophique, a connu ce sentiment; l'opposition entre l'indifférence, l'impassibilité de la nature, et les peines des hommes, est une note pathétique, qui vibre, sourde ou claire, à travers toute son œuvre [57]).

La forme d'art en faveur, de plus — le réalisme — ramenait impitoyablement les esprits à la laideur et au mal; il n'est point surprenant qu'ils soient parfois devenus une hantise. Le pessimisme qui accompagne si fréquemment cette conception littéraire est une suggestion, plutôt qu'une affirmation; l'auteur, dans la mesure où il est fidèle à ses principes, se refusant le droit d'exprimer ses idées et ses sentiments personnels. L'objectivité est difficile, sans doute, aux écrivains d'outre-Manche; et plusieurs romanciers gagnés aux doctrines réalistes ont entremêlé leurs récits de remarques ou de spéculations diverses qui relèvent du pessimisme philosophique, moral ou social. Lorsque la pensée de l'auteur ne se trahit pas ainsi, il est d'ailleurs malaisé de marquer la distinction entre le goût, le besoin du pathétique, qui se trouve à quelque degré chez tout romancier, et la révolte contre la vie. Les couleurs d'une Margaret Woods, cependant, et celles d'un G. Moore, sont si uniformément sombres, ou si crues, qu'on peut reconnaître dans leur œuvre la tristesse ou l'amertume d'une école et d'une génération [58]).

George Moore a successivement, on l'a vu, adopté plusieurs formules d'art; auprès du pessimisme réaliste, on rencontre chez lui ce que l'on pourrait appeler le pessimisme esthétique. Dans les

---

[57]) *Adam Bede* (chap. 35); *Felix Holt* (Introduction); *Middlemarch* (chap. 20).

[58]) Voir chapitre I, 6.

deux cas, il s'agit d'un jugement de sensibilité; le timbre, cependant, n'est pas tout-à-fait le même. Pour les « réalistes », l'univers se condamne de lui-même, parce que l'expérience, interrogée sans parti pris, n'y révèle que corruption, tristesse et laideur; les esthéticiens, en s'efforçant de construire selon leurs préférences intimes un harmonieux temple à l'art, découvrent en outre que leur édifice est nécessairement instable, ouvert à tous les vents, et qu'il ne les protège en rien contre la douleur. Ils se sont arrogé le droit de choisir entre les faits, pour n'en retenir que ce qui satisfait leur goût; et il ne leur reste que poussière entre les doigts. L'attitude morale qu'ils ont prise, et l'échec relatif de leur tentative, entraînent certaines généralisations psychologiques, certaines vues sur l'âme. Que le sentiment d'une incapacité à trouver l'équilibre ou le bonheur et à réaliser leurs fins ait été profondément vécu par beaucoup d'entre eux, c'est ce que prouvent les faits. A. Kennedy, dans sa *Littérature anglaise, 1880-1905,* a montré combien parmi eux se sont abandonnés à la mélancolie, au scepticisme ou au découragement, et ont fini leurs jours en désespérés.

Dans plusieurs ouvrages — *Simple accident* (*Mere Accident,* 1887), *Bonheurs vains* (*Vain Fortunes,* 1895), *Célibataires* (*Celibates,* 1895) — G. Moore a dessiné des figures d'artistes, de rêveurs inquiets et douloureux; et dans *Mike Fletcher* (1889) il a donné d'un de ces caractères une étude assez conséquente, assez sentie pour atteindre à la force. Le héros, à qui le livre doit son nom, est, comme l'auteur, de père irlandais; il est écrivain et bohême, brillant, enthousiaste. Il a tout vu, tout lu, tout sondé. C'est un séducteur sans foi ni loi, sans sentiment, sans capacité d'attachement. Il ruine la vie de toutes les femmes qu'il rencontre — toutes raffolent de lui — des plus grandes dames aux filles des rues. Son ami, Frank Escott, a épousé une maîtresse, et leur tendresse conjugale, leur existence domestique prosaïque et monotone, ne lui inspirent que répulsion. Il lui faudrait, à lui, des impressions fortes, aiguës ou subtiles, toujours variées, toujours nouvelles; mais la recherche et l'expérience de la jouissance émoussent et tuent en lui la faculté de jouir. L'âme qu'il s'est créée lui rend inaccessibles les biens durables de ce monde. Il est fiévreux, las de la vie, las de son cœur vide et stérile. Fatigué de jouer Faust, il joue Méphistophélès; il entraîne ses amis à boire, à jouer, à s'ébaudir de tout; mais l'ennui reste en lui et le ronge. En vain il tente de se réformer — tout son être est empoisonné.

Il a lu les philosophes anciens et modernes; il cite Platon, Amiel, Wagner; le roman russe l'a attiré parce qu'il y retrouve toute la tristesse de la vie. Mais surtout, il a médité Schopenhauer. Il attribue en partie à l'influence du penseur allemand son mal intérieur — sa nature occidentale ne peut s'accommoder, dit-il, du pessimisme oriental qu'a exposé l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation;* la passion, le vouloir-vivre sont trop puissants en lui; le renoncement bouddhique lui est impossible. Il discute la théorie du suicide chez Schopenhauer; pourquoi se l'interdire? Ne serait-ce pas pour lui la seule solution du problème qu'est la vie? Est-il rien au monde qui soit plus raisonnable que le suicide? Cette idée devient une hantise et grandit en lui. Tout l'y ramène — un fait divers : des amoureux qui ont voulu quitter la vie ensemble, en pleine jeunesse — une conversation nocturne au poste de secours où l'on rapporte une désespérée tout juste arrachée à la mort libératrice par la perversité des lois et des hommes. Il passe ses dernières heures dans un état de demi-hallucination. Le jour qui vient de se lever est pour lui « un monstre gris, qui s'avance à pas de velours. On échappe à ses ennemis mortels », songe-t-il, « mais pas au jour immortel; la lumière et le désir sont les griffes de ce monstre, les griffes qui nous déchirent. Quelques heures d'oubli, et l'universelle torture recommence... »

Le soir venu, Mike Fletcher erre dans les ombres de Londres, résolu à ne pas voir un autre jour — « âme tendue, torturée, de notre temps, dominée, tenaillée par une idée, aussi impuissante contre son mal qu'un loup blessé ». Il ne se jettera pas par la fenêtre, parce qu'il a horreur du spectacle que donnerait son corps sur le pavé; ce sera donc le pistolet. Sa toilette faite, ses papiers en ordre, brisé de fatigue, il s'endort un moment; mais les femmes qu'il a trahies le poursuivent dans ses rêves. Au petit jour, « il se retourna dans son sommeil, comme s'il allait s'éveiller; puis ses yeux s'ouvrirent à la pâleur spectrale de l'aube qui paraissait aux fenêtres; son cerveau lentement passa du rêve à la conscience du changement qui était venu. Alors, rassemblant ses esprits, il se leva, et fit face à l'aube; il se dressa comme pour lutter — et puis, vaincu, battit en retraite pour aller chercher son arme — « encore un jour commencé! Douze heures de plus de conscience et d'horreur! — Non, mille fois non! » Le coup de feu lorsqu'il éclate a été si longtemps attendu, tellement préparé, qu'il est un soulagement pour les nerfs (chap. II).

Ce n'est pas, à proprement parler, par le suicide que se termine

le *Portrait de Dorian Gray* (*The Picture of Dorian Gray*, 1891); les intentions d'Oscar Wilde sont beaucoup plus complexes que celles de G. Moore. Son livre est une expression si intéressante, et, à bien des égards, si parfaite de la doctrine esthétique dans toute sa portée, qu'il ne saurait en être séparé. On doit cependant noter ici que, tout en maintenant volontairement son récit dans un plan d'irréalité et de symbolisme, il l'a construit psychologiquement et moralement sur les faits et les idées qui gouvernent la destinée d'un Mike Fletcher. Il a montré avec une force poignante l'usure de toutes les puissances de l'âme, lorsqu'elle se complaît, s'absorbe dans le plaisir. L'appréhension de voir ses vices découverts, et la terreur physique de la vengeance dont il est menacé, font de Dorian Gray, cet esprit fort, ce dilettante, qui se croyait au-dessus de toutes les faiblesses vulgaires, un trembleur et un superstitieux. Il souffre en outre d'un dégoût de lui-même profond et inguérissable; — « je suis fatigué de moi, ce soir » — dit-il — « je voudrais être quelqu'un d'autre »; ou encore : « je suis trop concentré sur moi; ma propre personnalité m'est devenue un fardeau. » Toute la fin du roman est l'histoire de sa lente et totale débâcle nerveuse.

Dorian Gray, comme Mike Fletcher, incarne une forme particulière de l'esthétisme; tous deux poursuivent exclusivement les jouissances des sens, élargies, affinées, approfondies par l'art; celles de la pensée figurent, il est vrai, parmi leurs divertissements, mais pour l'excitation agréable qu'ils en retirent; ils s'y livrent en dilettantes, jamais en croyants ou en chercheurs. Non seulement ils mutilent en eux la vie de l'esprit; mais, en introduisant ainsi dans leur existence une inévitable monotonie, en omettant par ailleurs toute règle de mesure dans le plaisir, ils se condamnent à perdre rapidement la perception des différences de qualité, à ne plus juger les sensations que par leur intensité. La façon dont ils entendent le culte du beau se réfute par l'absurde, parce qu'elle les conduit à la licence, à la brutalité, à la laideur. Même comprise plus largement, plus sainement, plus finement, la culture de la sensibilité comporte d'inévitables souffrances; on en trouve l'émoi jusque chez ce grand mystique, R. Jefferies, mêlé à son admiration éperdue pour toutes les beautés de la nature[59]); on en trouve le sentiment très conscient, et l'expression nuancée, chez ce penseur original et délicat, W. Pater,

---

[59]) *Field and Hedgerow*, 1889: (*My Old Village* et *Hours of Spring*).

qui fut le fondateur de l'esthétisme moderne, bien qu'il en ait répudié les développements plus récents.

Il y a dans son œuvre l'obsession de certains thèmes funèbres ou cruels — les tombes d'enfants, les vieux cercueils et les ossements mis à jour, le sang répandu et la férocité des instincts qui se réveillent à sa vue. Il a en outre analysé dans *Marius l'Epicurien* (*Marius the Epicurean,* 1885) la tristesse d'un cœur qui s'ouvre sans réserves et sans défense à la vie; il rappelle les peines obscures, la mort, qui fauche cruellement les plus brillantes destinées; les souffrances aveugles et vaines des animaux, la misère lente, à demi consciente, rongeuse ou lancinante, des êtres incomplets ou sacrifiés, et il conclut : « Il y a dans les choses telles qu'elles sont, dans l'homme tel qu'il est devenu, tel qu'il est actuellement, en tous cas, une source constante de douleur, indépendamment des maux auxquels on peut dans une certaine mesure remédier; quelque défaut ou quelque faiblesse inexplicable, qui provient de la nature elle-même — la mort et la vieillesse, telles qu'elles sont inévitablement, et cette appréhension de leur venue qui fait de chaque étape de la vie une nouvelle mort. La mort est presque toujours douloureuse; et tout ce qui prend fin en apporte le souffle — une suggestion de froid et de tristesse qui va au cœur; le sentiment d'un remords, d'une privation, d'un arrachement — d'affections violées... Ce sont là des peines, une désolation nécessaires; et on les ressent à proportion de la perfection morale et nerveuse à laquelle on a atteint » (vol. II, chap. 25).

Les blessures que l'existence implique, considérées en elles-mêmes, inspirent à W. Pater des vues qui ne sont plus religieuses, métaphysiques ou sociales, mais psychologiques : les semences de souffrance sont dans l'âme; la vie les y fait germer. Et c'est la conclusion la moins ambitieuse que l'on puisse tirer du mal dans l'univers; mais ce n'est certainement pas la moins poignante, ni celle qui a le moins de portée. Le pessimisme, après avoir servi de miroir à tous les horizons de la pensée et tous les aspects de la vie, a été pénétré dans son essence intime; l'analyse en a découvert les sources. Ses causes émotives, de toutes les plus profondes et les plus constantes, sont devenues pleinement conscientes.

Parmi les auteurs qu'on vient de passer en revue ou de mentionner, quelques-uns ont exprimé des idées simplistes, parfois contradictoires ou mal coordonnées; d'autres ont reproduit, sans leur donner d'empreinte personnelle, des théories ou des opinions très répan-

dues. La plupart n'ont fait que traverser le pessimisme, en y laissant plus ou moins d'eux-mêmes, et ont ensuite édifié, sur des principes différents, une autre interprétation de la vie; ou encore, sans l'éprouver réellement, ils l'ont dépeint tel qu'ils le voyaient autour d'eux. Ils n'appartiennent au mouvement qui nous occupe que par un aspect limité de leur œuvre; et leur personnalité a été, ou sera, étudiée ailleurs.

Il a paru intéressant néanmoins de montrer comment s'était propagée parmi eux la contagion des idées et des émotions qui ont attristé les vingt-cinq dernières années du siècle. Ces idées et ces émotions en même temps prenaient racine chez deux écrivains du premier mérite, Th. Hardy et G. Gissing; elles ont vécu en eux pendant toute la durée de cette période; elles se sont développées dans leur œuvre en puissantes croissances imaginatives; et c'est là qu'il en faut chercher la véritable floraison.

CHAPITRE V

G. GISSING.

1. Les premières expériences, et la formation intellectuelle de G. Gissing. — 2. Le réalisme. — 3. L'effort du peuple vers la lumière: *Démos*. — 4. *Le Royaume des ténèbres*. — 5. La comédie du succès: *La rue des meurt-de-faim*. — 6. La tragédie de l'échec: *Né en exil*. — 7. Le dilemme de la femme: *Les Dépareillées*. — 8. L'énigme de l'avenir.

1

Les premières expériences et la formation intellectuelle de G. Gissing

Le pessimisme a, chez la plupart de ceux qui l'ont vécu, exalté une sorte de lyrisme communicatif; il s'est parfois revêtu de formes non moins belles qu'émouvantes. Il a rendu plus sensibles au cœur les liens qui unissent les hommes entre eux; en rappelant les grandes calamités communes, il a souvent suscité, à l'égard des grands écrivains qui s'en sont constitués les interprètes, la sympathie en même temps que l'admiration.

Parmi ces génies malheureux, G. Gissing s'est trouvé condamné, par sa conception du réalisme et son intérêt pour les problèmes sociaux, à écarter le voile de poésie que les apparences permettent de jeter sur le mal, et à peindre la laideur sous ses couleurs les plus sordides et les plus crues. Son pessimisme s'attache à l'homme, plutôt qu'à la cause première; il est social ou moral, et non métaphysique; il se résoud en misanthropie et en amertume tout autant qu'en pitié; il blesse au vif l'égoïsme universel, et la facile suffisance. Ces traits expliquent en partie que l'auteur de la *Rue des meurt-de-*

faim et de *Né en exil* n'ait point conquis jusqu'ici dans l'histoire littéraire et dans l'opinion publique le rang auquel il a droit[1]). Ses livres n'ont pas eu le succès qu'ils méritent; sa vie et sa pensée sont mal connues. Il n'a pas rencontré de biographe qui se consacre à sculpter son visage avec une aimante fidélité. La tragédie de son existence est restée ignorée ou a été retracée sans bienveillance.

Ce n'est point ici le lieu de réparer cette injustice. Cette étude ne vise qu'à décrire un aspect de sa personnalité, et, mieux que dans les faits, on saisit les rapports de G. Gissing avec la pensée de son temps dans l'ensemble de son œuvre. Mais il est indispensable de rappeler les grandes lignes de sa vie pour expliquer ses sentiments et sa philosophie.

Il naquit en 1857, et grandit dans un milieu médiocre et triste. Son père — cultivé d'ailleurs, sensible à la beauté dans la nature et chez les poètes — était pharmacien dans une petite ville du Nord de l'Angleterre; il mourut prématurément, laissant sa famille sans fortune. Le futur romancier n'avait alors que treize ans, et connut, outre un douloureux et persistant sentiment d'isolement moral, l'angoisse de l'avenir. Il avait la passion du savoir, de l'érudition, des lettres antiques; son rêve était d'être un jour professeur de littérature grecque à Oxford. Ses facultés extraordinaires, un labeur acharné et épuisant lui valurent d'être rapidement distingué; il obtint une bourse à l'Université de Manchester, et remporta des succès scolaires extrêmement brillants. Sa carrière semblait assurée, lorsqu'elle fut soudain brisée par une liaison dans laquelle il avait mis toute son inexpérience et sa généreuse imprudence. Il épousa, avant d'avoir vingt ans, une « femme tombée », qu'il croyait pouvoir relever, et qui l'entraîna momentanément dans sa déchéance. Il fut expulsé de l'Université.

La société britannique est, dans les cas de ce genre, d'une rigueur qui justifie sa réputation de pharisaïsme. G. Gissing se trouva soudain hors du cercle enchanté où l'on se respecte, où l'on s'entr'aide et pratique les devoirs élémentaires de la charité humaine — sans ressources, sans profession, sans appui. En Amérique, où il alla d'abord tenter fortune, puis à Londres où il revint en 1877,

---

[1]) On doit cependant noter que dans la « *Cambridge Hist. of English Literature* », vol. XIII, W. T. Young place G. Gissing auprès de G. Meredith et de S. Butler, et lui consacre une étude développée. Miss M. Yates a aussi publié tout récemment sur lui un ouvrage pénétrant et sympathique (voir la bibliographie).

il vécut de misère, offrant sa plume et ses services à qui voulait bien les accepter. Il a prêté à l'un des personnages qui figurent dans la *Rue des meurt-de-faim* ses expériences, ses luttes et ses déboires au-delà des mers, au temps où il n'avait pour subsister que quelques poignées de pistaches achetées au coin des rues quand la faim se faisait trop sentir. Il était tenaillé par l'ambition intellectuelle, le besoin impérieux d'exprimer ses idées sous une forme éloquente et pleine. Il connut les conditions d'existence les plus sordides, donnant quelques leçons pour gagner son pain, travaillant sans relâche; mais il fit imprimer à ses frais son premier roman en 1880. L'appui que lui accorda F. Harrison, puis le succès honorable de ses livres, le délivrèrent enfin de l'obsédant souci du lendemain; et, sans d'ailleurs jamais connaître la richesse, ni même une large aisance, il put se consacrer aux œuvres dans lesquelles il mettait son amer sentiment de l'injustice sociale, et toute son âpre expérience des hommes.

Dans ses deux premiers récits, il se montre hanté par l'idée chimérique qui avait été sa ruine. Le héros des *Travailleurs de l'aube*[2]) (*Workers in the Dawn,* 1880), Arthur Golding épouse, par philanthropie, une fille des rues, alcoolique, vicieuse et grossière, qui le paralyse, le martyrise, le désespère, et, finalement, l'abandonne. La donnée des *Hors-cadres* (*The Unclassed,* 1884)[3]) révèle le vif sentiment qu'avait l'auteur des tentations qui assaillent les femmes dans les basses classes; les excuses qu'il trouvait à celles qui se laissent démoraliser; l'indulgence qu'il était porté à leur témoigner, et le crédit qu'il leur estimait dû. Il se laisse aller à transformer la réalité selon son désir : Ida Starr et Sally abandonnent leur honteuse profession, se font blanchisseuse et domestique — l'une et l'autre pour mériter et conquérir l'homme aimé; elles trouvent le bonheur dans l'honnêteté et le mariage. Ainsi avait dû rêver G. Gissing, dix ans auparavant. Mûri et déçu, il écrit de son livre lorsqu'il le réédite en 1895 : « On reconnaîtra là l'ouvrage d'un très jeune homme qui voit sous un jour romanesque les plus tristes faits de la vie...; ce récit est resté tel quel, et doit être lu comme un conte, tout simplement. Le merveilleux ne comporte pas d'enseigne-

---

[2]) Les références à *Workers in the Dawn* se rapportent à la première édition, en 3 vol., de 1880, seule existante, et maintenant épuisée.

[3]) Les références à *The Unclassed* se rapportent à la seconde édition, en 1 vol., publiée en 1895.

ment, et on peut pardonner à la jeunesse son idéalisme »....
(préf., 1895).

Ces deux romans, outre qu'ils éclairent l'état d'esprit de G. Gissing, lors de l'épisode qui a si douloureusement influé sur toute son existence, reflètent son évolution intellectuelle et morale. Le premier contient le récit d'une crise de conscience et d'un affranchissement tout inspiré de souvenirs personnels. Hélène Norman, l'héroïne, l'impuissant ange gardien d'Arthur Golding, est fille d'un pasteur, qui, troublé par le doute, est mort sceptique, en lui léguant son tourment spirituel. Lorsque la *Vie de Jésus,* de Strauss, tombe entre les mains de la jeune fille, elle se sent détachée définitivement de la foi traditionnelle; « ce fut » — dit-elle — « le premier rayon de la lumière céleste, perçant les ténèbres d'une nuit d'angoisses, de luttes et de souffrances » (tome I, chap. 14). Elle va passer deux ans à Tubingue, pour étudier la métaphysique et la théologie. Darwin suscite en elle un nouvel enthousiasme; elle s'initie au transformisme dans ses livres et dans ceux de Hæckel. Pour Schopenhauer elle éprouve une admiration qui n'exclut pas la critique; elle accepte sa théorie de la sympathie et rejette son pessimisme. Comte est à ses yeux le dernier prophète de la seule vraie religion, celle de l'Humanité (id. id.).

L'abandon de la foi s'accompagne chez elle d'un sentiment d'affranchissement qui exclut tout regret, et le ton du livre est nettement hostile au Christianisme de l'Eglise établie. Il est considéré comme malfaisant et dangereux par Mr. Tollady, le protecteur d'Arthur Golding, vieil imprimeur cultivé, original et digne, qui exprime souvent la philosophie de l'auteur. Mr. Whiffle, pasteur anglican, au cerveau étroit, au cœur dur, dénué de toute sensibilité morale, est une caricature plutôt qu'un portrait. Son fils, dont l'inconduite et les vices sont notoires, n'en poursuit pas moins une carrière ecclésiastique brillante. Lorsque Hélène entreprend de collaborer avec les ministres du Seigneur pour le soulagement des misérables, elle n'essuie d'abord que des refus et des avanies. C'est tout juste si un pasteur non-conformiste — qui ne voit d'ailleurs lui-même dans le dogme qu'un symbole — tolère l'indépendance de ses vues et consent à seconder ses efforts. Elle se voue à l'action philanthropique, vit en ascète et en sainte, et meurt à la tâche, en pleine jeunesse, sans avoir connu d'autre bonheur que celui de croire en un avenir meilleur pour les hommes ici-bas, et d'avoir tout donné pour en préparer l'avènement.

Hélène Norman incarne les idées de Gissing, purifiées et transfigurées par le respect et le culte que lui inspirait l'âme féminine. En Weymark[4]), elles apparaissent alliées à un sens propre vigoureux, et à une intellectualité originale. Il est plus éloigné qu'elle encore de tout penchant pour le surnaturel. Elle s'était dégagée de la foi traditionnelle avec joie, mais au prix d'une lutte; lui, l'a toujours totalement ignorée : « Je n'ai jamais, en aucun temps, connu le sentiment religieux », dit-il, « Je sais ce que c'est que la crainte de la mort; mais j'ignore les consolations de la foi; et le Péché a toujours été un mot dénué de sens pour moi.... Je n'ai pas approfondi beaucoup la philosophie, mais la doctrine de la nécessité et l'idée du destin sont pour moi comme un instinct... Le meurtrier n'est pas responsable de son crime; et le saint n'a pas de mérite à sa sainteté » (chap. 27). Et il s'exclame : « La liberté! Ce mot doit sembler plaisant à celui qui — quel qu'il soit — tire les ficelles et nous fait danser selon son bon plaisir, pauvres marionnettes que nous sommes! » (chap. 11). Lui aussi, il a lu, médité Schopenhauer; et il expose les points communs entre la doctrine du métaphysicien allemand et le Christianisme ou le Bouddhisme (chap. 27).

Il fut d'abord libre-penseur et radical sur le mode agressif; il prêcha dans les clubs ouvriers l'évangile du rationalisme, et il a gardé sa vigueur combative : « J'éprouve le besoin d'attaquer les préjugés favoris de la société », dit-il; « c'est pour moi une joie que de violer ce qu'on appelle les convenances » (chap. 7). Il n'a pas la foi humanitaire, le désintéressement, la persévérance qui distinguent Hélène; sa nature est celle d'un penseur, d'un artiste, non d'un apôtre. L'action lui paraît stérile; il y renonce pour la philosophie et, déçu de nouveau, se consacre aux lettres. Le roman qu'il publie ne lui vaudrait sans doute jamais le succès ni la fortune; et il continuerait à enseigner avec dégoût dans une école de troisième ordre selon le cours naturel des choses. Mais les *Hors-cadres,* dont certaines parties sont d'un réalisme vigoureux et pénétrant, s'achèvent, contrairement aux autres productions de la même plume, à la façon d'un conte, ainsi que le dit l'auteur. Weymark a le bonheur de régénérer la femme qu'il aime, et la surprise de découvrir en elle une riche héritière.

Bien que les études de G. Gissing aient été surtout littéraires,

---

[4]) *The Unclassed.*

bien qu'il se soit toujours senti une vocation d'érudit et d'humaniste, les connaissances et les idées philosophiques de son temps ont eu sur son esprit une forte prise: ses deux premiers romans suffiraient à le montrer; elles jouent un rôle plus ou moins apparent, mais essentiel, dans ceux où son pessimisme s'est exprimé le plus hautement; et elles sont souvent mentionnées en tous ses écrits.

Dans *Isabelle Clarendon* (*Isabel Clarendon,* 1886) [5]), les mérites du positivisme sont comparés à ceux de l'agnosticisme ou de l'athéisme (chap. 3); et la propagande anti-religieuse parmi les gens du peuple est décrite dans *Thyrza* [6]) (1887, chap. 2, 3, 5 et 12). Le héros du *Matin d'une vie* (*A Life's Morning,* 1888) [7]), pendant son séjour à l'Université, dirige un débat sur le destin, le libre-arbitre, et la possibilité de prévoir l'avenir; et le père de l'héroïne a pour sujet d'étude préféré l'électricité. La doctrine de la nécessité, son extension à tous les domaines de la pensée, sa prise inévitable sur les consciences modernes, sont exposées dans les *Emancipées* (*The Emancipated,* 1890) [8]). Non content d'affirmer incidemment que « quiconque se respecte de nos jours se croit obligé de fonder sa vie spirituelle sur les postulats de la science » (chap. 3), l'auteur montre comment l'idéal des connaissances positives a tout envahi; on ne saurait, par exemple, étudier le passé, dit-il, sans en chercher l'explication dans la disposition des couches géologiques ou les lois biologiques; et c'est, certes, se priver de bien des livres agréables; mais il s'agit d'histoire de la civilisation, et non plus d'histoire tout court (chap. 3). « Un des caractères de notre temps », lit-on plus loin, « est l'existence d'hommes qui sont déterministes d'instinct; qui, sans être le moins du monde versés dans les études, ou subtils raisonneurs, se saisissent des formules philosophiques qu'ils rencontrent, les reconnaissent comme les signes de leurs propres idées, et les adoptent parce qu'elles éclairent la conscience vague qu'ils ont d'eux-mêmes. Parfois Elgar ne pouvait changer de siège, sans qu'il lui vînt à l'esprit qu'il avait été mû par la nécessité » (chap. 6). Esprit sans principes, tête chaude et cœur romantique, le jeune garçon ainsi obsédé par les nouvelles idées meurt dans la plus triste débauche.

---

[5]) Les références se rapportent à l'édition de 1886, en 2 vol.
[6]) Les références se rapportent à l'édition 1887 en 1 vol.
[7]) Les références se rapportent à l'édition de 1888, en 3 vol.
[8]) Les références se rapportent à l'édition de 1893 en 1 vol.

La *Rue des meurt-de-faim* (*New Grub Street,* 1891 [9]), contient le portrait d'une femme qui a subi l'influence des connaissances modernes; elles s'allient chez Amy Reardon au brillant mondain le plus éclatant, et consomment l'endurcissement de son âme : « Les périodiques sérieux l'attiraient particulièrement, et surtout ces articles qui traitent de la science sociale. Tout ce qui avait saveur de nouveauté, de hardiesse en philosophie, plaisait à son palais. Elle lut beaucoup de cette littérature savante qu'on pourrait appeler la spécialisation vulgarisée ». C'est ainsi qu'elle se familiarisa avec les théories de H. Spencer et de Darwin : « Elle était en passe de devenir une de ces femmes, caractéristiques des temps actuels, dont le type s'est développé concurremment avec les entreprises du journalisme » (chap. 26). La formation morale et la destinée du héros de *Né en exil* (*Born in Exile,* 1892) [10]), sont inséparables, on le verra, de tout le mouvement intellectuel contemporain. L'agitation des esprits après *L'Origine des espèces,* après les théories de Spencer et de Huxley, les distinctions, les subtilités et les nuances de l'agnosticisme, au gré de chaque conscience, telles sont les eaux troubles desquelles Godwin Peak cherche à retirer renommée et fortune.

La bibliothèque populaire dont s'occupe Denzil Quarrier (*Denzil Quarrier,* 1892) [11]), est un objet de scandale dans tous les milieux orthodoxes; c'est un « foyer de radicalisme »; et elle contient des ouvrages aussi suspects que les *Essais* de Hume, l'*Histoire de la Civilisation* de Buckle ou les romans de Balzac et de George Sand (chap. 4). L'héroïne de l'*Année de jubilé* (*In the Year of Jubilee,* 1894) [12]), s'est donné l'éducation à la mode. Elle étudie la doctrine de l'évolution, se plonge dans les travaux de Helmholtz et suit des cours de science (I, 3 et II, 3); ce qui ne l'empêche pas d'être vaine, égoïste, et travaillée de troubles instincts; c'est à la rude école de la vie, et non à celle des savants ou des philosophes, qu'elle arrive à se créer une harmonie intérieure. Le livre contient une autre figure de cérébrale, l'éternelle candidate aux examens; elle n'a de pensée que pour les mathématiques, et ne connaît d'autre horizon que son programme. Minée par un incessant surmenage, elle sombre dans l'imbécillité et le fanatisme. Auprès de ce type extrême,

---

[9]) Les références se rapportent à l'édition en 1 vol. de 1891.
[10]) Les références se rapportent à l'édition en 1 vol. de 1893.
[11]) Les références se rapportent à l'édition en 1 vol. de 1892.
[12]) Les références se rapportent à l'édition en 1 vol. de 1895.

l'auteur a placé la figure d'un honnête et médiocre bourgeois Victorien, débordant d'orgueil national et de satisfaction de soi, avec ses principes bien établis, ses prétentions à la culture et son absence totale de critique; Samuel Barmby associe dans une même admiration H. Spencer et C. Bradlaugh, M. Arnold et Samuel Smiles, ou G. Eliot et Mrs. Henry Wood (IV, 1).

Schopenhauer est de nouveau discuté dans *Le Tourbillon* (*The Whirlpool,* 1897, III, 1)[13]). En 1901, avant d'adopter délibérément à l'égard du présent l'attitude détachée d'un philosophe ou d'un rêveur, G. Gissing entreprend de résumer et de décrire une dernière fois les tendances de son temps dans : *Notre ami le charlatan*[14]) (*Our Friend the Charlatan*). Il note encore la part qui revient à la science dans la conception courante de la culture et dans les idées acceptées. Miss Tomalin, jeune Canadienne intelligente, qui veut se mettre au ton de la bonne société anglaise, donne une demi-heure par jour à H. Spencer, étudie la théorie de l'évolution dans son œuvre et celle de T. Huxley, et s'initie au folklore sans préjudice pour la poésie, l'art ou l'action sociale (chap. 11). Lord Dymchurch s'irrite de ne plus trouver dans les grandes revues que « le résultat de notre engouement pour une phraséologie quasi-scientifique, et pour de grandiloquentes explications de l'inexplicable » (chap. 21). L'auteur dépeint le Nietzschéisme à la mode dans ses rapports avec les ambitions et les appétits humains; l'application des lois biologiques au développement de la société chez les doctrinaires ou les politiciens du jour; le cynisme et le matérialisme de l'opinion publique tels qu'ils s'expriment dans les faits, dans les livres et dans la presse (chap. 16 et 18).

Toutes ces allusions, ou peu s'en faut, sont tendancieuses. Presque partout G. Gissing dénonce les effets nuisibles de la science; mais cela ne signifie pas qu'il n'en ait point senti la force, au contraire. Ces idées, ces doctrines qu'il a montrées néfastes, il les croyait justifiées ou inévitables. Et c'est là un des aspects les plus profonds de son pessimisme.

---

[13]) Les références se rapportent à l'édition en 1 vol. de 1897.
[14]) Les références se rapportent à l'édition en 1 vol. de 1901.

2

Le réalisme de G. Gissing

La prise de la science sur l'esprit de Gissing se marque encore à sa conception du roman. Spontanément, il eût cherché dans l'art un refuge contre la réalité, au lieu de s'attacher au vrai. C'est un esthéticien, un érudit, un bibliophile que cet amoureux des lettres classiques, cet amateur passionné des textes anciens. Parmi ceux de ses héros qui sont écrivains ou artistes, la plupart cherchent à oublier la vie en la transfigurant — tels sont A. Golding, Weymark et Henry Ryecroft [15]). Edwin Reardon et Harold Biffen sont des réalistes; mais ils gardent la nostalgie de l'idéal; ils demandent aux œuvres du passé de pures jouissances esthétiques; ils conservent le culte de l'antiquité; ils méditent, commentent Homère ou les tragiques Grecs; le voyage à Athènes et à Rome reste à leurs yeux — comme il l'était à ceux de l'auteur — le pèlerinage suprême.

Ses premiers enthousiasmes sont pour Dickens et Meredith, les maîtres du pittoresque et de la couleur, ou de l'impressionnisme. On a remarqué qu'il se rattache par plus d'un trait aux traditions littéraires de l'âge Victorien — ses intrigues parfois touffues, chargées d'incidents et de péripéties, le grand nombre de ses personnages, l'ample développement de ses récits, ses digressions morales, l'émotion qui anime et soutient sa critique, l'idéalisme impénitent qui transparaît dans certaines de ses créations [16]). Mais sa culture étendue et variée l'a aussi mis en contact avec des écrivains d'origine et de caractère très différents. Outre que les œuvres de Victor Hugo et celles d'Alphonse Daudet lui sont familières, il s'est initié aux écrits de Balzac et de Dostoïewski; il a subi le prestige de leur génie. On a noté que les titres de ses premiers livres paraissent révéler l'ambition d'imiter l'auteur de la Comédie Humaine [17]). Il mentionne

---

[15]) Dans *Workers in the Dawn, The Unclassed* et *The Private Papers of Henry Ryecroft.*

[16]) Voir W. T. Young : G. Meredith, S. Butler et G. Gissing, vol. XIII, chap. 14, de la *Cambridge Hist. of Engl. Lit.*

[17]) H. G. Wells : An Impression, preface to *Veranilda,* publiée dans la *Monthly Review,* Aug. 1904.

Flaubert, les Goncourt et Zola en connaisseur [18]). Tous les grands courants littéraires de son temps l'ont touché, et ont contribué directement ou indirectement à la formation de sa propre théorie du roman.

Dans le livre qu'il a consacré à Dickens (*Charles Dickens,* 1898), il prend acte des tendances réalistes régnantes, et, tout en leur attribuant une valeur relative, il les accepte pleinement. Il mesure le chemin parcouru depuis *Pickwick* et *David Copperfield,* et détermine la place de leur auteur dans l'évolution du roman : « on verra aisément » — écrit-il — « que Dickens a, dans l'abstrait, bien peu en commun avec notre école de stricte véracité — de réalisme, si l'on veut; avec cette école qui, rejetant toutes les extravagances, a conduit le roman dans des voies dont il est peu vraisemblable qu'il s'écarte de bien des années »... Il raille, d'ailleurs, les interprétations simplistes et exagérées des nouveaux principes (chap. 4). Il explique l'impossibilité où se trouvait Dickens de concevoir un art objectif — de par son tempérament, ses rapports avec son pubilc, et les idées répandues de son temps; tout en reconnaissant à Thackeray plus de force et de véracité, il fait ressortir les mérites qu'il faut lui attribuer : « Dickens eût cru sérieusement, s'il avait connu le mot, avoir fait un grand pas vers le Naturalisme; n'aurait-il pas eu raison, d'ailleurs? Qui, sinon lui, fonda l'école actuelle du roman anglais? Celui qui, jeune homme, avait inconsciemment obéi au précepte de Gœthe, s'emparant dans la vie des sujets les plus proches de lui, les employant à des fins littéraires, et montrant leur indiscutable intérêt, pouvait à juste titre s'honorer d'être un novateur » (chap. 4).

Le culte de Gissing pour la vérité ne comporte pas de dogme et reste pénétré par l'esprit critique. Il conclut son étude par ces mots : « On ne saurait tracer entre les romans réalistes et idéalistes qu'une distinction trompeuse et artificielle; c'est là une question de degré, qui dépend uniquement du tempérament de chaque auteur » (chap. 11). Son tempérament à lui est tel, que le don de vision poétique joue rarement un rôle prédominant dans son œuvre, bien qu'il adopte la déclaration de Renan: « La peinture d'un fumier peut être justifiée s'il y pousse une belle fleur; autrement, le fumier n'est que repoussant » [19]). Son idéalisme éclate de temps à autre, comme une

---

[18]) *Charles Dickens,* chap. 11.
[19]) Epigraphe de *The Nether World.*

fusée d'autant plus brillante qu'elle monte, luit et se perd dans un ciel sans étoiles.

Sa volonté d'être vrai est au contraire réfléchie, constante, obstinée. Son premier héros, Arthur Golding (*Les travailleurs de l'aube,* 1880) était partagé entre deux vocations, également impérieuses — l'art et l'action sociale; il lui était impossible de les concilier parce qu'il avait de la beauté une conception entièrement idéaliste; la laideur, la misère le repoussaient; il eût consenti à les regarder en face pour les combattre, mais ne pouvait se résigner à les dépeindre. Chez Weymarck (*Hors-cadres,* 1884), la synthèse est déjà accomplie. Il reste apôtre de l'art, certes, celui qui déclare : « Accepter la vie pour elle-même? — Je prendrais plutôt une dose de laudanum ce soir; mais y puiser les sujets de tableaux grandioses, y trouver les éléments d'effets toujours nouveaux — cela, et cela seulement, peut me la faire tolérer ». Cependant, il est invinciblement amené à dépeindre le peuple et à traiter de questions sociales « pour atteindre des couches nouvelles », dit-il (chap. 15). Un de ses amis lui rappelle que son radicalisme politique transparaît dans le choix de ses sujets — « à supposer que vous fassiez purement de l'art, c'est une sorte d'art qui ne se conçoit qu'en un temps où la question sociale est prédominante »; et Weymarck répond : « C'est vrai, sans doute; toute forte individualité est plus ou moins l'expression de son temps; il se peut que cette direction d'attention me soit imposée, pour ce que je sais des raisons qui me portent à l'adopter » (chap. 25).

Le réalisme qui s'exprime dans la *Rue des meurt-de-faim* (1891) est devenu pleinement conscient. Le romancier Harold Biffen en expose les principes dans une conversation avec son collègue et ami Reardon[20]): « Ce à quoi je vise » — dit-il — « c'est au réalisme absolu dans la sphère du vulgaire honnête. Ce champ, tel que je le conçois, est encore inexploité; je ne connais pas d'écrivain qui ait traité la vie quotidienne, vulgaire, avec fidélité et sérieux. Zola écrit de véritables tragédies; ses personnages les plus vils empruntent un caractère héroïque à la situation qu'ils occupent dans un drame puissamment construit. Je veux, moi, m'occuper des êtres dénués d'héroïsme par essence, de la vie au jour le jour pour cette immense majorité de gens à la merci de tous les détails mesquins de l'existence. »

---

[20]) Les traductions de *New Grub Street* sont empruntées à l'édition française : *La Rue des meurt-de-faim,* revue par l'auteur, qui parut aux éditions de la *Revue Blanche,* en 1902 (maintenant chez Fasquelle).

Son interlocuteur remarque: « je ne pourrais pas faire ainsi ». — « Non, certes » — répond Biffen —, « tu ne le pourrais pas. Tu es, toi, un réaliste psychologue pour les milieux cultivés. Tu ne supportes pas les conditions vulgaires de la vie. » — « En grande partie parce qu'elles ont fait de ma vie un martyre. » — « Et pour cette même raison, je m'y complais », s'écria Biffen. « Ce qui t'a fait souffrir te repousse; moi, cela m'attire. Cette divergence est très curieuse; sans elle, nous serions étonnamment semblables. Tu sais que nous sommes, l'un et l'autre, par tempérament, des idéalistes enragés? »

Après cette digression, il revient à son sujet, et définit quelques-uns des aspects de l'existence sur lesquels il compte insister — la façon dont un incident sans importance peut transformer une destinée, par exemple : « Personne n'a encore osé le faire sérieusement. On l'a fait souvent en farce, et c'est pourquoi, si souvent, les écrits burlesques nous rendent mélancoliques... Je ne manque pas du sens du ridicule, mais je préfère traiter ces aspects de la vie d'un point de vue impartial. L'homme qui rit, prend parti pour une omnipotence cruelle, si l'on peut imaginer rien de semblable. Je ne veux prendre aucun parti, je veux tout simplement dire: « Regardez, voici ce qui se passe »... Jamais je n'écrirai rien qui ressemble à une scène dramatique... Quoi que ce soit qu'un homme écrive *pour l'effet,* cela est faux et mauvais ».

Et comme l'autre objecte : « A ton point de vue seulement. Il peut, sans contredit, exister un *art* du roman ». Biffen réplique : « cela n'existe plus. Nous en sommes las...; non, non, copions la vie. Quand un homme et une femme sont sur le point de se rencontrer pour une grande scène de passion, donnez à l'un ou à l'autre un rhume de cerveau, et tout sera bouleversé; et le reste à l'avenant... Montrez les innombrables détails répugnants de la vie décente et vulgaire sérieusement, froidement, sans une pointe de facétie qui dénaturerait les choses » (chap. 10).

Nous sommes loin du réalisme aimant, tout inspiré de vues morales, que professait une G. Eliot — loin d'une fidélité à la nature qui laisse à l'humour ou au sens esthétique le droit de choisir et d'ordonner. C'est ici un culte austère, poussé à ses dernières conséquences logiques, avec une sorte d'héroïsme spirituel, et presque de fanatisme. On verra en étudiant la *Rue des meurt-de-faim* avec quel accent personnel, et quelle intime sympathie, G. Gissing a décrit les luttes et le destin de ces deux écrivains. L'ardeur, la conviction qu'il

a mises en eux étaient les siennes propres. Une partie de son œuvre, tout comme le roman de Biffen — *Mr. Bailey, épicier* — est consacrée à la peinture de ce qui est à la fois décent et vil. Il décrit, dans les milieux bourgeois ou populaires, l'esclavage, les tracas mesquins et paralysants des employés, petits rentiers ou commerçants, des répétiteurs, professeurs sans emploi, courant le cachet. Il révèle les misères secrètes, les situations équivoques, les déchéances acceptées par faiblesse, par lâcheté, par puérilité, inconscience ou simple vouloir-vivre.

« Toi », disait Biffen à Reardon, « tu es un réaliste psychologue pour milieux cultivés ». Très certainement, Gissing lui-même mérite ce titre. Dans la *Rue des meurt-de-faim,* dans *Né en exil,* il a magistralement dépeint le monde des journalistes et des écrivains; il a dépouillé, cerné d'un trait vigoureux et incisif leur hostilité réciproque, l'amertume de l'échec dans cette lutte pour la notoriété et le succès où l'être engage ce qu'il a de plus intime, où tous les coups portent à vif; il a décrit de façon décisive l'arrivisme littéraire — cynique, aimable et triomphant chez un Jasper Milvain — tortueux, souffrant, vaincu chez un Godwin Peak. Et d'ailleurs, il ne se limite pas au domaine de la culture; il a critiqué impitoyablement la haute bourgeoisie, les enrichis, les parasites et les jouisseurs. Il a porté ses regards jusqu'aux classes qu'on appelle « supérieures »; tout en rendant justice à certaines âmes d'élite, au raffinement et au charme de certains milieux, il a vu la laideur de natures sans culture et sans âme, vulgairement ambitieuses, éprises de plaisirs sensuels et vains, sordidement égoïstes.

Il dépasse le champ d'observation qu'il a attribué à ses personnages; Biffen prétendait se limiter aux faits les plus représentatifs, Reardon, aux réactions morales; il descend aux cas extrêmes de vice et de misère. Non content de les décrire, il en analyse les causes économiques et morales avec une minutieuse exactitude. Son œuvre contient, sur les conditions de l'existence dans le bas peuple, sur les dessous de la société, des pages d'une brutalité et d'une truculence qui pourraient rivaliser avec les produits de notre art naturaliste. Il n'accorde pas aux aspects physiques de la vie la prédominance que voulaient pour eux Zola et son école; mais il les garde présents à l'esprit et les rappelle fréquemment. Sa conception spontanée de l'amour était idéaliste; et cependant, on sent que les vues nouvelles ne lui sont pas étrangères : Jasper Milvain n'a que mépris pour les idées traditionnelles sur cette passion; il insiste sur sa rareté, son

insignifiance dans l'existence ou sa nature physiologique, avec un cynisme parfait. Mrs. Reardon exprime, du point de vue féminin, des idées tout analogues (chap. 22 et 26) ; et ce sont elles encore qu'on trouve au fond de la révolte contre l'amour d'une Rhoda Nunn [21]). Que Gissing ait été un des premiers à affranchir le roman anglais d'anciennes contraintes, c'est ce dont ses propres déclarations ne permettent point de douter: « Jugez de l'antiquité de cet ouvrage » — écrit-il en rééditant un de ses romans, paru en 1884, onze ans après — « par le fait que le premier éditeur osait à peine penser à ce qu'il avait fait — que la plupart des directeurs de revues refusèrent de laisser annoncer le livre dans leurs colonnes — et que les quelques lecteurs entre les mains de qui il tomba — dont plusieurs étaient des gens intelligents — ne se résignaient à accorder le blâme ou l'éloge qu'en *a-parte* et à voix basse » (préf. des *Hors-Cadres,* 1895). Il dut arriver que les premiers livres de Gissing, comme le roman de Weymarck, fussent « classés par les uns parmi les répugnantes productions de l'école dite naturaliste — et exécutés par les autres en quelques lignes malveillantes » (*Les Hors-Cadres,* chap. 36).

Ainsi cette nature élue pour les jouissances de l'esprit, pour l'art et la poésie — qui avait été enflammée par le culte de la beauté dans le milieu le plus prosaïque, les circonstances les moins favorables — aboutit au réalisme dans tous les domaines. Il y avait chez Gissing une passion de sincérité qui ne pouvait se satisfaire que par un douloureux acte d'attention objective; et ses scrupules ne semblent parfois s'apaiser que lorsque, reniant ses préférences spontanées, il s'astreint à meurtrir la chair, à contempler la laideur, la souffrance, le désordre, le mal. Il va aussi loin qu'on peut aller dans l'effort pour saisir et reproduire les faits moyens, leur enchaînement incohérent, leur essentielle banalité; il ne se laisse rebuter par aucune révolte morale ou intellectuelle, aucune répugnance physique ou nerveuse. Ce goût de l'âpre vérité fut confirmé et encouragé par le prestige de la science, par la diffusion de ses découvertes, de ses théories et de ses méthodes, comme par les tendances de la littérature contemporaine. Sans le reconnaître explicitement, Gissing se montre, à propos de presque tous ses personnages, trop sensible à l'importance de l'ambiance, des influences éparses dans l'atmosphère de l'époque, pour ne pas avoir eu conscience d'y obéir lui-même. Il fut ainsi

---

[21]) *The Odd Women.*

amené à être véridique au prix de la répression constante de quelques-uns de ses sentiments les plus profonds. Ceux qui le connurent intimement savent que, ses livres une fois écrits, il en avait horreur; il refusait d'en parler; il en repoussait loin de lui la pensée.

Son art a le timbre vibrant, l'accent parfois déchirant d'une corde sur-tendue, mais il n'est pas dissonant; il entre en harmonie avec son sentiment général de la vie et avec le jugement qu'elle lui inspire. Gissing avait éprouvé l'injustice et la dureté; et il en était resté blessé au cœur; ses idées sur le monde, son déterminisme ne lui permettaient guère d'espérer que le mal fût guérissable; et voici que sa conscience esthétique lui faisait un devoir de s'attacher à le décrire, et à le revivre sans cesse imaginativement. Le pessimisme ainsi le saisit d'une triple étreinte; à travers son œuvre, il s'amplifie en larges ondes qui s'étendent graduellement à tous les aspects de la vie.

3

L'effort du peuple vers la lumière: « Demos »

L'idée de la misère s'est emparée de Gissing comme celle du mal le plus criant, le plus intolérable qu'il y ait au monde.

Il avait trop souffert, il souffrait trop encore d'être pauvre, au moment où il commença à écrire, pour qu'il en fût autrement. Il savait, pour en avoir manqué, que l'argent est essentiel à la vie, au développement de la vertu, de l'art et de presque toutes les formes de la noblesse morale. Fréquemment il l'affirme, par la bouche de ses personnages. « La culture, la paix de l'esprit, l'amour — tout, tout s'achète » — déclare amèrement Weymarck (chap. 7). Dans le *Matin d'une vie,* l'une de ses rares productions légères, il écrit: « mets de l'argent dans ta bourse; et quand tu auras fini, mets-en encore; car, comme va le monde, manquer d'espèces sonnantes, c'est être destitué des privilèges de l'humanité; et l'indigence est la mort de l'âme » (I, 5).

Ce matérialisme économique se sent dans la donnée de presque tous les romans. L'influence de la pauvreté ou de la richesse sur les caractères, tel est le sujet auquel Gissing revient constamment;

il saisit les dégradations causées par les privations ou l'insécurité, les réactions complexes, heureuses, ou troubles et dangereuses, que peut provoquer une prospérité soudaine ou démesurée, avec une précision, une pénétration sympathique qui le mettent loin des conventions courantes, littéraires ou sociales. De là l'importance que prennent chez lui les héritages, les testaments, et la fréquence des ruines ou des fortunes subites. Ce n'est point fantaisie mélodramatique ou goût de l'intrigue, mais simplement choix délibéré de circonstances favorables à l'observation des faits qui l'intéressent.

Les conditions de la vie dans le peuple, outre qu'elles offensent les sens, révoltent l'esprit, parce qu'elles apparaissent arbitraires et injustes autant que cruelles. Les deux premiers livres de Gissing contiennent déjà contre les inégalités sociales une protestation indignée. Il y a dans les *Travailleurs de l'aube* certains épisodes, certaines pages — la description d'un marché le samedi soir dans l'« East End » (vol. I, chap. I); ou le tableau d'enfants miséreux dansant aux sons d'un orgue de barbarie sur le trottoir d'une rue à Londres (III, 2), par exemple — dont la tristesse poignante et la véhémence implicite n'ont pas été dépassées dans les romans postérieurs. Arthur Golding entre en relation avec un réformateur radical, William Noble, s'initie avec lui à l'*Economie politique* de J. S. Mill, aux œuvres de Ricardo et de Malthus. Un chapitre des *Hors-cadres* s'intitule: *Vengeance tardive* — et c'est celle du « slum ». Les logis insalubres tolérés, exploités par un capitaliste sans âme deviennent un tel foyer de pourriture, de pestilence et de mort que la contagion s'étend aux demeures opulentes; le propriétaire lui-même est atteint, et meurt de la petite vérole. Ida Starr, son héritière, abattra les taudis, déblaiera le lieu maudit, et se consacrera au soulagement, à l'éducation des malheureux.

Le titre des *Travailleurs de l'aube* indique l'espoir; il y a dans ce livre des personnages qui aiment la vie et en prouvent la noblesse; on y trouve cependant déjà un penchant de l'imagination au tragique et à la douleur. L'âme de Gissing a été touchée par la souffrance; le cauchemar qui se développera dans *Demos,* et surtout dans *Le Royaume des ténèbres,* s'ébauche ici. L'un des amis socialistes d'Arthur Golding est né dans le crime et dans l'infamie. Sa mère fut condamnée à mort pour avoir tué l'homme avec lequel elle vivait, et exécutée aussitôt après sa venue au monde; ce passé sinistre le hante; il hait l'état social, les hommes qui l'ont rendu possible, et il attend la révolution sanglante, vengeresse, avec exal-

tation. Misérable, malade, il refuse tout secours, par farouche indépendance. Arthur, qui l'assiste à son lit de mort, le voit une nuit apparaître debout, le masque convulsé, tel le spectre du mal social; il émerge des ténèbres dans ses linges blancs, à la lueur de la lampe qu'il tient à la main; totalement fou, de ses yeux hagards il voit la révolution qu'il a tant appelée; il jette des clameurs de sang, de meurtre, et saute à la gorge du héros, qui ne lui échappe que grâce à l'incendie allumé par la lampe renversée. Arthur Golding finit par le suicide, en Amérique où il s'est exilé; il mûrit sa résolution et s'abandonne au désespoir par une nuit de lune, au bord du Niagara. La sublimité écrasante, la fascination triste du lieu sont admirablement évoquées : « de toute cette émouvante magnificence », lit-on, « montait une voix grave — non point bruyamment discordante, ou assez haute pour étouffer tout autre son; semblable au grondement adouci d'un tonnerre lointain, on eût dit qu'elle proclamait avec une décision tranquille et sereine la puissance immuable du destin. Les mains derrière le dos, Arthur contempla longtemps ce tableau incomparable. Le clair de lune est toujours triste; et la lueur des froids rayons argentés réfléchie par l'immense miroir des eaux emplissait son âme d'une détresse passionnée et infinie » (vol. III, chap. 16).

Bien que *Hors-cadres* s'achève par un heureux mariage, il y passe le frisson, l'épouvante du mal. La misère et le vice s'y incarnent encore: et c'est le monstre Slimy, borgne, un œil injecté et protubérant, hideux, atroce, qui garrote Weymark et le vole, pour boire jusqu'à se rendre ivre-mort, et aller au diable, voir, dit-il, si l'enfer est pire que la vie. La folie plane sur l'un des personnages — une jeune fille fine et sensible, dont la mère perdit la raison, et qui sent peser sur elle la menace de cette hérédité; d'affreuses visions s'emparent d'elle; dans son angoisse, elle se rejette vers le mysticisme, abandonne le monde, et se condamne, vivante, à la mort, en renonçant à un amour qui lui est infiniment cher, pour entrer au couvent. L'ombre du pessimisme s'étend aussi sur le héros de « *Isabelle Clarendon* » (1886), Kingcote, dont le tempérament est rebelle à la joie et précocement attristé.

Dans *Demos* (1887)[22]), elle dépasse les destinées individuelles; elle englobe le sort, le caractère, toutes les perspectives d'avenir, tous

---

[22]) Les références se rapportent à l'édition en 1 volume de 1888.

les espoirs de cette vaste multitude que nous appelons « le peuple ». Il y a quelque chose d'épique dans la conception du roman. C'est le tableau de toute une civilisation, proche de nous et pourtant ignorée. Les personnages n'y ont rien d'héroïque, au sens traditionnel du mot, au contraire. Mais ils incarnent des forces qui les dépassent; et leur valeur représentative est montrée à plusieurs reprises. La conquête de la fortune et de la puissance par la famille Mutimer, les efforts de Richard pour réaliser plus de justice sociale, l'apogée et la brusque chute qui signalent sa carrière, ont l'ampleur, le retentissement des luttes et des catastrophes antiques. Enfin les événements sont dominés par une divinité néfaste — Demos, l'esprit du peuple, l'incarnation de ses instincts rudimentaires et aveugles. Richard Mutimer est appelé « fils de Demos » comme Achille « fils de Thétis ». Et le Dieu lui-même apparaît aux derniers chapitres dans les colères subites et terribles de la populace.

Le héros appartient à une véritable dynastie ouvrière. Henry Mutimer, le grand-père, avait pris part à l'agitation Chartiste, et été tué dans une émeute en 1842, au vif dégoût de son frère, qui, régulier, appliqué, respectueux de l'ordre établi, s'employait pendant ce temps avec succès à gravir les degrés de l'échelle sociale et, par un labeur avisé, amassait une fortune. Son fils Joseph, peut-être instruit par son exemple, avait montré peu d'ambition, et consenti à tenir le rôle de « l'artisan inoffensif et nécessaire »; il avait besogné humblement pour élever sa famille, et, jeune encore, était mort à la peine, laissant un enfant en qui revivent à mesure qu'il grandit, les révoltes et l'espoir de l'ancêtre. Richard Mutimer, ouvrier mécanicien, a la carrure athlétique, la voix claire et forte, la parole nette et autoritaire, les convictions ardentes d'un chef. Dans sa famille, il domine, de toute sa virilité précoce, ferme et éclairée, une mère, d'ailleurs maîtresse femme et compétente ménagère; une sœur, vendeuse dans l'un des grands magasins de la Cité, que ses dix-neuf ans parent, dans sa vulgarité native, d'une beauté saine et fière; un frère plus jeune, que la vanité familiale a voulu soustraire aux métiers manuels, et qui s'est élevé au rang de commis dans une manufacture de plomberie; une fiancée enfin, Emma Vine. Elle est ouvrière à l'aiguille; et on dirait que la longue patience, le soin qu'exige son fastidieux et délicat métier ont façonné ses traits et son âme : « son visage était de ceux dont les lignes irrégulières expriment beaucoup de suavité », lit-on; « son expression était honnête et douce, avec quelque chose de pathétique, pour qui savait le percevoir — une mobi-

lité des lèvres particulière, qui suggérait qu'elle avait eu souvent à réprimer des larmes; elle parlait d'une voix basse, toujours brièvement, et avec une sorte de raffinement naturel dans l'emploi d'un langage peu cultivé » (chap. 4). Elle et ses deux sœurs, l'une veuve, avec deux enfants, l'autre débile et constamment malade, vivent ensemble, de leur couture, et subissent l'esclavage social sous l'une de ses pires formes.

Contre cet esclavage, Richard se dresse de toutes ses forces, de tout son idéalisme, de toute sa foi ardente, dogmatique et étroite. Dans la petite pièce encombrée de meubles sous leurs housses et d'ornements vulgaires qui tient lieu de salon et de bureau aux membres de la famille Mutimer, il a placé, parmi les chromos et les réclames qui décorent les murs, le portrait de Garibaldi. Ses livres emplissent une petite bibliothèque; et ce sont les ouvrages de Malthus, de R. Owen, de Thomas Paine, avec diverses traductions de Voltaire et d'innombrables brochures de propagande qui toutes suggèrent la libre-pensée la plus agressive, le parti-pris et la passion politique. Richard a foi en l'émancipation immédiate de ses frères; il est l'espoir du socialisme alors renaissant sur le sol britannique. Or, voici que la mort du grand oncle enrichi lui apporte soudain la fortune; il devient possesseur d'un vaste domaine et annonce l'intention de consacrer tous ses biens à la cause du peuple.

Dans les *Mémoires de Henry Ryecroft* (*The Private Papers of Henry Ryecroft,* 1903), G. Gissing semble faire allusion au temps où il était socialiste; et il montre à l'égard des doctrines révolutionnaires un intérêt trop vif pour ne pas y avoir cru; cette phase chez lui dut être brève; car dans les *Travailleurs de l'aube* et les *Hors cadres,* qui parurent avant qu'il eût vingt-cinq ans, ou peu après, sa réaction est déjà nettement négative[23]). Mais il ne pose la question d'ensemble, et ne dévoile toutes les raisons de son attitude, que dans *Demos,* en dépeignant le milieu auquel appartient Richard Mutimer, et les formes qu'y revêtent la pensée et les ambitions sociales.

---

[23]) Le réformateur William Noble (*Workers in the Dawn*) déclare toute théorie égalitaire dangereuse et insensée — il y aura toujours des riches et des pauvres, dit-il; cela est dans la nature; ce qui ne l'est pas, c'est que les uns soient réduits à l'état de misérables brutes, et les autres pervertis par l'opulence. Mais un appel immédiat à l'action l'effraie; il ne voit de salut que dans la diffusion de l'instruction. Weymark (*The Unclassed*) abandonne son radicalisme, comme sa foi rationaliste, pour se vouer aux belles-lettres.

C'est d'abord la première assemblée de l'union ouvrière dont il est membre, après son changement de fortune. Il devait y parler, et a demandé que rien ne fût modifié dans le programme. Dans une salle de cabaret dont les murs ont été ornés pour l'occasion d'affiches contre l'ivrognerie, ou de pages illustrées empruntées au journal de la cause, dans une atmosphère imprégnée de tabac et de relents d'alcool ou de friture, arrivent peu à peu les fidèles, au nombre d'une cinquantaine, dont deux ou trois femmes. Richard doit parler de la question agraire; et malgré la partialité essentielle de ses vues, il apparaît sous son meilleur jour; il a quelque horizon, et a su s'informer; il fait appel à l'histoire, à l'économie politique, aux statistiques; il flétrit l'aristocrate indifférent et exploiteur, qui dépouille le cultivateur d'un gain légitime; son éloquence est nourrie et enflammée, sinon toujours correcte de forme.

Dans la discussion qui suit, Gissing note au passage une série de silhouettes familières : « l'homme qui invariablement se lève dans ces occasions — vieillissant, voûté, le bésicle sur le nez, vraisemblablement commis aux écritures depuis quelque quarante ans »; il consulte ses notes et pose ses questions d'une voix haute et forte, après quoi, se déclarant mal satisfait par les réponses, il secoue la tête avec indulgence et sort de la salle; l'ouvrier conservateur, « cet être contradictoire, cette équation insoluble en facteurs de sens commun » parle après lui. Voici ensuite deux professionnels de la vitupération, Mr. Cullen et Mr. Cowes; et leur intervention simultanée déchaîne un joyeux tumulte. L'orateur suivant est une pure création de Gissing; le récit, jusque-là attentif, impartial ou froidement ironique, tout à coup s'émeut; « un son se fit entendre, au fond de la pièce; un tel son que toutes les têtes se retournèrent pour chercher avec stupeur d'où il pouvait provenir. Le vent parle ainsi dans les cheminées des mansardes par les nuits d'hiver. C'était un gémissement faible, le prélude d'une lamentation; cela faisait froid au cœur. Personne ne semble connaître celui qui s'est levé. C'est un homme au visage jeune, la tête enfoncée entre ses épaules saillantes, une seule mèche de cheveux sur le crâne. Il semble être affligé d'une maladie des muscles; son corps déformé frissonne, la main qu'il lève est agitée d'un tremblement paralytique; ses vêtements sont des plus misérables qu'on puisse voir; il n'a plus d'âge. A mesure que sa voix prend de la force, ses auditeurs sont dominés par sa terrible ardeur de conviction; et le courant de son amère prophétie s'enfle, tranquille et sombre. Il dit ce qui manquait à la harangue de Mutimer, en invi-

tant ceux de sa classe à se connaître et à se corriger — préliminaire indispensable à tout grand changement dans l'ordre des choses. Il crie : vanité ! à tous ces plans détaillés de reconstruction sociale. Sommes-nous prêts? gémit-il; s'ils venaient à se réaliser, pourrions-nous en profiter? »

C'est l'âme du prolétariat, par miracle devenue consciente et éclairée, qui s'exprime par la bouche de ce spectre. Il s'effondre, en proie à une crise nerveuse; et on l'emporte hors de la salle. Il y a du désordre, de l'émoi; et nous rentrons dans la sphère des réalités avec Mr. Kitshaw et son anarchie sentimentale, féministe, anti-industrielle — du William Morris de café concert. Mutimer, enfin, conclut, revenant aux idées exprimées par le « prophète infortuné », comme il l'appelle, pour reconnaître les vices du peuple, mais en rejeter la responsabilité sur une société qui ne lui procure pas des conditions de vie convenables. Il proclame de nouveau sa foi, et il s'engage à soutenir la cause des déshérités jusqu'à la mort. La nouvelle de son héritage s'est répandue dans l'assistance, et cette promesse solennelle soulève des acclamations. On s'écrase pour lui presser les mains; et il se retire, plus que jamais le héros de son parti (chap. 6).

Le rôle du chœur antique appartient à Daniel Dabbs, l'ami de Richard, le fiancé d'Alice Maud. Epais, énorme, les épaules carrées, la démarche balancée, avec son encolure de taureau, son poing lourd et terrible aux veines noires et aux os en saillie, ses doigts courts, où la saleté semble incrustée, ses ongles noircis et brisés par le travail, ses yeux fuyants, où cependant peut s'allumer une flamme de bonté, son rire à faire trembler les murs, il représente, dit l'auteur, « le prolétariat pur et simple » (chap. 4). Sa voix est celle du peuple innombrable, anonyme; il ponctue le discours de Mutimer d'acclamations, soutient ses propositions, applaudit et braille plus fort que les autres. Mais son socialisme n'est que de surface. « Il s'était mis du parti, parce que son ami Dick en était; il prit l'habitude d'entendre des discours incendiaires tous les dimanches soir, trouvant que c'était après tout une manière agréable de passer la veillée... » Dans le journal de la cause, qu'il prend régulièrement, il néglige les exposés de doctrine : « tout ce qui ressemblait à un raisonnement lui brouillait les idées ». A force de les entendre répéter, il possède pourtant les points essentiels de la doctrine; mais il porte, au fond, aussi peu d'intérêt aux réformes économiques qu'aux principes supérieurs de l'art; et il est aussi incapable de croire à la révolution promise, qu'à l'immortalité de sa propre âme (chap. 30). Lorsqu'un petit héritage

le met en possession d'un bar bien achalandé, il oublie ses folies de jeunesse. Les séances de l'Union sont aux heures d'affluence; il n'y met plus les pieds, et verse à tout venant le gin et le whisky. Il préside aux destinées d'un garçon et d'une serveuse, et les traite exactement comme tout autre patron à sa place.

L'évolution de Richard Mutimer est moins simple. Il est impossible d'entrer ici dans le détail des faits qui, minutieusement, scrupuleusement rapportés, la rendent sensible. Le mérite de Gissing n'est point de l'avoir exprimée en formules fines ou frappantes, mais d'avoir noté dans leur apparente insignifiance les facilités d'action ou les difficultés que la nouvelle position de son héros fait naître autour de lui, les hésitations, les velléités, les initiatives qu'elle lui suggère.

Tout de suite, il décide d'ouvrir une mine dans la riante et ombreuse vallée dont il est devenu le propriétaire, et qui contient du minerai. Sans égard pour la beauté du lieu, il y institue une expérience industrielle et sociale. Ses ouvriers seront payés à un taux suffisant, pourvus de maisons convenables, de centres d'approvisionnement, de récréation et d'assistance bien conçus — sans partage des bénéfices toutefois, ceux-ci devant aller aux fonds de l'« Union », et être employés à la propagande. Au zèle sincère de Richard s'est toujours allié beaucoup de vanité et d'ambition personnelle; ses facultés sont au-dessus de la moyenne; mais il n'a ni esprit critique, ni détachement de soi, ni sens de l'humour. Il a formé un rêve, qui est d'entrer au Parlement, et d'y plaider la cause du peuple, devant un auditoire subjugué par son éloquence. Il engage des fonds considérables dans une élection qui ne lui apporte qu'un écrasant déboire. L'argent, qu'il n'a jamais convoité pour lui-même, commence à prendre du prix à ses yeux. Le rapport de la mine est mal assuré; et il se sent harassé de soucis matériels. En outre, depuis qu'il est capitaliste, il manque d'autorité, et parfois de conviction, pour attaquer l'ordre établi; il lui arrive de prêcher la modération. Son attitude provoque la suspicion; ses paroles et ses actes sont critiqués; et il se produit une scission dans le parti socialiste. A l'exception de quelques fidèles qui lui sont personnellement attachés, il ne garde avec lui que les intellectuels, les esprits conciliants; et ses ennemis trouvent bientôt dans sa famille, et dans sa conduite privée, de quoi alimenter leur malveillance.

Son frère, qui ne demandait qu'à mal tourner, refuse de s'instruire ou de travailler: oisif et sans principes, il tombe dans l'incon-

duite, la débauche et le vol. Sa sœur ne rêve plus que falbalas et plaisirs; et c'est bien en vain qu'il essaye de lui faire enseigner le piano ou les belles manières! Elle s'échauffe l'imagination en lisant de mauvais romans, et épouse un misérable aventurier, qui flatte ses plus bas instincts, pour la terroriser et l'abandonner ensuite, avilie et désespérée. Lui-même rompt ses fiançailles avec Emma Vine; sa nature était peu douée pour l'émotion; et il n'avait jamais eu de véritable attachement pour elle; son imagination restée inculte et paresseuse ne sait guère sympathiser, il ne se rend pas compte de la cruauté qu'il commet; il se résout à cette trahison pour épouser Adèle Waltham, dont la beauté, la délicatesse aristocratique ont émerveillé sa rudesse plébéienne. Mais il a perdu l'heureux équilibre de jadis. Inquiet, irritable, il devient bientôt pour elle un tyran soupçonneux; il était sobre, et il lui arrive de s'enivrer pour tromper ses soucis. Il n'ignore point que sa femme lui est supérieure; il devine le secret mépris qu'avant longtemps elle a pour lui — lui, qui était l'idole d'Emma Vine — et il en souffre.

Ce sont autant de piqûres qui le touchent au vif dans son orgueil familial et son respect de soi. Le sort lui réserve en outre un coup de massue. Un testament tardivement retrouvé fait passer en d'autres mains le bien qu'il a cru sien. La mine sera détruite, la vallée rendue aux prairies et aux bois, et Richard redevient ouvrier. Mais il a goûté aux grandeurs; et rien ne peut plus le satisfaire hormis l'action retentissante et la célébrité. C'était un artisan laborieux, intelligent, ambitieux; et c'est maintenant un déclassé, un songe-creux, un agitateur professionnel, un demi-déséquilibré. Il entreprend de fonder une coopérative de placement, dispose imprudemment des fonds qui lui ont été confiés, et les perd dans une entreprise frauduleuse.

Au cours d'un bruyant meeting en plein air, il essaye vainement de se justifier; les mille preuves de dévouement qu'il a données au peuple sont oubliées. L'offre qu'il fait d'indemniser les souscripteurs est couverte par les vociférations de la foule. En vain quelques voix s'élèvent pour le défendre — celles d'un de ses anciens ouvriers et de quelques membres de son groupe; il est hué, frappé, poursuivi par une populace féroce : « Démos, fatigué de prêter l'oreille à des sons articulés, se mettait en action; le moment des rugissements de fauve était venu; et il avait soif de sang. Pas un visage dans la foule qui ne fût aussi défiguré que des traits humains peuvent l'être par l'expression de la sauvagerie ». Dans les cris, le tumulte et la

confusion, les coups pleuvent de toutes parts. Mutimer se dégage à grand'peine, et fuit, serré de près par une meute hurlante; s'il se laisse atteindre, ç'en est fait de lui : « Démos régnait en maître; la civilisation était abolie, et l'empire de la violence en cours. » Une porte s'ouvre devant ses pieds trébuchants, et se referme sur lui, le soustrayant un instant à ses ennemis; et c'est celle d'Emma Vine. Haletant, hors de lui, secoué d'émotions trop intenses, lui, l'homme fort, jadis acclamé de tous, maintenant traqué et misérable, il sanglote, il renie la foi qui l'animait : « et c'est là le peuple, vraiment? — Je mérite qu'on me tue, ne fût-ce que pour le bien que, dans mon imbécillité, j'en ai faussement dit ». Les coups, le tumulte au dehors deviennent menaçants; la porte ne résistera pas longtemps; il s'avance pour tenter de haranguer par la fenêtre cette foule en fureur. Mais une pierre le frappe au front; il tombe sans vie aux pieds de la femme qu'il a méprisée, et dont le cœur lui était resté fidèle (chap. 35).

Ainsi l'idéal socialiste a fait naufrage. Il n'est défendu que par des ambitieux ou des ignorants, qui ont à peine la faculté d'être sincères, dit l'auteur, parce que leurs consciences ne sont pas éclairées (chap. 29) — ou par des intellectuels, des rêveurs, comme le romancier Westlake et sa femme Stella, qui ne sont pas en contact avec les faits. L'incapacité du peuple à s'élever au-dessus de lui-même, la grossièreté irrémédiable de ses instincts, se révèlent en Richard et chez les siens; elles éclatent dans l'injuste fureur dont il est la victime. On peut objecter que ce sont là tempéraments particuliers, ou occasions exceptionnelles; le livre, si l'on y veut voir une démonstration théorique, n'est pas irrécusable. Mais il repose sur des vérités humaines assez largement observées et justement notées pour être suggestif et émouvant. Gissing, tout en montrant la faillite inévitable d'une tentative comme celle de son héros, dépeint le dénuement dont souffrent les basses classes, et l'iniquité sociale, sous des couleurs si sombres, qu'il semble condamner ses propres et ses plus chères aspirations.

Il y a dans *Demos* d'autres accents que l'amertume et la tristesse. Le point de vue du conservatisme éclairé et humanitaire, du retour aux hiérarchies anciennes, fondées sur des devoirs et des droits réciproques, ainsi que le demande Carlyle; ou celui d'un culte pour l'art qui élève l'âme jusqu'à l'affranchir des soucis matériels et des corruptions de la richesse, sont éloquemment mis en contraste avec les appétits du peuple et la doctrine de l'égalité économique (chap. 29). Il existe, pense Adèle, « une façon de travailler pour

la cause de l'humanité différente de celle qui fait tant de bruit dans les salles publiques et aux carrefours — différente de celle à laquelle s'emploient silencieusement des cœurs fidèles et des mains attentives dans les antres de la misère, ou parmi les horreurs des lazarets; et c'est l'œuvre de ceux dont l'âme a été captivée par la beauté, qui poursuivent un idéal spirituel, loin du monde et de son tumulte; qui, toujours prêts à remplir les offices de la miséricorde, savent que s'acquitter des devoirs proches est pour eux la meilleure forme du dévouement » (chap. 36).

La jeune veuve de Richard Mutimer, libérée d'un joug noblement supporté, mais indigne d'elle, et mariée selon son cœur, trouve la paix et la joie dans le milieu aristocratique auquel elle appartient naturellement, et au charme duquel Gissing se montre sensible à l'extrême — sans doute pour avoir trop souffert de contacts rudes ou humiliants. Ce serait là une lueur d'optimisme, si elle n'apparaissait bien pâle, auprès de l'ombre tragique qui baigne le royaume de Demos. Il ne s'agit que d'un fragile bonheur individuel, de la rencontre tardive, et tout accidentelle, de deux êtres privilégiés, au bord du gouffre où s'abîme l'espoir social. Le personnage même dans la bouche duquel l'auteur met l'éloge de la hiérarchie patriarcale, la défense de l'aristocratie, la théorie paradoxale d'une répartition à peu près égale des biens et des maux entre les différentes classes, confesse qu'il est impossible de s'opposer au courant qui entraîne l'humanité vers une civilisation matérialiste, industrielle et démocratique. « Je le crains » — dit-il — « il nous faut accepter le « Progrès » — et rien n'arrêtera sa marche — mais je ne puis m'en réjouir; je ferai même ce que je pourrai, dans ma modeste sphère, pour soutenir l'ancien ordre de choses ». Que nous réserve l'avenir? questionne son interlocuteur, songeur; — « Le mal » — répond-il — « de ceci je ne suis que trop certain. Le « Progrès » suivra sa voie, semée d'amertumes, précédé, le jour, par une obscure colonne de nuages, et la nuit, par un jet de flammes terribles ». Dût-on jamais atteindre la Terre Promise, la route est longue à travers le désert torride et desséché; et pourquoi le présent est-il sacrifié à l'avenir? Qui rendra, à ceux qui ont eu soif de la justice, et n'ont pas été abreuvés, le bonheur dont ils ont été frustrés? (chap. 29).

4

« Le Royaume des Ténèbres »

La destinée du peuple devient plus affreuse à mesure qu'il prend davantage conscience de son sort ; et les efforts qu'il tente pour s'en affranchir ne peuvent que l'empirer — telles sont les idées qui s'imposent à l'esprit de Gissing. Les romans qui suivent immédiatement *Demos* expriment la même conviction.

« *Thyrza* » (1887) n'a pas le caractère de réalisme obstiné qui empreint le récit de la fortune et de la chute des Mutimer. C'est un délassement et un rêve que l'histoire de cette petite ouvrière passionnée et imaginative ; avec son regard bleu, ses cheveux d'or, sa beauté étrange, son âme nostalgique et pure, Thyrza semble faite pour d'autres cieux et une autre vie. Elle se promet imprudemment à un employé de magasin, Grail, homme âgé et grave, être d'exception, lui aussi, qui a réussi, en dépit de son esclavage, à se donner une culture ; puis elle s'éprend, sans espoir, d'Egremont, jeune aristocrate, qui pratique la philanthropie. Elle s'aperçoit bientôt qu'il lui rend son amour. Tous deux fuient le déshonneur, lui en Amérique, elle dans les limbes de l'« East End ». Deux ans d'épreuve et de séparation leur sont imposés par la sagesse autoritaire d'une amie bien intentionnée. Egremont revient, à moitié détaché. Un malentendu cruel le conduit à croire que Thyrza l'a oublié. Il épouse une autre femme, elle-même désabusée ; car elle a aimé Egremont, alors qu'elle n'en était pas aimée ; et tout en acceptant l'hommage tardif de son cœur, elle s'aperçoit avec amertume qu'il a éprouvé pour Thyrza des sentiments qu'aucune autre ne ranimera jamais en lui. Pendant ce temps, la petite ouvrière tient parole en épousant Grail, indifférente à tout désormais, et détachée d'elle-même. Elle s'éteint peu après dans un tel désespoir, un renoncement si complet à tout désir égoïste, que l'anéantissement pour elle devient une béatitude.

Le ton général de l'ouvrage est resté sombre ; mais il est détendu et comme enveloppé de poésie. L'hostilité contre la religion et ses ministres, qu'on sentait dans les *Travailleurs de l'aube,* avait disparu déjà de *Demos,* où le rôle prêté au pasteur Wyvern est éclairé et sympathique ; elle est explicitement répudiée dans *Thyrza.* D'un ouvrier agressivement athée, Egremont déclare : ce qui lui manque,

c'est de comprendre l'attitude d'un homme qui a rejeté tout dogme, et cependant reste l'ami, beaucoup plutôt que l'ennemi, du christianisme. Ce réformateur a pour livre préféré *Sesame and Lilies;* il cherche à éloigner les esprits de la politique et à les élever en leur apprenant à goûter la beauté. Le réalisme qui subsiste dans maint détail, maint tableau vigoureux et précis, est ainsi comme baigné d'une atmosphère de mansuétude évangélique et d'idéalisme esthétique. Mais Egremont lui-même ne croit guère à l'efficacité de ses efforts; et l'insuccès, le malheur, qui le frappent dans toutes ses ambitions, tous ses désirs, suggèrent une conception du sort à la Hardy; un destin malveillant le poursuit, et accable Thyrza; la mort est la seule libératrice. « Quand l'existence n'eût été pour elle qu'un cantique d'actions de grâce » — dit l'auteur — « reposer comme elle faisait eût été plus désirable que la vie. Car dormir vaut mieux qu'être éveillé; et comment supporterions-nous le fardeau des jours, nous qui vivons, sans la promesse du trépas? » (III, 14).

Dans le *Royaume des ténèbres*[24]) Gissing reprend son farouche corps-à-corps avec les faits; et ce roman est sans doute le plus tragique qu'il ait écrit. L'intrigue n'est qu'un mince fil conducteur, qui lui permet d'explorer les bas-fonds de Londres dans tous leurs dédales. Michel Snowden est un réformateur, comme Richard Mutimer ou Egremont; mais son rêve a pris une forme différente. S'il a des sympathies pour la cause socialiste, il n'est pas un adepte de la doctrine, et il n'a rien d'un intellectuel. Ouvrier enrichi en Australie, revenu dans sa vieillesse en Angleterre, avec, pour toute famille, sa petite fille Jeanne, il a décidé de l'élever en femme du peuple, et de lui laisser ensuite toute sa fortune, pour que, vivant parmi les misérables, et de la même existence qu'eux, elle puisse les soulager. Les erreurs de la philanthropie bourgeoise sont résumées en un exemple typique : l'échec d'une cuisine populaire, dirigée de trop haut, et selon des principes inaccessibles à ceux qui en bénéficient (chap. 28). Jeanne du moins saura parler, à ceux qu'elle secourra, dans leur langue. Elle, cependant, grandit, comme une simple et tendre fillette; elle se sent écrasée par la lourde mission que veut lui confier son grand-père; les convoitises qui l'entourent éloignent d'elle l'homme qu'elle aime, Sidney Kirkwood; elle implore un sort plus humble; et Michel Snowden en effet, détruisant le premier testament qu'il

---

[24]) Les références se rapportent à l'édition en 1 volume de 1889.

avait fait en sa faveur, la laisse, lorsque la mort le surprend, sans fortune.

Sidney Kirkwood avait été, lui aussi, un apôtre de la réforme sociale (chap. 6). Désillusionné, assagi, conquis par le charme de Jeanne, il avait ensuite formé un rêve de bonheur personnel élevé, embelli par la tendresse et par l'art (chap. 26). Lorsqu'il se croit tenu, par dignité, à y renoncer, il se laisse reprendre par un ancien amour ; il épouse une femme aigrie et malheureuse auprès de laquelle il ne connaîtra guère de joie. Lui et Jeanne restent décidés à lutter contre le vice, la misère, la déchéance morale ; « à lui comme à elle, une tâche avait été assignée. Ignorés, et sans autre motif que leur attachement à la justice et à la clémence, ils restaient auprès des êtres plus infortunés qu'eux, et apportaient quelque réconfort aux cœurs moins courageux que les leurs. Là où ils se trouvaient, demeurait quelque lumière. Des chagrins, certainement, leur étaient destinés ; peut-être ne réussiraient-ils jamais à atteindre les fins, pourtant modestes, qu'ils se proposaient. A tout le moins leurs existences resteraient comme une protestation contre ces forces brutales de la société, qui sèment la dévastation dans les abîmes du royaume des Ténèbres ».

Ce sont ces dévastations que Gissing nous invite à contempler. Le décor des diverses scènes qu'il évoque est particulièrement sinistre, non point sordide, seulement, mais conçu de façon à créer et entretenir un sentiment de tristesse et d'épouvante. C'est dans un cimetière de l'« East-End », dépouillé et abandonné, par un aigre crépuscule de Mars, qu'apparaît d'abord le vieillard dont le rêve humanitaire, en se brisant aux complexités de la vie, la montrera plus cruelle et plus injuste : « Les petits arbres qui y croissaient frissonnaient dans leur nudité. L'herbe épaisse se décolorait sous le jour faiblissant ; la plupart des pierres étaient inclinées d'un côté ou de l'autre, emblème de négligence... ; des chats et des chiens rôdaient et se poursuivaient parmi les tombes. En ce lieu, le vent d'Est soufflait avec une méchanceté qu'il ne montre que lorsqu'il peut transir des gens misérablement vêtus. Il balayait devant lui de petits nuages de poussière malodorante, mêlée à tous les rebuts qu'il avait pu entraîner dans les rues. Au-dessus des silhouettes irrégulières des maisons, on pouvait lire la menace d'une sombre nuit de tempête. Le ciel — s'il méritait ce nom — annonçait le grésil, peut-être la neige. Et de toutes parts montait le bruit de l'activité humaine, comme une éloquente suggestion de labeur et de pauvreté ». Un peu plus loin, dans une rue étroite et obscure, surgit la prison de Middlesex ; une effigie

hideuse surmonte l'entrée — « c'était l'image d'un visage humain, celui d'un homme torturé et hors de lui. On eût dit ses yeux égarés, prêts à sortir de leurs orbites; sa chevelure était éparse et désordonnée, comme celle d'un fou; son front, sillonné de rides par l'angoisse; sa gorge, d'une maigreur effroyable, et sa bouche grande ouverte, semblaient proférer d'horribles cris » (chap. 1).

Ailleurs, c'est l'uniformité rébarbative des maisons ouvrières qui rappelle au spectateur les luttes intérieures, féroces, sans espoir et sans idéal, de l'armée des travailleurs qui y est casernée, divisée contre elle-même, et acharnée à vivre (chap. 30); ou bien Londres nous est dévoilé, d'une fenêtre de mansarde, dans son immensité indifférente; « vue sous un ciel bas, embrumé, pluvieux, à travers les fumées déchiquetées d'innombrables cheminées, la ville semblait d'une tristesse écrasante... Les êtres humains, réduits à leur véritable insignifiance, paraissaient se hâter avec une énergie exaspérée le long des trottoirs, pour remplir des missions dérisoires — mus, comme des automates, par des forces qu'ils ne pouvaient comprendre, et auxquelles néanmoins ils étaient incapables de résister » (chap. 31). Ce sont des êtres asservis et aveugles en effet qui peuplent ces rues et ces demeures : « allez où vous voudrez à Clerkenwell — partout vous trouverez les multiples preuves d'un labeur aussi intolérable qu'un cauchemar. C'est là que vous verrez comment les hommes ont intensifié le travail sans autre but que le travail lui-même, ont mis toute leur habileté à inventer du travail superflu, ont usé leurs forces à imaginer de nouveaux moyens d'épuisement. L'énergie, l'ingéniosité qui se déploient quotidiennement dans ces repaires infects excèdent nos capacités d'émerveillement. Mais, que ceux qui passent là les longues heures du jour, en toutes saisons, pendant toutes les années de la vie qui leur est dévolue, ceux qui y usent leurs yeux, y raidissent leurs muscles, y contaminent leurs organismes, rejetant loin d'eux la pensée de ce que l'existence pourrait être — que ces gens consentent à tout cela sans aucune perspective ou espoir de récompense, si ce n'est la permission de manger, de dormir, et de mettre au monde d'autres créatures qui leur disputent leur pain — sûrement, cette idée est plus stupéfiante encore... » (chap. 2).

Comment, d'ailleurs, amélioreraient-ils leur condition? L'imagination qui leur permettrait de désirer mieux est atrophiée ou détruite par la monotonie sordide de leur vie. C'est ce qu'on sent en pénétrant avec Gissing dans l'impasse étroite et sombre qui porte le nom de « Shooter's Garden ». De hautes constructions mornes et

délabrées l'entourent; toute une population misérable y croupit dans la boue, l'humidité, la saleté : « la crasse, la corruption et les odeurs nauséabondes régnaient dans ce repaire où s'entassait une humanité superflue... Les habitants, naturellement, ne pensaient rien de pareil; une chambre à Shooter's Garden était la seule forme de foyer que la majeure partie d'entre eux connût ou désirât; la majorité l'eût préférée sans hésiter à celle qu'on eût pu leur offrir dans une rangée de maisons modèles à quelque distance. Ils s'y sentaient plus indépendants — c'est-à-dire libres de s'y montrer aussi vils qu'il pourrait leur plaire. — Comment ils en étaient venus à aimer l'avilissement est une autre question, que nous laisserons pour le moment de côté » (chap. 8).

C'est là que demeurent les Candy — la mère, ivrognesse invétérée; le père, ouvrier boulanger, misérable manœuvre, abruti par un travail excessif, exaspéré par le vice de sa femme, et qui parfois la bat à la tuer, ce que les voisins trouvent tout naturel; jusqu'au jour où, excédée, elle l'assigne en justice — pour s'en repentir amèrement ensuite, car il l'abandonne alors, et elle n'a plus rien pour vivre — il travaillait dix-neuf heures par jour, dit l'auteur, ce qui n'avait pas contribué à adoucir son caractère; leur fille Penelope, dont on a fait Pennyloaf [25]) par un calembour intraduisible, douce et souffreteuse créature, ouvrière dans la confection pour hommes — elle fait des chemises pour l'exportation, à raison de quinze heures par jour, et passe sa vie entre l'atelier et la boutique du prêteur sur gages; leur fils Stephen, garçon de cabaret, humble et patiente bête de somme, qui travaille de huit heures du matin à minuit, et jouit de sa liberté une fois par mois, après six heures du soir. Sur celui-ci retombe, après le mariage de Pennyloaf, la charge de la mère, arrivée au dernier degré d'alcoolisme (chap. 8).

Pour saisir le relief que Gissing donne à ces figures, à celles des autres locataires qu'il passe en revue au cours de son livre, il faudrait pouvoir reproduire la minutie, la fermeté de ses touches, et la lumière extraordinaire que sa véhémence jette sur les faits — soit qu'il les condamne ou les déplore avec passion, soit qu'il annule soudain toute réaction morale en lui et les présente tels qu'ils sont, ou tels que les perçoivent les intéressés, avec un humour qui corrode l'âme. S'il évoque en passant de semblables destinées par dizaines,

---

[25]) Petit pain de deux sous.

c'est par milliers et centaines de milliers qu'il les laisse deviner. La vie pullule au Royaume des Ténèbres. « Sur le seuil de chaque porte » — écrit-il — « on aperçoit des petites filles, elles-mêmes à peine sorties de l'enfance, tenant dans leurs bras avec sollicitude ou négligence des avortons chauves aux yeux rouges, aux chairs flasques, marmots d'âge divers — progéniture infortunée d'une race contaminée, née pour empoisonner et dégrader davantage encore l'existence de ceux qui, contre leur gré, les ont mis au monde » (chap. 15).

Sur ceux qui, plus heureusement doués, pourraient montrer quelque initiative, chercher à agir, à sortir de l'ornière, le sort retombe, implacablement; toute l'histoire des Hewett l'atteste. Le chef de cette « famille superflue » (*A Superfluous Family,* chap. 3), Jean Hewett, ébéniste, est industrieux, intelligent, énergique, ouvert aux questions sociales; mais il est orgueilleux, violent, apte à rejeter les situations qu'il obtient dans l'espoir de trouver mieux ou lorsque son amour-propre est froissé. Le sentiment de la justice que, pour son malheur, il possède, l'a rendu mécontent, aigri, instable. D'un premier mariage, il a eu deux enfants, chez qui a grandi l'esprit de révolte. Après quelques années de veuvage, il s'est remarié, un peu par pitié sociale, avec une ouvrière à l'aiguille qui, poussée par la misère, a volé, et été condamnée pour détournement. Il réhabilite ainsi une humble et douce créature, de constitution débile, résignée, dévouée, mauvaise ménagère, d'ailleurs, comme presque toutes les femmes du peuple, et sans ressort contre l'infortune. Deux enfants, puis un troisième, viennent s'ajouter aux bouches à nourrir — le dernier si maladif que sa brève existence n'est qu'un gémissement. Sa fin est rapportée en quelques mots d'une impassibilité qui rappelle Swift : « cette année-là, la famille ne connut qu'un événement heureux — la mort de son dernier-né ». Jean Hewett, en effet, vieillissant, trouve de plus en plus difficilement du travail. L'amertume qui s'amasse en lui achève de le rendre impropre aux souplesses nécessaires. Sa femme, épuisée, s'éteint graduellement; et il a le dernier crève-cœur de ne pouvoir la conduire décemment au lieu de repos : la société de secours mutuels pour subvenir aux frais d'enterrement dont il est membre, dans ces années mauvaises, a fait faillite.

L'aînée de ses enfants, Clara, pour échapper au travail en atelier, se fait servante de bar, en dépit de son opposition désespérée — il y voit une déchéance. Le mirage du théâtre attire la jeune fille; sa beauté, son esprit, la complaisance d'un client, une liaison oppor-

tune lui en ouvrent les portes. Elle échange la vie obscure, mesquine, honorable de femme d'artisan, qui s'offrait à elle, pour le faux éclat d'une scène de dernier ordre; et, victime de la sauvage vengeance d'une rivale, elle rentre au foyer défigurée pour la vie, déflorée et gorgée d'amertume. Il lui reste encore la force de rajuster les débris de sa destinée; elle épouse l'ami d'enfance — Sidney Kirkwood — qui l'avait jadis aimée, mais en l'enlevant à un attachement plus doux, et pour l'accabler de ses griefs contre la vie, comme du souci matériel de toute sa famille. Sur ses lèvres, Gissing met la seule philosophie qui puisse se dégager d'une telle existence : « enfant du Royaume des Ténèbres, douée d'intelligence » — écrit-il — « elle exprimait en un langage articulé ce qui fermente dans le cerveau des milliers d'êtres qui luttent et périssent dans l'abîme obscur; il nous faut lutter — lutter en toutes choses; et les faibles sont vaincus. Voilà ce que la vie m'a appris » (chap. 23).

Le fils de Jean Hewett, Bob, à dix-neuf ans, est un jeune artisan d'avenir, bien taillé, avenant, l'esprit ouvert, employé dans la teinturerie, et assez doué pour graver sur métal des médailles intéressantes, à ses moments perdus. Bon garçon, avec cela, il est sans défense contre les agaceries des filles — jusqu'à ce que, l'humble adoration de Pennyloaf Candy lui ayant été au cœur, il se résolve à épouser la jeune fille. Et c'est là une union honnête, qui répond à des sentiments sincères, de part et d'autre; cette petite fleur des pavés, dans sa pâleur et sa fragilité, n'est pas sans grâce. Mais ce qui devrait être joie et poésie, ce qui pourrait racheter la souffrance, est, ici, plus avili encore que les tâches inévitables, les faits élémentaires de la vie. Le chapitre intitulé « *Jo Saturnalia* » est à cet égard d'une éloquence terrible.

L'auteur y décrit les réjouissances qui accompagnent le mariage, un jour de « Bank holiday ». La famille du jeune homme, désapprouvant cette mésalliance, s'est abstenue; mais Mrs. Candy, pas encore ivre, et son mari, revenu au foyer, accompagnent les fiancés à l'église. Lui a dix-neuf ans; elle seize. Il jouit de la conscience orgueilleuse qu'il confère une faveur, et de la jalousie qu'il a causée chez les filles qui se disputaient ses bonnes grâces. Pennyloaf est habillée de neuf de pied en cap; elle a le chapeau de paille avec la plume d'autruche écarlate de l' « East End », et à son doigt rugueux, un anneau d'or qu'elle regarde, tourne et retourne avec une fierté immodérée. Après la cérémonie, on part pour le « Crystal Palace », dans un « train de plaisir » encombré, enfumé, nauséabond, au son

de l'accordéon; la bouteille de bière passe de bouche en bouche, fraternellement, dans le compartiment étouffant. Et voici les manèges, les balançoires, et toutes les attractions des foires; le thé à un shilling, avec pain, beurre, lait et gâteaux à discrétion pour qui peut, dans la cohue, s'en emparer de haute lutte. Le ton monte, et les querelles surgissent dans les éclats d'une grosse gaieté. Bob et Pennyloaf se trouvent face à face avec une bande de joyeux compagnons qui escortent les rivales évincées de la nouvelle mariée; les plaisanteries deviennent sarcasmes; des mots, on passe aux coups; il faut séparer les combattants, quand commence la musique militaire — enfin, un peu de paix! une trêve aux inepties et aux jeux de mains grossiers; Pennyloaf anxieuse, épuisée, étourdie par la chaleur et la poussière, goûte quelques moments de bonheur.

Mais il y a des heures à attendre, avant le feu d'artifice. On s'asseoit; on regarde vaguement la foule qui passe et repasse; et l'auteur se substitue un moment à ses personnages pour décrire : « c'est une grande revue du peuple. Dans l'ensemble, comme ces gens paraissent convenables, tranquilles, mortellement stupides ! Voyez passer ces pauvres filles; presque toutes ont bientôt l'air fatigué, la bouche ouverte, le regard indifférent et fixe; si tant d'entre elles sont voûtées, c'est qu'elles sont surmenées à l'atelier; pas une sur mille ne montre la moindre velléité de goût dans sa toilette; la vulgarité, ou pis que la vulgarité, y éclatent. Que les femmes d'âge moyen aient perdu leur beauté, il n'y aurait rien là d'étonnant; mais d'où vient ce qu'il y a d'animal, de répugnant, de positivement méchant dans leur laideur ? Regardez les hommes, maintenant; quatre sur six ont sur le visage les marques si évidentes d'une santé défectueuse qu'ils provoquent le dégoût; leurs cheveux sont coupés à deux centimètres du crâne; leurs jambes déformées par de mauvaises conditions d'existence depuis leur naissance. Quand un jeune homme et une jeune fille passent bras-dessus bras-dessous, comme la grossièreté de l'homme saute aux yeux! Beaucoup de ces petites seraient jolies, gracieuses, auraient des traits délicats, si leur esclavage leur permettait de se développer naturellement; et le cœur défaut, quand on voit auprès d'elles les hommes destinés à être leurs maris... Une grande revue du peuple! Depuis que l'homme existe, vit-on jamais au monde de spectacle plus triste? »

La fraîcheur, en tombant, apporte un soulagement, qui provoque un renouveau d'activité; la boisson commence aussi à produire des effets plus marqués. Sous les étoiles qui scintillent dans

le ciel pur, des groupes se forment autour des joueurs de violon et d'accordéon; des couples s'enlacent; on danse, on saute, on se querelle, tandis que montent les chants avinés, les cris, les sifflements; Bob, pour la première fois de sa vie, s'est livré à des libations trop copieuses; il répond avec une impatience croissante aux remontrances de Pennyloaf, jusqu'à ce que la première fusée arrache à la foule un oh! d'admiration imbécile.

C'est à grand'peine que, la fête terminée, la jeune femme conduit son mari à la gare; et il faut toute l'énergie des employés pour contenir la foule turbulente qui s'écrase sur les quais. A l'arrivée, dans les rues louches qui le ramènent au logis, le nouveau couple exténué, étourdi, est assailli par la bande rivale; la ripaille s'achève en une bataille à coups de poings et de griffes. Nul ne s'interpose — « c'est une nuit de « Bank-holiday » et la capacité des prisons est limitée ». Pauvre Pennyloaf! Lorsqu'elle atteint le trou noir qui doit être sa chambre nuptiale, ses beaux habits souillés, son visage écorché, elle s'assied sur le plancher nu et pleure, tandis que son mari, à moitié stupéfié par l'ivresse, profère des menaces de vengeance. Avant longtemps, il s'endort, et ronfle bruyamment. « Quant à elle, elle était si fatiguée que des heures s'écoulèrent avant que l'oubli fermât ses paupières douloureuses. Elle pensait que le lendemain, il lui faudrait mettre en gage son anneau de mariage » (chap. 12).

Cette union prématurée impose à Bob Hewett des charges auxquelles il cherche un soulagement dans de douteuses fréquentations. En vain Pennyloaf, écrasée de fatigues et de soucis par deux maternités, son travail à l'aiguille et les soins du ménage, essaie de le retenir au logis. Resté coureur de filles et beau garçon, Don Juan de gouttières, il s'échappe presque chaque soir pour aller prendre ses tristes plaisirs à la rue. Son don pour la gravure, qui eût été talent d'artiste dans un milieu plus favorable, le conduit à sa perte. Il s'affilie à une bande de faux-monnayeurs. Ses allées et venues sont de plus en plus secrètes; lui et ses complices n'apparaissent que comme les ombres sinistres du Londres nocturne; l'atmosphère de trouble et d'horreur, qui est celle du livre, s'épaissit autour de lui (chap. 29, Fantômes).

Dès le début, le cimetière, le masque grimaçant évoqués, la terreur d'un cercueil chez une enfant (chap. 1), les prophéties Bibliques de Jack le fou, un loqueteux dément (chap. 5), la personnification implicite et constante des forces mauvaises, avaient donné

aux scènes décrites l'irréalité poignante d'une vision qui fait défaillir les sens, et la valeur d'un symbole. Cette suggestion de cauchemar, aggravée par l'angoisse physique et nerveuse, atteint son paroxysme lors de la poursuite de Bob Hewett, dénoncé par ses complices. Tout le chapitre est intitulé: « Le rêve de Jack le fou ». Traqué, en proie à une terreur sans nom, il est heurté, renversé par un lourd chariot, et reprend sa course, mortellement atteint, jusqu'à ce que le sang lui monte à la gorge et l'étouffe. Il échappe à ceux qui le relèvent, l'entourent; il fuit, fuit toujours. Où trouver un refuge? Il se dirige vers Shooter's Garden, où demeurent les Candy — la mère et le frère de Pennyloaf ne le livreront pas. Trébuchant, à bout de forces, il frappe à leur porte vers dix heures. Pas de réponse... Il se laisse tomber dans la cour, sur les dalles humides, sous la pluie; ses limiers, du moins, ne viendront pas le chercher là; mais il souffre, et pense à Pennyloaf, qu'il a odieusement négligée et brutalisée; il voudrait qu'elle fût auprès de lui pour l'aider. Et en effet, la fidélité de ces êtres dégradés les uns aux autres, dans le malheur, dans le vice, et malgré d'intolérables griefs, reste en eux un élément humain et touchant. A demi inconscient, il entend les disputes des rôdeurs rentrant au gîte, les cris des buveurs au cabaret. Le silence de la nuit finit par tomber, pourtant. A grand' peine il se relève, monte l'obscur escalier en s'accrochant aux murs. Le sang coule encore dans sa gorge; telle est sa détresse qu'il sanglote à plusieurs reprises. Cette fois, cependant, la porte s'ouvre; et son agonie s'achève dans une chambre nue et froide, éclairée par la lumière fumeuse d'une chandelle, aux gémissements continus, aux cris de terreur d'une vieille femme ivre et hallucinée.

Lorsque, le soir suivant, Pennyloaf avertie par les voisins, en quête de son mari, vient le chercher chez sa mère, elle est arrêtée par un attroupement, dans l'obscurité et dans la fumée des cuisines ambulantes qui se préparent à aller occuper leur poste au coin des rues. C'est Jack le fou qui prophétise: « Ecoutez! Je vais vous révéler la vérité, afin que vous puissiez savoir où vous êtes et ce que vous êtes; et ceci répond à un grand dessein... Vous subissez un châtiment. Vous, et tous les pauvres parmi lesquels vous vivez, fûtes jadis riches.... Parce que vous avez fait un mauvais usage de votre fortune, parce que vous avez été égoïstes, cruels, tyranniques, et avez péché en vous abandonnant aux penchants de vos sens, après la mort, vous avez reçu le salaire de vos mauvaises actions. Cette vie que vous menez actuellement est celle des damnés; ce lieu, auquel vous êtes rivés,

est l'enfer; et vous ne pouvez y échapper. De pauvres, vous deviendrez plus pauvres encore; plus vous serez vieux, plus vous sombrerez dans le besoin et la misère; pour finir, une mort vous attend tous, tous, dans l'abandon et le désespoir ». Et la prophétie s'achève sur un cri démoniaque: « Nous sommes en enfer! — en enfer! — en enfer! »

Lorsque la police, qui a suivi les pas de Pennyloaf, vient quérir Bob Hewett, elle le trouve mort :

« Tout se passa sans perte de temps. Pennyloaf, dans une angoisse muette, tenait la tête de Bob sur ses genoux. Sur l'escalier, les gens s'étaient attroupés, causant, criant, sifflant. Sans tarder, on les fit écarter, pour laisser approcher les autorités. Place à la Loi, et à la Société!

Le brancard arriva; on descendit le corps inanimé, et on l'y étendit — un agent de police à chaque bout, et, tout auprès, Pennyloaf.

Dominant le bruit de la foule, une voix aiguë et démente psalmodiait: « Oh vous, créatures du Seigneur, bénissez le Seigneur! — Qu'il soit loué et glorifié à jamais! » (chap. 37).

L'exactitude, la brutalité, le prosaïsme voulus du livre, la marche irrégulière, les longueurs et les transitions abruptes des descriptions et du récit, d'une part; un appel fréquent à la sympathie physique par les moyens les plus violents, de l'autre, permettent de contester que l'auteur se maintienne entièrement dans les limites de l'art. L'unité de coloris, le caractère impressionnant de la grande fresque qu'il a brossée sont tels cependant qu'un choix délicat et un souci exigeant de la composition n'y eussent probablement pas atteint; et s'il provoque les frissons ou l'émoi des nerfs, c'est pour rendre sensibles des jugements et des sentiments dans lesquels il engage sa personnalité tout entière.

L'éloquence implicite de certains tableaux est si forte que la modération relative de ses conclusions, l'apaisement et la résignation qu'il a mis dans son dénouement — comme d'ailleurs déjà dans celui de *Demos* — pourraient surprendre. Sans doute ce refus d'aboutir aux conclusions extrêmes trahit un scrupule de réaliste; la vie est essentiellement complexe; et l'observateur sincère doit se garder de toute généralisation absolue. Il faut y voir aussi l'effet d'une sorte d'abdication qui est encore une forme du pessimisme. Toute tentative de réforme est chimérique pour Gissing, on l'a vu; et on ne saurait espérer non plus, à force de dénoncer le mal, amener l'humanité à s'anéantir, ainsi que l'aurait voulu Schopenhauer. Il

n'y a donc rien à faire — rien à faire, si ce n'est, lorsque le terrible don de clairvoyance se retire de nous, et que l'âme échappe à ses transes, tâcher de reconquérir quelque paix en tenant les yeux fixés sur les rares cas individuels de pureté morale ou de bonheur relatif que recèle encore ce monde de misère.

Gissing désespère du peuple. La donnée générale de ses romans, et mainte déclaration, le prouvent. « Il croyait à la perfectibilité de l'homme, à la fraternité », écrit-il d'un de ses héros, « il avait toutes les illusions d'un noble cœur aveuglé par l'ignorance; cela eut son temps, et passa » (chap. 6). S'il se montre aussi sceptique, c'est qu'il a sondé les causes morales du mal, et les a trouvées trop profondes pour qu'on puisse y remédier. « Si seulement il était possible » — dit-il encore, après avoir énuméré les plaisirs illicites de Bob Hewett — « de noter littéralement les propos échangés pendant les heures qu'il employait ainsi! — Beaucoup d'entre eux, naturellement, seraient simplement révoltants; mais la plus grande partie consisterait en niaiseries si incroyables, si mortellement ennuyeuses, qu'aucune patience humaine n'en pourrait supporter la lecture cinq minutes. Rendez-vous-en bien compte, et vous aurez saisi les conditions de ce que l'on appelle le problème social » (chap. 24). La misère entraîne l'abrutissement; et l'abrutissement engendre la misère; c'est là un cercle dont on ne peut sortir, dont on n'est jamais sorti qu'en le brisant, à ses risques et périls, par un acte de foi. Cette foi, G. Gissing ne l'avait pas en lui; eût-il cherché à se la donner que son déterminisme, son tour d'esprit positif, et les scrupules de sa pensée, l'auraient empêché d'y réussir.

Ce n'est cependant point un mince mérite d'avoir, ainsi qu'il l'a fait, déchiré le voile des timidités et des prudences derrière lesquelles s'abritaient notre égoïsme et notre ignorance. Parmi les abus qu'il dénonce, certains, notamment la durée excessive des heures de travail, ont été, depuis quarante ans — et même davantage — graduellement atténués par la loi, partout où elle a pu s'exercer. Mais la situation d'ensemble n'a pas changé au point que la lumière projetée sur elle par Gissing n'ait encore pour nous un intérêt actuel. Tout effort d'intelligence et de sympathie est fécond, ou peut le devenir. Dickens, et d'autres avec lui, avaient déjà attiré l'attention des lecteurs sur le sort des misérables ou des criminels; mais nul n'avait dépeint le mal social — menace pour l'existence même de notre civilisation — avec cette précision; nul n'était remonté à sa source avec cette infatigable et intrépide perspicacité. L'auteur de

Demos et du *Royaume des ténèbres* nous fait toucher les limitations et les infirmités, partager les vues et les sentiments des êtres qui s'atrophient loin de la nature, hors de la saine lumière du corps et de l'esprit; il nous montre avec une aveuglante évidence comment le jeu des lois morales et des forces spirituelles qui donnent à la vie sa dignité et son prix est suspendu et faussé par la condition inhumaine à laquelle le bas peuple est réduit.

Il devait en venir bientôt à se demander s'il n'y a pas en outre, entre ces lois ou ces forces et l'épanouissement de l'existence collective jusque dans ses formes les plus élevées, un désaccord intime; et telle est la question qu'il traite dans les deux romans suivants : la *Rue des meurt-de-faim* et *Né en exil.*

5

La Comédie du succès: « La rue des meurt-de-faim »

Dans la *Rue des meurt-de-faim* (*New Grub-Street,* 1891), G. Gissing montre que les vertus les plus hautes conduisent à l'insuccès et à la ruine, tandis que la médiocrité, ou l'habileté, le calcul, la suffisance, et un cynisme audacieux, sont largement récompensés par les biens de ce monde. Il trouve d'abondantes illustrations de cette vérité complexe et amère dans un milieu qu'il connaît bien : celui des journalistes et hommes de lettres. Le décor extérieur ne s'impose plus à l'attention au même degré que dans les romans précédents, et l'action ne comporte pas de vicissitudes aussi marquées, ni de scènes aussi violentes. Les personnages sont gens décents, respectables, cultivés, et se meuvent dans un cadre familier aux lecteurs. L'intérêt réside tout entier dans l'étude des caractères; et G. Gissing y apporte la précision et la force que donnent la science et l'intuition des cœurs.

Sa psychologie est celle d'un observateur et d'un réaliste. Elle s'exprime d'abord et surtout par une notation serrée des attitudes, des gestes, des physionomies, et de tous les propos échangés au cours des conversations ou discussions qui constituent presque entièrement la trame de l'ouvrage. Mais elle est explicative aussi. Le tempéra-

ment des personnages est indiqué, et les symptômes de leur condition physiologique sont relevés, avec une insistance toute chargée d'un sens implicite. La plupart d'entre eux sont d'ailleurs des êtres conscients et réfléchis, qui s'analysent beaucoup eux-mêmes; enfin l'auteur intervient fréquemment pour caractériser les éléments essentiels, ou rappeler la portée générale, de leurs états d'âme. Lorsqu'il déroge ainsi à l'objectivité, il est inspiré par la passion morale, plutôt que par le culte de la vérité — qu'il croyait mieux servir par d'autres moyens. Il ne cherche pas d'ordinaire à pénétrer les subtilités de la vie mentale, pour en établir les rapports et les lois. Ses formules donnent, des réalités intérieures, d'énergiques raccourcis, plutôt qu'elles ne visent à fixer des impondérables; mais elles ont beaucoup d'intensité dramatique et de pénétration.

Le livre contient un grand nombre de portraits, de croquis ou de silhouettes qui résument ses expériences parmi les éditeurs, directeurs de journaux ou de revues, et écrivains de toute nature. De leurs rivalités, leurs ambitions, leur sens de l'intérêt professionnel, leurs rapports entre eux ou avec le public, leur vanité pathétique et ridicule, leurs habitudes d'esprit, leur culture, et leurs manies d'intellectuels, il a composé une comédie âpre et diverse, du plus rare mérite. Isolés, ou groupés selon leurs relations sociales et leurs tendances, ils donnent à la *Rue des meurt-de-faim* le caractère d'un tableau de mœurs ample et animé. Et c'est là un des aspects essentiels de l'œuvre. Il ne nous arrêtera cependant pas, parce qu'il est avant tout descriptif ou critique, et laisse peu de place aux vues philosophiques. L'objectivité du ton, l'absence de toute conclusion explicite, le tour naturel des événements s'opposent à l'affirmation des idées et des sentiments de l'auteur; mais ils se manifestent éloquemment dans le contraste qui éclate entre une destinée comme celle de Reardon ou de Biffen, et les succès dont la fortune comble un Jasper Milvain.

Les deux premiers sont esclaves de leur conscience, en ce sens qu'ils obéissent à un idéal intérieur intransigeant et supérieur à tout autre motif. En vain Reardon s'évertue à produire, s'efforce d'imaginer ce qui pourra plaire aux lecteurs, et de s'y conformer. Il reste toujours limité aux bornes étroites de ce qui lui paraît le bon travail littéraire. Il est totalement incapable d'écrire pour le public, comme le remarque son rival heureux, son antithèse vivante, Milvain, quelque effort qu'il fasse. Sa santé nerveuse, sa raison sombreront plutôt; et son bonheur domestique croulera, offert en sacrifice à un art ingrat et cruel.

Il a du talent, du goût, de la culture; il peut montrer de l'originalité et de la force; mais il manque de sève; l'inspiration, chez lui, est intermittente; son organisation cérébrale délicate ne saurait s'accommoder d'une production intense. Or ses premiers succès l'ont désigné comme un écrivain d'avenir, et il a vu ses vœux comblés par l'amour d'une jeune fille élégante, spirituelle et brillante, Amy Yule, qui consent à devenir sa femme. Il ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle a été attirée à lui parce que la fortune semblait lui sourire. Les sentiments qu'elle a montrés en réponse à sa tendresse passionnée, et qui l'ont enivré d'une joie humblement orgueilleuse, résistent fort mal à la menace de l'adversité. Le timbre de leurs sensibilités se révèle, à l'épreuve des jours, douloureusement différent. Un enfant leur est né, qui semble avoir absorbé toute la capacité d'affection de la jeune femme, alors qu'il demeure, lui, ardemment épris d'elle. Son désir d'intimité et d'abandon se heurte à une froideur qui l'inquiète et le blesse; il a perdu la paix de l'âme. En outre, il a peine à subvenir aux dépenses du ménage.

Amy avait compté sur une existence large, libre, brillante, elle avait cru épouser un homme destiné à la célébrité; elle se prête sans grâce aux économies qu'après mille scrupules et bien des tortures morales il lui demande — ou elle les refuse tout net. Harassé de soucis et d'appréhensions, il a l'angoisse de sentir qu'écrire lui devient de plus en plus difficile. Le doute de soi s'est emparé de lui; il éprouve du dégoût pour les récits que, page par page, au prix d'efforts surhumains, il rédige. Or, il lui faut écrire — écrire sans trêve, achever en six semaines un roman qu'il eût dû méditer deux ou trois ans — le pain de chaque jour, et l'estime de sa femme, sont en jeu. Car elle ne peut comprendre le changement survenu en lui; elle refuse d'y croire, de l'accepter. Elle qui semblait goûter ses livres pour leurs mérites, pendant leur brève saison de bonheur, elle est devenue intensément pratique; les conditions du succès, les moyens de satisfaire le goût public, les clauses des traités de librairie occupent seuls son esprit. Elle presse son mari de produire sans relâche, de chercher à plaire, de consentir à tous les sacrifices pour s'imposer; et il sent avec désespoir croître en elle le désappointement et le mépris.

Gissing a retracé les étapes de ce martyre avec une intensité, un pathétique que rien ne saurait surpasser — les nuits d'angoisse du pauvre être surmené, brisé, en proie à l'insomnie ou au cauchemar; les journées de labeur, pendant lesquelles, domptant la révolte

de ses nerfs, il fouaille une imagination stupéfiée et stérile; la fausse honte qui le dévore, à mesure que les signes de son échec et de sa pauvreté deviennent évidents, à mesure qu'Amy, déçue et secrètement hostile, doit les avouer aux proches, aux amis, à tous; l'abandon graduel de cette femme, qu'il aime toujours, et qui de plus en plus s'éloigne de lui, le laissant à sa déchéance; les discussions enfin, le désaccord, les mots qui lacèrent l'âme, alors qu'à bout de forces il voudrait à genoux lui demander sa pitié, et que les reproches, cependant, lui montent aux lèvres — écume de l'amertume et des douleurs silencieusement amassées en lui.

Avec une précision qui s'aiguise d'analyse et de critique, puisqu'il anime cette fois des esprits éclairés, des intellectuels, Gissing revient à son thème favori : « la puissance de l'argent est difficile à imaginer », dit tristement Reardon à sa femme, « celui qui n'en a jamais eu s'émerveille de son pouvoir de transformation sur tous les détails de la vie... Je n'ai aucune sympathie pour le point de vue stoïque. Il existe entre le riche et le pauvre la même différence qu'entre l'homme bien portant et le paralytique... Puis-je songer au plus simple objet dans tout le champ de mon expérience sans être conscient que je le vois à travers la pauvreté? Le fléau de la pauvreté est à notre monde moderne ce que l'esclavage était à l'ancien. Les privilégiés et les déshérités se trouvent en face les uns des autres comme jadis l'homme libre et l'esclave. Te rappelles-tu les vers d'Homère que j'ai souvent cités, sur l'effet démoralisant de l'esclavage? La pauvreté dégrade au même titre » (chap. 15).

Amy n'est que trop prête à accepter cette théorie matérialiste et cynique, que Reardon dégage des faits, mais qu'il n'entend pas pousser à ses conséquences, et contre laquelle sa nature intime se révolte, puisqu'il se trouve incapable d'en tirer le principe de sa conduite. Les forces profondes et subconscientes qui gouvernent ses actes ne lui permettent pas la direction d'attention, les gestes instinctifs ou les calculs qui mènent au succès. Le jour où, repoussant les subterfuges que sa femme voudrait lui imposer, il se décide à prendre du travail de bureau, et à mener une existence conforme à ses maigres ressources, outrée, elle le quitte emmenant leur enfant, et retourne chez sa mère. Tandis qu'elle se dilate dans l'atmosphère d'élégance mondaine enfin retrouvée, lui vit misérablement, dans l'attente anxieuse d'un rappel; il ne peut croire que son foyer soit détruit à jamais. Puis le désespoir s'empare de lui; sa santé, minée par le travail, le chagrin, la négligence, s'effondre soudain; la fièvre

le ronge sans qu'il y veuille prendre garde. Le jour où la mort de leur enfant a ébranlé l'âme de sa femme assez profondément pour réveiller en elle un moment les sentiments de jadis, alors qu'un héritage inespéré lui permettrait de reprendre la vie commune dans des circonstances favorables, il est irrémédiablement atteint; et ce poignant drame conjugal est dénoué par la mort. Le pâle sourire que semblait lui adresser la fortune adverse n'est qu'une dérision; et Gissing résume la fin de son héros en ces quelques mots amers, qui servent de titre à son chapitre : *Reardon devient pratique.* Pas plus que Biffen, l'auteur ne peut « accepter avec résignation l'injustice qui triomphe avec tant d'évidence dans la destinée des hommes ».

Cet ami de Reardon, Harold Biffen, romancier lui aussi, a donné aux sentiments, aux devoirs sociaux, aux circonstances matérielles le moins de prise possible sur lui. Il vit seul, pauvrement, avec un amour, un enthousiasme au cœur — celui de l'art, qu'il allie à la vérité, en en faisant le réalisme, ainsi qu'on l'a vu déjà. Ce théoricien de l'objectivité, de la fidélité aux médiocrités et aux bassesses de l'existence, est d'ailleurs un esprit délicat, une âme tendre et généreuse. Il a conçu le culte le plus élevé, le plus chevaleresque pour la brillante femme de Reardon; après leur séparation, il ne cesse de plaider sa cause, de favoriser un rapprochement entre eux, tout en faisant, d'une robuste et discrète affection, le soutien du mari délaissé, de l'auteur usé et humilié. A perte de vue, dans un logis sans feu, devant les quelques classiques dont la nécessité n'a pas dépouillé leurs rayons, ils discutent de la beauté, et de ses formes historiques ou récentes. Et lorsque, après une lutte sans nom contre la misère et contre le sort hostile, Biffen réussit à publier le roman dans lequel il a réalisé ses idées les plus chères — *Mr. Bayley, épicier* — pour le voir échouer dans l'indifférence générale; lorsque la mort de Reardon l'a laissé sans aucun lien qui le rattache à la vie, un grand désespoir, issu d'émotions qu'il a sans cesse réprimées, monte en lui; l'irrésistible besoin de l'oubli, du repos, la hantise du trépas s'emparent de lui, captivent toutes ses pensées; et, par un beau soir d'été, dans la douceur du clair de lune, délivré des tracas, des déboires de l'existence, à laquelle il renonce, — délivré du « vouloir vivre » dit Gissing — l'âme tout envahie par la beauté des choses, il s'enfonce dans un bois et s'y empoisonne, un charme sur les lèvres pour conjurer toute amertume : « notre substance est celle dont sont tissés les rêves — et notre petite vie est toute environnée de sommeil » (chap. 35).

En face des vaincus, voici le conquérant. Jasper Milvain est sans fortune, lui aussi. Il dépend, à ses débuts, de la petite pension qu'a sa mère, et en use sans scrupule, au scandale non dissimulé de ses sœurs. Tranquillement, lucidement, il étale ses principes. Il est l'homme de son temps, l'homme de lettres de 1882; l'art est pour lui un métier, un commerce; il faut fournir au public la marchandise qu'il demande; et lentement, mais sûrement, il en prend les moyens, passe en revue ses capacités, les assouplit. Le roman ne sera pas son genre; il l'a essayé et n'a pas réussi, ce qui est dommage, car il y a là beaucoup d'avenir. Il est plutôt fait pour l'article d'actualité. Dans les dix ans, il se fait fort d'avoir vingt-cinq mille francs de revenu; alors il se mariera avec une femme qui lui en apportera autant ou davantage, de façon à parer au hasard. Mais pour réussir, il faut d'abord paraître avoir réussi, jeter de la poudre aux yeux, faire parler de soi, s'entourer d'un large cercle de relations influentes et bien choisies — et surtout ne pas avoir d'entraves! Un mariage comme celui de Reardon lui paraît la dernière des folies. Il faut en effet, si l'on n'a pas de fortune, pouvoir être reçu sans recevoir en retour; c'est-à-dire n'avoir pas d'intérieur, et garder une entière liberté d'allures. Tout, dans sa vie, est ainsi calculé en vue du succès futur.

Sûr de lui par nature et par politique, averti de son talent, de ses avantages personnels, faisant, lorsqu'il le juge à propos, d'une entière candeur un moyen d'intéresser et de plaire, avec sa jactance et ses paradoxes, qui ressemblent à ceux de certains personnages de Shaw, il est d'ailleurs serviable et bon garçon. Après la mort de sa mère, il appelle ses deux sœurs à Londres; et, pour leur épargner les tâches ingrates de l'enseignement, sans lier le moins du monde sa fortune à la leur, il leur trouve des débouchés dans les travaux de librairie et les périodiques de l'enfance. Il veille de loin à leurs affaires, à leur établissement; jusqu'à ce que l'une ait fait un très beau mariage, et l'autre un mariage heureux. Il aime et comprend Reardon, avec un mélange d'estime et de dédain. Il reste pour lui un ami fidèle dans l'infortune; il l'aide de ses suggestions et de son influence, lorsqu'il est devenu critique de marque. Il faut l'aversion manifeste du mari délaissé, convaincu que le succès éclatant et les théories de Milvain ont contribué à éloigner sa femme de lui, pour qu'il l'abandonne à son sort. Il n'entreprend rien d'ailleurs qui puisse jamais lui nuire. Le monde, et un labeur acharné, occupent tous ses instants. Son idéal conscient, lucide comme toute son activité, est celui

d'un jouisseur, d'un épicurien, pour qui les satisfactions d'ordre social ont une importance essentielle, sinon tout-à-fait primordiale : « mon but » — dit-il à la femme dont il veut la main — « c'est de mettre à ma portée toutes les jouissances qu'un homme cultivé désire. Je veux vivre entouré de belles choses, et n'être jamais troublé par le spectre des embarras vulgaires. Je veux voyager et enrichir mon esprit par la connaissance des pays étrangers. Je veux être sur le pied d'égalité avec des gens raffinés et intéressants. Je veux être connu, être familièrement cité, sentir, quand j'entrerai dans un salon, qu'on me regarde avec une certaine curiosité » (chap. 24).

En amour, Jasper Milvain montre le même détachement, le même sens avisé de son intérêt que dans toute sa conduite. Froid par tempérament, il n'a que sarcasmes et mépris pour les « transports érotiques » célébrés par les poètes. C'est une folie, une « épilepsie » dont il est heureux de se dire entièrement libre. Quant à l'amour romantique, il suppose des croyances métaphysiques, comme l'immortalité de l'âme, qui ne sont plus possibles à un esprit moderne. Tout se réduit donc dans le mariage à une question de convenance dont les divers éléments — esprit, sentiments, caractère, éducation, milieu, fortune — peuvent être analysés, mesurés, ramenés à leur juste valeur (chap. 22). Il a de l'inclination pour la cousine de Mrs. Reardon, Marian Yule; cette jeune fille, cultivée, est la collaboratrice de son père, critique pédant de l'ancienne école, qui, par un labeur acharné, a réussi à garder quelque notoriété. Son intelligence et son charme lui paraîtraient de nature à favoriser l'ambition qu'il a formée et à lui donner l'existence qu'il souhaite, si elle ne se trouvait entièrement sans fortune. Sans intentions précises, il reste en rapport avec elle; et lorsque l'héritage d'un vieil oncle la met en possession d'une centaine de mille francs, il n'a pas de peine à se faire agréer comme fiancé. Elle l'aime sans calcul, de tout l'entraînement, de toute la fraîcheur de ses vingt ans, desséchés jusque-là dans d'arides études.

Cependant le même héritage a enrichi Mrs. Reardon. Milvain sait qu'elle ne lui est pas insensible; il y a entre eux cette intelligence spontanée, sans illusion mais sympathique, de deux natures très semblables; et bien qu'elle ne soit pas libre encore, cette faveur du sort a jeté le jeune homme dans un de ses rares accès de rêverie. Sur ces entrefaites, le legs de Marian se trouve sans valeur, réduit à une somme insignifiante, dont son père devenu aveugle, aigri, de plus en plus relégué dans l'oubli, aura besoin pour vivre. Elle n'est plus, aux yeux de son fiancé, qu'une triste Antigone, attachée par le

devoir à un foyer mesquin et sans rayonnement; l'auréole de la jeunesse et de la fortune s'efface autour d'elle; et les insinuations d'Amy Reardon agissent comme un poison sur Jasper Milvain. Avec un mélange de cruauté calculée et de lâcheté, il laisse voir à Marian de l'hésitation — repousse la date de leur mariage, ou l'exige immédiate, alors qu'il sait la chose impossible pour elle, envisage mille difficultés, et l'accule à lui rendre sa parole, le désespoir au cœur.

Après la mort de Reardon, Jasper épouse la femme qu'il a secrètement convoitée, et qui est alors dans le plein épanouissement d'une beauté et d'un esprit propres à satisfaire le plus ambitieux. L'expansion du bonheur, une sorte de reconnaissance mutuelle, créent entre eux les liens d'un amour orgueilleux et ardent. Les dernières pages du livre les montrent en un des moments de leur heureuse intimité. Marian est mentionnée avec un demi dédain; elle s'est retirée en province, soutien de son père et de sa mère; et le vieux Yule vient de mourir dans son obscurité. C'était une fille de mérite, dit Jasper — « une écolière intelligente; mais je n'ai jamais pu m'empêcher d'imaginer qu'elle avait de l'encre aux doigts ». La vie l'a écrasée, comme Reardon, et comme Biffen — pourquoi songer à eux? Pour lui et pour Amy, elle n'a que sourires et triomphes; et le sentiment d'une bonté facile s'ajoute à leur satisfaction : « Je suis bienveillant à tous ceux qui le méritent » — déclare Jasper — « Je me plais à être généreux en actes et en paroles. Crois-moi : il y en a plus d'un qui aimerait à être généreux et que la nécessité rend déplorablement mesquin. Que de vérité dans ce mot de Landor : on a répété assez souvent que le vice mène à la misère; ne se trouvera-t-il personne pour proclamer que la misère mène au vice?... le bonheur est le tuteur de la vertu » — « Et l'indépendance la racine du bonheur » — « c'est vrai : le glorieux privilège d'être indépendant... oui, Burns comprenait la question. Mets-toi au piano, ma chérie; joue-moi quelque chose... Ah! n'est-ce pas un lieu admirable que la Terre? » — « Pour les riches » — « Oui, pour les riches. Que je plains les pauvres diables!... Joue quelque chose. Ou mieux encore, si tu voulais chanter, mon rossignol! »

« Et Amy joua d'abord, puis chanta; et Jasper se renversa doucement et s'abîma dans une rêverie de félicité » (chap. 36).

Ainsi vogue à toutes voiles la barque du bonheur sur le gouffre qui a dévoré tant de vies, tant de cœurs ardents, tant de nobles ou tendres espoirs. N'y a-t-il donc que le cynisme qui réussisse, et s'impose au point d'emprunter même les couleurs de la vertu? —

Gissing est trop averti pour ne pas admettre d'autre voie au succès. L'enthousiaste Whelpdale, l'éternel soupirant, le chevalier de l'idéal féminin, la douce et aimable Dora Milvain, s'en sont ouvert une autre; mais ils se montrent satisfaits tous deux des besognes ou des expédients littéraires qui assurent la popularité; adaptés à la vulgarité du grand public; tolérants à l'égard des bassesses morales qui sont monnaie courante parmi les habiles; ils ont tous les avantages de la médiocrité — seconde route royale qui conduit à la fortune. Tels sont les faits que Gissing affirme avec toute la force que lui donnent son observation, sa connaissance des hommes, son expérience et sa sincérité passionnée, dans cette puissante étude de l' « arrivisme » moderne. On peut sans doute lui objecter bien des cas différents de ceux qu'il envisage, et refuser à ses généralisations toute portée absolue; il reste cependant que son livre répond assez à la vérité moyenne pour entraîner l'intérêt et la conviction, en dépit des préjugés qu'il réduit à néant, et des habitudes morales qu'il contredit.

Que devient en effet la théorie du bien si l'on accepte ses vues? Elle ne repose plus sur un ordre surnaturel, radicalement éliminé; et elle n'a pas davantage de sanctions humaines. L'estime, la sympathie, la satisfaction de soi, dernières aumônes consenties par la pensée contemporaine à la vertu, s'évanouissent à l'examen des faits. Que sommes-nous, vous et moi, dit Biffen à Reardon, pour nous permettre de garder une conception exigeante du devoir? — « Nous ne croyons pas à l'immortalité; nous sommes convaincus qu'il n'y a rien en dehors de cette vie. Nous savons que le bonheur est l'origine et la seule fin de toutes les considérations morales. Quel droit avons-nous de nous rendre malheureux, nous et les autres, par un idéalisme obstiné? » (chap. 31).

Gissing se trouve ainsi en passe de renier ses sentiments de délicatesse, de désintéressement, d'héroïsme, parce qu'il ne leur voit nulle justification dans les faits; mais il ne s'y résigne pas, et condamne implicitement la civilisation et les mœurs qui contredisent pareilles aspirations. Le pathétique de son récit, l'émotion réprimée qui sourd entre les mots, l'ironie qui les aiguise ou les souligne, révèlent une révolte intime. Reardon, Biffen ne sont pas adaptés aux luttes d'intérêts et aux marchandages de ce monde, dit-il; du point de vue ordinaire, ce sont des non-valeurs; considérés cependant en relation avec un ordre social vraiment humain, ils pourraient être

d'admirables citoyens... (chap. 31). Il maintient ainsi les droits de l'idéalisme; mais il le montre flétri, humilié, menacé de toutes parts; et, en plus d'une occasion, il laisse transparaître cet amoralisme souffrant qui sera la note dominante de *Né en exil*.

6

La tragédie de l'échec: « Né en exil »

Le nihilisme moral est étroitement associé par G. Gissing au conflit entre les idées traditionnelles et les notions scientifiques nouvelles dans la biographie psychologique qu'il a intitulée : *Né en exil* (*Born in Exile*, 1892).

Cette opposition a pénétré jusqu'au milieu très humble où le sort a placé Godwin Peak, pour son malheur; et il en éprouve indirectement les effets dès ses jeunes années. Enfant taciturne, étrange, sujet à de violentes émotions, remarquablement intelligent, il est naturellement destiné par sa mère à l'Eglise. Veuve, sans ressources, vivant avec une sœur très pieuse, qui tient une petite boutique de modes, quelle carrière plus honorable et plus avantageuse pourrait-elle envisager pour lui? — Son père, cependant, qui était libre penseur et révolutionnaire, disciple de Godwin, qu'il a voulu lui donner pour parrain, lui a légué un esprit d'indépendance et de révolte. Le garçonnet, en outre, a fréquenté la maison d'un vieux fonctionnaire retraité, épris de géologie et collectionneur, qui lui a enseigné les premiers éléments de la science, et a parfois trahi devant lui de l'hostilité et du mépris pour les doctrines et les pratiques religieuses. Il déclare tout net à sa mère qu'il ne sera jamais prêtre; et celle-ci doit se résigner à le voir employer à d'autres fins qu'à la gloire de Dieu ses dons exceptionnels.

Dans son aversion pour la carrière ecclésiastique, il entre un élément qui jouera un rôle capital dans son existence, et qui tient à son tempérament. Il a spontanément horreur des notions répandues, des goûts habituels, des croyances, des sentiments qu'il voit communément acceptés autour de lui. Sa réaction à tout ce qui peut paraître médiocre, ou vulgaire, est aussi violente qu'irraisonnée; son orgueil, son snobisme sembleraient insensés, si l'auteur ne marquait que c'est

là chez lui un parti-pris instinctif, et le résultat d'une susceptibilité morbide. Un aristocrate — Godwin Peak est un aristocrate! Le jour où son frère Olivier, qu'il morigène sans merci sur la bassesse de ses goûts et de son âme, lui a décoché cette épithète, il se comprend mieux lui-même. Il règne à son foyer une atmosphère de boutique, ou d'arrière-boutique, qui le prend à la gorge, l'étouffe, l'écœure. Il ne sera lui-même qu'en laissant derrière lui tous les siens pour affronter le monde seul et y conquérir la place qui lui revient. « La nature avait décrété », lit-on, « qu'il serait semblable à ces animaux qui, une fois élevés, s'en vont au loin, complètement indépendants du lieu de leur naissance et des liens du sang » (VI, 3). La conscience de cette nécessité intérieure se traduit par sa rébellion contre tout ce qui l'entoure; et il se répète amèrement qu'il est né « en exil — en exil ».

Les luttes récentes entre théologiens et hommes de science ont leur retentissement au collège provincial où la générosité d'un bienfaiteur local a permis à Godwin Peak d'entrer comme boursier. Le professeur de physique est accusé d'avoir publié un traité contenant des vues incompatibles avec le dogme chrétien; défendu par la jeunesse avec enthousiasme, il excite l'aversion des mères de famille (I, 1). Godwin se distingue rapidement parmi les meilleurs étudiants; mais sa sauvagerie naturelle, ses allures à la fois gauches et hautaines, méfiantes et sarcastiques, le rendent impopulaire; et l'incertitude de ses goûts, la dispersion de ses efforts l'empêchent de donner pleinement sa mesure. Cependant, l'ambition qui dominera sa vie est déjà en éveil; tout désavantagé qu'il soit par ses relations familiales, sa première éducation, son caractère, il luttera pour s'élever parmi ses concurrents, il fera son chemin. Le sang bat dans ses artères quand il envisage l'avenir; la fièvre du travail s'est emparée de lui — et aussi celle de la pensée. L'examen des couches géologiques dans une carrière lui donne le vertige de l'infini; il est perpétuellement « en quête de raisons, symboles ou principes »; le « surnaturel de la nature s'était imposé à lui, et dominait son esprit, dès qu'il échappait à l'aiguillon d'un arrogant instinct personnel » (I, 3).

Or, sa carrière scolaire est brusquement interrompue. Un oncle gargotier, dont la familiarité expansive et la grosse jovialité le mettent au supplice, ouvre un restaurant en face des bâtiments de son collège. A la pensée qu'il devrait avouer à ses condisciples cette indigne parenté, Godwin éprouve les sensations d'un homme qui se noie; ses oreilles bourdonnent, il étouffe, chancelle et s'appuie au

mur; toute sa vie d'étudiant est déjà loin derrière lui; et rien ne saurait le résoudre à la reprendre.

Décidé à se spécialiser dans les sciences, il s'établit à Londres, pour y suivre les cours de l'Ecole des Mines, et y trouver un emploi. Il y fréquente un ancien voisin de campagne, Christian Moxey, et sa sœur Marcella, de même qu'un camarade de collège, Earwaker, devenu journaliste. Tous trois ont des vues indépendantes et avancées. Christian cultive en amateur les branches profanes et dangereuses de la recherche — géologie et biologie; Marcella est une intellectuelle, déféminisée, et d'un rationalisme agressif; Earwaker est d'opinion radicale en politique, et se montre en philosophie ouvert aux spéculations les plus hardies. L'hostilité de Godwin contre l'orthodoxie s'exalte dans ce nouveau milieu; il l'exprime dans une feuille athée, *le Libérateur*, en quelques articles violents. Elle nourrit tous ses propos. Il juge avec une sévérité implacable les tentatives de conciliation qui caractérisent l'époque : « deux sortes de livres sur la religion sont très populaires, et le seront longtemps », dit-il, « d'une part il y a ce groupe de gens, de plus en plus considérable, qui, pour une raison ou pour une autre, penchent à l'agnosticisme, mais veulent être convaincus que l'agnosticisme est de bon ton; ils réclament des ouvrages contre le dogme, écrits par des hommes éminents. Ils ne souffriraient pas qu'on les rapproche de Bradlaugh; mais ils se placent avec confiance à la suite de Darwin et de Huxley... De l'autre, il y a cette catégorie de gens, beaucoup plus nombreux, qui ne veulent pas renoncer au dogme, mais ont appris que les évêques, les prêtres et les diacres ne le maintiennent plus avec la même rigueur, et qu'il faut être « libéral ». Ceux-ci demandent à grands cris des traités qui concilient la révélation et la science. C'est un spectacle pathétique que celui de l'enthousiasme avec lequel ils accueillent quiconque se distingue dans cet art apologétique, cette pieuse jonglerie. Peu importe l'insignifiance du livre, du point de vue scientifique. Qu'il réussisse seulement; et il sera glorifié comme le nouvel évangile. Les temps ne sont plus aux attaques directes contre la science. Pour avoir de la vente, il faut démontrer que l'*Origine des espèces* a été prévue et approuvée dans le premier chapitre de la Genèse, et que le Credo apostolique ne contient pas une affirmation qui ne soit conforme aux plus récentes conclusions de la critique biblique » (II, 1).

Il n'a ni égards ni patience pour « les solennels imbéciles qui ont cherché à couvrir la voix de Darwin de leurs braiments ». Ayant

lu un de ces ouvrages qui prétendent avec confiance « accorder les derniers résultats de la science avec les dogmes d'une religion orientale »: *Les aspects spirituels de l'évolution,* il en écrit la réfutation de sa plume la plus acérée, sous le titre de : *La nouvelle sophistique,* et la publie dans une grande revue. Il frappe tous ceux qui le rencontrent par son énergie énigmatique et farouche. Nul ne peut prédire ce qu'il sera, mais tous reconnaissent en lui une force — une force destinée à battre en brèche la tradition, l'orthodoxie, l'Eglise. Lorsque, au cours d'une argumentation, il se risque à dire — « si j'étais prêtre » — il provoque l'hilarité de son interlocuteur. Il poursuit cependant, rappelle les intentions de sa famille, et esquisse l'attitude qu'il aurait adoptée : pas de compromis; les dogmes sacrés maintenus avec la fermeté d'un Jérémie Taylor — « ne l'oubliez pas », dit-il, « ils contiennent encore une puissance de discipline incomparable » (II, 2).

Car Godwin Peak est un défenseur de l'ordre; la démocratie, l'anarchie lui font horreur. Le règne de la populace lui paraît le pire danger que puisse courir notre civilisation. Il respecte les « classes supérieures » comme telles, de toute sa foi dans l'hérédité, l'éducation et l'influence de circonstances favorables sur le développement du caractère. Son désir le plus vif est d'appartenir un jour à l'élite de la nation, de s'incorporer à une aristocratie dont il ne méconnaît pas les faiblesses, et qui cependant le fascine. Alors seulement, il cessera d'être « en exil ». A cette aspiration ambitieuse, ses rêves d'homme jeune encore, et ardent, ont donné une orientation qu'il avoue à Earwaker : « mon souhait suprême », dit-il, « est d'épouser une femme parfaitement raffinée; ou, pour employer le terme correct : je suis un plébéien; et je vise à épouser une grande dame » (II, 2).

Peu après, Godwin Peak est invité par un ancien camarade d'origine noble, Buckland Warricombe, à passer quelques jours dans le manoir de ses parents, près d'Exeter. Le portrait que Gissing trace des Warricombe sur un fond souriant et paisible de prairies et de bois, parmi des ombrages, rappelle ces tableaux où Reynolds a rassemblé, en des attitudes d'aimable loisir, tous les membres d'une famille, dans le décor familier de leur château et de leur parc. Mais il ne s'agit point ici d'effigies immobiles. Si la vie est tranquille et digne parmi eux, si l'on y ignore la fièvre, les vaines agitations qui sévissent ailleurs, si l'on y respecte la tradition, on n'y est pas entièrement à l'abri du grand souffle qui a récemment ébranlé les

consciences. Martin Warricombe a la passion de la géologie; sa bibliothèque regorge d'ouvrages et de planches scientifiques; et l'évolutionnisme n'a pas laissé que d'inquiéter sa foi. Sa physionomie placide, attentive et douce, porte la marque d'une décision indéfiniment remise, dit l'auteur; et avec beaucoup de pénétration, il suit les variations que le cours de l'existence — les joies, les anxiétés, les responsabilités et les peines, ou l'influence des enfants qui grandissent autour de lui — ont introduites dans cette attitude. Mrs. Warricombe, qui incarne les traditions de la petite noblesse provinciale, a un sentiment trop vif de ses devoirs pour ne pas s'intéresser avec son mari aux fossiles, ammonites et brachipodes; il l'a initiée à ce que l'on appelle la « durée géologique », et lui a donné à lire les ouvrages de Buckland et de Hugh Miller. Le résultat fut chaotique, déclare Gissing; et elle s'ancra définitivement dans la réconfortante conviction personnelle que, quoique les affirmations de la géologie fussent dignes de confiance, celles de la Bible l'étaient plus encore. Sans jamais varier sur ce point, elle apprend, par affection maternelle, à tolérer chez ses enfants des tendances divergentes.

Buckland, l'aîné d'entre eux, et le camarade de Godwin Peak, avec beaucoup de préjugés aristocratiques et de dilettantisme élégant, est un esprit frondeur et indépendant. La géologie que lui a enseignée son père l'a mené beaucoup plus loin que celui-ci ne l'eût souhaité; il professe l'agnosticisme, et se montre agressivement libre penseur. Plus que lui, plus que ses autres frères et sœurs, Sidwell acquiert de l'action sur les vues et le jugement de ses parents, parce qu'elle évolue, tout en restant très proche d'eux par la sensibilité. Sa fine et charmante physionomie, un peu pâle d'abord, faite de grâce passive, d'élégance naturelle et de douce réserve, s'anime peu à peu. Elle se développe lentement, évitant les heurts par modestie, timidité ou respect d'autrui, gardant à vingt-cinq ans toute la fraîcheur d'une exquise adolescence. Mais elle a acquis, cultivé par l'étude des philosophies et des religions une perception délicate et sûre des valeurs morales; et cette capacité de saisir, de juger les réalités intérieures lui donne une sorte de noblesse, un prestige secret qui est comme l'arôme de sa personnalité.

Elle est, pour Godwin Peak, l'incarnation même de tout ce qu'il désire. L'existence harmonieuse qu'on mène chez les Warricombe, l'aisance tranquille et douce, la simplicité confiante qui règnent parmi eux, l'absence de tout souci matériel, de tout contact vulgaire, et celle même de tout stimulant pour l'âme ou la pensée, détendent

délicieusement sa sensibilité et ses nerfs (II, 4). Avec une promptitude, une spontanéité qui le stupéfient lui-même, il s'adapte à ce monde nouveau, il rejette loin de lui tout ce qui y pourrait détonner. Il s'est promené en curieux dans la cathédrale d'Exeter pendant le service, et voici qu'à la table de famille il reconstitue le sermon, qu'il a distraitement entendu, en y infusant tant de force et de cohérence, sous les regards surpris, intéressés, admiratifs de son auditoire, que Martin Warricombe le félicite chaleureusement de « ce brillant effort d'exégèse » — tandis que, la sueur au front, épuisé comme par le plus violent effort physique, il sourit sans parler, aussi pâle qu'un condamné à mort, consterné et stupéfait de l'incompréhensible entraînement auquel il vient de céder. Peu après cependant, au cours d'une conversation avec Buckland, il obéit à une impulsion du même ordre; il supporte avec impatience les allusions de son ancien camarade, intrigué et amusé par son déploiement d'éloquence, à son irréligion bien connue — ses vues se sont modifiées sans doute? — Oh oui; il ne croit plus la foi chrétienne incompatible avec la clarté d'esprit et les lumières de la science — non, certes! Et la preuve en est qu'il se propose d'entrer dans les ordres.

Une femme bien née ne consent à oublier une différence de classe qu'en faveur d'un homme d'église, avait dit à Godwin Peak son ami Earwaker. Et cette idée, déposée en lui, a soudain germé. L'ambition d'être agréé par Sidwell s'est emparée de lui et gouverne ses pensées, ses paroles et ses actions, avant même de s'être formulée en lui. Il met toute sa souplesse d'esprit, toute sa vigueur logique et sa subtilité à défendre devant Buckland le sérieux de sa conversion, et l'honnêteté de son projet. Le soir, une fois seul, le déroulement de ses actes au cours de cette journée lui apparaît à la fois grotesque et cohérent comme certains rêves ou certaines folies. A quel somnambulisme a-t-il été en proie? Quelle puissance fatale l'a soudain asservi? Comment a-t-il osé abuser de la crédulité de ses hôtes, et dans quelle ignominie n'est-il pas tombé? La honte le soufflette; il pleure de rage, de chagrin, d'humiliation. Un moment il pense fuir, disparaître, vivre caché de longues années, et beaucoup plus tard, seulement, raconter ce qui lui est arrivé à Earwaker.

Et puis, cette violente révulsion passée, il examine son rôle, le justifie à ses propres yeux; graduellement, délibérément, non sans des rechutes fréquentes dans le mépris de soi, de cuisants remords, il se décide à le soutenir — à défendre l'orthodoxie sans y croire, pour flatter les désirs secrets de Martin Warricombe; à se faire le

champion de la foi pour obtenir la main de Sidwell; à gagner enfin par fraude droit de cité dans la patrie spirituelle d'où il était exilé.

G. Gissing a mis toute sa pénétration, toute sa force de raisonnement à expliquer cette évolution, et à la rattacher aux causes générales, aux traits sociaux, aux idées qui l'ont rendue possible.

N'y a-t-il pas dans l'Eglise bien des prêtres qui y sont entrés avec une foi plus ou moins chancelante, ou même sans conviction du tout, et qui remplissent leur charge sans causer de scandale? — médite Godwin Peak. La terrible lutte pour la vie qui sévit dans notre société devrait suffire à les excuser; et d'ailleurs qu'importent les sentiments privés d'un homme? L'hypocrisie n'est pas nécessairement malfaisante. L'Eglise « large » invite à tous les compromis — témoin ce Bruno Chilvers, qu'il connut au collège, riche, et fils de pasteur, qui est lui-même entré dans les ordres et exalte Darwin aux dépens de St Paul, Herbert Spencer aux dépens de Luther. Ses sermons ont pour texte l'*Origine des espèces* (V, 1); il déclare sans ambages que les découvertes scientifiques récentes ont plus fait pour la religion que les siècles de pieux mysticisme, et ne craint pas d'affirmer que les théories de Newton et de Galilée sont plus profitables à l'âme que les psaumes de David (VI, 4). Or, il marche de triomphe en triomphe, jusqu'au pompeux mariage qui lui ouvre les salons de la haute noblesse. Pourquoi Godwin Peak s'embarrasserait-il de scrupules?

C'est un esprit sans principes arrêtés que le sien. Dans ses discussions à bâtons rompus avec ses amis, à Londres, il intéressait Earwaker, il scandalisait l'idéaliste Malkin et le romantique Moxey par son scepticisme logique, cohérent, universel, et son nihilisme moral. « Il n'avait aucune foi absolue », dit l'auteur; « c'était essentiellement un négateur, et il se laissait guider simplement par les rapports des phénomènes entre eux » (II, 4). La conscience n'est pour lui qu'une « maladie héréditaire » (VI, 3). Lorsqu'il examine avec calme sa nouvelle position, il ne se dissimule pas la bassesse de la conduite qu'il se propose; mais il n'a pas de peine à se persuader que le désir auquel il cède et le calcul d'intérêts auquel il se livre n'ont rien que de légitime. Qui lèseront-ils, en effet, s'il conquiert l'amour de Sidwell, et remplit dignement ses fonctions? Le stratagème auquel il est réduit lui paraît entièrement justifié par les circonstances adverses dans lesquelles il se trouve.

Par ambition, par envie, par amour, pour satisfaire ses appétits inassouvis, il se lance ainsi dans une entreprise disproportionnée

à ses forces, et contre nature. Son unité intérieure est brisée; c'est un être divisé contre lui-même, déchiré, clairvoyant, mais impuissant à reconstituer en lui les conditions d'une vie saine et normale, qui se débat devant nous. Il a rompu avec son passé, et prié ses amis de l'oublier. Son article sur la *Nouvelle sophistique* a paru anonymement; il le laisse attribuer à Huxley, et critiquer devant lui sans sourciller. L'attitude qu'il a adoptée est celle de l'orthodoxie pure et simple, qu'il avait sentie dès l'origine conforme à son intransigeance d'esprit et à ses idées politiques. Il peut mettre une flamme sincère à exposer devant Sidwell la nécessité d'une hiérarchie entre les hommes; les dangers d'un libéralisme qui aboutirait à la destruction des formes d'existence les plus nobles, et à l'abdication des forces spirituelles, au profit de masses ignorantes et grossières (III, 5).

Ses relations avec Martin Warricombe sont plus délicates, parce qu'il lui faut aborder les questions de théologie proprement dites, pour rassurer les scrupules du géologue amateur. Il traduit pour lui un pesant ouvrage d'exégèse allemande: *Bible et Nature,* de Reusch. Il s'attache à démontrer devant lui que la théorie de l'Evolution, appliquée au monde physique, ne s'oppose en rien à la religion révélée, parce qu'elle ne se développe pas dans le même plan; tandis que, si on la transpose dans le monde des valeurs spirituelles, elle infuse aux dogmes de l'Eglise une puissance de renouvellement qui les rend acceptables au rationalisme le plus exigeant. Il ne peut s'empêcher cependant de réfuter intérieurement ses propres arguments; il vit d'une double existence; il lui semble rêver; il est poursuivi par un doute métaphysique torturant — celui de sa propre identité; et le rire sardonique qui lui échappe parfois aux moments les plus inopportuns est comme la protestation du *moi* qu'il réprime constamment, sans réussir à le supprimer.

Son culte pour Sidwell, incarnation d'une classe et d'un idéal social, s'est mué en une fervente tendresse, en une obsédante et fiévreuse passion. En cela du moins, sa personnalité se livre tout entière; et la jeune fille ne s'y est point trompée. Intriguée, puis intéressée par ses idées, elle se laisse gagner par l'ardent attachement qu'il lui témoigne; elle se promet à lui. Brûlant de tout lui révéler, de jeter le masque, et ne l'osant pas encore, il se voit triomphant, lorsque son passé surgit brusquement aux yeux de tous. L'indiscrétion d'une amie, une rencontre de hasard, quelques propos recueillis à Londres par Buckland Warricombe, et c'en est assez. —

Il apparaît à la famille qui l'avait accueilli, encouragé, protégé, et dont il allait devenir membre, comme le plus vil des simulateurs.

Dans ce désastre, il fait belle contenance. Ulcéré, désespéré, sans un geste de défense, il abandonne la partie; et il se retirerait la tête haute, répondant aux mépris par le silence, si sa fiancée ne l'invitait à une explication. Il a alors la suprême amertume de lui entendre dire qu'il eût été aimé sous ses véritables traits. Car Sidwell a mûri, à l'insu de tous, et sa foi n'a plus rien d'absolu. Tout n'est pas rompu entre eux en un moment; Gissing connaît trop bien la vie pour croire aux dénouements brusques et nets. Mais l'attachement de la jeune fille à ses parents, à son milieu reprend, Godwin Peak absent, tout son ascendant sur elle; et elle finit par écrire tristement au hardi aventurier qui avait conquis son âme, qu'elle ne se sentira jamais la force de devenir sa femme. Vaincu, renonçant au bonheur, renonçant à toute ambition sociale, il quitte l'Angleterre, pour promener sa solitude et sa misanthropie d'hôtel en hôtel, jusqu'à ce que, atteint de malaria, il meure, indifférent à tous — en exil.

G. Gissing a donné à son héros beaucoup de lui-même. Comme lui, Godwin Peak est un être exceptionnellement doué, sensible à l'extrême à la médiocrité du milieu dans lequel il vit, tenaillé par l'ambition d'y échapper grâce à son travail et à son mérite personnel. Comme lui, il est affranchi de toute croyance, au courant des idées et théories scientifiques récentes, réaliste d'esprit, misanthrope et pessimiste. Une infinité de détails, d'incidents, ou de sensations, d'émotions, d'impulsions fugitives, fortement saisies et rendues, suggèrent invinciblement que l'auteur parle d'expérience. Il ne faudrait cependant pas voir là son propre portrait; Godwin Peak n'a ni l'altruisme, ni la sensibilité sans lesquels bien des imprudences ne s'expliqueraient pas dans sa conduite — ni ses élans d'imagination, sa culture esthétique, son sentiment délicat et affiné de la beauté. C'est un être fait de passions personnelles, de logique et de volonté. La bassesse de son entourage lui inspire une aversion haineuse contre les hommes en général, et un orgueil intellectuel dévorant. On dirait qu'en traçant son image, Gissing s'est exorcisé. S'il est vrai que la création dramatique soit le développement de germes ou de possibilités que nous portons en nous, il a prêté à ce personnage, parmi ses tendances latentes, celles qui se trouvaient en opposition avec la morale courante, ou étaient de nature à décourager toutes les sympathies; et à la question de savoir si l'être qu'il avait ainsi

formé méritait la vie intense qu'il a su lui infuser, il répond par l'affirmative.

Car Godwin Peak n'est pas un Tartuffe ordinaire. Il garde dans sa simulation une clairvoyance inexorable et passionnée qui est une forme de la sincérité, et peut-être la plus rare. Il est sans illusions sur lui-même, et incapable de se donner le change en faisant siennes des convictions que son esprit refuse d'admettre, ou en évitant de penser avec netteté, ressource habituelle des faibles. Il manque à l'honneur vis-à-vis d'autrui, mais non vis-à-vis de lui-même. Il est trop sceptique et trop concentré sur soi, trop misanthrope aussi, pour concevoir plus que les rudiments de la morale altruiste. Son individualisme est presque sans frein. Aucune intuition, aucun mysticisme ne l'arrache à lui-même. Il ne connaît guère le devoir que sous sa forme intellectuelle; et si l'on admet ce point de vue, sa nature est celle d'un saint, car il est incapable d'y déroger. Il agit selon ses idées, sans compromission, même en les reniant.

Sa conduite est logique et éclairée; elle est conforme aux seules règles qu'il admette, et ne saurait être condamnée comme entièrement vile (VI, 3). Le déterminisme de Gissing en outre tend à l'innocenter. Les troubles organiques qui accompagnent chez son héros les émotions, l'effort, l'anxiété, l'animation, l'exercice de la parole et presque celui de la pensée, le montrent évidemment sous la dépendance de ses nerfs et de sa constitution physiologique. Il l'affirme lui-même en plus d'une occasion : « constitué comme je le suis », dit-il, « il n'y avait pas d'autre moyen pour moi de connaître mes besoins et mes capacités réelles »... (VII, 1). Et l'auteur semble bien s'associer à sa méditation sur le succès d'Earwaker : « il avait eu la chance de naître avec un tempérament heureux, moralement et intellectuellement. Dirigeant en partie les circonstances, en partie dirigé par elles, il progressait vers un harmonieux développement... La nature avait été bonne pour lui; pouvait-on rien dire de plus? » (VI, 3). La nature n'a pas été bonne pour Godwin Peak. Elle a fait de lui un être souffrant, déséquilibré, voué à l'échec. Non seulement elle l'a doué d'un esprit purement négatif dans le domaine de la spéculation, mais encore, tout en lui donnant les plus violents appétits de jouissances, de possession, de distinction personnelle et sociale, elle l'a paralysé pour l'action. Démasqué, il se sent incapable de lutter, d'arracher Sidwell à ses scrupules, de la conquérir de haute lutte : « il n'avait pas été taillé pour se conduire en héros. Il n'avait pas assez de confiance en soi. Son sang n'était pas assez jeune et bouil-

lant. Un critique de l'existence, propre à analyser les humeurs et les mobiles, voilà ce qu'il devait toujours être — non celui qui ose et qui agit » (VII, 1).

Enfin, il est aussi victime de l'hypocrisie sociale. Lorsque Sidwell, éclairée sur les véritables opinions de celui qu'elle aime, parcourt ses articles de polémique anti-religieuse, ce n'est point contre lui qu'elle s'indigne : « à mesure qu'elle lisait, une sorte de colère qu'elle n'avait jamais éprouvée jusque-là frémissait dans ses nerfs. N'était-il pas d'une vérité criante que la société anglaise en général faisait profession d'une foi qu'en aucun sens elle ne possédait réellement? N'y avait-il pas toutes raisons de croire que des milliers de gens obéissaient à un formalisme méprisable, parce qu'ils craignaient les effets sociaux d'une rupture avec la religion des Eglises? — C'était là un mal monstrueux...; sans cet esprit d'hypocrisie partout répandu, Godwin Peak n'aurait jamais péché contre son honneur. Pourquoi ne proclamait-on pas au son de la trompe, d'un bout à l'autre de la chrétienté, que le Christianisme, tel qu'il avait été entendu pendant des siècles, était inadmissible? Car c'était là la vérité; la vérité, *la vérité!* » (V, 4).

Edwin Reardon, Biffen, dans la *Rue des meurt-de-faim,* avaient été effacés du nombre des vivants, pour avoir contrevenu à la sagesse mondaine. Godwin Peak s'éteint obscurément, déçu dans toutes ses ambitions, pour avoir agi à l'encontre de la morale courante. Tout comme eux, quoique à un titre différent, il a été victime — victime d'un sens de la vérité qui anéantit les règles, les illusions, la sécurité morale — victime de la nature, qui enchaîne l'homme à la matière, et d'un tempérament qui ne lui permettait pas de s'adapter aux conditions de la vie — victime d'une société injuste et tyrannique, où la lutte pour l'existence domine toutes les autres réalités, et qui écrase sous le poids de conventions séculaires ou d'hypocrites préjugés quiconque ne se soumet pas servilement et totalement à elle. Le livre original et puissant qui contient le récit de sa destinée est une protestation et un défi, en même temps qu'une profession de pessimisme.

7

Le dilemme de la femme. « Les dépareillées »

Demos, le *Royaume des ténèbres,* la *Rue des meurt-de-faim, Né en exil* sont, parmi les romans de Gissing, les plus suggestifs, les plus chargés de pensée et d'émotion philosophique. Ceux qu'il publia dans la suite montrent moins d'ambition intellectuelle. Ils s'attaquent à des questions plus restreintes; les destinées particulières qui s'y déroulent se croisent, s'emmêlent et se dénouent, sans que leurs ombres, constamment, se projettent sur un arrière-fond de méditations ardentes, et donnent aux certitudes intérieures de l'âme leurs contours. Aucun n'est sans mérites; et plusieurs sont fort beaux. Loin d'être négligeables, ils éclairent l'attitude de Gissing sur des points qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de toucher, ou qu'il avait effleurés seulement — tel le féminisme.

Les « intellectuelles » apparaissent dès le début dans son œuvre. Hélène Norman étudie la philosophie et fréquente longuement une Université en Allemagne [26]). Ada Warren a reçu la plus haute culture, et devient femme de lettres [27]). Stella Westlake est la sibylle du socialisme [28]). Marian Yule soutient la réputation de son père, en lui prêtant l'assistance de sa vive et claire intelligence [29]). Marcella Moxley est un esprit fort en même temps qu'un cœur ardent; et elle a pris sur elle de compléter l'œuvre de la nature, qui lui a refusé grâce ou beauté, en se déféminisant par principe et par scrupule. Buckland Warricombe épouse une femme d'action, qui s'est donnée aux œuvres humanitaires, a publié un livre sur les questions sociales, et prend avec autorité la parole en public [30]). Mais ce ne sont là qu'allusions au mouvement qui tendait à révolutionner le sort de la femme.

Dans les *Emancipées* (*The Emancipated,* 1891), G. Gissing entreprend d'en montrer quelques conséquences directes. Il dépeint

---

[26]) *Workers in the Dawn.*
[27]) *Isabel Clarendon.*
[28]) *Demos.*
[29]) *New Grub Street.*
[30]) *Born in Exile.*

un groupe de jeunes filles qui, par goût de la culture, ou par esprit d'indépendance, prétendent trouver dans l'étude, l'art ou l'action un intérêt personnel qui suffise à orienter et remplir leur existence. Elles n'y réussissent guère, il est vrai. Barbara Denyers, férue de langue et de littérature italiennes, est cependant trop heureuse d'accepter un mariage avantageux qui la mette en bonne position dans le milieu traditionnel anglais. Sa cadette Madeline s'est vouée aux beaux-arts; ce qui ne l'empêche pas de se lier par des fiançailles imprudentes avec un jeune esthète sans avenir; elle meurt d'un lamentable accident, désabusée et révoltée. La troisième sœur enfin étudie l'histoire avec acharnement, et se hausse de son mieux au-dessus de ses capacités, jusqu'à ce que les événements l'aient réduite à son rôle, qui est celui d'une sacrifiée, et contrainte à accepter les fonctions de garde-malade ou de gouvernante.

Cecily Doran, elle, reste jusqu'au bout fidèle à son idéal : « elle connaît à fond les classiques latins, les feuilletons parisiens, les théories littéraires des Goncourt et de Baudelaire, les opinions de Sarcey sur les pièces nouvelles, les religions les plus récentes, etc.; elle est aussi supérieure à l'étudiante de Girton College que cette intéressante créature dépasse le produit d'une institution pour jeunes filles ordinaires » (I, 1). Rien de tout cela ne la préserve des erreurs du cœur; elle épouse un bellâtre, tête chaude, cœur romantique et esprit sans principes. Sa folle passion s'éteint bientôt; il meurt dans la débauche; et elle vit solitaire.

Tel est le sort mélancolique ou tragique de ces « émancipées »: leurs travers, leurs imprudences n'effacent pas leurs mérites, leurs qualités réelles; leurs efforts sont considérés avec sympathie, et la position qu'elles ont adoptée jugée légitime. Gissing va même plus loin que beaucoup en présentant la révolte de la femme contre la maternité, dans certains cas, comme tout aussi fondée que celle de l'homme contre le travail s'il tue la vie de l'esprit. Cicely, ainsi que, dans un roman postérieur, Nancy[31]), devenue mère, a le souci de ne pas se laisser absorber par ses nouveaux devoirs; et Nancy déclare sans ambages que le soin d'un second enfant dépasserait ses forces. Gissing, d'ailleurs, n'écrit pas plus un plaidoyer qu'une condamnation; il vise à peindre ce qui est; et si le tableau qu'il donne est à la fois pathétique et déprimant, il s'abstient d'en tirer aucune conclusion.

---

[31]) *In the Year of Jubilee.*

Denzil Quarrier (1892) est aussi, si l'on veut, une tragédie de l'émancipation féminine. L'héroïne, liée par un mariage inconsidéré à un faussaire arrêté et emprisonné le jour de ses noces, tient cette union pour nulle, et vit avec l'homme qu'elle aime, Denzil Quarrier, secrètement d'abord, et ensuite au su de tous. Lorsque cette union irrégulière menace de ruiner l'avenir politique de celui qu'elle appelle son mari, il ne se trouve auprès d'elle, pour la réconforter et la conseiller dans son désarroi, qu'une femme d'opinions avancées, une féministe, Mrs. Wade, qui, tout en se donnant pour supérieure aux faiblesses du sexe, aime Denzil Quarrier d'une passion muette et sauvage; troublée, torturée, désespérée par les insinuations de cette fausse amie, la jeune femme se résigne au suicide.

Le féminisme cependant ne saurait être jugé sur des cas isolés, et plus ou moins exceptionnels. Dans *Les Dépareillées* (*The Odd Women*, 1893)[32]), G. Gissing envisage la question de principe; et il la prend d'ensemble, examinant successivement le problème économique que pose la destinée de la femme seule, la crise du mariage et l'esprit de rébellion contre les anciennes sujétions.

Mary Barfoot, mûre déjà, et de fortune indépendante, active, aimable, entreprenante, a fondé un cours d'instruction commerciale, qui est en même temps un club féministe, à l'intention des jeunes filles, ou des isolées dénuées de ressources. Elle a d'ailleurs aimé, et soupçonne pour les femmes une destinée plus pleine que le célibat et l'indépendance économique. Mais son œuvre s'adresse aux « odd women », au demi-million de femmes en surnombre en Grande-Bretagne. Son évangile est nettement en opposition avec celui de Ruskin: « avec ces idées » — dit-elle — « qui revêtent une forme si charmante dans « *Sésame et les lys* », tout en confirmant dans leurs vues des gens qui pensent et répètent sur nous des choses qui n'ont rien de charmant, tout au contraire ». Ce sont là, pense-t-elle, des rêves qui supposent un monde idéal, et sont nuisibles dans le nôtre. Son point de vue est celui d'une militante. Les femmes qui remplissent des situations proprement féminines peuvent rendre de grands services; mais elles font tort à la cause de l'affranchissement, en semblant donner raison à ses adversaires. Il faut chercher le genre de travail qui « les éveillera, les rendra conscientes de leur âme, leur révélera les bienfaits d'une saine activité »... Peu importe qu'elles soient ou non, de par la

[32]) Les références se rapportent à l'édition en 1 volume de 1894.

nature, les égales de l'homme; elles ont été paralysées dans leur développement, et ne doivent pas l'être plus longtemps. Et sans doute, il est d'intérêt général que leurs énergies soient libérées; mais ce qui compte avant tout, c'est de corriger un abus aussi criant que l'esclavage auquel la société les réduit (chap. 13).

Rhoda Nunn, sa collaboratrice, défend cet idéal avec véhémence, étroitesse, fanatisme. Elle considère que sa mission spéciale est de montrer par l'exemple qu'une femme célibataire peut avoir une existence libre, pleine et heureuse. Le mariage, dans l'état actuel des mœurs, ne lui paraît pas un contrat honorable. Elle éprouve du mépris pour celles qui l'acceptent; elle parle avec dédain du ménage et de la nursery — des puérilités, des vanités, de la dépendance auxquelles s'abandonne la femme traditionnelle. Lorsqu'une étrange intrigue, où il entre des deux parts plus de curiosité et d'orgueil que de véritable amour, se noue entre elle et Everard Barfoot — dilettante et esthète, mais penseur avancé, libre et hardi, épris d'intellectualité chez les femmes, et champion de leur cause — elle résiste longtemps, et après diverses péripéties, lui demande une union strictement privée, à la façon de « *La femme qui osa* », afin de continuer à être un exemple pour son sexe. Il refuse; et la discussion sur laquelle ils se séparent met au jour l'inanité du sentiment qu'ils avaient cru éprouver l'un pour l'autre (chap. 30). Rhoda Nunn restera fidèle à la mission qu'elle s'était d'abord assignée.

Cette mission est présentée avec une vivacité piquante et outrancière qui a un intérêt historique, et fixe un aspect du mouvement féministe à ses débuts. Elle a sa raison d'être dans le sort que subissent trop de femmes sans appui — celui des demoiselles Madden, par exemple. Leur père, médecin de campagne, conservateur et d'esprit chevaleresque, leur a donné une éducation entièrement traditionnelle. Leur rôle est au foyer; une protection délicate et constante doit écarter d'elles tout souci matériel... Or, il meurt avant d'avoir assuré leur avenir. L'aînée, Alice, humble et douce créature, sans beauté, sans charme, résignée d'avance aux ingrats dévouements, use sa jeunesse dans le rôle de gouvernante; la seconde, Virginie, devient dame de compagnie; elles boivent toute la lie de situations inférieures et précaires, et d'une respectabilité maintenue au prix d'efforts héroïques et mesquins; Virginie succombe à l'une des tentations qui assaillent les êtres privés de toute joie, de toute saine et normale activité; elle s'alcoolise, pour connaître quelques moments d'oubli ou d'heureuse excitation; lorsqu'elle a la honte d'être décou-

verte, elle se trouve incapable de lutter contre son vice, et doit demander à être mise dans une maison médicale spéciale. La troisième sœur, Isabelle, est institutrice dans une école primaire, et meurt d'un accès de fièvre cérébrale, après un long surmenage.

Pour éviter à la plus jeune, Monique, leurs misères, les aînées l'ont placée dans le commerce. Elle est vendeuse dans un magasin de nouveautés, jusqu'à ce que Mary Barfoot et Rhoda Nunn la prennent sous leur protection et l'admettent à leur cours. Mais elle n'a qu'une idée : échapper à la destinée lamentable de ses sœurs et à leur isolement par le mariage. Or, elle est recherchée par un homme âgé, rentier, qui s'est épris de son joli visage. Elle l'épouse, et ne tarde pas à s'apercevoir qu'avec tout l'amour qu'il lui porte, ses idées sont celles du tyran domestique le plus réactionnaire et le plus jaloux. Or, dans la fréquentation de Miss Nunn et de Miss Barfoot, elle s'est imprégnée inconsciemment de l'esprit nouveau. Elle exprime avec éloquence les revendications de la femme mariée, son droit à cultiver, développer librement sa personnalité, à se créer une existence active et indépendante. Elle se sent déliée de toute obligation vis-à-vis de son mari par leur opposition de vues et de sentiments; mais sa passion romantique pour un autre ne lui apporte qu'un humiliant désappointement. Repoussée par celui qu'elle aime, elle refuse de rentrer au foyer, et meurt en donnant le jour à un enfant, que ses vieilles sœurs élèveront auprès du père, toujours jaloux et ulcéré.

Quelle que soit la tristesse de ce dénouement, les dernières paroles du livre respirent l'énergie et la foi, — tempérées il est vrai par une profonde mélancolie. Les deux Miss Madden, auprès du bébé dont elles ont la charge, reçoivent la visite de Rhoda Nunn. Elles ont décidé d'ouvrir une école pour employer utilement la fin de leur vie — « et voici déjà une élève, qui va grandir pour nous », dit l'une d'elles. « Faites-en une femme vaillante », réplique Rhoda. Son œuvre est florissante, et va s'élargir, publier un journal... « Miss Barfoot ne s'est jamais sentie aussi pleine de santé et de confiance — ni moi non plus. Le monde marche! » Et comme elle contemple le bébé dont la mère a été si tristement victime des infériorités et des préjugés attachés à la condition de la femme, « ses yeux s'obscurcissent, un soupir tremble sur ses lèvres; et une fois de plus, elle murmure : pauvre petite enfant! » (chap. 31).

On lit dans les *Dépareillées* une conviction positive — celle de la nécessité d'une réforme sociale et d'un changement dans l'opinion

à l'égard des femmes, de leur rôle et de leurs droits. Le féminisme de Gissing reste pourtant dépourvu d'élan, de confiance, de rayonnement. On dirait que c'est pour lui moins la promesse d'un bienfait qu'un mal nécessaire. Si le sort des femmes est injuste et misérable, la perspective que leur proposent les réformatrices offre peu d'attraits; la voie de l'affranchissement qui s'ouvre devant elles est épineuse et semée d'obstacles. Rhoda Nunn leur enseigne une doctrine de combat, leur demande de montrer des vertus viriles et l'attitude morale de conquérantes. Elle juge les défaillances ou la passivité du plus grand nombre parmi elles avec sévérité, hauteur et sécheresse. Leur cause enfin n'est point embrassée d'un cœur large et tendre, dans un esprit de charité et de justice humaine.

Gissing avait un trop vif souci d'équité et trop de générosité pour ne pas la soutenir; mais il connaissait aussi trop bien les faiblesses humaines et l'imperfection radicale des choses pour en attendre beaucoup. Ses sentiments chevaleresques, en outre, s'accommodent assez mal de l'attitude et des prétentions qu'assument les amazones modernes. Il garde une secrète tendresse pour la femme traditionnelle; en ce qui touche au mariage, du moins, il revient invinciblement à l'idéal ancien. Monique s'en émancipe, mais au prix d'un désastre, quelque bonnes raisons qu'elle ait de le faire. L'*Année du Jubilé* (*In the Year of Jubilee,* 1894) contient une curieuse spéculation sur les relations conjugales; mais l'héroïne ne reconquiert sa dignité compromise qu'en acceptant d'allier la subordination de l'esprit et de la volonté à la royauté du cœur. Le *Tourbillon* (*The Whirlpool,* 1897) établit un contraste éloquent entre la femme déséquilibrée, que son ambition personnelle et la fièvre de l'existence moderne arrachent à son mari et à son enfant, et la paisible mère de famille, qui demeure au foyer, tout entière vouée à y entretenir la flamme de la vie et à la préserver contre les rafales adverses.

8

L'énigme de l'avenir

De même que l'évolution de la femme apparaît à Gissing à la fois inévitable et pleine de dangers, l'orientation sociale et politique

de l'Angleterre entre 1890 et 1900 soulève dans son esprit de graves appréhensions.

Le matérialisme qu'il voyait se répandre autour de lui le révoltait; il y insiste dans ses derniers grands romans. Dans l'*Année du Jubilé* (1894), il dénonce le philistinisme triomphant, l'orgueil national épais, les vices de la bourgeoisie. Dans le *Tourbillon* (1897), il décrit avec force ce qu'il appelle la maladie mentale de notre temps — l'incapacité de concentration — la dissémination de l'esprit — l'excitation factice, le rythme trépidant de la vie intérieure devenus un besoin primordial et une sensualité. Dans *Notre ami le charlatan* (*Our Friend the Charlatan,* 1901), il montre les corruptions, les calculs, la bassesse morale qu'engendrent l'absence de tout idéal et l'application inconsidérée, ou intéressée et cynique, des lois de la nature aux activités d'ordre moral et social.

Ce sont là les aspects d'une décadence qui partout frappe ses regards; et ce que l'on pourrait prendre pour une chance de salut — la renaissance de l'énergie physique — n'est à ses yeux qu'une autre forme du même mal, du matérialisme, des ambitions égoïstes et forcenées qui déshonorent notre civilisation; elle s'allie à l'impérialisme et constitue un redoutable danger. Harvey Rolf, dans le *Tourbillon* (1897), en note les signes avec inquiétude; il s'émeut gravement de l'enthousiasme avec lequel les « *Barrack-room Ballads* » de Kipling ont été accueillies. L'action, le culte de l'Empire, que leurs prophètes présentent comme les seuls remèdes possibles à la corruption et aux dégénérescences de notre temps, conduisent, pense-t-il, l'Angleterre à quelque sanglante catastrophe. Et Gissing prévoit qu'avant longtemps entrera en jeu « l'explosif qui dispersera les membres de nos enfants » (chap. 13). Deux ans après, dans *La couronne de la vie* (*The Crown of Life,* 1899), il revient à l'impérialisme des jeunes générations; fils d'un politicien libéral, Arnold Jack, ce petit-maître correct et empesé, à la volonté de fer sous des dehors suaves, en est un adepte, parmi bien d'autres; et tandis que la belle Irlandaise, Bridget Otway, monte sur les planches pour chanter des couplets « Jingo » aux acclamations de la foule, Mr. Hamaford, sinistre et louche individu, absorbé par une pensée de guerre, consacre toutes ses heures à chercher de nouveaux engins de destruction.

Ainsi, à quelque problème que s'attache G. Gissing, il semble aboutir à un dilemme. L'émancipation du peuple est nécessaire; et elle est cependant inconcevable. Nos exigences morales ont tous les caractères d'un absolu; et elles nous leurrent d'un idéal auquel rien

ne répond. L'affranchissement des femmes est indispensable; or, il est en opposition avec les lois de la vie, et quelques-uns des instincts les plus profonds du cœur. Notre civilisation va tout droit à la décadence, et en cherchant à y échapper, n'aboutira qu'à s'anéantir dans le sang.

La sensibilité de Gissing au mal relève de son tempérament. Mais son incapacité à rien espérer de l'avenir est le résultat de ses habitudes mentales et de ses idées. Son pessimisme ne se réclame pas de notions abstraites ou de théories métaphysiques; mais il repose sur les principes généraux de la philosophie scientifique contemporaine — le déterminisme universel, et l'empirisme moral.

Il nie tout progrès réel, parce qu'il n'en voit nulle part les signes; parce qu'il se sent emprisonné, comme en un cercle infernal, par l'inextricable enchaînement des causes et des effets; parce qu'il n'attend rien des âges futurs qui ne soit donné dans le passé ou dans le présent. Il ne croit pas, ainsi qu'il le répétait souvent, la nature humaine perfectible; et c'est pourquoi l'émancipation du peuple, comme celle de la femme, au fond, lui semblent une dérision.

Pour son sens poignant des réalités, l'éthique utilitaire est une naïve fiction, impuissante à rendre compte des faits; la réflexion, en s'appliquant aux problèmes de la conduite, ne saurait aboutir qu'à l'anarchie morale. Et c'est pourquoi il dépeint comme vains nos dons les plus précieux; c'est pourquoi il ne voit dans les inquiétudes et les fièvres du présent qu'une agitation stérile et sans objet.

Il sentait lui-même un rapport direct entre le désespoir qui s'imposait à sa pensée, et la science moderne; sans en contester la portée et les affirmations, non plus que les négations, il se révolte contre elle de plus en plus ouvertement. Jusque vers 1890, il note les signes de l'ascendant qu'elle acquiert sur les esprits avec intérêt, et sans paraître trop s'en émouvoir. A mesure qu'il prend mieux conscience de lui-même, il reconnaît en elle l'ennemie de sa paix intérieure. Son aversion pour la physiologie ou les sciences mécaniques était telle, dans les dernières années de sa vie, qu'il souffrait avec difficulté qu'on en parlât devant lui. « Naturellement, on est plus malheureux avec la science que sans elle » — déclare un de ses personnages — « qui a jamais dit le contraire, qui méritât d'être écouté? Je crois que la race humaine sera de plus en plus malheureuse, à mesure que la science se développera. Mais je ne vais pas pour cela prêcher une croisade contre elle... nous sommes ce que nous sommes; nous disons et pensons ce que les lois de la causalité nous obligent

à dire et à penser »...[33]). Et dans le *Journal intime d'Henry Ryecroft* (*The Private Papers of Henry Ryecroft,* 1903), il reprend le même thème avec tout l'accent d'un aveu personnel : « j'ai contre la science plus qu'un parti-pris; souvent, mon sentiment revêt la forme de la crainte, et presque de l'épouvante. Sans aucun doute, mon admiration de jeunesse pour Carlyle y a contribué. Je hais et je redoute la science parce que j'ai la conviction que pendant longtemps, sinon à jamais, elle sera l'ennemie impitoyable de l'humanité. Je la vois détruisant tout ce qu'il y a de simplicité et de douceur dans la vie, tout ce qu'il y a de beauté au monde; je la vois ressuscitant la barbarie sous le masque de la civilisation. Je la vois obscurcissant l'esprit des hommes et endurcissant leur cœur. Je la vois amenant une époque de vastes conflits devant lesquels pâliront jusqu'à l'insignifiance les mille guerres de jadis, et qui pourraient bien engloutir les progrès si chèrement achetés de l'humanité, pour la plonger dans un chaos sanglant. Cependant, vitupérer contre elle est aussi vain que s'opposer à toute autre force de la nature » (*Winter,* XVIII).

Chez Schopenhauer, qu'il cite dès ses premiers livres, et auquel il revient dans le *Tourbillon*[34]), il avait trouvé une théorie du déterminisme propre à confirmer son sentiment de la dépendance humaine, en même temps qu'une tranchante critique de la civilisation et du progrès. Il ne semble pas lui avoir emprunté d'autre trait — en dehors de quelques idées, alors partout répandues, comme celle du « vouloir-vivre »[35]). L'origine métaphysique du mal n'a pas, on l'a vu, occupé beaucoup sa pensée, non plus que la morale du renoncement, qui en découle dans le *Monde considéré comme Volonté et comme Représentation;* et sa conception de la femme est totalement différente de celle qu'a exposée le philosophe allemand.

Pas plus que le théoricien du pessimisme moderne, il n'en ignore les grands interprètes — les romanciers russes, qu'il discute dans la *couronne de la vie;* James Thomson, et Thomas Hardy, tous deux mentionnés dans son œuvre. Godwin Peak en humeur de lire achète un « *roman du Wessex* »[36]), et Everard Barfoot, curieux de pénétrer les sentiments de Rhoda Nunn, la questionne sur l'impression qu'elle a reçue de la « *Cité de la nuit tragique* »[37]).

[33]) *The Emancipated,* part II, chap. 10.
[34]) Voir p. 306.
[35]) *New Grub Street,* ch. 35.
[36]) *Born in Exile,* II, 3.
[37]) *The Odd Women,* chap. 17.

Ainsi se rencontrent, se cherchent et se trouvent les âmes que rapproche un destin intérieur semblable. Il est un autre désespéré encore auquel l'histoire de G. Gissing fait songer; et c'est Hale White. Non que leurs tristesses aient le même timbre; mais parce qu'ils semblent avoir subi une évolution analogue. De même qu'il y eut une « *Délivrance de Mark Rutherford* », nous posséderions sans doute le récit de la guérison de G. Gissing, si la mort n'avait interrompu prématurément sa carrière.

Sans avoir subjugué le grand public, ou séduit la fortune, il avait conquis l'indépendance matérielle; son œuvre s'imposait à l'opinion éclairée de ses contemporains; il avait gagné l'estime, la considération d'esprits éminents. Après F. Harrison et J. Morley, G. Meredith, T. Hardy, H. James, J. Barrie, Grant Allen, H. G. Wells lui avaient témoigné intérêt, admiration ou amitié. L'impression d'isolement et d'anxiété qui avait assombri sa jeunesse s'était évanouie; il avait la modestie de juger qu'il avait réussi, et la fierté de penser qu'il le devait à ses seuls efforts, sans aucune compromission, aucun sacrifice aux goûts vulgaires. Il attendait avec confiance le verdict de l'avenir. Mais surtout, il rencontra, en 1898, une affection enfin digne de lui; et ses dernières années furent tout illuminées par une intimité du cœur et de l'esprit inespérée et précieuse.

Ses romans après le *Tourbillon* changent de caractère. *Le commis voyageur* (*The Town Traveller,* 1898), *La couronne de la vie* (*The Crown of Life,* 1899), *Notre ami le charlatan* (*Our Friend the Charlatan,* 1901), *Will Warburton* (1905), sont des satires, des comédies de mœurs, ou des études de sentiment, dans lesquelles l'observation, tout en restant très aiguë, est souvent amusée, et parfois bienveillante. Il échappe à l'obsession du mal, écrit sur Dickens un ouvrage critique (*Charles Dickens,* 1898), publie des impressions d'Italie (*By the Ionian Sea,* 1901), entreprend un roman historique, *Veranilda,* auquel il rêvait depuis longtemps, et qu'il laissa inachevé. Les méditations qui occupaient son esprit emplissent le « *Journal intime d'Henry Ryecroft* » (*The Private Papers of Henry Ryecroft,* 1903). Le héros a, comme l'auteur, lutté contre la misère, et vécu de sa plume, au jour le jour; à cinquante ans, un petit legs lui apporte l'aisance; et il goûte une véritable béatitude à se sentir délivré de l'insécurité, de la pauvreté, de l'esclavage d'écrire. Pour lui-même, il rédige son « journal », rassemble ses pensées et ses rêves selon les saisons qui les suggèrent ou les colorent. Il abandonne toutes les ambitions de sa jeunesse, et trouve dans la nature ou dans les

livres une source infinie de plaisirs toujours nouveaux. « Plus d'un demi-siècle d'expérience » — écrit-il — « m'a enseigné que la plus grande partie des maux et des absurdités qui obscurcissent la surface de la terre sont dus à ceux qui ne peuvent posséder leur âme en paix; et que le salut de l'humanité est dû en grande partie à ceux dont les jours s'écoulent dans la tranquillité et la méditation » (préface). Le cauchemar de la science, et la pensée d'un univers dans lequel nous ne serions que des automates, mus par une puissance cruelle et perfide, assaille encore parfois son esprit. Mais il note avec gratitude que « le triomphe de Darwin a été accompagné par l'invention de cet heureux mot, agnosticisme, qui eut une grande vogue et dont la faveur, en tant que mode, était trop raisonnable pour durer » (*Autumn,* IX).

Au parti-pris d'abstention, préconisé par Huxley, il se garde de donner le sens d'une négation absolue. Il note non sans mépris les formes inférieures du mysticisme renaissant — le bouddhisme ésotérique des salons — le spiritisme, l'hypnotisme, etc.[38]). Mais il s'abandonne parfois à l'intuition, que la philosophie idéaliste, et le pragmatisme, remettaient en honneur. L'au-delà, le divin lui apparaissent dans la moindre fleur. Il est possible d'ailleurs, dit-il, que l'inconnaissable reste toujours pour l'homme un inconnu. Mais il a appris la confiance; et le mystère ne lui cause pas d'angoisse : « aucune théorie du monde qui soit jamais parvenue à ma connaissance ne m'a paru un instant acceptable; je n'en suis pas moins persuadé qu'il y a une Raison au cœur de l'univers... une raison qui doit impliquer la puissance créatrice et, à cause de cela, alors même qu'elle est une nécessité pour ma pensée, est détruite par le travail critique de cette même pensée »... Il y a des souvenirs de lectures allemandes, et de l'idéalisme transcendantal de Kant, dans ces réflexions; les « antinomies du temps et de l'espace » y sont rappelées. Mais les spéculations qui suivent sont d'une liberté et d'une hardiesse toutes modernes: « qui dira si notre développement a atteint son but final? Peut-être ce qui nous paraît les limites infranchissables de la pensée ne marque qu'un stade encore primitif dans l'histoire de l'homme »... Pourquoi croirions-nous d'ailleurs que la raison est en accord préétabli avec les lois de l'univers, que la justice est voulue

[38]) Gissing a écrit dans les dernières années de sa vie, sur ce mouvement, un roman intitulé *Les Faux Prophètes.* Mais il en était mal satisfait, et détruisit entièrement le manuscrit.

par la nature? « Il me semble plutôt que l'homme, de quelque manière inconcevable, dans ses meilleurs moments, représente un principe obscurément en lutte avec les forces qui gouvernent ce monde »... Et aucun effort de réflexion ne peut nous procurer la foi en une harmonie possible entre la raison, la morale et l'univers; mais c'est une grâce : « une influence des pouvoirs invisibles, une paix qui descend sur l'âme comme la rosée le soir » (*Autumn,* IX, X et XI).

Les portes de fer qui fermaient l'horizon aux yeux de Gissing semblent ainsi s'entr'ouvrir. Il trouve en lui l'inspiration qui tranche les questions insolubles. Entre le risque de décadence, et l'impérialisme, avec ses menaces de guerre et le militarisme qu'il entraîne, il n'hésite pas : « d'un certain point de vue, il vaudrait mieux que l'Angleterre saignât sous une domination étrangère » — écrit-il — « que de se sauver par l'acceptation enthousiaste ou insouciante de la conscription » (*Spring,* XIX). Dans la *Couronne de la vie,* il exprimait aussi des vues ardemment pacifistes; et ce roman est tout animé d'une sorte d'humanitarisme à la russe. La doctrine de Tolstoï y est mentionnée; et certaines sectes mystiques, plus ou moins inspirées de lui, y sont chaleureusement défendues; la souveraineté du cœur, la tendresse et la pitié y sont pieusement exaltées.

Or, ce n'était là que le début d'une évolution. Il se sentait plein d'ardeur, riche d'idées nouvelles, qu'il eût voulu exprimer. Il méditait de donner une suite au *Journal intime d'Henry Ryecroft.* « J'y exposerai » — disait-il — « mes vues et mes sentiments actuels; et elle sera toute différente de la première partie, qui est le résultat de mon expérience passée ». Il ne lui a pas été permis de révéler pleinement le sens qu'il découvrait alors à la vie. Comme Mark Rutherford, le douloureux héros de Hale White, il semble qu'il eût trop souffert pour pouvoir être heureux. Sa santé, minée par trop de privations et trop d'efforts, par un labeur trop continu, ne résista pas à une grave maladie qui le frappa en France, où il était venu chercher le bonheur domestique, un ciel clément et le loisir d'écrire. Il fut emporté par une pneumonie à St-Jean-Pied-de-Port, en décembre 1903.

Par l'ensemble de ses écrits, il reste un des représentants les plus puissants du pessimisme moderne. S'il lui avait été donné de vivre, peut-être eût-il composé, lui aussi, sa symphonie à la joie; mais les thèmes qui l'annoncent, dans son œuvre, n'en rompent pas la forte et poignante harmonie; ils la prolongent seulement, en résonances adoucies. Il y a de la tristesse jusque dans le bonheur sans cesse affirmé d'Henry Ryecroft. Ce sage a renoncé à

l'action, aux affections humaines, et, au soir de sa vie, à tout espoir d'avenir, pour lui ou pour autrui. Sa félicité est une demi-mort. Et la nature qu'il évoque délicatement, la poésie à laquelle il revient sans cesse, en érudit et en épicurien, sont une sorte d'opium; sa pensée s'y emprisonne en un paradis artificiel solitaire, et tout peuplé de visions.

Mis en contact avec les pires formes du mal, et privé de toute défense par l'acuité de ses sentiments, par sa notion et son respect de la vérité, il a, dès ses jeunes années, livré son âme à la douleur. Mais son amertume n'a rien de stérile; car, à dénoncer les péchés d'Israël, à nous en montrer marqués et corrompus, il apporte une véhémence, une passion contenue et violente, une sincérité intransigeante, une pitié clairvoyante et virile, qui sont l'honneur de son esprit, et qui, pris en eux-mêmes, s'il est une rédemption possible, en sont le meilleur augure [39]).

---

[39]) Je tiens à remercier ici Madame Fleury-Gissing pour les renseignements très précieux qu'elle m'a donnés sur la vie et les opinions de G. Gissing, et les documents qu'elle a bien voulu me communiquer.

CHAPITRE VI

THOMAS HARDY.

1. Jeunesse et formation : la conception du roman. — 2. Les premiers romans. — 3. *Le Retour au pays natal :* les moyens de suggestion. — 4. *Un couple sur une tour, Le Maire de Casterbridge :* le déterminisme de Hardy. — 5. *Les Forestiers, Tess d'Urberville :* le mal dans la société. — 6. *Jude le déshérité :* le mal en l'homme.

1

Jeunesse et formation. La conception du roman chez Hardy

Thomas Hardy doit à son pays d'origine plus encore que le décor de tous ses récits, le sujet de la plupart d'entre eux, et beaucoup des traits typiques qui caractérisent ses personnages.

Enraciné dans le Dorsetshire par plusieurs générations [1]), il passa son enfance dans un hameau à la lisière d'un bois, non loin d'une lande analogue à celle d'Egdon [2]), qu'il devait rendre célèbre. Ce hameau ne possédait, au moment où il constituait son univers, entre 1840 et 1856, ni église, ni auberge, ni bureau de poste. Bien

[1]) Il compte parmi ses ancêtres des hommes de marque, des bienfaiteurs locaux, comme ce Hardy qui fut ami de Nelson; et celui qui fonda au XVIe siècle la petite école fréquentée par le romancier; d'autres furent cultivateurs ou artisans. Le père de Thomas Hardy était entrepreneur de bâtiments. Voir *T. Hardy, penseur et artiste,* par F. A. Hedgcock, chap. 1.

[2]) *The Return of the Native.*

rares étaient les événements publics, les innovations, les découvertes dont le retentissement se propageait jusque là. On a noté comment la ruine d'une partie de l'ancienne aristocratie foncière, provoquée par l'abolition des droits d'entrée sur les blés, en 1846, suggéra probablement au romancier l'un des thèmes sur lesquels il construisit *Tess d'Urberville*[3]). La première voie ferrée fut établie dans le pays en 1855; et les travaux qu'elle nécessita provoquèrent un incident symbolique; la ligne devait d'abord passer par le camp danois de Poundsberry; ces restes d'un âge disparu ne furent respectés que grâce à la protestation indignée de tous les archéologues du Comté. Ainsi l'ordre nouveau s'opposait à l'ordre ancien sous les yeux de Hardy adolescent.

Son imagination s'était nourrie des traditions locales, riche et pittoresque héritage d'un profond passé — les sérénades données par des troupes errantes de musiciens la nuit de Noël; les rites du festin et du bal, le soir de la fête; l'orchestre et le chœur rustiques attachés, dans la région, à chaque église de village[4]); l'ancien mystère de saint Georges, joué de maison en maison par les jeunes paysans[5]); les feux de novembre[6]), les danses autour de l'arbre de Mai[7]); la procession des filles, le jour consacré, dans les sentiers fleuris, au printemps[8]); les métiers primitifs, disparus[9]), les mœurs patriarcales — telles sont les images, les figures, les scènes qu'il garde en lui, et évoque avec prédilection. Les simples, parmi lesquels il vécut, durent le sentir très près d'eux, s'il est vrai qu'il débuta, comme Richardson, en servant de scribe aux paysannes de l'endroit, et rédigeant leurs lettres d'amour[10]).

En même temps, sa sensibilité se prenait à ces coutumes; il était comme pénétré par l'atmosphère du lieu. Dans le tableau désolé qu'il a donné du monde, il a laissé filtrer quelque clarté sur ceux qui obéissent passivement à la tradition, et vivent au sein de la nature. Sa foi en une cause première immanente, la vie dont il anime

---

[3]) F. A. Hedgcock, o. c., chap. 1.
[4]) *Under the Greenwood Tree*, chap. 1.
[5]) *The Return of the Native*, Book II, 4 et 5.
[6]) *Id.*, Book I, 3.
[7]) *Id.*, Book VI, 1.
[8]) *Tess of the d'Urbervilles*. Phase I, 2.
[9]) *The Return of the Native*, Book I, chap. 2 et 3. *The Woodlanders*, chap. 2, 4, 7 et 19.
[10]) Voir F. A. Hedgcock, o. c., chap. 1.

l'univers ne sont point sans rapports avec le panthéisme païen dont il relève à mainte reprise la survivance inconsciente parmi les paysans du Wessex [11]); et son fatalisme s'harmonise avec une espèce d'inquiétude superstitieuse, partout présente, qui rappelle les croyances ou légendes rurales dont son enfance fut sans doute bercée. Cette forme de crainte semble avoir exercé de la fascination sur lui. Le mécanisme auquel il finit par croire, faisait mille fois plus horreur à sa pensée qu'une force consciente [12]), cette force fût-elle cruelle, comme celle à laquelle il pense, lorsqu'il écrit dans un de ses premiers romans :

« A ces gens de l'Ouest, silencieux et rêveurs, battus des vents, qui passent la plus grande partie de leurs jours et de leurs nuits dans les champs, il semble que la nature ait des humeurs en un sens autre que littéraire, une préférence pour certains actes, à certaines heures, sans aucune loi apparente ou aucune raison qui les justifie. L'homme, vis-à-vis d'elle, est toujours comme le favori d'un prodigue, ou le dépendant d'un avare. Dans ses moments d'inimitié, on dirait qu'elle prend un plaisir félin à ses ruses, goûtant d'avance la joie de dévorer sa victime » [13]).

Le milieu dans lequel grandit Hardy n'explique pas entièrement son goût pour les émotions brûlantes, tendres ou cruelles. Mais cette tendance si frappante de sa sensibilité esthétique ne pouvait qu'être encouragée et développée par l'absence des contacts et des sollicitations de tout ordre qu'impliquent les rapports sociaux et l'existence moderne; l'isolement l'invitait à se replier sur lui-même, à s'abandonner à ses émotions, et à poursuivre sans contrainte une activité toute imaginative. Ses romans sont construits de façon à amener tous les sentiments mis en jeu à leur paroxysme. Il ne frappe point ses victimes; il les accable; on dirait que sa pitié et son indignation sont avides de se répandre. D'aussi violentes passions quand elles occupent exclusivement l'âme, l'ébranlent, l'épuisent, la laissent brisée, vide, ouverte à toutes les craintes et à toutes les douleurs; et par là, il était prédestiné au pessimisme.

---

[11]) *The Return of the Native*, Book I, 3; Book VI, 1. *Tess of the d'Urbervilles*, Phase IV, 27; Phase VII, 58. *The Well-Beloved*, Book I, chap. 2.

[12]) *The Wessex Poems*, vers de jeunesse, réunis en vol. en 1898; voir notamment la petite pièce intitulée « Hap » (Hasard).

[13]) *A Pair of Blue Eyes*, chap. 22.

Son enfance contemplative et retirée semble avoir encouragé un autre trait de son tempérament, qui se rattache d'assez près au précédent; et c'est l'individualisme foncier que trahissent la plupart de ses sentiments et de ses vues; ses vers, sa philosophie, son lyrisme en sont l'expression directe. Sans doute, c'est aussi un génie dramatique que le sien; il a créé nombre de caractères qui s'imposent au souvenir; mais, sur ce point du moins, il s'est reproduit et multiplié en eux plutôt qu'oublié. Tous ses héros, ou presque, se prennent pour la mesure du monde, et sont étroitement esclaves de leurs joies et de leurs peines. L'obsession de soi les laisse sans défense contre l'infortune; elle suggère l'impression de la persécution, l'angoisse métaphysique, et livre l'imagination aux plus sombres hantises. Cette disposition intérieure est essentiellement romantique, et on la trouve à la source même du pessimisme de Hardy. A cet égard, sa révolte contre le monde est indépendante des idées contemporaines; c'est l'éternelle protestation du cœur contre les forces adverses de la nature et de la société. La traduction philosophique d'un tel état d'esprit est le subjectivisme; il semble y avoir été conduit par ses réflexions et ses lectures; car on en trouve diverses expressions dans ses derniers romans.

L'instruction qu'il reçut fut d'abord surtout littéraire, et dut confirmer son penchant natif pour la rêverie. Une mère intelligente et attentive lui mit entre les mains de bonne heure la traduction de Virgile par Dryden, qu'elle aimait beaucoup, lui fit apprendre le latin, à partir de douze ans, et donner des leçons de français à quinze. A Dorchester, où il fut élève architecte entre 1856 et 1860, il étudia, avec un ami qui avait fréquenté l'Université, les tragiques grecs, qui restèrent une de ses sources d'inspiration favorites [14]), et en outre les grands écrivains anglais. La nécessité de parcourir la région pour prendre des croquis ou dresser les plans qui lui étaient demandés élargit et compléta la connaissance qu'il en avait. Sa préparation professionnelle l'appela ensuite à Londres; il y obtint en 1863 la médaille de l'Institut des architectes britanniques et le prix Sir W. Tate pour le dessin architectural; et il y résida presque continuellement pendant les dix années suivantes, avant de retourner à son pays d'origine pour s'y fixer définitivement et s'y marier en 1874, lorsque le succès de son quatrième roman, *Loin de la foule qui affole,* l'eut

---

[14]) Voir *The Return of the Native,* Book III, 1. *The Woodlanders,* 1. *Tess of the d'Urbervilles,* Phase VII, 59.

décidé à se consacrer à la littérature. Il avait continué les lectures entreprises à Dorchester; et on le trouve aussi inscrit pour un cours de français à « King's College » en 1865.

Mais en même temps, depuis qu'il avait quitté son hameau, il avait pris contact avec la pensée scientifique et philosophique. L'un de ses amis, à Dorchester, est journaliste, collaborateur de la « *Saturday* » et de la « *Quarterly Review* »; plusieurs se préparent aux fonctions de pasteur; Hardy discute avec eux les Testaments dans le texte original. Il est impossible qu'il n'ait point participé à l'émotion que souleva la publication des « *Essais et compte-rendus* » en 1860. A Londres, il se trouva au centre du mouvement intellectuel, au moment le plus chaud de la lutte entre les hommes d'église et les hommes de science. Il affermit, approfondit ses connaissances théologiques, et, en une douloureuse crise de conscience, se détacha de croyances religieuses qui lui avaient été douces. La rareté des moyens d'information, en ce qui concerne un écrivain encore vivant, ne permet point d'entrer dans le détail de ses lectures. Mais ses romans montrent amplement qu'il sentit le prestige de la culture, qu'il s'informa des découvertes et des théories de son temps, et que ni leur sens, ni leur importance ne lui échappèrent.

Plusieurs de ses personnages ont la préoccupation, la soif du savoir [15]). Knight, l'un des deux héros de « *Une paire d'yeux bleus* » est un esprit fort, un écrivain célèbre, ancien étudiant d'Oxford, collaborateur d'une revue avancée, « *Le Présent* », pour laquelle il écrit des articles de sociologie et de morale; dans son cabinet de travail, on voit des aquariums, avec toute une flore sous-marine, auprès de grands in-folios ouverts à terre et sur les meubles, et de moulages, statuettes et médailles de toutes sortes (chap. 13). Il captive l'attention d'une jeune beauté en lui parlant astronomie, un soir, aux étoiles (chap. 19); il note les fossiles d'une falaise, médite sur la succession des époques géologiques, les espèces détruites, et le caractère éphémère de l'apparition de l'homme sur le globe terrestre (chap. 22). Dans *Un couple sur une tour,* le jeune Saint-Cleeve veut être astronome; par de longues causeries avec lui sur ses travaux, en les encourageant, en lui offrant le grand télescope qui lui manque, l'héroïne gagne sa sympathie et sa reconnaissance; si plus tard il la quitte, c'est pour aller observer les astres de l'hémisphère austral.

---

[15]) Clym Yeobright dans *The Return of the Native.* Paula dans *A Laodicean.* Jude Fawley dans *Jude the Obscure*

Selon l'expression de l'auteur, le but du roman est de montrer les émotions de deux êtres sur l'arrière-fond prodigieux de l'univers stellaire, et de suggérer au lecteur que, de ces deux grandeurs en opposition, celle qui paraît infiniment petite pourrait être pour eux, en tant qu'hommes, la plus grande (préface).

Dans les *Forestiers,* c'est un médecin, un physiologiste que Hardy met en scène. A la grande stupeur, au scandale des villageois, Fitzpiers étudie au microscope les tissus nerveux (chap. 18) et achète même à une vieille paysanne son cerveau à l'avance, pour le disséquer (chap. 6). Sa bibliothèque est remplie d'ouvrages suspects; à côté de romans libertins français et de livres de magie, on y voit les écrits des philosophes et des théologiens allemands (chap. 17); il cite Schleiermacher (chap. 19). Ailleurs une héroïne de Hardy invoque la morale utilitaire et J. Stuart Mill, pour défendre ses calculs et ses ruses[16]). Sa « *Laodicéenne* » est le produit de la culture la plus moderne; elle lit trois ou quatre langues, est versée dans les sciences, éprise d'un idéal de vie néo-hellénique; son boudoir regorge de livres, brochures et revues; en religion, c'est une indifférente et une sceptique; elle discute les Ecritures, conteste les rites baptistes, et se dérobe aux pratiques qu'on voudrait lui imposer. Les idées de Huxley sur la foi sont mentionnées dans *Tess d'Urberville* (phase VI, chap. 46). Dans *Jude le déshérité,* Fawley est membre d'un club ouvrier qui compte des « positivistes » sinon des « agnostiques », encore inconnus à cette époque, dit l'auteur (part. V, 6); Sue Bridehead est éminemment un exemple de l'intellectualisme féminin; elle a participé à la culture universitaire, et partagé la vie d'un étudiant athée, qui l'a initiée à la critique du dogme; dans ses discussions avec son mari, elle cite Humboldt et J. S. Mill (part IV, 3), pour justifier son affranchissement; sa tragédie est celle du conflit entre l'émancipation de la femme, et le rôle que lui ont assigné la nature et la tradition. Il n'est pas jusqu'à l'attention prêtée par Hardy dans toutes ses œuvres aux souvenirs des cultes païens, aux coutumes paysannes, immémoriales, aux restes du passé, aux traces de l'occupation romaine, ou aux tumulus et pierres celtiques, qui ne puisse être rattachée à un aspect de l'activité scientifique contemporaine. Ce trait si marqué dans les romans du Wessex rappelle le développement incomparable que

[16]) *The Hand of Ethelberta,* chap. 36. Hardy qualifie les idées de J. Stuart Mill — qu'il cite — de « justes et éclairées ».

prirent après 1860 les recherches archéologiques et anthropologiques.

Les divers sujets d'étude ou de méditation qui ont ainsi tour à tour captivé l'esprit du grand romancier, ont été pour lui comme autant de sources où s'est élargie, approfondie et rafraîchie l'expression de son pessimisme. Il est nettement ennemi du savoir, tant littéraire que scientifique, et lui reproche d'accélérer et de répandre cette civilisation qui alourdit si cruellement à ses yeux le fardeau de la misère humaine. Mais il lui a payé son tribut, par la place qu'il lui a donnée dans son univers.

Sa conception du roman est dominée par la préoccupation des vérités et des méthodes que la science met en lumière. A l'occasion de consultations provoquées par une jeune revue sur les problèmes littéraires du moment, il a formulé ses principes; et l'on y reconnaît ceux du réalisme, bien qu'ils soient assouplis par un impérieux sentiment des nécessités et des fins propres de l'art.

Dans un premier article, « *Le profit que l'on peut retirer d'un roman* », discutant l'action de la littérature sur la morale, il laisse voir combien la notion scientifique et déterministe du monde est essentielle à sa pensée. « Les romans qui ont le plus de chance d'exercer une action morale », dit-il, « sont généralement ceux qui ont été écrits sans but édifiant. Le roman didactique est d'ordinaire trop dépourvu de vraisemblance pour rien enseigner, si ce n'est l'impossibilité d'altérer les vérités naturelles pour mettre en avant des opinions dogmatiques. Au contraire, les récits qui impriment dans l'esprit du lecteur la rigueur avec laquelle le caractère et le milieu déterminent la destinée de chacun — que cette destinée soit juste ou injuste, enviable ou cruelle — ont nécessairement un effet salutaire, sinon ce que l'on appelle un effet bienfaisant, sur un esprit sain » (*The Forum,* March 1888). Tel est bien l'objet qu'il semble se proposer dans toute son œuvre.

Un peu plus tard, il plaide la cause de la liberté dans l'étude des passions ou des idées. Il avait été appelé, avec deux autres écrivains, Mrs. Lynn Linton et W. Besant, par la *New Review,* à se prononcer sur la question de « *la franchise dans le roman anglais* » (janvier 1890). Un roman, pour être sincère, dit-il, doit exprimer honnêtement les opinions courantes sur la vie de l'époque; et la méthode la mieux adaptée à leur présentation sera « l'impassibilité du ton et le caractère tragique du développement ». Il note un retour de la faveur publique aux « grands thèmes dramatiques » — faisant

allusion sans doute au néo-romantisme qui commençait alors à se manifester. Mais pour lui l'écrivain, afin de traiter ces thèmes, doit avoir recours aux « vérités nouvelles, à tout ce que les siècles modernes ont ajouté à la somme des connaissances humaines; et ce désir d'employer une méthode d'exposition plus complète explique le succès du Naturalisme en France ». Il insiste ensuite sur la place que doivent avoir les passions dans l'art; il faut la proportionner à celle qu'elles occupent dans la réalité; et les rapports entre l'homme et la femme, centre de toutes les relations de l'existence, doivent être traités ouvertement. « La vie étant un fait physiologique », écrit-il, « un de ses éléments les plus importants doit nécessairement être les rapports des sexes ». Et il conclut que le romancier a le droit d'exprimer avec un entière franchise ses vues sur ces deux sujets, auxquels tout le monde pense, mais dont personne ne parle — la position de l'homme et de la femme dans l'univers, et les croyances religieuses admises par eux.

On sait que Hardy a revendiqué son indépendance vis-à-vis du Naturalisme français. Il fut réaliste, dit-il, avant qu'il y eût en Angleterre un mot étranger pour désigner cette attitude [17]); et il attribue à l'influence d'un écrivain anglais, G. Crabbe, son premier éveil à l'intérêt et à la valeur du vrai dans l'art [18]). Il n'est guère douteux d'ailleurs que certaines tendances aient été confirmées et accentuées chez lui par l'exemple de Zola et de ses disciples. Il a, dans l'article qu'on vient de résumer, marqué qu'il était lui-même sensible à quelque concordance entre ses vues et les leurs; le point de rencontre qu'il admet entre elles est justement l'utilisation par le roman du savoir humain dans sa totalité, et jusque dans ses plus récents enrichissements.

Dans sa troisième étude : *Science et roman,* il trace les limites de son réalisme; il en expose le caractère relatif et le fondement. C'était à l'occasion d'un débat, provoqué par la *New Review* (avril 1891) sur la possibilité d'enseigner scientifiquement l'art du roman, auquel prirent part aussi P. Bourget et W. Besant. Hardy se montre très sensible aux difficultés de l'entreprise : « l'art est la science » — dit-il — « mais la science plus je ne sais quoi; et ce je ne sais quoi, qui ne peut s'enseigner, est l'essentiel ». Le réalisme est un « mot malheureux et ambigu, qu'on a compris à tort comme imitation

[17]) Cité p. 73.

[18]) Voir l'article de Clement Shorter sur Hardy, dans *The Sphere,* Oct. 24, 1903. Cité en note par Hedgcock, o. c., chap. 6.

servile, licence grossière ou brutalité ». Ce fut un mouvement utile cependant, et qui souleva un enthousiasme admirable. Mais la capacité d'observation rapide et exacte ne suffit pas à faire un artiste; il y faut encore de l'intuition; il faut savoir entendre « l'harmonie silencieuse et triste des sentiments humains ». Toutes les écoles sont vaines; « on naît romancier, on ne le devient pas ».

Avec une lucidité parfaite, il définit encore une fois le rôle utile, nécessaire des exigences nouvelles : « étant donné nos connaissances plus étendues de l'univers et de ses forces » — écrit-il — « comme de la position de l'homme en ce monde, l'art du romancier doit, pour garder sa valeur esthétique et convaincante, s'ajuster au nouvel alignement... Seule, l'illusion de la vérité peut plaire. Or, lorsque les vieilles illusions commencent à être percées à jour, elles doivent faire place à une magie plus naturelle. Le pouvoir de créer (dans l'ancien sens complet de fabriquer une chose ou une situation avec rien) cesse apparemment de satisfaire une société qui ne croit plus à l'anormal...; la fantaisie créatrice doit, en conséquence, céder de plus en plus sa place au réalisme, c'est-à-dire à un produit artificiel basé sur une observation aiguë ».

Cette « observation aiguë », T. Hardy l'a appliquée d'abord à la nature — on a noté l'acuité de ses sens, l'abondance, la souplesse, la précision de ses moyens d'expression. Sa perception des choses est comme rafraîchie par les notions nouvelles; par la vision des perspectives que rappellent la terre, son état actuel et sa structure, ou les vestiges qu'y a laissés une humanité disparue; par le sens de la vie qui palpite, une, mouvante, débordante, dans les plantes comme chez les bêtes et jusqu'à l'homme. Il a dépeint la campagne sans en éliminer ce qui blesse nos délicatesses, sans la corriger, sans l'affadir; il ne s'est point attaché à la beauté facile, aimable, riante; les scènes les plus saisissantes qu'il ait écrites restent associées à la sombre grandeur d'Egdon [19]), aux sous-bois humides, à la forêt torturée des Hintocks [20]); aux étendues désolées de Flintcomb Ash, ou à l'aube solennelle sur la plaine immense de Stonehenge [21]).

On sait aussi avec quelle attention, quelle connaissance intime des mœurs et des coutumes, il a reproduit l'existence des paysans dans le Wessex; caractérisé leurs occupations, leurs travaux divers

---

[19]) *The Return of the Native.*
[20]) *The Woodlanders.*
[21]) *Tess of the d'Urbervilles.*

selon les saisons, et dépeint les métiers que l'on retrouvait dans cette région il y a un demi-siècle. Bien que son hostilité contre la civilisation l'ait porté à voir la vie paysanne sous un jour relativement favorable [22]), au lieu que la foi de G. Eliot dans le progrès lui a rendu parfois la misère des campagnes particulièrement apparente [23]), les scènes rurales qu'on trouve chez ces deux écrivains ont été souvent rapprochées [24]); et les ressemblances qu'on a notées entre eux prouvent la sincérité, la largeur de leur observation, qu'aucune idée préconçue n'a pu rétrécir ou fausser. Une différence fondamentale cependant les sépare, qui s'accentue à mesure que se développe le génie de Hardy; pour G. Eliot, fermiers, villageois, artisans sont « des âmes humaines à traiter avec respect et bonté »; pour lui ils restent avant tout une « matière artistique » [25]). Ses scènes paysannes, toujours saisissantes de couleur et d'accent, se présentent diversement au cours de son œuvre. Elles ont une fraîcheur savoureuse, une tendresse tout juste teintée de mélancolie dans « *Sous la verte feuillée* »; une grandeur philosophique ou épique, une gaieté primitive, quasi homérique dans « *Loin des foules affolantes* ». Dans « *Le retour au pays natal* » et « *Un couple sur une tour* », leur simplicité patriarcale ou leur comique

---

[22]) Dans un article sur le *Paysan du Dorsetshire,* publié par le *Longman's Mag.* July 1883, il écrit : « pour les habitants de la ville, le type conventionnel du paysan est un être dégradé, de mœurs et d'aspect rudes, d'intelligence lente et d'un mouvement de tortue. Son langage est une corruption si confuse de la langue ordinaire que peu de gens trouvent qu'il vaille la peine de chercher quelles sont les idées — s'il y en a — sur la vie, la nature et la société qu'expriment ces syllabes articulées. Hodge penche la tête et prend un air penaud quand on lui parle... la misère et la fièvre se cachent dans sa cabane, tandis que — pour paraphraser les termes d'un écrivain récent à propos de la classe rurale ouvrière — son avenir ne renferme que l'assistance publique ou la mort. Hodge ose à peine réfléchir. Il a rarement des pensées joyeuses; il n'a que peu d'espoir de repos. Sa vie est une pente qui descend vers des ténèbres que nulle espérance n'éclaire. » Hardy proteste contre cette exagération — de pareilles conditions d'existence sont impossibles; nul être ne peut vivre sans un peu de joie, dit-il; et il ajoute même : « c'est parmi les paysans que le bonheur trouvera son dernier asile sur la terre, parce que c'est parmi eux que l'intelligence des conditions réelles de l'existence pénétrera en dernier lieu »; cité par Hedgcock, o. c., chap. 6.

[23]) Voir chap. II, p. 109 et note 63.

[24]) F. A. Hedgcock, o. c., chap. 6.

[25]) Id., id.

burlesque, forment un contraste accusé et voulu avec le développement dramatique du sujet principal. Dans les « *Forestiers* » et « *Tess* », ce dernier élément de joie dans les choses telles qu'elles sont tend à disparaître; l'oppression de l'isolement, de l'ignorance; les dégradations du vice et de la misère, le détruisent; le ton général, de plus en plus, est uniformément grave ou douloureux.

Plus peut-être que par les paysanneries qu'elle contient, l'œuvre de Hardy appartient au réalisme contemporain par la conception physiologique de l'existence qui s'y trahit à chaque page. On peut dire que l'aspect physique, la carrure, l'allure, les gestes et les accents familiers de ses personnages occupent l'esprit tout autant ou plus que leur caractère; ce sont des corps, des êtres de chair, de sang, de nerfs plus encore que ce ne sont des âmes. Il préfère les prendre dans les basses classes parce que, dit-il, les gens du peuple sont plus instinctifs que les autres, et traduisent plus directement en gestes et en actes les passions et les sentiments communs à toute l'humanité [26]).

On verra la place qu'il a donnée à l'amour sexuel; comment le rôle de la femme, pour lui, y est entièrement subordonné; comment tous ses personnages principaux connaissent les violences ou les langueurs de la passion. On verra comment il s'est attaché à décrire un tempérament de femme amoureuse et dévote, et a noté avec précision le progrès de ses rapports avec l'adolescent dont elle s'est éprise; elle est mariée, d'ailleurs, et se sent coupable, mais ne peut résister au penchant qui l'entraîne; et cette Phèdre moderne, pour être parfois très pathétique, ne s'en trouve pas moins compromise dans toutes sortes de situations équivoques, racontées avec une complaisance assez indélicate [27]). « *Jude le déshérité* », malgré sa date tardive, fut pour la critique anglaise un grand scandale. Le héros y est partagé entre les inclinations de la chair et les aspirations de l'esprit; il cède aux provocations grossières d'une ancienne servante de cabaret, fille d'un marchand de cochons; et son union avec elle est la honte et le malheur de sa vie; car après l'avoir quitté pour courir l'aventure, elle revient à lui, le reprend par ses plus bas instincts, pour l'abandonner, mourant, appelée par d'autres galanteries.

A cette étude brutale et courageuse de l'amour physique, Hardy en a associé une autre, qui lui donne un droit indiscutable au titre de réaliste psychologue, sans d'ailleurs pour cela qu'il ait changé de

---

[26]) *The Profitable Reading of Fiction* (*The Forum*, March, 1888).
[27]) *Two on a Tower*, 1882.

point de vue. En Jude, et surtout en Sue Bridehead, il a voulu montrer comment nos instincts nous dominent, alors que nous nous croyons le plus spiritualisés; comment la société, l'éducation, la culture moderne, en affinant et exaltant, ou en réprimant les aspirations élémentaires de l'âme humaine, aboutissent à les fausser et à les pervertir.

L'inspiration de Hardy reste dominée par de véhémentes émotions et par une métaphysique pessimiste : toute son œuvre l'atteste. Mais sa connaissance de la nature, son respect pour les faits primordiaux de la vie, tels que l'observation et la science moderne les révèlent, lui ont fourni la base large et stable sur laquelle il a pu édifier, sans les voir chanceler, les constructions sombrement vertigineuses d'une imagination puissante et hallucinée.

2

Les premiers romans

Les sujets de Thomas Hardy lui apparaissent d'ordinaire comme des thèmes dramatiques. S'il écrit qu'un roman sérieux doit être « l'occasion d'un agrandissement de l'esprit, tiré des éléments essentiels au roman lui-même et des réflexions qu'il suscite »[28]), il déclare ailleurs n'avoir jamais visé à l'exposition systématique d'aucune thèse. « Comme les productions antérieures de cette plume » lit-on dans la préface de son dernier roman, *Jude le déshérité,* « ce livre est simplement une tentative pour donner forme et substance à une série d'apparences ou d'impressions personnelles, la question de leur accord ou de leur incompatibilité, de leur permanence ou de leur stabilité étant regardée comme tout à fait secondaire ». Le village de « Little Hintock » devient le lieu des événements relatés dans les *Forestiers* parce que, dit l'auteur, « c'était un de ces endroits reculés, séparés du monde, où l'on rencontre plus souvent la méditation que l'action, et la rêverie que la méditation; où la raison, procédant sur d'étroites prémisses, aboutit à des conclusions

---

[28]) *Candour in English Fiction, New Review*, Jan. 1890.

imaginatives prodigieuses; et où, de temps à autre, des tragédies d'une grandeur et d'une unité vraiment dignes de Sophocle se déploient dans la réalité, à cause des passions concentrées et de l'interdépendance rigoureuse des vies qui s'y rencontrent (chap. I).

Mais c'est une pensée éminemment philosophique que la sienne; et ses écrits, pour être d'abord de puissantes évocations, des appels véhéments aux sens et aux émotions, n'en renferment pas moins des vues générales sur l'homme et sur l'univers. Dans ses tout premiers romans, on trouve déjà les tendances qui leur donneront naissance.

Remèdes désespérés (*Desperate Remedies,* 1871) est un sombre récit de terreur à la Wilkie Collins; *Sous la verte feuillée* (*Under the Greenwood Tree,* 1872), qui attira sur Hardy l'attention de Leslie Stephen, est une idylle champêtre pleine de saveur et de poésie; dans *Une paire d'yeux bleus* (*A Pair of Blue Eyes,* 1873) il s'essaya à construire un roman psychologique, sans renoncer d'ailleurs aux mystères de l'intrigue. « *Loin des foules affolantes* » (*Far from the Madding Crowd,* 1874) qui lui apporta la célébrité, est une sorte de mélodrame rural, aux défauts et aux qualités épiques. Chacun de ces livres représente une tentative d'un ordre différent. Ils ont cependant plusieurs éléments communs.

Par l'agencement de l'action, par la plupart des caractères, par leur dénouement, ils restent très conventionnels; trois d'entre eux montrent le vice puni et la vertu récompensée selon les traditions romanesques les mieux établies; et le malheur de l'héroïne dans *Une paire d'yeux bleus* est d'un ton auquel le romantisme avait habitué les esprits et les cœurs. Les idées personnelles de Hardy n'y percent qu'en de brèves remarques, indépendantes du récit; mais certains des traits qu'on y rencontre permettent de prévoir les œuvres de la maturité et de les mieux comprendre.

Le rôle prêté aux personnages féminins doit être relevé; non que Hardy manifeste sur ce point de l'originalité, tout au contraire; mais il met à accepter la conception traditionnelle, à la maintenir, à l'accentuer, une insistance significative, qui réagit sur sa notion de l'amour, des rapports entre les sexes, et forme l'un des aspects par lesquels son pessimisme s'harmonise avec la philosophie de Schopenhauer. Esclave des instincts et des sentiments — c'est ainsi que la compagne de l'homme se présente dès l'abord dans son œuvre, même lorsqu'il la dit pure et sage. Il écrit dans *Remèdes désespérés,* « comme cela se trouve toujours chez des femmes, quand un homme qui leur plaît cause sensation parmi elles,

les différences qui distinguaient individuellement celles-ci s'évanouirent, ne laissant en elles que leurs qualités communes, en tant qu'atomes d'un sexe... » (chap. 8) ; et dans *Tess d'Urberville,* qui date de vingt ans après, on lit encore, de plusieurs jeunes filles éprises du héros : « les différences qui les distinguaient en tant qu'individus étaient supprimées par leur passion, et chacune d'elles n'était plus que parcelle de l'organisme unique qu'on appelle sexe » (phase III, 23). Les vertus qu'on reconnaît d'ordinaire aux femmes, d'ailleurs, ne sont qu'une forme de cet instinct : « Peut-être ce qui compense moralement toutes leurs mesquines habiletés », dit encore Hardy dans *Remèdes désespérés,* « c'est leur extrême absurdité en certaines circonstances ; c'est-à-dire cette capacité qui leur est dévolue — généralement tout-à-fait refusée à l'homme — non seulement de baiser la main qui les frappe, mais d'y trouver leur bonheur, par une obéissance littérale à la doctrine d'immolation contenue dans le Sermon sur la Montagne » (chap. 12).

Toutes, ou presque, elles sont dominées par les vanités les plus frivoles, et se servent souvent de la ruse comme de leur arme naturelle, pour vaincre et triompher. La Fancy Day de *Sous la verte feuillée* est un petit être charmant, mais fragile, vaniteux, incertain ; elle est coquette avec tous ses prétendants ; oublie ses serments, y revient ; lorsque l'honnête Dick lui dit ingénûment : « Nous n'aurons pas de secrets l'un pour l'autre, chérie, n'est-ce pas ? » — elle répond, confirmant sa confiance par une équivoque : « oh non ! — à partir d'aujourd'hui » ; et l'on est fondé à se demander si le passé est un bien sûr garant de l'avenir.

L'Elfride de *Une paire d'yeux bleus* est cultivée et ambitieuse ; elle écrit les sermons de son père, tente de publier un roman, et s'exprime, nous dit-on, comme « un auteur d'épigrammes français » ; mais elle-même reconnaît ainsi ce que ses habitudes mentales ont de féminin : « Je crois saisir la différence entre les hommes et les femmes d'une façon générale ; il me suffit d'édifier mon bonheur sur toute base accidentelle qui se peut rencontrer ; il vous faut construire un univers en conformité avec le vôtre » (chap. 7) — et c'est une déclaration que Hardy répétera presque textuellement dans « *Le retour au pays natal* » (Book III, 5). L'intelligence dont elle s'enorgueillit est faussée par un vice secret et ne la préserve pas des vanités les plus puériles ; l'offre d'une paire de boucles d'oreilles est pour elle une tentation irrésistible ; le don d'un bracelet ramène

des roses à ses joues alors qu'elle est plongée dans le plus profond désespoir d'amour; elle est insatiable de compliments, use pour en obtenir de coquettes provocations, et se montre aussi incapable d'accepter de bonne grâce une défaite aux échecs que les critiques de son fiancé sur son roman.

Elle a de l'esprit, mais pas de jugement; elle joue son avenir sur la direction que prend son cheval laissé à lui-même, hésite, varie, change d'opinion et d'amour sans trouver le courage de le déclarer, et passe son temps à ruser avec les hommes, tout en s'abandonnant aux circonstances. Elle manifeste le besoin qu'elle a d'être guidée et dominée par ses caprices et ses exigences à l'égard de l'amoureux modeste d'une part, et sa servilité pathétique devant le fiancé autoritaire de l'autre. « Aussitôt que l'homme cesse de commander », déclare Hardy, « la persécution commence chez la femme » (chap. 26). Or, il ne lui en veut nullement de ses inconséquences et de sa dissimulation — « le charme des femmes n'est-il pas en grande partie dû à leur subtilité en matière d'amour? » (chap. 27). Seulement leur destinée est dans la soumission et l'obscurité. — « Quelle est la meilleure nouvelle qu'on puisse donner d'une femme? » — demande Elfride à Knight; et il répond: « qu'elle cesse d'écrire, se marie, et ne fera plus parler d'elle » (chap. 17).

La Bathsheba de « *Loin des foules affolantes* » est d'une espèce différente; cette belle et riche fermière du siècle dernier, fière de son indépendance, pleine de décision et d'entreprise, ne rêve point mariage, au contraire. Parmi les déesses de l'antiquité, c'est à Diane qu'elle adresserait son culte; elle a en partage la fermeté d'esprit, la franchise et le courage; et l'auteur reconnaît sa supériorité en déclarant qu'elle serait digne d'être mère de héros. Mais par toute sa vie, elle confirme éloquemment qu'en amour, l'individualité féminine disparaît. Tout comme une Fancy Day, une Elfride, elle est vaine et inconséquente; et elle n'est pas étrangère à la coquetterie. Piquée par l'indifférence d'un beau ténébreux, elle provoque en lui une passion qui le conduit à la folie et à la ruine; l'humble et fidèle attachement du berger Oak la trouve insensible; et elle se laisse prendre aux attraits d'un beau sergent de passage, qui l'abandonne après l'avoir épousée. Malgré toute sa décision, elle est incapable de diriger ses affaires elle-même, et se ruinerait si Oak que, veuve, elle finit par épouser, n'y mettait bon ordre.

La femme est donc nettement une inférieure; et c'est en vain qu'on a voulu la situer dans un plan différent de l'homme, où elle

serait souveraine; Bathsheba en donne encore une fois la preuve. « En dépit d'une mode qui s'est répandue dans tous les milieux de nos jours » — écrit Hardy dans *Remèdes désespérés* — « l'habitude de dire bien haut que la femme n'est pas un homme imparfaitement développé, mais qu'elle en est différente, le fait reste qu'après tout, elle participe à l'humanité, et que dans beaucoup de sentiments essentiels, la différence de sexe n'est qu'une différence de degré » (chap. 10). L'attitude de Sir Willoughby Pattern à l'égard de sa fiancée, si finement et âprement critiquée par Meredith [29]), est ici présentée comme parfaitement naturelle. C'est à bon droit que Springrove cherche chez celle qu'il veut associer à sa vie avant tout un reflet de lui-même [30]). Le naïf et tendre Stephen, et, plus encore, le philosophe et dogmatique Knight, mettent dans leur amour un sentiment de possession intransigeant et inquisitorial [31]), ils veulent une femme que n'ait déflorée aucune admiration, aucune attention masculine; Elfride morte, chacun réclame le droit de l'appeler sienne avec une rage indécente et brutale.

Cette notion de la femme et de l'amour est fondée sur une conception physiologique de la vie que Hardy a exprimée ouvertement, et que le réalisme particulier à l'époque devait mettre de plus en plus en honneur, on l'a vu [32]). Au cœur des émotions humaines, elle place un germe d'instabilité, de violence et d'amertume en les associant indissolublement à de troubles instincts, à des passions aveugles.

Le rôle de l'imprévu dans ces premiers récits est aussi très notoire; les personnages sont conduits à leur fortune ou à leur perte par des faits insignifiants, des coïncidences ou des rencontres fortuites. Ces surprises, ces détours du sort sont d'ailleurs dans la tradition du roman terrifiant à la Wilkie Collins, dont *Remèdes désespérés* est un exemple frappant, et que rappellent par quelques éléments la plupart des œuvres de Hardy. Ce trait ne mériterait pas d'être relevé, s'il n'était tout autre chose qu'imitation passive — s'il ne devait plus tard être incorporé à toute une philosophie de la vie. On la dirait déjà prête à se dégager dans *Une paire d'yeux bleus*. La psychologie des personnages en effet y est assez poussée pour expliquer leur destinée; et une G. Eliot n'eût pas employé d'autres res-

---

[29]) Dans *The Egoist*.
[30]) *Desperate Remedies*, chap. 10.
[31]) *A Pair of Blue Eyes*, chap. 8, 20, 34.
[32]) Chap. I, sections 7 et 8.

sorts. Si Hardy y a superposé une intrigue compliquée, faite d'événements inattendus et sensationnels, il semble que ce soit pour justifier l'opinion de Knight, lorsqu'il dit, à propos d'Elfride : « les circonstances comme toujours avaient réduit à néant ses intentions — être fragile qu'elle était, prédisposée à être renversée à chaque instant par la force brutale de l'accident » (chap. 40).

Le caractère souvent tragique ou horrible des images évoquées appartient également à l'esthétique spéciale de Wilkie Collins. Sans s'arrêter au crime de Manston, lorsqu'il assassine sa femme, la coupe en morceaux, et l'enterre nuitamment dans un bois; au rêve de Cytherea quand elle croit être flagellée avec des ossements[33]); au décor funèbre dans lequel se déroulent les amours d'Elfride; à la mort de la veuve Jetway, ensevelie dans l'écroulement de sa maison[34]); à la demi-folie héréditaire qui conduit Baldwood au meurtre[35]) — on peut cependant noter l'atmosphère de crainte superstitieuse qui se dégage des faits et de l'attitude des personnages. Ils sont avertis des malheurs qui les menacent, eux ou les leurs, par des pressentiments : des bruits étranges éloignent les simples de la maison de Manston avant qu'il y ait commis son meurtre; Miss Aldclyffe apparaît à Cytherea au moment précis de sa mort; Springrove a une véritable révélation du crime commis par son rival; et tout cela est présenté comme si naturel que Hardy ne marque de surprise qu'une seule fois — lorsque Owen n'est point prévenu mystérieusement des graves événements qui vont bouleverser la vie de sa sœur: « il peut sembler étranger » — dit-il — « même à des esprits dégagés de toute obscure croyance aux présages ou à la seconde vue, que Owen n'ait pas eu un instant la pensée que la personne intéressée pût être lui-même, ou quelqu'un qui le touchât de près » (*Remèdes désespérés* chap. 13).

De même, dans « *Une paire d'yeux bleus* », les événements ont un écho troublant. La tombe du premier prétendant d'Elfride est le lieu de ses nouvelles amours; les funérailles de Lady Luxellian présagent les siennes propres, seconde châtelaine du nom. Certains moments de la vie semblent aux personnages tout chargés d'un sens caché; et l'événement justifie leur impression. Dans « *Loin des foules affolantes* », les forces de la Nature interviennent comme des

---

[33]) *Desp. Rem.*
[34]) *A Pair of Blue Eyes.*
[35]) *Far from the Madding Crowd.*

puissances quasi conscientes et activement employées à forger le sort des hommes; un incendie permet à Oak de rendre service à Bathsheba, et de devenir son berger; l'orage, plus tard, les rapproche, et conspire contre Troy; la neige étouffe d'un immense linceul le tremblant espoir de Fanny Robin, la pathétique sacrifiée. Tous ces signes sont reconnus, épiés par les personnages. On dirait que l'univers est animé de forces occultes; ou qu'un avenir préformé hante l'imagination des hommes.

L'idée du destin, telle qu'elle s'y manifeste, ne distinguerait pas plus les premiers livres de Hardy du roman sensationnel en vogue que le rôle de l'imprévu, ou le tour tragique de l'intrigue, si l'on ne sentait, à l'accord des moyens employés, et à la grandeur de certains effets, une personnalité de premier ordre, capable d'approfondir et de vivifier, de fondre en une synthèse personnelle, tous les éléments qu'elle met en œuvre. Les tableaux de nature sont dès le début d'une puissante beauté — d'une beauté qui n'est point seulement descriptive ou plastique, mais qui s'adresse à l'âme entière, en y éveillant de subtiles et fortes émotions et en suggérant la méditation. Il suffit de rappeler, dans « *Remèdes désespérés* », l'incendie qui détruit la fortune de Springrove, et le grand gel qui, le jour fixé pour les noces de Cytherea, revêt de blanc les champs, les bois et les routes. « *Sous la verte feuillée* » est tout entier construit sur une pénétrante connaissance de la vie champêtre. On y trouve pleinement ce sens et ce goût de l'existence rurale qui restera l'aspect le plus sain, et l'un des plus prenants, des « romans du Wessex ». L'intrigue est peu de chose — d'une part les vicissitudes des musiciens de Mellstock, menacés d'être remplacés dans leur vieille église, selon la mode récente, par un harmonium; et de l'autre les amours du violoniste de la bande, Dick, pour la jeune et jolie institutrice qui doit les supplanter en tenant le nouvel instrument. Déclaration, coquetteries, rivalités et tentation, accord des cœurs, cette histoire éternelle, ici légère et fraîche, est associée aux travaux ménagers ou rustiques, scandée par le rythme des saisons; la nature frémit en chaque arbre, dans la voix que lui donne le vent, dans la silhouette qu'il dessine sur le ciel d'hiver, dans son aspect changeant selon les mois, le temps, la lumière. Les mœurs villageoises sont l'occasion de peintures vigoureuses dans le style hollandais, ainsi que le veut le sous-titre — « tableau rustique, de l'école hollandaise ». Ces braves gens sans ambition ni révolte sont heureux dans leur humble aisance, dans leur simplicité patriarcale, dans leurs rapports de bon voisinage. Hardy

n'a-t-il pas écrit que la campagne est le dernier asile du bonheur, parce que c'est là que l'intelligence des conditions réelles de l'existence pénètre le plus tardivement?[38]).

L'action de « *Une paire d'yeux bleus* » se déroule aussi sur un fond de paysages largement et puisamment colorés. Dans « *Loin des foules affolantes* » la Nature est beaucoup plus qu'un décor; elle fait partie du sujet même, et donne au livre le meilleur de sa substance. Les caractères y sont très simplifiés, et les passions grossies comme presque toujours dans les romans de Hardy jusqu'à « *Tess d'Urberville* »; l'abnégation d'un Oak, aimant et servant Bathsheba sans espoir, endurant son mépris, tolérant ses coquetteries envers des rivaux, la protégeant dans son mariage malheureux avec le beau sergent; ou l'engouement de Bathsheba pour ce matamore vulgaire, cet histrion grossier; le cynisme de celui-ci, l'amour sombre et forcené de Baldwood, les mettent si loin de la vérité moyenne qu'ils restent tout juste dans les limites du possible; leurs sentiments soudains, violents, obstinés sont une déformation de la réalité ordinaire. Mais le cadre dans lequel ils évoluent, leur activité, tout leur soutien matériel, y compris leur aspect physique, sont évoqués avec tant d'insistance et de force que malgré tout ils s'imposent, s'impriment dans l'esprit et emportent la conviction. A certains moments, ils ne paraissent plus extravagants ou conventionnels, mais seulement plus grands que nature — épiques. On n'oubliera plus Oak après l'avoir contemplé en sa vigile pastorale, parmi les étoiles, sur la colline déserte et rase d'où l'on perçoit le mouvement des astres, et croit sentir tourner la terre. La fréquence des citations bibliques appuie encore cette impression : « et il déposa ses ciseaux, et se retira dans sa placide dignité, comme Moïse, se détournant du Pharaon », lit-on, lorsque les reproches, les injustices de Bathsheba le contraignent à quitter la ferme (chap. 20).

Ces maîtres d'il y aura bientôt cent ans sont curieusement près de leurs gens — séparés d'eux par le prestige de leur autorité, mais mêlés aux mêmes soucis, aux mêmes occupations. Les péripéties du roman se déroulent du lavage des moutons à leur tonte ou à la foire; et du festin de la moisson au temps de l'essaimage. Tableaux précis et larges, où le cadre d'ensemble est toujours lumineusement décrit, où le détail savoureux ne manque jamais. L'éternité de

---

[38]) Voir p. 381, note 22.

ces frustes travaux leur donne une valeur presque rituelle, une beauté presque religieuse. Le château, l'église ont été l'objet de contestations et de luttes, menacés, transformés ou abattus — mais « la défense et le salut du corps par le pain quotidien sont encore un but d'effort, une religion, une aspiration », et la vaste grange avec ses fenêtres en ogives, ses arches de pierre rongée, sa charpente de châtaignier, « embrumée de toiles d'araignée », remplit toujours le même office; « le fait que quatre siècles n'avaient pas montré qu'elle fût construite sur une erreur, ou répondît à quelque dessein détestable, et qu'aucune réaction n'avait été suscitée pour l'abattre, donnait à ce monument gris et simple, création des esprits d'autrefois, un calme et une majesté qu'une réflexion trop avisée était portée à refuser aux édifices de l'ordre ecclésiastique et militaire » (chap. 22).

Il arrive que la Nature soit considérée comme nourricière et protectrice, et non comme une ennemie, ainsi qu'elle le sera toujours plus tard pour Hardy; elle se prête à l'observation et aux travaux des hommes; elle est, selon le titre que l'auteur lui avait donné une fois déjà dans *Remèdes désespérés*, « la Grande mère »[37]).

Même dans cet hymne à la poésie rude et salubre des champs, ce n'est là qu'une note brève, il est vrai. Le plus souvent, les forces élémentaires font écho, de leur voix amples et profondes, à un destin arbitraire ou tragique, quand elles n'en sont pas l'instrument. Il n'y en a pas peut-être de plus bel exemple que la description du brouillard d'automne dans lequel s'avance la carriole qui emporte le corps de Fanny Robin, la délaissée, à son dernier repos: « l'après-midi touchait à sa fin, et, regardant à droite vers la mer, comme il marchait à côté du cheval, Poorgrass vit d'étranges nuages et des traînées de brume passer sur les coteaux bas qui bornaient cette partie de l'horizon. Ils s'enflaient, grandissaient insensiblement, s'étendant mollement d'une vallée à l'autre, ou, auprès des iris desséchés, dans les marais et au bord des rivières. Puis, leurs formes humides et vaporeuses envahirent tout le ciel. C'était comme la croissance soudaine d'une moisissure de l'atmosphère, dont les germes se trouvaient dans la mer non loin de là; et quand cheval, homme et cadavre pénétrèrent dans le grand bois de Yalbury, ils étaient complètement enveloppés dans ces voiles, œuvre silencieuse d'une invisible main. C'était la pre-

[37]) *Far from the Madding Crowd*, chap. 22 et 36; et *Desperate Remedies*, chap. 13.

mière arrivée des brouillards d'automne, et le premier brouillard de la série.

L'air était comme un œil soudain frappé de cécité. Le chariot et son chargement ne roulaient plus sur la ligne qui sépare horizontalement la transparence de l'opacité. Ils étaient enfouis dans une masse élastique, d'une pâleur monotone et universelle. Pas un souffle dans l'air; pas une goutte d'eau sur les feuilles des hêtres, des bouleaux et des sapins qui composaient le bois des deux côtés de la route. Les arbres se dressaient immobiles, attentifs, comme s'ils attendaient ardemment que le vent se lève et les agite. Un silence poignant ensevelissait les choses...

Joseph Poorgrass se retourna et regarda son triste fardeau, presque caché sous les lauriers sauvages en fleur, puis l'insondable pénombre à travers ces grands arbres, à droite et à gauche, indistincts, sans ombres et semblables à des spectres, dans l'uniformité grise. Arrêtant son cheval, il écouta. Nul pas, nul roulement à l'entour; ce silence de mort avait été rompu seulement par quelque chose de lourd tombant d'un arbre à travers les branchages sur le cercueil de la pauvre Fanny avec un bruit sec. Le brouillard avait saturé les arbres, et c'était l'eau qui commençait à s'égoutter des feuilles imprégnées. L'écho creux qui résonna rappela au charretier péniblement la Grande Fossoyeuse... » (chap. 42).

3

« Le Retour au pays natal »: les moyens de suggestion

Après avoir écrit *Loin des foules affolantes,* Hardy se délassa en contant la vie et la fortune extraordinaire d'une brillante aventurière. Lui-même qualifie « *La main d'Ethelberta* » de récit frivole, composé comme un intermède, entre des productions d'un tour plus sérieux [38]).

Quatre ans plus tard, il reprit les divers thèmes esquissés dans ses premiers romans, en les modulant et les amplifiant de telle sorte

---

[38]) *The Hand of Ethelberta,* 1875 (préface).

que ceux même qui pouvaient rappeler les conventions ou les modes littéraires du temps résonnent avec un accent nouveau. Dans « *Le retour au pays natal* » (*The Return of the Native*, 1878) sa maîtrise et son originalité s'affirment d'une façon définitive.

On y voit encore les simples heureux; et le livre contient de joyeuses et fraîches scènes de mœurs villageoises. Il contient aussi le portrait d'une fille douce et sensée, soumise aux vieux usages, conciliante avec les humains, résignée envers les choses, qui traverse une sombre tragédie sans rien perdre de sa passive et tranquille confiance en la vie, et sans cesser de rayonner, là où elle se trouve, le calme ou le bonheur. Thomasin Yeobright reste attachée à l'homme auquel elle a donné ses affections, Wildeve, en dépit des humiliations qu'il lui inflige, et de la légèreté qu'il montre à son égard; elle l'épouse, par amour, et par respect pour l'honneur familial, compromis en elle; négligée par ce mari indigne, elle garde un front serein, et maintient le bon renom du foyer qu'elle a fondé; riche sans l'avoir cherché, elle garde sa simplicité, demeure en son pays d'origine; veuve, sans avoir connu le bonheur, elle se consacre à son enfant; et la tendresse fidèle de Diggory Venn, qui l'a aimée à travers toutes ses épreuves, vient enfin récompenser sa sagesse, en lui apportant les joies du cœur. En dépit des heures tristes, c'est là sans doute une harmonieuse destinée; mais elle suppose la patience, l'humilité, la docilité natives, qui, tout comme l'ignorance et la rusticité des paysans, préservent de l'ambition, des tentations ou de la révolte, en même temps que des hautes et brûlantes aspirations. Ceux et celles qui veulent développer toutes les puissances de l'être — aimer sans réserve, juger les hommes et les choses, agir librement — les âmes indépendantes, passionnées ou curieuses, les rebelles, paient chèrement leur émancipation.

Wildeve, le mari de Thomasin, a reçu de l'instruction; il porte le titre d'ingénieur. Son insuccès dans sa profession, il est vrai, l'a ramené à l'auberge paternelle, sur l'un des chemins qui longent la lande d'Egdon; et il doit se contenter d'y servir à boire aux voyageurs ou chemineaux, aux fermiers et bûcherons du voisinage. Mais il a gardé ses prétentions à l'intellectualité; il cultive ses sentiments, fait état des raffinements de son cœur; sa beauté naturelle, sa grâce, son esprit plaisent aux femmes; et en même temps qu'il captivait l'amour de la douce Thomasin, il a noué une liaison avec la belle Eustacia Vye. Indécis, mécontent, absorbé en lui-même, rêvant des plus hautes destinées, il joue de ces deux femmes, épouse Thomasin

par dépit, quand il se croit abandonné par Eustacia, revient tenter celle-ci quand il la voit mal satisfaite d'un ambitieux mariage : « avoir soif de la difficulté, mépriser ce qui s'offre, n'aimer que ce qui est hors de portée, dédaigner ce qu'on peut toucher de la main, telle était la nature de Wildeve. Et c'est la véritable marque d'un cœur romanesque... On eût pu l'appeler le Rousseau d'Egdon » (Book III, chap. 6). Si artificiels que soient ses sentiments, il finit par s'y prendre lui-même; lorsque Eustacia a consenti à accepter son aide pour quitter une contrée qu'elle a en horreur, il abandonne femme, enfant, foyer pour fuir avec elle; et, le rendez-vous manqué, dans la nuit sinistre, éperdu d'angoisse, sans mesurer son geste, il plonge pour la sauver dans les eaux qui les engloutiront tous deux.

Eustacia, plus clairement, plus résolument que lui, encore, est une révoltée. Pour expliquer son étrange caractère, et sa présence dans une des régions les plus sauvages et les plus reculées du Wessex, Hardy invoque l'hérédité, les accidents de naissance et les hasards de la vie. Fille d'un musicien de régiment corfiote, elle a du sang grec dans les veines; et elle tient de là, peut-être, sa beauté et son âme païennes. La mort de son père et de sa mère l'a laissée à la garde d'un aïeul, capitaine de navire, qui, l'heure de la retraite venue, achève ses jours dans une maisonnette isolée sur la lande d'Egdon, faute d'un meilleur asile. Il y vit solitaire, indifférent; et elle, laissée à elle-même, erre sans but dans ce pays qu'elle hait, et où elle se trouve exilée, loin de tout ce qui lui plaît et l'attire. La perfection de ses formes et de ses traits, son visage statuesque, encadré par une opulente chevelure d'ébène, le magnétisme d'un regard sombre, à la fois langoureux et brûlant, les ardeurs d'un tempérament passionné semblent la prédestiner au rôle d'une grande amoureuse. Elle se sent faite pour briller, séduire, et régner en tyran sur les cœurs.

A peu près entièrement amorale, elle n'a nul souci d'autrui, et est incapable de se créer un objet d'activité quelconque. Dans le pensionnat où elle a été élevée, ses favoris dans la légende et dans l'histoire étaient les conquérants, les maîtres de l'heure — Guillaume de Normandie ou Bonaparte. Son indépendance, sans l'amener à mépriser ou violer les lois essentielles de la respectabilité, la conduit à une espèce de cynisme dans ses jugements, et dans les petites affaires de l'existence, qui révèle en elle de dangereuses possibilités : « Eustacia Vye avait en elle les éléments d'une divinité » — écrit Hardy —. « Sur l'Olympe, elle eût tenu son rôle tout naturelle-

ment. Elle avait les passions et les instincts qui font une déesse modèle, c'est-à-dire ceux qui ne font guère une femme modèle. Eût-il été possible que la terre et l'humanité fussent entièrement en son pouvoir un moment — eût-elle manié à son gré la quenouille, le fuseau et les ciseaux des Parques, que bien peu auraient été amenés à remarquer un changement de par le monde. Il y aurait eu les mêmes inégalités entre les hommes; les uns auraient encore été comblés de faveurs, et les autres écrasés par les rigueurs du sort. La générosité aurait comme toujours passé avant la justice; nous nous serions trouvés dans les mêmes impasses, nous aurions eu à endurer les mêmes déconcertantes alternatives de caresses et de coups que dans l'état actuel des choses « (I, 7).

Capricieuse, volontaire, oisive, coutumière des longues songeries, elle a jugé la vie, et reste sans illusion. Son unique désir est de provoquer une grande passion, qui soit son orgueil et sa gloire, dût-elle être orageuse ou brève : « sur ce chapitre, elle savait d'avance ce que la plupart des femmes n'apprennent que par l'expérience; elle avait mentalement fait le tour de l'amour, compté ses forteresses, contemplé ses palais; sa conclusion était que l'amour n'est qu'une triste chose; cependant elle en avait soif, comme un voyageur qui, dans le désert, accepterait avec transports une eau saumâtre » (I, 7).

Or, son éducation, les habitudes et les goûts qu'elle a pris à Budmouth, petite ville brillante et gaie, où elle a vécu avant sa transplantation, son orgueil de famille, la séparent des fermiers, des paysans, des rustres qui l'entourent. Wildeve lui a paru d'abord d'une essence différente; et sans se commettre avec lui publiquement, elle a pris plaisir à ses attentions; elle a essayé sur lui sa puissance et ses charmes; elle lui a accordé de fréquents rendez-vous le soir, dans la lande obscure et solitaire. Lui, cependant, instable, inconséquent, briguait en même temps la main de Thomasin; et Eustacia, aiguillonnée par la jalousie, n'aurait peut-être pu se résoudre à rompre avec lui, si un nouvel arrivant n'était venu captiver son attention, et tenter son esprit d'entreprise. Avant d'avoir aperçu Clym Yeobright, le cousin de sa rivale, elle a décidé de nourrir pour lui une grande passion; et, dédaigneusement, elle rend Wildeve à Thomasin.

Clym Yeobright est le grand homme d'Egdon. Enfant de la lande, il a été élevé par une mère veuve, que sa supériorité sociale et sa dignité personnelle ont imposée au respect de tous. Il est connu, aimé dans son hameau et dans toute la région. Dès ses plus

jeunes années, il a montré d'heureux dons; sa mère a rêvé pour lui les honneurs et la fortune. Lorsque la question de son avenir s'est posée, un ami de la famille lui a proposé une situation dans le commerce; il y a réussi, comme il le devait aux espoirs qu'il avait fait naître; de la ville voisine, il a été appelé à Londres, puis à Paris; et la renommée a appris aux villageois émerveillés qu'il y était associé à la direction d'une maison de diamants. D'adolescent qu'il était à son départ, il est devenu homme; et lorsqu'il reparaît au pays, sa mère heureuse et fière à son bras, chacun admire sa belle prestance, son allure virile et réfléchie, et ses façons courtoises.

Lui, cependant, qu'amis et proches voient prospère et riche, jouissant des fastes et des plaisirs d'un lointain Paris, a été doué par la nature d'un tempérament d'apôtre et d'ascète; il a d'ardents sentiments humanitaires : « Yeobright », dit Hardy, « aimait son espèce. Il était convaincu que les hommes souffrent pour la plupart de l'absence de ce savoir qui apporte la sagesse plutôt que la prospérité. Il souhaitait élever la masse aux dépens des individus, plutôt que les individus aux dépens de la masse. Mieux encore : il était prêt à être le premier sacrifié » (III, 2). Il a pris en haine le commerce qui l'a enrichi, à cause des sottises, des égoïsmes et des vices qu'il encourage; et il revient au pays natal, qu'il n'a cessé d'aimer, secrètement déterminé à s'y fixer pour toujours et à s'y préparer à la seule carrière qu'il juge digne de son effort — celle d'un professeur, d'un conférencier populaire, ou d'un directeur d'école. Son projet rencontre l'incompréhension générale, et soulève l'hostilité de Mrs. Yeobright. Pour l'affection anxieuse et autoritaire de celle-ci, le parti que prend son fils est à mi-chemin de la folie; et entre ces deux êtres profondément attachés l'un à l'autre, se crée une fissure que le sort va cruellement élargir.

Lorsque Eustacia a réussi à attirer sur elle l'attention de Yeobright, il se trouve séduit par sa mélancolie, ses allures libres et audacieuses, sa distinction singulière et sa beauté souveraine. Et alors commence ce que Hardy intitule la « fascination ». Pour elle il est le brillant parti, l'homme supérieur qui l'enlèvera à Egdon, lui donnera, à Paris, un milieu digne d'elle; le projet qu'il a formé la consterne; obstinément, elle espère qu'il y renoncera; pas une minute, elle ne consent à s'y associer. Lorsqu'il lui demande son aide pour améliorer en quelque mesure la condition des hommes, elle répond : « je ne me sens guère désireuse de le faire; je n'ai pas beaucoup d'affection pour mes semblables — quelquefois je les hais, positivement »...

(III, 3). De la contrée à laquelle il est attaché par toutes ses fibres, qui est à la fois tout son passé, le symbole de ses pensées les plus chères et la source de son inspiration, la lande d'Egdon, elle dit : « je ne puis l'endurer, excepté dans la saison de sa floraison violette; elle est pour moi le plus cruel des bagnes » (III, 3); ou, prophétiquement : « Egdon est ma croix, ma misère, et sera ma mort » (I, 9).

Et cependant, Yeobright cède à ses attraits. En vain Mrs. Yeobright essaie de le prévenir, de jeter la suspicion sur le caractère, les habitudes, la réputation, le passé de la jeune femme; en vain elle cherche à briser l'attachement qu'a formé son fils, en usant de son autorité sur lui; tous deux sont des volontaires, des passionnés; les mots qui blessent leur montent aux lèvres. Clym quitte la maison où il a grandi, laissant sa mère solitaire et désolée; elle refuse de lui apporter, le jour de ses noces, sa bénédiction.

Hardy accorde aux jeunes époux quelques semaines de transports. Mais Clym refuse de renoncer à son grand projet; et c'est pour Eustacia un grief permanent. En outre, son labeur trop assidu détermine chez lui une grave affection de la vue, qui le rend impropre à tout travail des yeux. Il rappelle à lui, alors, sa vieille expérience de la lande; il gagne son pain en faisant des fagots, et Eustacia, femme d'un manœuvre, se trouve outrageusement jouée par le sort. Lui est sans regret; il n'a pas d'ambition personnelle; et la vie saine qu'il mène, en plein air, embellie par l'amour de sa femme, lui suffirait pleinement. Un seul chagrin le tourmente; et c'est sa séparation d'avec sa mère. A mesure que les jours passent, la douleur d'être jugé ingrat par celle à laquelle il doit tant, lui pèse comme un remords. Mrs. Yeobright cependant apprend combien la vue de son fils est menacée, et à quelle existence il a dû se résoudre; en son cœur elle lui pardonne; et, décidée à faire des avances envers lui et envers sa femme, sans attendre un jour, elle se met en route, à travers la lande brûlée de soleil, à la saison la plus chaude de l'année, pour aller les visiter. De loin, elle aperçoit Clym rentrant chez lui avec les jambières de cuir et le crochet qui sont les attributs de son nouveau métier; à la fenêtre, elle voit le visage de sa belle-fille; et cependant, la porte reste fermée devant elle. Epuisée de sa longue course, oppressée par l'émotion, elle heurte en vain; ce dernier outrage était réservé à son affection, à sa dignité, à son âge : ses enfants ont refusé de la recevoir en leur maison. Chancelante, à bout de forces, aux heures torrides du jour, elle se remet en marche à travers la lande immense et déserte, escortée par un garçonnet qui

s'est égaré loin de sa demeure en jouant, et qu'intriguent le visage hagard, les mots entrecoupés de cette passante en détresse. La vaillance de Mrs. Yeobright est vaincue; elle se traîne, râle et suffoque sous le ciel de feu; et devant le petit garçon épouvanté, elle laisse sortir de ses lèvres la phrase qui sera le châtiment de son fils : « tu diras que tu as vu une femme dont son fils a brisé le cœur, parce qu'il l'a rejetée » (IV, 6).

Et désormais les cercles de l'enfer s'ouvrent sous les pas de Clym et d'Eustacia. Lui, dormait, accablé par le labeur de la matinée, lorsque Mrs. Yeobright s'est présentée à sa porte; elle, se trouvait engagée en une conversation compromettante avec Wildeve; elle a cru, en s'éloignant, que son mari irait ouvrir. Mais qu'importent leurs motifs, leur responsabilité? Clym trouve sa mère à l'agonie, sur la lande, dans la même soirée; et elle expire entre ses bras, sans avoir repris assez de conscience pour sentir son regret, son repentir, son amour. Désespéré par le résultat de sa conduite, séparé de sa mère par la mort, sans en avoir pu obtenir le pardon, pendant de longs jours il est aux portes de la folie. Quand par degrés la lumière se fait sur les circonstances qui ont précédé la fin de Mrs. Yeobright, sa passion se répand en reproches sans mesure, en insultes, en exécrations contre la femme qu'il a trop aimée. Et Eustacia retourne à son ancienne demeure ulcérée, accablée, tombée du haut de ses rêves dans un abîme d'humiliation et de misère. Elle, qui « n'avait guère d'affection pour ses semblables », elle qui les dominait si fièrement de son insensibilité, se sent tellement abandonnée de tous dans son malheur que quelques mots de pitié prononcés par Wildeve lui fondent le cœur.

Que faire, que devenir? Comment envisager la vie dans cette contrée où elle n'est qu'un objet d'aversion ou d'ironique mépris? — La pensée du suicide une première fois traverse son esprit sans qu'elle réussisse à la mettre à exécution. Il lui reste la fuite. Mais pour quitter Egdon, il lui faut l'aide de Wildeve; elle se résoud à la lui demander; et, une sombre nuit de novembre, l'âme désolée, elle suit pour le rencontrer les chemins qui furent jadis le lieu de leurs rendez-vous. Jusqu'au bout, elle reste la proie de ses chimères: « Il n'est pas assez grand pour que je me donne à lui; il ne satisfait pas mon désir... violer mon serment de mariage pour lui? — ah, ce serait une trop misérable satisfaction. Combien, oh, combien j'ai lutté pour être une femme supérieure, et comme la destinée s'est mise contre moi! Je ne mérite pas mon sort — criait-t-elle dans la frénésie

d'une amère révolte — oh, quelle cruauté de m'avoir conduite à cette impasse! J'étais capable de beaucoup, mais j'ai été blessée, mutilée, écrasée par des forces qui me dépassaient. Oh, quelle infamie de la part du ciel que d'avoir préparé pour moi de pareilles tortures — pour moi qui n'ai fait au ciel aucun mal » (V, 7). Elle s'enfonce dans les ténèbres « d'une de ces nuits qui ramènent invinciblement la pensée aux scènes nocturnes de désastre, enregistrées dans les chroniques du monde — à ce qu'il y a de terrible et d'obscur dans l'histoire et dans la légende — la dernière des plaies d'Egypte, la destruction des armées de Sennachérib, l'agonie de Gethsemani ». La nature autour d'elle s'est comme « drapée de crêpe »; et le chaos de son esprit répond au chaos environnant. Lorsque, luttant contre l'ouragan, ruisselante de pluie, elle arrive au sommet de Rainbarrow, elle se courbe, s'écroule, comme si une invisible main l'attirait à cette lande, dont elle avait dit : « c'est ma misère, ma croix, et ce sera ma mort ».

Eustacia disparaît; elle n'est plus ensuite qu'un frôlement, une plainte, un sanglot anonyme perçu dans la nuit par un témoin de rencontre — elle n'est plus qu'un corps, retiré des eaux. La mort lui donne enfin cette dignité auguste et ce repos, pour lesquels ses traits semblaient être faits, et que lui avait refusés la vie.

Wildeve périt en voulant la sauver. Clym survit, poursuivi par le remords d'avoir causé la perte des deux femmes qu'il a aimées plus que tout au monde. Il fréquente le séjour des tombes plus que les demeures des vivants; et il trouve sa vocation en se faisant prédicateur en plein air, selon la tradition de Langland ou de Wesley; seulement les textes qu'il choisit, aussi souvent profanes que sacrés, ne contiennent que l'expérience morale universelle des hommes; et il enseigne, dit Hardy, « le onzième commandement de Dieu ». L'obsession qui domine son esprit se reconnaît à ceci, que le sujet de son premier « sermon sur la montagne » est ce fragment de l'Ecriture: « et le roi se leva pour aller à sa rencontre, et se prosterna devant elle, et s'assit sur son trône, et fit placer un siége pour la mère du roi; et elle s'assit à sa main droite. Alors elle lui dit : je voudrais t'adresser une humble prière; je t'en supplie, ne me dis pas non; et le roi lui dit: demande ce que tu voudras, ma mère, car je ne veux rien te refuser » (VI, 4).

Le malheur de Clym n'est pas une leçon morale; il n'a eu que de nobles intentions; il a été aimant, loyal et vaillant autant qu'on peut l'être. Celui d'Eustacia elle-même est à peine présenté

comme un châtiment; les circonstances y ont eu plus de part qu'elle-même; elle reste pour Hardy une grande âme, par la profondeur, la véhémence de ses aspirations, et par l'idéal qu'elle portait en elle.

La source la plus immédiate de la douleur chez les personnages du *Retour au pays natal,* c'est la violence de leurs passions. Chez ceux-mêmes qui restent au second plan, elle frappe l'attention. Mrs. Yeobright a du bon sens et de la fermeté; mais c'est une intransigeante, une impulsive; l'auteur note ses alternatives déconcertantes d'extrême tendresse et de sévérité amère pour sa nièce; vis-à-vis de son fils, elle ne montre pas plus de modération. Diggory Venn, la providence de Thomasin, rejeté par elle, se voue à l'existence solitaire d'un marchand ambulant de rouge à marquer les moutons; rouge des pieds à la tête, par l'effet de cet étrange métier, autrefois familier, aujourd'hui disparu, il erre dans la lande d'Egdon, silhouette énigmatique, épouvantail des petits enfants; il veille sur Thomasin, et intervient dans tout ce qui la concerne, devenant ainsi en bien des cas l'instrument de la destinée; son seul motif est un amour surhumain, sans exigences et sans limites, qui absorberait son existence, et détruirait toute possibilité de bonheur pour lui, sans le hasard d'une imprévisible catastrophe.

On a vu comment, dans ses premiers romans, Hardy asservissait la femme à ses instincts, et combien sa conception des rapports entre les sexes s'en trouvait affectée. Chez l'homme, tout autant que chez elle, dans *Le retour au pays natal,* l'amour est impulsif, irrésistible, étranger, le plus souvent, non seulement à la raison, mais aux goûts, aux préférences et aux habitudes normales des personnages. C'est un attrait physique, une force fatale, qui naît sans égard aux affinités psychologiques, éclate, règne et s'éteint, bouleversant et dévastant les âmes. C'est une flamme si vive qu'elle fond ce qui différencie les êtres. Thomasin en donne le premier exemple : comment, simple, sage, sensée, a-t-elle livré son cœur à un bellâtre prétentieux? — Eustacia aime Wildeve, sachant qu'il est indigne d'elle; tout devrait la séparer de Clym; et cependant ils se croient élus pour une union idéale; le magnétisme de la passion les rive l'un à l'autre.

La brièveté inévitable de l'amour en aggrave encore les dangers. Venn demeure attaché à Thomasin, c'est vrai; mais en qualité de soupirant. Chez Hardy, la passion rassassiée ne trouve pas en elle-même un principe de renouvellement et de durée. Lorsque Clym parle à Eustacia du mariage comme du seul remède à leur état

d'inquiétude, elle répond : « les cyniques disent que c'est guérir l'inquiétude en guérissant l'amour » (III, 4). On dirait une quantité limitée, que le temps doit épuiser fatalement: « ils étaient » — lit-on de Clym et d'Eustacia —« comme ces étoiles doubles qui tournent l'une autour de l'autre, et de loin semblent n'en former qu'une seule. La solitude absolue dans laquelle ils vivaient les concentrait l'un sur l'autre avec plus d'intensité. Cependant, un observateur aurait pu remarquer qu'elle avait le désavantage de consumer leur fond d'affection mutuelle avec une prodigalité terrible » (IV, 1). Après la mort d'Eustacia, l'incapacité de Clym à former un nouvel attachement est expliquée en ces termes : « tous les élans amoureux qui n'avaient pas été apaisés en lui pendant l'existence d'Eustacia étaient descendus dans la tombe avec elle; sa passion pour elle l'avait surpris trop avancé dans la vie, pour qu'il restât en lui de quoi alimenter un autre amour de cette espèce » (VI, 1).

La concentration de tous les personnages sur eux-mêmes donne à leurs sentiments une fixité, une ardeur dangereuses. Clym nourrit en secret le projet qui doit transformer son existence; rien ne l'en écarte, ni l'influence de sa mère, ni celle de sa femme; il se donne à ses études avec un tel emportement qu'il manque en perdre la vue; et son attachement pour Eustacia a la force d'un défi à toutes les circonstances adverses, comme à toute opposition. Mrs. Yeobright n'est pas moins entière, moins inébranlable que son fils, dans ses préventions et ses antipathies. L'inquiétude intérieure, la recherche de sensations rares ou fortes rongent Wildeve à travers la vie et le conduisent à la mort. Eustacia est hantée par le désir de l'amour comme par une idée fixe. Tous ces sentiments tendent à l'obsession; ils envahissent l'existence de ceux qui en sont la proie; ils leur voilent l'univers, en font de demi-hallucinés; Eustacia soupire et se plaint sur la lande; Mrs. Yeobright se désespère tout haut, comme en rêve; Clym délire pendant des semaines après la mort de sa mère, et reste dominé par sa douleur. Les fausses interprétations sont fréquentes entre eux — et irréparables; comment ces possédés pourraient-ils concevoir un autre point de vue que le leur, se comprendre les uns les autres?

Mais s'il est en eux-mêmes, dans leur tempérament, des forces fatales, elles paraissent presque insignifiantes tant il en est, au dehors, de formidables. Ce sont ces « lois naturelles » que Hardy mentionne deux fois au cours de son livre — ces lois naturelles qui placent l'homme dans « d'inextricables difficultés » et dont graduel-

lement il découvre la malfaisance (I, 3 et 7). L'action se déroule en grande partie à l'encontre des intentions, de la volonté, des calculs et des actes des personnages, sous l'empire de circonstances entièrement fortuites. Lorsque Mrs. Yeobright entreprend de se rendre à la maison de son fils, les ardeurs de la canicule, la piqûre d'un serpent rendent mortels une expédition, un déboire, qui auraient pu n'être dans sa vie et dans celle de ses enfants qu'un pénible incident. L'orage, la pluie diluvienne, précipitent, peut-être déterminent, la catastrophe finale. Les rencontres, les coïncidences imprévues ont de lourdes conséquences, en divers cas; il suffit de mentionner la lettre par laquelle Clym voudrait rappeler à lui Eustacia, et qui pourrait la sauver. Cette lettre, où il a mis toute sa tendresse renaissante, est oubliée par le paysan qui s'en est chargé et remise au capitaine Vye, alors que celui-ci croit sa petite-fille endormie; quand, surpris de voir la lampe de la jeune femme se rallumer, il veut l'avertir, il est trop tard; et le destin suivra son cours.

Car c'est destin qu'il faut dire, plutôt encore que hasard. Hardy invoque les lois naturelles, mais ce n'est point leur jeu normal qu'il montre; ce n'est pas ce déterminisme indifférent que son intelligence avait alors certainement reconnu et accepté. Dans l'univers qu'il évoque, l'enchaînement des faits est faussé, déformé par les préventions de la sensibilité ou par les besoins de l'esthétique; l'élément psychologique est presque entièrement banni; les causes apparaissent disproportionnées d'avec leurs effets, et constamment, sournoisement hostiles à l'homme. Ce n'est point un ordre naturel, un mécanisme souple et régulier qui semble s'affirmer de par le monde, mais une volonté arbitraire, perverse et cruelle.

Le pathétique, dans « *Le retour au pays natal* », ne se disperse plus, comme dans les premiers romans, en images inutilement macabres; il y est plus ramassé, et plus sobre; il s'enfle au cours de tout le récit, diffus dans l'atmosphère pour se décharger en traits fulgurants, le long du calvaire que gravissent Clym et Eustacia; il éclate la nuit de la catastrophe. Les pressentiments sont un artifice à l'usage constant duquel Hardy semble avoir renoncé; ils ne subsistent plus que comme une inquiétude vague, trahissant chez Eustacia l'oppression d'insatiables désirs. Les croyances superstitieuses étaient trop en harmonie avec les idées de l'auteur et son sentiment du monde pour disparaître tout à fait; mais elles ne jouent plus qu'un rôle secondaire — dans les propos et les terreurs des paysans, dans l'accusation de sorcellerie portée par Susan Nonsuch contre Eustacia, et

dans les incantations par lesquelles cette femme la voue à la mort, préludant à l'œuvre des éléments.

Le moyen de suggestion dont Hardy se sert continuellement pour exprimer son sentiment propre de la condition humaine, c'est l'évocation du milieu; c'est la peinture de la lande d'Egdon. Il en a fait un être vivant; Egdon, on l'a dit, est un des personnages du drame, et non le moindre.

Sur son antique végétation, rebelle à l'homme, les saisons mettent une empreinte forte et simple. L'automne et l'hiver y ont les couleurs de la nuit. Mais au printemps, elle s'habille de fougères à l'infini — de fougères hautes et touffues, d'un vert intense, dans l'air humide et tiède — si bien qu'elle semble appartenir « au monde ancien de la période carbonifère, au temps où les formes des plantes étaient peu nombreuses et toutes du genre fougère; au temps où il n'y avait ni bourgeons ni fleurs, rien qu'une étendue monotone de verdure dans laquelle aucun oiseau ne chantait » (III, 5). Le soleil de juillet y trouve la bruyère fleurie et met sur ses teintes violettes une flamme cramoisie (IV, 1). La chaleur tropicale d'août brûle les plantes et le sol : « le soleil avait partout imprimé sa marque; même les fleurs de bruyère avaient pris une teinte sombre sous le rayonnement desséchant des jours précédents; toutes les vallées s'étaient emplies d'un air semblable à celui d'un four; et le sable de quartz blanc, apporté l'hiver par les cours d'eau, qui, l'été, dessinait des sentiers, avait, depuis la sécheresse, subi une sorte d'incinération» (IV, 5). Tout dans la flore particulière à la lande suggère les âges primitifs — jusqu'aux champignons d'automne dont elle est parsemée : « masses gluantes et charnues, qui semblaient les organes corrompus de quelque colossal animal » (V, 7). Les arbres qui tentent de croître parmi les fougères, la bruyère, les buissons d'ajonc et de houx, en groupes clairsemés, sont hors de leur lieu propre, en lutte contre les éléments, torturés et souffrants : « pas une branche de ces pins » — lit-on — « qui ne fût fendue, brisée, tordue par les intempéries, par les forces déchaînées à la merci desquelles ils se trouvaient... quelques-uns étaient brûlés ou portaient de béantes ouvertures, comme si la foudre les avait frappés; des taches noirâtres, qui semblaient produites par le feu, marquaient leurs flancs; et le sol à leur pied était jonché d'aiguilles et de pommes de pin arrachées et amoncelées par les bourrasques des années passées » (IV, 5).

La faune d'Egdon n'est pas moins frappante, et rappelle aussi des temps évanouis. Les reptiles et les insectes y ont la prédomi-

nance; et lorsque la maladie d'yeux de Clym Yeobright limite sa vision à un cercle restreint, il semble que renaisse devant lui un moment de la vie terrestre, avant l'apparition de l'homme et des animaux supérieurs; durant ses longues journées de travail, les seuls êtres qu'il aperçoive sont « les abeilles qui bourdonnent autour de lui; les papillons ambrés d'Egdon; les sauterelles émeraude sautant par-dessus ses pieds et retombant gauchement sur le dos, la tête ou le côté, ou encore occupées à flirter bruyamment sous des frondaisons de fougères avec de belles silencieuses aux teintes plus modestes »; ce sont encore d'énormes mouches mordorées, et les serpents, revêtus de leurs couleurs bleues et jaunes les plus brillantes (V, 2). Dans la chaleur d'août, « tous les étangs, sauf les plus profonds, étaient réduits à une flaque de boue, d'où montait une vapeur, et dans laquelle on apercevait, grouillant avec satisfaction, les formes hideuses d'être innombrables et répugnants » (IV, 5). Lorsque Mrs. Yeobright se trouve seule dans la lande, après le départ de son petit compagnon de rencontre : « toute animation visible a disparu autour d'elle, quoique la voix enrouée et intermittente des sauterelles mâles fût assez pour rappeler que, tandis que les espèces animales supérieures étaient plongées dans la prostration, un monde d'insectes invisibles s'agitait dans la plénitude de la vie. En face d'elle, une colonie de fourmis avait établi un passage en travers du chemin, et elles s'avançaient en une colonne sans fin, chacune avec sa charge. Les regarder était comme observer une rue dans une ville, du sommet d'une tour » (IV, 6). De timides lapins, de petits chevaux sauvages, broutant par troupes, et prêts à détaler au moindre bruit, semblent épier l'homme. De grands oiseaux— hérons des marais, ou goélands venus des régions polaires — font passer, sur cette terre prostrée, la nostalgie des longs vols (IV, 6 et I, 10).

Sur la lande indéfrichable, morne, obstinée, l'homme a laissé les traces de son plus lointain passé — la voie romaine, apparaissant par endroits sous le chemin principal qui traverse encore Egdon — le tumulus celtique où s'allume toujours chaque 5 novembre le feu sacré; « l'éclat de la flamme se répandit sur le sombre gazon tout à l'entour » — écrit Hardy — « lui donnant une brillante luminosité qui s'obscurcissait par degrés le long de la courbure du tumulus. On voyait ainsi que ce tumulus était un fragment de sphère aussi parfait que le jour où il avait été élevé — le petit fossé même d'où l'on avait extrait la terre était resté intact. Pas une charrue n'avait jamais retourné une parcelle de ce sol rebelle. Le secret des richesses

qu'offrait la lande à l'historien était sa stérilité pour le cultivateur. Rien ne s'y était effacé, parce que rien n'y avait été implanté » (I, 3).

Des paysans, en contemplation devant la flamme qui vient de jaillir, on lit : « c'était comme si ces hommes et ces jeunes garçons avaient soudain plongé dans les siècles passés, et en avaient retiré une heure et un acte familiers à ce lieu. Les cendres du premier bûcher que les anciens Bretons allumèrent sur cette hauteur étaient intactes sous leurs pieds. Les feux funéraires qui avaient brillé là jadis avaient jeté les mêmes lueurs que celui d'aujourd'hui sur la contrée plus basse. Des feux allumés en l'honneur de Thor et de Woden leur avaient succédé, au même endroit, et avaient eu leur temps. N'est-ce pas là comme un acte de résistance instinctive à l'arrivée de l'hiver, lorsque le couvre-feu semble résonner dans la nature entière? C'est comme une révolte spontanée, prométhéenne, contre le décret selon lequel cette saison apporte la misère, le froid, l'obscurité, la douleur et la mort. Le noir chaos arrive; et les dieux enchaînés de la terre disent: « que la lumière soit! » (I, 3). Dans ce sol on retrouve encore des urnes contenant les ossements de morts depuis longtemps oubliés. Les premiers jouets de Clym Yeobright enfant avaient été les armes de pierre taillée ou polie qu'il en retirait; et lorsque, homme fait, marqué pour la méditation par la douleur, il errait sur la lande: « il était saisi par le passé comme par une main spectrale, et il en écoutait la voix; par l'imagination, il peuplait l'endroit de ses anciens habitants; des tribus de Celtes oubliés suivaient leurs pistes autour de lui; il croyait presque vivre parmi eux, regarder leurs visages, les voir se dresser autour des tumulus environnants » (IV, 1).

Ainsi le vertige du temps est sans cesse rappelé à l'esprit. L'homme moderne, avec toutes ses douleurs, apparaît, sur la lande d'Egdon, d'une tragique insignifiance. Lorsque Clym regarde sa bien-aimée s'éloigner dans les rayons du soleil couchant, la platitude du paysage l'oppresse, bien qu'il en sente pleinement la beauté : « il y avait quelque chose d'écrasant dans cette horizontalité des lignes qui lui rappelait trop l'arène de la vie; il en retirait l'impression d'une simple égalité, sans supériorité possible, entre toutes les créatures vivantes sous le soleil... » (III, 5). Vingt autres images le rendent sensible : l'homme n'est qu'un insecte, un accident, une anomalie, à la surface de cette sauvage immensité; à elle appartiennent la puissance, la durée, la réalité. Après la longue et belle évocation du paysage par laquelle s'ouvre le roman, l'humanité est introduite « la main

dans la main avec le chagrin », selon le titre même du chapitre; et par une sorte de parti-pris, toute l'exposition se fait de façon indirecte, interrompue, énigmatique, comme s'il s'agissait de saisir les lignes et les images d'un cauchemar commençant, de fixer une vision qui voudrait s'évanouir; les premiers humains qu'on aperçoit ressemblent à des spectres — le vieux capitaine s'avance dans les ombres du soir avec sa canne comme un être à trois jambes; le marchand d'ocre rouge, écarlate des pieds à la tête, ressemble au Satan des légendes; les villageois autour du feu de novembre ont, aux lueurs vacillantes et crues des flammes, des traits grimaçants et un aspect fantastique, dans un éclairage et un décor dantesques.

Si Egdon a en partage la durée, la réalité, c'est que, sous toutes ses métamorphoses, elle a un caractère propre et permanent. Ce caractère l'apparente à la nuit et à la tempête; c'est au crépuscule qu'il se dégage, qu'il commence à régner, et que la lande se montre dans sa gloire; personne ne la comprend vraiment sans l'avoir vue à ce moment. On la sent d'autant mieux qu'on ne la voit pas clairement, « la perfection de ses effets et son explication se trouvant dans cette heure et dans celles qui lui succèdent jusqu'à l'aube... Ce lieu est vraiment étroitement allié à la nuit; et quand la nuit s'y montre elle-même, on peut percevoir entre le paysage et l'ombre une tendance sensible à graviter ensemble. L'obscure étendue de monticules et de dépressions semblait monter à la rencontre des ténèbres du soir par pure sympathie, la lande dégageant de l'obscurité aussi vite que les cieux la déversaient; et ainsi, la noirceur de l'air et la noirceur du sol se rejoignaient dans une fraternité à laquelle chacune contribuait pour moitié.

L'endroit semblait s'animer alors, et veiller; car, quand le reste du monde s'enfonçait rêveusement dans le sommeil, la lande semblait lentement s'éveiller et écouter. Toutes les nuits, ses formes titanesques semblaient attendre quelque chose; mais elle avait attendu ainsi, immuable, à travers tant de siècles, à travers tant de bouleversements, qu'elle ne pouvait plus en attendre maintenant qu'un seul — la catastrophe finale.

Aux jours les plus exubérants de l'été, seulement, son expression se rapprochait de la gaieté. Elle atteignait plus fréquemment à l'intensité par la solennité que par l'éclat, et cette espèce d'intensité se produisait souvent dans l'obscurité, la tempête et les brouillards d'automne, car la tempête était son amant, et le vent son ami. Alors, elle était hantée d'étranges fantômes, et l'on découvrait en elle l'ori-

ginal de ces obscurs séjours où nous nous sentons vaguement nous enfoncer, dans les cauchemars de fuite et de désastre, et qui demeurent oubliés, jusqu'à ce que le souvenir en soit ravivé par quelque vision comme celle-là » (I, 1).

Egdon est plus encore qu'une réalité, une présence; elle est un symbole; elle figure pour Hardy, l'humanité. « Elle était », dit-il, « parfaitement en harmonie avec la nature de l'homme — ni spectrale, ni haïssable, ni laide, pas plus qu'insignifiante ou fade; comme l'humanité elle apparaissait méprisée et endurante; et, en outre, singulièrement colossale et mystérieuse dans sa monotonie sombre. Telles certaines personnes qui ont vécu longtemps isolées, elle respirait la solitude, et ses traits suggéraient de tragiques possibilités » (I, 1).

La lande a une voix, et c'est celle que lui donne le vent. Eustacia la connaît bien, et l'entend autour d'elle proférer de sinistres prophéties : « le vent semblait fait pour le paysage, comme le paysage pour l'heure », écrit Hardy; et dans les trois notes de la rafale, l'une grave, qui est l'haleine même du vent, l'autre moyenne, qui monte d'un bosquet de houx, la troisième aiguë, il distingue tout spécialement celle-ci, et l'analyse ainsi : « parmi les souffles plaintifs de Novembre, elle avait une grande ressemblance avec les vestiges de voix humaine qui restent à l'extrême vieillesse; c'était un chuchotement atténué, sec, comme un froissement de papier; et cela touchait l'oreille si distinctement que, pour ceux qui y étaient accoutumés, le détail des conditions matérielles de ce son était perçu comme par le toucher. C'était l'effet d'ensemble de causes végétales infinitésimales; et celles-ci n'étaient ni des tiges, ni des feuilles, ni des fruits, ni des brins d'herbe, ni des épines, ni des lichens, ni de la mousse. C'était les clochettes de bruyère momifiées de l'été précédent, autrefois fraîches et violettes, aujourd'hui décolorées par les pluies de la Saint-Michel, et parcheminées par les soleils d'octobre... Par la pensée, on se représentait l'infinité de ces multitudes associées; et l'on percevait que chacune de ces clochettes minuscules était visitée par le vent qui en faisait le tour avant d'en ressortir, comme si elle avait été aussi vaste que le cratère d'un volcan.

« L'esprit de la vie est descendu en elle » — une interprétation de cette phrase s'imposait à l'attention; un auditeur sensible aux émotions, et d'humeur fétichiste, aurait pu en trouver une autre, plus hardie. Ce n'était pas, en somme, comme si les fleurs fanées qui

s'étendaient à gauche prenaient voix — ou celles de droite, ou celles des pentes opposées; mais c'était comme si une seule âme, distincte d'elles toutes, résonnait en chacune tour à tour » (I, 6).

Le mysticisme qui s'indique ici est tout opposé à l'empirisme scientifique du temps; il s'accorderait au contraire avec une métaphysique idéaliste, et en particulier avec celle de Schopenhauer. Mais les notions qu'il suppose étaient suffisamment diffuses dans le monde de la pensée pour qu'il soit vain de vouloir leur assigner une origine précise; le romantisme en avait vécu, après toutes les explications panthéistes ou transcendantales du monde; et les termes mêmes dont se sert Hardy semblent indiquer qu'il ne leur cherche pas de justification philosophique.

Le vent symbolise ainsi la cause première qui conditionne et détermine toute existence. On peut s'en souvenir en lisant que, le soir de la catastrophe, il siffle sur la lande avec un son strident, comme s'il se réjouissait de trouver une nuit si favorable (V, 8). L'hostilité des choses aux hommes, l'ironie tragique du sort, telles sont les idées que suggèrent les tableaux de nature, dans *Le retour au pays natal,* comme le jeu des caractères, et le déroulement de l'action. La malédiction attachée à la condition humaine est d'autant plus lourde que le développement de l'intelligence et du savoir rend notre misère plus apparente, en détruisant les illusions d'antan.

La pensée d'ailleurs est un mal en elle-même : « sans paraître soucieux », écrit Hardy de Clym Yeobright, « il portait certaines traces dues à son expérience et à son sentiment des choses; rien qu'à le voir, on s'apercevait que la pensée est une maladie de la chair; et son aspect attestait que la beauté physique parfaite est incompatible avec le développement des émotions, et la pleine conscience du triste arrangement des choses ici-bas. La flamme de l'esprit ne saurait s'alimenter qu'aux dépens de l'huile de la vie » (II, 6). Ailleurs encore, on lit : « son visage annonçait les traits qui caractériseront l'homme de l'avenir. S'il y a une période artistique plus tard, son Phidias produira de tels visages. L'idée qu'il faut endurer l'existence, remplaçant cet amour de la vie, qui fut tellement intense dans les civilisations primitives, doit un jour pénétrer si profondément dans la constitution des races plus avancées, qu'elle sera reconnue comme le trait dominant d'une nouvelle ère artistique...; la vérité ne semble être qu'une longue succession de siècles de désillusion a définitivement déplacé l'idée de la vie qu'avaient les Hellènes... Ce que les Grecs soupçonnaient seulement, nous en sommes trop sûrs; ce que leur Eschyle

imaginait, nos enfants au berceau le pressentent. La célébration de l'excellent arrangement des choses en général appartient à un autre âge; elle devient de moins en moins possible, à mesure que nous découvrons les défauts des lois naturelles, et voyons le piètre état auquel l'homme se trouve appelé par leur opération » (III, 1). Enfin Hardy écrit plus loin : « Yeobright avait atteint ce stade de la vie où l'horreur de la condition humaine en général commence à apparaître clairement... en France il n'est pas rare qu'on se suicide en y parvenant » (III, 3).

Clym, qui incarne les idées et les sentiments de l'auteur en mainte occasion, ne va pas jusqu'à leurs dernières conséquences; car il reste en harmonie avec le monde: « il pensa quelque temps qu'il avait été traité durement par la fortune, au point de dire que naître est se trouver dans une impasse; et qu'au lieu de chercher à s'avancer dans la vie avec honneur, les hommes devraient s'ingénier à s'en retirer sans honte. Mais il ne maintint pas longtemps que lui et les siens, en recevant de telles flèches dans leur cœur, avaient été le jouet d'une puissance cruelle et sarcastique. Il en est d'ordinaire ainsi, excepté chez les plus inébranlables des hommes. Les autres, dans leurs généreux efforts pour construire une hypothèse qui n'avilisse pas la cause première, ont toujours hésité à concevoir un être suprême moralement inférieur à eux; et même lorsqu'ils gémissent auprès des eaux de Babylone, ils inventent des excuses pour l'oppresseur qui fait couler leurs larmes » (VI, 1).

Parce qu'il a choisi l'autre parti, parce que, comme James Thomson, il a éprouvé l'âpre désir de dévoiler la vérité, telle qu'il la percevait, dans sa nudité et son épouvante, Hardy a écrit *Le retour au pays natal,* comme la plupart des grandes œuvres qui devaient suivre; et il a trouvé une sorte de satisfaction à créer ainsi une harmonie artistique qui est en elle-même un enrichissement et une jouissance : « les perspectives riantes s'allient heureusement avec les temps heureux », écrit-il, « mais si le bonheur n'est pas là, hélas, que sont-elles? — Les hommes ont plus souvent souffert de la dérision d'un lieu trop riant pour leurs pensées que de la dépression d'horizons trop tristes. La lande hagarde d'Egdon faisait appel à un instinct plus subtil et plus rare, à des émotions plus récemment apprises que les sentiments en accord avec le genre de beauté appelé charmant ou aimable... Le nouveau val de Tempé pourrait être un sauvage désert de Thulé » (I, 1).

4

« Un Couple sur une tour ». « Le Maire de Casterbridge » : Le déterminisme de Hardy

On a voulu voir dans les écrits de Hardy, et notamment dans *Le retour au pays natal,* une théorie analogue à la doctrine de la fatalité antique; il y montre en effet la prédestination de l'homme et l'hostile inflexibilité des forces qui règnent sur le monde; sa familiarité avec les tragiques Grecs, son admiration pour leur œuvre justifient ce rapprochement, et il est vraisemblable de penser qu'il a été confirmé par eux dans son sentiment de la valeur dramatique propre aux exemples de la dépendance humaine. Il interprétait le néo-romantisme comme un retour aux grandes et simples émotions qui ont alimenté le théâtre grec[39]). L'influence des modèles antiques sur lui est incontestable. Mais elle semble avoir été d'ordre esthétique seulement.

La fatalité pour les anciens, en effet, était une manifestation de la volonté divine; elle avait un caractère sacré, et était acceptée avec une terreur religieuse, dans laquelle il entrait du respect et de la résignation. Elle choisissait ses victimes et les frappait de maux inouïs, aux yeux épouvantés du commun des mortels; une sage médiocrité préservait de ses coups. Or chez Hardy, la plupart sont atteints, tous sont menacés, et il prévoit le moment où nul n'échappera plus à la conscience du malheur. Le temps a multiplié pour l'homme les occasions de souffrir; avec sa sensibilité affinée, ses exigences nouvelles, il est mille fois plus vulnérable que jadis. Il n'est plus besoin pour le terrasser de calamités exceptionnelles; et sa misère apparaît ainsi plus affreuse. Le romantisme a passé, et soufflé la révolte. Contre une puissance qui semble n'avoir donné d'ambitions et de désirs à la créature que pour les décevoir, le sens de la justice s'est élevé; l'amertume a remplacé une humble acquiescence. Le penseur ne rend plus hommage à la cause suprême, il ne s'obstine plus à l'absoudre. L'esprit qui anime les « romans du Wessex » est celui d'une protestation véhémente contre le sort.

---

[39]) *Candour in English Fiction, New Review,* 1890, cité p. 378. On se rappelle aussi qu'il invoque Sophocle, à propos des passions dont il entend étudier le jeu dans les *Forestiers*; v. p. 384.

En outre, on ne retrouve nullement chez Hardy l'ensemble de croyances, les mythes poétiques et l'anthropomorphisme d'imagination qui accompagnaient chez les anciens l'idée de la fatalité, qui la rendaient possible, nécessaire, et lui donnaient son caractère; dès *Le retour au pays natal,* il associe, on l'a vu, la notion du destin à celle des « lois naturelles » — du mécanisme que la science récente avait révélé à l'œuvre dans tout l'univers. La substitution d'un ordre immuable à une providence bienfaisante, aimante, pouvait suffire a suggérer l'indifférence de la nature à l'égard des hommes, et parfois son hostilité, ou sa cruauté. Cette impression était d'autant plus forte chez lui qu'elle s'accordait avec les tendances superstitieuses qu'il tenait de son origine, et qui ont pu subsister alors même qu'elles ne correspondaient plus à aucune croyance précise.

Ce n'est pas la puissance des dieux, leurs manifestations, leur ombre toujours présente qui font ressortir la petitesse et l'insignifiance des mortels chez Hardy, c'est l'histoire de la terre, dont les perspectives insondables et grandioses se sont à ses yeux ouvertes derrière eux. On a vu par quelles images il savait maintenir ce nouvel horizon sans cesse présent à l'esprit; dans les romans qui parurent après *Le retour au pays natal,* il ne cesse d'y revenir, soit qu'il évoque le passé par quelque trait du décor, quelque détail matériel; soit qu'il éveille le sentiment d'un perpétuel recommencement. C'est ainsi que dans *Un couple sur une tour* (*Two on a Tower,* 1881) la hutte où le héros Saint-Cleeve s'habille avant son mariage, le cœur brûlant d'amour, se trouve sur l'emplacement d'un ancien camp romain: « ensevelis sous ses pieds » — lit-on — « se trouvaient peut-être à cette heure encore les ornements grossiers portés par les anciens habitants du lieu le jour de leurs noces » (ch. 18).

Avec le vertige du temps, voici celui de l'espace; avec la succession des époques et des âges, voici les astres innombrables perdus dans l'infini. Saint-Cleeve est astronome, et parle à Viviette de ses études, de ses méditations : « vingt millions d'étoiles invisibles pour trois mille de visibles », constate-t-il, « si bien que, à quelque dessein qu'elles répondent, elles n'ont pas été faites pour le plaisir de nos yeux — et il en est de même de toute chose — rien n'est fait pour l'homme... la conception imaginative du ciel comme la concavité d'un dôme est grandiose — simplement grandiose — mais le ciel dans sa réalité est épouvantable. On ne peut croire d'abord aux monstres horribles qui s'y dissimulent, et que tout esprit d'une pénétration ordinaire peut y découvrir — des monstres auxquels on ne peut com-

parer ceux de l'océan, des monstres impersonnels, des immensités... » Il énumère alors les gouffres de la voie lactée, essaie de rendre sensibles les dimensions de l'univers stellaire, et conclut : « pour ajouter encore une terreur à celles de l'immensité, de l'inachèvement, de l'indéfini, on trouve aussi, dans les cieux, le déclin et la mort... Imaginez toutes les étoiles éteintes, et cherchez par la pensée votre route dans un espace d'une obscurité totale, rencontrant parfois, à l'improviste, d'invisibles restes calcinés et noircis — ceux des étoiles ». L'inquiétude, les chagrins sans doute s'apaisent parfois dans l'émoi d'une telle contemplation; mais l'adoucissement qu'elle apporte est terrible — pire que les maux soulagés — car il ne laisse plus subsister d'intérêt ou d'espoir: « Il est impossible de penser avec quelque précision au ciel — à ce que le ciel est dans sa réalité, sans le sentir comme une juxtaposition de cauchemars. Il vaudrait mille fois mieux pour les hommes oublier l'univers que l'avoir clairement présent à l'esprit » (chap. 4).

La part de la physiologie dans les décisions humaines, l'influence de l'hérédité, du tempérament, des passions instinctives sur une activité qui se représente comme libre et raisonnable, est aussi une des notions qui contribuent à former chez Hardy la figure du destin; et on sait combien la science contemporaine et le réalisme littéraire encourageaient cette vue[40]). Nulle part il n'a aussi ouvertement violé les pudeurs et les conventions du roman anglais que dans *Un couple sur une tour,* en relatant les amours d'une belle dame solitaire, et qui se croit veuve, pour un blond jouvenceau sans fortune, de quelque dix ans plus jeune qu'elle. Comment elle s'éprend de sa beauté, trouble sa naïveté, parvient à éveiller ses sentiments, se résout à l'épouser, devient mère, se résigne pourtant à s'effacer lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle risque de ruiner son avenir, et meurt de douleur en s'apercevant qu'elle n'est plus aimée, tels sont les principaux épisodes de ce livre; un naturalisme des plus crus s'y marie curieusement au romantisme inhérent à la pensée de Hardy. On y trouve une figure de femme assez pathétique, de beaux paysages, l'expression éloquente de quelques idées chères à l'auteur, mais aussi des invraisemblances et des fautes de goût qui nuisent à la valeur et à la portée de l'ouvrage.

L'année qui précéda la publication de *Un couple sur une tour,* Hardy avait écrit un roman historique brillant et extrêmement savou-

---

[40]) Voir chap. I, section 8 et même chapitre, p. 379.

reux : *Le Trompette* (*The Trumpet Major,* 1880), qui fut suivi peu de mois après par un récit romanesque de moindre intérêt : *Une Laodicéenne* (*A Laodicean,* 1881). Il y présentait une première fois la femme cultivée et indépendante de l'époque moderne, mais sans en donner la critique.

Il semble qu'ensuite, il se soit recueilli quelque temps, et l'œuvre qu'il publia plus de cinq ans après, *Le Maire de Casterbridge* (*The Mayor of Casterbridge,* 1887) est de tout premier mérite. Elle a été signalée comme marquant un changement dans la pensée de Hardy ; et ce changement a été défini : le passage du fatalisme au déterminisme [41]). Cette formule demande à être précisée. La conception du destin chez Hardy, dès qu'elle prend un caractère philosophique et général, est conciliable avec le déterminisme, on vient de le voir ; les rencontres, les accidents qui marquent le développement de l'action, dévient peut-être le cours ordinaire des choses, mais ils n'en contredisent pas le rigoureux enchaînement. Ces à-coups, ces surprises sont d'ailleurs loin de disparaître dans le *Maire de Casterbridge;* on en rencontrera de frappants, d'extraordinaires jusque dans *Tess d'Urberville.*

Ce qu'il faudrait dire plutôt, c'est qu'à partir de 1887 le mécanisme extérieur qui régnait dans les romans de Hardy laisse au déterminisme intérieur une place de plus en plus grande ; les forces morales s'affirment avec une puissance croissante ; le facteur psychologique regagne son importance ; dans *Jude le déshérité,* il détermine rigoureusement les événements. On verra d'ailleurs, à mesure que cet élément prend toute son ampleur, comment lui aussi est dévié par le parti-pris pessimiste de l'auteur.

Ce changement s'indique pour la première fois avec netteté dans le *Maire de Casterbridge.* Sans cesser d'insister sur les lois physiologiques qui gouvernent l'activité humaine [42]), Hardy cite l'aphorisme de Novalis, cher à George Eliot : « la destinée de chacun est contenue dans son caractère » (chap. 17) ; et il s'en inspire clairement.

---

[41]) Voir F. A. Hedgcock, chap. 4 et 5.

[42]) Les indices de la race sont mis en évidence dans le portrait du héros (chap. 1 et 5). Lucetta amoureuse, imprudente, coquette, artificieuse obéit à une hérédité française ; et le visage d'Elisabeth endormie révèle sa véritable origine : « pendant le sommeil, les faits généalogiques cachés, les courbes ancestrales, les traits des morts que la mobilité et l'animation masquent et annulent le jour, reparaissent à la surface... » Le contraste entre Henchard et Farfrae est aussi un contraste de race.

On trouve dans ce roman l'étude très poussée d'un milieu social. L'époque à laquelle il nous reporte est ancienne, d'un siècle ou presque; et le génie évocateur de Hardy n'a jamais été plus précis, puissant et coloré; cette vieille ville de Casterbridge, dont l'original est, dit-on, Dorchester, se détache sur l'horizon des champs à l'entour comme un dessin à l'eau-forte — resserrée entre ses fortifications, avec ses rues tortueuses, obscures, encombrées d'enseignes et d'étalages ou d'angles saillants; avec ses maisons à charpente apparente, à étages en surplomb, à pignons, lucarnes et clochetons. Elle est toute pénétrée du souffle de la campagne pourtant, qui, verte, grasse, riante, entoure sa masse sombre. Les papillons, les abeilles traversent ses rues d'un champ à l'autre; les souffles d'automne y amènent le duvet des chardons; les foires aux grains, aux bestiaux, sont sa vie; elle est rurale, comme ses environs.

Mais elle a, des villes, la longue tradition humaine qui la grandit; son passé romain, ses restes invraisemblablement nombreux — corps d'anciens guerriers mis au jour par tout coup de bêche un peu profond, avec leurs bijoux et leurs armes; arène immense, déserte, sinistre, jadis théâtre de jeux sanglants, et depuis évitée par les âmes tendres ou craintives, lieu de complot ou de rendez-vous. Elle a sa vie commerciale, publique, municipale; ses assemblées bruyantes et gesticulantes; ses marchés où l'on achète largement et spécule, où s'édifie la prospérité des familles, où se consomme leur ruine. Là se font et défont les réputations, dans les longues agapes, les conversations familières qui suivent le moment des affaires ou le service du dimanche, à l'auberge des Trois Mariniers.

Bien que ce soit une cité agricole, bien qu'elle nous apparaisse à une époque déjà éloignée — au moins d'un siècle — elle a les tares de la civilisation; l'activité humaine, en s'y organisant, y rejette son écume; elle a sa racaille, ses turbulents, ses incapables, ses désespérés. La misère s'y montre plus âpre, brutale, intolérable, pour être concentrée et réfléchie par le milieu social. Les deux ponts qui enjambent la rivière sont usés par les pas, par les coudes des vaincus de la vie; ils ont été témoins de maint suicide. Des générations de malheureux sont venus y voir couleur l'eau, demander au chant monotone du courant son apaisement. Le plus proche est fréquenté par les pauvres hères dont nul ne se soucie, et que les regards laissent indifférents; l'autre est le refuge des fortunes tombées, des orgueils humiliés, des souffrances honteuses.

Ce tableau sert de fond à de vigoureux portraits, à des carac-

tères accusés par de hardis contrastes. Une figure domine toutes les autres; c'est celle de Henchard, ouvrier journalier. Ambitieux, violent, acharné au travail, sujet à des humeurs noires et obstinées, il s'est senti, dans son obscurité, l'âme d'un chef. Il veut parvenir à la fortune, au pouvoir; mais un mariage imprudent, en lui imposant trop tôt la charge d'un foyer, paralyse ses efforts; il en conçoit de la rage et de la haine contre sa femme. Un soir, après boire, il la met aux enchères parmi ses compagnons; et elle, excédée, le quitte avec leur enfant. Revenu à lui, il les cherche en vain; et, épouvanté de son acte, il fait un vœu solennel dans une chapelle au bord de la route — il ne goûtera plus à l'alcool de vingt ans : « et ceci, je le jure, sur le livre qui est devant moi; et que je devienne muet, aveugle et paralytique si je manque à mon serment ». Il tient parole; son énergie, son ardeur portent leurs fruits; il devient un homme riche, un citoyen éminent de Casterbridge, maire de la ville.

C'est à cet apogée de sa carrière qu'il retrouve, bien des années après, sa femme et son enfant, devenue une jeune fille, Elisabeth Jane. Il leur ouvre sa maison, en même temps qu'il y accueille un Ecossais qu'il a distingué et pris pour agent dans son commerce de grains, Farfrae. A celui-ci, il a voué l'affection impétueuse, tyrannique et généreuse qui répond à sa forme de sensibilité. Il a paru dompter son tempérament; mais son remords tenace, son respect superstitieux pour le vœu prononcé, ses sentiments ardents, sa manière hautaine et forte, n'en sont qu'autant d'autres aspects. Et voici que son imprudente violence se réveille. La popularité de Farfrae l'irrite; un conflit d'autorité surgit; sa jalousie s'avive; il le congédie sans raison et sent monter en lui la haine, lorsque l'autre établit un commerce rival du sien. Dans ce duel, l'homme passionné, entêté, ignorant, sera vaincu par un adversaire souple, avisé, adroit. Il est ruiné, sa maison, ses biens sont vendus; l'autre s'installe en maître chez lui, et il se voit contraint, avec un rire et un haussement d'épaules, à lui demander du travail. Sa femme est morte. Il a découvert que la jeune Elisabeth Jane n'est point sa fille, et le lui cache, l'aimant avec d'autant plus d'emportement qu'il se sent moins de droits sur elle. Cependant, l'échéance de son vœu, attendue dans tant d'infortune avec une sauvage exultation, est advenue. Il s'attable au cabaret, et scandalise toute la ville qu'il a pendant des années gouvernée, en s'enivrant, blasphémant et jetant l'anathème sur les dieux et les hommes.

Les étapes de cette dégradation sociale et morale sont extrême-

ment dramatiques. Ce n'est point un mauvais cœur; il ne peut, de sang-froid, mettre en pratique les pensées de vengeance qu'il a longuement ruminées — pas plus d'ailleurs qu'il ne peut résister à une montée soudaine de colère ou d'aversion. Il souffre de sa solitude morale; il a une curieuse et fruste sensibilité à la musique; et lorsqu'il a touché le fond de sa misère, lorsque Elisabeth Jane se détourne de lui, la mélopée de la rivière l'attire comme elle en a attiré tant d'autres. Un mouvement de crainte instinctive à la vue d'une effigie flottante qu'il prend un instant pour l'apparition surnaturelle de son propre fantôme, l'éloigne du suicide. Par un dernier sursaut, il tente de se rattacher à la vie, à quelque tendresse. Elisabeth Jane a épousé son rival Farfrae; mais elle est la seule âme qu'il croie susceptible de l'aimer. Il revient à elle, humblement, pour essuyer un dernier déboire, une dernière défaite — Elisabeth a appris qu'il l'avait séparée volontairement de son véritable père; elle lui en tient rigueur. Et il quitte Casterbridge pour toujours. Il s'éloigne, dans ses vêtements, avec ses outils de journalier, comme il était arrivé plus de vingt ans auparavant — vieil homme sans espoir, sans désirs, abreuvé d'amertumes, raidi contre la pitié dans un sentiment où il y a, avec un renoncement qui lui est entré dans les moelles, du stoïcisme, de l'orgueil et de la générosité. Errant dans la lande d'Egdon, il meurt sous un abri de rencontre; et son testament, épinglé à la tête de sa couche témoigne d'une volonté d'anéantissement farouche: « qu'on ne dise pas ma mort à Elisabeth Jane Farfrae; et qu'on ne lui cause aucune peine à cause de moi; qu'on ne m'enterre pas en terrain consacré... et qu'aucun homme ne se souvienne jamais de moi » (chap. 45).

Il serait facile d'énumérer au cours de cette destinée les points où les forces extérieures aux hommes s'ingèrent dans leur vie pour en infléchir le cours [43]). Dans les grandes lignes pourtant, leur sort

---

[43]) La juxtaposition des personnages à elle seule est un défi à la logique des choses — qu'un marin confiant et généreux revienne des îles à point nommé pour acheter la femme de Henchard; qu'un témoin de ce marché honteux, vingt ans après, paraisse devant Henchard, juge de paix, et mette au jour son passé ; qu'un jeune Ecossais taillé pour être son rival en toutes choses descende de ses montagnes et traverse Casterbridge à point nommé pour lui rendre un grand service — voilà des événements déjà bien surprenants. De même, la chute de Henchard est comme machinée; pourquoi faut-il que sa fille à lui soit morte, et qu'une révélation anticipée le détache d'Elizabeth Jane, au moment où un récon-

est déterminé par leurs qualités et leurs vices; non plus seulement ou principalement par leurs passions amoureuses, mais par les dispositions intérieures durables qui constituent leur individualité.

Malgré la mort tragique de Henchard, qui annonce celle de Jude, dans une œuvre postérieure, il est peut-être possible de noter une teinte moins sombre dans le pessimisme de Hardy, tel qu'il apparaît à cette période de sa carrière. Il semble qu'au moment où l'homme, pour lui, reprenait quelque influence sur sa propre destinée, la vie lui ait paru moins laide, moins uniformément triste; les années qui se sont écoulées entre le *Retour au pays natal* et le *Maire de Casterbridge* l'ont acheminé vers cette vue nouvelle; or, si l'on considère les productions de cette époque, *Le Trompette* et la *Laodicéenne* ont d'heureuses conclusions; la mort de Viviette dans « *Un couple sur une tour* » suggère l'attendrissement romantique, plutôt que le désespoir; et dans le *Maire de Casterbridge,* auprès de la figure hautaine et désolée de Henchard, se dresse la fine et sage Elisabeth; elle a su découvrir pour elle-même le difficile secret du bonheur, et cherche à y initier les autres : « à mesure que les émotions vives et fraîches des premiers temps de son mariage se fixaient en une égale sérénité » — lit-on — « les meilleurs instincts de sa nature trouvaient leur emploi à montrer aux êtres sans horizon qui l'entouraient l'art de s'accommoder d'une existence limitée — l'art de grossir, en les regardant comme au microscope, ces formes infimes de satisfaction qui s'offrent à tous ceux que n'étreint point la souffrance, et qui, ainsi considérées, peuvent emplir et exalter la vie tout autant que de plus vastes intérêts, négligemment perçus » (chap. 45).

Ce n'est qu'une nuance sans doute; et le jugement de cette même Elisabeth sur l'existence n'est point en discordance avec les déclarations précédentes de Hardy, ou celles qui suivront : « son expérience lui avait appris que le douteux honneur d'un bref passage à travers ce triste monde n'était guère un sujet d'effusions recon-

---

fort moral lui serait le plus nécessaire? — que son amie, héritant d'une fortune, vienne s'installer à Casterbridge, y fasse, par pur hasard, la connaissance de Farfrae, s'éprenne de celui-ci, et l'épouse? — Pourquoi encore le véritable père d'Elizabeth revient-il précisément quelques heures après que Henchard, abreuvé de malheur et d'amertume, s'est résolu intérieurement à s'attacher désespérément à elle? — Ce sont là des surprises, essentielles au déroulement de l'action, qui n'ont rien à voir avec la psychologie des personnages; et l'on pourrait en citer d'autres.

naissantes, même quand le chemin était soudain éclairé en quelque point par des rayons de jour aussi clairs que ceux qui tombaient sur le sien. Mais son impression bien décidée que ni elle, ni aucun autre être humain ne méritait moins qu'il ne recevait, ne l'aveuglait pas au fait que d'autres recevaient moins, qui méritaient beaucoup plus. Et tout en étant forcée de se compter parmi les heureux de ce monde, elle ne s'en étonnait pas moins souvent de la persistance avec laquelle l'imprévu se fait sentir — puisqu'une femme à qui une tranquillité aussi parfaite que la sienne était dévolue à l'âge adulte, avait eu une jeunesse propre à enseigner que le bonheur est un bref épisode dans un drame de douleur » (chap. 45).

5

« Les Forestiers. » — « Tess d'Urberville » : le mal dans la société

Dans ses trois derniers romans, Hardy s'attache à montrer la tyrannie des lois sociales, la vanité des aspirations religieuses et les effets néfastes de toutes les chimères conçues par la pensée moderne.

L'intrigue des *Forestiers* (*The Woodlanders,* 1887), repose sur les difficultés du mariage et du divorce. Grace Melburg, unie à un homme qui la trompe, et trop tard consciente de sa tendresse pour un autre plus digne d'elle, ne peut se libérer des chaînes de la loi. Réduite à fuir la maison d'un mari qu'en son âme elle répudie, elle se fie à la générosité de celui qu'elle aime, lui demande protection, asile, au cœur des bois ; et lui, miné par son amour malheureux, son attente vaine, par les déboires et l'insouciance de soi, lui cède son dernier gîte ; il demeure exposé au froid, à la pluie d'une longue nuit d'automne, et meurt, sous les yeux de la jeune femme désespérée.

Leur malheur provient entièrement des règles et conventions établies par les hommes — des défauts de « ce contrat dont on ne saurait dire qu'il échappe à la critique, en ce qui touche le plus grand bonheur possible des individus qui composent la société humaine, durant leur brève existence en ce triste monde » (préface). Il serait facile encore de dresser une liste des circonstances fortuites qui occasionnent tel ou tel événement ; et les rencontres ne sont guère

moins fréquentes, ni moins surprenantes, dans la forêt de Little Hintock que dans celle des Ardennes. Mais ce sont les caractères qui, avec les lois sociales auxquelles ils se doivent plier, posent, nouent et dénouent les situations; la gaucherie paysanne, la réserve, la délicatesse de Winterbourne — l'intellectualisme, les qualités brillantes, le matérialisme cynique de Fitzpiers — la finesse, la douceur un peu passive de Grace — les ambitions, les scrupules, la confusion mentale, les habitudes autoritaires de son père.

Malgré la réconciliation des époux, l'ouvrage tout entier respire une tristesse profonde, rêveuse et poignante. Outre certaines notes familières — le recommencement de toutes choses, la mélancolie du passé, les lois d'une physiologie matérialiste — il y entre le sentiment d'une mésintelligence foncière des cœurs. Les personnages de Hardy, en cessant d'être uniquement composés des passions les plus primitives, n'ont pas appris à se pénétrer. Ce qui était d'abord une constatation affligeante, limitée à un certain ordre de faits, est devenu l'objet d'une généralisation philosophique : « Nul ne voit exactement ce qu'est l'horizon d'un autre » (chap. 6), disait St Cleeve. Henchard et Farfrae dans *Le Maire de Casterbridge,* s'étaient trouvés incapables de s'entendre; Elisabeth elle-même avait un moment méconnu l'affection de son père adoptif. Dans *Les Forestiers,* Mr. Melbury se méprend d'un bout à l'autre du livre sur sa fille et sur son gendre; Winterbourne laisse ignorer la ferveur de ses sentiments; et Grace conserve l'insondable regret de n'avoir point su voir quel amour s'offrait à elle. Marty, cette autre femme, qui a aimé le délaissé d'un sentiment secret et dévorant, assombrie, déféminisée, garde au cœur une inguérissable blessure; Grace revenue à son mari, elle exulte lugubrement; jusqu'au bout elle a été ignorée, méprisée; mais enfin le bien-aimé lui appartient — nulle autre qu'elle ne le pleure.

De cet aveuglement général, la culture, la civilisation sont en partie responsables. L'éducation de Grace Melbury contribue à l'attrait qu'elle exerce sur Winterbourne, et donne au sentiment de ce rude travailleur des champs le caractère d'une timide vénération qui n'osera pas s'exprimer — mais qui l'empêchera d'apprécier l'humble dévouement de Marty. Cette éducation supérieure a fait de Grace une déclassée dans sa propre famille, dans son propre milieu (chap. 30); et son union malheureuse avec Fitzpiers est préparée, encouragée par Mr. Melbury, parce qu'il est trop fier d'elle, la juge trop fine et trop grande dame, pour la donner à tout autre qu'à un

homme d'une haute situation. Le rôle néfaste du savoir, de l'intellectualité, du progrès est une idée enracinée chez Hardy. On en a vu déjà diverses expressions, et on pourrait en relever dans chacun de ses ouvrages [44]). Mais on n'en trouvera tout le développement que dans ses deux derniers romans, *Tess d'Urberville* et surtout *Jude le déshérité.*

La campagne a d'ailleurs sa mélancolie propre, et les paysans leurs névroses. Nous sommes loin de la fraîcheur idyllique de *Sous la verte feuillée,* et même de la rude gaieté qui réjouissait les rustres du *Retour au pays natal.* Les habitants de Little Hintock ont en commun une disposition à la rêverie, à l'obsession, où l'on sent l'influence d'une vie très solitaire au milieu des bois. Le vieux South a l'idée fixe que l'arbre planté devant sa fenêtre s'abattra sur sa maison et le tuera — et cette pensée devient une terreur nerveuse dont il meurt; la vieille Grammer Oliver vend son corps à disséquer au Dr Fitzpiers, et se laisse ensuite envahir par l'épouvante de son sinistre marché; Melbury, hanté par un remords, une pensée de réparation, à la fois irrésolu et entêté, erre la nuit dans son jardin, pour échapper à l'insomnie. Chez Winterbourne et Marty les grands bois silencieux, où l'on écoute son âme, ont développé une capacité d'attachement tendre, exalté, inaltérable, dont il meurt, et qui détruit pour elle toute possibilité de vie saine et normale. Grace Melbury a été élevée loin de Little Hintock; elle semble pourtant en sentir l'influence dans sa tendance aux vagues songeries et sa passivité.

La nature reste belle et captivante. En traits brefs, épars, toute la contrée se dessine au cours du livre — les vallées, les collines, les arbres envahissants; les chemins couverts où les attelages à sonnailles passent à peine sous les basses branches; les oasis fleuries des vergers; la forêt, dans la diversité de ses essences mêlées, avec ses mousses, lierres et lichens, et ses hôtes furtifs; le ciel changeant du Wessex; le petit jour calme dans les bois, alors que le monde semble plongé dans un sommeil hypnotique; les couchants mystiques; la course des saisons; le travail, les mœurs de ceux qui vivent de la forêt — tout y est. Mais la poésie qui se dégage de ce tableau n'est point celle de la joie. « Ici comme partout », lit-on d'un sous-bois d'hiver — « l'Intention abortive qui a rendu l'existence ce qu'elle

---

[44]) Notamment dans *The Return of the Native,* v. p. 58-59. La « civilisation », la « loi sociale », sont mentionnées comme néfastes et hostiles à la nature dans *The Mayor of Casterbridge,* chap. I et 44.

est, apparaissait aussi évidente que dans la foule dépravée d'un faubourg de grande ville. La feuille était déformée, la courbe interrompue, la pousse brisée; les lichens minaient la vigueur de la tige; et le lierre, lentement, étouffait le jeune arbre luxuriant »... (chap. 7). Le chant continu du vent dans les pins monte comme un éternel hymne funèbre (chap. 8). Les arbres luttent pour l'existence, se blessent, se mutilent (chap. 42). Il y a là quelque souvenir sans doute du transformisme, et aussi une notion qui a été développée avec beaucoup d'ampleur dans la doctrine de Schopenhauer — celle de l'unité de toute vie, et de l'existence d'une conscience sourde jusque chez les plantes.

Dans *Les Forestiers,* certaines formules philosophiques se dégagent et affleurent. Fitzpiers a étudié la métaphysique en même temps que l'anatomie; les paysans, surpris, se répètent les déclarations entendues sur ses lèvres : « il n'y a au monde que le moi et le non-moi », a-t-il dit; et il affirme que les actions d'un homme ne sont pas plus libres que les mouvements d'une aiguille de pendule (chap. 6). L'auteur désespère de décrire un être humain, « centre et foyer d'un univers », si l'on prend les choses d'un point de vue transcendantal (chap. 5). Une « Intention abortive » ou une « Cause intangible » est invoquée comme principe de tout ce qui existe, et rendue responsable de nos misères (chap. 7 et 10).

Ces indications, encore rares et rapides, allaient se répéter et se préciser dans les deux derniers romans.

L'héroïne de *Tess d'Urberville* (*Tess of the d'Urbervilles,* 1891), plus encore que Grace Melbury, est une victime des conventions sociales. Cette pauvre fille des champs a reçu à l'école plus d'instruction que n'en ont à eux deux son père et sa mère. Elle a des connaissances, des délicatesses, des rêves que ne soupçonnaient point les paysannes jadis, sans avoir retenu de principe assez clair et assez ferme pour lui servir de règle; ses croyances ont été ébranlées, mais elle a gardé un esprit indécis et superstitieux; elle a, de l'avenir, un sentiment angoissé, qui ne s'unit pas à la prévoyance ou à l'énergie. Une révélation malavisée sur l'ancienne famille dont il descend a mis dans la tête de son père, Mr. Durbeyfield, des idées de grandeur; et il l'envoie demander du service au château voisin occupé par les successeurs des derniers d'Urberville, ses propres ancêtres, dans l'espoir qu'elle y recevra un traitement de faveur — qui sait, pense la mère, si elle n'y fera pas quelque beau mariage? Sans illusions, elle se présente, et elle est agréée sur la recomman-

dation d'Alec d'Urberville, que sa fraîche beauté a séduit. Il la poursuit d'attentions insolentes; et c'est en vain qu'elle les repousse, qu'elle se débat pour lui échapper. Elle devient la maîtresse du jeune châtelain — elle est mère.

Mais elle rejette une protection haïe. Son enfant mort, elle se place au loin, pour que s'éteigne le triste et honteux souvenir de son malheur. « D'un seul coup » — dit Hardy — « elle avait passé de la simplicité de la jeune fille à la complexité de la femme. Les symboles de la pensée se marquaient sur son visage, et un accent tragique, parfois, résonnait dans sa voix; ses yeux semblaient plus grands, plus éloquents... son âme était celle d'une femme que les émotions violentes des mois passés n'avaient pas réussi à démoraliser. Sauf en ce qui regarde l'opinion du monde, on eût pu dire que son expérience n'avait été pour elle qu'une éducation » (Phase II, chap. 13).

Aux yeux des hommes, pourtant, elle est tarée; et lorsqu'elle a reconquis une imprudente foi en la vie, lorsqu'elle répond à l'amour que lui a voué Angel Clare, lorsqu'elle s'abandonne au rêve d'une heureuse et parfaite union avec lui, et que le soir de leurs noces, dans l'élan d'une confiance sans limites, elle lui raconte son passé, elle le voit se détourner d'elle en une soudaine révulsion. Violemment désenchanté, plein de trouble, de soupçons, d'aversion, il la repousse, repentante, résignée, désespérée — il la quitte, et s'exile au loin, espérant du temps seul l'apaisement. Et cette fois, Tess sera brisée.

De longs mois, travaillant pour vivre, revenue au rude labeur des champs, elle lui est passionnément fidèle. Mais quand, sans nouvelles de son mari, elle se croit, se sent abandonnée, et que, réduite à la misère, elle rencontre son séducteur, elle n'attend plus rien de l'existence; elle ne croit plus ni en autrui, ni en elle-même. Lui, tient entre ses mains la ruine ou la fortune de la famille Durbeyfield — de la pauvre mère, maintenant veuve, malade, incapable, et des enfants restés autour d'elle. Il cajole, supplie, menace; Tess s'immole pour les siens et se donne de nouveau à lui. Quand Angel Clare assagi, d'esprit plus large et plus tolérant, revient, brûlant de faire à sa femme une tardive réparation en l'installant à son foyer, il la trouve au logis luxueux et désordonné de l'autre, dans une ville de plaisir. Et elle, comprenant ce qui aurait pu être, et ce qu'elle a perdu, saisie d'un transport de haine, plonge un couteau dans le cœur d'Alec d'Urberville.

L'inégalité des conditions sociales, les injustices et les préjugés de classe, les passions, les conventions humaines ont fait d'elle

une meurtrière. Elle fuit avec Clare, et, sous la menace imminente du jugement et de la mort, elle connaît la tendresse et le bonheur dont elle avait rêvé. Lorsque les officiers de la loi se présentent pour la saisir, la fugitive, au petit jour, épuisée de fatigue, s'est endormie dans les ruines de Stonehenge, sur une des tables de roc qui servaient, dit-on, aux sacrifices humains. Et les restes grandioses de ce temple celtique, ces monolithes, dressés jadis pour rendre hommage à quelque dieu barbare, ce lieu solitaire associé à tant de souvenirs rudes et sanglants, sont le décor qui convient à cette dernière scène — Tess est offerte en sacrifice aux iniques lois humaines.

Les forces sociales ne sont d'ailleurs point les seules dont elle dépende. L'hérédité, le tempérament, la physiologie jouent dans ce roman le même rôle que dans les autres récits de Hardy [45]). On y sent encore la hantise du passé — de ce passé qui contient en germe tout l'avenir que nous appelons nôtre, et dans lequel la destinée de chacun est comme écrite à l'avance. Cette hantise s'exprime par les craintes superstitieuses de l'héroïne, comme par certains incidents qui ont la valeur de présages [46]). Il règne sur le monde une volonté perverse qui voue l'homme au malheur. L'ironie des choses éclate dans l'histoire de Tess; la haute origine dont s'enorgueillissent son

---

[45]) L'énergie d'une famille encore proche de ses origines terriennes, du côté de la mère du moins, se reconnaît dans l'élasticité dont Tess fait preuve après son malheur (Phase the 3rd, chap. 16). C'est aussi de sa mère qu'elle tient sa beauté (Phase the 1st, chap. 3). Le pasteur de Marlot reconnaît le profil des d'Urberville, chez John Durbeyfield (Phase the 1st chap. 7). Angel Clare veut pour femme une fille du peuple, parce qu'il craint la dégénérescence des anciennes familles (Phase the 6th, chap. 47). Tess accepte la décision de son mari avec cette soumission aux décrets du sort que l'histoire des d'Urberville avait rendue apparente (Phase the 4th, chap. 37); elle ressemble d'ailleurs aux grandes dames de cette ancienne lignée, dont A. Clare découvre les portraits (Phase the 4th, chap. 35). La fatigue révèle chez A. Clare des traits ancestraux (Phase the 7th, chap. 53). Voir encore l'amour des belles laitières (Phase the 3rd, chap. 23).

[46]) Tess reconnaît la voiture qui doit l'emmener avec Clare sans l'avoir vue, confirmant une tradition de sinistre augure dans la famille d'Urberville. Le coq chante le jour de ses noces, fâcheux présage (Phase the 4th, chap. 33). Alec d'Urberville, converti, lui fait jurer de ne plus le tenter sur l'emplacement d'une croix, lieu que les légendes locales disent maudit (Phase the 6th, chap. 45). Voir encore comment Clare dans un accès de somnambulisme couche Tesse dans un tombeau (Phase the 5th, chap. 37).

père et sa mère est la cause de sa ruine; et constamment l'auteur y revient, comme pour rappeler la fragilité qu'ont les grandeurs de ce monde. Trop souvent, on a pu relever l'importance démesurée des circonstances fortuites ou des accidents matériels qui infléchissent sans le rompre l'enchaînement naturel des faits chez Hardy; on en trouve encore dans « *Tess* » des exemples remarquables [47]).

A mesure que les caractères prennent une place plus grande dans le jeu des événements, cependant, cette déformation s'étend aussi aux décisions, aux gestes humains et à leurs conséquences. Les effets néfastes des moindres intentions, des moindres actes, sont poussés à l'extrême. Faible, mais pure de cœur, Tess est violée, et la voilà mère; lorsqu'elle s'éprend d'Angel Clare, c'est comme une grande passionnée, doublée d'une Grisélidis; et lui, contre toute apparence, lui fera payer sa faute involontaire au maximum. Alec, après ses années de débauche, ne se contente pas d'une sagesse soudaine; il se convertit, et devient prédicateur; et il se trouve gagner ainsi auprès de Tess un accès plus facile. Perd-il la foi? C'est pour s'acharner de nouveau à la séduire. Le désespoir d'avoir renoncé à Clare conduit la jeune femme au crime; et la loi lui est appliquée dans sa pire rigueur.

Le cadre naturel de ce drame est, là encore, d'une grande beauté. A cause des pérégrinations de Tess, toute la configuration du Wessex de Hardy est exposée — Blackmoor Vale, avec ses collines, ses vallées et les champs verts entourés de haies épaisses et d'arbres, restes d'anciennes forêts, qui lui donnent un aspect touffu et riant; avec ses eaux lentes et abondantes, son atmosphère humide et bleue — la vallée de la Froom ou des grandes laiteries, aux vastes perspectives, à l'air vif et transparent, aux courants clairs, aux immenses prairies tachetées de bétail — c'est le plateau désolé de Flintcomb Ash; ou encore la plaine nue de Stonehenge. Dans l'ensemble, la vie rurale reste la meilleure qui puisse être. Hardy décrit, une fois de plus, sous un aspect renouvelé, la succession des travaux

---

[47]) La première rencontre de Tess avec Alec est déterminée par une révélation accidentelle, un nom usurpé, une conjecture erronée — et la mort, accidentelle aussi! du vieux cheval des Durbeyfield. La seule présence d'Angel Clare à la ferme de Talbothays est une anomalie. La confession de Tess, glissée sous une porte, passe sous un tapis et y reste; Clare n'apprendra son histoire qu'après le mariage. Les lettres des deux époux ne parviennent pas à destination. Tess entre par pur hasard dans la chapelle où justement prêche Alec, etc., etc.

champêtres; il en montre la simplicité féconde, la poésie concrète, humaine, quasi religieuse. Dans ce labeur monotone et sacré, Tess trouve l'oubli de son premier chagrin, l'apaisement de sa grande douleur. Angel Clare a choisi la profession de cultivateur par vocation; il perçoit l'action bienfaisante et régénératrice d'un contact constant avec la nature. Les tristesses inhérentes à la civilisation, à la pensée sont d'autre part rappelées (III, 18).

Mais pas plus que dans *Les Forestiers*, Hardy n'oublie les aspects douloureux ou sordides et les vices de la vie paysanne. Il décrit éloquemment la pauvreté des Durbeyfield, la paresse, l'ivrognerie du père, l'incurie, la sottise de la mère; et il met nettement en question le droit que s'arroge ce triste couple d'appeler à partager son dénuement et son abjection les malheureuses petites créatures dont chaque année la famille s'accroît. L'ivrognerie d'ailleurs n'est point un défaut propre au père de Tess; sa femme y participe; il est largement répandu parmi les villageois; il devient la consolation d'une des belles laitières amoureuses auxquelles Angel Clare préfère Tess, et n'est point montré comme avilissant — l'ivresse est une voie d'accès à l'oubli de soi, à la transfiguration, à l'extase (I, 4 et 10; V, 43).

C'est que jamais Hardy ne fut moins réformateur que dans ce roman consacré à l'iniquité des lois[48]). Il ne craint point de les qualifier de « nécessaires » (II, 13); il déclare inconcevable un ajustement satisfaisant des règles et des aspirations humaines (I, 5), tout en impliquant que la sagesse serait sans doute de contenir et de régulariser les passions, au lieu d'essayer de les nier ou de les détruire[49]).

« *Tess* » respire le nihilisme moral. Hardy l'acheva alors qu'il atteignait la cinquantaine, dans la pleine maturité de son génie. Deux ans auparavant, il avait dégagé les principes de son art dans l'article sur le roman anglais publié par la *New Review*[50]). Il y revendiquait le droit d'étudier librement, non seulement les rapports

---

[48]) Voir V, 41. Tess ne saurait être considérée comme coupable, écrit l'auteur, que selon « une loi sociale arbitraire et dénuée de tout fondement dans la nature ». Tout le développement du roman met en lumière l'injustice et la cruauté de cette loi.

[49]) IV, 25. Il avait appris à connaître la vie, lit-on, indépendamment de « ces credos qui s'efforcent vainement de s'opposer à ce que la sagesse devrait se contenter de modérer et de régler ».

[50]) Voir p. 379.

entre les sexes, centre de toutes les relations de la vie, qu'il avait toujours amplement et franchement traités, ou la position de l'homme dans l'univers, dont il n'avait point cessé de se préoccuper, mais encore les croyances religieuses, qu'il avait jusque-là laissées le plus souvent dans l'ombre. Elles occcupent une place importante dans « *Tess* », avant de passer au premier plan dans « *Jude* »; et la réaction qu'elles provoquent chez Hardy est celle de la critique et de l'amertume.

L'éducation chrétienne de Tess a laissé en elle de douloureuses appréhensions. Elle se croit condamnée à l'enfer, par sa faute, et s'y résigne; mais la damnation de son enfant, mort avant le baptême religieux, la désespère. Plus tard, Clare ne trouve que confusion dans son esprit; sa foi est chrétienne dans la forme, et panthéiste ou païenne dans son essence (IV, 27). Sans le vouloir, il la détache complètement de son ancienne religion. Lui accepte la morale de l'Evangile, mais il ne croit ni au dogme, ni au monde surnaturel, ni à la survie (VII, 46 et VII, 58). Le pasteur Tringham, qui révèle à Durbeyfield son origine, montre peu de discernement et beaucoup de légèreté; celui que Tess questionne sur la validité du baptême qu'elle a donné à son enfant n'a guère de noblesse morale. Le vieux Mr. Clare, le père d'Angel, est une belle figure de ministre Evangélique, mais une figure du passé; et ses deux fils aînés, qui ont reçu les ordres, sont des pédants secs et étroits. Enfin la brusque et courte conversion d'Alec n'est guère respectable — non plus que le fanatisme de l'ouvrier errant qui, avec son pot de peinture rouge, parcourt le pays, couvrant les barrières et les rochers de malédictions ou d'injonctions Bibliques [51]).

Les religions anciennes et nouvelles sont considérées sans aucun des partis-pris habituels; et dans les comparaisons implicites qui résultent de leur rapprochement, le Christianisme n'a pas toujours la prééminence : « le soleil, à cause de la brume » — lit-on — « avait un aspect surprenant — il semblait que l'on dût en parler comme d'un être conscient, d'une personnalité. Cette apparence, ajoutée à l'absence de toute silhouette humaine, aussi loin que s'étendait le regard, expliquait l'héliolâtrie de jadis en un instant. On

[51]) I, 1; II, 12 et 14; IV, 25 et 26; VI, 45. On peut encore noter dans l'œuvre de Hardy une figure ecclésiastique présentée en fâcheuse posture, et sous un jour plutôt critique, dans *Two on a Tower*, celle de l'évêque qui courtise la main de Viviette. Viviette elle-même unit des scrupules de dévote à la passion la plus déréglée.

pouvait sentir qu'il ne s'était jamais rencontré sous le ciel de religion plus sensée que celle-là... » (II, 13).

Devant la destinée de l'héroïne, devant le sort de l'humanité en général, la croyance en la Providence apparaît comme une cruelle dérision. « Où donc était l'ange gardien de Tess? » — lit-on lorsque Alec la découvre endormie dans la forêt — « où était la Providence? Peut-être, comme ce dieu dont nous parle l'ironique Tishbite, elle causait, ou elle était à la chasse, ou en voyage — ou encore, elle dormait, et ne voulait pas être éveillée »... L'irréparable se consomme; et de tous ceux qui auraient pu porter secours à la faiblesse en péril, nul n'est averti. On pourrait il est vrai voir dans le malheur de Tess la rétribution de quelque crime commis par un de ses ancêtres, au temps de leur insolente puissance : « punir ainsi les fautes des pères sur les enfants est peut-être une morale suffisante pour les dieux; mais la nature humaine moyenne la réprouve, et ne peut y trouver satisfaction » (I, 11).

Sans une Providence pour corriger, pour réparer le mal causé par les lois naturelles ou sociales, le monde n'est qu'un lieu d'horreur ou de tristesse, ainsi que le sent Angel Clare (III, 18). « La nuit vint » — lit-on, après que la confession de Tess a foudroyé la joie, l'espoir des jeunes époux — « et elle suivit son cours, indifférente, comme si rien ne s'était passé; cette nuit qui, déjà, avait dévoré leur bonheur, et qui s'en repaissait, insoucieuse; cette nuit qui eût dévoré le bonheur de milliers d'autres humains, avec aussi peu de trouble, avec la même impassibilité » (V, 35). Lorsque le pavillon noir qui annonce la mort de l'héroïne flotte au-dessus de la prison. Hardy conclut, amèrement : « Justice était faite. Le Président des Immortels, selon l'expression d'Eschyle, avait cessé de jouer avec sa victime. Et les chevaliers d'Urberville dormaient toujours, inconscients, au fond de leur tombe » (VII, 59).

A cette période tardive de sa carrière, les affinités électives avaient eu le temps de jouer entre lui et certains penseurs ou écrivains. Il mentionne Schopenhauer et Leopardi, associant leurs noms à une sorte de fanatisme déterministe, chez Mr. Clare, et à la doctrine du renoncement (IV, 25). Il cite Sully-Prud'homme; comme le poète français, Tess, dit-il, est portée à lire une condamnation pénale dans le décret : « tu naîtras » [52]). Le tour philosophique de sa pensée

[52]) V, 36. Voir aussi, sur le malheur de naître, I, 3; II, 14; III, 18 et 19; IV, 25.

s'est accentué; et l'on a parfois jugé que son art en avait souffert. Il ne semble pourtant point que ses derniers romans le cèdent aux autres en force et en intérêt, tout au contraire. Les idées morales ou métaphysiques qu'il laisse transparaître sont le prolongement naturel de ses impressions spontanées; elles semblent appelées par l'angoisse que donne le spectacle de la douleur. Loin de troubler l'harmonie de son œuvre, elles la complètent.

Si le monde et si la société étaient justes, les hommes seraient jugés sur leurs tendances, et non sur des actes souvent imposés par les circonstances — telle est la vérité qui hante Clare comme un remords (VII, 53). On en pourrait discuter le fondement et la portée. Si nous ne sommes pas responsables de nos actes, le sommes-nous beaucoup davantage de nos tendances? D'autre part, les cas de contrainte absolue ne sont-ils pas relativement rares, et la vertu ne consiste-t-elle pas justement pour chacun à s'efforcer de mettre sa conduite en accord avec son sentiment intérieur du bien? Tess est sans doute une femme pure, ainsi que le veut le sous-titre du livre; mais son cas ne saurait passer pour normal. Quoi qu'il en soit, l'opinion de Hardy n'est pas sans ressemblance avec cette vue de Schopenhauer, selon laquelle l'individu est libre dans son essence, en tant qu'il *est,* mais se trouve asservi au déterminisme dès qu'il *agit.*

Les rêveries de Tess l'entraînent souvent à des interprétations imaginatives extrêmement libres; et ses propos suggèrent ainsi le subjectivisme que l'auteur exprime lorsqu'il écrit: « parfois sa fantaisie capricieuse intensifiait le déroulement des faits autour d'elle, tellement qu'ils lui semblaient partie de sa propre existence. Plus exactement, ils en devenaient partie, car le monde n'est qu'un phénomène psychologique, après tout; et ils étaient en réalité ce qu'ils lui paraissaient »... Sur ce point encore, la pensée de Hardy voisine avec celle de Schopenhauer.

Enfin, il semble bien que ce soit le vouloir-vivre — ce désir inextinguible, cause et soutien de toute existence pour le métaphysicien allemand — qui s'exprime dans « *Tess* » par la «soif de jouissance (*the appetite for joy*) — cette tendance universelle, automatique, à chercher le plaisir à tout prix, qui anime tout ce qui vit, des êtres les plus humbles aux plus élevés » (II, 15, III, 16) — « cette force formidable, éparse dans toute la création, qui entraîne l'humanité, comme la marée, l'algue flottante (IV, 30) — cette « volonté de jouissance inhérente à l'homme », qui vient sans cesse se briser

contre une volonté adverse cachée au cœur des choses (*the circumstantial will against enjoyment,* V, 43).

Ainsi la philosophie à laquelle aboutit Hardy confirme le jugement de sa sensibilité; elle lui donne la valeur d'un absolu de l'esprit. Tess, méditant sur la parole de l'Ecriture : « tout est vanité », s'aperçoit soudain que ces mots ne rendent point la tristesse de nos jours. « Salomon avait été jusque-là il y a plus de deux mille ans; elle, bien qu'elle ne s'inspirât d'aucun penseur, se trouvait de beaucoup en avance sur lui. Si tout n'était que vanité, qui s'en soucierait? — Tout était, hélas, bien pis que vanité » (V, 41). Au fond du creuset où s'évanouissent les illusions humaines, il reste la souffrance.

6

« Jude le déshérité » : le mal en l'homme

Le pessimisme de Hardy avait englobé dès l'origine toutes les manifestations de la vie; mais il s'est attaché spécialement tour à tour aux divers ordres de faits. Après s'être fondé plus particulièrement sur la cruauté des forces naturelles; puis sur la tyrannie et les injustices de la société, il s'appuie dans *Jude le déshérité* (*Jude the Obscure,* 1895) sur le sens et les conséquences de l'évolution humaine; il prend une expression presque purement psychologique.

Les moyens de suggestion employés jusque-là passent au second plan. La nature n'apparaît plus que par échappées; l'humanité n'est plus écrasée par la puissance des éléments, confondue devant l'infini; le passé et l'avenir ne sont plus une obsession, ne réduisent plus le présent à un point dans l'écoulement universel, la vie à un rêve inquiet. Les personnages occupent constamment, emplissent pleinement la scène; sur eux se concentre toute l'attention. « La destinée de chacun est contenue dans son caractère », avait écrit Hardy en 1886; il était revenu sur cette pensée en la précisant dans son article du *Forum* en 1888; on y lit que le roman doit inculquer « l'influence

inévitable du caractère et du milieu sur la solution du problème de notre destinée ». On a vu que les œuvres antérieures — « *Tess* » même — ne répondaient qu'imparfaitement à ce principe. Mais « *Jude le déshérité* » en est une application à peu près aussi stricte que possible.

Les faits ne sont point, il est vrai, plus conformes à la réalité moyenne que dans les autres récits; car si leur cours n'est plus constamment dominé par le hasard, détourné, brusquement infléchi par des obstacles ou des accidents matériels, le retentissement des sentiments, des désirs, des scrupules qu'éprouvent les personnages prend, plus encore que dans « *Tess* », une intensité imprévue, formidable et néfaste. On dirait qu'un écho s'élève autour des voix humaines, et convertit en accents tragiques, incohérents, terrifiants, les plus simples discours. Il y a, dans la disproportion des causes et des effets, dans l'ironie avec laquelle les décisions des personnages se retournent contre leurs intérêts, dans la symétrie qui semble avoir présidé à la conception des situations et de l'intrigue, quelque chose d'artificiel et de forcé qui nuirait à la portée du livre, si les caractères n'étaient en même temps posés avec tant de puissance, décrits avec une sincérité si attentive, qu'ils entraînent la conviction.

Hardy manifeste ainsi dans sa vieillesse une surprenante pénétration des âmes. Il est curieux de voir à quel point l'angle de vision qu'il a adopté a transformé sa manière. Ses personnages, jusque-là dessinés à grands traits, d'une vérité simplifiée et sommaire, sont ici complexes et nuancés. La passion a cessé d'atténuer, de neutraliser ou de supprimer en eux les traits individuels; leur rigidité s'est assouplie. Au lieu de rester semblables à eux-mêmes d'un bout à l'autre du récit, ils évoluent. Dans « *Tess* », le changement, déjà, s'annonce; l'héroïne est mûrie par sa première épreuve, convertie par Clare à des idées bien différentes de ses premières croyances, détachée d'elle-même, du respect de soi, démoralisée par ses injustes souffrances; Angel Clare n'est d'abord qu'un faux émancipé; il se détache graduellement de ses préjugés pour apprendre à reconnaître les véritables valeurs morales; mais l'un et l'autre ne se modifient que difficilement, avec lenteur et timidité. La vie intérieure de Jude Fawley, et de sa cousine Sue Bridehead, au contraire, est le mouvement même; rien n'y semble fixe; ils ont toutes les fluctuations d'âmes qui se questionnent, s'étudient, se dépouillent et se mettent à nu. L'abandon aux instincts, l'incapacité à se dominer, à se comprendre et à comprendre autrui, qui aboutissaient à toutes les vio-

lences du désespoir, au crime, à l'hallucination [53]), ont fait place chez eux à l'analyse de leurs propres impressions, et aux discussions de principes, d'idées ou de sentiments.

Ce sont des représentants de la culture moderne. Mais parce qu'il dépeint des intellectuels, Hardy n'oublie pas le point de vue du physiologiste, au contraire. Il indique les lourdes hérédités qui pèsent sur ces deux êtres et prédéterminent leurs penchants, leurs antipathies et leurs décisions, si indépendants qu'ils paraissent d'abord. Tous deux sont nés de parents révoltés et infortunés. Un de leurs ancêtres communs, séparé de sa femme, lui a dérobé le corps d'une enfant morte, qu'il aimait, et qu'elle lui avait enlevé; il a péri sur la potence, tandis qu'elle perdait la raison. Le père et la mère de Sue vécurent dans l'inimitié et les querelles constantes jusqu'à leur séparation; et elle demeura aux soins de son père, qui l'abandonna d'ailleurs de bonne heure à elle-même. Les parents de Jude, après des jours orageux, durent se séparer, et sa mère, de désespoir, se noya. A bon droit la vieille tante, dépositaire de ces tristes ou funèbres souvenirs, déclare : « les Fawley ne sont point faits pour le mariage; ils ne n'en sont jamais bien accommodés. Il y a quelque chose dans leur sang qui se révolte devant la nécessité de faire ce qu'ils accompliraient volontiers s'ils n'y étaient pas obligés » (I, 11).

C'est à la garde de cette vieille personne que Jude a été laissé après la mort de son père. Elle tient une petite boulangerie au village de Marygreen, et l'élève sans le maltraiter, mais sans lui laisser ignorer qu'il est une charge et une bouche inutile, ni que les siens ont eu une mauvaise étoile. Lui est un enfant impressionnable et sensible; employé à chasser les corneilles des champs ensemencés, il se prend de pitié pour leur avidité déçue, et s'attire une rude correction en les laissant assouvir leur faim; il ne peut supporter d'écraser en marchant les vers de terre qui pullulent dans les pâturages humides; les ténèbres, la solitude nocturne des champs sont pleins de terreur pour lui. C'est une sensibilité à vif, une âme anxieuse : « il n'avait jamais rapporté de nichée d'oiseaux sans se le reprocher amèrement la moitié de la nuit suivante, et sans les reporter avec leur nid au lieu où il les avait pris le matin. Il pouvait à peine supporter de voir les arbres coupés ou ébranchés, parce qu'il avait l'idée que cela leur faisait mal; la taille tardive, alors que la sève était abondante,

[53]) Un dernier exemple très frappant de ces hallucinations est l'accès de somnambulisme d'Angel Clare; *Tess of the d'Urbervilles,* V, 37.

et que l'arbre saignait à profusion, lui avait causé de véritables chagrins dans sa petite enfance. Cette faiblesse de caractère, comme on pourrait l'appeler, suggérait l'idée qu'il était fait pour souffrir beaucoup avant que le rideau retombât sur son existence superflue, et qu'il fût rendu au repos » (I, 2).

« La logique de la nature » — lit-on plus loin — « lui paraissait trop affreuse pour qu'il s'en souciât. Cette bienveillance à l'égard de certaines créatures qui avait pour résultat la cruauté envers d'autres révoltait son sentiment de l'harmonie. A mesure qu'il grandissait, il était saisi d'une sorte d'épouvante... tout autour de lui semblait s'étendre un univers éclatant, éblouissant, tumultueux, dont le tintamarre et les lumières venaient heurter la petite cellule qu'il appelait son « moi », l'ébranlaient et la blessaient douloureusement »... (I, 2). Il a ses cauchemars et ses rêves; le mirage du savoir hante ses pensées enfantines. Le départ de son maître d'école, Philotson, pour Christminster (Oxford) fixe ce rêve; une vision de la vieille cité universitaire avec ses tours et ses flèches, étincelant au couchant à travers la brume, achève d'en faire pour lui la Jérusalem Divine, le lieu propre à assouvir son ambition intellectuelle, le séjour où il pourra réaliser son idéal.

Par des prodiges d'ingéniosité et d'énergie, il apprend seul le latin, le grec, commence la lecture des œuvres classiques et des Testaments. A dix-neuf ans, c'est un garçon réfléchi, concentré; il a résolu de devenir tailleur de pierre pour se suffire, et aller poursuivre ses études à Christminster. Il ignore tout un côté de la vie, cependant — — les faiblesses, les exigences du cœur, la passion. Brutalement éveillé à leur existence par les provocations d'Arabella, il est subjugué par les charmes grossiers de cette fille vulgaire, qui a gardé les manières du cabaret dans lequel elle fut servante; aisément, imprudemment, elle triomphe de ses naïvetés, excite ses instincts, se prétend compromise et se fait épouser. En vain Jude entraîné, affolé, joué, essaie de se ressaisir; il a goûté d'une vie plus riche, plus brûlante que celle des parchemins et des livres; ses études lui paraissent vides et mortes; Arabella les méprise; il y renonce, loue une maisonnette et travaille dans le voisinage. Cependant, la grossièreté et la fausseté de sa femme lui deviennent de plus en plus insupportables; de basses querelles avilissent le ménage. Après une dispute particulièrement violente, humilié et désespéré, il cherche en s'avançant sur la glace d'un étang gelé à finir ses jours, non loin du lieu où son ancêtre fut pendu, où sa mère se noya. La glace résiste, la mort ne

veut pas de lui; une crainte superstitieuse s'empare de lui, comme d'autres héros moins éclairés chez Hardy. Il demande alors à l'ivresse l'oubli de sa misère — première chute révélatrice de tentations et de défaillances qui se feront sentir dans toute sa carrière.

Rentrant au logis, il trouve la maison vide. Arabella l'a quitté, et il apprend plus tard, par un mot d'elle, qu'elle reprend sa liberté et accompagne ses parents en Australie. Il n'eût osé espérer pareille délivrance. Il reprend le cours de ses projets. Devenu habile artisan, il va s'établir à Christminster où l'attire, outre sa vocation intellectuelle, un doux visage féminin — celui de sa cousine Sue dont il a aperçu le portrait chez la vieille tante Fawley. Il se grise d'abord des souvenirs évoqués par les vieux murs; il vit dans la société de fantômes, ceux des grands hommes qui y ont demeuré; il taille la pierre de jour, et étudie la nuit avec passion. Il parvient à faire la connaissance de sa jolie cousine, et noue avec elle une amitié délicieuse, à peine troublée par la conscience qu'il lui porte beaucoup plus qu'un intérêt de famille.

Tout de suite, il est séduit par la vivacité, le charme de la jeune fille, par sa sensibilité ouverte, frémissante, toujours en éveil. A mesure que croît leur intimité, il découvre d'autres qualités chez elle. Elle est amie sûre, dévouée, très tendre; avec une sympathie prompte et ingénieuse, elle devine toutes les peines et les adoucit d'un mot, d'un geste caressant; spontanée, libre, fantaisiste, souvent gaie, elle change en poésie la prose de la vie; et cela avec un arrière-fond de réserve, une indépendance effarouchée, et comme un secret triste qui achèvent de la rendre attachante.

Elle est la mobilité même. Elle a toutes les contradictions d'une sensibilité à vif. Toujours prête à se trouver en faute, elle sursaute à la moindre réflexion plaisante, au moindre jugement défavorable et supplie: « ne me critiquez pas, Jude! » Elle a besoin qu'on croie en elle, qu'on la prenne telle qu'elle est, que l'affection partiale, passionnée d'un autre lui donne cette confiance en soi sans laquelle on ne peut vivre, et qui lui échappe perpétuellement. La moindre ombre de froideur ou de dissentiment l'offense, et elle se rejette alors dans une réserve dure, dont elle s'excuse ensuite avec un débordement de tendresse et de repentir. Elle a une soif d'amour constante, urgente, et le sollicite involontairement, pour se retrancher dans une dignité blessée dès qu'on en fait la remarque, et s'écrouler dans le désespoir si on l'accuse de coquetterie. Avec cela, un désir très vif de bien faire, selon ses lumières.

Lorsque Jude la rencontre, elle fait de la peinture décorative dans une maison d'art religieux; et pendant fort longtemps, il ne met pas en doute la foi, la dévotion, l'innocence de sa cousine. Avec les mêmes hérédités que lui, cependant, elle a acquis — après une enfance anormale à Marygreen, où elle a laissé le souvenir d'une fillette précoce, ardente, émancipée — une expérience de la vie que ne possèdent point d'habitude les jeunes filles. Elle s'est liée, à Christminster, où elle avait été amenée par son père, avec un étudiant; et elle a accepté d'aller s'établir avec lui à Londres. Elle a voulu être son amie — rien que son amie — et l'a obtenu de lui. Il l'a d'ailleurs initiée aux œuvres littéraires les plus variées et les plus libres Ces lectures sont sans venin pour elle: « j'ai trouvé », dit-elle, « que tout l'intérêt des parties malsaines de ces livres s'évanouissait en même temps que leur mystère » (III, 4). Avec cet étudiant — le plus moral et le plus irréligieux des hommes, dit-elle — elle a fait un peu d'exégèse, et appris à juger l'esprit d'Oxford. Cependant, désespéré d'une froideur plus obstinée qu'il ne l'eût cru possible, il tombe malade, et va mourir à l'étranger.

Tel était le passé de Sue, lorsqu'elle a accepté le pieux emploi qui, pour Jude, résume ses goûts et son caractère. Peu après l'avoir rencontré, elle perd sa situation pour avoir introduit dans sa chambre les statues de Vénus et d'Apolion; et Jude obtient pour elle un poste d'assistante dans l'école que dirige son ancien maître Philotson, vieilli, découragé, déçu dans son ambition universitaire — triste avertissement pour lui-même. Un jour, il s'aperçoit que l'instituteur fait la cour à son assistante. Sans qu'il pût s'offrir à Sue, il la considérait comme sienne, et souffre cruellement de cette surprise du sort. Il se sent d'autre part incapable de continuer ses études sans direction, et s'adresse aux principaux de plusieurs collèges. Il se voit partout repoussé. Dans son amertume, il s'enivre, déblatère contre les autorités, et, répondant à un défi, récite d'une voix tonitruante le Credo au cabaret. Il est, pour cet esclandre, chassé par son patron.

Il revient au village désabusé, ne sachant plus quelle voie prendre. Au cours d'une conversation avec le pasteur de l'endroit, son ambition intellectuelle et sociale prend une nouvelle forme; sa vocation pédagogique se transforme en une vocation ecclésiastique. Il se décide à aller chercher du travail et s'instruire dans la vieille ville épiscopale de Melchester (Salisbury), où l'attire d'ailleurs encore la présence de Sue; celle-ci, à l'école normale de la ville, veut acqué-

rir des titres pour rester dans l'enseignement; elle s'est engagée à épouser Philotson, ses études achevées.

Jude découvre alors le scepticisme tranquille, tolérant, légèrement méprisant, absolu, de sa cousine. Sans chercher à l'influencer, elle stimule ses facultés critiques, en piquant son amour-propre, son respect de soi, en montrant une connaissance des textes supérieure à la sienne, un paisible détachement, et la persuasion qu'il en viendra un jour où elle en est. Elle repousse sa proposition, lorsqu'il veut entrer avec elle dans la cathédrale : « Je crois que j'aime mieux être à la gare; c'est le centre de la vie urbaine, maintenant. La cathédrale a eu son temps » (III, 1). Avant de lui proposer un réarrangement strictement chronologique des diverses parties de la Bible, et de tourner en dérision les interprétations données au Cantique des Cantiques en tête des chapitres, elle le rassure : « ne vous inquiétez pas; personne ne revendique l'inspiration divine pour les titres de chapitres » — et elle ajoute : « où en êtes-vous en ce moment? — Au « tractarianisme »[54]), n'est-ce pas? Voyons donc; quand en étais-je là? l'année dix-huit-cent... » (III, 4). Le doute accomplit son œuvre lentement, secrètement dans l'âme de Jude.

Divers incidents donnent à son intimité croissante avec Sue un caractère douloureux, indélicat, dangereux. Il semble qu'elle ne se résoudra jamais à tenir sa promesse envers Philotson, lorsqu'un scandale, qu'elle a imprudemment provoqué, et le dépit qu'elle éprouve en apprenant l'existence d'Arabella, précipitent cette union mal assortie. Jude, son plus proche parent, le cœur torturé, la conduit à l'autel, à son inexplicable requête.

La mort de la vieille tante Fawley le rapproche de Sue mariée. Elle n'est pas heureuse; il la presse, et lui en arrache l'aveu : « Jude, avant de l'épouser, je n'avais jamais conçu pleinement ce que signifie le mariage, quand même il me semblait le savoir. C'est absurde de ma part. Je n'ai pas d'excuse; je n'étais plus trop jeune pour me rendre compte, et je me croyais très expérimentée... Je suis certaine que l'on devrait avoir le droit de revenir sur ce qui a été accompli dans une telle ignorance! Je suppose que cela arrive à beaucoup de femmes; seulement elles se résignent et je me débats » (IV, 2). Ces confidences, cette conversation s'achèvent par un baiser d'amour,

---

[54]) Doctrine de la Haute Eglise, telle qu'elle a été formulée, en réaction contre le rationalisme, par Newman, Pusey et Keble.

après lequel Jude renonce à tout apostolat. Il a l'âme trop bouleversée pour entreprendre d'éclairer ou d'édifier ses semblables.

Philotson cependant n'est pas seulement un brave homme naïf, et un peu pédant; il est ouvert aux scrupules modernes; Sue obtient de lui qu'il la libère. La réapparition d'Arabella, qui a contracté un nouveau mariage en Australie, permet qu'un double divorce rende aux deux cousins la disposition d'eux-mêmes. Le sentiment d'une unique parenté de cœur et d'esprit depuis l'origine les attirait l'un à l'autre; ils unissent leurs vies. Sue cependant conserve contre le mariage une aversion insurmontable. Elle n'en aime pas le fait, et en déteste la lettre.

La question des enfants, et les perspectives de la maternité, ne jouent pas dans ses répugnances le rôle primordial que l'on pourrait croire. Demandant à Philotson une séparation, fût-ce sous le même toit, elle écrit, il est vrai : « aucune femme n'a souhaité plus ardemment que moi qu'Eve n'eût pas succombé au péché, pour que (ainsi que le croyaient les premiers chrétiens), le Paradis soit peuplé grâce à quelque inoffensif mode de végétation » (IV, 3). Et un peu plus tard, devant un couple qu'on vient d'unir, elle remarque : « dans cinquante ou cent ans, les descendants de ces jeunes gens se sentiront encore plus bas que nous. Ils verront l'humanité enfoncée dans la boue encore plus clairement que nous ne le faisons — des formes semblables à la nôtre hideusement multipliées — et ils craindront de les reproduire »... Jude confesse avoir eu le même sentiment en ses moments de morbide émotion. Mais elle reprend : « Bah! la question générale ne nous regarde pas — pourquoi nous en tourmenterions-nous? » (V, 4). En fait, la crainte de la maternité ne l'empêche pas d'épouser Philotson — ni de s'unir avec Jude et de lui donner trois enfants [55]).

Cependant, de tout temps, dans ses projets, dans ses actes, elle a substitué au mariage ou lui a superposé un idéal imprudent, très tendre et très orgueilleux à la fois. « J'ai tant souhaité, tant voulu », dit-elle, « ennoblir la vie d'un homme — lui inspirer des fins élevées;

---

[55]) Ce n'est que lorsque la maladie de Jude et le mauvais vouloir général ont gravement compromis la sécurité du ménage qu'elle s'exprime avec appréhension et tristesse au sujet de la naissance attendue (V, 7 et VI, 2). Et c'est après sa conversion seulement que, de même que Jude maudit sa propre existence, elle en vient à se réjouir de la mort de ses enfants, parce que, ainsi, il ne restera plus rien d'elle en ce monde.

et quand je vous ai vu, quand j'ai su que vous vouliez être mon camarade — le confesserai-je? j'ai pensé que cet homme serait vous » (III, 4). Ou encore : « mon goût pour vous n'est pas comme celui d'autres femmes, peut-être. Mais les délices que j'éprouve à me trouver auprès de vous sont d'un ordre si délicat que je ne veux pas aller plus loin, et les compromettre en essayant de les rendre plus intenses » (IV, 5). Elle cite des vers de l'Epipsychidion et se les fait appliquer : « il était un être que mon esprit souvent — rencontrait, errant bien haut dans le monde des visions — séraphin céleste, trop doux pour être humain — voilé sous la forme radieuse d'une femme... » C'est trop flatteur pour que je continue; mais dites que c'est moi! oh, dites que c'est moi! » (IV, 5). Elle sait quel est le jugement que lui attire son attitude: « les gens prétendent que je dois être froide, asexuée; mais je n'en veux rien croire — quelques-uns des poètes érotiques les plus passionnés ont été les plus réservés dans leur existence réelle » (III, 4). Elle désire vivre d'une vie complète, mais transposée dans le monde de l'imagination et de la pensée, loin de la matière et de ses chaînes; et elle impose d'abord à Jude des relations toutes platoniques. Il faut l'aiguillon de la jalousie pour qu'elle lui cède un jour, contre le vœu de sa nature.

Même alors, la cérémonie légale lui inspire une répugnance invincible. Elle s'y laisse à-demi décider, par respect humain, et, le moment venu, ne peut s'y résoudre. Elle reproche au mariage de prétendre fixer les impondérables, régler ce qui n'a de valeur que par sa spontanéité. Sa délicatesse s'insurge contre la publicité de l'acte, le prosaïsme des formules légales, contre la nécessité de consacrer l'union la plus désintéressée, la plus idéale par « un contrat sordide, fondé sur des convenances matérielles, sur les impôts et les contributions, et l'héritage de la terre ou de l'argent par les enfants »[56]). Il y a autre chose encore, de plus vague et de plus puissant. Jude l'exprime en partie, lorsqu'il dit : « la vie conjugale ne vous a pas encore écrasée et assimilée; elle n'a pas encore fait de vous un atome dénué d'individualité »...[57]). Il y a les associations d'idées qui accompagnent la pensée du mariage, les habitudes qu'elle suggère; les soucis mesquins et absorbants, les lourds devoirs, tout le passé de dépendance, d'infériorité qu'elle évoque pour la femme;

---

[56]) IV, 2; voir aussi V, chap. 1 et 4.

[57]) III, 9. Voir aussi IV, 1, la protestation de Sue contre l'assimilation de son individualité à sa nouvelle qualité d'épouse.

et l'exemple des cas innombrables où la routine journalière, les peines, les difficultés quotidiennes ont ramené les rapports communs du plan moral le plus exalté au plus bas, au plus froidement prosaïque. Ces aspects du mariage sont justement rappelés à Jude et à Sue par les couples qui les ont précédés à l'état-civil et à l'église; et c'en est assez, ajouté à une première expérience malheureuse et à des souvenirs familiaux de mauvais augure, pour en détourner définitivement Sue.

Alors les charges de la vie s'appesantissent sur eux. Jude gagne le pain du ménage avec son ciseau, aidé par Sue, qui met sa fierté à collaborer avec lui. Mais leur situation douteuse leur attire diverses avanies qui retentissent douloureusement sur elle. Après deux ou trois ans de cette vie commune, lui n'a plus aucune croyance religieuse; il renonce, par scrupule d'esprit, à toute sculpture dans les églises ou les temples. Le travail devient rare; deux enfants leur naissent, un troisième est attendu. Ils ont recueilli le fils du premier mariage de Jude, qu'Arabella a abandonné. La santé du père de famille s'est altérée; une grave affection de poitrine s'est déclarée chez lui; la misère est entrée au logis; son amour pour Sue, cependant, est intact; elle se montre pour lui la plus tendre, la plus courageuse des femmes; jusqu'à la mort ils regretteront l'un et l'autre cette période de leur existence, où, malgré les épreuves, le rêve de leur sensibilité semblait avoir pris substance sans perdre rien de sa beauté essentielle. Ils vivent sans compromission, indépendants des hommes et de la société — l'un à l'autre, l'un pour l'autre. « Nous répétions — vous vous en rappelez? », dit plus tard Sue, « que nous ferions de la joie une vertu. Je disais que c'était l'intention, la loi et la raison d'être de la Nature, que nous soyons heureux dans les instincts qu'elle nous avait donnés, — instincts que la civilisation a pris sur elle de combattre » (VI, 2).

Cependant le désastre a déjà pris place à leur foyer; il s'incarne en cet enfant de Jude et d'Arabella — ce miracle de l'hérédité, à l'existence duquel semblent présider « les ombres et le mauvais sort qui avaient obscurci la première union de Jude », de même que « les erreurs et les craintes qui avaient accompagné la seconde » (VI, 2). Cet être sans âge, silencieux, réfléchi, avec ses grands yeux mornes ou effarouchés, est la vieillesse sous le déguisement de l'enfance (V, 3); aussi l'appelle-t-on « le petit père le Temps ». Il semble avoir commencé par les vérités générales de la vie, sans en percevoir le détail concret (V, 3 et 5); pour lui l'existence n'est qu'indifférente

contemplation, ou appréhension et terreur. La génération à laquelle appartiennent Jude et Sue s'est abandonnée aux désirs les plus exaltés et brûlants, aux ambitions sociales, spirituelles et morales les plus inconsidérées; elle a démonté ou brisé follement les ressorts de la vie. Le petit père le Temps annonce ceux qui viendront ensuite; il représente le détachement de tout, le désir de la mort, qui seront bientôt universels (VI, 2).

Lorsque, toujours fasciné par Christminster, Jude affaibli, malade, y revient avec sa petite famille, un jour de grande pompe universitaire, il y est reconnu, dans son misérable appareil, et raillé pour son échec. Il prend alors la parole, avec une véhémence fiévreuse; bien haut il avoue ses ambitions, et il reconnaît la défaite que lui ont infligée la société et ses lois; il confesse qu'il vit dans un chaos de principes, avançant à tâtons dans les ténèbres, agissant par instinct et non par précédent, sans autre règle que de suivre celles de ses inclinations qui lui paraissent inoffensives pour lui-même et pour autrui, et qui sont agréables aux êtres qu'il aime. Mais il maintient la valeur de son idéal; il ne rougira point d'avoir tenté de forger sa destinée selon sa véritable vocation (VI, 1). Sue inquiète, pâle de fatigue et d'épuisement, l'entraîne enfin. Ils sont sans gîte sous la pluie; et les portes se ferment devant la jeune femme, dont la maternité prochaine effarouche la pruderie bourgeoise. A grand'peine, elle trouve un toit pour elle et pour les enfants. Jude reparti chercher abri ailleurs, elle cède à un mouvement de découragement — elle exprime son appréhension au sujet de l'avenir; elle se lamente sur la dureté de l'existence. Le petit père le Temps l'écoute avidement. Et comme elle lui annonce la nouvelle naissance prochaine, il sort de sa taciturnité et l'accable de reproches. Il pose le pourquoi de la vie; et Sue reste sans réponse.

Lorsque, après une courte absence, le lendemain, elle revient auprès de ses enfants, elle ne trouve plus que trois cadavres. Le petit désespéré a pendu les deux plus jeunes et s'est tué, laissant ces mots, griffonnés d'une écriture encore enfantine: « j'ai fait ça, parce que nous étions trop ». La logique du cauchemar s'est substituée à celle de la réalité. Le choc de cette horrible découverte détermine chez Sue un désordre nerveux et organique profond; l'enfant attendu vient au monde sans vie; elle et Jude restent seul à seule, comme au premier jour de leur union. Quand elle sort de sa longue prostration, elle n'est plus elle-même. Elle est tourmentée par le regret dévorant de ses imprudentes paroles, la veille de la

catastrophe, par le sentiment qu'un tel malheur ne peut être qu'un châtiment, et que son union avec Jude, réprouvée par les hommes, est maudite. Contre toute attente, elle, si détachée, si sceptique, demande à la foi, à la prière, à la pénombre des églises, l'adoucissement de sa détresse.

En vain, Jude s'efforce de la reconquérir; douloureusement, ils discutent leur existence passée, le sens de leur destinée, sans plus arriver à s'entendre. Dans une crise de mysticisme, elle s'éloigne de lui, revient à la lettre du devoir, de la loi, et, malgré ses supplications, elle le quitte, pour rejoindre un mari détesté. Ce retour à des croyances, à des pratiques, à une obéissance dont elle l'a détaché, est pour lui la dérision suprême. Comme de sa passion pour le savoir, de son amour il ne lui reste que cendres dans le cœur. Et lorsque Arabella qui, veuve, n'a cessé de rôder autour de lui, l'enivre, l'entraîne à-demi inconscient chez elle, le gorge d'alcool et finit par le conduire au prêtre, il consent à la reprendre pour femme avec un éclat de rire satanique et désespéré : « Sue disait que je devais l'épouser de nouveau, et voilà que je l'ai fait! — c'est ce qu'on appelle la religion. Ha-ha-ha! » (VI, 7). Plus tard il dit à Sue : « écoutez-moi. Nous sommes tous deux remariés par un acte de démence. On m'a grisé pour m'y contraindre; et vous vous étiez grisée aussi. J'étais ivre d'alcool, et vous de religion. L'une et l'autre de ces intoxications détruit la saine vision » (VI, 8).

Il finit dans l'abandon, plein de mépris pour cette femme qui s'est imposée à lui de nouveau, et le poursuit d'ignobles allusions, d'ignobles reproches. Gravement malade, un jour de pluie battante il se fait inonder pour aller revoir Sue, lui arracher, après les tendresses vaines, un baiser par l'insulte; et il rentre trempé, vacillant, épuisé. Elle, s'était bouché les oreilles tandis qu'il s'éloignait, toussant et hoquetant sa mort, pour ne plus rien savoir de lui. Arabella, pour aller aux courses de bateaux et ne point manquer un rendez-vous galant, le quitte à son heure dernière. Suffocant, à demi inconscient, il appelle dans la chambre vide les deux femmes qui ont été sa destinée. Et seul, dans la rumeur de la fête, il s'éteint en répétant la malédiction biblique : « que le jour périsse, qui vit ma naissance, et la nuit où il fut dit : un enfant mâle est né — que ce jour soit tout obscurité.... que Dieu s'en détourne dans les cieux; qu'aucune lueur ne l'éclaire... » et les versets entrecoupés se succèdent sur ses lèvres mourantes, comme s'il ne pouvait se rassasier de leur amertume (VI, 9). Quant à Sue, rentrée dans le devoir auprès de Philotson,

c'est Arabella qui a sur elle le mot final : « la pauvre petite! » — remarque une vieille paysanne qui lui est restée dévouée — « elle dit avoir trouvé la paix!... » à quoi sa rivale riposte : « elle peut le jurer à deux genoux, sur la sainte croix qu'elle porte au cou, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de voix. Mais elle n'a jamais connu la paix depuis qu'elle a quitté les bras de Jude; et elle ne la connaîtra jamais jusqu'à ce qu'elle soit ce qu'il est maintenant » (VI, 11).

« J'ai voulu traiter librement » — écrit Hardy dans une très brève préface — « du tourment, de la fièvre, des dérisions, du désastre que peut amener à sa suite la plus forte passion que connaisse l'humanité; raconter sans reculer devant les mots une guerre à mort, engagée avec toute l'antique violence apostolique entre la chair et l'esprit; et, en ce qui touche le tragique récit d'ambitions et d'efforts désappointés, je n'ai pas conscience qu'on puisse s'offusquer de quoi que ce soit dans ma façon de traiter le sujet ».

Les ambitions et les efforts de Jude et de Sue ont été frustrés, la lutte désespérée de l'esprit contre la chair qui s'est livrée en eux les a conduits à l'abîme, parce que l'amour reste pour Hardy, comme pour Schopenhauer, quelque déguisement qu'il prenne, le moyen qu'emploie la nature pour asservir l'homme, réduire à néant ses aspirations individuelles, sa raison, et perpétuer aveuglément l'espèce, fût-ce dans le sang, le deuil et les larmes. Et la femme reste l'instrument de ce dessein.

Tout le caractère et tout le rôle de Sue sont construits sur cette vue. Son esprit a de la vivacité, de la hardiesse, du charme, c'est vrai, mais il n'a ni réelle indépendance ni fermeté. Sa pensée a été émancipée et formée par une influence masculine, dont elle a gardé l'empreinte. Elle obéit à ses répugnances pour le mariage légal, d'une part, et de l'autre se laisse impressionner subconsciemment mais profondément par la réprobation publique qui se marque autour d'elle. « Nos idées sont venues cinquante ans trop tôt pour être mises en pratique; et la résistance qu'elles ont soulevée a provoqué une réaction en elle » (VI, 10), remarque Jude pour expliquer son extraordinaire revirement. Lorsque le malheur l'atteint, son intelligence sombre; elle perd toute capacité de raisonnement, s'abandonne à de morbides impressions et tombe dans l'hystérie.

Sa sincérité ne peut être mise en doute; elle s'engage elle-même trop gravement toutes les fois qu'elle aime ou croit aimer pour qu'on l'accuse de calcul ou de dissimulation; et elle prouve à Jude son dévouement de toutes façons pendant leurs années

de vie commune. Mais il y a aussi en elle un dilettantisme conscient et raffiné qui s'exprime en d'étranges fantaisies, et qu'on pourrait retrouver dans ses réticences, dans ses imprudences et parfois jusque dans ses initiatives généreuses ou charitables... Elle entre dans l'église où elle doit être mariée avec Philotson quelques heures plus tard, prend le bras de Jude, et monte avec lui à l'autel : « J'aime à faire les choses de ce genre », dit-elle du ton nuancé d'un épicurien en quête d'émotions... « elles m'intéressent, parce qu'il est probable qu'elles n'ont jamais été faites auparavant ». Et Jude est fondé à se demander: « Sue était-elle simplement si perverse qu'elle se donnait l'étrange et triste plaisir de le faire souffrir ainsi qu'elle-même, pour montrer sa propre endurance — et se sentir touchée d'une tendre pitié envers lui, au spectacle de celle qu'elle l'obligeait à déployer? » (III, 7). — C'est aussi une expiation orgueilleuse, dans son humilité, qu'elle s'impose en retournant à Philotson, parce qu'elle est inutile, démesurée, obstinée. Dans l'abîme de douleur où elle est tombée, il semble qu'elle n'ait plus de cœur que pour se délecter de souffrance. Elle berce son repentir d'encens et de musique d'orgue; et elle va, la nuit, sangloter longuement sur les dalles de l'église déserte, repoussant Jude durement lorsqu'il veut l'en arracher. Dans cette sensibilité si complexe, il entre de l'égoïsme, de la morbidité, de la vanité. Sue joue ses émotions en même temps qu'elle les vit. Dans son cœur comme dans son esprit, il y a un germe de dangereuse instabilité.

Elle ne veut pas qu'on la dise asexuée, et, certes, elle ne l'est point. Si elle ne connaît pas la passion, elle a toutes les impulsions, et tous les sentiments qui l'accompagnent. Son besoin d'affection, de confiance, d'intimité s'adresse instinctivement et toujours à l'homme. Elle met dans ses rapports avec lui une tendresse démonstrative et exigeante, un exclusivisme où sommeille tout le vieil esprit de possession, pour s'éveiller brusquement sous l'aiguillon de la rivalité. Les scènes où se dévoile sa jalousie sont parmi les plus justes, les plus fines du livre [58]). L'apparition d'Arabella en personne la jette dans les bras de Jude. Elle ne peut souffrir qu'il la voie, lui parle, lui accorde une seconde d'attention, fût-ce par pure pitié, et pour soulager une détresse criante; ce rôle, elle le remplira elle-même; mais Jude ne doit avoir de cœur que pour elle. Une femme pas-

---

[58]) III, 6; IV, 5; V, 2.

sionnée ne pourrait sentir plus fortement sur ce point. Elle a aussi un mot révélateur au sujet de l'enfant qu'a abandonné cette rivale; repoussé par tous, il excite sa compassion et elle l'adoptera tendrement; mais parce que Jude fait bon compte de cette paternité qu'elle hait: « que signifie au fond cette stupide question », dit-il, « tous les enfants de notre temps, collectivement, sont nos enfants, à nous adultes de l'époque, et ont droit à nos soins »... elle bondit et l'embrasse avec une tendresse emportée : « Oui, oui, chéri — et nous le ferons venir — et s'il n'est pas de vous, c'est tant mieux! Je voudrais tant qu'il ne soit pas de vous! Quoique peut-être je ne devrais pas avoir ce sentiment... S'il n'est pas de vous, j'aimerais tant que nous l'adoptions... » et Jude acquiesce : « vous penserez donc de lui ce qui vous plaira le mieux, mon étrange petite camarade! » (V, 3).

Enfin, le besoin de tendresse passionnée qu'éprouve Sue n'est ni moins impérieux ni moins aveugle que l'instinct d'aimer, elle le confesse à Jude : « Parfois le désir d'être aimée, chez une femme, l'emporte sur sa conscience; quoiqu'elle souffre à la pensée de traiter un homme cruellement, elle l'encourage, même si elle ne sent rien pour lui; puis, quand elle le voit malheureux, le remords s'en mêle, et elle fait ce qu'elle peut pour réparer le mal » (IV, 5). C'est le désir d'être aimée par Jude, la nécessité de rester en communion avec lui, qui la pousse à le revoir après son mariage, et gouverne ces étranges relations, au cours desquelles chacun blesse l'autre, et se blesse soi-même, et l'amour grandit à chaque nouvelle blessure. Car la réciprocité vient plus vite qu'elle ne se l'avoue; et lorsque cette femme fière et compliquée déclare au mari qui l'accuse d'infidélité : « croyez-vous que si je l'avais aimé, je vous aurais demandé de me laisser aller vivre avec lui? » (IV, 3); elle se trompe elle-même; tous ses actes, toutes ses paroles ont prouvé qu'elle ne pouvait se passer de Jude, que leur libre échange de pensées et de sentiments lui était indispensable. Tout à la fin, elle s'explique ainsi sur son attachement pour lui: « d'abord je ne vous aimais pas, Jude, je l'avoue. Quand je vous ai connu, j'ai seulement souhaité que vous m'aimiez. Je n'ai pas exactement flirté avec vous; mais ce désir inné qui met en danger la vertu de quelques femmes presque plus qu'une passion sans frein — le besoin d'attirer, de captiver, sans égard au mal que cela peut causer à l'homme — ce besoin était en moi. Quand je me suis aperçue que je vous avais pris, j'ai eu peur. Et alors — je ne sais pas pourquoi — je n'ai pas pu supporter de vous perdre — de vous laisser

retourner à Arabella — et c'est ainsi que je me suis mise à vous aimer, Jude » (IV, 3). Cette soif d'amour est bien loin d'une coquetterie vaniteuse, superficielle, intentionnelle; elle a toute la violence tragique et les lourdes conséquences de la plus violente passion.

Sue réunit en elle plusieurs des traits qui distinguent la femme moderne — l'intellectualité — l'esprit de libre examen et de révolte contre toute contrainte — un goût pour l'expérimentation étendu aux principes essentiels de la vie — une indépendance à l'égard de l'homme qui menace les relations naturelles des sexes — la prétention d'établir un divorce entre l'existence imaginative et la réalité, et de concilier ainsi toutes les licences dans le domaine de l'esprit, avec des exigences et des réserves dans la pratique.

Ce sont là des tendances qui sont plus ou moins développées; elles restent souvent innocentes, mais elles ont leurs dangers. En s'analysant, ou en spéculant sur les vérités premières, on peut s'absorber au point de perdre le sens des conséquences de ses actes, ou des devoirs humains les plus immédiats. C'est ainsi que Sue, en expérimentant une camaraderie masculine, a causé ou précipité la mort de l'ami qu'elle avait choisi; et elle est si occupée par ses théories et ses chimères qu'elle n'en semble guère affectée. Elle accepte d'épouser Philotson avec une légèreté qu'elle ne peut ensuite s'expliquer elle-même; et elle garde son intimité troublante avec Jude sans paraître prévoir les suites possibles de cette liaison.

L'imagination, en fournissant aux instincts un dérivatif, joue un rôle délicat, qui ne peut être mené à bien qu'avec beaucoup de prudence, de tact et de pureté morale; elle risque de contaminer l'âme; et l'héroïne de Hardy, on l'a vu, n'est pas exempte de curiosités et d'impulsions inquiétantes.

Lorsque, cependant, un sentiment puissant est né en elle, lorsqu'elle a mis en accord les penchants de son cœur et ses actes, en abandonnant Philotson pour vivre avec Jude, sans cesser d'être intellectuelle, fantaisiste et ombrageuse, elle perd le dilettantisme pervers, l'audace provocante qui semblaient inspirer parfois ses propos et ses gestes. C'est là une évolution profondément humaine et touchante. Sue n'est point seulement le produit de son siècle — elle est aussi la femme éternelle. Elle essaie de croire à la vie, de rejeter le scepticisme, le désenchantement des jours passés. Il semble qu'un peu de l'espoir et de la foi qu'exprime W. Morris dans ses *Nouvelles de nulle part* ait passé en elle — vivre auprès de celui qu'on aime, tendrement uni à lui; vivre loin des cités et des hommes, librement, de

son travail; savoir jouir des choses simples : tel est le charme ancien auquel elle croit pouvoir demander le bonheur.

Mais ce n'est là qu'une éclaircie, dans une destinée orageuse et troublée. Sue, par les erreurs qui l'ont acculée à une union irrégulière, a mis au défi les forces sociales; celles-ci se vengent et l'écrasent. En outre c'est une nature complexe que la sienne — énigmatique et intransigeante, divisée entre des sentiments contradictoires et portée aux extrêmes. Elle retombe dans une foi aussi aveugle et irraisonnée que son émancipation avait été consciente et éclairée. Pour avoir voulu être la plus affranchie des femmes, elle sera la plus asservie; et son amour pour Jude dans le tumulte d'horreur, de crainte et de douleur qui monte en elle, lui apparaît comme une triste épave, qu'elle ne peut regarder sans honte.

Il est permis de refuser à ce revirement une portée générale. D'une part, la catastrophe qui le provoque est amenée, sinon par un concours de circonstances fortuites, du moins par un jeu de l'hérédité, une rencontre de conditions et de tempéraments radicalement exceptionnels. De l'autre, rien dans le caractère de l'héroïne ne le rendait nécessaire; tout au plus doit-on admettre qu'elle y fût, en quelque mesure, prédisposée. Hardy pourrait expliquer son dénouement en invoquant une loi de mécanique — à savoir que la réaction est partout et toujours proportionnelle à l'action; si bien que quiconque aurait renié la tradition devrait y revenir avec d'autant plus de force qu'il aurait mis de violence à s'en écarter; et ce ne serait pas la première fois que l'on aurait eu à noter chez lui l'emploi de concepts empruntés aux sciences positives dans l'interprétation de la vie morale. Il pourrait d'ailleurs se justifier en citant de nombreux cas particuliers dans lesquels cette loi semble s'appliquer à des faits psychologiques. De telles analogies, cependant, n'ont rien de rigoureux; et l'on peut nier que la culture moderne de la femme et son émancipation la prédestinent à un pareil sort.

Mais la révulsion qu'éprouve Sue est parfaitement explicable, parfaitement admissible; et ce caractère, à la fois si représentatif, et si fortement ou finement individualisé, supporte sans fléchir l'écrasant enseignement que, volontairement ou involontairement, l'auteur a mis dans son œuvre. On dirait que *Jude le déshérité* a été écrit pour servir d'illustration à ces idées de Schopenhauer résumées par Challemel-Lacour : « les femmes sont les complices du génie perfide de l'espèce. Elles ont accompli une chose merveilleuse lorsqu'elles ont spiritualisé l'amour. Peut-être c'en était fait de lui et du genre

humain : les hommes, fatigués de souffrir, et ne voyant nul moyen de se dérober jamais, eux, ni leurs enfants, aux misères qui les accablaient et que la culture leur rendait chaque jour plus sensibles, allaient peut-être enfin prendre le chemin du salut en renonçant à l'amour. Les femmes y ont pourvu. C'est alors qu'elles se sont adressées à l'intelligence de l'homme, et que tout ce qu'il y a de spirituel dans l'organisation féminine, elle l'ont consacré à ce jeu qu'elles appellent l'amour »[59]).

Il y a dans le roman assez de complexité, de largeur, d'attention aux divers aspects de la vérité pour que d'autres interprétations s'offrent à l'esprit. Philotson développe la théorie de l'indépendance féminine totale et du matriarchat (IV, 4). Jude, et Sue elle-même, proclament jusqu'au bout la beauté de l'idéal auquel ils ont obéi, quelque chimérique ou coupable qu'il leur paraisse à la fin de leur vie (VI, 4, 8 et 10). Mais l'agencement des faits, les textes cités, d'autres encore, tout aussi frappants, semblent bien prouver que si le héros, dans sa soif du savoir, et dans son ambition sociale, représente l'inquiétude intérieure et l'agitation vaine qui rongent les hommes de notre époque[60]), l'héroïne a été conçue pour montrer comment la femme, sous les plus brillantes et les plus récentes parures de l'âme, porte toujours ces lourdes chaînes du sexe, qu'elle a pour fatale mission de faire aussi peser sur l'homme.

* * *

« *Jude le déshérité* », en même temps que le dernier des « *romans du Wessex* », est le plus pessimiste de tous. Hardy n'a plus éprouvé le besoin de revenir, dans la même forme littéraire du moins, sur cette expression de sa pensée; et elle prend ainsi une valeur presque définitive.

Le mal est dans l'âme elle-même — nul ne saurait y échapper; l'inévitable évolution de l'homme, le progrès, la civilisation, la culture dont il est si fier, n'ont d'autre effet que de donner à la souf-

---

[59]) Cité par Caro dans *Le Pessimisme au XIX*e *siècle,* éd. 1880, p. 148.

[60]) « Un instant Jude eut l'illumination que le chantier où il se trouvait était un centre d'effort tout aussi honorable que les savantes études du plus misérable des collèges — mais cette illumination fut aussitôt chassée par son ancien rêve. Il accepterait n'importe quel emploi... comme provisoire seulement. Telle était en lui la forme de ce vice moderne : l'agitation » (unrest); II, 2. Hardy revient sur cette idée III, 1.

france plus de prise sur lui; ses efforts pour dominer la nature l'y asservissent davantage; car elle déjoue tous les calculs, et ses lois s'affirment avec d'autant plus de rigueur qu'on cherche à les éluder. « L'univers ressemble à une stance ou à une mélodie composée en rêve; il paraît merveilleusement beau à l'intelligence à demi éveillée, mais désespérément absurde à la pleine lumière de la conscience. La cause première s'est mise à l'œuvre automatiquement, comme une somnambule, et non après réflexion, comme un sage. Lorsque les conditions de la vie furent élaborées, aucune considération ne semble avoir été accordée au développement, chez les êtres qui y étaient assujettis, d'une susceptibilité à l'émotion semblable à celle qu'a atteinte l'humanité pensante et cultivée de nos jours » (VI, 3); tel est le sujet des dernières méditations de Sue, avant qu'elle tombe dans une demi-folie mystique.

Ce sont les images même dont Hardy se servira lorsque, dans « *Les Dynastes* », il exprimera d'une manière plus directe sa philosophie. On y voit que le monde est le produit d'une activité inconsciente, mécanique; la Volonté Immanente depuis le commencement des âges travaille comme une tricoteuse endormie; son fil se dévide et ses mailles s'enchaînent sans que la pensée ait aucune part à son œuvre. Il ne convient pas d'entrer ici dans la discussion qui s'engage entre les esprits de la Pitié, ceux des Années ou de la Terre, sur la situation de l'homme dans l'univers, ou sur son degré d'indépendance comme partie composante du grand tout. On peut cependant noter que dans cette épopée dramatique écrite vingt ans après « *Jude le déshérité* » alors que le pessimisme n'avait plus la même prise sur les âmes, il filtre un rayon d'espoir. Le chœur des esprits de la Pitié salue le premier frisson d'une conscience qui s'éveille au sein de la puissance suprême, et grâce à laquelle le bien pourra quelque jour régner sur le monde.

Mais dans ses romans, Hardy reste le représentant d'un désespoir sans réserve et sans bornes, qui a envahi successivement tous les domaines auxquels s'est étendue sa pensée. Par l'ampleur, la puissance, la richesse de ses évocations imaginatives, par la véhémence du sentiment qui les anime, il est, dans la littérature anglaise, l'interprète le plus éminent du pessimisme qui a assombri le XIX^{e} siècle finissant.

On a relevé au passage les analogies qui le rapprochent de Schopenhauer. Pour tous deux le monde extérieur, tel que nous nous le représentons, existe dans notre esprit seulement. Il n'y a d'autre

réalité qu'une Volonté Immanente, inconnaissable, inconsciente, disait le métaphysicien allemand. Or, la « Volonté Immanente » est le nom même sous lequel Hardy personnifie la cause première dans « *Les Dynastes* ». C'est aussi par comparaison avec notre volonté qu'il semble sentir l'âme du monde, celle des éléments, des plantes et des bêtes. M. Hedgcock note que pour lui, il n'y a pas de nature inanimée; tout est attraction, puissance latente; tout aspire, lutte et souffre [61]). On pourrait voir là un simple procédé poétique, ou encore le besoin de se projeter dans les êtres et les choses, si cette interprétation n'était constante, et comme systématique; c'est un parti-pris de l'esprit, plutôt que le symbolisme arbitraire d'un artiste. Comme Schopenhauer, Hardy croit au déterminisme scientifique, et nie pratiquement la liberté humaine; comme lui, il concilie l'idéalisme subjectif avec la subordination de la psychologie à la physiologie.

Sa conception des rapports entre les sexes s'accorde entièrement avec les idées exposées dans la « *Métaphysique de l'amour* ». Le progrès paraît également dérisoire et néfaste dans le système du philosophe et l'œuvre du romancier. L'un comme l'autre repoussent les explications théologiques de l'univers, et montrent peu de sympathie pour les églises établies ou leurs représentants. La morale de Schopenhauer est une doctrine de renonciation, un retour au culte bouddhique du Nirvâna; et c'est aussi le sens de l'éthique toute négative qu'on peut trouver dans les romans de Hardy.

Ces jugements, ces sentiments ont été exprimés par lui dès le début de sa carrière, avant qu'il ait connu le philosophe allemand [62]). Mais on sait combien après 1880 les théories du « *Monde comme Volonté et comme Représentation* » étaient répandues en Angleterre; on sait qu'elles étaient entrées dans l'atmosphère intellectuelle du temps, au point qu'aucun esprit ne pouvait les ignorer; elles sont d'ailleurs, on s'en souvient, mentionnées dans « *Tess* » en 1891. Il n'est guère admissible qu'un système qui fournissait à Hardy la justification de ses propres impressions, et en quelque sorte la démons-

---

[61]) Voir *The Return of the Native,* IV, 5 (les pins de la lande); *The Woodlanders,* 7 et 42 (les sous-bois). Voir aussi les souffrances animales et la lutte des êtres les uns contre les autres dans *Tess of the d'Urbervilles,* IV, 41, et *Jude the Obscure,* IV, 2 et V, 6.

[62]) Une lettre de Mr. Gosse, publiée en appendice par Mr. Hedgcock dans *T. Hardy, penseur et artiste,* l'atteste. Mr. Gosse affirme que l'auteur des « *Romans du Wessex* » refuse d'admettre qu'aucune influence étrangère se soit exercée sur son œuvre, ou sur le développement de sa pensée.

tration de ses propres idées, n'ait pas retenu son attention, et n'ait pas été en quelque mesure, et plus ou moins consciemment, adopté par lui. L'influence qu'il a ainsi subie s'est donc exercée dans le sens de son tempérament; mais il n'en est guère d'autre féconde. Pour qu'un esprit assimile et exprime fortement une vue quelconque, il faut qu'il y soit prédisposé; il faut que cette vue s'accorde avec ses préférences spontanées.

Le pessimisme de Hardy fut d'abord la prévention contre le monde d'une sensibilité romantique. Il s'est ensuite nourri de la conception scientifique de l'univers. Il a été enfin confirmé par la philosophie de Schopenhauer, qui lui a suggéré quelques-unes de ses dernières formules.

Mais ce qui compte avant tout, c'est le génie intérieur qui a attiré à soi et amalgamé tous ces éléments, pour en faire le métal d'une œuvre où vibrent tant d'émotions et de pensées — d'une œuvre si riche que, malgré le désespoir qui en déborde, il en émane une inspiration. Le scepticisme religieux, le nihilisme moral de Hardy s'accompagnent d'émotions qui, par leur profondeur et leur rayonnement, rappellent les transports d'un croyant; on les a qualifiées d'extases pessimistes[63]). Et ses écrits sont pénétrés d'une pitié passionnée qui est en elle-même une force morale, un principe de vie.

---

[63]) F. A. Hedgcock, o. c., chap. 7.

CONCLUSION

L'évolution des idées entre 1860 et 1890 dépasse de beaucoup la portée de cette étude. Pour la saisir dans son ensemble, il faudrait embrasser toutes les branches de la philosophie et des lettres. Même en se bornant au roman, cependant, il est possible d'en retracer la courbe. La foi scientifique a soulevé les esprits d'un mouvement si ample et si profond qu'il s'est tout naturellement réfléchi dans le domaine de l'imagination. Le goût littéraire de l'époque était, d'autre part, favorable à la philosophie et à l'actualité; et le roman en a été pénétré plus que toutes les autres formes artistiques, parce qu'il est la plus souple et la plus riche.

Réfractées à travers lui, les idées ont subi une déviation caractéristique. La science de 1860, en inondant le monde de ses rayons, semblait ne laisser guère de place aux aspirations de l'âme, au sens du mystère et du devenir; le roman, de cette lumière froide, fit une clarté vivante et colorée, et l'entoura d'une zone de lueurs diffuses.

Les romanciers sont par tempérament des émotifs ou des imaginatifs; beaucoup d'entre eux, tout en subissant le prestige de la science, ont condamné son dogmatisme et ses ambitions. Ceux-là mêmes qui lui ont accordé une foi entière se sont dégagés, par une réaction semi-consciente ou par leurs réflexions personnelles, de l'empirisme ou du mécanisme qui menaçaient d'emprisonner les âmes. G. Eliot, S. Butler ont merveilleusement analysé les caractères; mais ils ont senti que la vie morale n'est en rien assimilable aux phénomènes matériels — que l'esprit renferme en lui-même un inconnaissable et un infini.

Tout en construisant en grande partie leur univers sur les connaissances et les idées acceptées, ils ont rappelé les droits de l'intuition à pénétrer et régner dans la cité des sages. Couronnée de fleurs et bannie, elle s'était réfugiée dans quelques sanctuaires de la pensée, d'où elle devait reconquérir la philosophie et le monde un quart de

siècle plus tard. Avant qu'elle ne fût ainsi réhabilitée et publiquement honorée, ces écrivains avaient pressenti ou vu en elle l'inspiratrice qui, libérant la pensée de ses chaînes, lui ouvre l'avenir.

Lorsque l'enthousiasme suscité par les découvertes et les théories de la science commença à décliner, l'œuvre de destruction qu'elle avait accomplie provoqua chez beaucoup la révolte et l'amertume. Cette réaction n'a pas eu, en Angleterre, d'expression théorique originale; la métaphysique de Schopenhauer a suggéré des études, que signale J. Sully dans son ouvrage historique et critique sur le *Pessimisme;* mais entre l'évolutionnisme de H. Spencer et le néo-hégélianisme de T. H. Green, il n'y a pas eu, outre-Manche, d'école ou de système pessimiste qui s'impose à l'attention. Pour connaître ce mouvement, c'est dans les œuvres littéraires qu'il faut l'étudier; et le roman, plus qu'aucun autre genre, permet d'en saisir l'origine et les caractères.

Un G. Gissing, un T. Hardy firent le compte des illusions anéanties par la science, et peignirent l'univers en proie à des forces inhumaines. L'assombrissement général des âmes qui se manifeste d'une façon si poignante dans leur œuvre, et dans celle de beaucoup autour d'eux, est le premier signe du retour aux émotions qui caractérise la vie morale et artistique après 1880. Le fait est d'autant plus frappant que les perspectives de l'esprit restent d'abord sensiblement ce qu'elles étaient en 1860. Les théories qui avaient été sereinement acceptées ou ardemment propagées par les adeptes du transformisme, de l'évolution et de l'économie libérale, parurent intolérables à une génération plus sensible. Les doctrines philosophiques qui eussent pu adoucir ou calmer l'inquiétude des cœurs n'étaient pas encore assez clairement dégagées, assez répandues, pour s'offrir ou s'imposer à tous. Ceux que blessaient les conclusions de la science, souvent, ne connaissaient cependant pas d'autre discipline que la sienne; et tout en la haïssant, ils ne pouvaient, en conscience, nier ou mettre en question son autorité. Leurs protestations et leurs plaintes sont la première manifestation de ce profond et secret mouvement des âmes d'où devait naître plus tard une métaphysique idéaliste et un mysticisme rajeuni. Leur pessimisme est le résultat d'une discordance entre les besoins de leur sensibilité et les faits, ou les idées qui étaient l'aliment de leur esprit.

Le rôle de la pensée dans leur émoi est considérable. En cet âge qui s'attendrit, tout en restant marqué par l'intellectualisme, le pessimisme s'inspire le plus souvent, dans le roman, du drame inté-

rieur qui venait de se dérouler dans mainte conscience — la perte de la foi traditionnelle — et des généralisations scientifiques sur les lois, les fins de l'univers et la destinée humaine.

Même lorsqu'il résulte d'une révolte contre les règles morales ou sociales, même lorsqu'il est d'ordre émotif, de par les expériences accumulées au cours des années, de par le gain de la pensée en complexité, il a passé du plan personnel et instinctif, où il s'était jusque-là librement développé, à celui de la sympathie et de l'analyse. Il est devenu l'expression de griefs communs; il est remonté aux causes, aux conditions de ces griefs, et il s'est pénétré de philosophie. La concentration sur soi, l'individualisme, s'associent fréquemment à la prédominance des émotions, et avaient achevé de donner aux tristesses romantiques, même lorsqu'elles s'alliaient à des préoccupations métaphysiques, l'accent d'une protestation personnelle. Un Byron, un Châteaubriand se considéraient comme des êtres d'exception, injustement persécutés par le sort; ils goûtaient les amères douceurs d'une orgueilleuse et solitaire mélancolie, ou l'enivrement d'une révolte contre dieux et mortels; tandis que, pour les esprits réfléchis, à la fin du XIX^{e} siècle, c'est la nature même des choses, ce sont d'indifférentes et inexorables lois qui écrasent toutes les aspirations humaines; nul ne saurait échapper à leur aveugle puissance. Le romantique aimait à penser qu'il serait pleuré; il trahissait le désir de se survivre dans le souvenir et la douleur d'autrui. C'est à l'anéantissement total, à l'oubli qu'aspirent les héros des romanciers pessimistes contemporains; leur désespoir est absolu; il s'étend à tous les êtres, à tous les temps; il est moins la protestation d'une âme impatiente et meurtrie, que le fruit mûri d'une méditation sur les conditions de la vie.

Entre eux et l'ancien romantisme, a écrit G. Palante, « s'est interposée une triple influence : celle de l'esprit critique en philosophie, de l'esprit d'observation dans les sciences naturelles et sociales, de l'esprit réaliste en art. Sous cette triple influence, l'ancienne sentimentalité idéaliste et passionnée a fait place à une sensibilité différente. Le néo-romantisme procède bien toujours, comme son aîné, de la sensibilité; il fait du sentiment le critérium du bien et du mal, de la vérité et de la beauté. Mais la sensibilité à laquelle il fait appel est une sensibilité plus contenue — moins naïvement idéaliste, moins exaltée, moins enthousiaste, et aussi moins révoltée; une sensibilité affinée et rendue défiante d'elle-même par l'esprit critique, assagie par l'expérience, apaisée par la réflexion et la culture scientifique, parvenue enfin à une sorte d'ataraxie résignée et d'impassibilité con-

templative, à un pessimisme indolore, et à un individualisme stoïque »[1]).

Les idées nouvelles, lorsqu'elles ont cessé d'être soutenues par une foi rationaliste ardente et souple, ont souvent répandu la tristesse et parfois le désespoir. Mais l'intellectualisme, grâce auquel elles ont pénétré les consciences, tend à immuniser la sensibilité, et aussi à l'ennoblir. L'action de l'esprit scientifique n'a pas été uniquement néfaste. C'est ce que l'on aperçoit en comparant le pessimisme moderne, tel qu'il s'est exprimé dans la littérature d'imagination, au pessimisme romantique — le grave désespoir, tout empreint d'une pitié souveraine ou d'une véhémente générosité, qu'on trouve chez Hardy et Gissing, aux tristesses de Werther ou de René, et aux révoltes des héros byroniens.

C'est ce que l'on saisit plus clairement encore dans le développement du roman jusqu'à nos jours.

L'abolition de certaines règles traditionnelles, la faculté pour chacun de découvrir, de créer son propre idéal, ont répandu une allégresse durable, inspiré d'une émotion ardente l'œuvre de Meredith et de maint chercheur autour de lui. L'attente d'un avenir meilleur pour les générations futures, le sentiment pour l'humanité de pouvoir, peut-être, forger sa destinée, fascina les imaginations comme jadis la foi au surnaturel et les rêves paradisiaques. La vision souriante des lendemains meilleurs, chez Morris et plus d'un autre, illumina le présent. En même temps, le dogmatisme philosophique des années 1860-1875 s'atténuait graduellement. Les « négations de la science » parurent moins absolues. Une nouvelle école mit en honneur un spiritualisme rajeuni; et les âmes religieuses meurtries s'y épanouirent. Par cet appel multiple aux forces intérieures, la crise de conscience, qui avait assombri tant d'années, insensiblement se dénoua. Ce fut pour les uns l'apostolat moral ou social; pour d'autres, un mysticisme personnel et indépendant; pour beaucoup, dans une large mesure, l'adaptation au rationalisme, ainsi qu'on l'a vu chez G. Eliot ou S. Butler.

Même aux heures les plus noires, en effet, bon nombre d'esprits avaient ainsi reconquis leur équilibre. Ce ne fut un fait général que vers la fin du siècle. L'angoisse métaphysique n'eut plus alors, là où elle se manifesta — car elle est éternelle — que la valeur d'une

---

[1]) *Pessimisme et Individualisme,* par G. Palante, 1914, chap. 12.

manière d'être particulière, ou d'une phase passagère. En dehors même des écrivains qui professent de nos jours l'orthodoxie religieuse, l'œuvre d'un Wells respire une vigoureuse confiance en l'avenir ; celle d'un Galsworthy montre tout ce qui peut fleurir de beauté, d'émotion, de mysticisme fugitif et délicat auprès de la critique la plus intransigeante.

La pensée scientifique avait d'abord exercé sur le roman une action positive, bien qu'il ne se soit pas ouvert aux perspectives de l'esprit sans les modifier. Dans la suite, cette action est devenue négative. L'imagination et le cœur, sans secouer le joug des idées récemment acquises, les ont désavouées et honnies. Ils s'en dégagèrent lorsqu'ils en eurent la force, ou purent demander au spiritualisme renaissant une inspiration plus conforme à leurs penchants. Cependant, jusque dans cette évolution, le roman moderne doit plusieurs de ses traits à l'intellectualisme dont il s'était pénétré.

La nouvelle germination des croyances et des rêves a crû sur un terrain qui avait été trop profondément imprégné par les eaux riches et amères de la vérité scientifique pour qu'un peu de leur essence n'ait pas passé dans sa sève. Pour le montrer, dans les faits, il faudrait définir ce qu'un sentiment aigu de la sincérité intérieure, ce que l'indépendance, chèrement acquise, vis-à-vis des formes et des règles anciennes, le goût des initiatives de l'esprit et des libres recherches, ont donné de variété et d'audacieuse fantaisie à cette floraison des âmes. Mais telles sont sa luxuriance et son éclat qu'une pareille étude ne saurait être entreprise qu'au cours d'un autre ouvrage.

Vu et lu, le 11 juillet 1922
par le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg
Ch. Pfister.

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Strasbourg, Président du Conseil de l'Université
Charléty.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie ne peut en aucune manière viser à être complète. Dans les trois premières parties (le milieu social, les idées, le mouvement littéraire), je n'ai groupé que les ouvrages les plus généraux ou les plus riches d'information.

Dans la quatrième (le roman) j'énumère seulement les auteurs qui ont subi d'une façon sensible l'influence des idées scientifiques; et je ne cite que celles de leurs œuvres qu'il m'a paru utile de connaître pour préciser leurs rapports avec la philosophie des sciences. J'ai classé dans l'ordre chronologique, pour chacun d'eux, les romans d'abord; puis, lorsqu'il y a lieu, les écrits divers et les publications théoriques; et enfin, pour les principaux d'entre eux, quelques ouvrages critiques de nature à éclairer le sens de leur œuvre et leurs relations avec leur époque.

Les romanciers dont l'œuvre n'est pas mentionnée ici, ou n'est qu'effleurée, mais qui se relient à d'autres aspects du mouvement philosophique, seront, pour la plupart, étudiés dans la seconde partie de cet ouvrage, et leur bibliographie y trouvera sa place.

I

OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR L'ANGLETERRE (1860-1900).

A. W. Benn. — Modern England, 1908.
L. Cazamian. — L'Angleterre moderne, son évolution, 1911.
R. H. Gretton. — A Modern History of the English People (1880-1910), 1913.
E. Guyot. — Le Socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine (1880-1911), 1913.
J. Mac Carthy. — A Short History of our own Times, 1907.
E. Martin. — Histoire économique et financière de l'Angleterre (1866-1902), 1912.

F. G. Masterman. — The Condition of England, 1909.
D. Pasquet. — Londres et les ouvriers de Londres, 1913.
J. E. Thorold Rogers. — The Industrial and Commercial History of England, 1909.
Social England, édité par H. D. Traill, 1898, vol. VI (1815-1885).
S. Webb. — Socialism in England, 1901.

II

HISTOIRE DES IDÉES.

Matthew Arnold. — Culture and Anarchy, 1869.
St. Paul and Protestantism, 1870.
Literature and Dogma, 1873.
God and the Bible, 1875.
Last Essays on Church and Religion, 1875.
E. B. Aveling. — The Value of this Earthly Life, 1879.
J. W. Barlow. — The Ultimatum of Pessimism, 1882.
W. Barry. — Heralds of Revolt, new ed., 1909.
A. W. Benn. — The History of English Rationalism in the XIXth Century, 1906.
History of Modern Philosophy, 1912.
H. Bergson. — Essai sur les données immédiates de la conscience, 1889.
Matière et mémoire, 1896.
L'Evolution créatrice, 1907.
L'Energie spirituelle, 1920.
A. Besant. — An Autobiography, 1893.
C. Bray. — Phases of Opinion and Experience during a long Life : an Autobiography, 1884.
H. T. Buckle. — The History of Civilisation in England, 1857-1861.
E. M. Caro. — Le Pessimisme au XIXe siècle, 1878.
W. K. Clifford. — Lectures and Essays, ed. by L. S. Pollock, 1879.
F. P. Cobbe. — Broken Lights, 1864.
Dawning Lights, 1868.
Darwinism in Morals and other Essays, 1872.
The Hopes of the Human Race, 1880.
The Peak in Darien, 1882.
A Faithless World, 1885.
The Scientific Spirit of the Age, 1888.
Life, told by Herself, 1898.
W. C. Coupland. — The Gain of Life and Other Essays, 1890.
C. Darwin. — The Origin of Species, 1859.
The Descent of Man, 1871.
Life and Letters, ed. by his Son, 1887.
Y. Delage et M. Goldsmith. — Les théories de l'Evolution (biblioth. de philos. scient.), 1909.

A. Fouillée. — Le Mouvement positiviste et la conception sociologique du monde, 1896.
Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive, 1896.
T. H. Green. — Introduction to Hume's Treatise on Human Nature, 1874.
Vol. I des Oeuvres complètes (art. sur H. Spencer, G. Lewes, etc.), 1885-1888.
W. R. Greg. — Literary and Social Judgments, 1869.
Enigmas of Life, 1872.
Rocks Ahead, 1874.
M. Guyau. — Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, 1896.
A. Hannequin. — Introduction à l'étude de la Psychologie, 1890.
F. Harrison. — The Nature and Reality of Religion, 1885.
(A Controversy between F. Harrison and H. Spencer).
Memories and Thoughts, 1906.
The Creed of a Layman, 1907.
Autobiographic Memoirs, 1911.
H. Höffding. — A History of Modern Philosophy, 1900.
J. Hogarth. — Freethinkers of the XIXth Century, 1920.
J. P. Hopps. — Pessimism, Science and God, 1894.
W. G. Hutchinson. — The Oxford Movement, 1906.
R. H. Hutton. — Essays on some of the Modern Guides of English Thought in Matters of Faith, 1887.
Criticism on Contemporary Thought and Thinkers, 1894.
Aspects of Religious and Scientific Thought, 1899 (art. publiés dans le Spectator).
L. Huxley. — C. Darwin (Life Stories of Famous Men), 1921.
T. Huxley. — Life and Works, Eversley Series, 1904 :
Methods and Results.
Darwiniana.
Science and Education.
Science and Hebrew Tradition.
Science and Christian Tradition.
Evolution and Ethics.
Life and Letters, etc.
L. Pearsall Jacks. — Life and Letters of Stopford Brooke, 1917.
W. James. — The Varieties of Religious Experience, 1903.
Pragmatism, 1907.
L'Idée de vérité, trad. Veil et David, 1913.
A. H. Japp. — Darwin, considered mainly as Ethical Thinker, Human Reformer and Pessimist, 1901.
B. Kidd. — Social Evolution, 1894.
T. B. Kirkpatrick. — Pessimism and the Religious Consciousness, 1883.
W. E. H. Lecky. — History of Rationalism in Europe, 1878-1890.
M. Leclerc du Sablon. — Les Incertitudes de la biologie (Biblioth. de philos. scient.), 1912.
L. Lévy-Bruhl. — La Philosophie d'Auguste Comte, 1900.
H. Martineau. — Autobiography, 1877.

Le Matérialisme actuel (H. Bergson, H. Poincaré, etc., Biblioth. de philos. scient), 1913.
B. Meldola. — Evolution, Darwinian and Spencerian, 1910.
J. Stuart Mill. — Principles of Political Economy, 1848.
On Liberty, 1858.
Utilitarianism, 1861.
Autobiography, 1873.
On Religion, 1874.
G. Palante. — Pessimisme et individualisme, 1914.
T. Ribot. — La Philosophie de Schopenhauer, 1874.
La Psychologie anglaise Contemporaine, 1875.
J. M. Robertson. — A Short History of Free-Thought, 1915.
A. Schopenhauer. — Le monde comme volonté et comme représentation, 1818; trad. A. Burdeau, 1888.
Aphorismes sur la sagesse dans la vie, trad. Cantacuzène, 1886.
Sur la religion, trad. A. Dietrich, 1906.
W. B. Selbie. — Nonconformity (Home University Library of Modern Knowledge), 1912.
H. Sidgwick. — The Methods of Ethics, 1874.
A Memoir, 1906.
Social England, ed. by H. D. Traill, 1898, vol. VI (1815-1885).
H. Spencer. — Principles of Psychology, 1855.
Essays Scientific, Political and Speculative, 1858-1863.
Education, 1861.
First Principles, 1862.
Principles of Sociology, 1877.
The Data of Ethics, 1879.
An Autobiography, 1904.
Life and Letters, ed. by D. Duncan, 1908.
Leslie Stephen. — Essays on Freethinking and Plainspeaking, 1873.
The Science of Ethics, 1882.
An Agnostic's Apology, 1893.
Studies of a Biographer, 1898-1902.
The English Utilitarians, 1900.
Evolution and Religious Conceptions (*Nineteenth Century*), 1900.
V. F. Storr. — The Development of English Theology in the XIXth Century, 1913.
J. Sully. — Pessimism, 1877, nouvelle éd., 1891.
My Life and Friends, 1918.
H. Taine. — Le Positivisme anglais, 1864.
J. R. Thomson. — Modern Pessimism (Present Day Tracts), 1885.
P. Thureau-Dangin. — La Renaissance Catholique en Angleterre au XIXe siècle, 1899-1906.
A. R. Wallace. — The Wonderful Century, its Successes and its Failures, 1898.
R. M. Wenley. — Aspects of Pessimism, 1894.
A. D. White. — A History of the Warfare of Science with Theology in Christendom, 1896.

C. Williams. — Modern Pessimism, 1885.
H. Zimmern. — A. Schopenhauer, his Life and his Philosophy, 1876.

III

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

The Athenæum (1860-1900).
E. A. Baker. — A Guide to the Best Fiction in English, 1913.
A. Bennett. — Fame and Fiction, 1901.
Blaze de Bury. — Les Romanciers anglais contemporains, 1900.
F. Brunetière. — Le Roman Naturaliste, 1884.
E. Bouvier. — La Bataille réaliste (1844-1857), 1914.
The Cambridge History of English Literature, 1916 (vol. XIII et XIV).
L. Cazamian. — Le Roman social en Angleterre (1830-1850), 1903.
Etudes de psychologie littéraire, 1913.
L'Evolution psychologique et la littérature en Angleterre (1660-1914), 1920.
Chambers's Cyclopædia of English Literature, 1903.
A. Chevalley. — Le Roman anglais de notre temps, 1921.
A. Chevrillon. — Etudes anglaises, 1901.
Nouvelles études anglaises, 1910.
W. L. Cross. — The Development of the English Novel, 1899.
J. W. Cunliffe. — English Literature during the last Century, 1919.
David-Sauvageot. — Le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et dans l'art, 1890.
Z. A. Dixson. — A Comprehensive Subject Index to Universal Prose Fiction, 1897.
E. Dowden. — Studies in English Literature, 1878.
O. Elton. — A Survey of English Literature (1830-1880), 1920.
R. E. Francillon. — Mid-Victorian Memories, 1914.
W. Follett. — Some Modern Novelists, 1919.
W. L. George. — A Novelist on Novels, 1918.
E. Gosse. — Studies in the Literature of Northern Europe, 1879.
The Attack on the Mill, translated from Zola, with an essay, 1892.
Questions at Issue. Literary Essays, 1893.
G. E. Hodgson. — Criticism at a Venture, 1919.
W. H. Hudson. — A Short History of English Literature in the XIXth Century, 1918.
H. Jackson. — Great English Novelists, 1908.
The Eighteen Nineties, 1913.
H. James. — Partial Portraits, 1888.
Notes on Novelists, 1914.
R. Brimley Johnson. — Some Contemporary Novelists, 1920-1922.
J. M. Kennedy. — English Literature (1880-1900), 1912.
A. S. Macdowall. — Realism, A Study in Art and Thought, 1918.

S. P. B. Mais. — From Shakespeare to O'Henry, 1917.
Pernicious Literature. Debate in the House of Commons, Trial and Conviction for Sale of Zola's Novels, with Opinions of the Press (National Vigilance Association), 1889.
M. L. Phelps. — Essays on Modern Novelists, 1910.
The Advance of the English Novel, 1919.
W. C. Phillips. — Dickens, Reade and Collins, Sensation Novelists, 1919.
W. A. Raleigh. — The English Novel, 1894.
F. Roz. — Le Roman anglais contemporain, 1912.
F. T. Russell. — Satire in the Victorian Novel, 1920.
M. Sadler. — Excursion in Victorian Bibliography, 1922.
G. Saintsbury. — Miscellaneous Essays, 1892.
Corrected Impressions, 1895.
The Later XIXth Century (vol. XII of Periods of European Literature), 1904.
The English Novel, 1912.
Trollope Revisited, 1920.
E. Schérer. — Essays on English Literature (transl. by G. Saintsbury), 1891.
S. P. Sherman. — On Contemporary Literature, 1917.
K. Stoddard. — The Evolution of the English Novel, 1900.
J. A. Symons. — Studies in Two Literatures, 1897.
The Symbolist Movement in Literature, 1908.
A. H. Thorndike. — Literature in a Changing Age, 1920.
M. de Vogüe. — Le Roman russe, 1886.
H. Walker. — The Literature of the Victorian Era, 1910.
A. Waugh. — Tradition and Change. Studies in Contemporary literature, 1919.
H. Williams. — Modern English Writers, 1918.
E. Zola. — Préfaces et manifestes. Cahiers de la Quinzaine, 5e cahier, 4e série.

IV

ROMANCIERS

GRANT ALLEN (1848-1899):
Philistia, 1884.
The Tents of Shem, 1889.
The Woman Who Did, 1895.
The British Barbarians, A Hill-Top Novel, 1895; (qui provoqua une parodie : The Barbarous Britishers, a Tip-top Novel, by H. D. Traill, 1896).

Poèmes :
The Lower Slopes, 1894.

De l'œuvre de vulgarisation scientifique, on peut citer :
The Colour Sense; its Origin and Development, 1879.
The Evolutionist at large, 1881.
C. Darwin, 1885.
Science in Arcady, 1892.
The Evolution of the Idea of God, 1897.
Grant Allen : A Memoir, par E. Clodd, 1900.

E. F. BENSON (1867):
Dodo, 1893.
The Rubicon, 1894.
The Babe, 1897.

W. BESANT (1836-1901):
The Monks of Thelema (en collaboration avec J. Rice), 1878.
All Sorts and Conditions of Men, 1882.
The Revolt of Man (anonymously), 1882.
All in a Garden Fair, 1883.
Children of Gibeon, 1886.

Critique, etc. :

The Art of Fiction, a Lecture, 1884.
The Eulogy of R. Jefferies, 1888.
Candour in English Fiction (New Review), 1890.
The Science of Fiction (New Review), 1891.
Autobiography, 1902.

D. BLACKMORE (1825-1900):
Lorna Doone, 1869.
Tommy Upmore, 1884.
Kit and Kitty, 1889.

R. BROUGHTON (1840——):
Cometh up as a Flower, 1867.
Belinda, 1883.
Dear Faustina, 1897.

R. BUCHANAN (1841-1901):
A Child of Nature, 1879.
God and the Man, 1881

Critique :

The Fleshly School of Poetry and other Phenomena of the Day, 1872.
The Coming Terror and other Essays and Letters, 1891.
The End of the Century (Sunday Dial), 1900.

Poésie :

The Book of Orm, 1870.
The Drama of Kings, 1871.
Balder the Beautiful, 1882.
The Earthquake, 1885.
The City of Dreams, 1888.
The Outcast, 1889.
The Wandering Jew, 1893, etc.

A. Stodart Walker. — Robert Buchanan, the Poet of Modern Revolt, 1901.
H. Murray. — Robert Buchanan, a Critical Appreciation, 1901.
H. Jay. — Robert Buchanan; some Account of his Life and his Life's Work, 1903.

S. BUTLER (1835-1902). (Pour une bibliographie détaillée, voir H. Festing Jones: Samuel Butler, Author of Erewhon; a Memoir, etc., 1919.
Erewhon, 1872.
The Fair Haven, 1873.
Erewhon Revisited, 1901.
The Way of All Flesh, 1903.

Publications scientifiques ou philosophiques :

The Evidence for the Resurrection of J. C. as Given by the Four Evangelists, 1865.
Life and Habit, 1873.
Evolution Old and New, 1879.
God the Known and God the Unknown (Examiner, 1879).
Unconscious Memory, 1880.
Luck or Cunning, 1886.
Essays on Life, Art and Science, 1904.
The Note-Books of S. Butler, selection arranged and edited by H. Festing Jones, 1912.

B. H. Streatfield. — Records and Memorials, 1903.
J. Blum. — Samuel Butler. (Mercure de France, juillet 1910.)
H. Festing Jones. — Charles Darwin and Samuel Butler. A Step towards Reconciliation, 1911.
Samuel Butler; A Memoir, etc., 1919
Valéry Larbaud. Samuel Butler. (La Nouvelle Revue Française, Janv. 1920.)

HALL CAINE (1853——):
A Son of Hagar, 1886.
The Christian : a Story, 1897.
K. B. E. Kenyon. Hall Caine, the Man and the Novelist, 1901.

WILKIE COLLINS (1824-1889):
The Woman in White, 1860.
Man and Wife, 1870.
Heart and Science, 1883.

MARIE CORELLI (1864):
A Romance of Two Worlds, 1886.
The Mighty Atom, 1890.
Wormwood, 1900.
The Master Christian, 1904.

J. DAVIDSON (1857-1909):
Perfervid : the Career of Ninian Jamieson, 1890.
Laura Ruthwen's Widowhood, 1892.
Baptist Lake, 1894.
A Full and True Account of the Wonderful Mission of Earl Lavender, 1895.

Poèmes :

Selected Poems, 1905.
The Testament of J. Davidson, 1908.

G. ELIOT (1819-1880). Pour une bibliographie détaillée, voir la Cambridge Hist. of English Liter., vol. XIII, bibliographie du chap. 11.
Scenes of Clerical Life, 1858.
Adam Bede, 1859.
The Lifted Veil, 1859.
The Mill on the Floss, 1860.
Brother Jacob, 1860.
Silas Marner, 1861.
Romola, 1863.
Felix Holt, 1866.
Middlemarch, 1872.
Daniel Deronda, 1876.

Traductions :

The Life of Jesus by Strauss, 1846.
The Essence of Christianity by Feuerbach, 1854.
Psychologie et critique :
Articles dans la Westminster Review, de 1851 à 1857.
Impressions of Theophrastus Such, 1879.
Essays and Leaves from a Note-book, 1884.
E. Dowden. — G. Eliot (Studies in English Lit.), 1878.
M. Blind. — G. Eliot (Eminent Women Series), 1883.
J. W. Cross. — G. Eliot's Life and Letters, 1884.
F. Brunetière. — Le Naturalisme anglais : étude sur G. Eliot (Le Roman Naturaliste), 1884.
R. H. Hutton. — Guides of English Thought, 1887.
L. Stephen. — G. Eliot (English Men of Letters), 1902.
C. Gardner. — The Inner Life of G. Eliot, 1912.
M. H. Deakin. — The Early Life of G. Eliot, 1913.
L. Chaffurin. — Les amours de G. Eliot (Grande Revue), 1920.

F. W. H. Myers. — Essays Classical and Modern, 1921.
R. M. Wenley. — Marian Evans and « George Eliot » (Washington Univ. Studies, Humanistic Series, vol. IX, No 1), 1922.

G. GISSING (1857-1903). Pour une bibliographie plus complète, voir M. Yates, George Gissing, 1922.
Workers in the Dawn, 1880.
The Unclassed, 1884.
Isabel Clarendon, 1886.
Demos, 1886.
Thyrza, 1887.
A Life's Morning, 1888.
The Nether World, 1889.
The Emancipated, 1890.
New Grub Street, 1891.
Born in Exile, 1892.
Denzil Quarrier, 1892.
The Odd Women, 1893.
In the Year of Jubilee, 1894.
Eve's Ransom, 1895.
The Paying Guest, 1895.
Sleeping Fires, 1895.
The Whirlpool, 1897.
Human Odds and Ends, 1898.
The Town Traveller, 1898.
The Private Papers of H. Ryecroft, 1903.
Veranilda, 1904 (préface de F. Harrison).
Will Warburton, 1905.
The House of Cobwebs and other Stories, 1906 (introd. de Thomas Seccombe).

Critique, etc. :

Charles Dickens, 1898.
By the Ionian Sea, 1901.
A. Bennett. — Fame and Fiction, 1901.
H. G. Wells. — G. Gissing (The Monthly Review), 1904.
F. Swinnerton. — G. Gissing, 1912.
E. Bjorkman. — Voices of To-Morrow, 1914.
May Yates. — George Gissing. An Appreciation, 1922.

S. BARING GOULD (1834——):
Mehalah, 1880.
John Herring, 1883.
Court-Royal, 1886.
Arminell, a Social Romance, 1890.
L'œuvre de S. B. Gould comprend, outre d'autres romans, des ouvrages sur la théologie, le folklore, l'ethnologie, l'anthropologie,

et divers livres de géographie descriptive. On peut citer :
A Book of Were-wolves, 1865.
Curious Myths of the Middle-Ages, 1866.
The Origin and Developement of Religious Belief, 1869-1870.
Some Modern Difficulties, 1875.
The Birth of Jesus, 1885.
The Death and Resurrection of Jesus, 1888.
A Book of Fairy Tales, 1894.

F. S. GOULD (1855——):
The Agnostic Island, 1891.

Critique :

Chat with Pioneers of Modern Thought, 1898.

SARAH GRAND (1862———):
A Domestic Experiment, 1891.
The Heavenly Twins, 1893.
Babs the Impossible, 1900.

T. HARDY (1840———). Pour une bibliographie détaillée, voir A. P. Webb : A Bibliography of the Works of Thomas Hardy (1865-1915), 1916.
Desperate Remedies, 1871.
Under the Greenwood Tree, 1872.
A Pair of Blue Eyes, 1873.
Far from the Madding Crowd, 1874.
The Hand of Ethelberta, 1875.
The Return of the Native, 1878.
The Trumpet Major, 1880.
A Laodicean, 1880.
Two on a Tower, 1881.
The Mayor of Casterbridge, 1886.
The Woodlanders, 1887.
Wessex Tales, 1888.
Tess of the d'Urbervilles, 1891.
A Group of Noble Dames, 1891.
Life's Little Ironies, 1894.
Jude the Obscure, 1895.
The Well-Beloved, 1897.
A Changed Man; the Romantic Adventure of a Milkmaid, 1913.

Poèmes :

Wessex Poems, 1898.
Poems of the Past and Present, 1901.
The Dynasts, 1904-1906-1908.
Time's Laughing Stocks, 1909.

Articles :

The Dorsetshire Labourer (Longman's, July 1879).
The Profitable Reading of Fiction (The Forum, March 1888).
Candour in English Fiction (New Review, Jan. 1890).
The Science of Fiction (New Review, April 1891).

Lionel Johnson. — The Art of T. Hardy, 1894.
F. A. Hedgcock. — Th. Hardy, penseur et artiste, 1910.
Lascelles Abercrombie. — Th. Hardy, 1912.
H. Child. — T. Hardy (Writers of the Day), 1914.
H. C. Duffin. — T. Hardy, a Critical Study, 1914.

R. JEFFERIES (1848-1887). Pour une bibliographie complète, voir R. Jefferies, étude d'une personnalité, par C. J. Masseck, 1913.
The Early Fiction of R. Jefferies, ed. by G. Toplis, 1896.
The Dewy Morn, 1884.
After London, 1885.
Amaryllis at the Fair, 1887.

Ouvrages de philosophie, de critique ou de description :

Jack Brass, Emperor of England, 1873.
The Story of my Heart, 1883.
The Life of the Fields, 1884.
Field and Hedgerow, 1889.

H. S. Salt. — Richard Jefferies. A Study, 1894.
The Faith of Richard Jefferies, 1906.
P. E. Thomas. — Richard Jefferies, his Life and Work, 1909.
C. J. Masseck. — Richard Jefferies, étude d'une personnalité, 1913.
A. F. Thorn. — The Life-Worship of Richard Jefferies, 1920.

R. KIPLING :
Plain Tales from the Hills, 1887.
Life's Handicap, 1890.
Soldiers Three, 1891.
The Light that Failed, 1891.
The Day's Work, 1898.

AMY LEVY (1861-1889):
The Romance of a Shop, 1888.
Reuben Sachs, 1888.
Miss Meredith, 1889.

Poèmes :

A Minor Poet and Other Verses, 1884.
A London Plane Tree and Other Verses, 1889.

E. LYNN LINTON (1822-1898):
The True History of Joshua Davidson, 1872.

Patricia Kemball, 1874.
Under Which Lord, 1879.
The Rebel of the Family, 1885.
The Autobiography of Christopher Kirkland, 1885.

Critique :

The Girl of the Period, 1883.
George Eliot (Women Novelists of Queen Victoria's Reign), 1897.
My Literary Life, 1899.
G. S. Layard. — Mrs. Lynn Linton, Her Life, Letters and Opinions, 1901.

BULWER LYTTON (1803-1873):
The Caxtons, a Family Picture, 1849.
My Novel, 1853.
The Coming Race, 1870.

G. MACDONALD (1824-1905):
David Elginbrood, 1863.
Annals of a Quiet Neighbourhood, 1866.
Robert Falconer, 1868.

LUCAS MALET (Mary St Léger Harrison) (1852——):
Mrs. Lorimer, 1882.
Colonel Enderby's Wife, 1885.
The Wages of Sin, 1891.
The Carissima, 1896.
The Gateless Barrier, 1900.
The History of Sir R. Calmady, 1901.
The Far Horizon, 1906.

W. H. MALLOCK (1849——):
The New Republic, 1877.
The New Paul and Virginia, or Positivism on an Island, 1878.
A Romance of the XIXth Century, 1881.
The Old Order Changes, 1886.
A Human Document, 1892.
The Heart of Life, 1895.
The Individualist, 1899.
The Veil of the Temple, 1904.
An Immortal Soul, 1908.

Ouvrages critiques et philosophiques :

Is Life Worth Living? 1879.
Social Equality : a Short Study in a Missing Science, 1882.
Atheism and the Value of Life in Contemporary Literature, 1884.
Landlords and the National Income, 1884.
Property and Progress (an answer to H. George), 1884.

Studies of Contemporary Superstition, 1895.
Doctrine and Doctrinal Disruption, 1900.
A Critical Examination of Socialism, 1907.
Memoirs of Life and Literature, 1920.

A. MARSH (1791-1874):
Chronicles of Dartmoor, 1866.

W. S. MAUGHAM (1874——):
Liza of Lambeth, 1897.

G. DU MAURIER (1834-1896):
Peter Ibbetson, 1892.
Trilby, 1894.
The Martians, 1897.
T. M. Wood. — G. du Maurier, the Satirist of the Victorians, 1913.

G. MEREDITH (1828-1909). Pour une bibliographie complète, voir le vol. XXVII de la « Memorial Edition », 1909-1911.
The Ordeal of Richard Feverel, 1859.
Vittoria, 1866.
The Egoist, 1879.
Diana of the Crossways, 1885.
Lord Ormont and his Aminta, 1894.
Letters, ed. by his Son, 1912.
J. Sturge Henderson. — George Meredith, 1907.
R. H. P. Curle. — Aspects of G. Meredith, 1908.
G. M. Trevelyan. — The Poetry and Philosophy of M. Meredith, 1912.

G. MOORE (1857——):
A Modern Lover, 1883.
A Mummer's Wife, 1885.
A Drama in Muslin, 1886.
A Mere Accident, 1887.
Spring Days, 1888.
Mike Fletcher, 1889.
Vain Fortunes, 1894.
Esther Waters, 1894.
Celibates, 1895.

Critique et souvenirs personnels ou littéraires :

Literature at Nurse or Circulating Morals, 1885.
Confessions of a Young Man, 1886.
Impressions and Opinions, 1891.
Memoirs of my Dead Life, 1906.
Hail and Farewell, 1911-1914.
Avowals, 1919.

Traductions :

Emile Zola : Pot-Bouille, Piping Hot, 1885.
Emile Zola : La Curée, The Rush for the Spoil, 1887.
Dostoïewsky : Pauvres gens, Poor Folk, 1894.
S. L. Mitchell. — George Moore (Irishmen of To Day), 1916.

LAWRENCE OLIPHANT (1829-1888):
Piccadilly (A Fragment of Contemporary Biography), 1870.
Masollam, a Problem of the Period, 1886.
Fashionable Philosophy and Other Sketches, 1887.

Philosophie :

Sympneumata, or Evolutionary Forces now Active in Man, 1885.
Scientific Religion, 1888.
L. F. Liesching. — Personal Reminiscences of L. Oliphant, 1891.
Mrs. Oliphant. — Memoir of the Life of L. Oliphant and of Alice Oliphant his Wife, 1892.

MRS. OLIPHANT (1828-1897):
Salem Chapel, 1863.
The Perpetual Curate, 1864.
Miss Marjoribank, 1866.
The Beleaguered City, 1880.
A Little Pilgrim of the Unseen, 1882.
Kirsteen, 1889.

Souvenirs personnels :

Autobiography and Letters, 1899.

OUIDA (Louise de la Ramée) (1840-1908):
Under Two Flags, 1871.
Two Little Wooden Shoes, 1874.
Moths, 1892.
Two Offenders, 1894.
Miss E. Lee. — Ouida : a Memoir, 1894.

W. PATER (1839-1894). Pour une bibliographie complète, voir A. C. Benson : Walter Pater (Engl. Men of Letters), 1906.
Marius the Epicurean, 1885.
Imaginary Portraits, 1887.
Gaston de Latour, 1888.
Emerald Uthwart, 1892.

Critique d'art :

Studies in the History of the Renaissance, 1873.
A. C. Benson. — Walter Pater, 1906.

E. PHILLPOTTS (1862——):
Lying Prophets, 1896.
Children of the Mist, 1898.
Sons of the Morning, 1900.

CH. READE (1814-1884):
Peg Woffington, 1853.
Christie Johnstone, 1853.
It is Never too Late to Mend, 1856.
The Cloister and the Hearth, 1861.
Hard Cash, 1863.
Griffith Gaunt, 1866.
Foul Play, 1869.
Put Yourself in his Place, 1870.
A Terrible Temptation, 1871.
A Woman Hater, 1877.

Critique :

Readiana, 1883.
C. L. Reade and Compton Reade. — Charles Reade, Dramatist, Novelist, Journalist, A Memoir, 1887.

W. WINWOOD READE (1838-1875):
The Veil of Isis, 1861.
The Outcast, 1875.

Philosophie de l'histoire :

The Martyrdom of Man, 1872.

G. B. SHAW (1856——):
The Irrational Knot, 1880.
Cashel Byron's Profession, 1882, rééd. en 1907.
The Unsocial Socialist, 1887, rééd. en 1914.
Love among the Artists, 1889, rééd. en 1905.

Critique :

The Quintessence of Ibsenism, 1891.
The Sanity of Art, 1895.
The Perfect Wagnerite, 1898.

A. J. THACKERAY (Mrs. Ritchie) (1837——):
The Story of Elizabeth, 1863.
Mrs. Dymond, 1885.

Critique :

Chapters from some Memoirs, 1894.
A Discourse on Modern Sybils, 1913.

A. TROLLOPE (1815-1882):
The Warden, 1855.
Barchester Towers, 1861.
Framley Parsonage, 1861.
The Small House at Allington, 1864.
The Last Chronicle of Barset, 1867.

Souvenirs personnels :

Autobiography, 1883.

MRS. HUMPHRY WARD (1851-1902):
Miss Bretherton, 1884.
Robert Elsmere, 1888.
David Grieve, 1892.
Marcella, 1894.
Sir G. Tressady, 1895.
Helbeck of Bannisdale, 1898.
Eleanor, 1900.

Souvenirs personnels :

A Writer's Recollections, 1918.
J. S. Walters. — Mrs. H. Ward, Her Work and Influence, 1912.
S. L. Gwynn. — Mrs. H. Ward (Writers of the Day), 1917.

H. G. WELLS :
The Time Machine, 1894.
The Stolen Bacillus, 1895.
The Wonderful Visit, 1895.
The Island of Doctor Moreau, 1896.
The Invisible Man, 1897.
The Plattner Story and Others, 1897.
The War of the Worlds, 1898.
When the Sleeper Wakes, 1899.
Tales of Space and Time, 1899.
The First Men in the Moon, 1901.

Ouvrages de vulgarisation scientifique :

Honours Physiography, 1893.
Text-Book of Biology, 1893.
Text-Book of Zoology, 1898 (en collaboration avec A. M. Davies).
E. Guyot : H. G. Wells, 1920.

WILLIAM HALE WHITE (1830-1913):
The Autobiography of Mark Rutherford, 1881.
Mark Rutherford's Deliverance, 1885.
The Revolution in Tanner's Lane, 1887.
Catherine Furze, 1889.

Myriam's Schooling, 1890.
Clara Hopgood, 1890.

Souvenirs personnels :

Pages from a Journal with Other Papers, 1900.
More Pages from a Journal with Other Papers, 1910.
Last Pages from a Journal with Other Papers, 1915.
The Early Life of Mark Rutherford, by himself, 1913.

Critique :

John Bunyan (Literary Lives), 1905.

Traduction :

Spinoza's Ethics, 1877.

R. WHITEING (1840——):
The Island, or Adventure of a Person of Quality, 1888.
No. Five, John Street, 1899.
The Yellow Van, 1903.

Souvenirs personnels :

My Harvest (An Autobiography), 1915.

O. WILDE (1856-1900):
Lord Arthur Savile's Crime, 1887.
The Happy Prince and Other Tales, 1888.
The Picture of Dorian Gray, 1891.
A House of Pomegranates, 1891.

Critique, etc. :

Intentions, 1891.
De Profundis, confession, écrite en 1896, publiée en 1905.

M. WOODS (1856——):
A Village Tragedy, 1887.
Esther Vanhomrigh, 1891.
The Vagabonds, 1894.
Weeping Ferry and Other Stories, 1898.

INDEX

Allen (G.), 12; — activité scientifique et allusions aux sciences, 48-50, 53, 88; — poèmes pessimistes, 261; — cité par Mrs. Ward, 50, 277; — méditations pessimistes, *La femme qui osa*, 283-284 — 368.
Amiel, cité par G. Moore, 298.
Argyll (duc d'), 35.
Arnold (M.), études d'histoire religieuse, 22 — 31 note; — cité par Mallock, 46; — cité par G. Allen, 49; — cité par S. Butler, 237; — la poésie du doute, 260, 261; — cité par G. Gissing, 309.
Aveling (E. B.), sur l'athéisme et le pessimisme, 253 note.

Baden-Powell. Voir *Essays and Reviews*.
Bagehot, 25; — consulté par G. Eliot, 141.
Bain, 25, 26, 31 note.
Balzac, cité par G. Moore, 82 note — 110; — cité par G. Gissing, 308, 310.
Bamford, consulté par G. Eliot, 100, 141.
Barlow (J. W.), sur le pessimisme, 242, 257 note.
Barrie (J.), 62 note, 368.
Barry (W.), 163.
Bashkirtseff (M.), 67, 241.
Baudelaire, 258, 360.
Bauer, 21.
Beesly, 27.
Bellamy, 297, 291-292.
Bennett (A.), 81, 84, 89.
Benson (E. F.), la femme moderne, 293.
Bentham, 25, 148.
Beresford (J. D.), 238 note.
Bergson, 157, 236, 237.
Bernard (Claude), 75.
Besant (W.), disciple de Dickens, 2; — optimisme, 5; — prétentions intellectuelles, 12, 53; — penchant pour le sensationnel, 64; — documentation, 67 — 378, 379.
Bevington (Miss), 253 note.
Bichat, 13; — cité par G. Eliot, 102.
Birkbeck, 32.
Black (W.), 62.
Blackmore (D.), 41; — allusions aux sciences, 43-44; — réalisme local, 62.
Blind (M.), 261 note.
Boucher de Perthes, 14.
Bourget (P.), 87, 379.
Braddon (Mrs.), 64.
Bradlaugh (C.), 245, 246, 247; — cité par G. Gissing, 309, 350.
Bray (C.), rapports avec G. Eliot, 93, 98, 113.
Bridges, 27, 99.
Brierley, 62 note.
Brontë (C.), III, 56, 107.
Broughton (R.), réalisme, 71-73, 88 note.
Brunetière (F.), 72, 86, 111.
Buchanan (R.), réalisme, 88; — pessimisme, 241-242, 254, 261 note.
Buckland, cité par G. Eliot, 102; — cité par G. Gissing, 352.
Buckle, conception de l'histoire, 20;

cité par L. Oliphant, 52 note; — cité par G. Eliot, 100-101; — cité par S. Butler, 183; cité par W. W. Reade, 248; — cité par G. Gissing, 308.
Buffon, cité par S. Butler, 199.
Bunsen, voir *Essays and Reviews.*
Butler (S.), III, 11 note, 22, 39; — liens avec le réalisme, 56, 67, 88.— **172-238** : caractères généraux de l'œuvre, l'intellectualisme, 172-173; le réalisme, 173-174; allusions aux sciences dans *Ainsi va toute chair,* 174-175; humour et imagination, 175-176. — L'enfance de S. Butler racontée dans *Ainsi va toute chair :* milieu et hérédités, 176-180; éducation religieuse, 180-183. — Les premiers doutes, 184-185; influence du Darwinisme, 185-187; *Le bon port,* 187; *Erewhon :* souvenirs de la Nouvelle-Zélande, 187-189; sens de l'ouvrage et jeux de l'humour, 189-191; critique du Christianisme : rites et pratiques, 191-194; la personnalité de Dieu, 194-195; le dogme de l'immortalité, 195-196; fondement de la religion, 196-197. — Dissentiments avec les hommes de science : interprétations du Darwinisme, 197-199; *La Vie et l'habitude,* 199; rupture avec Darwin, 199-201; tentative de réconciliation avec l'Eglise, 201-202; la philosophie de S. Butler chez Ernest Pontifex, 202-207. — Les exigences de S. Butler à l'égard de l'Eglise et ses déboires, 207-209; *Seconde visite à Erewhon,* 209-213; adhésion à l'«Eglise large», 213-215. — La morale d'*Erewhon* et le déterminisme, 215-219; la morale d'*Ainsi va toute chair* et l'intuitionnisme, 219-224. — La propriété, 224-225; l'éducation, 225-228; le mariage, 228-230; lien entre les idées sociales de S. Butler et sa philosophie, 230-231. — Le besoin d'une religion, 231-232; *Le Dieu connu et le Dieu inconnu,* 232-233; la doctrine du « Fils du soleil », 233-234; possibilité d'une survie, 234-235; portée de l'évolution selon S. Butler, 235-237; la fortune de ses idées, 237-238.
263, 450, 453.
Byron, 168, 452.

Caine (H.), 70 note.
Caldwell (W.), 257 note.
Cannan (G.), 238 note.
Carlyle (T.), 6, 8, 13, 18; — Carlyle et Meredith, 39; — Carlyle et G. Eliot, 95, 161; — Carlyle et S. Butler, 237, 239, 290; — cité par G. Gissing, 325, 367.
Carpenter, 26.
Chambers (R.), voir *Vestiges of the Natural Hist. of Creation.*
Châteaubriand, 168, 452.
Chesterton (G. K.), sur le pessimisme, 242.
Clapperton (J. H.), 169.
Clifford (W. K.), rôle de vulgarisateur, 33-34, 35; — satirisé par Mallock, 46, 47; — 240; — athéisme et pessimisme, 255.
Clough, poésie du doute, 260, 261.
Cobbe (F. P.), 42; — sur le pessimisme, 241, 254.
Colenso, 23; — cité par S. Butler, 183.
Coleridge, 21, 265.
Collins (W.), 2, 3; — attitude à l'égard de la science, 41-43; — influence sur Mrs. Oliphant, 60; — conception du roman, 63-65, 67, 68 — 384, 388.
Combe (G.), étudié par G. Eliot, 98.
Comte (A.), le positivisme en Angleterre, 27-28; — cité par Meredith, 39; — cité par Mallock, 47; — cité par Mrs. Ward, 50; — cité

par G. Eliot, 99, 141, 152, 170-171; — cité par W. W. Reade, 248; — cité par Gissing, 305.
Congreve (Dr), et le Positivisme, 27; — rapports avec G. Eliot, 98, 99 note.
Conybeare, 246.
Corelli (M.), prétentions intellectuelles, 12; — cite Darwin, 53.
Coupland, sur l'athéisme et le pessimisme, 253 note.
Crabbe (G.), 379.
Craik (Mrs.), rapports avec Dickens, 2; — optimisme, 5; — traditionalisme, 72.
Creighton (Dr), rapports avec S. Butler, 208.
Cross (W.), 99.

Darwin (C.), III; — le transformisme, 14, 19, 32, 38; — satirisé par W. Collins, 42; — satirisé par Mallock, 46-48; — cité par G. Allen, 49; — cité par Mrs. Ward, 50, 51; — cité par M. Corelli, 53; — mentionné par G. Eliot, 99; — rapports avec S. Butler, 183, 186, 187, 197, 202, 257; — cité par W. W. Reade, 248, 280; — cité par Mrs. Ward, 50, 277; — cité par G. Gissing, 280, 305, 308, 350, 354, 369.
Darwin (E.), 15; — étudié par S. Butler, 199.
Darwin (F.), 18; — sur S. Butler, 200.
Daudet (A.), 75, 77, 310.
Davy (H.), cité par G. Eliot, 102, 142.
Defoe, 73.
Delage, sur le Darwinisme, 19.
De Vogüé (M.), 86.
Dickens, III; — la tradition de Dickens, 1, 7, 8, 9; — réalisme, 55, 56, 61; — rapports avec C. Reade et W. Collins, 64, 65; — 72, 107, 139, 171, 293; — G. Gissing et Dickens, 310, 311, 338, 368.
Disraëli, 2, 10, 152.
Dostoïevski, 259, 310.
Droz (G.), 72.
Dryden, 375.
Du Maurier, allusions à l'*Origine des espèces*, 52.

Edgeworth, 62, 94.
Eliot (G.), III, 2; — Intellectualisme, 9, 10; — 21, 28 note, 39; — points de contact avec le réalisme, 56, 63, 64, 67, 88. — **92-171** : jeunesse et formation morale, crise religieuse, 92-96; débuts littéraires, 96-97. — Etudes philosophiques et scientifiques, 97-101; allusions aux sciences dans les romans, 101-104; conception de l'art : déclaration de principes, 104-107; l'inspiration scientifique, 107-109; le réalisme, 109-111; le caractère philosophique du roman chez G. Eliot, 111-112. — Atmosphère philosophique du temps, 112-113; *Adam Bede* : l'optimisme moral et social, 113-114; la morale des conséquences, 114-118; psychologie déterministe, 118-122; le culte de la bonté et l'influence de Spencer, 123-124; *Le Moulin sur la Floss* : l'opposition morale entre Tom et Maggie, 124-130; déterminisme, 130-131; conception intuitive de la vie intérieure, 131-133; l'évolution selon Spencer, 134; *Silas Marner* : la loi des conséquences, 134-135; le mystère de la vie, 135-136. — Les idées sociales de G. Eliot : son conservatisme natif, 137-138; éveil graduel à la question sociale, 138-140; *Félix Holt* : influences subies, 140-141; les voies du progrès; nécessité d'une réforme morale, 141-146; le problème de la conduite dans *Félix Holt*, 147-148; le mal social dans

Middlemarch, 148; le féminisme, 148-151; la question juive et l'hérédité : *Daniel Deronda,* 151-153. — Caractères généraux de *Middlemarch :* style, réalisme, psychologie, 153-157; la morale de Dorothée Brooke, 157-159; l'intuitionnisme dans l'interprétation des caractères et de la vie, 159-164; les idées religieuses de G. Eliot : Farebrother et la conformité, 164-165; Bulstrode et l'hypocrisie dévote, 165-166; la valeur humaine de la foi, 166-167; optimisme, pessimisme et méliorisme, 167-170; l'idéalisme de G. Eliot, 170-171. 174 note, 175, 236; — citée par Buchanan, 241; — 283; — pessimisme de sensibilité, 301; — citée par Gissing, 309; — 313, 380, 387, 413, 450, 453.
Emerson, cité par G. Eliot, 95, 161.
Erskine, 21.
Erwine (G.), 238 note.
Eschyle, cité par T. Hardy, 408, 427.
Essays and Reviews, 23; — cités par G. Eliot, 101; — cités par S. Butler, 183, 206; — 376.

Falconer, 14, 19.
Faraday, cité par W. Collins, 42, 67; — cité par G. Eliot, 102.
Farrar (F. W.), 31 note.
Fawcett (H.), 25; — consulté par G. Eliot, 100, 141.
Ferrier, cité par W. Collins, 42, 67.
Festing Jones (H.), 174.
Feuerbach, 21 note; — influence sur G. Eliot, 96.
Fielding, 9, 56, 64.
Fitz-Gerald, le pessimisme de la poésie, 261.
Flaubert, 65, 71, 77, 107, 258, 311.
Foote, 245 note.
Forbes, 19.
Forster, 31 note.
Frazer (J.), influence sur G. Allen, 48.
Freeman, 20.
Froschhammer, sur le pessimisme, 242.
Froude (A.), étudié par G. Eliot, 95; — le pessimisme du doute, 263.
Fuller (M.), étudiée par G. Eliot, 151 note.

Galilée, cité par G. Gissing, 354.
Galsworthy (J.), 19, 89, 454.
Galt (J.), 62.
Galton, 27; — cité par G. Allen, 49.
Garibaldi, 320.
Gardiner, 20.
Gaskell (Mrs.), III, 2, 56, 62, 171.
Gautier, 258.
George (H.), 290.
George (W. L.), 238 note.
Gibbon, cité par L. Oliphant, 52 note; — lu par S. Butler, 185. — cité par W. W. Reade, 248.
Gissing (G.), III; — intellectualisme, 9, 11 note, 39; — points de contact avec le réalisme, 36, 88, 89; — l'athéisme dans le peuple, 246; — influence de Schopenhauer, 257; — cite J. Thomson, 262; — pessimisme social, 289, 290, 293; — la femme moderne, 293; — 295, 301. — **302-371** : premières expériences, 302-304; évolution intellectuelle et morale : *Les travailleurs de l'aube, Les hors-cadres,* 304-306; allusions aux sciences, 306-309. — Culture littéraire, 310-311; théorie du roman, 311-313; le réalisme, 313-316. — La misère et le désespoir dans les premiers romans, 316-318; *Demos :* les hérédités, le caractère et le milieu de Richard Mutimer, 318-320; le prolétariat, 321-323; l'idéal socialiste, 323-326. — Le fatalisme: *Thyrza,* 327-328; *Le royaume des ténèbres :* la vie dans le bas peuple, 328-331; la destinée de Pennyloaf et de Bob Hewett, 331-339. —

La rue des meurt-de-faim : psychologie et peinture du milieu, 339-340; ceux qui échouent: Reardon et Biffen, 240-243; celui qui réussit : Jasper Milvain, 344-347; pessimisme moral, 347-348. — *Né en exil :* la formation et les opinions de Godwin Peak, 348-351; son ambition sociale et son échec, 351-356; scepticisme et amoralisme, 356-358. — Le féminisme dans l'œuvre de Gissing, 359-361; *Les Dépareillées :* la femme seule, 361-363; le mariage, 363-364. — La civilisation moderne : matérialisme et impérialisme, 364-366; les antinomies de la pensée de Gissing et l'influence de la science, 366-367; *Le journal intime d'Henry Ryecroft :* détente des dernières années, 367-371. — 451, 453.

Gladstone, 18, 30, 35, 250, 289.

Godwin, cité par G. Gissing, 348.

Gogol, 259.

Goldsmith, sur le Darwinisme, 19.

Goncourt, 65, 71, 75, 77, 258, 311, 360.

Goodwin, voir *Essays and Reviews.*

Gosse (E.), II; — sur le réalisme, 77, 89; — études des littératures septentrionales, 259; — sur le pessimisme, 265 note; — sur T. Hardy et Schopenhauer, 448 note.

Gould (S. B.), prétentions intellectuelles, 12; — contributions à l'histoire de la pensée, et allusions aux sciences, 41-42; — réalisme local, 62; — 64; — réalisme passionnel, 70 note, 88.

Gould (F. S.), 53 note.

Grand (S.), réalisme, 73; — la femme moderne, 293.

Green (J. R.), 20.

Green (T. H.), dans *Robert Elsmere,* 275, 276, 279; — 451.

Greg (W. R.), 21; — sur l'athéisme, 254.

Grote, 20 note.

Guizot, cité par W. W. Reade, 248.

Guyau, cité par Whiteing, 52.

Gyp, 73.

Haase, 185.

Haeckel, cité par G. Gissing, 305.

Hardy (T.), III; — intellectualisme, 9, 11, 39; — rapports avec le réalisme, 62, 64, 67, 70 note, 73, 86, 88, 89; — rapports avec Schopenhauer, 257; — 262, 284, 286; — pessimisme social, 293, 295; — 301, 327, 367, 368. — **372-449** : premières impressions, le Wessex, 272-275; culture intellectuelle, Dorchester et Londres, 375-376; allusions aux sciences, 376-378; conception du roman, 378-380; réalisme, 380-383. — Philosophie de Hardy dans ses premiers romans, 383-387; caractère dramatique et mystérieux de l'intrigue, 387-389; la nature, 389-392. — *Le retour au pays natal :* les caractères, 392-396; le sort d'Eustacia et de Clym Yeobright, 396-399; conception de l'homme et des sentiments, 399-401; les forces de la nature, 401-403; les suggestions de la lande, 403-408; le mal inhérent à la vie, 408-409. — Fatalité antique et moderne, 410-411; la conception scientifique du monde et le destin selon Hardy, 411-413; accentuation du facteur psychologique : *Le maire de Casterbridge,* 413-418. — La civilisation et le mariage : *Les forestiers,* 418-420; les tristesses de la vie rurale, la lutte pour l'existence dans la nature, 420-421; *Tess d'Urberville* et les préjugés sociaux, 421, 423; les éléments du pessimisme; religion, philosophie, 423-429. — *Jude le déshérité :* le déterminisme psy-

chologique, 429-431; la destinée de Jude et de Sue, 431-441); la femme moderne chez Sue, 441-446; le mal dans l'âme, 446-448; Hardy et Schopenhauer, 448-449. — 451, 453.
Harrison (F.), 23 note, 27, 28 note, 35; — rapports avec Meredith, 39; — cité par Mallock, 47; — rapports avec G. Eliot, 96, 101, 109 note; — rapports avec G. Gissing, 304, 368.
Hartley, 25, 26.
Hartmann, 221 note.
Hegel, 94, 161.
Helmholtz, cité par G. Gissing, 308.
Hennel (C.), 21; — rapports avec G. Eliot, 93, 101.
Hennel (S.), rapports avec G. Eliot, 93, 101.
Herder, cité par W. W. Reade, 248.
Hermant (A.), 73.
Herschell (J.), 32; — cité par G. Eliot, 102.
Holycake, 245.
Hueffer, sur le pessimisme, 242, 256 note.
Hugo, 310.
Humboldt, cité par T. Hardy, 377.
Hume, cité par G. Gissing, 308.
Huxley (T.), la bataille évolutionniste, 18, 19, 21, 24; — 31 note, 32; — rôle de vulgarisateur et conception de la science, 34-37; — satirisé par W. Collins, 42; — satirisé par Mallock, 46, 47; — cité par Mrs. Ward, 50; — rapports avec Wells, 51; — cité par Shorthouse, 52; — rapports avec G. Eliot, 96; — rapports avec S. Butler, 200, 201; — attaques contre l'église, 245; — cité par W. W. Reade, 248; — cité par G. Gissing, 308, 309, 350, 355, 369; — cité par T. Hardy, 377.
Huysmans, 75.
Hyndman, 290.
Ibsen, 49, 259.
James (H.), 6, 368.
Jefferies (R.), pessimisme social, 291, 292; — pessimisme de la sensibilité, 299.
Jevons (S.), 25.
Jouffroy, 278.
Jowett, 21, 23; — satirisé par Mallock, 46.

Kant, cité par G. Eliot, 100; — 253, 255; — cité par G. Gissing, 369.
Keble, 435 note.
Kennedy (A.), sur l'esthétisme et le pessimisme, 297.
Kilpatrick (T. B.), sur le pessimisme, 242.
Kingsley, III; — derniers écrits, 1, 2; — optimisme, 5; — 10, 22; — vision évolutionniste, 37, 38; — 85, 215, 263.
Kipling (R.), réalisme, 87; — la femme moderne, 293; — cité par G. Gissing, 365.
Knowles (J.), 35.
Kropotkine, cité par G. Allen, 49.

Lamarck, 15; — rapports avec S. Butler, 199, 236.
Lawrenny, sur le pessimisme, 242.
Laycock, 26.
Lecky, 20; — cité par G. Eliot, 101; — cité par W. W. Reade, 248.
Leconte de Lisle, 258.
Legouvé, 65.
Leopardi, cité par T. Hardy, 427.
Leroux (P.), rapports avec G. Eliot, 139 note.
Levy (A.), le pessimisme dans la poésie, 261.
Lewes (G.), physiologiste, 26; — positiviste, 27; — cité par Meredith, 39; — rapports avec G. Eliot, 96, 97, 98, 99, 100, 113; — cité par W. W. Reade, 248.
Lilly (W. S.), sur le pessimisme, 257 note.
Lowell, 254.

Lubbock, cité par W. W. Reade, 248.
Lyell (C.), 14, 18, 32; — cité par W. Reade, 45, 248.
Lynn Linton (E.), 11 note; — prétentions intellectuelles, 12; — allusions aux sciences, 52; — réalisme, 62, 64, 70 note, 78; — cite Wagner, 260; — sur l'agnosticisme dans le roman, 279; — 378.
Lytton (B.), allusions aux sciences dans ses romans, 38; — 94, 171, 187.

Macaulay, cité par W. W. Reade, 248.
Mac Donald (G.), 11 note; — réalisme, 62.
Mackay (C.), étudié par G. Eliot, 113.
Mackenzie (C.), 238 note.
Maclaren (Jan), 62 note.
Maeterlinck, 258.
Maine, 19.
Malet (L.), 11 note; — prétentions intellectuelles, 12; — allusions aux sciences, 52; — réalisme : *Le salaire du péché,* 64, 70 note, 85-86; — cite Schopenhauer, 85, 257, 282; — cite Wagner, 260; — spéculations sur l'univers, 281-283; — 284.
Mallock (W. H.), 11 note; — prétentions intellectuelles, 12; — activité critique et philosophique : *The New Republic, The New Paul and Virginia,* 46-48; — athéisme et pessimisme, 253.
Malot (H.), 75, 77.
Malthus, 24; — cité par Wells, 257; — cité par W. W. Reade, 280; — cité par Gissing, 317.
Manning, 35.
Margueritte (P.), 75, 86.
Marsh (A.), 62 note.
Marsh (H.), 21 note.
Martineau (H.), 27, 98.
Martineau (J.), 21, 35.
Marx, 290.
Maudsley, 26.
Maupassant, 76, 84, 110, 258.
Maurice (F. D.), 22, 23 note, 35; — cité par G. Eliot, 101; — 215, 250.
Maxwell (W. B.), 238 note.
Mazzini, 139 note.
Mac Lemnan, 19.
Mendel, 290.
Meredith (G.), III; — intellectualisme, 9, 10, 11; — 33; — attitude à l'égard de la science, 39-41; — rapports avec le réalisme, 56, 63, 88-89; — rapports avec J. Thomson, 262; — 286, 293, 310, 368, 387, 453.
Mérimée, 77.
Michaëlis, 21 note.
Middleton (R.), 261 note.
Mill (J.), 25, 26.
Mill (J. S.), 25, 26, 28, 31 note, 32; — cité par Meredith, 40; — cité par Mallock, 47-48; — cité par G. Allen, 49; — rapports avec G. Eliot, 96, 100, 112, 141, 145 note, 148, 149 162 170; — cité par S. Butler, 183; — attitude religieuse, 245; — cité par W. W. Reade, 248; — cité par Mrs. Ward, 275; — cité par Gissing, 317; — cité par T. Hardy, 377.
Miller (Hugh), cité par G. Gissing, 352.
Milman, 21.
Mivart (Prof.), rapports avec S. Butler, 202.
Mommsen, 21 note; — cité par Mrs. Ward, 50, 278; — cité par W. W. Reade, 248.
Moore (G.), intellectualisme, 9, 11 note; — allusions à la culture moderne, 53, 293; — réalisme : *A Modern Lover, A Mummer's Wife,* 56, 67, 77 note, 78-84, 88, 89; — cite Schopenhauer, 257, 298; — cite Wagner, 298; — pessimisme : *Mike Fletcher,* 296-298.
E. Mordaunt, 238 note.

Morell (J. D.), 26 note.
Morley (J.), 35, 368.
Morris (W.), 291, 292, 322, 444, 453.
Morrison (A.), réalisme, 86; — pessimisme social, 294-296.
Müller (M.), 20 note; — cité par B. Lytton, 38; — cité par W. W. Reade, 248.
Myers (F. W. H.), le pessimisme dans la poésie, 261.

Newman (F.), cité par G. Eliot, 95.
Newman (J. H.), cité par G. Eliot, 101; cité par Mrs. Ward, 275, 277; — 435 note.
Newton, 13; — cité par G. Gissing, 354.
Nichol, cité par G. Eliot, 98.
Niebuhr, 20 note; — cité par Mrs. Ward, 50, 278; — cité par W. W. Reade, 248.
Nietzsche, 78; — cité par Lucas Malet, 85, 223; — cité par E. Phillpotts. 286; — cité par G. Gissing, 309.
Novalis, cité par Hardy, 413.

Oliphant (L.), allusions aux sciences, 52.
Oliphant (Mrs.), 2, 53; — réalisme: *Salem Chapel,* 57, 59-61, 63, 64, 89.
O'Shaughnessy (A.), 261 note.
Ouida, prétentions intellectuelles, 12; — sur la culture moderne, 53; — réalisme, 64, 88; — pessimisme, 258.
Owen (Prof.), 19, 96.
Owen (R.), rapports avec Eliot, 139 note; — cité par G. Gissing, 320.

Paine (J.), 64.
Paine (T.), cité par G. Gissing, 320.
Palante (G.), sur le pessimisme, 452.
Paley, 203.
Pater (W.), 11 note, 46, 53, 89; — pessimisme social, 293; — esthétisme et pessimisme, 299-300.
Pattison (M.), voir *Essays and Reviews;* — 23 note, 35.
Peacock (T. L.), allusions aux sciences, 38-39.
Phelps (L.), sur le réalisme, 90.
Phillpotts (E.), pessimisme et optimisme, 284-286.
Pollock (F.), 33 note, 240.
Prestwich, 14.
Prévost (M.), 75.
Pusey, 18, 23, 435 note.

Radcliffe (Mrs.), 73.
Reade (C.), le roman social, 2, 3; — l'intellectualisme, 8, 53; — conception du roman : méthode documentaire, 56, 63-68; — réalisme passionnel, 68-71; — 73, 78, 88, 89, 247.
Reade (W. W.), 11 note, 41; — allusions aux sciences, 45-46; — optimisme, 240; — *The Martyrdom of Man,* 247-249; — athéisme et pessimisme, 254, 255; — spéculations évolutionnistes : *Le Proscrit,* 280-281.
Renan, 22; — cité par Meredith, 40; — cité par Mrs. Ward, 50, 278; — cité par G. Eliot, 101; — cité par W. W. Reade, 248; — cité par G. Gissing, 311.
Reuss, 21.
Ricardo, 24; — cité par G. Gissing, 317.
Richardson, 67.
Ritchie (Lady, A. Thackeray), réalisme psychologique, 62.
Robertson, 22.
Robertson (J. M.), 246.
Rod (E.), 75, 86.
Rogers (H.), 21.
Romanes, rapports avec S. Butler, 200.
Rossetti (C.), poésie pessimiste, 261.
Rousseau, 95, 394.
Ruskin, cité par Trollope, 6; — 35; — cité par Meredith, 40; — pasti-

ché par Mallock, 46; — cité par L. Malet, 75, 239, 290; — cité par G. Gissing, 328, 361.

Saintsbury (G.), 11; — sur le naturalisme, 76.
Sand (G.), 95, 308.
Sarcey, 360.
Savage (Miss), et S. Butler, 174 note, 175, 229.
Schleiermacher, 21 note; — cité par T. Hardy, 377.
Schopenhauer (A.), rapports avec Moore, 78, 257, 298; — cité par L. Malet, 85, 257, 280; — jugé par G. Eliot, 169, 170; — système philosophique, 255, 257, 259; — pessimisme social, 290, 293; — rapports avec Gissing, 305, 306, 309, 337, 367; — rapports avec T. Hardy, 89, 257, 384, 408, 421, 427, 428, 441, 445, 448-449; — 451.
Scott (W.), 55, 94.
Scribe, 65, 80.
Seeley, 22.
Shaftesbury (Lord), 246.
Shaw (B.), 87, 242, 257, 259.
Shelley, 79.
Shorthouse, 11 note; — allusions à l'agnosticisme, 52.
Sibree, rapports avec G. Eliot, 94, 161.
Sidgwick (H.), athéisme et pessimisme, 253-254.
Smith (A.), 24; — cité par G. Eliot, 148.
Smollett, 9, 56.
Somerville (Mrs.), citée par G. Eliot, 98.
Sophocle, cité par T. Hardy, 384.
Spencer (H.), 14, 15, 18, 19, 20, 24, 25, 26, 27; — l'évolutionnisme, 28-30; — 31 note, 32; — satirisé par W. Collins, 42; — rapports avec Mallock, 46; — rapports avec G. Allen, 48, 49, 50, 283; — rapports avec G. Eliot, 96, 99, 100, 112, 113, 114, 118, 122, 123, 124, 125, 134, 141, 149, 162, 170; —rapports avec S. Butler, 200, 236; — optimisme, 239; — cité par Buchanan, 241; — critique du Christianisme, 245; — cité par W. W. Reade, 248; — cité par Mrs. Ward, 275; — cité par G. Gissing, 308, 309, 354; — 451.
Spinoza, traduit par Hale White, 52; — traduit par G. Eliot, 96; — 152; — cité par W. W. Reade, 248.
Stanley, 21, 22, 23 note, 35; — cité par W. W. Reade, 248.
Stephen (L.), 33 note, 35; — rapports avec Meredith, 40; — attitude à l'égard de la religion, 149-151; — 254, 384.
Stevenson, 53.
Stirling (J. H.), 161.
Strauss, 21; — traduit par G. Eliot, 94, 96; — 250; — cité par G. Gissing, 305.
Stubbs, 20.
Sully (J.), 26 note; — sur G. Eliot, 169; — sur le pessimisme, 240-241, 242, 256 note, 259, 260 note, 290, 451.
Sully-Prud'homme, cité par T. Hardy, 427.
Swift, 189, 332.
Swinburne, 261 note.
Synge (J. M.), 89.

Taine, 7; — cité par W. W. Reade, 248.
Taylor (J.), 94.
Temple (F.), voir *Essays and Reviews*.
Tennyson, 35; — sur le réalisme, 77-78; — et la poésie pessimiste, 261.
Thackeray, 111, 1, 2, 9, 55, 56, 57, 64, 72, 107, 108, 171, 174, 311.
Thirlwall, 21 note.
Thomson (J.), 246 note; — cité par Meredith et Mrs. Ward, 262; —

La cité de la nuit tragique, 262; — analogies avec Hale White, 267-268, 270; — cité par G. Gissing, 262, 367; — 409.
Thomson (J. R.), sur le pessimisme, 243, 253 note.
Tolstoï, 259; — cité par G. Gissing, 370.
Tourguenev, 259.
Traill (H. D.), 261 note.
Trollope (A.), 2; — optimisme social, 5-7; — intellectualisme, 8; — 9, 53; — réalisme, 57-59, 61, 63, 89; — 171.
Tylor, 19; — cité par W. W. Reade, 248.
Tyndall, 32, 33, 35; — approuvé par Meredith, 40; — satirisé par Mallock, 46, 47; — cité par G. Eliot, 100; — cité par S. Butler, 201; — cité par W. W. Reade, 248.

Vestiges of the Natural History of Creation, 15, 32, 38; — cités par G. Eliot, 99; — cités par S. Butler, 183, 186.
Virgile, 375.
Volkmar, 21.
Voltaire, 152, 320.

Wace, 35, 36.
Wagner, cité par G. Allen, 49; — associé à Schopenhauer, 259; — cité par L. Malet, E. Lynn Linton, Mrs. Ward, 260; — cité par G. Moore, 260, 298.
Wallace (R.), 14, 18.
Wallace (W.), 257 note.
Ward (Mrs. H.), 11 note; — allusions aux sciences et à la philosophie, 50-51; — réalisme, 87; — l'athéisme dans le peuple, 247; — cite Wagner, 260; — cite J. Thomson, 262; — scepticisme et pessimisme : *Robert Elsmere,* 274-280.
Weismann, 18 note.
Wells (H. G.), 11; — culture scientifique et allusions aux sciences, 51-52; — 89; — cite W. W. Reade, 249; — cite Schopenhauer, 257; — visions pessimistes, 286-288; — pessimisme social, 291; — 368, 454.
Wenley (R. M.), 257 note.
Wesley, 203.
Whateley, 203.
Whewell, 32 note; — cité par G. Eliot, 100.
White (B.), 187.
White (H.), 11 note; — culture philosophique, 52; — réalisme psychologique, 62; — *The Autobiography of Mark Rutherford,* 263-274; — pessimisme moral, 288; — 368, 370.
Whiteing (R.), allusions à la philosophie, 52; — réalisme, 86; — pessimisme social, 293-294.
Wilberforce, 18, 23 note, 35.
Wilde (O.), 11 note; — allusions aux sciences, 53-54; — réaction contre le réalisme, 89; — esthétisme et pessimisme, 299.
Williams (C.), sur le pessimisme, 243.
Williams (R.), voir *Essays and Reviews.*
Wilson (B.), voir *Essays and Reviews.*
Wollstonecraft (M.), étudiée par G. Eliot, 151 note.
Wood (Mrs. H.), 64, 309.
Woods (M.), réalisme, 84-85, 89 note; — pessimisme, 258, 296.
Wordsworth, 94, 97, 134, 265, 273.
Worthey (Mrs.), 53 note.

Yeats, 259.
Yonge (C.), 2, 5, 53, 72.

Zimmern (H.), sur le pessimisme, 242, 256 note.
Zola, 65, 71, 73; — le naturalisme, 74-87; — 110, 111, 258, 311, 312, 314, 379.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION . . . . . I-V

CHAPITRE I. **L'intellectualisme du roman et la science** 1-91
1. La tradition de Dickens 1
2. La réaction intellectualiste 7
3. Les sciences physiques et naturelles 13
4. Les sciences morales 19
5. Diffusion des connaissances et des idées nouvelles 30
6. Allusions aux sciences dans le roman 37
7. Le réalisme dans le roman psychologique et dans le roman « sensationnel » 54
8. L'influence du naturalisme 74

CHAPITRE II. **George Eliot** 92-171
1. Expérience morale 92
2. Culture intellectuelle et conception du roman 97
3. Déterminisme et théorie des conséquences : *Adam Bede* . . 112
4. Philosophie de l'évolution : *Le moulin sur la Floss* et *Silas Marner* 124
5. Idées sociales : *Félix Holt, Daniel Deronda* 137
6. Intuitionnisme et attitude religieuse : *Middlemarch* 153

CHAPITRE III. **Samuel Butler** 172-238
1. L'intellectualisme de S. Butler 172
2. Années d'enfance et de jeunesse ; l'orthodoxie chez S. Butler 176
3. L'émancipation : *Erewhon* 184
4. Le compromis : la philosophie d'Ernest Pontifex 197
5. Dernière attitude envers le Christianisme : *Nouvelle visite à Erewhon* 207
6. Idées morales 215
7. Idées sociales 224
8. La religion de S. Butler 231

Pages

CHAPITRE IV. **Le pessimisme dans le roman (1875-1900)** 239-301
1. La vague de pessimisme après 1875 239
2. Les causes du pessimisme dans la philosophie et la science 244
3. Influences étrangères et atmosphère littéraire 255
4. La tragédie du doute : *Mark Rutherford, Robert Elsmere* . 263
5. Les spéculations sur l'univers dans le roman 280
6. Le pessimisme moral et social 288
7. Les griefs de la sensibilité 296

CHAPITRE V. **G. Gissing** 302-371
1. Les premières expériences et la formation intellectuelle de G. Gissing 302
2. Le réalisme 310
3. L'effort du peuple vers la lumière : *Démos* 316
4. *Le royaume des ténèbres* 327
5. La comédie du succès : *La rue des meurt-de-faim* 339
6. La tragédie de l'échec : *Né en exil* 348
7. Le dilemme de la femme : *Les dépareillées* 359
8. L'énigme de l'avenir 364

CHAPITRE VI. **Thomas Hardy** 372-449
1. Jeunesse et formation : la conception du roman 372
2. Les premiers romans 383
3. *Le retour au pays natal :* les moyens de suggestion 392
4. *Un couple sur une tour*, *Le maire de Casterbridge ;* le déterminisme de Hardy 410
5. *Les Forestiers*, *Tess d'Urberville :* le mal dans la société . . 418
6. *Jude le déshérité :* le mal en l'homme 429

CONCLUSION 450-454

BIBLIOGRAPHIE 455-472

INDEX 473-482

Imprimerie Alsacienne, Strasbourg.